

DANIEL MEUROIS

Le Livre secret de Jeshua

La vie cachée de Jésus...selon la Mémoire du Temps



Tome 2

Les saisons de l'Accomplissement

Le
PASSE-MONDE

Daniel Meurois

Le livre secret de Jeshua

La vie cachée de Jésus... selon la Mémoire du Temps

Tome II

Les saisons de l'Accomplissement

Éditions Le Passe-Monde

Québec

De Daniel Meurois et Marie Johanne Croteau, aux Éditions Le Passe-Monde

LE GRAND LIVRE DES THÉRAPIES ESSÉNIENNES ET ÉGYPTIENNES

De Marie Johanne Croteau, aux Éditions le Passe-Monde

CES ÂMES QUI NOUS QUITTENT... *12 récits véridiques venus de l'Au-delà*

LE PORTAIL DES ELFES... *souvenirs d'ailleurs*

De Daniel Meurois, aux Éditions Le Passe-Monde

LE LIVRE SECRET DE JESHUA... *la vie cachée de Jésus... selon la Mémoire du temps – Tome 1*

LES 108 PAROLES DU CHRIST... *108 perles de sagesse pour le temps présent*

ADVAÏTA... *libérer le Divin en soi*

LE TESTAMENT DES TROIS MARIE... *trois femmes, trois initiations*

IL Y A DE NOMBREUSES DEMEURES... *à la découverte des univers parallèles*

LES ANNALES AKASHIQUES ... *Portail des mémoires d'éternité*

CE QU'ILS M'ONT DIT ... *Messages cueillis et recueillis*

FRANÇOIS DES OISEAUX ... *Le secret d'Assise*

LA METHODE DU MAÎTRE ... *Huit exercices pour la purification des chakras*

AINSI SOIGNAIENT-ILS ... *Des Égyptiens aux Esséniens...*

COMMENT DIEU DEVINT DIEU ... *Une biographie collective*

LA DEMEURE DU RAYONNANT ... *Mémoires égyptiennes*

VU D'EN HAUT ... *Rencontre avec la Fraternité galactique*

LES MALADIES KARMIQUES ... *Les reconnaître, les comprendre, les dépasser*

VISIONS ESSÉNIENNES ... *Dans deux fois mille ans...*

L'ÉVANGILE DE MARIE-MADELEINE ... *Selon le Livre du Temps*

LOUIS DU DÉSERT - *Tome 1... Le destin secret de Saint Louis*

LOUIS DU DÉSERT - *Tome 2 ... Le voyage intérieur*

LE NON DÉSIRE ... *Rencontre avec l'enfant qui n'a pas pu venir...*

CE CLOU QUE J'AI ENFONCE ... *À la reconquête de l'estime de soi*

LES ENSEIGNEMENTS PREMIERS DU CHRIST ... *À la recherche de Celui qui a tout changé*

De Daniel Meurois en collaboration avec Anne Givaudan, aux Éditions Le Passe-Monde

DE MEMOIRE D'ESSÉNIEN ... *L'autre visage de Jésus* CHEMINS DE CE TEMPS-LA
... *De mémoire d'Essénien tome 2* RECITS D'UN VOYAGEUR DE L'ASTRAL ... *Le
corps hors du corps...*

WESAK ... *L'heure de la réconciliation*

LE VOYAGE A SHAMBHALLA ... *Un pèlerinage vers Soi*

LE PEUPLE ANIMAL ... *Les animaux ont-ils une âme?*

LES ROBES DE LUMIERE ... *Lecture d'aura et soins par l'Esprit*

Des mêmes auteurs, aux Éditions S.O.I.S.

TERRE D'ÉMERAUDE ... *Témoignages d'outre-corps* PAR L'ESPRIT DU SOLEIL

LES NEUF MARCHES ... *Histoire de naître et de renaître*

CHRONIQUE D'UN DEPART ... *Afin de guider ceux qui nous quittent*

CELUI QUI VIENT

SOIS ... *Pratiques pour être et agir*

UN PAS VERS SOI ... *Sereine Lumière*

Couverture: "In the World but not of the World", ©Greg Olsen

By arrangement with Greg Olsen Art Inc. www.gregolsen.com or call 1-800-
352-0107

Infographie de couverture: Typoscript – Montréal

Cartes, plans et illustration de la page 478: Thomas Haessig. [th@haessig-
illustrations.com](mailto:th@haessig-illustrations.com) Saisie informatique et maquette du texte: Lucie Bellemare

© Éditions Le Passe-Monde – Québec, 4^e trimestre 2017

ISBN: 978-2-923647-52-4

ISBN EPUB: 978-2-923647-54-8

Éditions le Passe-Monde
C.P. 1002, 1015 Bd du Lac. Lac-Beauport, (QC) Canada G3B 0A0
passe-monde@ccapcable.com www.danielmeurois.com
<https://www.facebook.com/DanielMeurois>

Table des matières

Prologue:

Chapitre I: «Je ne sais plus comment t'appeler...»

Chapitre II: Entre les murs de Sokuk...

Chapitre III: Le Mystère du Jourdain

Chapitre IV: Mes premiers pas avec le Soleil

Chapitre V: «Alors, veux-tu de moi?»

Chapitre VI: Après que la terre eût tremblé

Chapitre VII: Le sourire d'un nuage

Chapitre VIII: De Yo Hanan à Myriam

Chapitre IX: Âmes en éclosion

Chapitre X: Au pays des Gadaréens

Chapitre XI: La Nuée

Chapitre XII: Dans la vérité de Cana

Chapitre XIII: Le plan du Temple

Chapitre XIV: La chrysalide d'Éliazar

Chapitre XV: De Shlomit à Procla

Chapitre XVI: Le miracle des poissons

Chapitre XVII: À l'est de Bethsaïda

Chapitre XVIII: Jeux de pouvoirs

Chapitre XIX: L'huile et l'eau

Chapitre XX: Partout à la fois...

Chapitre XXI: Les tentations de l'Envers

Chapitre XXII: Un jour, à Jéricho...

Chapitre XXIII: Bar Abba, le fils du Père...

Chapitre XXIV: Tendresse et fermeté...

Chapitre XXV: La fin d'un temps...

Chapitre XXVI: À l'approche de Souccot...

Chapitre XXVII: Une tempête au Temple...

Chapitre XXVIII: Une nuit, le Grand Cerf...

Chapitre XXIX: Gethsémané

Chapitre XXX: Du Sanhédrin à la forteresse

Chapitre XXXI: La colonne au flagrum

Chapitre XXXII: Le Mystère du Golgotha

Chapitre XXXIII: Régénération

Chapitre XXXIV: Dans le secret des bergeries
Chapitre XXXV: La prière de gratitude
Chapitre XXXVI: La secousse de Saül
Chapitre XXXVII: Meryem en vérité
Chapitre XXXVIII: Vers le Pays de grandes âmes...
Chapitre XXXIX: Un soir à Bal Baktr
Chapitre XL: Les hauteurs de Meruvardhana
Chapitre XLI: La secrète Joie
Chapitre XLII: «Prenez soin les uns des autres...»
Comment ce livre fut-il écrit?:
Glossaire:

*À ma douce Marie Johanne
Qui, depuis longtemps, a si profondément
perçu l'urgence de retranscrire
ces paroles et ces images d'âme.
À toutes celles et tous ceux qui,
quelle que soit leur Tradition,
consacrent leurs vies à la recherche
de l'universel Soleil*

Prologue

Deux années se sont écoulées depuis la publication du premier tome de cet ouvrage. Deux années qui ont certainement été les plus intenses, les plus exigeantes et aussi les plus émouvantes non seulement de mon parcours d'écrivain mais aussi de mon cheminement de "disciple de la Vie".

En restituant par le détail la trajectoire du Christ Jésus du début de sa mission publique jusqu'à la fin de ses jours en Himalaya des décennies plus tard, c'est dans un véritable chantier de ma conscience que je me suis lancé, convaincu du chamboulement intérieur que j'allais forcément induire aussi chez ceux qui me liraient...

Une responsabilité dont j'ai toujours pris la mesure et qui m'oblige à une constante humilité tant elle a demandé un dépassement quotidien.

À l'heure où ce livre est désormais achevé, je puis dire maintenant que j'ai été "inondé" par le Christ et que je le reste. Je ne parle pas, bien sûr, du Christ des Églises, à mon avis figé et rapetissé par des dogmes limitatifs et distillateurs de souffrance. Je parle ici du Christ Universel, de l'Énergie transcendante qui est constante et en libre circulation dans l'éternité du cosmos.

C'est ce Christ-là que je vous invite donc à découvrir au fil de ces pages qui toucheront essentiellement celles et ceux qui savent – ou veulent – pratiquer la "lecture du cœur" et qui sont conscients que c'est au centre de la poitrine que tout se passe.

Autant j'ai été invité à pénétrer dans l'intimité du Maître Jeshua transfiguré après son baptême dans le Jourdain, autant je me suis appliqué à laisser infuser celle-ci dans chaque mot, chaque phrase et chaque page couchés à la plume sur le papier. C'était pour moi essentiel afin de n'entraîner personne dans un possible ésotérisme incapable de dilater la conscience parce que mental.

C'est pour cette raison que je me suis beaucoup appliqué à restituer le cheminement personnel et la psychologie de l'Avatar à travers sa croissance intérieure permanente jusqu'au paroxysme de l'incarnation du Principe divin.

L'historien et le théologien y trouveront-ils leur compte? À dire vrai, je ne me suis pas posé cette question car même si je respecte leurs démarches, tout comme le premier, ce second tome du "Livre secret de Jeshua" demande à être découvert au-delà de l'intellect, avec ouverture et spontanéité, là où on ose ébranler l'édifice des vieilles certitudes, faire des pas dans le vide et accoster à un autre continent.

Que l'on ne s'imagine pas pour autant que les pages qui suivent s'adressent à "une zone affective et floue" de l'être humain. Tout ce qui y a été rapporté l'a été avec une extrême précision et une totale fidélité par rapport à ce qu'il m'a été donné de vivre par les yeux et la mémoire de Jeshua Lui-même. Rien n'y a été enjolivé ni romancé. C'est dire le nombre d'informations, de bases de réflexion, de données métaphysiques et mystiques que chacun pourra y trouver, souvent en prise avec des interrogations de notre époque.

À travers tout cela, mon souci constant a été de ne pas figer l'image du Maître dans une attitude hiératique, déconnectée de tout. Jeshua a incontestablement toujours cherché la proximité avec chacun et non pas à être vénéré tel une divinité extérieure au genre humain. Mon vécu me pousse au contraire à affirmer qu'Il nous a enseigné le code d'accès à notre propre divinisation.

Chaque page de ce livre est dès lors orientée en ce sens; elle espère participer à l'avènement urgent d'une nouvelle approche de la spiritualité que, pour ma part, je nomme le "Christisme" et qui ne saurait être la propriété d'aucune Tradition religieuse.

Car, assurément, dans son entièreté "Le Livre secret de Jeshua" est irréligieux et par conséquent adogmatique. Il a été conçu avec volonté, patience, liberté et amour dans l'espoir d'un rassemblement des consciences ouvertes à un "demain" débarrassé des cloisonnements sclérosants du passé.

Je vous le propose donc ici... Puisse-t-il maintenant susciter le meilleur de chacun.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage-témoin est très certainement, je ne crains pas de le dire, celui pour lequel je suis venu au monde.

Daniel Meurois

Tome 2

Chapitre I

«Je ne sais plus comment t'appeler...»

Dans le jardin de la demeure de Yussaf, la lumière était ambrée ce jour-là. À pas mesurés, j'ai pénétré en elle, conscient que j'entrais alors en une autre saison de la vie qui m'était prêtée, une saison à jamais indélébile. Je n'aurais pas encore su dire en quoi elle le serait exactement mais j'y suis entré en pressentant la portée de mon geste.

La jeune femme qui m'avait accueilli l'instant auparavant s'est rapidement effacée en rabattant un voile couleur de terre sur sa chevelure. Dès lors, je me suis retrouvé seul face à mon oncle, toujours médusé.

– «Jeshua... est-ce bien toi?»

Yussaf¹ était devenu un vieillard mais, à la vigueur de son accolade qui n'en finissait plus, j'ai compris qu'il avait conservé toute sa présence et sa verdeur. C'était bon de le retrouver ainsi, telle une pierre blanche marquant mon retour chez moi.

Chez moi? Après ma toute dernière marche à travers les collines depuis Joppé, je ne savais même plus si c'était vrai tant j'avais parcouru de routes et de contrées qui m'avaient marqué, sculpté puis ensemencé.

Face à Yussaf qui me pressait de questions entre deux larmes mal contenues, les mots ne me venaient pas. Ou plutôt, il y en avait tant et tant en moi qu'aucun d'eux ne réussissait à supplanter les autres pour franchir le seuil de mes lèvres.

Singulièrement pourtant, ce n'était pas de l'émotion que j'éprouvais... Pas de l'émotion au sens où on l'entend communément. C'était... autre chose d'indéfinissable que je découvrais pour la première fois et qui était sans aucun doute le fruit de ma récente métamorphose au sein de la Pyramide. Une sorte de joie à l'état brut, un sentiment pur et intense en même temps qu'empreint de détachement.

Dans un coin du jardin qui constituait le cœur de son opulente demeure, mon oncle n'invita enfin à m'asseoir sur un banc de pierre avant de m'apporter lui-même un peu de vin dans la plus belle des coupes que j'avais jamais vues.

Était-il possible d'échanger vraiment quelque chose en pareille circonstance? Dix-sept années s'étaient écoulées depuis qu'il m'avait confié,

tout jeune encore, à Yosh Hérām et au désert... Ses questions glissaient sur moi.

Et puis, soudain, j'ai eu besoin de le regarder différemment et de plonger dans la prunelle de ses yeux jusqu'à y trouver la vérité fondamentale de son âme. Il le fallait.

– «Yussaf, ai-je fait à nouveau, me reconnais-tu vraiment?»

– «Non... me répondit-il après une courte hésitation. Non... mais je sais que cela ne peut être personne d'autre que toi... Toi, plus... plus *Quelque chose* qui me fait presque trembler.»

– «Un Souffle?»

– «C'est cela...»

– «C'est pour Lui que je suis parti... et c'est à cause de Lui que je reviens...»

Je me souviens avoir alors vu le vieillard quitter la place qu'il avait prise à côté de moi sur le banc, puis glisser lentement vers le sol jusqu'à y poser le front et prendre mes chevilles entre ses mains.

Je l'ai laissé agir ainsi... Ce *Quelque chose* dont il avait deviné la nature ne parvenait pas à voir en lui un oncle mais un homme assoiffé de Soleil, le premier de ceux qu'il fallait désaltérer... Ainsi, tout simplement, ma main droite est allée se poser d'elle-même au sommet de son crâne en partie dégarni.

Il n'y avait nulle prétention en quelque espace que ce fût de mon être à accomplir un tel geste. Celui-ci était en vérité le prolongement naturel de *Ce* qui m'habitait désormais et qu'il ne fallait surtout pas que je bride.

Si j'eus un premier véritable disciple sur cette Terre, ce fut donc le vieux Yussaf d'Ha Ramathaïm, celui par qui mon si long voyage avait pu se réaliser.

En cet instant de silence entre nous et où ma main demeura longuement posée sur sa tête, il me semble, deux mille années plus tard, que tout fut dit entre nos âmes. C'était un "tout" dont nous ignorions consciemment l'exact contenu, bien entendu, mais qui faisait remonter à la surface de nos vies la certitude d'une profonde, ancienne et belle connivence.

– «Relève-toi, je t'en prie, ai-je enfin dit. Nous parlerons ce soir... lorsque le tourbillon des souvenirs aura laissé retomber ses poussières.»

C'est à ce moment-là que la jeune femme qui m'avait ouvert le portail est réapparue. Elle avait dans les mains un bassin et une cruche d'eau. Selon la

coutume, il importait que mes pieds fussent lavés avant de pénétrer dans la demeure elle-même.

– «Voici Martâ, l’une de mes nièces, annonça Yussaf. Une cousine, pour toi... Elle vient souvent ici me rendre visite... et, comme tu le vois, elle porte bien son nom².

– «Oh... elle est la sœur d’Éliazar, n’est-ce pas?»

– «Comment le sais-tu?»

– «Je ne le sais pas, je le découvre... c’est écrit tout autour d’elle.»

Un très bref instant, j’ai vu Martâ relever le menton avec une sorte de mouvement de dignité.

Sur ce, et évitant de croiser mon regard, elle s’est agenouillée à mes pieds. À l’aide de sa cruche et de son bassin, elle entreprit alors de me les laver ainsi qu’on le faisait à tout hôte que l’on voulait honorer.

– «Pourquoi toi? ai-je fait. Tu ne me connais pas...»

– «J’ai vu mon oncle et cela me suffit...»

Martâ m’avait répondu d’un ton qui trahissait une forme de lassitude, toujours sans me regarder.

– «Ma nièce n’a pas eu une vie très facile, ajouta aussitôt Yussaf, elle vit un peu trop seule...»

– «Avec ses moutons, dans sa maison, à Béthanie?»

J’ai prononcé ces mots sans même réfléchir, comme si c’était d’évidence parce qu’également dessiné dans sa lumière d’âme.

Yussaf venait de se placer debout derrière elle qui, maintenant, m’essuyait les pieds avec une pièce de lin blanc. Il retenait sa respiration, les lèvres entrebâillées.

– «Oui... c’est cela, oui... à Béthanie.»

Béthanie... Je n’y étais évidemment jamais allé et j’en avais même oublié l’existence jusqu’à cet instant mais l’effluve de son nom me disait que le lieu devait être bon avec tous les dattiers que j’y devinais.

– «Et Myriam, que fait-elle?»

Cette fois, Martâ ne put s’empêcher de croiser mon regard.

– «Il y a beaucoup de Myriam...»

Sur ces mots, la jeune femme s’est relevée et je l’ai vue disparaître à pas rapides à l’intérieur de la maison.

Yussaf parut manifestement gêné...

– «Elle parle peu, tu sais... Elle a souvent été dans la peur. Beaucoup avec les Romains... Les soldats passent régulièrement par Béthanie... Ils la

cherchent un peu, alors... Elle te dira peut-être un jour...»

– «As-tu encore ta mosaïque?»

Yussaf a presque éclaté de rire, manifestement ravi que nous passions à d'autres considérations et que je ne m'intéresse pas davantage à qui je n'étais pas sensé connaître.

Il n'en a pas fallu plus pour qu'il me prie de le suivre dans la pénombre fraîche de sa vaste maison. Quelques marches à gravir, un vestibule à traverser, un bassin de céramique bleue puis des pièces, un grand nombre de pièces sobrement mais harmonieusement meublées... Je ne me souvenais pas de tout cela. Seule la mosaïque s'était gravée dans ma mémoire.

Elle était toujours là, au fond d'un couloir, inondée par la lumière qui filtrait au travers d'une lucarne savamment bien placée. Trois colombes y étaient représentées avec une délicate élégance sur un décor de palmes.

Contrairement à ce que je m'étais dit durant des années en imaginant cette scène, aucune émotion particulière n'est venue me rejoindre. Je me sentais merveilleusement heureux d'être là, aussi simplement, en train de respirer la douceur de l'instant présent, toutefois il n'y avait rien qui puisse me bouleverser. Je n'étais plus le même...

J'habitais parfaitement mon corps, cependant il existait en moi un regard qui percevait tout d'un angle jusqu'alors inconnu de moi et dont la lucidité semblait vouloir l'emporter sur toute chose...

Et puis soudainement, tandis que je restais encore fixé sur le spectacle des colombes, la voix de Yussaf est venue me chercher. Elle traduisait une sorte de trouble.

– «Pardonne-moi... Dis-moi... Je ne sais plus comment t'appeler...»

– «Mais... ne suis-je pas Jeshua?»

– «Non... pas vraiment, je ne saurais plus t'appeler ainsi. Ce n'est plus possible...»

– «Et si je te le demande?»

Je n'ai pas obtenu de réponse. Faisais-je peur à ce point? Être revêtu de Soleil menait donc à cela, à une différence toujours plus grande qui allait devenir un rempart? Oh... si, à cet instantlà, j'avais pu me retirer et prier...

Derrière Yussaf qui me faisait découvrir les dernières pièces de sa maison, je me souviens m'être alors dit qu'avec tout ce qui s'était passé - et quoi qu'il pût m'en coûter - je voulais demeurer homme, je voulais continuer à m'appeler Jeshua...

Est-ce cette pensée, est-ce ce souhait ou encore cet élan de simplicité qui firent monter en moi une puissante vague de tendresse? Certainement car, parvenu en haut de l'escalier de pierre qui débouchait sur les toits et la terrasse, je n'ai pu m'empêcher de serrer très fort Yussaf entre mes bras.

– «Alors... ce sera Jeshua?» lui ai-je dit.

– «Si tu y tiens, mais.»

Et, je dois le dire, ce tout petit mot, ce “mais” resta toujours entre nous, tel le discret stigmatisme d'une solitude qu'il me fallut vivre jusqu'au bout.

Le reste de la journée et la soirée se passèrent dans un partage paisible qui ne fut que pur bonheur. Yussaf me confirma l'envol de mon père puis la force digne de ma mère. Les langues se délièrent sans effort, allant d'évocations en évocations, et Martâ, priée de se joindre à nous, oublia même, entre deux fruits, de retenir quelques sourires.

Il était tard lorsque celle-ci se retira pour la nuit et que les trois domestiques de la maison en firent autant. C'était sans nul doute le moment que Yussaf attendait. Il avait mis une poignée d'herbes séchées à consumer sur des braises. Une vieille coutume...

– «Demeureras-tu quelques semaines avec nous, ici? Tu as tant voyagé... Tu es chez toi...»

Je lui ai pris la main et j'ai posé la mienne dans son creux, ouverte elle aussi, paume vers le haut.

– «Regarde... Depuis mes premiers jours en ce monde, tu sais mieux que beaucoup ce qui est écrit dedans, là, entre ses lignes. Que penses-tu que je doive faire? Je me donne trois jours, Yussaf, trois jours afin de réaccorder mon corps au chant de cette terre. Pas davantage, car après...»

– «Après?»

– «Awoun me le dira...»

Dès le lendemain, tel que je l'avais envisagé, j'ai commencé à parcourir la ville. Jérusalem n'était plus celle de mes souvenirs adolescents. Peut-être même ne l'avait-elle jamais été...

Dans l'enchevêtrement de ses ruelles, sur ses placettes et jusque sur le parvis du Temple, la beauté que je lui avais trouvée avec mes yeux de treize ans avait changé de nom. Elle était devenue séduction. J'y ai découvert de la dureté également.

Je me suis d'abord demandé si c'était la présence, plus importante qu'autrefois, me semblait-il, de l'armée romaine qui en était la cause. Mais non... car je sentais bien qu'il en était toujours ainsi lorsque les portes de

l'âme des peuples se rétrécissent. Pourquoi se rétrécissent-elles? Les âmes ne le savent pas elles-mêmes. En vérité, elles crient cycliquement à l'urgence d'une mutation tout en refusant les effets de celle-ci. Elles ont peur.

Je garde encore en mémoire cet après-midi entier où je suis discrètement resté assis face au grand Temple à observer l'incessant défilé des uns et des autres. À de rares exceptions près, je n'y ai vu que l'expression de tous les commerces de l'humanité.

Une mutation? me suis-je demandé... Oui, il y avait urgence... Mais une mutation n'a rien de commun avec une simple mue. La conscience ne se satisfait pas de la surface des choses... Il lui faut tout en même temps, le soc de la charrue, le souffle du semeur, la semence, l'eau et le feu.

En ces instants, hors de tout embrasement de mon être mais au contraire avec une infinie sérénité, j'ai vu clairement qu'il m'appartenait d'être tout cela à la fois, que c'était ma tâche, la seule vraie raison non seulement de mon retour mais de ma vie et que le doute ne m'était pas permis.

Ce jour-là, lorsque le crépuscule fut tombé, Yussaf chercha maladroitement à me prendre par le bras à l'issue du repas partagé.

– «Tu sais... j'ai une fille désormais. Je l'ai adoptée peu après ton départ. Il y a eu des émeutes... Son père - qui était mon ami – ainsi que son épouse y ont péri. Ensuite, eh bien...»

– «C'est elle dont tu as toujours le nom en tête, n'est-ce pas? C'est Myriam?»

Le nom de Myriam s'était à nouveau imposé à moi, comme la veille, sans raison apparente.

– «Elle est à Migdel en ce moment?»

J'avais l'impression que les mots continuaient à se placer tout seuls dans ma bouche. Ils me semblaient être l'extension d'un regard ou d'une connaissance que je ne maîtrisais pas encore.

– «On t'a parlé d'elle?»

– «Non, Yussaf...»

Je n'ai pas voulu en dire plus car il me paraissait évident que le sujet était délicat et peut-être même douloureux. En réalité, je voyais très bien où en était cette Myriam qu'avait adoptée mon oncle... Elle avait épousé un homme qui buvait, un homme violent, elle en avait eu un fils... et avait fini par s'enfuir avec celui-ci encore tout enfant... Je pouvais imaginer la réputation qui lui était faite et la peine qui était désormais celle de Yussaf.

– «Toute chose a sa raison de survenir, ai-je simplement fait pour clore la conversation à ce propos, ainsi chacun a-t-il son heure juste pour passer de la nuit au jour...»

Comme je me l'étais fixé, j'ai encore vécu deux pleines journées à Jérusalem, en observations et en réflexions. Je voulais mieux comprendre où en étaient toutes ces âmes que je voyais s'agiter et ce dont elles avaient besoin.

La nature de leur prison - même si celle-ci se teintait différemment - était identique à celles que j'avais constatées partout ailleurs. Elle se montrait essentiellement tissée d'égoïsme et d'orgueil. Chacun y vivait seul au milieu de la foule, en dépit des offrandes au Temple, des prières et des marchandages. Et puis... il y avait le jeu des soumissions, des compromissions, des petites rébellions et des avidités pour enrober tout cela. C'était le monde du sommeil, ni vraiment mauvais, ni vraiment bon...

J'aurais pu lui tourner le dos mais il y avait tant de feu en moi que je les ai au contraire remerciées, ces âmes qui en étaient complices, puisque c'était grâce à leur aveugle souffrance et à leur égarement que j'avais tellement voulu grandir, me souvenir et appeler mon Père à couler dans mes veines...

Telles étaient mes pensées, le matin de mon départ lorsque j'ai pris la route qui menait à Béthanie. J'étais en compagnie de Martâ qui voulait profiter de la circonstance pour rentrer chez elle. Elle était montée sur une mule. Quant à moi, Yussaf m'avait fait présent de sandales neuves ainsi que de quelques pièces afin de rendre mon retour plus facile.

J'avais accepté tout cela de bonne grâce selon ce principe de sagesse qui affirme que l'on ne cherche pas à marcher sur les eaux d'une rivière lorsqu'il existe un pont pour traverser celle-ci.

– «Que vas-tu faire, maintenant? Retourner vers ton village?» me demanda Martâ lorsque je l'eus raccompagnée jusqu'au seuil de sa maison.

– «J'irai d'abord saluer mon cousin Yo Hanan. Yussaf m'a dit qu'il prêchait le Tout-Puissant dans le désert, presque comme un fou, et qu'il avait beaucoup de disciples. Alors, comme j'aime les fous...»

– «On prétend qu'il est souvent vers Sokuk³, ces temps-ci... et là où la rivière se jette dans la Mer de sel...»

J'ai laissé Martâ sur ces quelques considérations, persuadé qu'elle avait sa place sur le chemin qui s'esquissait devant moi. Nous nous reverrions, c'était écrit depuis toujours...

Oui, bien sûr, je retournerais au village, je retrouverais les yeux de ma mère, ceux de Judas, de la “petite” Sarah et des autres... Oui, mais il y avait longtemps que ma vie accueillait une Volonté qui la transcendait et qui me disait l’urgence d’accomplir certains gestes avant d’autres.

Yo Hanan... Une sorte de voix intérieure à moi me commandait d’aller vers lui sans plus attendre.

Ainsi, après m’être rapidement désaltéré au vieux puits de Béthanie, j’ai pris d’un pas décidé le sentier qui, à travers les collines désertiques, me conduirait vers les rivages de la Mer de sel.

Ce n’était jamais qu’un voyage de plus, en solitaire, à travers la caillasse et le sable; une nuit de plus également, enveloppé dans mon manteau de grosse laine, à contempler aussi longtemps que possible les millions de diamants de la voûte céleste.

Le lendemain, couvert de poussière, je suis arrivé en haut d’un surplomb rocheux duquel le regard pouvait embrasser une bonne partie de l’étendue scintillante de la Mer.

Un bédouin et sa famille avaient planté leur tente non loin de là. Je suis allé vers eux. Dans le désert, une âme en salue toujours une autre, fût-elle celle d’un petit renard ou d’un faucon.

Un peu méfiant, le bâton à la main, le bédouin a fait quelques pas dans ma direction.

– «L’Éternel soit avec toi... C’est de l’eau que tu veux?»

– «On cherche toujours de l’eau sur cette terre... mais je veux surtout prendre le sentier le plus court pour me rendre à Sokuk...»

L’homme hésita un instant.

– «Sokuk? On dit qu’ils n’ouvrent leur porte à personne en ce moment... Sûrement à cause de cet homme dont ils ne veulent pas entendre parler et qui attire beaucoup de monde. Ils se méfient... Alors, à moins de chercher celui-là, va ailleurs...»

Il n’était pas nécessaire que l’homme m’en dise davantage. Je l’ai remercié et j’ai pris le chemin qu’il m’indiquait. Quant à l’eau, il m’en restait...

Bientôt, sous un soleil calcinant, j’ai atteint les rives de la Mer de sel; j’ai laissé jouer mes pieds dans son eau huileuse, pour le simple bonheur... puis je l’ai longée vers le sud jusqu’à apercevoir, un peu en hauteur, un ensemble de constructions... des murs couleur de terre et de pauvres arbres... Sokuk!

Le souvenir du regard de Yosh Hérām a aussitôt ressurgi en moi⁴. N'était-ce pas à sa suite que j'avais franchi autrefois les portes du monastère? Un souvenir touchant mais peut-être quelque peu souffrant aussi. quoique, à tout bien considérer, non, il ne l'était plus.

En vérité, j'ai compris à ce moment-là que c'était un réflexe d'antan qui avait soudainement essayé de faire s'immiscer en moi un tel mot, vidé de son sens. Un de ces réflexes d'avant ma métamorphose, comme une ultime projection d'écume venue du passé.

En vérité également, c'est plutôt le sourire aux lèvres que j'ai contemplé, en m'y attardant, la silhouette couleur d'ocre des murs de Sokuk.

Yo Hanan était-il là, quelque part?

Malgré les dires de Martâ et du bédouin, un ressenti profond me disait que non... Et pourtant, il fallait que je m'y rende. Il y avait une justesse qui m'y poussait...

¹ Joseph d'Arīmathīe. Pour mémoire, voir le présent ouvrage, Tome I chapitre I.

² En Araméen, le mot martâ désigne une maîtresse de maison. Il correspond au prénom Marthe.

³ Sokuk: l'actuel monastère de Qumrân (voir tome I, chapitre XII).

⁴ Voir tome I, chapitre XII.

LA PALESTINE AU TEMPS DE JESHUA



Chapitre II

Entre les murs de Sokuk

Un petit vent chaud éparpillait ma chevelure lorsque je suis enfin parvenu en bas du dernier raidillon qui menait au monastère.

Le bruit de mes pas sur les cailloux qui roulaient m'était bon à entendre, il me racontait tout l'amour que, définitivement, j'éprouvais pour cette terre. La Judée et son désert, sa mer immobile... Aussi âpre qu'en fût le décor, il faisait écho en moi à une Force encore discrète que, d'instant en instant, je sentais monter.

Peu à peu cependant, à mesure de mon avance, les éclats de voix d'une discussion me rejoignirent... Quelques pas de plus et, sur le bord de l'étroit chemin, j'ai aperçu des silhouettes humaines accroupies. C'était celles de trois jeunes hommes en robe brune, le voile posé négligemment sur la tête. M'apercevant soudain, tous se sont relevés d'un même élan, l'air hagard, comme s'ils étaient en faute...

– «La paix soit sur vous», ai-je fait doucement en posant ma main sur mon cœur ainsi qu'il se devait.

Au-dedans de moi, je me sentais presque amusé de les avoir surpris de la sorte, tels des adolescents en train de comploter... – «La paix soit également sur toi, Rabbi...»

C'était celui qui paraissait le plus âgé des trois qui avait pris la parole. En se relevant, il avait fait tomber son voile sur ses épaules et je pouvais voir distinctement les traits de son visage. Presque imberbe et étonnamment régulier, celui-ci était encadré par des cheveux mi-longs particulièrement soignés.

– «Je ne suis pas rabbi...» lui ai-je répondu, un peu plus amusé encore.

– «On pourrait le croire... Qui d'autre qu'un rabbi ou un des leurs voudrait entrer ici d'un pas aussi assuré?»

J'ai souri. Pendant un instant, j'ai mieux regardé son visage. Il y avait en lui une candeur qu'il me semblait connaître. que j'étais certain de connaître...

– «Mais vous, n'en sortez-vous pas, de ces murs?»

Le plus petit en taille des trois jeunes hommes m'a aussitôt répondu. Son ton était d'une véhémence qui traduisait une colère mal contenue ainsi qu'une peine infinie.

– «Si tu n'es pas rabbi mais que tu es des leurs, cela ne sert à rien que nous te parlions...»

– «Je n'appartiens pas à qui ou quoi que ce soit, si c'est ce que tu veux savoir. Je suis à moi-même... Ne l'es-tu pas, toi?»

Tout de suite, j'ai vu que ma réponse le déconcertait.

Sa main s'est mise à gratter son cou comme pour en chasser un insecte qui n'existait pas.

– «Tu t'appelles Samuel, n'est-ce pas? ai-je repris sans même réfléchir. Il me semble bien que tu sois lié... Oui...»

Le premier des trois jeunes hommes, celui qui s'était adressé à moi a alors repris la parole tout en croisant les bras sur sa poitrine.

– «Écoute... il y a un homme, en bas, pas très loin d'ici. Il enseigne et nous immerge dans l'eau de la rivière. Il dit que nous sommes tous liés à l'Éternel. Alors, oui, nous sommes liés... et je le suis aussi.»

– «Comment peut-on être lié à *Ce* qui Est au-dedans de nous? Peux-tu être lié à toi-même? N'est-ce pas étrange? Un lien unit ce qui est séparé...»

En prononçant ces mots, je savais que j'allais jeter le trouble dans leur esprit à tous trois. J'allais même sans doute les choquer... Mais il le fallait car, derrière les paroles qui me venaient, la Lumière qui faisait corps avec moi me disait que c'était déjà "demain" qui commençait à s'écrire là et même à se graver.

Celui que j'avais appelé Samuel a alors repris la parole d'une voix mal assurée comme pour donner un autre ton à une conversation qui, de toute évidence, allait lui échapper.

– «... Nous sortons juste d'ici... Nous étions venus parler à ces moines de celui qui nous enseigne depuis maintenant plus d'un an dans le désert et sur les bords de l'eau. C'est notre initiative... Cela nous est insupportable qu'ils le méprisent car la Parole de l'Éternel est en lui... Mais, vois-tu, ils nous ont chassés...»

J'avais déjà deviné la trame de ce qu'il me disait. Avec ce dont je me souvenais de Yo Hanan et de sa fougue qui ne s'était certainement pas apaisée, il n'y avait rien d'étonnant à ce que celui-ci ait fini par s'attirer les foudres de ceux de Sokuk.

De la tête, j'ai signifié que je comprenais bien; cependant, mon regard était toujours attiré par le plus âgé des trois hommes. Celui-ci avait gardé les bras croisés sur la poitrine.

Une sorte de puits s'est alors creusé dans ma mémoire... Oui je le connaissais cet homme, très jeune encore. Son visage s'était imprimé en moi aux détours de quelques rêves récurrents, de quelques visions aussi. Comme

je le cherchais et parce que je le cherchais, son nom ne me venait pourtant pas...

– «Bien, ai-je fait, rejoignez donc celui qui vous enseigne... Quant à moi, je vais jusqu'au bout de ce chemin; je compte séjourner plusieurs jours ici car je ne pourrais croire qu'ils n'accueillent pas ceux qui cherchent...»

– «Ils ne te recevront pas parce que eux, ils ont trouvé!» marmonna Samuel en haussant les épaules.

Je n'ai pas répondu. Après les avoir salués tous trois j'ai repris sans attendre le sentier qui allait me mener jusqu'à la petite enceinte du monastère.

Rien ne paraissait y avoir changé depuis ma venue avec Yosh Hérám. La terre, la pierre, la brique et la poussière enfin recouvraient le peu de végétation qui s'évertuait à y pousser... Non, rien n'avait changé, sauf ce portail de bois qui cherchait à clore une enceinte décidément vieillissante.

Je l'ai poussé sans hésiter et mon regard n'a pu faire autrement que d'englober l'ensemble du décor, figé dans le temps. Toujours la même impression d'un village aux constructions éparses sur fond de montagne aux teintes ambrées. Dans le lointain, quelque part, seuls des bêlements de moutons témoignaient d'une vie animée.

Qu'allais-je donc chercher là?

Ce qui restait de Jeshua en moi se disait qu'il avait besoin de s'arrêter un peu et de retrouver les anciens Textes de sa jeunesse... Peut-être pas ceux qu'il avait étudiés au Krmel et qui étaient uniques mais ceux autour desquels gravitait la foi des hommes qui l'avaient vu naître en cette vie.

En vérité, il y avait presque deux décennies que je ne les avais pas tenus entre mes mains, ces Écrits, et bien plus de dix années que je ne me les étais pas même récités à force de m'être plongé dans ceux des autres peuples de ce monde. Le peu qui restait de Jeshua en moi les avait-il oubliés?

Peu importait... si je voulais leur redonner vie, les débarrasser du sable qui les recouvrait assurément et en redessiner les signes pour tous ceux qui m'ouvriraient leur cœur, il me semblait que mes yeux réclamaient de les parcourir une dernière fois.

– «Que veux-tu, Frère?»

Le nom de Frère dont je venais d'être gratifié m'a touché. Il était le plus juste de ceux auxquels je pouvais m'attendre.

– «Prier avec vous quelques jours.»

– «D'où viens-tu?»

– «De très loin...»

– «Entre...»

Après quelques pas, j'ai retrouvé la grande pièce dont ma mémoire avait essentiellement gardé la trace.

Comme autrefois, quelques vieillards étaient en train d'y lire ou d'y recopier des textes tandis que des rouleaux jaunis par le temps et des feuilles de palme s'empilaient un peu partout.

C'est à peine si l'un d'eux leva la tête à mon passage. L'étude était d'évidence leur seul centre d'intérêt. Cela ne m'a pas surpris car, après tout, je n'avais pas moi-même d'autre but que de me replonger dans les Écrits de ma jeunesse et de prier pour faire le point en mon âme avant de prendre le grand, grand inspir auquel je me savais désormais destiné.

– «Je vois ta robe et tes cheveux... Tu sembles des nôtres... pourtant on ne t'a jamais vu ici.»

– «Il y a fort longtemps...»

Le moine qui m'avait ouvert la porte m'entraînait maintenant d'une pièce à l'autre. Il claudiquait cependant que, de la main, il s'efforçait de ne pas perdre les aspérités des murs que nous longions comme s'il y voyait mal. Enfin, nous sommes arrivés dans une minuscule cour intérieure dont le sol était couvert de nattes.

– «Toutes nos cellules sont occupées... mais tu pourras dormir ici. C'est tout ce que nous pouvons te proposer. Tu viens de loin, donc?»

– «De l'autre bout de ce monde ou presque...»

– «Pourquoi un tel voyage?»

– «Pour mieux rencontrer l'Éternel, bien sûr...»

– «Es-tu fou, mon Frère? Regarde... Il est ici... Sa Parole est écrite partout... Elle imbibe chacun de ces murs.»

– «Tu as raison, Sa Parole est inscrite partout... c'est pour cela que j'ai voulu aller partout.»

– «Oh... a alors fait le moine dans une sorte de soupir et en levant les sourcils... Je vois... Encore un peu de curiosité à satisfaire... un peu d'orgueil aussi à vouloir tout voir et tout comprendre. Allons, tu as bien fait de venir ici! Tout ce qu'un homme peut espérer apprendre est entre ces murs.»

Un très bref instant, j'ai voulu rétorquer et puis je me suis dit que non, que cela ne servirait à rien, que j'étais seulement là pour prier et lire et que c'était ma dernière halte avant que le Souffle d'Awoun ne m'emporte pour de bon.

– «C'est bien, mon Frère, ai-je fait. Si je peux déposer mon manteau et mon sac dans ce coin, ce sera parfait. Et si je peux aussi dérouler les Textes, je serai plus heureux encore...»

Pour toute réponse, j'ai reçu un sourire sur lequel flottait un air de condescendance. Ce n'était pas grave, tout cela...

Ainsi me suis-je installé à Sokuk pour quelques jours. Je n'ai pas voulu m'en fixer le nombre à l'avance, pressentant que je quitterais son enceinte au moment exact.

Deux soupes et un peu de pain cuit au soleil me seraient servis chaque jour. Il me faudrait les manger en silence et en solitaire comme tous les moines, ce qui me convenait parfaitement.

Le soir même, une prière est montée en moi, une prière du cœur, si spontanée et si simple...

«Éternel Seigneur, mon Père, Toi dont je parle comme si Tu étais extérieur à moi, Toi qui es pourtant l'unique habitant de mon âme, le seul acteur de mes gestes et qui emplis l'absolu de mes jours... Maintiens-moi dans la Force de ne faire qu'Un avec Toi et de ne voir que Toi dans la multitude.

Sois ma Terre, ma Lune et mon Soleil... Sois mon Tout.»

Je me souviens n'avoir presque pas dormi. Je sentais trop bien que ce Père que j'appelais tel un insensé tandis qu'Il me recouvrait déjà de Sa Présence attendait Son heure absolue en moi.

Et parfois cette nuit-là, sous la course des étoiles, je me suis vu prêt à exploser de Lui. J'étais alors attentif à tout, ouvert à Sa suprême Manifestation jusque dans les profondeurs de ma chair.

Dès l'aube et ses accents teintés de rose, j'ai commencé à relire les Textes qui avaient empli mon enfance. C'étaient les Écrits fondateurs du peuple de Moïse, le *Miqra*, ses lois, ses préceptes, ses vérités et ses interdits qui claquaient comme le fouet.

De temps à autre, des bruits de pieds nus sur le sol, des froissements de robe ou encore des raclements de gorge venaient m'en distraire quelque peu... Alors, je levais les yeux et je découvrais un regard ou deux, souvent fuyants... Les moines s'éveillaient et vaquaient à leurs premières occupations de la journée, profitant de la relative fraîcheur matinale. Pour eux, je n'existais pas plus que la veille... un homme de passage, un Frère peut-être un peu suspect.

Soudain, j'ai arrêté ma lecture et j'ai posé le rouleau de palmes que j'avais entre les mains... Que se passait-il? Je prenais tout à coup conscience que ces lignes que je déchiffrais, je les connaissais encore toutes par cœur, avec la même précision qu'autrefois, et que rien de leur contenu ne s'était évaporé de ma mémoire.

Je pouvais fermer les paupières... leurs phrases, leurs mots et leurs signes défilaient tout seuls... j'en captais même les doubles ou les triples niveaux de compréhension.

Alors, que faisais-je là?

Si tout était aussi intact et peut-être même plus significatif que dans ma jeunesse, que devais-je en déduire? Que c'était moi qui, inconsciemment, retardais l'heure où il me faudrait me Lever?

Je me suis interrogé... Il ne fallait pas que la moindre parcelle de non lucidité grignote le moindre espace en mon centre. Avaisje peur sans me l'avouer?

Révéler ma nature d'Av-Shtara parmi les hommes. Sauraisje vivre cela? Les secousses que j'allais connaître, celles que j'allais infliger, engendrer...

Je devinais les conséquences sans fin de la Révolution contre l'Endormissement à laquelle je m'apprêtais à bouter le Feu. C'est ce matin-là, je crois, que la vision globale de la mission que j'avais endossée m'est apparue pour la première fois dans tout son enthousiasmant mais aussi terrifiant éclat.

Peur? Je me suis scruté du dedans, sans complaisance. Non, assurément, rien en moi n'avait peur. Tout, par contre, se tenait dans l'exigence... Je refusais l'idée de la moindre faille, de la plus petite hésitation... et c'était mon défi car, malgré le Souffle qui guettait Son plein déploiement en mon âme, je ne voulais rien perdre de ce qui faisait la fragilité et la beauté de l'humain...

Jumeler la Puissance et la Tendresse, le Feu et l'Eau. Être tout à la fois la Blessure et le Baume, l'Explosion et la Paix!

Dès lors, je n'ai plus lu... J'ai poussé loin de côté mon rouleau de palmes et j'ai continué à me visiter du dedans, le plus profondément possible et du plus haut possible. Oui, le Souffle d'Awoun était là, tel un cheval prêt au galop et grattant le sol de son sabot, tel aussi ce Cheval porteur du Trésor¹ et dont la Mission a toujours été d'enjamber les Temps...

Je suis allé me passer un peu d'eau sur le visage et dans les cheveux. Chemin faisant, j'ai salué trois ou quatre moines qui devisaient à voix basse,

près du puits. Ils me semblaient si tristes... Cela m'a fait penser à cette réflexion qu'un caravanier m'avait livrée dix-sept années plus tôt, non loin de là, à Jéricho: *«On est toujours comme ça quand on fait ce genre de vœu?»*²

Ce caravanier ne s'était sans doute jamais douté à quel point il avait eu raison de me décocher alors ce qu'il avait voulu être une petite flèche.

J'ai souri tandis que les hommes me regardaient, le menton crispé. Puis, j'ai poussé mon pas un peu plus loin, jusqu'à l'ombre d'un pauvre appentis sous lequel était attaché un âne. C'était là que j'avais envie de méditer et de contempler les images que le Soleil voudrait bien projeter en moi.

Et des images, il m'en vint! Il y en eu même d'innombrables. Elles ne surgissaient pas du passé ou de quelque autre monde pardelà la Lumière. Elles montaient de ce que j'avais à écrire, comme la trame de ce que je m'étais fixé dans l'espace de mon cœur et dont il fallait que j'enfante. Mais une trame n'est jamais plus qu'une trame et, en ces heures où j'en ai capté les fils tendus, j'ai bien compris qu'il me restait tout à inventer et à accomplir entre leurs points de rencontre.

Ainsi, je me suis vu marcher sur les chemins avec des femmes et des hommes, parcourir des collines couvertes d'amandiers et d'oliviers, parler à quelques-uns dans la rocaïlle du désert, ou m'adresser, gorgé d'amour, à une foule sur le bord d'un lac... Celui de Kinnereth, sans doute, car je reconnaissais ses rives et sa clarté.

Je me voyais aussi sur la petite place d'un village, pris d'un incontrôlable Feu face à un peuple fasciné. Enfin, je me suis découvert conspué devant une synagogue, j'ai deviné des silhouettes de prêtres, des soldats... Et puis plus rien.

Plus rien d'autre, excepté la perception presque cruelle du Tourbillon pour lequel j'étais venu et contre lequel je ne pouvais pas grand chose... tout en y voulant Tout.

C'est donc là, dans ce minuscule abri, à deux pas d'un âne à qui je parlais de temps à autre, que j'ai vécu l'essentiel de mon temps à Sokuk. J'y étais mieux que dans la cour qui m'avait été indiquée ou dans n'importe laquelle de ses bâtisses.

Parfois, un moine - jamais le même - venait me voir comme pour s'assurer que j'étais "normal". À chaque fois, j'essayais de plaisanter avec lui, de lui dire le bonheur qu'il y avait à vivre ainsi, en conscience, si proche de l'Éternel. À chaque fois ou presque, je récoltais pour réponse un sourire en coin ou des yeux hagards.

– «N’es-tu pas heureux ici, mon Frère?» ai-je dit à l’un d’eux au matin du deuxième jour.

Il a eu l’air tellement surpris!

– «Heureux? Je ne suis pas ici pour être heureux... J’ai pris cette robe pour purifier mon corps et mon âme. Je suis ici pour être en paix et demander pardon au Très-Haut.»

– «Comment peux-tu espérer la paix si cette paix que tu dis attendre ne ressemble pas au bonheur? N’est-ce pas la même porte qui y mène?»

Ma réponse, toute simple, a déconcerté le moine. Certainement aurait-il aimé que je lui récite quelque verset issu de nos Écrits ainsi que cela se faisait couramment en ce genre de lieu de retraite.

– «Que dis-tu? fit-il. Nul homme ne peut être heureux en ce monde ni dans un autre tant qu’il est impur.»

– «Tu es donc si sale?»

– «Ne l’es-tu pas, toi?»

– «Pourquoi le serais-je puisque l’Éternel accepte de vivre en moi? Et toi... ne Le sens-tu pas dans ta poitrine?»

Je me souviens que ces paroles ont irrité le moine au plus haut point. Lui qui s’était accroupi un instant face à moi, assis sur le sol, je l’ai vu se relever d’un bond. Pour lui, j’avais proféré des paroles ignominieuses. Quel individu pouvait oser affirmer accueillir en lui la Présence Éternelle au lieu de se flageller la conscience à chaque instant de sa vie?

Sans me rétorquer quoi que ce soit mais en me lançant un bref regard de mépris, il est aussitôt parti. À lui seul, il venait de me montrer toute l’étendue du pont qu’il m’allait falloir lancer entre mon Père et les hommes... entre la Lumière et la crainte de la Lumière.

Lorsque le soir fut venu, un groupe de moines s’est présenté à moi dans la petite cour que j’avais fini par rejoindre pour la nuit. Il m’était facile de deviner pourquoi. Je les avais choqués pour m’être dit proche du Très-Haut, pour avoir tout simplement avancé l’idée qu’Il habitait tout être humain et que le Bonheur était à portée d’âme...

Sans un mot, ils se sont assis face à moi tout en déposant entre nous une grosse lampe à huile en terre. Celle-ci était sommairement teintée d’un rouge carmin.

– «Ainsi, l’Éternel est en toi...»

C’était celui qui m’avait accueilli le jour de mon arrivée qui avait prononcé ces mots à mi-voix. Un voile de lin soigneusement disposé sur sa

tête et en partie abaissé sur son visage ne me permettait pas de trouver son regard.

– «Tout comme en toi, mon Frère... tout comme en nous tous.»

Cette fois, son ton s'est fait plus dur.

– «Est-ce écrit quelque part?»

– «Pas encore distinctement... Peut-être parfois entre certains signes. Mais bientôt, ce sera audible par tous ceux qui voudront l'entendre.»

– «Quel est donc ce langage avec lequel tu veux jouer? C'est l'Écrit qui fixe... la parole s'évapore.»

– «C'est aussi l'écrit qui trahit et la Parole reçue qui enseigne...»

Il y eut un très long silence.

– «Qu'es-tu venu faire ici?» a finalement repris le moine en redressant la tête.

Son regard, maintenant visible, était un peu fuyant. Il traduisait simultanément l'exaspération et le trouble.

– «Je te l'ai dit... Je viens de fort loin, je suis venu prier et sentir battre, pour la première fois depuis longtemps, le cœur des miens.»

– «Tu n'es pas des nôtres... Tu portes le blasphème...»

Je ne voulais pas entrer dans le moindre débat polémique, cela aurait été chercher à forcer une frontière et on ne tente pas de forcer une frontière là où il n'en existe pas, là où, en vérité, il n'y a plutôt que des vies et des vies d'incompréhension.

Les uns après les autres, je les ai regardés tous ces hommes qui, derrière d'invisibles barreaux, avaient pourtant choisi la voie du Divin. Je leur ai souri puis je leur ai dit:

– «Ne vous inquiétez aucunement, mes Frères; demain aux premières heures du jour, je quitterai ces murs et vous pourrez y retrouver votre paix à vous.»

Il y eut un murmure. Visiblement, chacun était satisfait d'entendre une telle annonce.

La rencontre aurait pu s'arrêter là, sur ce qui ressemblait à des points de suspension, toutefois, alors que certains commençaient déjà à se lever, une voix est montée du dernier rang de la petite assemblée. C'était une voix jeune, mal assurée. J'ai vu le visage d'un adolescent, le nez busqué, tendu vers moi.

– «Frère... puis-je te demander... Qu'y a-t-il dans cette pochette de toile qui pend à ton cou?»

Il y eut des rires étouffés mais aussitôt quelqu'un est venu surenchérir:

– «Oui, c'est vrai, qu'y a-t-il? L'image d'une idole que tu as trouvée au loin? Nul n'a besoin de quoi que ce soit ici!»

J'ai pris ma pochette entre mes doigts et je l'ai ouverte... Sans hésitation, j'y ai saisi le cristal de mes jeunes années et l'étonnant médaillon de Salomon que l'âme de Yussaf, mon père, m'avait remis³. Ainsi que je m'y attendais, c'est lui, bien sûr, qui a retenu toute l'attention en passant de main en main.

– «Où l'as-tu pris?»

– «Il m'a été offert...»

– «Impossible... tu mens!»

– «Je vous ai dit que je venais de loin...»

– «Nous avons le même ici et il a disparu. Comment se fait-il qu'il soit à ton cou?»

Je voyais soudain la main qui m'était subtilement tendue... J'aurais pu prendre celle-ci pour un piège sournois mais non, c'était bien une main, une invitation explicite de l'Intelligence du Divin à laisser derrière moi ce qui était sans doute le dernier "reste" tangible de ma vie d'avant.

– «Je vous le répète, ce médaillon m'a été offert... mais si celui que vous aviez vous fait défaut entre ces murs, prenez-le... Je n'en ai nul besoin pour vivre... et prenez aussi ce petit cristal. Il est certainement de peu de valeur mais il est beau et la beauté à elle seule en a une.»

Un brouhaha à coup sûr inhabituel en ces lieux est monté de la petite dizaine de moines qui étaient restés là.

Il traduisait un mélange de colère et d'approbation. Finalement, j'ai compris que, de l'avis de la majorité, tout était bien puisque je "rendais" le médaillon.

Au bout de quelques instants, il ne resta bientôt plus devant moi que le jeune moine au nez busqué.

– «Frère, a-t-il bredouillé à voix basse pour être certain de ne pas être entendu des autres, je le veux bien, moi, ton cristal. Il est beau.»

– «Comment te nommes-tu?»

– «Jonas...»

– «Eh bien, Jonas, cette pierre est maintenant à toi; conserve cet héritage, il est bien plus précieux que tu ne le crois...»

Ma main est alors venue se poser toute seule sur le front de Jonas, incapable de dire un mot de plus... puis j'ai ramassé mon sac dans un coin de la cour et je suis parti par la première porte qui s'est présentée à moi.

Dehors il faisait nuit mais la lune était ronde et blanche. À cinquante pas devant moi, se profilait l'enceinte du monastère et son portail illusoire. J'ai franchi celui-ci sans même me retourner et je me suis bientôt retrouvé sur le sentier caillouteux qui serpentait jusqu'en bordure de mer.

Quelque part, non loin du rivage, j'ai trouvé sans difficulté un amas de grosses pierres contre lequel j'ai pu m'adosser. Il paraissait m'attendre... C'est là que j'ai décidé de passer la nuit. L'air était doux et chargé de l'odeur du sel qui incarne.

C'était étrange... sans le médaillon de Salomon et mon petit cristal, je me sentais plus léger, plus libre que jamais.

Tandis que mes paupières se fermaient, je me suis souri à moi-même en pensant à l'histoire de ce médaillon et à la façon dont il était venu entre mes mains. Ainsi, je venais d'avoir la réponse à la question que je m'étais posée des années auparavant lors de ma longue retraite au Pays des neiges⁴.

Cet objet n'avait donc pas été "matérialisé" par mon père, Yussaf, lorsque celui-ci était venu me bénir à partir de l'Invisible. Il avait plutôt été "translaté" par ses soins, de Sokuk jusqu'à moi. Pour quelles raisons? Je n'en ai vu que deux possibles.

Peut-être pour ancrer un peu de Salomon en moi à un moment où j'en avais besoin... Peut-être pour me mettre face à un ultime dépouillement alors que je croyais ne rien posséder d'autre en ce monde que ma robe et mon sac.

Quoi qu'il en fût, je dois dire que j'ai été heureux de sentir ma pochette vide pendre à mon cou cette nuit-là...

Awoun? Élohim? Ils n'en finiraient donc jamais de me tester et de me vouloir plus fort et plus nu? C'était si beau ce que leur complice, la Vie, parvenait à extraire encore de moi avant que mes empreintes ne commencent à s'imprimer sur le sol de Galilée!

Lorsqu'au petit matin je me suis réveillé, la peau de mon visage était desséchée par le sel... Sans attendre, bien que courbatu et imprégné d'une humidité poisseuse, je me suis levé et j'ai contemplé pendant un bon moment l'étendue blanche et argent de la mer, figée à tout jamais semblait-il.

J'ai prié, bien sûr, prié librement mon Père en moi puis je me suis mis en route vers le Nord. Je savais n'avoir que très peu de distance à parcourir.

À quelques milles, un peu plus haut que là où le Yarad⁵ se déversait dans la Mer de sel, je trouverais sans doute Yo Hanan et ceux dont on disait qu'ils étaient devenus ses disciples, tout comme lui assoiffés de Lumière.

J'étais en joie, je me souviens, lorsqu'une tache verte est apparue à l'horizon, telle une oasis éclatante de puissance au sortir d'un désert de cailloux chauffés à blanc.

J'ai ralenti mon pas pour mieux savourer cet instant. On oublie trop souvent de le faire lorsque la Vie explose de partout; on voudrait la dévorer alors qu'elle demande à être savourée et bue à petites gorgées...

Peu à peu, la tache verte s'est nuancée. Elle s'est faite tamaris, palmiers-dattiers puis roseaux et jacinthes d'eau. Le Jourdain était là, serpentant paisiblement au milieu de leur fouillis.

Et puis, une tente de bédouin est apparue, suivie d'une autre et d'une autre encore. Enfin, des hommes et des femmes en silence, en recueillement sur les berges ou dans l'eau jusqu'à mi-mollets.

– «Oh, Père, me suis-je alors dit spontanément... Oui, je reconnais ce lieu... C'est là que j'ai rendez-vous avec Toi...»

¹ Il faut voir ici une allusion à la Connaissance des secrets de la Kabbale hébraïque ainsi qu'au cheval de la Tradition bouddhiste de Shambhalla et qui porte la pierre de Shintamani, telle une sorte de graal de l'Humanité.

² Voir le tome I du présent ouvrage, chapitre XII.

³ Voir les chapitres II et XXVI du tome I du présent ouvrage.

⁴ Voir tome I, chapitre XXVI, "La bénédiction".

⁵ Le Yarad, prononcé Yerd en ancien Araméen, correspond au Jourdain.

Chapitre III

Le Mystère du Jourdain

«Eh! Où vas-tu, toi?» La voix venait de derrière moi, elle avait éclaté telle une dissonance dans l'harmonie des lieux.

Je me suis retourné... Il y avait là un petit détachement de soldats romains, une quinzaine d'hommes, la lance à la main, manifestement éprouvés par la chaleur. Ils paraissaient sortir de l'ombre fragile d'un bosquet de tamaris... Je ne les avais pas remarqués en m'approchant de la rive.

– «Moi?» ai-je fait tout banalement et de la façon la plus paisible qui soit.

– «Oui toi... Tu crois qu'il n'y a pas déjà assez de monde ici? Tu viens aussi pour le fou?»

– «Le fou?»

– «Là-bas... et ne te moque pas de nous... Sinon pourquoi serais-tu venu dans ce coin perdu?»

Le soldat qui m'avait apostrophé ainsi et qui devait être le chef de la troupe a alors tendu le bras en direction de l'autre berge de la rivière, là où trois ou quatre hommes en écoutaient un autre, aux très longs cheveux couverts de cendres.

– «Je suis de passage... Quel mal y a-t-il?»

– «Ne t'attarde pas ici, c'est tout! Ordre du Procurateur... Il ne veut pas et Hérode non plus!»

Quelque chose en moi m'a poussé à regarder le Romain au fond des yeux. Ce n'était pas du défi... je n'aurais trouvé aucune satisfaction à un tel exercice parce que j'étais étranger à ce genre d'attitude. Non, je voulais seulement sentir son âme, voir ce qu'il y avait en son creux pour toucher la part de l'humain derrière la carapace du soldat.

J'ai vite reçu ma réponse car l'homme n'a pas tardé à baisser le regard, comme désarmé par la vérité toute simple mais - de ce fait - toute puissante qui coulait en moi. Sans un mot de plus et les yeux toujours rivés au sol il a alors fait signe à sa troupe de se replier en le suivant.

C'était la toute première fois que je me heurtais très personnellement à la présence romaine. En vérité, je n'y ai rien éprouvé qui ne fût très anodin. Cela contrastait avec tout ce que j'avais entendu dire et qui voulait qu'on soit inévitablement dans la crainte en pareille circonstance. Cela faisait effectivement plus que quatre-vingts ans que les soldats de Rome étaient là, régissant en maîtres sur le pays.

«Après tout, me suis-je fait la réflexion, ce ne sont jamais que des hommes, comme partout ailleurs, forts et faibles, cherchant à dominer mais finalement un peu perdus au fond d'eux-mêmes...»

Puisque l'incident était clos, j'ai fait quelques pas vers l'eau. Il y avait une sorte de gué sablonneux à partir duquel on pouvait aisément passer sur l'autre rive. Une trentaine d'hommes et quelques rares femmes partageaient un peu de nourriture à proximité et, à dire vrai, la plupart d'entre eux avaient pauvre allure; on aurait facilement dit qu'ils venaient de passer de longues semaines à côtoyer le désert.

Mais ce n'était pas eux que je voulais rencontrer, tout au moins pas encore... C'était cet homme, sur la berge opposée du Yarad et qui se distinguait par sa si généreuse chevelure mêlée de cendres et sa forte barbe. Une évidente clarté se dégageait de lui et il eût fallu être aveugle de l'âme pour ne pas la remarquer. Dès mon arrivée, j'avais compris qu'il s'agissait de Yo Hanan.

Très longuement, les pieds dans l'eau, j'ai contemplé sa silhouette, aussi fragile qu'autrefois, me semblait-il. Comme cela avait été le cas quelques jours auparavant face à mon oncle Yussaf, rien en moi n'était ému au sens où on conçoit toujours l'émotion humaine.

Tout, par contre, y était touché, en état de remerciement... et aussi de reconnaissance viscérale d'une vieille, vieille fraternité d'esprit pour ce terreau d'hommes et de femmes que je découvrais et dont je savais intuitivement qu'il avait été nourri par mon cousin durant ma si longue absence.

Alors, enfin, lentement et discrètement, je me suis enfoncé dans la rivière jusqu'à mi-poitrine puis j'en suis ressorti sur son autre rive, parmi les roseaux. Cela ne m'a pris que quelques instants mais de ces instants que l'on n'oublie pas parce qu'en les égrenant en soi on les reconnaît pour les avoir décidés depuis une éternité.

Puis, en plein zénith, la robe trempée et collée au corps, j'ai poursuivi ma lente marche vers Yo Hanan et sa chevelure de cendres. Absorbé dans la même discussion qu'à mon arrivée, celui-ci me tournait le dos.

Tout à coup, alors que j'étais encore à dix pas de lui, il s'est retourné comme s'il avait entendu son nom résonner dans son dos.

Immédiatement, nos yeux s'attrapèrent et nos regards s'embrassèrent. Aujourd'hui encore, je me souviens que ce furent des secondes infinies, de

ces trop rares et précieux instants dans le creuset desquels on se dit: «Voilà... enfin!»

Pourtant, toujours pas d'émotion humaine en moi, pas de mots non plus pour jaillir tout seuls de mes lèvres... Une simple larme, cependant, que j'ai sentie glisser le long de ma joue à la manière d'une perle solitaire qu'aurait secrétée mon cœur.

– «Jeshua... serait-ce toi?»

Yo Hanan restait figé sur place, incapable d'en dire plus ni de hasarder un mouvement dans ma direction.

Moi non plus je n'avais toujours pas vraiment de mots... J'avais juste de la force dans mes jambes et mon torse, une force qui s'était patiemment forgée. C'est elle, ou son souffle joyeux, qui m'a fait avancer jusqu'à mon cousin et le prendre dans mes bras. L'instant d'après, celui-ci était à mes chevilles; il s'était écroulé, pleurant de tout son corps...

Autour de nous un murmure est peu à peu monté qui s'est bientôt transformé en un brouhaha. Les hommes et les femmes qui étaient là se regardaient décontenancés, troublés par leur guide et enseignant ainsi effondré. Il n'y avait rien qui puisse les aider à comprendre...

Bien sûr, j'ai aussitôt voulu relever Yo Hanan mais lui s'accrochait à mes chevilles et demeurait au sol. Alors, en riant, je me suis agenouillé, moi aussi, et cela a duré jusqu'à ce que nos regards se rencontrent à nouveau et que ses larmes cessent.

Il n'en a pas fallu davantage... La petite assemblée qui s'était timidement formée autour de nous a été elle-même emportée dans un éclat de rire, ne comprenant toujours rien à la situation mais heureuse de ce qu'elle voyait.

Yo Hanan s'est finalement relevé; avec peine il essayait de contenir la joie qui l'envahissait maintenant. C'était une joie brute, presque animale et en même temps tout en légèreté parce que venue de l'autre côté des portes de l'âme, grandes ouvertes.

– «Ta barbe a bien poussé, mon cousin, ai-je fait, et quant à tes cheveux, tu ne dois guère les laver souvent! Viens, allons de ce côté...»

J'ai dû prendre Yo Hanan par un bras pour l'emmener un peu à l'écart de la rive, derrière un tertre rocheux que j'avais remarqué dès mon arrivée. Il était sans voix...

Comme quelques-uns de ses disciples voulaient nous emboîter le pas, il m'a fallu demander qu'on nous laisse seuls. Le tertre allait nous servir d'abri; nous en avons besoin. Sans attendre nous devons nous raconter, nous

déverser l'un en l'autre avec la poignante sensation que le temps courait et nous poussait vers un espace incontournable.

– «Jeshua... articula enfin Yo Hanan lorsque nous nous fûmes assis derrière les rochers dans un creux où poussaient en abondance des lauriers. Jeshua...»

Mais la suite ne venait pas... Alors, je lui ai simplement répondu:

– «Oui, Yo...»

Puis, j'ai attendu que mes mots se forment d'eux-mêmes et que le torrent qui rugissait en moi se modère pour devenir simple rivière puis s'élargisse en un fleuve. Il fallait que tout coule en paix, que tout se dise dans la lenteur.

Une prophétie n'affirmait-elle pas ceci: *«C'est lorsque le Feu du Lion devient Eau et que cette Eau parvient à l'accueillir comme il se doit que le Souffle descend alors et que la Terre peut commencer à être engrossée...»*

Ainsi ai-je déroulé ma vie aux oreilles de celui qui, mieux que n'importe qui d'autre, pouvait l'entendre dans ses secrets. Peu importaient les heures qui défilaient et la faim et la soif...

Le ciel rougeoyait lorsque l'essentiel fut dit, lorsque Yo Hanan aussi m'eût ouvert son cœur sans réserve et au rythme où il le pouvait.

En toute vérité, il ne partagea pas grand-chose de ses dix-sept années à lui car il n'y avait sans doute pas grand chose de partageable par l'entremise des mots. Il était resté là, dans "son coin de désert" ainsi qu'il appelait les alentours de Jéricho et les étendues caillouteuses et montagneuses des environs de la Mer de sel. Il y avait "calciné son âme" comme il ne cessait de le répéter. Il y avait rugi pour mobiliser les cœurs...

Enfin, à un moment donné, je l'ai vu prendre ma main après avoir longuement hésité...

– «J'ai terminé, Jeshua... Voilà c'est fini pour moi, mon frère... Le Maître est venu me voir aujourd'hui et je L'ai reconnu pour tel. L'Éternel est en toi et Il me reprend désormais. Je l'ai su sur l'instant. Encore quelques semaines, quelques mois peut-être et ce sera tout... C'est ton juste temps qui s'ouvre et Celui d'Awoun à travers toi.»

Je n'ai pas cherché à argumenter car je savais que Yo Hanan disait vrai et que la Présence en mon cœur commençait à écrire Sa vérité autour de ma forme. Le moindre des pas que j'allais faire allait tout déranger, jusqu'à ceux que j'aimais et qui m'aimaient.

– «Ilya... ai-je alors fait à mi-voix, Ilya... te souviens-tu?»

Je n'avais pas même eu la possibilité de formuler cette question en moi... Derrière mes yeux plongés dans ceux de Yo Hanan, ma mémoire s'ouvrait et des images d'un autre temps en surgissaient, nourries de paroles et de parfums...

J'étais assis sur le sol d'une grotte, il y avait l'odeur d'une huile qui se consumait dans une lampe de terre et je savais que la mer n'était pas loin. Yo Hanan se tenait devant moi, assis lui également. Son visage n'était pourtant pas le même. Il était semblable à une terre craquelée. Il avait de longs cheveux blancs clairsemés et était couvert d'un lourd manteau de poils. Il s'appelait alors Ilya¹ et il m'enseignait. Il m'enseignait sur la Nature profonde de l'Éternel et sur les noms qu'on Lui donne parfois pour Le déguiser, se déguiser soi-même et se protéger ainsi de Son exigence. Alors, en disciple attentif, je m'entendais lui demander:

– «Se protéger?»...

– «Oui, car si savoir nommer un fruit fait plaisir, comprendre ce fruit, de sa pelure jusqu'à son noyau, fait toujours mal.»

– «Mais comment un noyau peut-il faire mal, lui qui est semence et qui est destiné au bien?»

– «Il fait mal parce qu'il est caché en nous et qu'il faut un jour en briser la coquille... Briser ce qui semble être notre cœur mais qui n'est pourtant que son simulacre est forcément souffrance. Ainsi, comprendre, vois-tu, c'est d'abord passer à travers soi...»

– «Je vois clair à travers tes paroles, Frère Ilya... La Lumière fait mal... mais pas le mal... Elle invente des blessures afin de nous apprendre à devenir des baumes... Ainsi, me ferai-je Consolateur...»

Le trou dans le Temps s'est refermé là... et Yo Hanan, qui n'avait rien perdu des paroles qui s'étaient échappées de ma vision, sanglotait silencieusement.

– «Tu as bien dit "Ilya"...? balbutia-t-il enfin.

– «Tour à tour nous nous enseignons, mon frère; tour à tour, nous sommes le vin et la coupe qui le reçoit... Mais, simultanément, nous sommes aussi les lèvres qui l'accueillent et le palais qui le déguste. Oui, Ilya, souviens-toi... C'est toujours le même flambeau que nous nous transmettons à bout de bras, toi et moi. Des poils de dromadaire à la robe de lin, il n'y a jamais que la couleur d'un regard qui change.»

La nuit est tombée sur ces paroles et d'autres encore que le Temps conservera pour Lui seul... car l'Éternel et le Temps se confondent.

J'ai alors demandé à Yo Hanan de retourner sans plus attendre vers celles et ceux qui le suivaient puis de continuer à les enseigner ainsi qu'il savait le faire. Quant à moi, je n'ai pas voulu bouger de là où j'étais. Je me suis blotti parmi les lauriers, sur le sable et les cailloux et j'ai tiré mon manteau sur mon corps.

Je ne pouvais rêver d'une plus belle nuit... Inutile même de prier car je me percevais au cœur exact d'une prière infinie et sans paroles derrière laquelle toute attente et toute volonté s'effaçaient.

Au petit matin, j'ai découvert que du miel s'écoulait de la paume de mes deux mains... Comme il y en avait en abondance, je l'ai aussitôt bu, y voyant un cadeau du Vivant pour soutenir mon corps.

Mais il en revenait toujours... alors j'ai compris que le Vivant m'invitait à manger à Sa table en faisant naître spontanément en moi l'image, la senteur, le goût et la densité de quelques galettes. D'elles-mêmes, mes mains se sont ainsi placées l'une contre l'autre, juste assez pour que de petits pains plats viennent naître entre leur espace et m'appellent à les manger.

Le miel et le pain... Je n'avais besoin de rien d'autre!

Cependant que le soleil montait et que je m'imprégnais de l'air du matin, j'ai aperçu une silhouette qui marchait vers moi. C'était celle de Yo Hanan. Celui-ci n'était vêtu que d'une sorte de pagne sombre fait de peaux et de poils d'animaux. À l'évidence, il sortait de l'eau... Ses longs cheveux, sa barbe touffue et son corps ruisselaient.

– «Yo Hanan, ai-je fait... Yo, retourne vers eux. C'est de toi dont ils ont encore besoin. Prépare-les... L'heure parfaite n'est pas tout à fait là, tu le sais. Deux jours... peut-être même trois... Lorsqu'elle sera là, c'est moi qui te rejoindrai.»

– «Frère, me répondit-il fiévreusement, tous ceux qui recueillent mes paroles sont à toi... Accepte-les comme tes disciples et je me replierai...»

– «Nul n'est à qui que ce soit, Yo... Personne n'appartient à personne et c'est à chacun d'en faire l'expérience. Si un homme dit à un autre homme: «Crois en celui-ci plutôt qu'en celui-là, alors il l'invite à l'errance car croire n'est rien à côté d'éprouver...»

Je te le dis, celles et ceux qui t'attendent en cet instant sur les bords de la rivière, laisse-les vivre par leur propre choix. Alors ils ne croiront pas selon le poids des mots mais ressentiront ce qui est juste pour eux.»

Yo Hanan aurait voulu me répondre... Un très bref instant je l'ai vu prendre une inspiration et entrouvrir la bouche... mais il s'est arrêté là. Il m'a

souri d'un sourire qui en disait long, puis il a opiné de la tête et s'en est retourné vers la rivière.

Quant à moi, j'ai entrepris de marcher un peu de mon côté. C'était comme une nécessité car sans arrêt me revenait à l'esprit le souvenir de cet étrange calendrier cosmique qui m'avait été présenté par les envoyés d'Héliopolis peu avant ma métamorphose dans la Pyramide². J'en voyais les sphères de verre emboîtées les unes dans les autres, tournant sur elles-mêmes en attente de la conjonction pour laquelle elles avaient été créées. Il était évident qu'elles m'annonçaient l'imminence d'une autre mutation...

À force de marcher vers la chaîne montagneuse qui barrait l'horizon de l'est de sa masse rougeâtre³, j'ai rencontré un troupeau de brebis. Celui-ci était sous la garde d'une toute petite fille aux vêtements plus qu'usés. En l'approchant, j'ai cependant tout de suite vu qu'elle était d'abord habillée d'une rare lumière. Loin d'être inquiétée par mon arrivée, elle m'a d'emblée adressé la parole.

– «C'est toi?»

Il me semblait que je voyais clair à travers elle. Elle n'était qu'un masque, une forme envoyée au devant de mon chemin.

– «C'est moi... ai-je répondu, comme si notre rencontre allait de soi. Oui, c'est bien moi. L'heure approche, n'est-ce pas?»

En disant cela, j'ai réalisé que je savais de quoi je parlais sans toutefois parvenir à le faire monter à ma conscience.

– «C'est Élohim qui t'envoie?»

La toute jeune fille aux haillons de lumière s'est rapprochée en sortant de son troupeau.

– «Qui d'autre le pourrait-il?»

Et, dans ce mouvement, j'ai également fait un pas vers elle... Il me semblait que j'entrais au sein d'une goutte d'eau, que je me fondais dans sa transparence, loin de tous les bruissements du monde. Il n'y avait plus personne devant moi... seulement une voix intérieure à mon être, un regard aussi, peut-être...

– «Sananda, a-t-elle commencé par murmurer, Sananda...»

Et, à l'instant où elle a prononcé ces mots, je me suis senti soulevé puis chassé de mon corps comme sous l'effet d'une gifle. J'étais au cœur de l'Infini, semblable à une étoile parmi les étoiles, imprégné d'une intense mais douloureuse félicité.

– «Regarde Sananda, a alors poursuivi la voix, contemple l'un des visages de *Ce* qui vient vers toi, de *Ce* qui vient frapper à la porte de la Terre des hommes en devenir...»

Face aux yeux de mon âme, dans ceux-ci et hors de ceux-ci, il y avait un Soleil... et ce Soleil était *le* Soleil, Celui de tous mes rêves, Celui de ma vraie réalité et je Le contemplais comme si j'étais un de Ses rayons, Son enfant, Son prolongement, Son chant d'éternité... si proche, si intime...

– «Père!» ai-je alors hurlé au-dedans de moi.

Et je me suis aussitôt entendu me répondre à moi-même:

– «Là où tu es, il n'y a plus de Père... Garde ce nom pour les hommes!»

J'ai reçu ce message de mon esprit à mon âme pour tout ce qu'il annonçait et qui me demandait d'abandonner définitivement mes derniers repères.

Il existait une Force, une autre Puissance qui s'apprêtait à descendre sur moi... et cette Force était bien plus qu'une Force au sens où l'oreille de l'humain peut La concevoir. Elle allait englober, recouvrir Celle, déjà incommensurable, qui s'était si implacablement emparée de mon être dans le tombeau de la Pyramide. Je ne peux pas même dire avoir contemplé cette Force à travers le Soleil sans Nom qui se présentait à moi parmi les myriades d'étoiles peuplant le cosmos. Je ne l'ai pas pu parce que je n'étais déjà plus tout à fait extérieur à Elle, parce que Sa graine s'était résolument plantée en mon centre et achevait de fissurer le très très peu qui subsistait de Jeshua. Je ne Lui ai pas davantage parlé et je ne L'ai pas appelée Père car, en toute vérité, je réalisais que ce nom, aussi beau fût-il, ne traduisait finalement rien d'autre qu'une ultime illusion...

Et puis, soudain, je suis redescendu dans ma chair, sans le moindre sursaut, sans douleur mais avec une prégnante nostalgie au cœur... Devant moi, parmi son troupeau de brebis, il y avait bien une petite fille en haillons, avec une longue chevelure brune couverte de terre.

– «Rabbi, fit-elle, pourquoi me regardes-tu comme cela? Estu malade? On dirait que tu ne peux plus bouger...»

Je lui ai répondu que ce n'était rien tout en m'apercevant que mes membres tremblaient légèrement. Finalement, je lui ai demandé comment elle s'appelait.

– «Misra!» lança-t-elle d'un ton assuré. Je vis avec ma famille dans une tente, là-bas. Tu dois avoir soif... Tu veux venir?»

Je lui ai souri en posant ma main sur mon cœur et j'ai décliné son offre.

– «Mes amis sont là-bas, au bord de la rivière...»

– «Avec le Mashiah⁴? Il y en a qui disent que c'est lui et qu'il va faire partir les soldats...»

J'ai renouvelé mon sourire tout en parvenant avec peine à m'accroupir.

– «Tu le crois, toi?»

– «Je ne sais pas... Je ne l'ai vu qu'une fois et je n'ai pas eu l'impression qu'il était très fort. Et puis mon frère dit qu'il n'a même pas un couteau, alors! Il dit aussi qu'il vaut mieux aller avec les Iscarii⁵ parce que eux ils en ont, des couteaux et même plus que ça.»

– «Il veut se battre, ton frère?»

– «Tout le monde le veut, ici... C'est normal!»

Je me souviens que la petite Misra a projeté sa réponse vers moi avec tant de fierté et de détermination que je n'ai pas cherché à entrer plus avant dans la discussion. Je me suis relevé et je lui ai dit que je devais maintenant retourner vers la rivière.

«C'est normal!» Ces mots lancés avec une pointe de défi par une si jeune enfant m'ont accompagné durant mon trajet dans la caillasse. Ils racontaient à eux seuls tout ce qui dérivait de la loi du sang... Ils étaient cruels face à *ce* que je venais de vivre et à la splendeur du Soleil dont j'avais reçu un nouvel éclat en plein cœur. Et pourtant, je pouvais les comprendre.

En réalité, ils témoignaient de l'état de ce monde et la part de l'Adversaire en chacun, telle une fatalité... Mais prend-on les armes contre ce qui semble être une expression de la fatalité? Quant à moi, il était clair que je ne le ferais jamais, ne fût-ce qu'avec des mots parce qu'à mes yeux l'idée de fatalité à elle seule était un non-sens. Celle-ci disait trop bien l'impasse dans laquelle le peuple des hommes, *celui de mes frères*, s'était fait piégé. Il y était question d'un poison et ma vie n'aurait pas de signification si je n'offrais pas à chacun les ingrédients de son antidote.

Pour l'heure allais-je rejoindre Yo Hanan sur les rives du Yarad? Pas encore... Je me tenais au cœur d'un calendrier cosmique dont il fallait que j'attende le dernier signal.

Empli d'une sérénité renouvelée autant que de Feu, je me suis donc simplement approché de la rivière, jusque sur l'une des petites buttes qui la dominaient et où poussaient des arbustes aux feuillages tendres. Je me voulais le plus discret possible afin d'observer ce qui s'y passait et l'aimer d'Amour...

Deux cents personnes peut-être étaient rassemblées là. Bon nombre d'entre elles attendaient de rentrer dans l'eau, en silence parmi les roseaux et

un éparpillement de pierres polies par l'onde et le temps.

Les unes après les autres, elles descendaient dans le courant et rejoignaient Yo Hanan. Celui-ci, la poitrine nue, y était immergé jusqu'à la taille. Dans un déferlement de paroles ou au contraire dans un mutisme complet, il les saisissait alors par les épaules et les enfonçait d'un coup, énergiquement, dans les flots.

C'était simple et beau... C'était sacré et comparable à de l'or qui tombait du ciel en une fine pluie... C'était aussi comme un *mitvé*⁶ d'une essence nouvelle, plus pur que tous ceux que j'avais jadis vus, magnifié par les lieux et la lumière que projetait Yo Hanan sur quiconque l'approchait.

Et puis, lentement, j'ai laissé aller mon regard en toute liberté sur la foule qui s'était regroupée là. Hormis les hommes et les femmes qui recevaient la bénédiction de l'eau, il y en avait d'autres, éparpillés, cherchant l'ombre timide des tamaris, priant intensément sous leur *talit* ou échangeant quelques paroles à voix basse.

À un moment donné, des visages ont retenu mon attention. L'un d'entre eux, surtout. C'était celui de cet homme, jeune encore, que j'avais particulièrement remarqué en compagnie de deux autres sur le bord du sentier qui conduisait à Sokuk. En fait, c'était surtout ce que laissait transpirer son âme que je reconnaissais. Et un nom m'est venu, celui que j'avais cherché en vain jusque là... Éliazar!

Éliazar de Béthanie! C'était lui, lui dont le nom s'était pourtant formé tout seul sur mes lèvres en présence de mon oncle Yussaf... Éliazar, le frère de Martâ! Je l'imaginais facilement en train de cueillir des dattes dans la petite propriété familiale...

«Oh! me suis-je dit au-dedans de moi, alors oui, tout continue vraiment de s'écrire... à chaque pas.»

J'ai attendu deux jours encore quelque part parmi les lauriers. Un précieux temps de prière et de réflexion. Nul ne venait troubler ma retraite. Yo Hanan apparaissait tout au plus pour me saluer quelques instants chaque matin.

J'aurais aimé m'ouvrir davantage à lui mais il se passait trop de choses pour chacun de nous. En réalité, cela ressemblait à une sorte de deuil étrangement mêlé d'émerveillement

Yo Hanan l'exprimait brièvement, malhabilement, mais se disait comblé par le seul fait que je sois là, de retour, sur le bord de "son désert à lui".

Était-il informé de ce qui allait se produire? Non, assurément. Les moments les plus déterminants de nos vies sont parfois si brûlants qu'il est

souvent préférable de ne pas en deviner l'ampleur. Ils ne pourraient pas se déployer...

Moi-même, d'ailleurs, hormis quelques heures d'extrême et presque insoutenable lucidité, il m'arrivait de me sentir tel un somnambule pris entre plusieurs niveaux de réalité.

Alors, enfin, vint le matin où *tout devait être* parce que plus rien n'était évitable. Une voix sans timbre humain et sans mot me l'a annoncé. Elle n'a pas lancé d'appel au-dedans de mon crâne car Elle a préféré résonner dans la moindre de mes cellules.

Mon cœur et mon âme étaient prêts depuis longtemps, ce n'était donc pas à eux qu'Elle s'adressait mais plutôt à ma chair comme pour en visiter, toujours plus intensément encore, quelques mystérieux et infimes espaces.

Quand Elle eût terminé son œuvre, je me suis levé et je me suis dirigé vers le tertre d'où il m'était arrivé d'observer la foule et les rituels de l'Immersion.

Par vagues successives, des exclamations montaient des rives du Yarad. En m'en approchant davantage, j'ai vu qu'elles répondaient aux paroles de Yo Hanan. Celles-ci me donnèrent la sensation de créer à elles seules un courant d'aspiration au-dessus des eaux. Aussi aériennes que terrestres, elles appelaient à offrir la Terre au Ciel et le Ciel à la Terre selon les lois d'un véritable Tantra de l'Indicible.

Indépendamment de ma volonté, mes yeux ont alors entrepris de parcourir une nouvelle fois la foule. J'y ai vite retrouvé Éliazar...

Le frère de Martâ n'avait toujours pas quitté les lieux; il était assis au bord de l'eau, un voile safrané soigneusement disposé sur les épaules, comme s'Il avait voulu qu'on ne puisse pas manquer sa présence. Et puis, sur la berge opposée de la rivière, j'ai fini par remarquer quelques silhouettes plus ou moins regroupées autour de celle d'un homme d'assez haute stature.

J'ai facilement reconnu celui-ci... Il s'agissait de l'un des prêtres qui m'avaient accompagné de la Pyramide jusqu'au port où j'avais embarqué pour Jopé. Je me souvenais qu'il m'avait affirmé être de la lignée des Manéthon⁷, au Pays de la Terre Rouge. «Ainsi donc, me suis-je fait la réflexion, il avait pressenti ce rendez-vous...»

Enfin, spontanément, mon regard s'est déplacé vers ceux qui l'entouraient et qui paraissaient l'écouter. À en juger par leur robe de lin blanc, ils étaient du peuple d'Essania. Je les ai longuement observés; quelque chose en eux, je ne pouvais en douter, me ramenait à mon enfance mais le temps avait opéré son œuvre sur les visages...

Des noms sont malgré tout montés en moi, tels des souvenirs encore trop flous. J'en ai arrêté la course... Il était trop tôt, juste un peu trop tôt...

Voilà... maintenant tout pouvait s'ouvrir. C'était à moi de m'écarter sous le Soleil. Tout vivait au Zénith... J'allais enfin pouvoir rejoindre Yo Hanan et je savais intimement ce qui allait se passer.

Parmi les herbes rases et les cailloux, je suis donc descendu du petit promontoire où je m'étais attardé. Je l'ai fait très simplement, sans hésiter, dans un total état d'Abandon et, paradoxalement, dans un fougueux élan de Volonté.

Mon identité terrestre allait désormais s'estomper... et même si je voulais demeurer homme, je sentais bien que l'humain allait résonner différemment en mon âme et ma chair... être plus près de lui-même, au sens absolu de ce qu'il devait signifier...

Ainsi, bien que le Soleil fût déjà en moi, je comprenais infiniment qu'Il voulait y exploser plus encore. Lentement mais emporté par une amoureuse effervescence, je me suis donc mêlé à la foule qui priait sur les bords du Yarad, réalisant à peine que celle-ci s'écarterait d'elle-même sur mon passage.

Yo Hanan a dû sentir que je m'approchais de lui car, immédiatement, je l'ai vu tourner son visage dans ma direction. Il était encore vêtu de ce vieux pagne en poils de dromadaire qu'il paraissait affectionner dès qu'il offrait la bénédiction de l'eau. Je dois dire que ce n'est qu'à cet instant que j'ai pu réaliser à quel point son corps était noueux et témoignait de nombreuses années de privation...

«Oh, Yo, me suis-je entendu dire au creux de mon âme, était-ce donc vraiment nécessaire?»

Et puis... je suis entré dans l'eau et je l'ai rejoint. Aucun mot ne fut échangé. L'un et l'autre avions besoin d'un grand, d'un immense silence entre nous et ce besoin était si intense que je sais aujourd'hui qu'il fut entonné par la Nature tout entière.

Nous avons simplement pris le temps d'échanger un dernier regard, celui que seuls deux aigles pourraient partager en se rencontrant en plein vol.

Enfin, contre toute attente et comme si le silence avait achevé son œuvre nourissante, Yo Hanan a soudain harangué la foule d'une voix déchirante...

– «Je vous l'annonce, enfants de cette Terre, je l'affirme par le Très-Haut, le voici, le Béni que nous attendons tous, le Mashiah! Libérez-vous de tout et suivez Ses pas! Maintenant est venue pour moi l'heure de décroître. Ici s'arrête mon chemin!»

Je ne voyais plus rien d'autre que de la lumière et il me semblait que tout s'était immobilisé sous l'impact des paroles prononcées.

Non, je ne voyais plus rien... J'ai seulement senti les deux mains de Yo Hanan se poser vigoureusement sur mes épaules et m'enfoncer d'un seul coup dans l'eau, sans la moindre hésitation. Alors, le Jourdain m'a pris dans ses bras et m'a fait boire le Feu et le Principe du Feu...

«Oh, Tu es là... me suis-je écrié... Tu es donc là!»

Et ce fut un ouragan de silence... Absolu! Sans même le battement d'un cœur. Plus rien ne s'exprimait ni n'existait... Une absence de vie dont rien d'autre ne pouvait émerger que *la* Vie elle-même. Tout, pourtant, était là tandis que ce qui survivait encore de moi disparaissait. J'ai cherché à me raccrocher à des mots, si pauvres...

«Mon Père, mon Tout, mon Rien...»

L'Ultime Blessure se mariait à l'Ultime Guérison... La Résurgence!

Il n'y avait même pas de merci possible parce que le Vivant était présent tout entier avec la première et la dernière des évidences, avec aussi la plus insensée des nudités de l'Être. Fièvre, Soleil, Froid, Neige de l'Âme! Tout ensemble...

C'est alors que l'univers a éclaté. Mon regard et mon cœur se tenaient au-delà des Étoiles... Quelque chose de mon être ne faisait plus qu'un avec cet ineffable Soleil qui palpitait derrière le Soleil. Je me fondais en Lui et Lui coulait en moi. C'était une fusion et, par elle, je ne contemplais même plus le cosmos... Celui-ci était devenu ma chair. Mon Père n'était plus mon Père; je me confondais désormais avec une Vibration et la Création n'en était plus une... Elle révélait sa nécessaire illusion, un mirage que j'observais à la fois du dedans et du dehors dans un ineffable état d'Amour⁸.

L'espace d'un éclair, enfin, je n'ai plus été qu'un regard en altitude, un regard contemplant une rivière et un homme ailé qui en émergeait, ruisselant de lumière au côté d'un autre... Il n'y avait pas même de rives... car l'espace de l'éclair n'appartenait pas au Temps.

Puis-je dire que ce fut tout? Deux mille années se sont écoulées en ce monde depuis cette Fulgurance et il n'est sans doute pas nécessaire de pétrifier davantage Celle-ci par d'autres mots...

En sortant des flots, le souffle suspendu, j'ai saisi le regard de Yo Hanan. Il était absent de son corps.

Abasourdi, transparent mais dilaté par *la* Plénitude, je me suis tourné vers la berge et ses roseaux puis je suis sorti peu à peu du courant de la rivière.

J'ai voulu ensuite traverser la foule des femmes et des hommes qui avaient tout vu mais qui ne disaient mot, qui ne le pouvaient pas.

Cela me fut facile... Certains se couchaient, face contre terre, sur mon passage. Autrefois, je n'aurais pu l'accepter... mais là, j'ai plus que jamais perçu que ce "je" – si différent de tout - que j'allais devoir prononcer et qui allait désormais être "le mien", ne m'appartenait pas et que mon devoir était de m'offrir à Lui.

Finalement, j'ai hâté un peu le pas pour m'isoler et rejoindre le lieu qui m'avait abrité à quelque distance de là, parmi les lauriers et la rocaille...

Comment oublier de tels instants? *J'étais devenu interne au Corps du Divin, je vivais par Son Cœur, Son Âme et Son Esprit...*

J'allais presque arriver à mon refuge sommaire au milieu des arbustes lorsqu'un bruit de pas m'a fait m'arrêter et me retourner.

Un groupe de personnes m'avait suivi, timidement, avec un respect quelque peu malhabile. Elles aussi s'immobilisèrent et j'ai pris le temps nécessaire pour découvrir leurs visages et scruter leurs cœurs.

Manéthon, le prêtre d'Héliopolis, était de leur nombre... Je lui ai souri longuement... Et puis, juste à sa gauche, parmi deux ou trois autres, un homme et une femme porteurs de la robe blanche, toujours les mêmes. Mais ce n'est pas sur leur visage que je me suis attardé.

J'ai laissé un assez profond silence s'installer et c'est en lui que j'ai eu la réponse...

Des images ont surgi, celles du "village des Frères" de mon enfance. puis un nom... celui de Simon, le fils du potier, celui que j'avais un jour retrouvé au Krmel⁹... Et celle qui était à ses côtés et qui en semblait proche. Son nom me reviendrait, leur nom à tous...

Alors, j'ai posé mes deux mains sur mon cœur, j'ai salué chacun puis j'ai repris ma marche jusqu'à mon abri improvisé. Il fallait que je sois seul parce que j'explosais... et que je devais apprendre à vivre avec "mon" explosion, en pressentir, en maîtriser tous les possibles effets à venir.

Cette fois, j'étais tempête et brasier, torrent et tremblement de terre. Le voile se déchirait.

¹ Ilya: Élie, en Araméen. Cette vision akashique met en présence le prophète Élie et son disciple Élisée dans la grotte où ils vécurent quelque temps sur les pentes de l'actuel Mont Carmel, donc à proximité de l'ancien monastère essénien du Krmel.

- ² Voir tome I, chapitre 30.
- ³ Une chaîne montagneuse située actuellement en Jordanie.
- ⁴ Mashiah: autrement dit le Messie, le Libérateur.
- ⁵ Iscarii: les Sicaires, plus communément appelés Zélotes, entretenant par petites bandes une résistance armée face aux Romains. Voir “Les Enseignements premiers du Christ”, chapitre I, du même auteur.
- ⁶ Mitvé: le mitvé est un bain rituel en vigueur dans la Tradition juive. Il évoque symboliquement la vie intra-utérine ou encore la renaissance après la mort.
- ⁷ Pour rappel, voir “De mémoire d’Essénien”, Éd. Le Passe-Monde, Livre 2 du Tome 1, chapitre I, “Baptêmes”.
- ⁸ Ce second adombrément est venu parfaire le premier, vécu dans la Grande Pyramide (voir tome I, chapitre XXX). Le premier adombrément fut celui du Christ de notre système solaire (Mihael) venant recouvrir l’Avatar Jeshua de sa toute-puissance. Le second, dans le Jourdain, fut celui du Logos de notre Galaxie, la Présence vibratoire infiniment sacrée de son Soleil central. (Voir “Les Enseignements premiers du Christ”, du même auteur, chapitre II, “Jeshua le Christ”.)
- ⁹ Pour rappel voir le Tome 1 du présent ouvrage, chapitre VII.

Chapitre IV

Mes premiers pas avec le Soleil

Après cet évènement dont la Tradition a gardé la mémoire en lui donnant le nom de *Baptême dans le Jourdain*, il m'a fallu demeurer seul quatre jours dans le désert de caillasse et d'épineux qui s'étire vers le Mont Nébo¹.

Ce furent quatre jours de solitude totale, sans autre musique que celle du vent et des rapaces lançant leurs plaintes.

Il était vital que je me les accorde afin d'apprendre à réguler le Flux d'Énergie qui s'était déversé en moi. Celui-ci était fait d'un Amour à l'État natif si puissant qu'Il me brûlait de l'intérieur.

Ainsi, sans les longues ascèses auxquelles je m'étais adonné depuis mon enfance, sans les pratiques respiratoires qui m'avaient été également enseignées, sans doute la vie aurait-elle abandonné mon corps...

Jamais, aussi loin que remontaient mes souvenirs, ma solitude et mon singularisme n'avaient été plus profonds. J'étais habité par le Tout jusqu'à la plus infime cellule de la plante de mes pieds mais ce Tout me plaçait vertigineusement au bord de l'abîme. Ce ne fut donc que peu à peu, d'une aube à l'autre, que je suis parvenu à rassembler totalement les morceaux explosés de mon être.

Et, je le dis, ce n'est qu'à partir de la quatrième de ces aubes que je suis pleinement devenu celui que les générations ont appelé le Béni, le Christ...

Que restait-il de Jeshua? En vérité, peut-être le fond de son regard, c'est-à-dire son parfum d'âme. En priant tout haut au sortir du désert, en quête du chemin qui menait à Jéricho, j'ai compris que même le timbre de *sa* voix avait changé. Cela m'a presque fait peur... Un sentiment jusqu'alors tant ignoré...

Qu'allais-je faire désormais pour offrir la Vie *par* et *pour* laquelle ce corps m'avait été donné? Et par où commencer? En toute lucidité, je me voyais seul sur un continent à peine sorti des eaux de l'Infini et avec pour mission d'y faire pénétrer le monde entier.

Bien souvent, les hommes s'imaginent que celui qui est revêtu de Lumière est élu par le Divin et qu'il n'a ainsi plus de montagne à gravir puisqu'il les a toutes absorbées en lui. Mais rien n'est plus faux pour celui qui, à ce stade, accepte le vêtement de la chair tout en voulant partager son Feu de paix avec la multitude de ceux qui errent, s'interrogent et se déchirent. Il lui reste

toujours un autre sommet à gravir, telle une promesse, telle une réponse à un Appel qui n'en finit pas.

Certes, la maîtrise de la *Paramukta*² vivait dans mon cœur; elle ne m'avait plus quitté depuis le Pays des neiges éternelles... Cependant je savais que celle-ci ne dispense pas du devoir de vivre, de choisir, de décider et que, surtout, elle ne se gaspille pas.

Ce n'était pas au Mystère qui s'était emparé de moi de tout faire, de tout aplanir, de tout porter ni même de faire naître chaque mot qui sortirait de ma bouche.

Toute responsabilité m'était laissée, jusqu'à la possibilité - que j'avais tant demandée - de permettre à l'humain en moi de continuer à se dire... et - pourquoi pas? - à éprouver le tyrannique chantage de la souffrance.

Sur la route de Jéricho, entre deux chars romains qui me croisèrent dans un nuage de poussière, je me suis mis à penser à l'Éveillé de Takshashila³, à ses yeux clos et à son énigmatique sourire. Je me suis alors souvenu qu'il avait été un temps où je m'étais demandé quelle devait être ma juste place puisqu'il avait, Lui, traversé tous les masques...

Et là, soudain, hors de tout doute, j'avais ma vraie réponse, mon évidence, celle de devoir tracer une autre route parce qu'il le fallait, parce que l'Unité est aussi faite de diversité...

Jusqu'à cet instant, qu'avais-je cherché, au juste? Pour moi? Rien du tout! La Félicité? Non, j'étais né avec sa graine déjà plantée dans mon cœur! Je voulais... tout donner, enseigner l'infinie Compassion... une *autre* Compassion! Celle qui ferait accueillir par une *autre* porte l'Éternité en Soi, celle qui annihilerait différemment les distances, celle qui, en vérité, restitue à toute vie sa simplicité. Plus de temples ni de synagogues... plus de prêtres, plus de lois ni de prescriptions... plus rien d'autre que les rites spontanés de l'âme et de l'esprit face à l'Infini. Était-ce si fou?

– «Eh, l'homme! Écarte-toi! Tu prends tout le chemin!» a hurlé une voix.

Interrompu dans mes pensées, j'ai redressé la tête. Un cavalier romain - probablement un messager - arrivait droit face à moi au petit trot et j'allais obliger son cheval à me contourner.

Je n'ai pas eu le réflexe de m'écarter. En réalité, c'était comme si quelque chose en moi ne le voulait pas. Ce qui s'est alors produit est en partie indescriptible.

L'animal et son cavalier sont passés... à travers moi ou plutôt à travers ma forme sur la route, témoignant ainsi de l'intégration encore imparfaite de mon

corps renouvelé dans la matière de ce monde. Je n'ai rien perçu d'autre qu'une sorte de bruissement au plus subtil de ma chair...

En arrière de moi, sans même esquisser un mouvement, j'ai capté l'image du Romain se retournant sur sa monture pour me chercher du regard, le visage défait par l'incompréhensible.

Je ne me suis pas arrêté... La Puissance qui avait pris racine en mon être n'en avait nul besoin. Elle me montrait à sa façon que c'était mon corps dans son entièreté, jusque dans la trame de ses atomes⁴, qui avait été transmuté. Encore quelques jours et la densité me rattraperait, j'en étais certain.

Pas d'émotion, là non plus. Je me suis seulement un peu attardé à l'écoute du cavalier qui, sans doute pris d'effroi dans mon dos, avait aussitôt abandonné le trot pour le galop afin de disparaître au plus vite.

C'est ainsi que j'ai décidé de passer trois autres journées, seul et toujours discrètement, en prières et en réflexions, au creux de l'une des nombreuses sinuosités bordées de joncs qu'offrait le cours du Yarak. Il fallait que mes pieds, mes mains, mon visage, tout en moi redevienne solide... Il fallait que le sang et le sel imprègnent ma chair dans son intégralité.

Pour cela m'est venue l'idée d'édifier l'une de ces constructions sommaires faites de pierres superposées que j'avais parfois vues et même entretenues au Pays des neiges⁵. Mon corps s'est réorganisé en se confrontant à cette tâche et il m'est rapidement devenu plus doux à vivre. Y sentir les fluides circuler m'est apparu comme infiniment bon et je me souviens avoir remercié la Force de toute Vie pour le poids retrouvé de mon être sur le sol.

Jamais, je l'affirme, je n'ai oublié le miracle de ces instants pourtant si simples. J'en ai aimé plus encore la Matière de cette Terre pour ce qu'elle est et pour la courageuse noblesse qu'elle suggère. J'y ai aussi puisé la trame de certains des enseignements qui, déjà, voulaient jaillir de moi.

Lorsque mon tumulus de pierres eût atteint la taille d'un homme sur le bord de la rivière, lorsque mes mains et mes chevilles furent marquées de quelques égratignures, je me suis enfin dit que je pouvais reprendre ma marche et rejoindre les rives du lac de Kinnereth⁶.

Dès le premier mille, la route s'est alors progressivement élargie, jalonnée de carrés de terre cultivée et de petites palmeraies. Après avoir quitté l'âpreté de la Judée et longé la Samarie, j'étais de retour dans la tendresse de la Galilée...

L'air y était plus respirable, les villages y ressemblaient à de véritables villages, plus peuplés et bouillonnants de vie dès que l'on empruntait les

sentiers tortueux du bord de l'eau. C'est ce que j'ai fait...

J'ai aimé les berges de Gennésareth alors j'y ai fait halte; elles me rappelaient inévitablement celles, autrefois tant aimées, de Meruvardhana par leur clarté d'un bleu si tendre.

C'est là que j'ai voulu me mêler aux pêcheurs pour la première fois, sans même prononcer le moindre mot, seulement pour les regarder, eux dont déjà je savais que j'allais bouleverser la vie.

Je le savais car il était impossible qu'il en fût autrement. Il n'y avait pas de raison pour que je sois revenu là autre que celle de tout bousculer.

Pourquoi une telle nécessité? Pourquoi une telle obligation? Parce que l'humain de la Terre était dans une impasse et que son genre tout entier était englué dans les toiles d'araignées de son passé.

Ainsi était-il de mon devoir de lui enseigner - peut-être de lui remémorer - la spontanéité d'aimer, sans dictats ni obligations, ni crainte d'un Dieu vengeur et guerrier.

En ces jours, en ces heures, je le dis, j'étais totalement conscient de la "folie" sacrée qui avait été distillée en moi et qui mûrissait depuis des temps immémoriaux. La promesse de Sananda était bien vivante en mon être... Imbibée du Soleil de tous les Soleils de notre cosmos⁷, elle disait qu'il m'appartenait de nettoyer la charge mémorielle de ce monde tout en rappelant à celui-ci la possible transparence de son origine et la splendeur à laquelle il pouvait aspirer⁸.

Oh! Je n'allais certes pas évoquer les merveilles de la *Shruti*⁹ à la multitude de ceux qui ne pouvaient trouver un sens à leur vie qu'au sein des sillons d'un champ ou dans une barque ballottée au gré des vents sur les flots d'un lac... Cela aurait été les submerger et assurément les noyer.

Avant d'offrir le miel, n'importe-t-il pas de dire la divine simplicité du travail de l'abeille, son importance et sa grandeur? Le Sacré se suggère, il se distille avec précautions... Jamais on n'en sature qui que ce soit au point d'en gâcher le nectar.

La bourgade de Gennésareth m'est apparue bien plus étendue et populeuse que dans mon souvenir même si elle demeurait modeste en regard de Tibériade, forte de sa garnison romaine.

À peine quelques mois auparavant, j'avais imaginé que, parvenu à sa hauteur, j'aurais éprouvé le besoin de hâter le pas pour me rendre, à travers les collines, jusqu'à ce qui avait été "mon" village. Il ne pouvait cependant

pas en être ainsi. J'étais poussé par un sentiment d'urgence qui me faisait agir autrement.

J'ai donc décidé de séjourner quelques jours à Gennésareth. Il me semblait que l'atmosphère de ses ruelles et que le désordre harmonieux des barques de pêcheurs sur ses rives allaient sans tarder me fournir l'argument idéal pour commencer à toucher les cœurs. Je n'avais nul besoin de toit, l'air était tiède et le clapotis des vagues à travers les roseaux constituait une invitation constante à demeurer près de l'eau.

C'est un groupe de jeunes hommes qui, un soir au crépuscule, a créé la brèche que j'attendais. Ils s'adressèrent à moi un peu comme des enfants qui, ne sachant trop que faire, iraient taquiner un inconnu.

Assis sur le sable près d'un amoncellement de filets, j'étais en train de contempler les montagnes à l'horizon, de l'autre côté du lac...

– «Alors Rabbi, tu ne vas pas à la synagogue? Tu veux prendre racine dans le sable? Tu sais, ça ne pousse pas très bien ici!»

Le ton était aimable. Je voyais que les uns et les autres cherchaient simplement à discuter avec quelqu'un qui leur paraissait a priori venir de loin.

– «Je ne suis pas rabbi, mes amis... et je n'ai pas souvent passé la porte des synagogues...»

– «Oh... Ne dis pas ça trop haut ici... Les cailloux pleuvent vite!»

– «Pourquoi les cailloux?»

– «Tu n'es vraiment pas d'ici alors! m'a répondu l'un d'eux. Pourtant... avec ta robe et ton voile... Tu n'appartiens pas à ceux qui soignent? Il y en a toujours quelques-uns qui vont et qui viennent...»

– «Je n'appartiens pas à qui ou quoi que ce soit, Tobie... et effectivement j'ai beaucoup marché avant d'arriver ici.»

– «Comment sais-tu mon nom?»

– «Il m'est venu "comme ça" mais j'aurais pu t'en donner un autre... un nom romain, Flavius, par exemple. Tu l'aimes celui-là, n'est-ce pas?»

Le jeune homme s'est aussitôt accroupi face à moi. Son visage était blême.

– «Qui te l'a dit? Oui, c'est le nom que j'aurais aimé porter... Oh! C'est vous qui lui avez raconté cela!» poursuivit-il en levant la tête vers ses amis.

Il y eut un tollé de protestations et même quelques moqueries. Puis, amusés par la situation, ils se rapprochèrent tous et s'accroupirent à leur tour à côté de celui que j'avais d'abord appelé Tobie.

– «Allons, réponds-moi... Comment sais-tu mon nom? Tu m’as épié... C’est cela? Avoue...»

– «Tes noms me sont venus peut-être tout simplement parce que je ne suis pas allé beaucoup dans les synagogues. Parce que j’ai plutôt vécu, regardé, écouté... et aussi certainement parce que je ne crains pas les cailloux. Voistu, je préfère m’occuper des pierres... Avec elles, on peut construire.»

– «Tu te moques de nous... a alors rétorqué celui qui paraissait le plus vif de tous. Tout cela ne veut rien dire!»

– «Cela ne veut rien dire, Massalia? Eh bien, réponds-moi. Est-ce que cela signifie quelque chose que de recevoir une volée de cailloux si on ne va pas à la synagogue?»

– «Cela veut dire qu’on n’accomplit pas son devoir et qu’on méprise l’Éternel, qu’on L’insulte!»

Mais le jeune homme s’est tout de suite interrompu et j’ai vu son front se plisser.

– «Tu connais mon nom, à moi aussi?»

– «C’est simple, Massalia, c’est parce que j’ai accompli un autre devoir... celui d’apprendre à reconnaître l’Éternel partout... et partout cela signifie souvent là où on pense qu’Il n’est pas... même dans un caillou! Maintenant, pensez-vous que je ne respecte pas les Textes? J’en connais la moindre lettre! Cependant, ce que je respecte plus encore c’est la Vie que le Tout-Puissant invente et écrit à chaque instant... en vous par exemple! Oui, en vous qui m’écoutez...»

– «Tu es un magicien du désert! s’est aussitôt écrié quelqu’un du groupe en se levant. C’est cela, ta robe à elle seule te trahit! Tu es bien de ceux qui prétendent soigner et qui manipulent les mots!»

– «Où as-tu mal? lui ai-je fait en souriant de sa remarque. L’idée de la liberté te fait donc si peur?»

– «La liberté? Quelle liberté?»

En entendant le jeune homme articuler ces mots avec une pointe de souffrance, j’ai compris que nous avançons et que je les emmenais là où il était bon qu’ils aillent... Vers la vraie question.

– «Celle de choisir ta façon d’aimer... Ou de vivre, si tu préfères; c’est la même chose car si vivre n’est pas aimer qu’est-ce donc?»

À ces mots, Tobie s’est à nouveau manifesté. La tournure que la conversation prenait semblait lui plaire. L’éclat de ses yeux et un vague sourire en coin le faisaient deviner.

– «Je n’ai jamais entendu un rabbi parler comme cela!»

– «... puisque je t’ai dit que je ne suis pas rabbi!»

À la faible lueur du jour qui s’éteignait d’instant en instant, je les ai regardés les uns après les autres, tous ces jeunes hommes déjà emplis de frustrations et emprisonnés dans un enclos sans seulement s’en apercevoir. Je les ai regardés et je les ai trouvés beaux... Beaux parce que je comprenais l’histoire de chacun d’entre eux avec ses vellétés de dépassement valeureux, souvent avec ses sillons de peines et aussi de chutes... Déjà! Tous, sans exception, appelaient mon écoute, ma tendresse et mon amour.

Alors, je les ai fixés plus intensément encore et je leur ai dit:

– «Êtes-vous heureux? Vous aspirez à un autre monde parce qu’on vous a dit qu’il y en avait un... Vous priez parce qu’on vous a dit qu’il le fallait pour y accéder et vous le faites comme on vous l’a dit et selon ce qu’on vous a autorisés à faire ou à ne pas faire... Et puis les jours passent et vous courez encore après le bonheur...

Alors, mes amis, regardez les générations d’avant vous et autour de vous, aussi loin que vous le pouvez. Regardez les hommes et les femmes... Ils attendent, ils pleurent, ils se lamentent sur leur sort, parfois ils se révoltent et toujours ils finissent par se courber...

Mais combien, pour la *joie d’être*, je vous le demande, combien pensent à s’adresser directement à l’Éternel et à la Vie que Celui-ci anime en eux? Combien?

Ils ne cherchent même pas à le faire parce qu’on leur a enseigné que les mots figés le font à leur place. Savent-ils seulement ce qu’est la Lumière du Très-Haut et ce qu’est un dialogue?

Êtes-vous comme eux? Croyez-vous que vous vivrez davantage et mieux sur “l’autre versant de la vie” que sur celui-ci? C’est votre peur de savoir, votre refuge d’amnésie qui donnent à votre cœur la tristesse que j’y vois...»

Je n’ai pas eu de réponse en retour. Le chant de l’eau à travers le peuple des roseaux a repris ses droits durant quelques instants. Puis, avec respect, un à un, les jeunes hommes se sont levés, esquissant maladroitement un salut.

– «Pardonne-nous, Rabbi...» a simplement murmuré Tobie en disparaissant dans le crépuscule avec les autres à sa suite.

Voilà... mes premières paroles, mon premier geste dans le Temps étaient posés, je le savais intuitivement. Ma liberté, mon amour, ma dissidence et ma folie allaient se dire, se répéter et tout commencerait...

Le lendemain matin, il y avait au moins quelque vingt personnes autour de moi sur les rives de Gennésareth. Qui étais-je? D'où venais-je? Où allais-je? C'était les mêmes interrogations que partout... Cependant, l'écho de mon étrangeté et de mes paroles vraisemblablement fort dérangeantes avait déjà été répercuté dans les ruelles de la bourgade.

Il était facile de comprendre que ceux qui venaient là à ma rencontre - tous des hommes - le faisaient davantage par curiosité que pour entendre ce que j'avais vraiment à dire car, en réalité, c'est moi qui ai posé des questions...

C'est ce qu'oublient la plupart de ceux qui ont pour mission d'enseigner... Provoquer le dialogue afin que rien ne se fige, faire monter le besoin d'apprendre et non pas son obligation, dire non pas comment savoir mais comment avoir soif de comprendre puis comment connaître. Enfin, inviter "l'autre" à pénétrer dans le pourquoi de tout cela.

– «Pour quelle raison êtes-vous ici, mes amis? Voilà deux jours que je vis sur vos berges et que je déambule dans vos ruelles et, soudain, vous venez vers moi.»

Les uns et les autres se regardèrent comme pour voir qui s'aventurerait à prendre la parole.

– «Eh bien...» ai-je fait.

Je n'ai pas eu davantage de réponses. Tous étaient des hommes simples. Certains d'entre eux n'étaient même vêtus que de haillons. Alors, je me suis assis sur le sable et je leur ai demandé d'en faire autant. Quelques-uns s'en empêchèrent. N'était-ce pas compromettant? Enfin, j'ai repris...

– «Qu'êtes-vous venus chercher sur cette rive? Regarder un homme étrange puis repartir? Ramasser de sa bouche quelques déclarations scandaleuses puis les répéter pour tromper l'ennui? Les jours sont immobiles ici, n'est-ce pas? Ou alors... peut-être voulez-vous essayer de comprendre votre vie et... *la Présence de l'Éternel en vous?*»

En insistant sur ces derniers mots, j'étais conscient de leur charge et de ce qu'ils déclencheraient. Et en effet, un brouhaha est monté des hommes qui se trouvaient là et dont le nombre grossissait peu à peu.

– «Oh! C'est cela, mes amis... C'est *la Présence de l'Éternel en vous* qui vous choque à ce point! Alors je vous le demande: Qui d'entre vous peut me dire pourquoi?»

Et, tout en lançant ma question, j'ai désigné un vieillard devant moi, un peu à ma gauche.

– «Je n’aime pas ce que j’entends, Rabbi, fit-il en grommelant. Nous sommes tous impurs en ce monde; chaque jour nous fautons... et toi tu dis que le Tout-Puissant est en nous! C’est insensé et effectivement scandaleux!»

Sur ce, tout le monde acquiesça. C’était bien sûr la réponse à laquelle je m’attendais; elle était inévitable et je voyais déjà ce qu’elle allait faire surgir de moi, de mon cœur jusque sous la paume de mes mains.

– «Regarde ce fruit, mon frère», ai-je dit à voix basse afin de forcer l’écoute.

Dans un geste lent que je contrôlais totalement, j’ai alors ramassé un peu de sable entre mes mains réunies puis j’ai refermé celles-ci, l’une sur l’autre, tandis qu’en moi se formait l’image de ce fruit auquel j’avais parfois pu goûter au cours de mon si long voyage... une pêche!

L’espace d’un très bref instant, j’en ai perçu, j’en ai suscité la rondeur, le poids, la teinte, le parfum, la savoureuse chair, le délicat duvet... et tout ce qu’il y avait de vie en elle afin qu’elle naisse aussitôt dans le creux de mes paumes.

Lorsque j’ai écarté celles-ci, le fruit était là... Je l’ai aussitôt déposé sur le sable.

– «Une pomme de Perse...» a bredouillé le vieillard. Où l’as-tu prise? On n’en trouve nulle part en ce moment!» ¹⁰

– «Dans mon cœur, là où l’Éternel réside et peut faire éclore toute chose.»

Un nouveau brouhaha a instantanément parcouru la foule de ceux qui étaient présents et dont le nombre approchait maintenant la cinquantaine. Les regards que je captais traduisaient tout autant le malaise que l’émerveillement.

– «C’est impossible, il triche!» s’est écrié quelqu’un.

La réponse a bondi de mes lèvres...

– «Qui triche, au juste, Lévi? Celui qui multiplie la vie ou celui qui, parfois comme toi, ne respecte pas les règles de cette vie en prenant plus que sa part de l’impôt?

Un lourd silence est tombé... Celui que je venais d’appeler Lévi s’est levé et nous a quittés, ouvertement insulté.

– «Qui es-tu au juste, Rabbi?» a finalement demandé un homme qui devait être pêcheur dès que le brouhaha se fût un peu calmé.

“Rabbi”... Une fois encore on me gratifiait de ce nom. Sans doute fallait-il que je l’accepte. Selon la conception commune, il était clair qu’il m’accordait davantage le droit de parler. “Mon” peuple pensait ainsi.

«Après tout, me suis-je dit, pourquoi le rejeter?» Les hommes ont souvent besoin du lustre d'un titre pour accorder quelque valeur à ce qui leur est enseigné.

– «Qui je suis, dis-tu? Je suis Celui qui ne se demande plus où et comment trouver l'Éternel.»

– «Tu L'as trouvé, toi alors?»

– «Je n'ai pas eu besoin de Le chercher comme tu le crois car, en vérité, Il a toujours été là... Il est mon Père comme Il est votre Père à tous. Un seul vrai point diffère entre vous et moi: c'est que, contrairement à vous, je l'ai compris et que je vis ainsi dans Sa réalité.

Tiens... ai-je poursuivi, mange donc de cette pomme de Perse... tu en découvriras aussitôt le noyau - son cœur - et, en son centre, l'amande...

Comprends-tu ce que j'essaie de te dire, de vous dire? Le noyau qui se cache au centre de ce fruit est semblable à votre cœur. Chaque jour, croquez de la même façon dans la beauté de la vie et vous en mettrez aussitôt à nu le noyau, brisez ensuite sa coquille et vous y trouverez l'amande, le souvenir, le sceau de votre Père en vous...»

L'homme n'a pas répondu, ne sachant sans doute pas lui-même s'Il était touché ou heurté par ce qu'il venait d'entendre.

– «Alors, ne veux-tu pas en manger? ai-je repris en lui tendant la pêche. Elle n'est pas le fruit défendu mais celui qu'il faut s'autoriser.»

Le vieillard ne l'a pas saisie et c'est un enfant qui est venu la prendre sans tarder.

Sur ces paroles, je me suis levé. Il n'en fallait pas trop, pas d'avantage, je le savais, je le voyais.

J'ai évidemment remarqué quelques épaules qui se haussaient, quelques mines ricanieuses également mais aussi, au milieu d'elles, par bonheur, quelques visages candides, des "visages d'âme", selon une expression qui m'était chère.

Comme je me tournais vers l'eau pour m'en rapprocher, ceux qui étaient là commencèrent à s'éparpiller, singulièrement silencieux pour la plupart. Seuls quatre ou cinq restèrent autour de moi. Parmi eux, j'ai reconnu Lévi. Ainsi, il était revenu... Tobie aussi, qui m'avait interpellé la veille.

Je les ai tous attirés dans l'eau du lac jusqu'à mi-mollets parce que c'était bon, puis nous avons longuement parlé. Ils étaient comme du vrai pain, un peu secs au dehors mais tendres en dedans. Ils voulaient comprendre

pourquoi j'étais venu là, pourquoi j'avais dit tout cela et enfin la raison pour laquelle je n'étais pas "comme les autres".

Lévi, en particulier, se montrait déstabilisé. Il ne parvenait pas à concevoir que j'aie pu visiter en un éclair l'une des fissures de la personne qu'il était, un collecteur d'impôts, un *publicain*. Il en a versé quelques larmes, a demandé ma bénédiction puis est vite reparti. Sa terre sortait à peine de jachère et je savais que je le reverrais.

Au milieu de l'après-midi de cette journée-là, j'ai repris la petite route qui longeait les bords du lac de Kinnereth. Une volonté en moi insistait pour que je continue encore un peu vers le nord, au moins jusqu'à cette bourgade qui avait pour nom Caphernaüm. "On" m'y attendait, c'était évident.

J'y suis parvenu à la nuit tombante, tout empli de l'incandescence dont les eaux du Yarad m'avaient fait présent et que je ne maîtrisais pas encore pleinement.

Caphernaüm m'a immédiatement procuré une sensation particulière, à mi-chemin entre rudesse et douceur. C'était un gros village de pêcheurs et de marchands de toutes sortes de choses, presque une petite ville prospère et qui comptait plusieurs belles maisons. Un grand nombre de barques étaient amarrées à son quai de pierres sombres et de bois.

C'est non loin de celui-ci que j'ai rapidement remarqué la silhouette d'un homme qui paraissait désœuvré ou ne sachant trop où conduire ses pas. Il regardait distraitemment le travail des pêcheurs en train de recoudre leurs filets. Sa pensée, quant à elle, était ailleurs.

Alors j'ai marché vers lui, intimement persuadé que la Flamme qui l'habitait m'était connue.

Délaissant le spectacle du rapiéçage des filets, il a levé la tête; c'était Éliazar, le frère de Martâ. Dès qu'il m'a aperçu, il a sursauté puis est venu à ma rencontre.

– «Rabbi... Maître... a-t-il alors bredouillé avec une émotion mal contenue. Je t'espérais tant depuis l'autre jour, sur les rives du Yarad! Nous sommes nombreux à t'avoir cherché dès le lendemain... Tu étais introuvable! C'est pour toi que j'ai fait tout ce chemin...»

Ma main s'est posée d'elle-même au centre de la poitrine d'Éliazar.

– «C'est pour moi... ou c'est pour toi?»

J'étais bien conscient que ma question était déconcertante, voire brutale mais j'avais toujours constaté qu'il y a des êtres qu'il faut savoir interpeler là

où ce qui pourrait ressembler à une ruse de la personnalité prend naissance en eux.

Éliazar a immédiatement baissé les yeux.

– «C’est pour moi, bien sûr...»

Je l’ai pris dans mes bras et il s’est mis à sangloter comme un tout petit enfant.

– «Ce que j’ai vu, Maître, ce que j’ai vu l’autre jour... Ce que j’ai vu...»

Et il n’arrivait pas à terminer sa phrase.

– «Ce que tu as vu ne se raconte pas vraiment, n’est-ce pas, Éliazar?»

– «Il y avait trop de lumière, tu comprends! Ça m’a presque “étouffé les yeux”... On aurait dit des ailes qui s’ouvraient sur un soleil au-dessus de toi. Quelques-uns les ont vues... Je ne suis pas le seul...»¹¹

Je ne pouvais rien expliquer à Éliazar, le moment n’en était pas venu. Pour l’heure, le masque qu’il portait n’était encore que celui d’un jeune homme impatient, un peu trop fier et beaucoup trop fragile.

– «M’accompagnerais-tu jusqu’à mon village? lui ai-je alors demandé sans avoir moindrement mûri le pourquoi exact de ma proposition... Je crois qu’il faut que nous parlions.»

– «Ton village? Où est-il?»

– «Il n’a pas vraiment de nom. On dit seulement de lui qu’il est celui des Frères en blanc, ceux qui soignent... N’en as-tu pas entendu parler?»

– «Mon oncle Yussaf m’a dit son existence et qu’il en était proche. Tu es donc né là-bas, Rabbi?»

– «Mon corps y a vu le jour...»

Éliazar et moi nous nous sommes regardés longuement. Il fallait que je le réveille parce que, en vérité, derrière l’apparence du jeune homme, son âme était fort vieille; elle en avait les humbles mais glorieux stigmates, un certain éclat dans le regard et aussi... une pure lumière en arrière de cet éclat. Il ignorait encore que, comme Yo Hanan, il était mon cousin, par ma mère.

– «Pardonne-moi pour Sokuk, Rabbi. Sur le sentier, j’étais si loin de penser...»

– «Il n’y a rien à pardonner quand il n’y a ni faute, ni blessure, ni ressentiment. Dis-moi plutôt où sont tes amis.

– «Ceux qui marchaient avec moi ce jour-là? J’ignore si ce sont des amis. Je l’ai parfois cru mais je ne le sais plus! J’ai la fièvre du Divin... et je voudrais le monde plus beau qu’il n’est... alors j’accorde ma confiance à

ceux qui prétendent avoir la même fièvre que moi sans m'apercevoir qu'il n'y a pas souvent en eux de vrai brasier pour entretenir celle-ci...

Aussi, lorsque je dis "j'aime", rien en moi ne peut le clamer à moitié... Hélas il ne semble pas que tout le monde soit ainsi. Tu peux le comprendre, toi, n'est-ce pas?»

J'ai eu l'impression d'entendre le même discours que celui que Yo Hanan me tenait, dix-sept années auparavant.

À ce moment précis, je m'en souviens, un oiseau est passé dans le ciel, éclairé par l'une des dernières lueurs du couchant. C'était un petit rapace et il allait de l'ouest vers l'est.

Instantanément, j'ai uni mon âme à la sienne. Il venait me parler des origines de mon corps, de ma famille. Son message était bref mais précis.

– «Je ne prendrai pas le chemin qui mène au village des Frères, Éliazar. Non... Je vais continuer à longer encore un peu les rives de ce lac. C'est à Bethsaïda qu'il me faut maintenant aller. Une femme ne sait pas encore qu'elle m'y attend... Ma mère, Meryem...»

¹ Le Mont Nébo est celui où la tradition biblique situe la mort de Moïse. Bien qu'il ne soit pas précisément identifié aujourd'hui, on le place généralement à l'ouest de la Jordanie, dans les Monts Abarim, à l'est de l'embouchure du Jourdain dans la Mer Morte.

² La Paramukta définit la maîtrise totale des lois de la Matière. (Voir Tome I, chapitre XXVIII.)

³ Le Bouddha Gautama. (Voir Tome I, chapitre XVI).

⁴ Pour information, la notion d'atome avait déjà été formulée en Grèce par Épicure au troisième siècle avant notre ère.

⁵ Il est question ici de ces stupas - ou chorten - faits de pierres empilées que les Himalayens aiment à construire peu à peu sur un emplacement sacré ou au sommet d'un col.

⁶ Pour rappel, le lac de Tibériade, appelé aussi Mer de Galilée.

⁷ Le Soleil de tous les soleils de notre Cosmos: autrement dit, le Logos galactique.

⁸ Il est fait allusion ici à l'égrégore de blocages mentaux et de souffrances générés par l'humanité depuis la fin de la période atlantéenne et qui verrouillait l'ouverture de la conscience de la plupart des hommes et des

femmes. Autrement dit, il est question du karma collectif de l'espèce humaine terrestre.

⁹ Voir Tome I, chapitre XXI.

⁰ Originaires de Chine, les pêches étaient déjà connues au Moyen et Proche-Orient. Elles y avaient été amenées par Alexandre Le Grand - Sikander - à partir de la Perse. Très appréciées, elles étaient néanmoins assez rares et donc précieuses. Il en poussait parmi les amandiers sur le mont Thabor. On les appelait "pommes de Perse".

¹ Cette description correspond à l'impression que provoque la dilatation extrême d'un huitième chakra situé au-dessus de la tête et dont la fonction correspond à celle du nous, le supra-mental, alliant dans leurs aspects transcendants l'intelligence du cœur et celle du mental supérieur. En se dilatant, la sphère de ce chakra devient ovoïde et laisse échapper d'elle, de chaque côté, un puissant courant lumineux. Chacun de ceux-ci, en se déployant, peut suggérer la forme d'une aile et donner l'illusion de la Présence d'un oiseau. Voilà la raison pour laquelle la Tradition chrétienne évoque la "descente de l'Esprit Saint" sous l'apparence d'une colombe. Les Égyptiens auraient parlé d'un faucon.

Chapitre V

«Alors, veux-tu de moi?»

La découverte de Bethsaïda, le lendemain, fut une merveille aux yeux de mon âme. Tout m'y est apparu teinté de bleu, de rose et d'argent. Avec ses nombreux pontons de bois lancés parmi le foisonnement des roseaux de son rivage, le village pouvait donner l'impression d'être en partie lacustre. Cependant, le nombre de ses ruelles tortueuses et la solidité de ses modestes maisons de pierre ancrées sur la terre ferme témoignaient du contraire et de son ancienneté.

Éliazar avait fait la route avec moi... Il ne pouvait s'arrêter de parler, de s'exclamer et, bien sûr, de questionner. Je devinais que ce n'était pas sa manière d'être mais que son cœur explosait comme si l'effet que je produisais sur lui balayait tout. Et, en vérité, c'était à cela qu'il fallait que je m'habitue, à l'embrasement que ma présence suscitait, bien au-delà de ma volonté d'homme.

Certes, j'avais compris - sans que cela m'eût été dit - qu'il me fallait convoquer les âmes, les rassembler, les instruire en esprit, les gorger d'amour et les rendre contagieuses partout où elles iraient... mais je ne réalisais pas encore suffisamment jusqu'à quel point j'étais devenu une "source vivante".

Ma stature physique à elle seule suffisait à me faire remarquer dans une foule. Était-ce un argument de plus, mis en scène par la Vie, afin que nulle part je ne puisse passer inaperçu? À compter de ce temps-là, je n'en ai plus douté. La Matière de ce monde et son allégeance à la loi des apparences dicte ses propres règles, pour le meilleur et pour le plus difficile.

Bien que pressé de questions de la part d'Éliazar qui voulait absolument reconnaître en moi son Enseignant, après les paroles prononcées par Yo Hanan et ce qu'il avait vécu sur les rives du Jourdain, j'ai assez peu discoursu durant le trajet que nous avons fait ensemble.

Le Souffle en moi ne voulait pas s'éparpiller. Ce n'était pas pour préserver les secrets de mon existence ni entretenir quelque mystère ainsi qu'aiment à le faire certains qui se disent maîtres... C'était simplement ainsi, parce que le Souffle se contenait de Lui-même pour mieux tout emporter lorsqu'il le faudrait.

Comment oublier l'instant de cette question brûlante que m'a soudainement posée Éliazar alors que nous venions à peine d'arriver à Bethsaïda?

– «Es-tu vraiment le Mashiah, Rabbi? Dois-je croire les paroles qui ont été prononcées et le soleil ailé que j’ai vu?»

– «Je ne te demande pas de croire Éliazar... Je ne te le demanderai jamais! Pas plus qu’à quiconque, d’ailleurs. J’attends seulement de toi que tu vives et que tu sois une oreille vraie et libre à l’écoute de l’Éternel! Saisis-tu ce que cela signifie? Si peu en sont capables! Ne singe pas, ne triche pas, ne te conforme pas à ce que tu n’éprouves pas dans ton cœur. Emplis-toi de Vie et alors tu auras ta réponse...»

Après ces mots, Éliazar est entré en silence. C’était un bienfait pour sa paix intérieure et pour moi qui voulais rentrer ausedans de mon être afin de situer la présence de ma mère. Je la savais là, quelque part, sans doute en visite auprès de quelque membre de notre famille, ainsi que l’oiseau me l’avait fait pressentir.

Il fallut que la nuit passe au creux d’une barque à demi abandonnée quelque part... Une nuit plus vivante que bien des jours.

Aux premières heures de la matinée, je déambulais déjà devant les étals du petit marché de Bethsaïda. Celui-ci s’ordonnait plus ou moins autour d’un vieux puits puis il s’étirait au gré de quelques ruelles. Tout me paraissait en état de grâce parce que tout était simple et puis... parce qu’il y avait le parfum suave du *yasamana*¹ qui flottait ici et là. Depuis ce que j’avais vécu au sommet de la Montagne de Salomon, il faisait un peu partie du jardin de mon âme.

Éliazar, lui, était demeuré près de l’eau. Je le lui avais demandé car, si ma mère était effectivement là quelque part, je voulais être seul avec elle pour mieux la retrouver au-delà des inévitables sillons qui se seraient inscrits sur son visage. Maintes et maintes fois, au fil des années, nos regards s’étaient fugacement mais puissamment rencontrés dans l’Invisible... mais pas plus.

À l’angle d’une ruelle qui débouchait sur le lac, j’ai remarqué un paquet de cordages négligemment enroulés sur eux-mêmes. J’ai décidé de m’y asseoir et d’attendre... Si Meryem venait à passer par là, je ne pouvais que la voir et la reconnaître.

La vie n’était guère trépidante à Bethsaïda et chacun prenait le temps de traîner au hasard des paniers de fruits, des petits tas d’épices et des poissons salés qui séchaient au soleil.

On y discutait paisiblement tout en marchandant parmi les poules et les ânes dont l’échine croulait sous les couffins. Des images et un rythme plusieurs fois millénaires...

J'ai voulu que personne ne remarque ma présence; l'instant était trop précieux pour qu'il en fût autrement. J'ai donc retenu la lumière de mon corps et celle de mon âme, je les ai aspirées l'une et l'autre au-dedans de moi ainsi que je l'avais peu à peu appris au fil de mon si long voyage. En vérité, mon attente dans cet état de retrait maîtrisé ne fut pas très longue. Il me semble même que le soleil n'a pas eu le temps de monter d'un degré dans le ciel...

Un groupe de femmes, toutes vêtues d'un bleu sombre, est soudain apparu derrière un amoncellement de sacs de blé. L'une d'elles avait la tête couverte d'un long voile de lin blanc dont les bords s'effiloquaient. Instantanément et sans la moindre hésitation, j'ai su que c'était elle, Meryem, ma mère...

Comme je ne voulais rien précipiter, je me suis simplement levé. Je n'avais pas vu son visage mais ce n'était pas nécessaire. Pour qui avait de l'âme, l'éclat de sa silhouette parmi toutes les autres suffisait à clamer sa différence... Un éclat simple, sans bavardages, droit... Un véritable éclat!

Enfin, je me suis décidé à faire quelques pas vers les sacs de blé afin de m'en rapprocher, toujours sans rien précipiter. Toutefois, il faut que je le dise, ainsi que cela avait été le cas face à mon oncle Yussaf et à Yo Hanan, aucune émotion ne m'a submergé en ces instants pourtant tant attendus et si fondamentalement sacrés. Non, toujours pas d'émotion... juste un sentiment de douce plénitude différent des autres.

C'était "quelque chose" de ma chair qui ressentait... Pour le reste, tout me paraissait être de la plus absolue normalité, conforme à ce qui devait être et qui avait été décidé depuis longtemps au cœur d'une Joie paisible et solide.

Lorsque je ne fus plus qu'à une dizaine de pas d'elle, Meryem a relevé la tête et son regard s'est instantanément posé sur et dans le mien. Je crois que la course du soleil dans le ciel s'est alors ralentie, peut-être figée. Il y eut comme une apnée dans le temps...

Meryem n'a rien dit. Elle ne le pouvait pas. Pourtant, au fond de moi-même, j'ai eu la sensation d'entendre: «Est-ce toi?» Mais ce n'était pas vraiment une question, c'était une sorte d'exclamation silencieuse qui s'échappait à la fois d'elle et de moi.

– «Oui, c'est bien moi, mère», ai-je fait en me rapprochant encore d'elle.

Et je me souviens que ce tout petit mot, *mère*, a résonné étrangement dans ma poitrine, non pas parce que je ne l'avais pas prononcé depuis tant d'années mais parce qu'il n'avait pas le sens que chacun lui prête et que je savais qu'il ne l'aurait jamais.

– «Mon fils?» a alors bredouillé Meryem, la gorge nouée.

Je n'ai eu que le temps d'apercevoir une larme glisser sur sa joue gauche... Déjà, nous étions dans les bras l'un de l'autre.

Que s'est-il alors passé? La révélation, je crois, d'une infinie complicité. Ce n'était pas les simples retrouvailles d'une mère et de son fils mais la reconnaissance d'un lien et d'une cause qui dépassaient l'humain et le Temps lui-même. En toute vérité, la personne de Meryem et la mienne comptaient peu en regard de la sublime mécanique cosmique qui, autour de nous et en nous, ordonnait tout, amoureusement et dans les moindres détails.

– «Mère, ai-je finalement dit, m'as-tu *vraiment* reconnu?»

– «Ton regard, juste ton regard, mon fils...»

Elle s'est excusée auprès des quelques femmes qui l'accompagnaient puis nous nous sommes rapidement fondus tous deux dans l'enchevêtrement des ruelles de Bethsaïda. À dire vrai, c'était moi qui l'entraînais sur mes pas; je voulais rejoindre la nature des bords du lac, quelque part, n'importe où parmi les roseaux, là nous pourrions paisiblement nous retrouver sans mesurer le temps et nous raconter...

– «Je t'en prie... n'allons pas si loin...»

Je me suis retourné. Ma mère venait soudainement de s'arrêter au milieu du sentier, parmi les hautes herbes. Elle semblait inquiète.

– «Qu'y a-t-il?»

– «N'allons pas trop loin, a-t-elle repris, il pourrait se dire des choses... On ne te connaît pas ici.»

Ces quelques mots auxquels j'aurais dû m'attendre ont suffi à me rappeler que le total espace de liberté qui avait toujours été le mien et que je n'avais cessé de cultiver au fil des ans était impensable dans l'esprit du peuple qui m'avait accueilli en ce monde. Il était même une abomination à cause de la somme de ce qu'il pouvait sous-entendre.

J'ai immédiatement répondu à Meryem tout en la prenant par la main.

– «C'est aussi pour que des "choses" comme cela ne soient plus que je suis revenu, mère, pour que la petitesse de certains cesse d'être contagieuse et que les chaînes tombent...»

– «Je te comprends... mais sais-tu bien le chemin qu'il y a à défricher?»

J'ai longuement observé ma mère puis, intentionnellement, je l'ai appelée par son nom, doucement.

– «Meryem...»

Mais Meryem n'a rien répondu ni ajouté. Elle m'a suivi jusqu'aux roseaux, jusqu'à ce que je trouve parmi eux quelques grosses pierres, pour nous y asseoir et que nous parlions, à l'abri des regards et des oreilles.

J'ai en mémoire que la journée entière s'est passée ainsi. Évidemment, l'un comme l'autre, nous avions trop à dire, alors, plutôt que d'évoquer les années écoulées, nous nous sommes mis à parler de l'instant présent.

Meryem aussi avait un Feu qui brûlait dans sa poitrine, un Feu que je sentais presque jumeau du mien. La différence était que le sien lui faisait peur et que celui, "pire encore", qu'elle devinait en moi n'avait pas de référence humaine.

Je ne pense pas que, ce jour-là, j'aie vraiment regardé le visage de ma mère. J'ai contemplé celui de Meryem, de cette complice en esprit qui avait pris chair si peu de temps avant moi. C'était un beau visage de femme, certes déjà marqué par le labeur et le soleil mais surtout, aurait-on dit, par cet accueil de la souffrance des autres que l'on nomme compassion.

Lorsque le jour tira à sa fin, j'ai réalisé que pas une seule fois elle ne m'avait appelé par mon nom. Celui de Jeshua avait d'ailleurs été si peu exprimé par sa bouche. Pour elle, je ne l'avais porté qu'à compter de mon entrée au Krmel... et jusqu'à ce que je disparaisse bien vite de sa vie, dans ma treizième année.

De cette journée je garde l'image d'une femme dont l'âme était trop grande pour le corps... trop immense devrais-je dire! Terriblement humble tout autant que mystérieusement royale, précise dans ses pensées et ses paroles, éloquente dans la vérité de ses regards... De cette journée, je garde aussi le souvenir de l'énumération des membres d'une famille que je ne connaissais plus ou pas encore.

Après mon départ, ma mère avait mis au monde d'autres enfants, ainsi qu'il fallait s'y attendre. Hormis Judas et la petite Sarah, dont je ne savais plus rien, il y avait donc maintenant Jacob² et Siméon. Enfin, était venu Jude, adopté... sans compter ceux que mon père avait eus d'un premier mariage et quelques cousins et cousines dont l'usage voulait qu'ils fussent également mes frères et mes sœurs.

– «Judas? Oh, si tu savais comme il te ressemble! On dirait presque que vous êtes nés le même jour! m'avait annoncé ma mère en réponse à l'un de mes questionnements. Quant à Siméon, il a quitté notre Communauté. Le voilô enrôlé au côté des Iscarii depuis plusieurs années. Il voit trop d'injustices, tu comprends... L'Éternel ne lui parle pas comme à toi. Il est

toujours sur les chemins... On lui a même appris à se servir d'un couteau, m'a-ton dit.»

En me racontant cela avec une pointe de tourment dans la voix, Meryem m'a également confié qu'elle vivait de plus en plus rarement au village, parmi ceux qu'elle continuait pourtant à appeler “les nôtres”. Les moyens de subsistance s'y réduisaient de plus en plus et puisque mes frères et sœurs aimaient le lac et la pêche, elle les y suivait. Une vieille cousine l'hébergeait bien volontiers. Celle-ci avait une grande et généreuse maison dans laquelle elle se faisait aider par une ancienne esclave nubienne pratiquement adoptée.

– «Vas-tu y retourner, au village, mon fils?»

– «Rien ne presse... Un jour, peut-être... car ce n'est pas làbas que j'ai le plus à faire.»

– «Où, alors?»

– «Ici sur ces rives et partout où je n'ai pas vécu... car l'herbe est souvent brûlée pour nous, là où on nous a vus grandir.»

Oui... je me suis en effet demandé pourquoi, dès lors, je serais retourné au village puisque ceux à qui je devais témoigner de mon retour n'y vivaient plus vraiment.

Dès le lendemain, après avoir rejoint Éliazar qui m'avait patiemment attendu, j'ai voulu présenter celui-ci à ma mère. En vérité, ils se connaissaient déjà un peu, ce qui ne m'a guère surpris et qui m'a confirmé une fois encore l'infailible mise en place de la Trame conçue par le Divin.

J'en ai appris un peu plus également sur Éliazar. Ce dernier avait passé une bonne partie de sa vie entre Jérusalem où il avait étudié et Caphernaüm³. Puis, à Bethsaïda, il s'était lié d'amitié à un pêcheur du nom de Zébédée qui lui avait appris l'art de lancer les filets et de repérer les bancs de poissons à la couleur de l'eau du lac et à celle du ciel.

Éliazar vivait de peu, bien sûr, échangeant sa connaissance du Grec contre quelques pièces. Par ailleurs, il tirait aussi des revenus de la petite propriété qu'il partageait avec Martâ à Béthanie.

En réalité, il était libre, sans autre but avoué que celui de servir au mieux ce que la “Lumière”, selon ses propres dires, attendait de lui. C'est cela que j'ai aimé par-dessus tout. Il faisait partie de ces très rares personnes qui, bien que respectant le corps qu'elles ont reçu, sont essentiellement alimentées par une sorte de cordon ombilical les reliant au “Ciel”.

– «Maître... Veux-tu de moi?» m'a-t-il demandé abruptement au troisième jour de notre arrivée à Bethsaïda.

– «Tu m'appelles Maître? En as-tu vraiment besoin d'un?»

Je comprenais ce qui le poussait à me nommer ainsi mais je voulais le lui en faire accoucher.

Lorsqu'on voit qu'une âme est capable d'affronter le pourquoi du pourquoi, il est toujours bon pour elle de l'aiguillonner en ce sens. C'était ainsi que j'avais l'intention d'agir face à ceux qui ne craindraient pas de dénuder leur cœur.

Éliazar est demeuré coi quelques secondes.

– «Je ne conçois pour Maître que celui qui peut me libérer, Rabbi. J'ignore tout de toi hormis ce que j'ai vécu sur le bord de la rivière... mais ton seul contact me révèle les fers qui m'entravent et me les fait détester...»

– «Détester, dis-tu? Ainsi ma présence te pousse à détester quelque chose? Pourquoi ce mot dans ta bouche, Éliazar? Regarde de quoi il est fait... et remercie plutôt la vision de l'Adversaire en toi. Oui, pourquoi ce mot et pourquoi la soudaine apparition de ce que tu appelles "tes fers"? Commence par apprendre à respecter *ce* qui t'invite à grandir. Après, seulement après, tu feras l'apprentissage de l'Amour... car aimer, tout autant que détester, sont des mots trop faciles lorsqu'on n'en connaît ni le sens ni les conséquences.»

Je me souviens que nous étions tous deux sur un ponton de bois lorsque ces paroles furent échangées. Le regard fixé sur la masse rosée des montagnes de l'autre côté du lac, c'était pourtant comme si je lisais à livre ouvert dans l'âme d'Éliazar. Celui-ci ne savait pas au juste s'il vivait des instants de désarroi ou d'émerveillement. En fait, c'était plutôt des moments de vertige, ceux qu'il lui fallait.

– «Alors, veux-tu de moi?» a-t-il fini par répéter fiévreusement.

– «C'est à toi de décider, Éliazar... Écoute ce que te dit ton cœur et laisse-le faire. Si tu vois en moi le Maître que tu espères, sache que Celui-là ne recrute pas... Il ouvre les portes... et en franchit le seuil qui veut.»

Quelques jours plus tard, j'étais à Caphernaüm. Des langues avaient commencé à s'agiter, des poitrines à palpiter sincèrement et un bon nombre d'hommes - quelques rares femmes - s'étaient rassemblés autour de moi sur une placette ombragée où poussaient amandiers et grenadiers.

Ce n'était pas que j'avais arbitrairement décidé de m'adresser à une foule et d'enseigner là, ce jour-là. Cela n'a d'ailleurs pas souvent été ainsi, contrairement à la légende que les siècles et les écrits ont figée dans le temps. C'est tout simplement parce qu'un espace sacré s'était créé de lui-même en

ce lieu et en cet instant, un espace de paix pour qui voulait comprendre le sens de *sa* vie avant d'espérer saisir celui de *la* Vie.

En rencontrant les regards, j'en ai reconnus de ceux que j'avais croisés quelques jours auparavant à Gennésareth et puis... d'autres encore, qui avaient été présents sur les rives du Yarak avec, parmi eux, d'anciens visages, d'anciens et vrais sourires dont les noms ressurgissaient maintenant tout seuls... Celui de Simon, le fils du potier, de Myriam, de Jacob, d'Esther, également du village, puis de Barnabé, de Mathias... Ma mère, bien sûr, était du nombre avec deux ou trois de ses cousines.

Tous semblaient s'être donné rendez-vous là, avec une incroyable spontanéité, m'invitant à pousser un cri de l'âme qui allait bientôt se répercuter partout, déranger l'ordre des synagogues, la quiétude des campagnes, celle du lac et même, finalement, celui de l'indifférence hautaine des Romains.

Alors, devant tous, j'ai commencé à parler d'une Liberté que nul ne connaissait ni n'était parvenu jusque-là à imaginer: celle qu'ils avaient reçue à la naissance et qu'ils n'avaient pas reconnue. Celle dont, ni les prêtres et leurs lois, ni Rome ne pouvaient les priver. Celle de s'adresser directement à l'Éternel en eux-mêmes, sans crainte ni tabou, tout simplement parce que chacun d'eux était Son Temple.

Enfin, j'ai dit «Mon Père», j'ai dit «Awoun» en projetant vers eux la Force qui m'habitait et en les exhortant à La découvrir aussi en leur cœur.

– «Alors tu ne vas pas à la synagogue pour prier, toi? Tu ne la trouves pas assez belle?»

Il y en eut plusieurs, bien sûr, pour me lancer cette question.

– «Ce que nous avons dans notre poitrine, mes amis, est en vérité infiniment plus fascinant et plus grand que la plus belle des synagogues... Et ce que l'homme construit, je vous l'assure, est bien peu en regard de *Ce* dont il est construit. Quant aux lois, que ce soit celles des Tables ou celles des soldats, toutes passeront car aucune n'équivaut Celle qu'Awoun a gravée en vous...»

Un silence rare s'est abattu sur la petite place où nous nous tenions.

– «Il est fou!» s'est soudain écrié quelqu'un.

– «Non, c'est un Nazarite ou je ne sais quoi!» a hurlé un autre.

J'ai tranquillement fendu la foule, aussitôt suivi par ma mère, Éliazar, Esther, Simon, Myriam et quelques autres. Les mines étaient crispées.

Voilà... c'était donc fait. Je l'avais lancé solennellement et exactement là où il le fallait, cet Appel pour lequel j'avais tant fait afin de laisser toute la place à la Toute-Puissance en moi. Ce n'était pas une provocation même si cela y ressemblait. C'était une réponse, *la* réponse à un cri inconscient poussé par l'humanité entière.

Il y avait, depuis des temps immémoriaux, une telle fracture entre l'humain et le Divin! Et si cette fracture s'avérait terriblement profonde, c'est parce qu'elle était l'œuvre du sommeil de ceux qui n'ont de cesse de glaner du pouvoir partout où il peut s'en trouver... jusqu'à satiété.

Au bout d'une cinquantaine de pas, alors que je m'apprêtais à franchir une arcade de pierre, un homme s'est planté devant moi. Dans le même mouvement, il a soulevé un pan de sa robe jusqu'à dévoiler une grosse plaie ulcérée sur l'une de ses cuisses.

– «Rabbi, fit-il avec une moue de défi, regarde cela! Cela fait des années que c'est là et que ça s'agrandit... Si l'Éternel habite en toi comme tu le prétends, tu dois pouvoir guérir cette plaie.»

Son regard était fuyant mais je suis parvenu à le trouver et je ne l'ai pas lâché.

– «T'es-tu seulement demandé pourquoi elle demeure ainsi, cette blessure? L'as-tu demandé à l'Éternel en toi? Moi, je te le demande! Je n'attends pas de toi une réponse maintenant... mais simplement que tu t'interroges.»

Je n'en ai pas dit davantage. J'ai contourné l'homme, interloqué, puis j'ai continué ma marche pour sortir de Caphernaüm et retrouver le chemin de Bethsaïda. Derrière moi, j'en ai entendu certains qui grommelaient et d'autres qui riaient tandis qu'Éliazar et les autres pressaient le pas pour me suivre.

– «Pourquoi ne l'as-tu pas guéri, Rabbi? questionna l'un d'eux. Nous croyons, nous savons que tu le peux!»

– «Vous le savez ou vous le croyez?»

Je me suis enfin arrêté sur le bord du sentier puis je me suis enfoncé dans une oliveraie. Tous m'y ont suivi et c'est là que j'ai vu que nous étions un peu plus nombreux que je ne le pensais. Il y avait notamment un homme au torse solide et tout me disait que c'était lui qui avait posé la question. Il s'est présenté en annonçant qu'il était pêcheur et qu'il s'appelait Alonae⁴. J'ai immédiatement aimé ce qui se dégageait de lui.

– «Eh bien, moi, j'ai envie de te nommer André⁵... fort comme tu l'es... et je ne doute pas que croire ne te suffise pas.»

– «Que veux-tu dire, Rabbi?»

– «Que si la croyance peut être belle et qu'elle est toujours respectable, elle peut aussi devenir le terreau de l'asservissement... Asseyez-vous mes amis et parlons-nous...»

– «Mais nous ne voulons pas parler, nous voulons t'écouter», est alors intervenu Simon dont je retrouvais de mieux en mieux le visage de jadis à travers la forte barbe qui lui était poussée.

– «Mon frère... Cela sous-entend que c'est moi qui devrais parler mais celui qui ne fait que parler n'instruit pas... Il professe. Professer n'est pas enseigner... Le dialogue enseigne car il applique la loi du partage. Penses-tu que le lac et les poissons ne soient pas dans cet éternel dialogue que l'on nomme la Vie? L'un n'est pas sans les autres...»

André a aussitôt ajouté:

– «Qu'attends-tu de nous, Rabbi?»

– «Et, vous, qu'attendez-vous de moi, de vous? Qu'attendons-nous de nous tous?»

– «Nous t'avons entendu parler de liberté sur la place... Ici, nous voulons tous que les Romains s'en aillent!»

Éliazar a haussé les épaules. Le discours d'André n'était assurément pas le sien.

J'ai laissé mon regard visiter les uns et les autres. Quelle attente n'ai-je pas alors lue en chacun d'eux!

– «Vous voulez vous libérer, n'est-ce pas? Mais ne pensez-vous pas que les pères de vos aïeux et les aïeux de vos aïeux et plus loin encore dans le temps n'aient pas déjà eu ce même espoir? Aujourd'hui ce sont les Romains... mais il y en a d'autres, il y aura toujours quelqu'un pour asservir l'autre! Quel sera donc le suivant? Si vous êtes ici afin que je vous livre les arguments et les clefs d'une rébellion de plus, je vous le dis, votre déception sera amère car c'est une révolution totale que je vous propose... Celle de votre conscience.

Rome, c'est vous! Babylone, c'est vous aussi! Et l'une comme l'autre resteront maîtresses de votre vie tant que vous n'aurez pas compris... non pas ce que je suis venu vous enseigner mais la nature de ce que je viens planter avec vous en cet instant.

Et, sachez-le, je ne suis venu ni planter ni renforcer une croyance. Je suis là pour vous inviter à comprendre, à connaître ce dont votre cœur est fait et quel est le nom de *Sa Liberté*, à lui!»

Une voix timide s'est élevée; c'était celle d'Esther.

– «Tu ne veux donc plus que nous ayons la foi, Rabbi?»

– «Qu'est-ce que la foi? Si peu de chose sans le ressenti puis l'expérience de la proximité immédiate d'Awoun! Comprendstu, comprenez-vous cela? Il n'y a pas de foi sans vécu!»

Et, comme je posais ma question, une de ces vagues déferlantes d'Amour contre lesquelles je ne pouvais rien s'est saisie de mon être tout entier.

– «Approchez-vous, ai-je murmuré, approchez-vous...»

Instantanément, l'image d'une pleine brassée de sel, vif et puissant, s'est imposée à mon esprit. J'ai alors eu la sensation que l'un de mes bras se projetait plus au sud, jusqu'à la mer, et puisait des cristaux sur ses rives... Juste l'espace d'un éclair... Enfin mon poing s'est ouvert, ma paume s'est offerte et un sel s'est mis à en couler en abondance...

Tous se sont précipités pour en recueillir, quelques-uns seulement en ont mangé, tous ont pleuré.

– «Vous voulez savoir ce que j'attends de vous, mes amis? Que vous soyez semblables à ce sel! Comprenez là ce qu'il y a à comprendre... mais, surtout, sans réfléchir! Ce n'est pas à votre tête que je m'adresse.»

– «À notre cœur?» hasarda Simon.

– «Plus que cela! Aux mille prolongements de votre cœur dans l'entièreté de votre corps.»

Jamais l'un de ceux qui étaient là n'avait entendu pareille affirmation et j'étais certain de jeter le trouble mais il faut toujours jeter le trouble pour ébranler les fausses certitudes et créer de salutaires percées dans la conscience.

Si ces hommes et ces femmes m'avaient suivi jusqu'au creux de cette oliveraie, ce n'était pas pour y recevoir quelque caresse mais bien pour se faire secouer.

Ce que certains ont voulu appeler “colombe” ressemblait davantage, en vérité, à la foudre du Seigneur de la Montagne⁶ qu'à un oiseau de quiétude.

Oui, c'est à la multitude des visages de Sankara⁷ que j'ai pensé à cet instant précis parce que sous la poigne de Yo Hanan et dans les eaux du Jourdain c'était aussi le Principe fulgurant du *svayambhu linga*⁸ que j'avais absorbé dans son entièreté.

Et puis, tout à coup, j'ai regardé différemment encore ceux qui étaient là, assis en demi-lune sur le sol caillouteux, face à moi. Parmi eux, il n'y avait que quatre femmes... C'était déjà beaucoup cependant en un temps et une contrée où l'on n'acceptait pas que la femme aborde les “choses de l'esprit”.

Quatre! J'y ai vu une sorte de signe, celui de la solidité et de l'équilibre de la Force sur laquelle je réalisais depuis longtemps qu'il fallait que j'appuie ma Parole.

Cette Force était celle du Féminin, celle de la Flamme aquatique qui veille au sein de toute vie, celle qui, discrète, se faufile et file au cœur de l'essentiel, celle de l'intuitivité aimante et enfin, au-delà de tout, du talent de métamorphose.

Oh! en réalité, je ne la voyais pas que chez ces quatre femmes un peu perdues au milieu d'un groupe d'hommes. Je la voyais aussi attendre son heure, de toute évidence, chez Éliazar, chez Simon pourtant si masculin et même chez André aux mains tellement calleuses.

Elle s'y trouvait cachée sous une tendresse qui n'osait pas totalement se dire, sous des «je t'aime» qu'il ne fallait surtout pas avouer et enfin sous le “cuir” d'un Masculin qui entretenait de lui une image partielle et fatiguée.

Il y avait tant à faire! Les Textes avaient beau dire que la Création était achevée, la vérité était qu'elle se montrait encore en état d'élaboration et qu'elle serait éternellement à parfaire. Je me savais dans le blasphème avec une telle pensée à partager, cependant la perspective qu'on m'en accuse m'était presque douce parce que je verrais alors que j'avais bel et bien poussé une porte.

– «Puis-je manger tout le sel que tu m'as donné, Rabbi?»

J'ai tourné la tête. C'était André qui me posait cette question, le front plissé et le cou tendu dans ma direction. Sous sa robe défraîchie et aux couleurs des eaux du lac, il transpirait et haletait comme s'il était au bord du malaise. Il était touchant et je lui ai souri...

– «Écoute... Lorsque mon Père à travers moi te donnera encore quelque chose dans le visible ou l'invisible, n'en prends jamais une demi-mesure! Là où vous choisirez de me suivre, sachez tous qu'il n'y aura jamais de clair-obscur. Ce sel, ainsi que tout ce qui souligne la saveur de ce monde, est Amour, voyez-vous... Et l'Amour, je vous l'affirme, ne s'économise pas! Analysez-le, pesez-le... et aussitôt il meurt...»

Ce soir-là, je me suis retiré seul sur une barque et j'ai laissé dériver celle-ci au gré des courants. Même si la Source de Vie investissait ma chair et mon âme, j'avais besoin de prier comme on a besoin de respirer. Le corps de Jeshua dont j'avais hérité avait ses lois qu'il fallait respecter.

Lorsque le soleil eût presque disparu dans un embrasement derrière les monts de Galilée, je me suis soudain rendu compte que ma modeste

embarcation approchait des rives du village de Migdel. Je n’y avais encore jamais fait vraiment halte mais la forme des montagnes qui lui servaient un peu d’écrit parlait étrangement à un espace secret de mon être...

-
- ¹ Terme du Persan ancien qui désigne le jasmin. Voir notamment au chapitre XVIII du 1er tome de cet ouvrage.
 - ² Jacques.
 - ³ La graphie “Caphernaüm” a été préférée à celle, plus classique, de “Capharnaüm” afin de mieux correspondre à la sonorité entendue dans les Annales akashiques.
 - ⁴ En Araméen, le prénom Alonae signifiait “le chêne”.
 - ⁵ André ou Andros, c’est-à-dire “viril” en Grec.
 - ⁶ On dirait aujourd’hui Shiva en tant qu’Énergie venant réveiller la Shakti. Voir le tome 1 du présent ouvrage, chapitre XVIII.
 - ⁷ Sankara est l’un des anciens noms utilisés pour exprimer le principe de destruction-restauration symbolisé dans l’Hindouisme par Shiva.
 - ⁸ Voir tome 1, chapitre XVII, La montagne de Salomon.

Chapitre VI

Après que la terre eût tremblé

Oui, il y avait tant à faire! Dès le lendemain, j'ai tenu à prendre le chemin qui menait à l'une des hauteurs surplombant légèrement le lac de Kinnereth.

J'aurais apprécié y être seul et pouvoir humer les herbes roussies qui témoignaient de la fin des jours les plus chauds puis traîner parmi les oliviers... Cela ne me fut pas possible. Partout déjà on me cherchait. Si pour la plupart de ceux qui m'avaient croisé je n'étais pas encore à respecter, j'étais au moins un "étrange" à écouter, une sorte de magicien qui rompait la monotonie quotidienne et qui - peut-être - pourrait entr'ouvrir une fenêtre sur autre chose.

Une fenêtre sur autre chose... L'expression eût certes été faible pour qui l'aurait formulée car je ne pouvais rien contre ce qui explosait jusque dans les plus infimes particules de mon être. Mes cellules chantaient toutes seules et interpellaient les âmes au-delà de ce dont je pouvais m'apercevoir. Alors, on me surveillait... et on me suivait.

Après une courte marche, j'ai trouvé quelques arbres accueillants près d'un amoncellement de pierres, sans doute les vestiges d'un ancien abri pour berger. C'est là que ceux qui le voulaient me rejoignirent. En vérité, Alonae, celui que j'avais décidé d'appeler André, avait prévenu tous ceux qu'il connaissait de la direction que je prenais... et il connaissait beaucoup de monde dans les environs de Bethsaïda!

C'est donc une cinquantaine de personnes que j'ai vues peu à peu se rassembler autour de moi, assurément presque tous des pêcheurs que les barques et les filets n'inspiraient pas ce jour-là en raison certainement de quelque signe dans l'air.

Aucune femme ne les avait suivis... J'ai interrogé André à ce propos puisqu'il donnait ouvertement l'impression de mener le groupe, s'imposant presque à mes côtés à la place d'Éliazar qui ne disait plus rien. Sa réponse, brève et précise, était éloquente: Il y avait des endroits pour les femmes et d'autres pour les hommes et, selon lui, ce qu'il avait capté de mes paroles la veille, était affaire d'homme; il avait donc signifié à tous ceux qu'il avait rassemblés d'agir afin que cela soit ainsi.

Il avait l'intention, disait-il, de me parler sérieusement, de me présenter des hommes solides car, avec le peu qu'il avait vu et entendu, il avait apparemment perçu en moi quelqu'un qui pouvait faire bouger le pays, ce en

quoi tous paraissaient d'accord... hormis Éliazar qui avait fini par se mettre en retrait.

Quand ils furent tous assis, je me suis levé.

– «Est-ce pour cela que vous m'avez suivi jusqu'ici? Qu'avez-vous retenu de moi, hier? Je vous le répète... Vous êtes de Rome et de Babylone tout en même temps! Tels que je vous vois, je vous dis: «Vous vous trompez de route.»... C'est bien vous que je suis venu chercher mais vous, vous ne m'entendez pas. Je ne suis pas intéressé par les hommes que vous pensez être mais par ceux que vous êtes en vérité... et, ceux-là, je ne les reconnais pas ici! Je ne vois que la moitié de vous-mêmes: *des muscles et des sexes!*»

Un lourd murmure s'est fait entendre sous les arbres.

J'avais prononcé un mot de trop, *le* mot tabou. Alors, intentionnellement, j'ai répété ma phrase.

– «Oui, je dis bien, *des muscles et des sexes!*»

Une voix est montée de l'assemblée, une voix rocailleuse. C'était celle d'un homme à la tunique brune assis à la gauche d'André.

– «Que veux-tu vraiment, Rabbi? Je ne comprends pas ce que tu dis...»

– «Je dis que vous vous cachez et que vous êtes autres que ce que vous présentez de vous. Ce n'est pas votre force d'homme que je suis venu chercher, c'est votre fragilité humaine car en elle réside votre vraie puissance... celle que vous a offerte mon Père.

Le mot fragilité vous fait peur, n'est-ce pas? Vous voulez le laisser aux femmes et c'est pour cela qu'aucune n'est ici... Ne hausse pas les épaules, Barthélémy! Oui, tu vois, je connais ton nom même si tu t'abrites sous ton voile...

Pourquoi l'idée de fragilité vous effraie-t-elle? Parce qu'elle trahit l'existence d'un cœur en vous, un cœur qui n'est pas simplement comme un muscle qui se tend et se détend, un cœur qui peut pulser au rythme de l'Éternel... parce qu'il Le porte en lui.

Alors, je vous le dis et c'est pour entendre cela que - sans le savoir - vous avez marché jusqu'ici ce matin: Vous craignez la tendresse et vous avez peur de l'amour!

Oh, bien sûr, vous récitez chaque jour les prières que l'on doit réciter et aux heures qui le prescrivent mais l'amour qui les a suscitées, connaissez-vous seulement sa saveur? C'est elle qui vous effraie parce qu'elle écartèlerait votre cœur aussi sûrement qu'une charrue laboure un champ.

Cela fait mal de se faire écarteler le cœur, dites-vous? Oui... Cependant demandez à une femme si elle ne veut pas enfanter sous prétexte qu'elle aura mal! Elle sait que la multiplication de la vie passe par elle. Ainsi, oui, la révélation de l'amour vous fera, pendant un temps, éprouver les douleurs de l'enfantement mais voilà... c'est de vous puis du Joyau de l'Éternel en vous dont vous accoucherez. Refuserez-vous cela?»

À dix pas de moi, sous un arbre, une voix s'est enfin élevée, celle d'Éliazar.

– «Rabbi... Maître... Certains d'entre nous, hier, ont pourtant pleuré en recevant le sel...»

– «Ils ont pleuré d'émotion, mon frère; les larmes de l'amour n'ont pas la même couleur... sinon il y aurait quelques femmes aujourd'hui sur cette colline. L'amour dilate. Il n'exclut pas et ignore l'illusion des rôles.»

Je me suis levé sur ces mots et, parce que je sentais que la Force de toute Vie le voulait à nouveau, j'ai une fois encore appelé à jaillir au creux de mes paumes de pleines poignées de sel. Pourquoi du sel? Parce qu'il venait aisément, spontanément à mon esprit, parce qu'il était simple et significatif.

Deux mains en effervescence, plus rapides que toutes les autres, se sont aussitôt tendues pour en recevoir le cadeau. C'était celles de l'homme à la voix rocailleuse.

– «Comment te nommes-tu?»

– «Shimon, fit-il avec empressement, je suis le frère de celui que tu veux appeler André et pêcheur tout comme lui à Bethsaïda.»

Je l'ai regardé et j'ai tout de suite su que son visage, barbu, rude, volontaire et crispé sous une épaisse chevelure en bataille était connu de mon âme. Je ne lui ai rien répondu; ce n'en était pas le temps. Encore quelques jours et son propre sel affleurerait en lui.

C'est ainsi que cela se passe en ce monde. Beaucoup sèment le matin et veulent récolter dès le soir sans se soucier du jeu silencieux des étoiles en eux. Même le jour, même si on ne les voit pas, les étoiles sont là et œuvrent... Alors heureux est celui qui sait attendre pour sa récolte car la patience est la couronne de celui qui enseigne.

Deux ou trois jours plus tard, la terre a tremblé sur les bords du lac et cela a fait s'effondrer une colonne de pierre que les Romains avaient érigée à l'entrée de Caphernaüm en l'honneur de leur empereur.

Ceux de la synagogue - qui commençaient à trop entendre parler de moi - prétendirent que c'était de ma faute parce que mes discours impies

dérangeaient l'ordre de l'Éternel.

Qu'y avait-il à répondre? Certes, peut-être, car rien n'arrive sans rien puisque tout ne se résume qu'à un seul corps baignant dans l'océan de la même Âme divine. Ainsi, probablement, la Terre soupirait-elle... Certainement avait-elle aussi quelque chose à dire qu'une simple oreille humaine ne pouvait saisir.

Quoi qu'il en fût, certains ont accordé foi aux dires des prêtres alors que d'autres virent dans cet évènement l'annonce que leur vie devait changer. Ceux-là se rapprochèrent de moi.

Tous étaient des âmes simples ou du moins sans grands détours qui espéraient comprendre ce qui, soudain, pouvait se passer et changer radicalement dans leur existence: peut-être un mouvement différent de celui qu'ils avaient d'abord imaginé.

Et puis... les femmes se manifestèrent à nouveau, audacieuses sans doute mais aussi attentives à cause du respect dont ma mère jouissait à Bethesda et qui les incitait à la réflexion.

Timidement, certains pêcheurs ainsi que des artisans voulurent alors m'inviter dans leur demeure. Presque tous avaient soif de ce à quoi ils ne donnaient pas encore de nom mais dont ils voyaient que je débordais. Cependant je préférais dormir sous les étoiles, près de l'eau, et me réveiller dans l'humidité bleue du petit matin. La nature m'a toujours aidé à rassembler mes forces et mes pensées.

Éliazar me suivait partout; il ne voulait pas d'autre vie que la mienne et se faisait un devoir de trouver de quoi nous nourrir tous deux. En cela, j'ai vite compris qu'il espérait être davantage aimé. Cela me faisait sourire. Il en était touchant...

C'est lors de ces journées-là et dans les semaines qui suivirent que les silhouettes, les regards et les consciences qui venaient de plus en plus vers moi pour me presser de questions prirent peu à peu des noms.

Après André et Barthélemy, ce fut Shimon qui ouvrit totalement le fond de son cœur à mes paroles, puis un homme auquel la famille, un peu plus aisée que les autres, avait jugé bon de donner un nom grec: Philippe. Philippe était d'un naturel timide. Ainsi, venir me rejoindre représenta-t-il pour lui un réel effort.

Bien évidemment, il y avait toujours Simon, Myriam, Esther et quelques autres issus de la Fraternité d'Essania. Leurs robes blanches se faisaient toujours remarquer dans la foule. Je sentais leur bonheur... C'était un peu

comme si ma propre robe de lin justifiait la leur et les rassurait quant à cette marginalité qu'ils avaient, jusque là, eu le courage d'assumer. Et puis, je comprenais qu'ils avaient tant attendu...

Parfois, il m'arrivait d'apercevoir Lévi, l'homme que j'avais mis dans l'embarras à Gennésareth. Il s'arrêtait quelques instants pour capter des bribes de mes paroles puis disparaissait. Il y avait un temps juste, pour lui aussi. Il viendrait...

Enfin, un matin, ma mère est apparue au côté d'un homme presque aussi grand que moi et aux très longs cheveux. J'ai immédiatement deviné que c'était Judas, mon plus jeune frère, celui que j'avais autrefois laissé au tournant d'un sentier en abandonnant à jamais mon village et mon enfance. Meryem avait raison. c'était étonnant de voir la ressemblance qu'il y avait entre nous deux. Toutefois, il était de plus petite stature et ne portait pas la robe blanche.

– «Jeshua?» fit-il en hasardant quelques pas dans ma direction.

– «Oui, Judas... me voici revenu. Te souviens-tu?»

En vérité, Judas ne se souvenait pas de grand-chose. Son frère aîné parti au loin n'était plus qu'une silhouette floue dans sa mémoire. Il ne pouvait pas en être autrement. J'étais devenu pour lui une sorte de personnage mythique dont nul ne savait s'il réapparaîtrait un jour. Ainsi, c'est avec difficulté qu'il s'est laissé étreindre dans mes bras. Je n'étais plus guère qu'un étranger ou alors vaguement un frère dont on avait raconté trop de choses pour que celles-ci fussent vraies.

– «Sarah, dit-il en se dégageant de mes bras... elle aussi viendra te voir. Elle est mariée maintenant, tu dois le savoir... Et puis, il y a Jude...»

Ce soir-là, lorsque nous fûmes quelques-uns à nous être regroupés autour du feu dans l'enceinte de la petite propriété où ma mère était régulièrement hébergée, j'ai senti un peu d'amertume et même de jalousie chez mon frère Judas; j'ai aussi vu que cela peinait ma mère

J'aurais aimé parler devant tous, vider mon cœur comme si celui-ci était encore totalement celui de Jeshua face à ceux qui étaient présents et qui, sans exception, étaient de ma famille de chair. Cela ne s'est pourtant pas avéré possible.

Hormis évidemment Meryem, personne ne se montrait intéressé ni par les chemins que j'avais parcourus, ni par la raison pour laquelle j'étais de retour. Tout au plus se trouva-t-il un vieil oncle de ma mère, totalement aveugle, pour affirmer qu'il n'appréciait guère ce qu'il entendait dire de ma personne

depuis les quelques semaines que j'étais arrivé à Bethsaïda et dans les environs. Ma mère a voulu réagir mais je lui ai aussitôt pris la main et elle a compris que je ne le souhaitais pas car pour moi la discussion était inutile.

Il était exact que je n'avais pas apporté la paix mais plutôt troublé le jeu de la vie de ceux dont les jours se déroulaient là, sur les rives et dans les barques...

Du reste, rien de ce qui se passait autour du feu - ou plutôt de ce qui ne s'y passait pas - en cette soirée un peu fraîche ne m'atteignait réellement. Le fond de mon être ne se sentait pas concerné. J'avais l'impression que ce n'était même pas de moi dont le vieil oncle avait parlé mais d'une apparence qui dérangeait. Par conséquent, on pouvait s'en prendre à cette apparence et - pourquoi pas? - lui lancer des pierres. Mon cœur n'était pas sensible à la moindre intention de vexation ou de provocation.

Ainsi donc, je voyais clairement que si mon être se devait de réagir ici ou là face à l'agression, ce ne pouvait être que pour enseigner, pas pour contrer ni se battre ou encore affirmer: «J'ai raison, écoutez-moi...»

En vérité, je n'avais pas raison selon l'ordre des hommes. J'avais plutôt cœur selon l'ordre du Vivant et ce cœur n'était assurément pas raisonnable. Seul le partage de l'amour me faisait avancer, dire la Lumière ou, au contraire, me taire lorsque je pressentais le piège d'une polémique perverse.

Dès que les discussions n'en furent plus vraiment, c'est-à-dire assez tôt dans la soirée, j'ai exprimé mon besoin de me retirer; je me suis levé puis j'ai touché les pieds de ma mère comme cela se faisait au village. Quelqu'un dans l'assemblée a alors décoché une petite flèche à mon intention.

– «Au moins, toutes ces années ne t'ont pas fait oublier les bonnes traditions, Jeshua! Tout n'est donc pas perdu...»

– «Non seulement rien n'a été perdu, mon cousin, ai-je fait, mais il se pourrait aussi que j'aie trouvé certaines choses...»

Et, sur ces mots, je me suis dirigé vers le vieil oncle aveugle que l'on avait assis sur une grosse pierre près du seuil de la maison. Mon Père en moi - ou du moins la Force que je m'autorisais à appeler toujours ainsi - me disait que c'était lui qui devait bouger ce soir-là et, par là même, faire bouger les autres.

– Crois-tu en quelque chose, Isaac?» lui ai-je demandé assez abruptement afin de convoquer son âme.

– «Si je crois en quelque chose? Qu'est-ce qui te permet... Je crois en l'Éternel, bien évidemment!»

Le vieillard était choqué et c'était ce que je voulais dans un premier temps.

– «Pour quelle raison crois-tu en Lui?»

– «Tu m’insultes! J’ai lu tous les Textes et leurs commentaires avant même que tu ne sois né et cela me suffit!»

Il fallait que je le pousse plus loin...

– «Moi aussi je les ai lus, mais cela ne m’a pas suffi... J’ai donc voulu L’éprouver dans ma chair au même titre que dans mon cœur.»

– «Qui?»

– «L’Éternel, bien sûr! Celui dont on prétend qu’il faut Le craindre...»

Cette fois, le vieil oncle était décontenancé.

– «Mais...»

– «Non... lui ai-je fait très doucement, cette fois, il n’y a plus de “mais”. Tu es arrivé là où tu devais te rendre. Veux-tu éprouver, toi aussi?»

Aucune réponse n’est sortie de sa bouche. J’ai à nouveau formulé ma question:

– «Veux-tu éprouver?»

Le “oui” fut si timide - comme s’Il était l’aveu d’une infirmité - que j’ai certainement été le seul à l’entendre.

Dans l’instant et pour figer celui-ci, j’ai déposé un peu de salive sur chacune des paupières du vieillard puis j’ai appliqué sur elles les paumes de mes mains. Tout était déjà accompli dans mon cœur...

Le “voile du temple” d’Isaac venait de se déchirer du dedans. Non pas parce que quelque aspect de ma personne l’avait désiré mais parce qu’Isaac avait assez souffert, parce que son tourment le faisait maintenant tourner en rond, que son cœur était plus plein du besoin d’amour qu’il ne le laissait paraître et enfin parce que mon âme savait tout cela.

– «C’est fini, mon frère, lui ai-je murmuré à l’oreille, reviens parmi nous.»

Je me suis redressé et j’ai fait quelques pas en arrière. J’ai alors entendu un long soupir suivi d’un sanglot puis je suis parti afin de laisser la paix et la tendresse faire leur œuvre.

Le lendemain, tôt dans la matinée, Judas est venu me rejoindre pour m’annoncer qu’Isaac avait retrouvé la vue. C’était lui qui les avait tous réveillés aux premières clartés du soleil. Il exultait et exigeait que cela se sache...

J’ai bien regardé mon frère. Il était blême, méconnaissable tant l’émotion avait d’emprise sur lui.

– «Que lui as-tu fait avec ta salive et tes mains? Dis-moi!»

– «Veux-tu vraiment le savoir, Judas?»

– «Si tu en as le secret, oui, je veux le connaître!»

– «Le secret? Regarde-moi, regarde-moi bien! Non... regarde-moi vraiment! Regarde-moi pour trouver le fond de mon âme dans le fond de la tienne. Je veux dire regarde-moi en-deçà de tes yeux avec ce qui se trouve derrière eux. Alors, tu sauras que je n'ai pas ce que tu nommes un secret car, pour être ce que je suis, j'ai simplement appelé la Transparence, j'ai appelé *Ce* qui attendait derrière ma chair, j'ai invité Awoun en moi, sans la plus petite résistance. Tu comprends? Il n'y a là aucun secret! C'est même la négation de tous les mystères, de tous les rôles. Je ne dissimule rien, je révèle...»

– «Il n'y a que le Mashiah qui puisse parler ainsi... Prétendstu l'être?»

– «Je ne prétends rien, mon frère, je te dis *Ce* que je suis et qui court à travers moi. Si le vieil Isaac a commencé à voir, toi aussi tu le peux... Ouvre ton regard!»

Judas n'a pas supporté que je lui en dise davantage, ce matin-là. Il s'est incliné respectueusement puis s'est presque sauvé.

La guérison d'Isaac a marqué un tournant dans ce que j'avais à accomplir sur les bords du lac de Kinnereth. Jour après jour, ce sont des foules de plus en plus importantes qui ont commencé à affluer. Mon cœur en a débordé d'amour, toujours plus d'amour... et de volonté.

Bientôt, les places de Bethsaïda, de Caphernaüm et de Genné-sareth n'ont plus suffi. Alors, j'ai pensé à la nature et au lac. J'ai demandé à Éliazar et à André de me préparer une petite barque, je suis monté dans celle-ci et j'en ai fait jeter l'ancre à faible distance de la rive, ainsi la surface de l'eau amplifierait-elle le son de ma voix et tous pourraient entendre le Souffle que je ne pouvais contenir et dont ils avaient besoin.

En vérité, j'avais la certitude de les connaître sans exception dans leur essence, ces âmes qui affluaient vers moi et qui finissaient par tout attendre de ma présence.

Parfois, leurs noms continuaient à surgir spontanément à ma conscience. Par quel mécanisme précis? Cela ne constituait pas une interrogation. C'était ainsi et je m'y abandonnais...

Deux mille années plus tard, je dirais que c'était une question de cycle ou plutôt de rythme dans les ondes dont ma conscience était le réceptacle et le transmetteur permanents. Les cycles et leurs ondulations reflètent la Loi des univers et sont un peu aussi l'écriture du Divin à travers l'humain, avec ses pleins et ses déliés. L'humanité de ce monde reviendra un jour à une telle

sensibilité non pas dans la quête nostalgique d'un retour vers le passé mais dans celle de la sagesse inhérente à l'équilibre de tout ce qui est...

Alors, c'était ainsi, les noms venaient... ou ne venaient pas et ce n'était pas en fonction de ce que l'on s'imaginerait être une sorte de jeu aléatoire mais selon une cadence sacrée échappant à ce que l'homme croit être déchiffrable lorsqu'il se pense "intelligent".

C'est lors de l'un de ces moments particuliers que le frère d'André, le pêcheur à la voix rocailleuse, est venu se faire "reconnaître".

Où que j'aïlle, cela faisait des jours et des jours que je le voyais parmi la foule de ceux qui m'écoutaient et, à chaque fois, il se rapprochait un peu plus, finissant même par prendre la parole et me défendre là où il s'en trouvait pour me provoquer.

– «Te souviens-tu de qui je suis, Rabbi?» finit-il par me demander.

– «Tu n'es pas seulement le frère d'André... Et je ne pense pas à toi selon lui ou après avoir pensé à lui. Tu es Shimon... mais ta voix rugueuse comme le roc et ce que je sens de ta... généreuse rudesse me donnent l'envie de t'appeler plutôt *Kephras*.»

Ces paroles sont venues se placer sur mes lèvres avec une immense tendresse mais, en même temps, je ne pouvais empêcher mon ton d'être impératif.

– «Oui, c'est cela, tu es désormais Shimon-Kephras, Shimon-Pierre¹...»

C'est ainsi que les choses se sont passées... Dès le début et non pas parce que "Shimon-Pierre" avait pris quelque solide autorité au sein du groupe de ceux qui, petit à petit, semblaient avoir décidé de m'accompagner à peu près partout, au gré des parfums d'âme que colportait le vent.

Il n'y a pas eu de "mise en scène" ni de volonté d'établir la moindre hiérarchie. Tout ce qui s'est décidé par la suite au cours des siècles, est affaire d'homme, affaire de suprématie, affaire de pouvoir qui ne concernait en rien l'intention du Divin... mais qui était apparemment inévitable parce que conforme à la dualité de ce monde.

Comme il fallait s'y attendre, en réaction à l'émoi que je suscitais de manière croissante, ceux qui étaient de fait les autorités de toutes les petites bourgades des bords du lac ne tardèrent pas à se manifester. C'était également dans l'ordre des choses. Ils ne savaient parler de l'Éternel qu'au pied de la lettre, d'après des textes qu'ils avaient pétrifiés et qu'ils n'éprouvaient aucunement. Hormis quelques exceptions qui se gardaient bien

de se manifester, il me fallait constater qu'ils ne vivaient pas dans la Présence du Divin et qu'ils ne pouvaient donc La communiquer ou La faire désirer.

Ce sont ceux-là dont la Tradition se souvient sous le nom de Pharisiens. Ils se disaient purs d'entre les purs et, en ce sens, ils ne se tenaient pas si loin de moines que j'avais côtoyés à Sokuk, même si les uns et les autres se maudissaient réciproquement.

Je savais de quoi ils étaient capables. Mon père et le vieux Zérah m'avaient autrefois raconté de terribles histoires qui étaient restées dans ma mémoire... Des récits dans lesquels des décrets prétendument divins et donc inamovibles parce que sacrés servaient d'arguments impitoyables à l'intolérance. Il n'y était question que de bannissements et de lapidations conformément, bien sûr, aux "Commandements aimants de l'Éternel". Awoun était loin!

Parallèlement aux Pharisiens qui régnaient sur le monde des synagogues et donc des consciences, il y avait la communauté des Sadducéens, avec ses idées figées quoique toutefois plus ouverte à l'échange. C'était généralement les Sadducéens qui possédaient les plus belles demeures de Caphernaüm et de tout le pays.

Quelques-uns d'entre eux se hasardaient parfois à m'écouter au gré de mes déplacements. Il était facile de les reconnaître, non seulement à cause de leurs vêtements de qualité et de leurs colliers ostentatoires mais aussi parce qu'ils se tenaient invariablement en retrait, à l'arrière ou sur le côté d'une foule. Ils étaient instruits, prétendaient mieux savoir départager que quiconque ce qui était vrai de ce qui ne l'était pas tandis que leurs biens matériels apportaient – selon eux – l'évidente preuve de leur supériorité. L'Éternel les récompensait et c'était normal...

De ceux-là, comme des Pharisiens, il en reste beaucoup aujourd'hui encore sur cette Terre et sous tous les horizons. Ils se tiennent volontiers à l'écart et observent tout, se plaisant généralement à entretenir quelque argumentation ou discours acide afin que leur suprématie ne fût pas oubliée.

Je dois dire que je m'amusais régulièrement à leur donner la parole lorsqu'ils omettaient de la prendre dans les cas où chacun s'y serait attendu.

Tout comme les Pharisiens, malgré ce qu'ils représentaient et manifestaient, je ne pouvais pas ne pas les aimer. Derrière leurs déguisements et leurs circonvolutions de toutes sortes, je voyais leur âme et devinais le chemin qui les avait conduits là, traînant souvent derrière eux des montagnes de frustrations.

Oh, certes, j'en percevais tout autant de ces déguisements et de ces frustrations parmi la foule des anonymes, pêcheurs, marchands, petits paysans ou mendiants qui se regroupaient autour de moi, nourris d'espoirs mal définis. Leurs âmes n'étaient pas nécessairement ni plus belles ni plus vieilles que les autres sous prétexte qu'ils ne possédaient rien ou pas grand-chose.

Contrairement à ce que l'on a prétendu, il est un discours que je n'ai jamais tenu en ce temps-là mais qui m'a été attribué de force. C'est celui qui prétend que le pauvre a toujours une âme plus belle que le riche et le puissant.

Non, je vous le dis, je n'ai jamais enseigné cela sur les bords du lac de Kinnereth, sur les parvis des synagogues ou sur les chemins sillonnant la Galilée, la Judée et la Samarie.

Ni la richesse ni la pauvreté ne sont en elles-mêmes des qualités ou des défauts. Elles ne sont rien d'autre que des tests répétitifs et souvent insistants pour chauffer l'âme à blanc et la forger en vue de ce qui l'attend de plus grand.

Ce que je n'ai cessé d'enseigner, par contre, c'est la simplicité car c'est par elle que le vrai jeu de la Vie se joue sans tricherie jusqu'à faire fleurir le cœur...

En marge de tout cela, il y avait les Romains. Les premiers temps, je me souviens qu'ils ne se souciaient guère de moi ni des attroupements que je créais. Inévitablement, ils étaient là, partout. Quelques soldats bardés de cuir à l'angle d'une place ou patrouillant sur les berges, pilum à la main... De temps en temps un centurion à cheval ou un dignitaire en longue toge...

Pour eux, je n'étais encore qu'une sorte de rabbi ou de prêtre dissident, candidat à la lapidation, ou un vague ascète qui avait trop séjourné sous le soleil du désert. Je ne représentais aucun danger puisque la plupart de ceux que j'attirais n'étaient issus que d'un petit peuple ignorant pouvant être aisément dispersé.

Seulement voilà... il arrive que ce que l'on nomme ignorance cache en son sein et à son propre insu une force imprévisible. Les "puissants" ne s'en doutent jamais, hypnotisés qu'ils sont invariablement par l'"instant" de leur pouvoir. C'est ainsi que les véritables révolutions - celles des profondeurs - surviennent, même celles que le confort d'une certaine "raison" pense mater. Lorsque les consciences reconnaissent l'heure du mouvement, celui-ci devient irréversible.

Pour ma part, tout en ayant la paix au cœur, j'étais très lucide quant au fait que j'étais en train de mettre le feu à bien des choses sur lesquelles l'ordre avait été établi.

Apprendre à penser par soi-même, apprendre à reconnaître et à respecter le sacré de la vie, apprendre à y trouver simplement sa place, en harmonie, apprendre à ne plus être en guerre ni avec soi, ni avec autrui et enfin se sentir intimement relié au Divin en tout lieu et en tout temps. Était-ce donc si inconcevable?

Lorsqu'un jour j'eus énoncé cela de cette façon, Esther m'a posé la question qu'il était juste de poser à ce moment-là. Je la revois encore dans sa vieille robe d'un gris délavé, le visage aux trois quarts dissimulé sous un ample voile noir.

– «Et l'amour, Rabbi? N'est-il pas à apprendre, lui aussi?»

– «Il se découvre... Il se révèle au milieu de tous les apprentissages. On peut mille fois en prononcer le nom au cœur d'un enseignement et mille fois ne pas être entendu. Aimer autrui, aimer la vie, aimer la Présence du Divin en soi... tout cela peut n'être que jonglerie de la pensée.

En vérité, l'amour n'a presque pas besoin de nom. Il englobe tout, il fait corps avec nous dès que l'on commence à percevoir l'Éternel en toute chose et jusque dans notre chair.

Il s'appelle alors *amour de soi* et il est une dignité naturelle.. et je te le dis, Esther, cette dignité peut faire que tu ne te sentes pas obligée de dissimuler ton visage sous un tel voile. Apprends à t'aimer, humblement mais véritablement. Ainsi, c'est la Présence d'Awoun que tu honoreras en toi.»

Je me souviens que ces paroles eurent l'effet d'un coup de tonnerre sur tous ceux qui étaient là. L'idée de *l'amour de soi* était plus qu'insensée; elle était jusque là impensable parce que définitivement scandaleuse, surtout juxtaposée à celle de l'amour du Divin. Je n'ai pas voulu la commenter car il fallait qu'elle agisse sur les esprits en les soumettant à une sorte de fermentation.

Elle m'a juste valu, le lendemain, la visite agressive de quelques Pharisiens tandis que je prenais plaisir à rapiécer des filets en compagnie d'une dizaine de pêcheurs, sur un ponton.

Avoir osé parler de l'amour de soi et inciter une femme à mieux montrer son visage, c'était trop. Pour qui me prenais-je donc, moi qui semblais faire fi des Textes les plus sacrés?

Il n'y a pas eu de véritable discussion. Au milieu de leurs insultes, il n'existait aucune place pour le moindre échange. On m'a même physiquement menacé et cela a fait ressurgir un certain épisode de ma vie auprès de Lamaas.

De cette absence de discussion, j'ai rapidement compris que ce qui avait choqué c'était moins le concept d'amour de soi que le fait d'avoir suggéré à Esther de ne pas autant se réfugier derrière son voile... et au-delà de ça, d'attirer les femmes pour m'adresser à elles afin de les pervertir.

Devais-je leur apprendre, à ces prêtres furieux, à qui ressemblaient les femmes de Pushkara et de Ie-Nagar avec leurs robes aux couleurs si éclatantes? Devais-je évoquer devant eux la chevelure ébène et presque toujours libre de la petite Aruni²? Je me suis épargné cette argumentation ainsi que toute autre... et c'est peut-être ce qui les a fâchés plus encore.

J'étais serein, solide comme jamais dans mon assise intérieure parce que dans une cohérence totale au sein de mon presque mutisme. Dès qu'ils furent partis, j'en suis venu à me demander à quelle image de l'Éternel ces prêtres se référaient. La leur était triste, austère et vengeresse. Elle ne ressemblait pas à celle de l'Éternité que je portais et entretenais dans toutes les fibres de mon être.

Quant aux pêcheurs occupés à leurs filets, ils avaient disparu du ponton sur lequel je me trouvais maintenant seul. Je n'allais pas les revoir avant le lendemain...

C'était mieux ainsi d'ailleurs car j'avais besoin de silence. J'ai toujours eu besoin de silence. Je me suis donc mis en quête d'un coin dans la nature aux dernières lueurs du couchant, non pas près des rives où on n'aurait pas manqué de me chercher mais dans le fond d'une oliveraie, derrière un pressoir.

Comme elle a été douce cette nuit-là! J'ai pu tout y contempler en altitude, l'homme que j'étais devenu et les traces que celui-ci commençait à laisser sur le sol.

Tout était étrange et douloureusement bon... J'étais moi tout en ne l'étant plus du tout. J'avais des pieds qui voulaient marcher et marcher... et cependant j'avais aussi des ailes qui m'invitaient à rejoindre les sommets.

De quoi serait fait le lendemain? Je n'y pensais même pas. Il allait s'écrire, se tisser de lui-même parce que, instant après instant, j'allais me souvenir de sa trame.

²

- ¹ Kephra signifie pierre en Grec, petra en latin, d'où le prénom Petrus, Pierre. L'orthographe Shimon puis le nom de Pierre ont été privilégiés dans ce récit afin d'éviter toute confusion avec Simon, le fils du potier, de la Fraternité essénienne.
- ² Pour mémoire, voir le chapitre XXII du tome 1.

Chapitre VII

Le sourire d'un nuage

Durant les semaines qui suivirent, mes pensées se sont souvent tournées vers Élohim, intensément. Sa tâche avec moi était-elle terminée maintenant que le Soleil avait pris racine jusque dans les fibres de mon être? Le lien allait-il alors se distendre?

Rien ne me le disait mais le seul fait que je me pose de telles questions était le signe que, en dépit de mon ardente plénitude, une part d'homme demeurait en moi, répondant à la demande profonde de mon âme.

Oui, malgré la toute-puissance à laquelle j'avais travaillé sans seulement l'avoir réclamée ni en avoir fait un but, malgré aussi et surtout celle qui m'avait été accordée, j'étais encore capable de m'interroger et de décider seul.

En réalité, c'était un curieux sentiment que celui de vivre en suspension au milieu de ces deux états extrêmes: la prise de possession de mon être par le Divin - Babaji aurait dit "par le Souffle de Shiva ou le Feu de Shakti" - et la pleine possibilité de continuer à me questionner jusqu'à pouvoir éventuellement dire non.

Je reconnaissais là le plus extraordinaire des cadeaux, le plus précieux de tous, certainement celui de la Voie la moins parcourue.

Il y avait déjà quelques mois que je vivais sur les rives du lac de Kinnereth, arpentant les chemins et les sentiers qui reliaient harmonieusement Bethsaïda, Caphernaüm et Gennésareth.

De temps à autre, j'emmenais à ma suite, à travers plateaux et collines, un petit nombre de ceux qui avaient décidé de marcher dans mes pas. Nous allions de village en village, à travers les champs, les oliveraies et les figueraies. De longues marches qui nous faisaient aller jusqu'en Samarie où, là comme partout il y avait des souffrances à apaiser et des paroles à déposer dans les cœurs, souvent ignorants, prisonniers dans des carcans mais toujours en demande.

C'est sur l'une de ces routes mal dessinées parmi les cailloux et les herbes rases qu'un jour un homme sur un âne s'est présenté à nous. Sans que je puisse l'identifier, son regard me parut anormalement familier. Le message qu'il délivra eut l'effet d'un coup de tonnerre: «Ils ont arrêté Yo Hanan! Ils le mettront certainement à mort!» Et le mot "mort" s'est gravé dans les esprits...

Je me souviens de mon besoin de me retirer à l'annonce de cette nouvelle... Une peine difficilement descriptible et en même temps, la montée d'un "Feu du dedans" pour me faire réagir... Je n'étais pas vraiment surpris toutefois car quelque chose en moi savait que cela devait arriver. Quoi qu'il en fût, il fallait agir, s'organiser, intervenir.

Cependant, dès le lendemain, le même homme est réapparu, sur un cheval cette fois. Il démentait l'information de la veille. Pourquoi? Comment? Tout était confus et contradictoire... mais cela ressemblait à un baume, celui que réclamaient tous ceux qui étaient à mes côtés.

Ce jour-là, je n'ai pu faire autrement que de détourner mes pas vers le village de mon enfance, malgré une réticence et comme par devoir moral vis-à-vis de ceux qui, peut-être, s'y souvenaient de moi, issus de ma famille ou non. Peut-être y retrouverais-je aussi ce "petit Élie" qui avait voulu, au fond d'un vallon, m'entraîner sur la voie d'un mensonge. Et puis Meryem y était retournée pour plusieurs semaines...

Mon séjour en haut du raidillon qui menait à son enceinte de pierres sèches n'en fut pas vraiment un. Dans ma mémoire, il est pris dans une sorte de brume. Ce furent quelques brèves heures, à la fois stériles et enseignantes. Ce qui restait des visages d'autrefois paraissait s'être dévitalisé et les robes blanches de la Fraternité s'y faisaient discrètes. Les oreilles étaient fermées et ma présence s'est tout de suite révélée plus dérangeante qu'autre chose. Je savais néanmoins qu'il faudrait que je revienne un jour encore parmi ses ruelles devenues sourdes. Il le faudrait bien...

Mais pendant ce temps, au-delà de ces pensées, de ces constatations, en dépit de la nouvelle qui s'était voulue rassurante, persistaient toujours en moi l'image et le nom de Yo Hanan. J'aurais pu rapidement tout éclaircir et projeter mon âme vers lui mais la sagesse de mon Père en moi me disait de laisser la vie se dérouler au rythme où elle le devait. En compagnie de Meryem, ce fut alors le retour vers Bethsaïda.

La plupart du temps, je logeais dans une cabane de pêcheur en bordure de l'eau, à l'écart de tout village. Celle-ci appartenait à cet homme du nom de Barthélemy qui s'était peu à peu rapproché de moi. Je dois dire que beaucoup m'y suivaient et qu'il était difficile d'y trouver la quiétude que mon corps réclamait et à laquelle j'avais compris qu'il me fallait renoncer. C'est là que, quelques jours après mon arrivée, une nuit se singularisa d'entre les autres et m'apporta une réponse...

Il m'a semblé entendre un cri au milieu de mon sommeil et ce cri m'a réveillé, m'incitant du même coup à pousser la porte de ma cabane. J'ai fait quelques pas sur le rivage, parmi les galets et les brindilles. Un petit vent frais s'était levé et me fouettait le visage.

Je me souviens que les cieux étaient si purs que l'Étoile du peuple d'Essania, Lune-Soleil, y palpitait plus que jamais. Depuis combien de temps n'avais-je pas pu la contempler ainsi, aussi vivante et sans être assailli par les mille questions de ceux qui commençaient maintenant à se dire mes disciples? La contempler, la tête vide de toute pensée, cela avait toujours été comme laisser se dessiner un pont entre Élohim et moi.

C'est alors que soudain, tandis que je la respirais du regard, l'Étoile s'est mise à grossir démesurément puis donna l'impression de se détacher des cieux pour tomber quelque part dans les eaux du lac. Ce n'était pas elle, bien sûr, qui s'était "décrochée" de la voûte étoilée mais "quelque chose" venant d'elle, quelque chose qui me faisait signe et qui n'était pas sans évoquer dans ma mémoire une certaine nuit de ma petite enfance au Pays de la Terre Rouge¹. Je n'ai rien attendu de ce "quelque chose" ni de ce signe car tous deux se confondaient et étaient déjà un présent en eux-mêmes. Pourtant, je ne pouvais faire fi de ce cri qui m'avait tiré du sommeil...

Sans vraiment chercher à comprendre, j'ai éprouvé le besoin de m'allonger sur le sol, là où je me trouvais, malgré l'inconfort des galets et la fraîcheur du vent. C'était impératif.

Je n'ai eu que le temps de tirer mon grand carré de laine sur mon corps... Déjà mes paupières se faisaient lourdes, elles m'annonçaient qu'une présence tentait de se manifester quelque part et m'appelait à elle avec insistance. Je m'y suis spontanément abandonné et aussitôt mon âme a glissé hors de mon corps. Je l'ai laissée faire... Elle s'est redressée...

La silhouette d'un homme était debout à quelques pas devant moi, vêtue d'un simple pagne et d'une grosse couverture laineuse jetée négligemment sur ses épaules. C'était Yo Hanan dans son enveloppe de lumière, il avait la clarté de la lune et il m'offrait les mots de son âme.

– «Mon frère... Maître... a-t-il murmuré en moi, me voici... Tout est dit désormais, ils m'ont finalement emmené il y a de cela quelques matins. J'ai hésité à te le dire mais, enfin... cette nuit, j'ai voulu te saluer car je ne sais ce qui adviendra...»

Un frisson m'a immédiatement parcouru et ma forme de chair m'a rappelé au même instant. Je ne saurais comment nommer ce que j'ai alors éprouvé

face à ce bref message d'une clarté déchirante. Une immense peine, bien sûr mais, très au-delà d'elle, la confirmation d'une autre page qui s'écrivait en toute cohérence dans cette histoire qui nous reliait tous deux, Yo Hanan et moi.

Ma première réaction, cette fois encore, fut celle de l'humain, celle qui veut faire bouger les choses avec amour et raison selon la loi de ce monde. Alors, il n'était pas question que je demeure là, inactif, tandis que mon frère d'âme était emprisonné quelque part. «Oh, Awoun, pourquoi permets-Tu cela?», me suis-je écrié en pleine nuit tout en me relevant.

Au fond de moi je connaissais parfaitement la réponse à cet appel mais c'était une réponse qui ne coïncidait pas avec le langage des hommes. Celle-ci parlait d'une Mathématique qui reflétait la Loi de l'Éternité, celle d'un équilibre secret échappant à toute morale. C'était cette Loi qui énonce que, dans l'Infini, ce qui nous semble juste ou injuste s'efface devant *ce qui doit être* car *ce qui doit être* est *Ce qui construit* au-delà des Temps.

Au petit matin, j'avais déjà regroupé Éliazar, André et quelques autres hommes, disponibles et bons marcheurs, autour de moi. Il me fallait intervenir afin que Yo Hanan soit libéré au plus vite.

Étaient-ce les Romains qui l'avaient emmené? Pas directement non, mais les hommes d'armes de celui à qui ils avaient délégué le pouvoir dans cette région: Hérode².

J'ai fermé les yeux, j'ai appelé... et l'image d'une forteresse trônant sur une montagne aride s'est imposée à moi.

– «Ce doit être Macheronte³, est intervenu Philippe, c'est souvent là, dans cette région, qu'on emmène ceux qu'on accuse de sédition. Je crois qu'il est inutile de s'y rendre, Rabbi, on ne nous laissera pas approcher. Hérode est cruel...»

Je savais que Philippe voyait juste. De quelle autorité jouirions-nous dans un tel contexte? Mon intention fut donc d'éviter les chemins hasardeux des rives Est du lac et de couper au plus court pour nous rendre à Jérusalem. Il fallait agir de façon efficace et il semblait évident que seul le Procureur de Judée pouvait avoir un certain poids sur Hérode.

Oh, Jérusalem! J'aurais aimé me dispenser d'aussi rapides retrouvailles avec son émouvante dureté... mais mon oncle Yussaf y vivait et y était influent dans bien des milieux. s'Il existait une solution d'homme à un destin qui n'était pas tout à fait de l'ordre de l'humain, elle ne pouvait passer que par lui. Peut-être même aurait-il ses entrées à Macheronte...

Nous avons été une quinzaine à prendre la route. Qu'avions-nous à emporter si ce n'était un manteau, quelques galettes et un peu d'eau? Étrangement, on aurait pu croire que le ciel tenait à s'accorder à la couleur des événements. Le vent de la nuit était tombé et un voile grisâtre s'était installé sur les collines, les oliveraies et les champs.

Tout en marchant d'un pas énergique, j'ai voulu enseigner à ces hommes qui n'attendaient que cela. J'ai voulu leur enseigner la Joie parce que c'était le meilleur moment pour le faire. Je suis alors parti de la forme d'un nuage qui évoquait celle d'un visage souriant.

– «Regardez, mes amis, levez la tête... Nous marchons aujourd'hui avec la peine au cœur mais remarquez la trace d'un autre cœur au-dessus de nos têtes. C'est celui d'Awoun qui trouve toujours le moyen de créer une ouverture afin de nous faire signe. Peut-être croyez-vous que ce sourire fugace ne signifie rien... Toute chose, je vous le dis, porte son lot de significations. Toute chose vient chercher notre regard, notre écoute, notre intelligence.

Oui, nous peinons tous sur cette terre... mais si nous apprenons à laisser notre âme se faufiler entre les interstices des formes et de la lourdeur des apparences, c'est un autre monde qui vient à se révéler. Et celui-là est fait de Joie, je vous l'assure!»

– «Comment peux-tu dire cela, Maître? s'est écrié Éliazar. Es-tu joyeux en cet instant?»

– «Mon cœur d'homme a de la peine, mon frère, et j'éprouve cette peine si je me cramponne à lui, si je demeure dans sa périphérie en cet instant puis dans ceux qui suivront. Mais, vois-tu, je connais un autre Cœur qui est au sein même de mon cœur d'homme et Celui-là est mon refuge... non seulement quand tout est souffrant mais également quand le soleil brille. C'est mon point de Paix, celui où toujours je tente de résider car rien ne peut le ternir ni l'entailler. Il est... le Germe de mon Père en moi, à la fois Son sourire permanent et aussi le mien. Si je vois la peur ou la douleur approcher alors, dans mon âme je cours plus vite qu'elles et je m'installe dans le même sourire que celui de ce nuage. C'est ainsi que naît la Joie dont je te parle.»

– «Tu peux donc peiner, souffrir et être cependant dans la Joie?»

– «J'ai appris à me souvenir de cet état et à y pénétrer. Et toi aussi tu le pourras... et vous le pourrez tous car nous sommes nés du même Père... et de la même Mère... dans l'ineffable Joie de leur Création. Croyez-vous donc

que tout ait été engendré dans la peine et la souffrance? Lorsque l'homme et la femme s'unissent, est-ce dans la douleur? C'est dans un élan...»

– «La Joie dont tu parles n'est pas humaine, Rabbi...» fit Simon.

– «Au contraire, elle l'est... C'est l'image que l'humain a de lui-même qui l'en prive. Viendra le temps où je vous enseignerai pourquoi l'homme et la femme n'ont pas encore compris ce qu'est l'état humain dans sa vérité première. Quant à la joie telle que vous la pensez, je ne l'appelle pas Joie, car elle n'est que l'inverse de la tristesse, son autre versant susceptible de fluctuer, lui aussi, au gré des jours. La Joie qui sera mon cadeau à ce monde, mes amis, est une assise, une inaltérable position intérieure.»

Personne n'est parvenu à commenter ces paroles ni à poursuivre la réflexion. Du reste, il s'est mis à pleuvoir, ce qui nous a incités à allonger le pas.

– «Où dormirons-nous cette nuit? a aussitôt demandé quelqu'un. Tu connais cette route, Rabbi?»

– «Pas davantage que toi. C'est celle qui nous a été indiquée à la sortie de Tibériade, celle des collines, la plus rapide et, croismoi, c'est aussi la plus facile de toutes celles que je te ferai parcourir! Pour ce qui est de savoir où nous dormirons cette nuit... nous dormirons, c'est tout...»

Sur ce, quelques-uns commencèrent à dire qu'ils avaient faim et d'autres encore qu'ils étaient fatigués; quant à Philippe, il a voulu parler d'une échoppe dont il se souvenait à Jérusalem ainsi que des beaux tissus que l'on pouvait y admirer. Et comme je me taisais, il s'en est trouvé trois ou quatre, derrière moi, pour se chamailler au sujet de l'importance d'avoir ou non une robe parfaitement propre pour aller au Grand Temple.

J'ai souvenir que leurs discussions durèrent longtemps. On aurait dit que je n'étais plus tout à fait là, parmi eux, eux qui voulaient pourtant que je les emmène bien plus loin que ce qu'ils connaissaient de leur propre personne.

Le jour déclinant nous a finalement fait nous arrêter au pied d'une tour en ruines. Les discussions allaient toujours bon train, alors, je me suis assis et je les ai regardés vivre...

Je les voyais tels des enfants qui se débattaient au milieu de problèmes qui n'en étaient pas... et plus je les regardais profondément plus je les en aimais tout en me disant qu'il avait été un temps - loin, loin dans une "mémoire d'ailleurs" - où j'avais nécessairement été semblable à eux, égaré dans une jungle de tâtonnements et d'inutiles interrogations. Un temps de puérilité puis

d'adolescence qu'il avait fallu que je traverse à force de blessures mais également et surtout de volonté.

Aussi était-ce cela qu'il me fallait leur enseigner sans plus tarder: la volonté, un vouloir aimant, celui qui commencerait par le centrage de leur conscience. Mais pour cela, il y avait une discipline à accepter, une exigence à rechercher. Qui allait pouvoir dire oui à l'une et à l'autre? Seuls ceux-là marcheraient, suivraient, grandiraient et me prolongeraient...

Pourtant, je le savais, tous étaient de vieilles âmes... Alors quelle sorte de vieillesse fallait-il cultiver en soi pour se débarrasser à jamais de l'endormissement, fût-il bref? Il fallait dépasser la vieillesse!

Le lendemain, au réveil, encore engourdis par l'humidité, ils furent plusieurs à venir me trouver comme pour s'excuser de leur inconsistance de la veille. Face à leurs mines, je n'ai pu m'empêcher de rire. Un à un, je les ai embrassés; c'était aussi une façon de les enseigner.

– «Cela fait-il partie de ta Joie, Rabbi? à questionné André, totalement désarmé par ma réaction. Nous sommes auprès de toi, nous gaspillons notre temps, nous te faisons perdre le tien... et voilà que tu ris et nous embrasses! Je ne comprends plus rien.. Pourquoi?»

– «Pourquoi? Mais c'est tout simple! On appelle cela de l'amour... et cet amour-là, vois-tu, il n'est pas dans les Livres. Et vous tous, entendez-le bien... Sachez qu'il y aura toujours quelque chose qui ne sera pas dans les Livres car les mille formes de l'amour s'inventent et se réinventent à chaque instant sans qu'on puisse les immobiliser à l'ombre d'un mot ou d'une phrase. Et maintenant que cela est dit, redressez-vous et vivez!»

Il se passa trois autres journées de marche avant que nous ne parvenions à Jérusalem. La seule vue de ses lourdes murailles me provoqua un singulier pincement au cœur. En contrebas de celles-ci, il existait un bethsaïd à flanc de montagne, en partie dissimulé par des rochers et des arbres nouveaux. J'y ai aussitôt amené la quinzaine d'hommes qui m'accompagnaient. C'était là que nous logerions. Des nattes y étaient certainement empilées en abondance, attendant - selon la tradition de la Fraternité - quelque voyageur, malade ou mendiant. Chacun s'arrangerait là comme il le pourrait, déjà assuré d'obtenir un peu de nourriture et d'eau fraîche.

Quant à moi, bien que l'on n'y voyait plus guère, j'ai invité Éliazar à me suivre chez mon oncle Yussaf afin de lui parler de Yo Hanan. Je doutais que la nouvelle lui soit parvenue aussi rapidement qu'à moi. Et puis... parce que

plus les semaines passaient, moins le Feu de mon Père en moi laissait de place à un véritable repos pour mon corps.

Pour ce qu'il en était de celui de mon âme, soit je ne l'avais jamais connu tant cette âme avait toujours été bouillonnante soit, au contraire, il avait toujours été son état naturel tant la Flamme qui l'animait était aussi faite d'une sereine détermination.

– «Jeshua! s'est écrié Yussaf, une lampe à huile à la main, pendant que je franchissais le portail de sa demeure. Puis, aussitôt, il s'est repris... Maître... toi ici?»

Nous nous sommes offert une longue accolade, puis mon oncle pleura presque en apercevant en ma compagnie Éliazar, le frère de Martâ, son neveu. Alors, sans attendre, je lui ai annoncé l'arrestation de Yo Hanan. Effectivement, il n'en avait pas été informé.

– «C'était... écrit, a-t-il soupilé en s'asseyant sur le rebord du puits qui était au centre de sa demeure. Trop de braises en lui! Beaucoup trop! Je l'ai entendu parler à plusieurs reprises... On aurait souvent dit qu'il soutenait les Iscarii⁴ à force d'annoncer un Mashiah capable d'embraser tout le pays...»

Yussaf et moi avons parlé une bonne partie de la nuit cependant que la fatigue avait eu raison d'Éliazar, enroulé dans une couverture sur un lit de corde. Le temps ne s'écoulait pas et je me souviens du son lancinant de l'un de ces énormes tambours dont la vibration s'échappait parfois du Grand Temple et qui paraissait ne jamais vouloir cesser.

Douleur ou Joie d'être là? Douleur ou Joie? La Joie l'a emporté. La Force de Vie, Celle qui supplantait tout était trop forte en mon être pour que je courbe l'échine devant l'inéquité de ce monde.

Yussaf ferait tout, bien sûr, pour la libération de Yo Hanan mais lui et moi savions que nul n'empêche jamais le vent de souffler comme il l'entend.

Mon oncle a disparu la majeure partie de la journée du lendemain. Il avait reconnu que le Procureur de Judée, Pilate, était sans doute le seul au pays à pouvoir influencer Hérode.

Je savais qu'il parcourait la ville, allant du Commandement romain à toutes les riches demeures où il avait quelque connaissance influente. J'ai appris par la suite qu'il avait même été jusqu'au cœur de la forteresse Antonia car ce Pilate dont j'avais rarement entendu parler jusque là avait des interrogatoires à y mener...

Le soir, lorsque je l'ai retrouvé, Yussaf était épuisé et découragé. Le Procureur lui avait finalement dit qu'il n'interviendrait pas dans les affaires

de la Pérée puisque cette région n'était pas sous sa juridiction.

Tous ceux qui avaient fait la route avec moi depuis Caphernaüm étaient alors à mes côtés. Leurs crispations, voire leur colère contenue face à la situation, alourdissaient l'atmosphère de la maison de mon oncle. Par ailleurs, quelques-uns d'entre eux étaient déjà visiblement mal à l'aise en découvrant un luxe et une abondance auxquels ils n'avaient jamais eu accès.

– «Si je puis me permettre... m'a dit Yussaf en me prenant à part tandis que les uns et les autres mangeaient et buvaient un peu; si je puis me permettre... prends garde à ce qu'il ne t'arrive pas la même chose qu'à Yo Hanan. La vérité est qu'on commence déjà à parler un peu de toi ici. Jérusalem est à la fois grande et petite... comme le pays. Tout se dit vite et de n'importe quelle façon, souvent. Et quand je vois ceux qui t'accompagnent... lequel d'entre eux pourrait t'aider? Ce ne sont que des pêcheurs pour la plupart.

Alors, si tu es le Mashiah, comme je le crois et comme l'ont lu les prêtres à ta naissance, fais-toi plutôt de solides amis ici à Jérusalem et touche les cœurs qui ont quelque pouvoir.»

En entendant ces paroles, j'ai attiré mon oncle à l'autre bout du jardin et je lui ai pris la main. Je m'apercevais du décalage qu'il y avait entre sa pensée, ses espoirs et la vraie raison de mon retour. Sa vision du Mashiah ne semblait pas si éloignée de celle qui avait poussé Yo Hanan à des paroles extrêmes.

– «Yussaf, ai-je fait à voix basse, as-tu vraiment compris *Ce* qui m'habite? As-tu senti Sa Présence en moi? Crois-tu que cette Force-là veuille armer les bras et déchaîner la violence face à Rome tout entière? Oui, je suis le Mashiah et tu es le premier à qui je l'affirme ainsi... mais je ne le suis pas comme celui que tu t'es - que vous vous êtes tous - plus ou moins imaginé...

Vous rendre libres? Oui... c'est bien ce que je suis venu accomplir, cependant je ne vous ouvrirai pas une porte débouchant sur une nouvelle prison, identique à la précédente.»

J'ai deviné que Yussaf cherchait mes yeux dans l'obscurité mais qu'il ne les trouvait pas et que cela prolongeait la confusion qui régnait en lui, alors je l'ai tiré vers moi et nous nous sommes rapprochés de tous, là où il y avait quelques flambeaux plantés dans les murs et qui crépitaient encore. Il fallait que je parle, que je “dise des choses” car trop de mots inconsiderés, trop de pensées contradictoires partaient dans toutes les directions.

– «Il y a un Vent qui s'est levé sur notre monde, mes amis, et ce Vent s'est engouffré en moi... et ce Vent va souffler la plus puissante tempête que vous

puissiez imaginer. Maintenant, si vous avez des oreilles et un cœur, sachez bien qu'Il va y pénétrer également et vous projeter là où vous ne pensiez jamais pouvoir aller! Avez-vous des oreilles et un cœur?»

Il y eut un sursaut chez tous ceux qui étaient présents et qui finissaient de manger. Éliazar s'est même levé puis André, Barthélemy et d'autres comme si, soudainement, j'avais mis en doute le fait qu'ils avaient une âme.

– «Si nous avons un cœur et des oreilles, Maître? Pourquoi serions-nous alors à tes côtés en cet instant? Pourquoi aurions-nous marché jusqu'ici? Nous avons des familles à nourrir, des barques et des filets!»

Je les avais piqués et c'était ce qu'il fallait pour que l'Essentiel soit dit, que le vrai Soleil qui nous avait réunis soit au centre de tout et qu'il n'y ait nulle confusion, nulle impasse, nulle tiédeur. Puis, j'ai repris d'une voix forte:

– «Si nous sommes ici, c'est à cause de Yo Hanan, vous le savez. Mais, je vous le demande, pourquoi ont-ils pris Yo Hanan? Certainement pas pour l'Éternel qu'il veut appeler en chacun et dont ils n'ont que faire! Ils l'ont emprisonné pour le Mashiah qu'il annonce...»

– «Mais ce n'est pas juste, Rabbi! Il t'a montré devant tous comme étant le Libérateur!»

– «Oui, André... aussi est-ce à cause de moi, ou plutôt de ce qu'il a cru de moi, qu'on l'a emporté car il a mêlé ses espoirs à la réalité qui est mienne et qui ne peut être teintée de rien d'autre que de ce qui fait la vérité et la force de mon Père, de notre Père à tous. Alors, je vous le demande... Ce soir, quel est votre Mashiah à vous? De quoi voulez-vous qu'il soit fait?»

Il y eut un très long silence, un silence que j'ai intentionnellement fait durer par quelque force dirigée du centre de ma volonté.

– «Je vais vous le dire. “Votre” Mashiah est fait d'un inquiétant mariage entre un glaive et une colombe, un mariage qui ignore s'Il est destiné à la Terre ou au Ciel... Un tel Libérateur devrait, selon vous, naître d'un besoin de guerre et d'un désir de paix. Étrange, non?

Si c'est celui-là que vous attendez, que vous espérez en me suivant après l'émerveillement créé par quelques guérisons ou ce qui vous semble être des prodiges, alors sachez bien que vous vous fourvoyez. Je ne suis pas et ne serai jamais ce Libérateur là!

Awoun m'a rendu visite et a pris racine en moi pour un autre type de mariage: *celui d'un glaive forgé pour trancher l'orgueil et l'avidité et d'une colombe née pour développer le regard et la puissance de l'aigle.*

Comprenez-vous ce que cela signifie? La Paix est le seul royaume auquel prétend mon cœur! Et cette Paix-là, répétez-le, n'est pas et ne sera jamais celle des faibles car elle se forgera sur l'enclume de ce monde.»

– «Mais Yo Hanan, alors...» est alors intervenu timidement Philippe.

– «Yo Hanan? La seule évocation de son nom me peine plus que vous ne le pensez depuis plusieurs jours et si nous sommes ici, c'est pour lui et parce qu'avec lui nous devons jouer le jeu de ce monde. Mais en vérité, Yo Hanan est avec lui-même en cet instant et seule son âme sait ce qu'elle a décidé. Maintenant. cette nuit entière, je vous demande de prier et de vous affermir en vous...»

Le lendemain matin, je me suis rendu en personne au palais de Pilate. Cela n'a jamais été dit. Pilate m'a reçu sans difficulté, sans raison valable non plus étant donné l'insignifiance de qui j'étais alors. Lui-même n'a pas dû comprendre. Sans doute est-ce ma détermination qui a fait tomber tous les obstacles.

Le Procureur était un homme d'âge mûr, assez froid, et je ne suis pas resté longtemps en sa présence. Rien ne semblait vraiment le concerner.

À première vue, il était comme un fruit sans saveur issu de la domination romaine, ce genre de personne qui, au fil des siècles et des millénaires, se duplique, se reproduit presque à l'infini parce que dénuée d'identité réelle. On aurait pu simplement y voir un pur reflet du Pouvoir, ne sachant trop lui-même comment il en était arrivé là.

J'étais cependant certain qu'il n'y avait nulle méchanceté en sa personne. En ressentant tout cela, j'ai éprouvé un peu de peine pour lui. Lui aussi avait un masque et était en voyage...

Chacun fut abasourdi que j'aie pu obtenir une telle rencontre envers et contre tous les barrages et les protocoles.

Quant à moi, dès ma sortie du lieu où Pilate m'avait reçu, j'étais déjà convaincu de l'inutilité de ma démarche. J'avais surtout agi selon ce vieux principe qui dit qu'il ne faut jamais négliger une porte de bois lorsqu'il s'en présente une. Les autres, plus subtiles, viennent après. Il faut toujours accepter de payer le tribut qui revient au monde dans lequel on vit, ceci est une des lois qui préservent son équilibre.

– «Le libéreront-ils, Rabbi?» demanda quelqu'un lorsque, le soir même, nous nous fûmes rassemblés spontanément au bethsaïd.

– «Ils ne le feront pas... Soyez pourtant en paix car j'irai voir Yo Hanan.» Philippe a aussitôt réagi.

– «Hérode n'est pas Pilate... Ils ne te laisseront pas entrer et encore moins l'approcher!»

– «Qui t'a dit que j'avais besoin de mes jambes pour lui parler?»

– «Enseigne-nous ta façon de faire... Nous aussi nous voulons le voir comme tu nous suggères que tu sais le faire...»

– «Me crois-tu si je te dis que je n'ai pas de façon de faire mais seulement une façon d'être? Si tu veux des ailes, mon frère, apprend d'abord à bien marcher. C'est avant tout pour cela, pour la marche, que vous m'avez rejoint... et quand vous m'aurez vraiment reconnu, vous ne penserez plus qu'à la beauté de cette marche. Quant aux ailes, elles vous seront données par surcroît.»

Avant que chacun ait déroulé sa natte et s'y fût allongé, avant aussi que la dernière lampe à huile se fût éteinte d'elle-même, j'ai enfin annoncé à tous que je laisserai passer deux journées entières avant que d'envoyer mon âme rendre visite à Yo Hanan puisqu'il fallait jouer jusqu'au bout le jeu de l'ordonnance des choses.

Deux jours s'écoulèrent donc et j'ai en mémoire qu'ils ne furent pas anodins. Comment auraient-ils pu l'être pour qui que ce soit?

Sur le sentier qui menait de notre bethsaïd à l'une des portes de Jérusalem, il y avait un endroit où avaient pris l'habitude de s'entasser des mendiants et aussi des indigents dont l'état constituait le gagne-pain.

Dès le premier matin, l'un d'eux s'est traîné devant moi comme pour barrer mon avance et celle des hommes qui me suivaient. C'était un adolescent et il avait les bras et les jambes couverts d'ulcères. Son regard m'a aussitôt rejoint. C'est toujours derrière l'éclat des yeux que tout se joue.

Comme il parvenait difficilement à se lever, je me suis accroupi devant lui. Sans rien dire, il m'a tendu le creux de sa main pour y recevoir une aumône. D'un geste de la tête, je lui ai fait signe que non, que je ne lui donnerais rien.

– «Pourquoi non, Rabbi? s'est-il plaint, tu es riche...»

– «Oui, en effet, je suis très riche, mais toi tu ne m'as rien demandé. Tu t'es traîné sur le sol, tu m'as tendu la main et, pendant ce temps-là, je n'ai rien entendu qui vienne de toi.»

– «Tu n'as pas vu mes plaies?»

– «Ce ne sont pas elles qui m'intéressent...»

– «Quoi alors?»

– «C’est ce que tu ne fais pas de ta vie... car ce que je vois, c’est que toi tu ne t’intéresses qu’à tes plaies.»

L’adolescent a changé de visage... alors pour convoquer son âme, je lui ai donné une petite gifle, assez sèche, puis, avant qu’il ne puisse réagir, je lui ai ordonné de s’allonger.

Sans dire un mot de plus, j’ai aussitôt pris un peu de terre, j’ai mélangé celle-ci à ma salive et je l’ai appliquée rapidement sur chacun de ses ulcères. Enfin, tandis que j’accomplissais ces gestes hors de toute réflexion, j’ai senti un torrent d’amour qui dévalait de mon âme vers la sienne, un flot d’une fraîcheur extrême, explosant de vie et réparateur...

Je ne m’étais jamais vu agir ainsi, avec tant de vigueur et de rapidité.

Dans l’acceptation, le tout jeune homme n’a pas dit un mot et ses yeux se sont fermés, sans doute pour éviter d’avoir à pleurer. Tous ceux qui étaient présents, par contre, n’ont pu retenir leurs exclamations: Les uns après les autres les ulcères se refermaient, ils se gommaient telles des empreintes laissées sur le sable d’une plage et qu’une vague serait venue effacer.

Je n’avais toujours pas relevé la tête mais j’ai deviné qu’un attroupement se créait dans mon dos et grossissait. Lorsqu’enfin je me suis redressé, il y avait un cercle d’une bonne centaine de personnes qui nous entouraient et chuchotaient.

– «Eh bien! leur ai-je dit, vous pourrez donc témoigner de ce que peut faire le Souffle d’Awoun, quand Il décide de se lever.»

La foule s’est disloquée, subjuguée, et moi je suis parti tandis que le Soleil explosait encore dans ma poitrine et qu’à travers Lui j’étais conscient du coup que je venais de porter pour la première fois à tout le peuple de Jérusalem.

Dans la première des ruelles, alors que j’avais à peine semé tous ceux qui voulaient me suivre, j’en ai pleuré un instant. Pas de tristesse ni de joie mais rien que pour le fait d’être à ma place et de Servir!

¹ Voir Tome 1, fin du chapitre II.

² Hérode Antipas, fils d’Hérode le Grand.

³ La forteresse de Macheronte était située sur l’actuel territoire de la Jordanie dans une contrée qui se nommait alors la Pérée et dont Hérode Antipas avait la gouvernance.

⁴ Pour rappel, les Zélotes, résistants armés face à l’occupation romaine.

Chapitre VIII

De Yo Hanan à Myriam

«Yo... m'entends-tu?»

Au moment qui m'a semblé le plus opportun, tandis que la prière du soir était murmurée dans toutes les maisons de Jérusalem, il n'a fallu qu'un simple élan à mon âme pour rejoindre Yo Hanan à Macheronte.

Mon cousin était là, replié sur lui-même à deux pas de moi, au creux de l'obscurité de son cachot. Il m'a été facile également de densifier mon corps de lumière... un simple travail de ma volonté bien centrée et d'union consciente avec la vibration de mon Père dans ma chair.

– «Yo... m'entends-tu?» ai-je répété.

J'ai aperçu sa silhouette bouger lentement, péniblement, puis sa tête se redresser pour fouiller la noirceur des quatre murs de sa cellule. Mais en vérité, il n'y avait plus de noirceur et Yo Hanan a sursauté...

J'étais debout devant lui dans mon habit couleur de lune et je devais emplir tout son champ de vision. Instantanément il s'est ressaisi et a plaqué son dos contre la pierre brute de la muraille, Son visage était en partie tuméfié.

Tout de suite, il a murmuré:

– «Oh, mon frère... Maître...»

Comme il voulait s'agenouiller et me toucher les pieds, j'ai tendu mon bras pour l'en empêcher. Alors, j'ai vu que le tissu de mon âme était assez solide pour percevoir la résistance de sa peau.

– «Me voici, Yo... tu doutais, n'est-ce pas?»

– «Viens-tu me libérer? Je ne sais même pas si je le veux. Je me suis déjà vu ou cru mort... Je ne sais... Que ferais-je de ma vie?»

– «C'est à toi de me le dire...»

– «Je l'ai déjà reconnu et annoncé devant toi, a-t-il repris, je dois maintenant diminuer, me faire tout petit... Mais comment le pourrais-je si je suis dehors, sous le soleil et que je retrouve ma rivière et mon désert? Ma place est peut-être ici...»

– «Ici n'est rien, Yo...»

Je me suis alors rapproché de lui et c'est moi qui me suis agenouillé.

– «Te souviens-tu de cette entente que toi et moi avons passée un jour en une Terre qui n'était pas tout à fait de cette Terre?»

– «Je la sais quelque part en moi mais ma tête l’a oubliée et je ne peux plus en parler.»

– «Est-ce le contenu de ta tête qui importe? Je suis venu chercher en toi une autre mémoire, aujourd’hui... et c’est par elle qu’en cet instant je veux te poser cette question: *Quel est le vrai visage du Mashiah qui est inscrit en toi?*»

– «Mais c’est le tien, Maître...»

– «Ce n’est pas de cela dont je te parle, Yo Hanan.»

À ces mots, j’ai vu mon cousin claquer des dents. Son corps n’avait pas froid mais son âme tremblait parce que je venais de la toucher en un point sensible.

C’est alors que je me suis mis à lui parler du véritable rôle du Libérateur dont il était venu préparer le chemin. Un rôle dans lequel le couteau et le glaive n’auraient aucune place.

Il savait tout cela bien sûr au fond de son cœur, cependant une part de lui espérait néanmoins que les desseins du Divin pouvaient s’accommoder des révoltes humaines et les servir... tout au moins là, pour le peuple de Judée, de Galilée, de Samarie et d’ailleurs alentours. Il espérait comme tant d’autres que le Mashiah serait un meneur d’hommes tout autant qu’un meneur d’âmes.

– «Je ne suis même pas un meneur d’âmes, lui ai-je dit, car l’âme est ce qui entretient souvent le masque de l’homme. Elle parvient à nourrir tous les arguments pour justifier ses appétits. Non... je suis un révélateur d’esprit... certainement pas un meneur d’âmes ni d’hommes. Et, crois-moi, je ne suis pas venu pour ceux de ce pays mais pour l’humanité entière de ce monde.»

Nous nous sommes longuement parlé, Yo Hanan et moi. Il affirmait comprendre ce sur quoi j’insistais, pourtant je voyais bien qu’il y avait tant de révolte en lui contre les iniquités de cette Terre que c’était toujours sa personnalité qui réagissait et prenait le dessus.

Il était décidément long, long le chemin qui menait l’être humain du labyrinthe de ses prétextes jusqu’à sa véritable demeure.

Avant de quitter mon cousin lorsque le moment en fut venu, je lui ai posé la question une dernière fois...

– «Veux-tu sortir d’ici?»

– «Je ne le sais toujours pas...»

Ce furent à peu près les derniers mots que nous avons échangés. Je lui ai pris les mains puis, lentement, je me suis laissé happer par la réalité de mon

corps, à Jérusalem.

J'aurais dû en éprouver une peine infinie mais la Force qui était en moi m'empêchait de m'y plonger. Elle lançait son regard si loin à l'horizon que je ne percevais qu'une ordonnance et une logique parfaites à tout ce qui était. Alors, plutôt que la peine, c'est la tendresse qui m'a emporté tout entier dans son discours hors du temps.

Je logeais chez Yussaf cette nuit-là et, lorsque les premiers chants d'oiseaux ont annoncé l'aube, je priais déjà dans le jardin intérieur de sa demeure. Que ou Qui priais-je? L'Infini, sans visage et sans nom bien sûr, pas même celui d'Awoun parce que je me sentais immergé dans les profondeurs de Son océan et comme faisant partie intégrante de Ses vagues. Rien ne pouvait arriver qui soit inutile, sans signification ni même mauvais. Difficile ou douloureux peut-être, oui, mais pas mauvais.

Et en vérité, c'était plutôt une journée douce qui s'amorçait pour mon être. Ce fut celle où j'ai rencontré Myriam, la fille adoptive de mon oncle. Celle-ci logeait chez lui pour quelque temps ainsi qu'elle le faisait souvent. Lorsque Yussaf me l'a présentée la main sur le cœur, je l'ai immédiatement reconnue, un peu comme si le livre de ma vie était déjà rédigé et que je venais de retrouver la page où son nom figurait pour la première fois à côté du mien.

Myriam devait être à la découverte d'une page analogue dans le sien car elle a aussi semblé me reconnaître bien qu'elle n'ait absolument pas voulu le laisser paraître. Cela disait combien elle était fière et rétive. Sa force et sa faiblesse... ainsi que chez toutes celles et tous ceux qui sont parvenus à l'un des tournants de l'éclosion de leur être.

Heureux est celui qui sait reconnaître ces masques-là, ces âmes-là et - en quelque espace sacré derrière et au-dessus d'eux - ces esprits-là.

Par sa démarche et les mots qu'elle m'a alors adressés, Myriam ne cessait d'avouer qu'elle voulait forcer les événements, le monde et ce qu'elle pensait être une destinée tronquée, brisée... la sienne.

Une "malmeneuse" de routines... c'était cela qu'elle annonçait d'elle-même et qui était bon et éloquent dans ce sourire qu'elle voulait contrôler.

À plusieurs reprises, je l'ai regardée aller et venir dans la maison de Yussaf. D'une beauté peu classique, elle arborait surtout une abondante chevelure qui semblait mal s'accommoder des voiles que les femmes s'efforçaient de revêtir.

À la voir faire et s'adresser avec aisance aux deux ou trois domestiques de son père, j'ai rapidement compris qu'elle n'était pas très portée à accomplir

les petites tâches du quotidien. Elle se sentait d'une "essence différente" qui la rendait à la fois satisfaite et souffrante.

Tandis qu'elle sortait dans la ruelle au même moment que moi, je lui ai demandé comment se portaient ses plantes et ses herbes à Migdel, dans le jardin attenant à la maison que Yussaf avait mise à sa disposition près du lac de Kinnereth.

– «Tu sais cela?» m'a-t-elle d'abord répondu d'un ton qui voulait me donner l'impression que j'entrais par effraction dans sa vie.

Et puis, elle s'est aussitôt reprise et, tout en changeant de ton, elle m'a alors beaucoup questionné sur mes voyages. Ce fut sa façon de ne pas parler d'elle. J'avoue lui avoir répondu assez parcimonieusement.

Il était difficile pour moi d'entrer dans le passé de Jeshua. Bien que le plus infime détail en fût gravé jusque dans mes cellules, depuis la Pyramide et les rives du Yarad, je n'étais plus centré que sur l'instant présent et, parfois, sur les effluves et les signes annonciateurs du lendemain qui se préparait.

– «Je vis intensément chaque instant qui se présente, Myriam, ai-je fini par lui dire, et c'est pour partager la richesse de celui-ci que je suis revenu de là où le soleil se lève... car c'est en lui que les tourments cessent. J'aimerais t'enseigner comment non pas t'immobiliser mais entrer et te déplacer en un tel instant jusqu'à le faire tien. Le veux-tu?»

Myriam n'a pas su comment me répondre. C'était prévisible car ma question était trop inattendue et inconfortable pour l'image d'indépendance qu'elle avait pris l'habitude de donner d'elle.

– «Tu sais, à part mes herbes, je ne sais pas si je peux étudier.»

– «Qui te parle d'étudier? Cet instant que nous partageons présentement demande-t-il à être étudié? Il appelle seulement à être vécu et à ce qu'on entre en lui... comme quand on s'immerge dans l'eau et que l'on est seul avec soi, marié à cette eau.»

Myriam n'a toujours pas répondu. C'était le signe de son entrée en fermentation.

Je l'ai laissée sous une arcade aux premiers étals d'un petit marché de légumes débordant d'activité et où les paniers passaient de tête en tête. Il se vendait des résines odorantes non loin de là; j'y avais donné rendez-vous à tous ceux qui avaient fait la route avec moi.

Je me souviens que ceux-ci étaient en proie à une certaine agitation lorsque je les ai rejoints.

Depuis la guérison des ulcères du jeune garçon, disaient-ils, le bethsaïd était presque pris d'assaut par une foule de personnes qui me cherchaient dans l'espoir, elles aussi, d'une guérison. Quant à eux, ils ne savaient que faire ni que leur répondre. Pour conclure, Barthélemy, dont la voix était forte, a finalement ajouté:

– «Alors, pour les faire partir, nous leur avons menti! Nous savons que tu n'aimes pas cela mais...»

– «Il n'est pas question d'aimer ou de ne pas aimer le mensonge, mon frère. Je te parle de fluidité... À chaque fois que tu mens, tu ajoutes un nœud sur le fil de ton âme. et même un petit nœud est un nœud à moins que tu ne saches aussitôt le défaire... Dites plutôt à ces femmes et à ces hommes que chacun a sa propre vie et que la leur rencontrera la mienne au juste instant s'ils voient plus loin qu'eux-mêmes.»

– «Pourquoi s'ils voient plus loin qu'eux-mêmes?»

– «Parce que sinon ils ne feraient que me croiser.»

Comme le soleil montait dans le ciel et que Jérusalem se montrait fort bruyante, je les ai tous emmenés en dehors de ses murailles, là où poussaient beaucoup d'oliviers et où nous pourrions sans doute trouver un peu de paix. Ce fut la toute première fois... Mon oncle m'avait dépeint la douceur du lieu, ses ombrages invitants et même le charme d'un pressoir à huile.

Je me revois encore franchir le Cédron dont le cours était presque à sec en cette période de l'année. Avant d'emprunter le pont qui le surplombait, il nous fallut toutefois, dès la sortie des murs, nous effacer devant le passage d'un groupe d'une petite centaine de soldats romains¹. L'homme qui était à sa tête, un centurion au torse recouvert d'une cuirasse d'écailles métalliques, jeta sur moi un regard surpris du haut de son cheval. On aurait dit qu'il me connaissait.

– «Il t'a regardé, Maître, me murmura à l'oreille André. N'est-ce pas inquiétant? On nous a dit que certains commencent à parler de toi, ici. Aujourd'hui, j'ai peur...»

– «Peur? Alors ne reste pas avec moi!»

André n'a plus ouvert la bouche jusqu'à ce que nous soyons arrivés à mi-hauteur de la colline aux oliviers.

– «Tu es dur, Rabbi...» a-t-il fait en sortant soudain de son mutisme.

– «Non, André, je suis exigeant... et plus tu vas avancer, plus tu en comprendras l'importance.»

Comme personne n'y travaillait, nous nous sommes assis à proximité du pressoir. Il y avait là, à flanc de colline, des pierres en abondance qui pouvaient se transformer en autant de sièges approximatifs.

Nous nous étions à peine installés que Barthélémy a très vite voulu reprendre la parole. Le front plissé, il ne cessait de se passer la main dans les cheveux. Ce que je lui avais dit concernant le mensonge le tracassait: *«Même un petit nœud est un nœud à moins que tu ne saches aussitôt le défaire...»*

– «Comment défaire un mensonge, Rabbi? Explique-moi.»

– «Oh, c'est simple... car c'est dans ton cœur que les choses doivent se passer. Si tu les construis dans ta tête, alors c'est différent. Maintenant écoute, Barthélémy...

Deux hommes se trouvaient un jour dans un champ de chardons lorsqu'ils en virent arriver un troisième qui courait. Celui-ci avait l'air effrayé. Ils le regardèrent passer puis s'enfuir.

En vint alors un quatrième qui courait, lui aussi, mais avec une pierre à la main.

– «Avez-vous vu passer un homme qui se sauvait?» leur demanda-t-il, l'air furieux.

– «Non, personne», lui répondit l'un des deux hommes qui étaient dans le champ.

Et celui qui était furieux s'en alla courir dans une autre direction.

Celui des deux hommes qui n'avait rien dit fit alors cette remarque à son ami:

– «Tu as menti... N'as-tu donc pas honte? C'est contraire aux Ecritures!»

– «N'est-il pas aussi écrit: "Tu ne jugeras point"? lui répondit l'autre. *Que fais-tu toi? Et que savais-tu de la volonté de frapper de l'un et de la nécessité de s'enfuir de l'autre? Et moi, en vérité, je n'ai pas menti car ma tête était dans mon cœur et mon cœur dans le don de la Protection. Il était vérité avec lui-même dans l'instant.»*

Ainsi en est-il... L'âme ne se blesse pas quand elle se tient dans la spontanéité et la cohérence du cœur. Le mensonge, lui, se construit dans la tête et dans l'intention de la tête qui est alors tromperie.

Quant à la vie, elle est semblable à un chardon. Si on t'apprend qu'elle pique, tu t'y piqueras. Si on t'enseigne à reconnaître et à aimer la beauté simple de sa fleur, c'est celle-ci que tu verras. Parfois, il est mieux d'être aussi simple qu'un âne et d'accepter de manger un chardon. Que celui qui a de longues oreilles me comprenne.»

Ma petite histoire a coupé court à tout bavardage. J'étais conscient qu'elle n'était pas si aisée à interpréter... mais j'étais également conscient que ces hommes qui avaient eu la volonté de m'accompagner jusque-là méritaient avant tout d'être aspirés vers le haut et que c'était de ma responsabilité de les y entraîner. Je devais forcer leur intelligence et réveiller ainsi leurs mémoires...

Il a fallu Simon pour rompre enfin le silence et les regards interrogateurs qui s'échangeaient.

– «Ainsi, Rabbi, tu places l'intention au-dessus de l'acte.»

– «Tu m'as bien compris... Lorsque l'intention est de nuire ou de tromper, lorsqu'elle naît de l'avidité sous toutes ses formes, l'âme se salit. Mais lorsqu'il n'y a nul calcul ni malice en elle, alors l'âme ne se souille pas. Je te le demande: Qu'est-ce que le Vrai et qu'est-ce que le Faux? Qu'est-ce que le Bien et qu'est-ce que le Mal?»

– «Il me semble que le Mal est ce qui engendre la souffrance...»

– «Crois-tu que ce soit aussi simple? N'as-tu jamais remarqué que ces deux Principes entre lesquels la Vie oscille sont aussi habiles que les hommes à se couvrir de masques?

– «Tu veux dire que le Bien d'un jour peut devenir le Mal du jour suivant... et inversement.»

– «Tu m'as bien compris, là aussi. Et si cette réalité est facile à constater, elle ne l'est ni à admettre ni à vivre. Ainsi en est-il également de ce qui nous apparaît comme étant le Vrai et comme étant le Faux.

Voilà pourquoi je vous demande d'appeler l'Éternel en vous... Parce qu'Il n'est ni Vrai ni Faux. Parce qu'Il se tient au-delà d'eux et que c'est dans cet Espace que je vous invite en Son Nom.

Voici maintenant que je pose cette question: Vous sentez-vous assez affermis dans votre cœur pour ressembler aux olives qui poussent en ce lieu et qui, toutes, passeront par le pressoir pour offrir leur huile?»

– «Mais les olives souffrent-elles, Rabbi?» hasarda Simon.

– «Que sais-tu de la Conscience qui se tient en amont de toutes les olives de l'univers? Et ne serais-tu pas, toi également, analogue à un fruit semblable à d'autres fruits tous issus d'une même Conscience se confondant avec l'Éternel?»

La journée se poursuivit ainsi, de questions en argumentations... Je m'appliquais à toujours tout ramener au cœur car lui seul permettait de ne rien figer. Je me souviens y avoir éprouvé du bonheur.

Pour la première fois, j'avais la certitude de pouvoir ensemer un champ sans avoir à subir la rude épreuve du dépierrage. La terre s'y montrait déjà meuble et révélait toute sa fertilité. Il était même étonnant de voir à quel point tous ceux qui m'écoutaient et qui - hormis Éliazar et Simon - n'avaient aucune instruction, captaient l'essence de mes paroles. Oui, sans le moindre doute, ils avaient déjà été pareils à des olives qui, en d'autres temps, avaient su donner de leur huile.

Entre deux phrases, il m'arrivait de faire une courte pause et je me plaisais alors à contempler les puissantes murailles de Jérusalem et de son Temple. On y brûlait tant de résines que, parfois, au gré du vent, leurs lourdes fragrances montaient jusqu'à nous. J'y retrouvais les parfums de Karmel et de très vieilles images venaient dès lors me rejoindre en désordre...

– «Aimes-tu cette ville, Maître?» me demanda Éliazar tandis que, le crépuscule approchant, nous redescendions vers le Cédron.

– «Comment ne pas l'aimer, mon frère? Je ne sais pas ne pas aimer même si – toujours – je sais que j'en ai le choix. Lorsqu'en un lieu la guerre et la paix se regardent les yeux dans les yeux, lorsque l'amour et la haine s'y côtoient, c'est que ce lieu a quelque chose à dire et qu'il faut alors s'y attarder.»

Ayant accompli tout ce que nous pouvions dans l'ordre de la matière pour faire libérer Yo Hanan, il avait été entendu que nous quitterions Jérusalem dès le lendemain. Cependant, dès que j'eus passé le seuil de la demeure de Yussaf, tout a changé.

Mon oncle s'est précipité vers moi... Je n'ai pas même eu le temps de poser ma main sur mon cœur et de le saluer... Déjà il m'annonçait l'arrivée prochaine d'Hérode. On en ignorait la raison mais c'était ce qui se disait dans toute la ville.

Yussaf y voyait bien sûr un autre espoir pour Yo Hanan s'il parvenait à obtenir une nouvelle audience. Je ne pouvais que lui donner raison. Notre départ de Jérusalem fut donc remis à plus tard jusqu'à ce que tout, définitivement, ait été tenté.

Myriam, qui logeait toujours là, en a paru particulièrement heureuse mais, en apercevant la lumière qui s'échappait d'elle dans des vagues d'un rose affirmé, il me sembla comprendre que Yo Hanan n'en était pas la seule cause.

Le lendemain, dès mon apparition dans la cour, je l'ai vue se précipiter vers moi pour me toucher les pieds. Deux mille années plus tard, je ne sais

toujours pas si j'en ai été surpris ou non. Comme cela ne venait pas de sa tête et que son geste disait la vérité de l'instant, je l'ai laissée faire... et, en cela et pour cela, cet instant s'est dilaté afin de mieux vivre ce qui commençait à ressembler à une reconnaissance mutuelle. J'ai encore en mémoire lui avoir posé ma main sur les cheveux. Ceux-ci ne portaient toujours pas de voile et n'avaient pas même été peignés.

– «J'allais le faire Rabbi, a-t-elle bredouillé d'une façon qui ne lui ressemblait pas et comme si elle voulait me prouver qu'elle avait deviné ma pensée. Oui, regarde...»

Et, tout en se relevant, elle me montra le gros peigne de bois qu'elle venait de sortir de sa ceinture. Alors, nous avons ri ensemble, très simplement. Notre rencontre de la journée s'est arrêtée là, sur une sorte d'exclamation ou d'horizons ouverts.

C'est là que ceux qui m'avaient accompagné s'annoncèrent au portail de la demeure de Yussaf. J'eus à peine ouvert celui-ci qu'ils s'engouffrèrent tous dans le jardin intérieur et qu'André s'empessa de refermer derrière lui la lourde pièce de bois ferré.

– «Que la paix soit sur nous tous, Maître, fit-il, un peu essoufflé. Cette fois, nous n'avons pas menti... Ils sont tous au bout de la ruelle... Ils nous ont suivis et savent maintenant où tu vis.»

André parlait évidemment des malades et des mendiants qui avaient pris l'habitude de m'attendre près du bethsaïd depuis deux ou trois jours.

– «C'est parfait comme cela, mes amis, leur ai-je répondu en ramassant mon voile de lin blanc. C'est aussi pour eux que je suis à Jérusalem...» Et comme ils paraissaient surpris, j'ai ajouté: «Qui sait si l'un d'eux n'a pas rendez-vous avec moi, ce matin? Ne croyez pas que vous serez toujours si peu nombreux à suivre *Ce* qui m'habite et à partager ma vie...»

L'instant d'après, j'ai posé le pied dans la ruelle. À l'angle de celle-ci, amassés à l'ombre d'une arcade de pierre et de sa cascade de plantes, une trentaine d'hommes et de femmes m'attendaient. Certains étaient assis sur le sol, la tête entre les mains, certains priaient ouvertement tandis que d'autres bavardaient à mi-voix. Lorsqu'ils m'ont aperçu, ceux qui le pouvaient ont couru dans ma direction.

Je me souviens leur avoir seulement demandé:

– «Qu'êtes-vous venus chercher ici?»

Ainsi que je m'y attendais, je n'ai pas obtenu de réponse audible. On ne me montrait que des plaies et des infirmités. Alors, j'ai cru bon de les

emmener un peu plus loin, là où l'ombre serait plus généreuse et mettrait en évidence *Ce* vers quoi je voulais les conduire, moi aussi sans l'aide des mots.

Il y avait un escalier de pierre... Je les ai invités à s'y asseoir puis je les ai regardés rapidement sans en oublier un seul, non pas pour leurs visages, bien sûr, mais pour y percevoir ne fût-ce qu'un éclat d'âme qui saurait me livrer une histoire d'amour. Cependant aucun de ceux que j'ai captés ne me fit ce cadeau...

Oui, ces hommes et ces femmes étaient tous vraiment bloqués dans leur souffrance. J'avais déjà décidé de guérir leur corps mais, quant à l'amour qui leur faisait défaut, je ne pouvais pas en faire la greffe sur l'arbre de leur âme. Je voyais combien ils étaient en manque de lui et avec quelle détresse ils en réclamaient, eux que - sans même les regarder - on devait sans doute chercher à éviter à travers tout Jérusalem ...

Je voyais cela avec une acuité infinie et tout en eux me disait que ce n'était pas uniquement d'amour dont ils manquaient le plus mais de la volonté de donner, eux aussi, un peu de cet amour qu'ils réclamaient.

L'être humain fait un immense pas lorsqu'il comprend que l'équilibre de tout ce qui est tient à l'échange, à la libre circulation de la même Vague aimante. Pour recevoir, il faut apprendre à donner...

Oh, évidemment, ce n'était pas cette ignorance qui les rendait nécessairement infirmes et malades car il est une multitude d'hommes et de femmes dont le corps est robuste et l'existence douce sans se préoccuper de faire s'épanouir en eux le don d'aimer. Ma pensée n'était certes pas celle des Sadducéens²!

Ce que j'ai perçu en un instant, c'est que toutes celles et tous ceux qui étaient là avaient l'âme fatiguée, si fatiguée qu'elle avait, dans un élan qui les unissait inconsciemment, reconnu la trace d'un parfum de Soleil, un tourbillon de Lumière qui pouvait tout changer...

Ainsi s'étaient-elles donné rendez-vous là, sans le savoir, parce que du point de lassitude où elles se trouvaient elles avaient vu poindre la lueur d'un espoir.

Il est toujours important et merveilleux de parvenir à reconnaître l'instant décisif d'un appel.

“Chacun de nous, m'avait autrefois dit le Vénérable du Krmel, chacun de nous voit un jour se présenter à lui sa possible ouverture des eaux de la Mer d'Édom³... “

En me remémorant ces paroles, j'ai descendu les marches sur lesquelles ils avaient pris place puis je les ai regardés une fois de plus, sans rien dire. Je n'avais jamais fait ce que je m'apprêtais à accomplir mais je n'ai pas douté un instant de ma capacité à le réaliser.

Il y avait un tel soleil de compassion au-dedans de ma poitrine que je ne pouvais faire autrement que de le déverser dans une explosion de tendresse. Il fallait juste que je le guide...

Alors, j'ai pris une longue inspiration, j'en ai fait descendre la force jusqu'à la base de mon dos, je l'ai faite tourner et, brusquement, je l'ai propulsée jusqu'à mon cœur afin qu'un Souffle immaculé s'en dégage et aille recouvrir tout ceux qui étaient là, en attente, en souffrance... Je l'ai vu ce Souffle virginal et je l'ai suivi dans Sa course enveloppante, aimante et si précise... Enfin, j'ai expiré par le nez, très lentement, le peu d'air qui restait dans ma poitrine. Ce fut tout...

Devant moi, de la dernière à la première marche, il n'y avait plus qu'un torrent de larmes. Même Éliazar et les autres qui étaient demeurés bien en arrière n'ont pu retenir les leurs.

Des coquilles, des carapaces, des cuirasses venaient de se fracturer simultanément et je savais intimement que, dans les instants qui allaient suivre, tous les désordres, toutes les plaies et les infirmités ne seraient plus.

C'était le moment pour moi de partir, de m'effacer à la façon d'un vent qui vient de balayer des nuages et qui continue sa course. C'est donc ce que j'ai fait aux premiers cris qui sont montés du petit escalier de pierre. Dans le même mouvement, j'ai invité Éliazar et les autres à me suivre parmi le labyrinthe des ruelles...

Au bout de quelques instants d'une avance assez rapide, nous sommes arrivés en bas des larges et longs degrés qui menaient au Grand Temple, en plein cœur d'une agitation bruyante et des troupeaux de moutons que l'on poussait du bâton.

Cependant, derrière nous, je percevais vaguement la présence d'un homme, un homme qui avait réussi à nous suivre tout au long de notre marche. Je me suis retourné...

Il y en avait effectivement un, vêtu d'une courte robe brune serrée à la taille au moyen d'un ceinturon de cuir. Il avait les cheveux mi-longs, bien entretenus, et les yeux vifs. Immédiatement, j'ai marché dans sa direction tandis qu'il faisait mine d'être surpris que je l'aie remarqué.

– «Tu étais sur les marches, parmi les autres, n'est-ce pas? Comment te nommes-tu?»

– «Judas, fit-il d'une voix sonore. Oui, j'étais là... et tu viens de me guérir. Mais... qui es-tu, toi aussi?»

Je lui ai souri. Sans le savoir, il venait de me poser la question la plus difficile qui soit.

Qui étais-je, en effet? Jeshua? Ce n'était plus vrai... Devais-je dire "le Mashiah"? Ce n'était certes pas à moi à me gratifier d'un tel titre! s'Il était justifié, il devait naître d'une reconnaissance générale et non d'une auto-proclamation. Et puis d'ailleurs, que signifiait ce nom, "le Mashiah"? Visiblement, il n'évoquait pas la même chose pour tout le monde.

– «Tu peux simplement m'appeler Rabbi, ai-je finalement répondu. C'est ce que tout le monde fait. Mais montre-moi plutôt ta blessure... Un coup de couteau, n'est-ce pas?»

Interloqué, Judas n'a pas hésité à soulever un peu de sa robe afin de dégager sa cuisse droite. À l'endroit de ce qui avait dû être une plaie, il n'y avait plus guère qu'une longue trace rosâtre.

– «Que veux-tu, au juste, pour me suivre de cette façon? N'as-tu pas ce que tu attendais?»

– «J'attends plus, Rabbi. Et surtout, je ne sais toujours pas qui tu es. On m'a dit que tu enseignes aussi. J'ignore si c'est vrai mais, si un jour je le peux, j'aimerais être de ceux qui t'écoutent. J'ai quelques idées, tu sais, j'ai étudié...»

– «Sais-tu aimer?»

– «Je le peux...»

– «Avec un couteau qui attire un autre couteau?»

Judas a baissé les yeux. J'ai alors posé ma main sur son épaule, je l'ai embrassé puis, tranquillement, après l'avoir béni, j'ai emmené Éliazar, André et tous les autres dans l'enceinte du Temple.

Je n'ai pas tardé à les y laisser avec quelque prière à psalmodier et un rituel à observer, pour le cœur, la volonté et la discipline. Quant à moi, je me suis retiré seul sur la colline aux oliviers jusqu'au déclin du jour.

Il fallait que, moi aussi, que je parle à mon Père, que je Lui demande de guider chacun de mes gestes et de Se couler dans chacune de mes paroles car tout de ma personne allait désormais être épié, décortiqué et suspecté à Jérusalem.

Il ne suffit jamais de servir la Lumière et l'Amour en quelque endroit de ce monde où l'on se trouve. Aux yeux de la majorité, il faut encore que ce service à la Vie soit de l'ordre de l'acceptable et ne dérange rien de ce qui est en place.

Le lendemain matin, j'ai à nouveau rencontré Myriam. Elle s'apprêtait à partir pour le joli marché qui sentait bon toutes les épices du monde. Selon son habitude, elle allait y marchander quelques fruits et des légumes afin d'en emplir sa corbeille. Elle a d'abord fait semblant de ne pas me voir puis elle s'est ravisée et m'a salué, les deux bras croisés sur la poitrine. Il était clair que par ce geste elle tentait de me faire comprendre qu'elle se sentait proche de la Fraternité dont j'étais issu.

Et puis, enfin, comme je lui avais répondu de la même façon et puisque nous nous trouvions ensemble dans la ruelle, elle m'a adressé la parole.

– «Moi aussi, Rabbi, j'ai porté la robe blanche, un jour... Je ne sais pas si j'en avais le droit mais je m'y suis autorisée... C'était quand j'ai commencé à vivre à Migdel et à y travailler les plantes et les huiles. J'avais ainsi l'impression de mieux toucher à leur âme et d'officier dans une sorte de sanctuaire. C'était des idées tout cela, bien sûr...

Un matin, un vieillard qui disait se rendre vers la Mer de sel s'est arrêté devant ma maison en me voyant ainsi dans ma robe. Il m'a presque insultée sous prétexte que je n'avais pas droit à un lin aussi blanc. J'ai toujours été quelque peu rétive mais, cette fois-là, je n'ai rien trouvé à répliquer et cela a cassé quelque chose en moi. Depuis... je n'ose plus.»

– «Laisse donc ce genre de blanc de côté, ma sœur, lui ai-je répondu. Ce n'est pas celui des robes que je cherche car j'en sais un autre bien plus précieux... hélas plus difficile à porter aussi!

Dis-moi... n'aurais-tu pas faim d'autre chose que de légumes et de fruits? J'ai l'impression que tu réclames une nourriture un peu plus conséquente...»

Après avoir hésité un moment et observé ceux qui venaient déjà vers moi, Myriam m'a simplement fait un grand "oui" de la tête et ce "oui" je l'ai aussitôt reçu et gravé en moi pour tout ce qu'il pouvait signifier...

Alors, voyant que son cœur se dilatait, j'ai ajouté:

– «Nous sommes heureux chez Yussaf... mais toi comme lui vous aspirez à autre chose. Veux-tu vivre de la vraie Vie? Tu es de celles et de ceux qui ne se rassasient jamais...»

La nuit qui a suivi ces paroles échangées, j'ai fait un étrange et puissant rêve, un rêve dont je garderai le secret. Myriam y était présente. Alors, dès

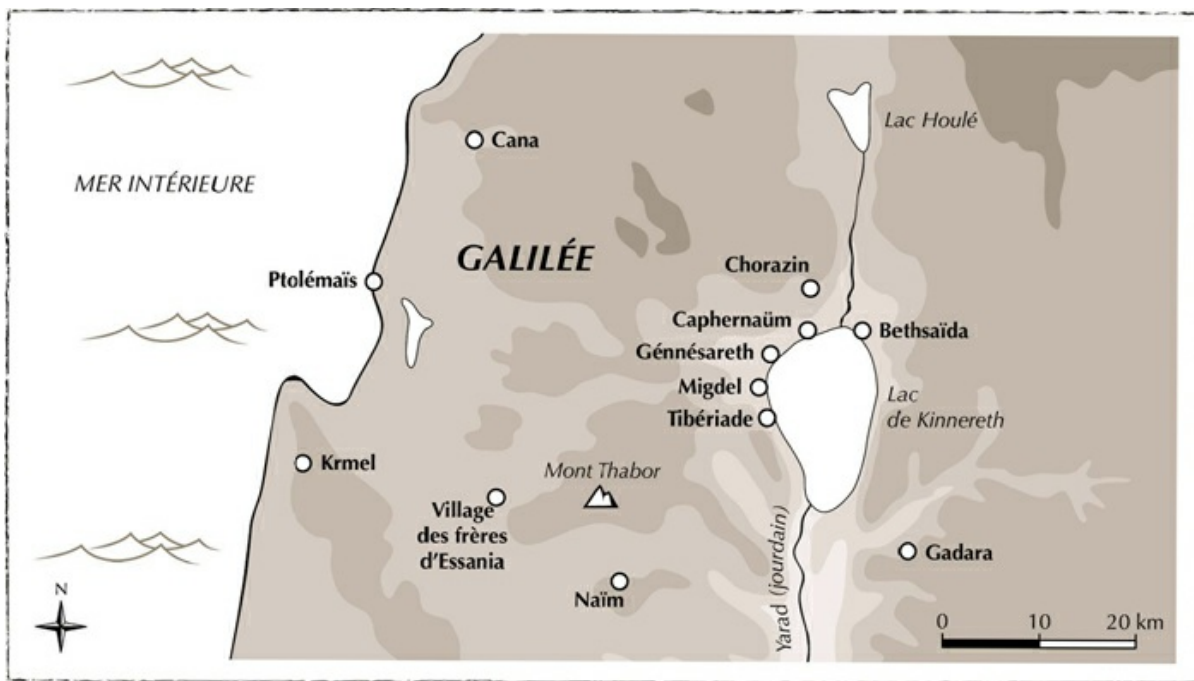
mon réveil, j'ai su que le doute n'était plus permis.

Une part de la vie qui m'était donnée et une part de ma Parole devaient passer par elle. Un pacte était à ressusciter et Myriam y avait apposé sa signature d'âme.

Les jours suivants, elle et moi nous nous sommes parlé et parlé... Ce fut un dialogue hors du temps et que le Temps ne livrera donc pas...

Et enfin un soir, près du vieux puits dans le jardin de Yussaf, j'ai dit à Myriam: «*Reconnais-tu le chemin que j'entame comme étant peut-être aussi ton chemin?*»

Puis, j'ai embrassé chacune de ses paupières, elle a pris ma main et nous avons continué à parler, longtemps...



- ¹ Il s'agissait vraisemblablement d'une *centurie*. Ce type de groupe comportait généralement quatre-vingts soldats. Il ne représentait qu'une partie de *cohorte* pouvant aller, quant à elle, au-delà d'un millier d'hommes armés.
- ² Pour les Sadducéens, une vie dans l'abondance et un corps en santé témoignaient d'une récompense du Divin à une âme qui "autrefois" avait été vertueuse. En d'autres termes, richesse et santé étaient, selon eux, la

marque d'un "bon karma" et donc de l'avancement d'un être sur le plan spirituel.

- ³ La Mer d'Édom est le nom traditionnel donné à la Mer Rouge.

Chapitre IX

Âmes en éclosion

Une bonne semaine plus tard, après bien des tergiversations de Yussaf, nous reprenions la route de cailloux et de poussière qui allait nous mener jusqu'au lac de Kinnereth. Il s'était avéré que l'annonce de la venue d'Hérode à Jérusalem n'était qu'une rumeur infondée. La déception fut grande. Désormais, plus rien ne nous retenait en Judée.

Après avoir salué mon oncle, fort peiné lui également, j'ai espéré un instant rencontrer Myriam dans le jardin, pour faire de même. En vain.

Je savais qu'elle était là, juste à côté, mais qu'elle agissait à la façon d'un félin qui préfère se cacher plutôt que d'affronter un au revoir... comme si celui-ci traduisait un abandon venant de celui qui part. Une vieille ruse du cœur, un antique réflexe d'appropriation de l'autre... Cela ne m'a pas trompé et m'a fait entrer dans une intense réflexion.

Le temps était morose ce jour-là ainsi que ceux qui l'ont suivi. Cela nous a aidés à marcher plus rapidement. Chacun avait sa famille et sa vie à Gennésareth, Caphernaüm ou Bethsaïda.

Quant à moi, j'avais conscience que les rives bleutées du lac étaient déjà devenues un peu ma demeure et j'étais heureux de pouvoir les retrouver malgré l'échec de ce qui nous avait amenés à Jérusalem.

Inévitablement, mes pensées se sont beaucoup tournées vers Yo Hanan durant ce trajet. Je revoyais l'obscur cachot dans lequel il avait été jeté, son visage tuméfié et je passais en revue les questions qui étaient siennes. C'était parfois terrible à vivre car je savais que le Feu qui avait investi ma personne aurait pu, si je l'avais voulu, réduire en cendres les verrous de sa prison et endormir la vigilance de tous les gardes de la forteresse de Macheronte.

La *Paramukta* n'est ni un concept ni un mot mais un état d'être absolu qui peut se déployer à volonté afin d'influer sur le monde des phénomènes...

À l'utiliser, j'aurais cependant triché avec la vie et trahi *Ce* qui m'habitait. En voulant offrir coûte que coûte cette forme de lumière qu'on nomme liberté, j'aurais invité une part d'ombre en moi et sur mon chemin... Le Plan que je m'étais engagé à servir depuis l'Aube des Temps en aurait été faussé.

Alors, au fil des milles qui défilaient sous la plante de mes pieds, je me tournais sans cesse vers la Joie de mon continent intérieur et j'y trouvais la force de plaisanter avec ceux qui m'accompagnaient et qui tentaient de révéler leur propre joie. Je leur inventais de petites histoires enseignantes

dont les Romains – ou plutôt le Principe qu'ils représentaient - étaient parfois gentiment le centre.

Un soir, nous avons retrouvé la tour en ruines au pied de laquelle nous avons fait halte presque trois semaines auparavant. Comme l'air était plus doux et annonçait déjà la Galilée, j'ai souhaité que les paroles qui allaient sortir de ma bouche gagnent en profondeur sur celles de la journée. Susciter les demandes était pour moi presque un jeu...

– «Avez-vous vu? ai-je dit à tous autour des crépitements d'un feu de branchages, avez-vous vu qu'il est finalement aisé de se faufiler parmi la foule à Jérusalem? Il y a tant de monde qu'on peut y passer inaperçu... Vous aviez peur du contraire avec vos robes de pêcheurs.»

Barthélémy s'est empressé de prendre la parole:

– «Maître... nous avons déjà parlé de cela entre nous et cela demeure un mystère. Pour te dire les choses ainsi que nous les avons vécues, parfois nous nous faisons remarquer et parfois non, au sein de la même foule, dans la même ruelle ou sur la même place et, à chaque fois que nous passions inaperçus c'était lorsque tu marchais devant nous.»

André est intervenu:

– «J'ai toujours eu la sensation que tu ouvrais ou fermais un chemin... ou alors que tu faisais se lever ou s'abaisser les paupières selon les nécessités. À Caphernaüm aussi, nous avons déjà remarqué cela. Oui, c'est un mystère pour nous...»

C'était là où je voulais que nous en venions. Alors, selon un geste qui m'était coutumier lorsque je voulais inviter chacun à un regard intérieur, j'ai ajusté mon voile afin que celui-ci couvre la partie supérieure de mon visage.

– «Mes amis, répondez-moi... Selon vous, qu'est-ce qui fait qu'un homme ou une femme se fait plus remarquer qu'un autre ou qu'une autre?»

Les réponses jaillirent d'un peu partout autour du feu.

– «Ses vêtements!»

– «Son port de tête ou sa beauté...»

– «Sa démarche!»

– «Non... sa façon de parler et ce qu'il dit!» est enfin intervenu Éliazar qui voulait absolument que sa réponse soit plus profonde que les autres.

– «Vous avez tous un peu raison, ai-je fait, mais en vérité vous n'avez vu que l'une des faces de ma question, celle des apparences... et, vous vous en doutez, ce n'est pas celle qui *vous* intéresse. Si elle vous intéressait, vous ne

seriez pas ici en cet instant mais plutôt à boire discrètement de la bière dans un gobelet de terre au fond de vos barques.»

Je me souviens de l'exclamation qu'a poussée André à cette remarque. Sans doute se reconnaissait-il là dans l'une de ses vieilles habitudes.

– «Écoutez-moi... Vous êtes intéressés parce que je veux vous faire réellement travailler et vous faire découvrir l'autre visage de la vie.

Non... Ce que l'on remarque d'un être et qui fait qu'on note sa présence, c'est avant toute chose ce que les yeux de la chair ne voient pas de lui. C'est ce nuage de lumière, cette vapeur plus ou moins harmonieuse ou puissante que son âme projette autour de lui.

Ainsi, c'est définitivement plus ce que l'on sent de vous que ce que l'on voit de vous qui touche ceux qui vous croisent... L'apparence d'un corps se remarque puis s'oublie vite... Quant à la clarté ou aux brumes qu'une âme reflète, elle s'imprime sur tout et en tout. Elle crée votre empreinte dans le cœur d'autrui parce qu'elle est l'exacte traduction de ce qui emplit le vôtre¹.

Que vous appreniez dès lors à aspirer au-dedans de vous – jusqu'au creux de votre être - votre nuage de lumière... et nul ne vous remarquera fendre une foule ou vous y fondre. Vous vous effacerez tandis que vous serez toujours là et vous ne vous imprimerez plus sur cette face du monde tant que vous le souhaiterez.»

– «Nous enseigneras-tu cela, Maître?»

– «Pourquoi le ferais-je? Je ne vous octroierai rien de ce que vous pourriez considérer comme un pouvoir. Vous découvrirez par vous-même la maîtrise de votre propre lumière et tout ce que vous connaîtrez ainsi sera le juste fruit de votre travail. Si le soleil est soleil, mes amis, c'est parce qu'il s'est voulu ainsi, parce qu'il s'est patiemment “construit” en tant que soleil.»

Enfin, Éliazar posa la question qui, je le devinais, lui tenait le plus à cœur.

– «Dis-nous... maintenant que nous savons cela, nous demandes-tu de nous fondre dans la foule... ou de laisser se répandre notre présence à tes côtés?»

– «Que crois-tu qui soit juste?»

– «Notre effacement, Rabbi...»

– «Est-ce toi qui dit cela, Éliazar? Quand bien même vous voudriez vous effacer, vous ne le pourriez plus... Je suis déjà inscrit en vous... et lorsque je dis “je”, sachez que ce n'est pas de moi dont je parle. Comprenez-vous? Maintenant, mettez-vous au travail, contemplez le fond de votre cœur et demandez-lui: “*Que veux-tu risquer?*”»

Alors quelques paroles se sont mises d'elles-mêmes à couler de mes lèvres, des paroles que j'ai reprises puis reprises telle une litanie et que Simon s'est efforcé de retranscrire sur un pan de sa robe à l'aide d'un bout de bois calciné.

Que veux-tu risquer, mon cœur, qui vaille que j'y consacre ma vie?

Qu'acceptes-tu de risquer, mon âme, afin que mon cœur se retrouve?

En toi, mon cœur, je sais que rayonne un point pour lequel je veux tout tenter,

Et en toi, mon âme, je vois qu'il existe un espace pour lequel je puis accepter de tout perdre.

Ainsi, que puis-je risquer dans la perte si ce n'est que de te trouver, mon âme?

Et que puis-je tenter, mon âme, pour que de mon cœur s'écoule la Mémoire?

Le lendemain soir, nous étions à Bethsaïda. Quelques-uns de ceux qui affirmaient maintenant ouvertement être mes disciples avaient retrouvé leur famille à Gennésareth ou à Caphernaüm. Quant à moi, je me suis rendu avec Éliazar là où Meryem logeait avec ses cousines. Les retrouver fut un bonheur.

Ma mère, l'émotion dans la voix, m'avoua qu'à chaque semaine qui passait, elle me reconnaissait de moins en moins. Selon elle, c'était comme si mon corps était en perpétuelle métamorphose et elle parvenait à noter cela jusque dans le timbre de ma voix.

Elle avait certainement raison; une mutation devait continuer à s'opérer dans ma chair.

Pour ce qu'il en était du vieil oncle auquel j'avais redonné la vue, il en devenait presque muet à force de remerciements.

– «Remercie plutôt l'Éternel...» lui répétais-je. Mais il n'entendait rien.

Dès que mon retour fut appris par la population de Bethsaïda et de Caphernaüm, il me devint presque impossible de marcher seul dans les ruelles et sur les bords du lac. Quelques petites collines ou des oliveraies m'ont, par bonheur, permis de trouver malgré tout, de temps à autre, une sorte de refuge pour prier ou méditer.

Éliazar, Barthélemy et tous les autres, bien sûr, n'avaient pu s'empêcher, dès le premier matin, de conter la guérison simultanée d'un grand nombre de personnes dans un escalier de Jérusalem... Je ne pouvais le leur reprocher car mon dessein et mon destin n'étaient pas de demeurer en retrait. Il fallait que les femmes et les hommes viennent non pas à moi mais vers le Souffle qui

agissait à travers chaque fibre de mon être et le rendait capable d'enseigner publiquement durant parfois des journées complètes.

Environ une semaine après mon retour, un rabbi et trois ou quatre Pharisiens m'ont apostrophé alors que je passais devant la synagogue de Caphernaüm. Cela devait arriver... Leur propos était clair et ils parlaient suffisamment fort pour créer rapidement un attroupement.

Ils m'ont demandé d'où je venais exactement et ce que je voulais, pourquoi j'apparaissais ainsi, soudainement, afin de perturber leur vie et, selon eux, attaquer leur foi...

Ce que je voulais? J'étais heureux de pouvoir le leur dire ouvertement. C'était rappeler à tous l'amour et la lumière qui étaient à portée de leurs mains, leur dire que leur Père, l'Éternel - et peu importait Son nom - était là et qu'ils Le respiraient à chaque instant de leur vie. Enfin, j'ai affirmé vouloir leur faire comprendre qu'il était temps pour eux de ne plus tourner en rond devant des Textes qui dressaient une barrière entre eux et leur esprit.

Ce que je voulais, ai-je insisté, c'était qu'ils soient simples et vrais en eux-mêmes, qu'ils se reconnaissent à tout instant enfants de la Vie.

Les Pharisiens se sont fâchés plus encore que le prêtre qui était en charge de la Synagogue. Ils étaient choqués par ce qu'ils appelaient mon arrogance. À leurs yeux c'était comme si j'avais écarté d'un revers de la main l'ensemble des Textes sacrés et que je prétendais en écrire d'autres à ma façon.

Je leur ai répondu que ce n'était pas exact car je respectais la Torah mais que j'espérais leur faire comprendre qu'aucun Écrit sacré, en aucune contrée de ce monde, ne devait être pétrifié dans le temps.

– «Pourquoi?» ont-ils alors demandé, plus outrés encore par ma réponse.

– «Parce que le Sacré est l'essence même de la Vie, mes frères, parce que la Vie est mouvement et que l'homme est au cœur de ce mouvement et qu'il y participe... Alors, je vous le dis, je ne rejette pas ces Textes que vous déroulez chaque jour, j'affirme seulement qu'ils doivent s'ouvrir, s'expanser, laisser entrer en eux une Lumière plus joyeuse... Une Lumière où l'austérité et la sévérité laisseraient place à la tendresse et à la compassion.»

Ces derniers mots ont été ceux que je n'aurais pas dû prononcer mais que pourtant il fallait que je propulse au-devant de moi puisque je les voyais au cœur de bien des combats et des souffrances humaines.

Enfin, j'ai ajouté:

– «La Joie, mes frères, savez-vous ce que c'est?»

L'un des Pharisiens m'a alors attrapé par l'un des bras de ma robe, m'a secoué puis a voulu lever la main sur moi. Celui qui était à sa droite l'en a cependant empêché tandis que dans la foule certains se sont mis à vociférer.

– «Ne touchez pas au Maître!» a soudain hurlé Pierre qui s'était tenu en arrière de moi avec les autres. J'ai dû le retenir d'un geste vigoureux car il était prêt à en venir aux mains contre quiconque allait m'approcher ou m'insulter.

– «Pierre, ai-je fait, pourquoi cela? Partons simplement... Contrairement à ce que disent les soldats de Rome, nul n'obtient la paix par la guerre.»

Lorsque nous sommes sortis de la bourgade pour rejoindre Bethsaïda, Pierre fulminait et parlait fort avec son frère André. Il fallait qu'il extériorise sa fougue et aussi sans aucun doute sa frustration de n'avoir pu me suivre à Jérusalem. Je me souviens qu'il n'a pas fallu moins de deux jours pour apaiser les esprits. J'étais avec des hommes au tempérament fort qui n'avaient pas encore compris là où je voulais exactement les amener. Les femmes, de leur côté, ne disaient presque rien, encore peu habituées qu'elles étaient à pouvoir s'exprimer librement dans le contexte que je leur offrais.

Lorsque les heures eurent fait leur travail, c'est Myriam, la fille du tisserand, celle qui avait épousé Simon, qui manifesta un premier petit signe d'audace ou d'indépendance.

– «Tu sais, Rabbi, fit-elle, ces cris d'hostilité l'autre jour, ne pense pas qu'ils étaient tous dirigés contre toi... Nous en connaissons beaucoup ici, sur ces rives, qui te respectent et commencent à voir en toi ce que nous savons que tu es. Quant à ceux de la Synagogue avec leurs grands manteaux et leurs dorures, ils sont plus craints qu'aimés...»

Myriam disait évidemment vrai, toutefois il n'était pas question que je profite de ce qu'un nombre croissant de pêcheurs et de familles ressentait à mon contact pour créer une douloureuse dysharmonie sur les bords du lac et, probablement après, partout ailleurs dans le pays, par contamination... Et pourtant. comment dire, comment faire toucher de l'âme la douceur et "l'amour nu" qui explosaient en moi sans que tout soit bouleversé? C'était inconcevable car rien ni personne n'était prêt à vivre une révolution intérieure dans la paix. Il y avait encore trop de réflexes ancestraux à mettre en évidence et à braver, comme une multitude d'écailles à faire tomber.

C'est lors de ces journées-là, tandis que j'avais de risque en risque et que j'élaguais les âmes que mon jeune frère, Judas, s'est beaucoup rapproché du petit groupe qui marchait derrière moi sur les chemins de la campagne

galiléenne. Un matin, alors que nous partagions le pain, l'huile et les épices dans la barque d'André, il m'a ouvertement demandé si je l'acceptais au nombre de mes disciples. Mon cœur a été touché par ce qui, pour lui, était une marque d'humilité.

Il avait, m'a-t-il confié, déchiré un voile en lui après une réflexion que lui avait faite notre mère, Meryem, à mon sujet. *«Nul ne sera-t-il donc jamais prophète en sa propre famille?»*

Ces quelques mots, je les ai trouvés si simples et si beaux dans leur vérité que je les ai presque intégralement faits miens dans les mois qui ont suivi².

– «Judas, lui ai-je répondu en maîtrisant difficilement mon émotion, à mes yeux tu as toujours été à mes côtés. Tu n'as jamais cessé de l'être même lorsque je parcourais les déserts de l'autre bout de ce monde... Alors, pourquoi en serait-il autrement aujourd'hui?»

À compter de cet instant, tout a changé entre lui et moi et cela a toujours été bon de le sentir aussi proche, surtout quand il a fallu marcher contre le vent.

Une seule chose, je dois dire, m'a peiné consécutivement à la proximité qui s'est dès lors installée entre nous. Celle-ci, ajoutée à notre ressemblance physique a fait qu'au bout de peu de mois nombreux furent ceux qui commencèrent à l'appeler "le jumeau", c'est-à-dire Thomas dans la langue qui était nôtre³.

Cela se faisait, bien sûr, à son insu et au mien, mais tout finit par se dire...

Non, je n'appréciais pas cela et je l'ai fait savoir car c'était comme ôter à Judas un peu de son identité, en faire simplement mon double, presque mon ombre. Judas m'affirma toutefois ne pas en souffrir et j'ai vu que je pouvais le croire parce que c'était vrai et que cela faisait partie de son chemin de vie. Il y cultivait quelque chose. Ma mémoire a donc accepté de me souvenir de lui en ce temps-là comme étant Thomas, ce frère qui avait eu l'humilité de marcher dans mes pas.

Peu de temps après sa demande et nos véritables retrouvailles, Thomas est venu vers moi avec un homme, très jeune encore. Celui-ci n'avait certainement pas vingt années derrière lui. Les cheveux et les yeux clairs, il était remarquable par son visage ouvert et rayonnant. En fait, il n'était que sourire.

– «Voici Jude, annonça Thomas, notre plus jeune frère... Il vient de notre village, dans les collines, car ce qui se passe ici commence à se dire là-bas.

Alors, comme il s'inquiétait pour notre mère, il a pris son sac et le voilà... mais... je ne sais pas si je l'ai rassuré.»

Jude, qui avait l'air embarrassé et très intimidé par ma personne a voulu me toucher les pieds, cependant je ne lui en ai pas laissé le temps... Je l'ai fortement embrassé.

Thomas avait raison, Jude se montrait infiniment crispé et inquiet. Comme je le lui faisais remarquer, il s'est enfin libéré de quelques mots.

– «Mon frère m'a dit que puisque j'étais venu jusqu'ici, je pouvais être certain que je n'en partirais plus.»

– «Et c'est cela que tu crains?»

– «Rabbi... on dit beaucoup de choses sur toi et certaines sont contradictoires... On dit qu'il t'arrive d'endormir les hommes qui vont vers toi ou que tu croises et que lorsqu'ils se réveillent ils crient en étant persuadés être guéris de tous leurs maux. On dit que tu es un magicien et que tu viens du désert. Et puis, tu comprends, je ne suis pas chez moi ici.»

– «Alors, Jude, dis-moi où tu es chez toi.»

Jude a hésité longtemps avant de me répondre. Il n'est parvenu à le faire qu'en tournant légèrement le visage vers le côté.

– «Je ne le sais pas trop, en vérité.»

– «Et que fais-tu de ta vie?»

– «Je cultive le lin, l'orge et les pois également. Nous partageons tout au village, tu le sais, alors je vis ainsi.

– «Et c'est beau de vivre ainsi mais telle n'était pas ma question... Je te demandais "*Que fais-tu de ton cœur?*" car, vois-tu, notre vie est avant tout faite de ce qui emplit notre cœur.»

– «Justement... je ne le sais pas davantage que là où je suis chez moi.»

Jude ne parvenait toujours pas à me regarder vraiment; invariablement, sa tête se tournait sur le côté, préférant se perdre dans quelque espace du ciel ou du lac. Il me faisait penser à beaucoup de ces femmes ou de ces hommes à l'âme profonde et solitaire que j'avais rencontrés ici et là du côté de Kashi ou de le Nagar⁴. C'était de ces âmes empreintes de la nostalgie d'un autre monde et qui, comme il en a toujours existé, traversent souvent leur existence en cherchant leurs vraies racines.

– «Peut-être parce que ton cœur et ton chez toi se confondent, lui ai-je répondu après avoir enfin réussi à attraper son regard... Rassure-toi Jude, je ne suis pas de ceux qui endorment mais plutôt de ceux qui secouent jusqu'au réveil. Le tout est de savoir si tu veux te réveiller pour descendre dans ta vie.

Parfois, il arrive que le travail de la terre ne suffise pas parce qu'on ne considère alors en soi que "la terre d'en bas".»

– «Tu veux parler d'une "terre d'en haut"?»

– «Non, je te parle de celle du milieu, celle de l'équilibre. Si tu ne regardes que vers le haut ou vers le bas, tu perds l'accès aux deux et l'ennui de ce que tu es t'envahit et te mange.»

– «Et que suis-je, Rabbi?»

– «D'abord un homme qui a un peu menti en disant qu'il est venu ici pour sa mère alors qu'il la sait en paix... Ensuite et surtout un homme qui a un cœur immense mais qui hésite à en pousser la porte.»

Notre échange s'est arrêté sur ces réflexions, ce jour-là. Jude s'est tourné résolument vers le lac et Thomas, qui s'était mis à l'écart, est venu le rejoindre. J'ai compris qu'il lui proposait de monter à bord de la barque voisine qui, au bout de son ponton, s'apprêtait à prendre le vent dans ses voiles brunes.

Je ne cherchais personne, je ne recrutais personne... et je n'en "pêchais" pas davantage, contrairement à ce qui a été dit et écrit. Je n'attendais rien non plus, tout au moins rien d'autre que les occasions de parler et de dire l'essence de toute chose, les occasions aussi de poser mes mains, ma salive ou simplement mon souffle là où il y avait souffrance.

Arrivait ensuite ce qui arrivait; se rapprochaient ceux qui le voulaient ou s'éloignaient ceux qui le choisissaient. Tout un chacun était toujours au rendez-vous non pas tant pour moi qu'avec lui-même, au point exact et précis où il en était.

Quant à Jude aux yeux clairs, je savais qu'il viendrait et que ses mains étaient aussi aptes à manier les cordages et les filets que le soc d'une charrue car, derrière sa timidité, j'avais perçu le courage et la volonté des âmes en éclosion.

En éclosion... Oui, c'était bien le terme qui leur convenait et parmi elles, chaque jour, je voyais arriver celles d'un nombre toujours croissant de femmes. Cela continuait à déranger mais je ne m'en souciais pas et, bien souvent, il me faut le dire, ce sont elles qui ont osé les questions que les hommes ne pouvaient concevoir ou dont ils avaient peur. Leurs barrières tombaient vite, témoignant d'une soif que des millénaires d'assèchement spirituel forcé avaient entretenue.

Sur les rives du lac que je privilégiais de plus en plus par rapport aux petites places des villages, les femmes libéraient leur cœur. En vérité, très peu

avaient la connaissance des Textes et là était sans doute leur force puisque de leur spontanéité naissait une sorte de brise printanière qui poussait leurs compagnons à bouger.

Régulièrement, bien sûr, certains d'entre eux se rebellaient face à la place qu'elles occupaient peu à peu. Pierre et André étaient du nombre de ceux que cela exaspérait et ils ne s'en cachaient pas à chaque fois qu'ils se confiaient à moi en cercle restreint. Cela se passait souvent autour du feu qu'ils aimaient allumer sur la minuscule plage de sable et de galets de Bethsaïda. Ils cherchaient à comprendre pourquoi je laissais autant de place aux femmes. Pendant de nombreux mois, leur seul outil fut leur raisonnement de mâles et de pêcheurs, tel que leurs parents l'avaient inscrit dans leur chair.

Il a fallu longtemps avant que celui-ci ne se polisse afin que puisse ressurgir la réalité de l'âme qui était vraiment la leur. Les fibres de la chair obligent toujours à un travail, à un dépassement qui ne se satisfait pas d'approximations ni de compromis.

Et puis, je l'avais annoncé à tous, je ne voulais pas de demilabours, de demi-semailles, d'éclosions feintes. Je leur préférais de vraies rébellions, de celles que l'on reconnaît pour telles et qui font grandir tôt ou tard.

De temps à autre, mais de plus en plus fréquemment, il arrivait que des Sadducéens nous rejoignent là où nous étions. s'Il y en avait d'agressifs parce qu'interpellés dans le confort de leur tête, il en existait néanmoins d'autres qui tentaient de comprendre ce qui se passait et pourquoi cela se passait. Alors, régulièrement, lorsqu'ils prenaient la parole, je leur répondais comme à tous :

– «Pourquoi pensez-vous ainsi? Parce que ce sont vos parents, vos aïeuls qui vous y ont habitué?»

Leurs réponses disaient toujours que non, que c'étaient les Textes sacrés qui affirmaient telle ou telle chose... Et venait dès lors pour moi le temps de leur réciter par cœur les Textes en question mais qui, compris différemment, désassemblaient leur pensée. Il en est souvent ainsi avec les Écrits. Voilà une des raisons pour lesquelles je n'en ai pas laissés de ma main.

Certains Sadducéens rugissaient, d'autres acceptaient en se targuant d'aimer les échanges oratoires comme s'Il s'agissait de lutte romaine ou grecque. Alors, je sortais de l'arène où ils voulaient me faire entrer et j'allais, en compagnie d'Éliazar et de quelques autres, soigner des malades dans une bourgade voisine. C'était ma façon d'aimer la plus directe et la plus simple...

Elle aussi dérangeait mais il était difficile d'argumenter quoi que ce fût pour s'y opposer.

Ainsi la Vie du Soleil qui se confondait dans ma poitrine avec la mienne s'est-elle poursuivie durant des mois encore, non seulement sur les rives du lac de Kinnereth mais un peu partout à travers les collines de Galilée. Très souvent, lors de ces marches enseignantes dans lesquelles quarante ou cinquante personnes se joignaient spontanément à moi, j'apercevais le Mont Thabor...

Les amandiers semblaient y avoir proliféré et leur douceur participait à faire ressurgir l'émotion, l'éveil et le Feu de ce que j'avais autrefois, un jour d'enfance⁵, vécu à son sommet.

«Où es-tu Élohim?» questionnais-je alors en moi-même. Mais Élohim ne répondait pas... Il s'effaçait devant le Sceau vivant d'Awoun, de Shiva-Shankara ou de Jagannâtha – peu importait – qui imprégnait toutes les parcelles de mon être.

Jude enfin, un matin très tôt, est venu me rejoindre dans l'enchevêtrement des grosses pierres rondes et des roseaux où je me réfugiais régulièrement sur les berges du lac avec la prière au cœur. Je le revois encore me fixer de ses yeux clairs tout en me disant quelque chose comme: «Voilà, je me rends à toi...» Il m'offrait la reddition des arguments de son masque d'homme de la terre, il m'ouvrait son cœur, un cœur en vérité immense, pur et courageux.

– «Je n'ai pas envie de t'appeler Jude, lui ai-je dit en le prenant dans mes bras. Il y en a trop... Quand on perd une écaille, il est parfois bon de changer de nom. Alors, mon frère, permets-moi de te nommer Taddée⁶. C'est un nom qui n'existe pas pour un homme, je le sais, mais qui te convient si bien...»

Ainsi donc est né Taddée, un petit matin, les pieds dans l'eau.

C'est à cette époque-là également que mes pas m'ont bien sûr mené plus fréquemment à Migdel, là où Myriam aimait à travailler les herbes et les huiles. Elle y occupait – avec une vieille femme du nom d'Esther et son fils Marcus né de son union avec un certain Saül – la maison dont m'avait parlé Yussaf et qui lui appartenait.

Il y avait entre elle et moi cette question que je lui avais posée à Jérusalem et qui sous-entendait tant de choses... et sans doute tout: «*Reconnais-tu le chemin que j'entame comme étant aussi le tien?*» Myriam m'avait répondu que oui, qu'elle le reconnaissait et, pour elle aussi, cela voulait dire tout...

Dans une vie, il y a parfois des paroles comme cela dont on peut se demander ce qui a engendré leur soudaineté et même leur improbabilité mais

qui, pourtant, viennent de si loin... Elles sont toujours le reflet d'une mémoire faite de promesses et de défis.

À dire vrai, je n'avais jamais songé à me rapprocher d'une femme ni même à m'en laisser approcher au-delà d'une certaine limite. Mais la notion de limite ne signifiait plus rien en moi si elle servait la Réalisation de l'Homme, si elle réunissait la Terre et les Cieux en affirmant que l'un et l'autre ne faisaient qu'Un.

Myriam était là comme une terre, mais une terre rebelle qui entretenait sa part de ciel, ouverte et prête à tout. Certainement pas docile mais apprivoisable pour le meilleur de la promesse du Vivant.

De nombreuses fois donc, je me suis rendu à Migdel pour une halte, un repas partagé, difficilement seul, et souvent accompagné d'une quinzaine de disciples, hommes et femmes.

Myriam avait déjà compris que ma vie ne m'appartenait plus depuis longtemps et que, peut-être même, elle ne m'avait jamais appartenu au sens où on l'entend généralement. Ainsi, le lien que nous sentions de plus en plus se développer entre nous n'avait-il vraisemblablement son pareil nulle part ailleurs. C'était un lien translucide, infiniment solide mais qui ne nouait rien de ce que l'humain estime qui doit être noué.

En vérité, j'avais tout de suite vu en Myriam toutes les promesses du Principe de la Femme tel que Mataji⁷, un peu plus de deux années auparavant, m'avait permis de l'approcher et de le vivre. Il était synonyme d'une possible fusion dans une sphère de liberté de conscience et de corps totalement illimitée et sans références terrestres.

Parfois, il arrivait à Myriam de m'appeler Jeshua. Cela scandalisait les autres mais, moi, j'aimais cela car la sonorité de ce nom me rappelait la candide magie de l'instant où il m'avait été donné et que je m'étais efforcé de toujours préserver.

En disant "Jeshua", elle était consciente de son audace, elle s'en amusait même... et puis bien souvent, aussitôt après, prise d'émotion, elle se reprenait et me nommait Rabbi ou Maître, comme tout un chacun.

Elle savait ce que je lui offrais, ce que cela signifiait pour elle et cela lui faisait peur... Recevoir l'Enseignement qui ferait peut-être d'elle *la* Femme résumant toutes les femmes... En réalité, ce n'était rien de moins que cela afin que, dans la Conscience globale de l'humanité, ce que je définissais comme "*la graine de l'Accoucheuse*" se manifeste plus clairement que

jamais. Oui, il y avait en elle le possible archétype d'une coupe et même celui de son nectar à venir.

– «Maître, m'a-t-elle murmuré à l'oreille, un soir où nous étions tous deux assis au pied du grenadier qui jouxtait sa maison. Maître... est-il vrai que tu m'épouseras? Depuis le jardin de la maison de mon père, tu n'as plus prononcé les mots qui me le disaient.»

C'était vrai. Je ne les avais pas répétés... mais elle savait pourquoi. C'était pour que notre espace de conscience, celui que nous tissions ensemble, se consolide et demeure illimité, sans verrous, sans conditions.

Et puis, toujours à voix basse, elle a continué:

– «Maître... es-tu amoureux de moi?»

– «Non, lui ai-je répondu, je t'aime... C'est différent.»

J'ai alors entendu comme un sanglot dans sa gorge et celui-ci me disait que Myriam n'avait pas encore tout à fait bien compris *Ce* qui nous unissait, la nature de l'Amour qui devait être nôtre, la Femme qu'elle était appelée à être et l'homme que je n'étais plus.

Je lui ai parlé longuement, ce soir-là. Son âme était belle, forte mais souffrait encore de la présence de quelques miroirs déformants au travers desquels elle devait passer.

Ceux qui marchaient avec moi en ce temps-là ont vite compris le lien qui, en peu de temps, s'était imposé de lui-même entre nous. Il n'a étonné ni choqué personne car nous étions en un âge et une contrée de ce monde où celui qui avait pour mission d'enseigner se devait de connaître tous les vécus de l'homme. Ainsi le rabbi devait-il prendre épouse pour être totalement rabbi... car, disait-on, *“Qui peut parler de la mer s'il n'a ni bateau, ni voile?”*

Ce qui indisposait, par contre, c'était que des femmes commencent à cheminer à mes côtés avec des hommes, d'un village à l'autre, de vallon en vallon, que nous dormions tous ensemble dans des bergeries et au gré de tout ce qui se présentait à nous. Ma mère, Meryem, voulut faire partie de leur nombre autant qu'elle le pouvait, envers et contre tous les ragots et les médisances qui voulaient que ces femmes-là fussent de honteuse vie et de bien petite vertu.

Il y en eut une, je dois le dire, dont le passé n'avait guère été très paisible. Elle avait pour nom Bethsabée, une belle et grande jeune femme qui avait trop su attirer les regards de quelques bergers et pêcheurs. Barthélémy, Pierre

et André ne furent pas de ceux qui l'accueillirent à bras ouverts. Il a fallu qu'ils apprennent, eux aussi.

– «Et ne feignez pas l'accueil et la compassion, mes frères, leur ai-je dit. Si vous lui lancez des cailloux ne serait-ce que dans votre tête, sachez qu'il s'en prépare une averse à votre intention dans le grenier de votre âme... et que cette averse-là vous ne la devrez qu'à vous car c'est vous qui vous la serez octroyée.

L'amour, voyez-vous, ne s'impose à quiconque mais quiconque peut le demander et l'accueillir en lui. Ainsi, ne vous attendez pas à ce que j'en imprime le sceau en vous, sculptez-le dans votre poitrine.»

Et, tout en prononçant ces paroles, je n'ignorais pas qu'un jour bien des habitants des bords du lac et de Jérusalem montreraient du doigt Myriam tout comme Bethsabée l'avait été.

Myriam n'avait-elle pas déjà fui un époux dont elle avait eu un fils? Même si cet homme avait aimé le vin et la violence, on ne faisait pas ces choses-là... La soumission que la femme devait à l'homme n'avait d'égale que celle que l'homme devait à ce qu'il s'imaginait être le Divin.

La femme craignait donc l'homme, l'homme tremblait devant l'Éternel et j'étais là, au milieu...

¹ De là la notion de charisme.

² De là l'expression “Nul n'est prophète en son pays” que l'on trouve en des termes analogues dans les Évangiles canoniques de Mathieu (13:57) et Luc (4:24).

³ En Araméen, le mot “Te'Oma” signifie effectivement “jumeau”. Ce terme correspond au grec Didymos. Aujourd'hui encore dans la Tradition chrétienne syriaque, on utilise le nom de Judas-Thomas.

⁴ Voir le tome I du présent ouvrage. Pour mémoire, il s'agit respectivement des villes indiennes actuelles de Bénarès (Varanasi) et de Puri, sur le golfe du Bengale.

⁵ Voir le tome I du présent ouvrage, chapitre V.

⁶ Taddée - ou Taddà en Araméen - signifie “celui qui a du cœur”, le tendre, le courageux.

⁷ Voir tome I, chapitre XXVIII: La lunaison du Tantra.

Chapitre X

Au pays des Gadaréens

Je me regardais... Dans l'eau sans ride du lac que le soleil encore timide transformait en un rare miroir, oui, je me regardais, ce matin-là...

Ma barbe s'était allongée au même rythme que mes cheveux et mon petit sac le toile, vide de ce qui avait été autrefois son précieux contenu, pendait toujours à mon cou tel une vaine relique. Quant à ma robe de lin blanc, elle se fatiguait, il fallait que j'en convienne. Au ras du sol, bien que d'une propreté irréprochable, elle s'effilochait et se déchirait. Ces détails m'importaient bien peu mais il arrivait qu'ils m'interrogent et là, c'était le cas.

Était-il juste que le temple de mon corps, celui que j'offrais à Awoun, ne soit pas plus digne à présenter?

Ce n'était pas une vraie question, bien sûr, mais parfois je me la posais et il me semblait que ce n'était pas inutile. J'y mesurais ce qu'en tout point je devenais en tant qu'homme qui ne cessait de marcher. Nul n'a jamais fini d'éclore, pas même *Ce* qui habite le Soleil.

Je me regardais donc...

Depuis le jour où mes pieds s'étaient posés sur le quai de Joppé - il y avait déjà plus d'un an - toute mon énergie physique et toute celle de mon âme étaient prises par l'intégration du Souffle dont le Divin m'avait revêtu. La Secousse du Jourdain avait démultiplié celle de la Pyramide et, même si l'une et l'autre s'étaient rejointes et stabilisées en moi, la métamorphose n'en finissait toujours pas.

Comme tout être qui reprend sa respiration, j'avais besoin de faire le point. Il fallait que je ralentisse - pour une fois - la cadence incessante qui me poussait à être partout à travers le pays, et en même temps concentré dans chaque parole, chaque geste que je disséminais telles des volées de graines à tous les vents.

Il fallait aussi que je regarde par-dessus mon épaule et que je retrouve toutes les âmes qui avaient accompagné ma longue marche, chacune avec sa couleur.

Alors, en ce petit matin-là, les eaux limpides du lac m'ont renvoyé les visages de Yosh Hérám, de Maître Lamaas, de Babaji dans ses montagnes, de Melkus aussi avec ses dromadaires et puis, inévitablement, de Mataji, seule dans sa clairière de lumière... Il y eut jusqu'au regard candide de la petite Aruni.

La mémoire de Zérah-Usthar est aussi venue me visiter comme pour me rappeler le flambeau qu'elle m'avait tendu en enjambant le temps et que j'avais saisi à plein cœur.

Était-ce facile et d'évidence par la seule grâce de la *Paramukta* et de l'Av-Shtara que j'étais? Non... même celui à qui l'on donne le titre de Maître et en lequel on reconnaît "le Béni" voit venir encore un plus grand que lui, un plus verticalement accompli à l'horizon de l'Infini.

Ainsi étais-je, sur les bords du lac, la plante des pieds en pleine complicité avec la terre, l'âme unie à une chaîne d'autres âmes, le cœur reconnaissant pour les mille cadeaux reçus et donnés mais l'œil vigilant pour tout ce qui restait à accomplir et ne serait sans doute jamais totalement parachevé.

En cette heure étonnamment solitaire d'une journée qui commençait à peine, j'étais tout à la fois nostalgie, inébranlable confiance et infinie gratitude... Mais, par-dessus tout, j'étais suspendu à l'instant, dans l'accueil de la première odeur, du parfum ou de l'essence qui me diraient vers où et vers qui aller, puis de ce qu'il y aurait à dire qui puisse "faire du bien" là où il y avait des oreilles.

Et, merveilleusement, comme si je m'étais envolé trop loin dans mes pensées, un homme que je n'avais jamais vu m'a pris à partie à Migdel.

– «Tu prétends parler au nom de l'Éternel, tu prétends t'adresser à Lui comme s'Il était ton Père, tu prétends tout, en fait! Mais regarde-toi! Ne vas-tu pas à la terre, comme tout le monde?»¹

Des cris scandalisés montèrent de la petite assemblée qui était là, autour de moi, parmi les vieilles barques que l'on réparait et les cordages empilés. Puis, ce fut un silence très lourd, à la mesure de l'intention de rabaisser et d'insulter contenue dans les mots qui m'avaient été lancés.

Pour ma part cependant et en toute vérité, je ne me sentais pas touché par la flèche qui s'était voulue dégradante. J'y voyais juste la provocation puérile d'une âme figée dans sa vie et ses croyances mais que je venais d'ébranler, ce qui était un bien.

– «Oui mon frère, lui ai-je répondu une fois que le silence eût opéré son œuvre; c'est vrai... je vais à la terre, comme toi et comme tout le monde. Même les oiseaux du ciel sont soumis à cette loi! Et puis? Rien n'est indigne en ce monde hormis les pensées, les paroles et les actes de celui qui veut offenser et salir. Et pour ce qui est de la Création de mon Père - qui est également le tien - qui es-tu pour prétendre juger de ce qui, en elle, serait noble ou ne le serait pas? Tout s'y respecte, y compris cette fiente que tu

t'évertues souvent à ramasser sur les berges du lac et dont tu nourris ton jardin...»

L'homme a haussé les épaules, a rajusté son voile de laine brune sur la tête puis s'en est allé sans rien dire.

La foule a commencé à rire et à l'invectiver mais je l'en ai aussitôt empêchée en disant ceci:

– «Croyez-vous qu'il ait été le seul à vouloir me poser une telle question? J'en sais ici qui auraient aimé me la lancer mais qui ne l'ont pas osé. Ne montrez pas cet homme du doigt car c'est par lui que chacun de vous a eu sa part de réponse. Ainsi, je vous le dis, apprenez à tout honorer car c'est en reconnaissant la multitude des visages et des discours de la Vie que l'on devient soi-même Vie.»

– «Tu parles de la Vie éternelle, Rabbi?» demanda alors timidement quelqu'un.

– «Il n'y a pas d'autre Vie que celle qui est éternelle...»

Je me souviens que le lendemain de ce jour m'amena sur la rive opposée du lac de Kinnereth, vers son sud-est. Nous appelions cet endroit le pays des Gadaréens². Il y avait par là une cité dont ceux de Caphernaüm et même de Tibériade vantaient souvent l'opulence en raison des riches pâturages que l'on y trouvait et qui contrastaient avec les espaces désertiques environnants.

On m'y avait appelé, après bien des tergiversations, semblait-il, et un peu en "désespoir de cause"... Il était question d'un homme que l'on disait possédé par un esprit malin et qui vivait depuis de nombreuses années dans des cavités rocheuses s'enfonçant dans le sol et ayant jadis servi d'abris à des bergers. Sa rage, à ce qui m'avait été raconté, était presque permanente et il effrayait toute la région.

Pierre s'était aussitôt désigné pour m'y conduire dans sa barque en compagnie de quelques autres dont André et Thomas. La traversée du lac fut vite accomplie; un vent vif cinglait les voiles et nous faisait fendre les vagues.

Là où on me l'avait dit, nous avons trouvé un hameau de pêcheurs et, au bout d'un ponton, trois hommes en courtes tuniques et la tête couverte de grosses écharpes sommairement enroulées. Ceux-ci se montrèrent déferents, allant même jusqu'à me toucher les pieds car, affirmaient-ils, ils m'avaient déjà entendu enseigner à Caphernaüm.

– «Tu sais guérir aussi, Rabbi... Beaucoup le disent et nous le croyons... L'homme qui est pris par le Mal vit à dix stades d'ici³. Il effraie tout le

monde depuis trop longtemps. Toi seul, peut-être, pourra réussir... Nous, nous n'en pouvons plus.»

– «Vous n'en pouvez plus?»

J'ai repris ces mots en appuyant sur le “vous” puis j'ai continué...

– «Et lui, cet homme, en peut-il encore?»

– «Pourquoi prends-tu sa défense? Tu ne l'as jamais vu hurler et mordre. Shatan⁴ est en lui!»

– «Écoute-moi... Tu crois sans doute que Shatan est le contraire du Tout-Puissant, mais c'est faux! Il est seulement l'enfant de votre liberté à tous. Il n'a pas de visage... Il est cette force qui fait dire non à l'homme là où celui-ci sait très bien qu'il devrait formuler un oui. Il est l'égoïsme, il est la prétention... et tout ce qui en dérive, tel un fleuve qui appellerait à lui mille affluents.

Regarde-toi... et comprends-moi entre les mots... Crois-tu que Shatan te soit étranger, à toi comme à tes amis? Si je suis venu, ce n'est pas pour vous, en vérité, mais pour guérir cet homme dont tu parles, pour le libérer d'un poids qu'il a assez porté.»

Ne sachant comment réagir, tous trois se sont inclinés puis ont fini par bredouiller quelques mots incompréhensibles tout en passant devant nous afin de nous montrer le chemin.

Je n'appréciais jamais devoir réagir ainsi face à des paroles qui sonnaient faux. Cela équivalait à mes yeux à jouer le rôle de “celui qui sait et qui s'autorise à corriger les autres” dans leur manière de penser ou d'être... Un rôle si étranger au fond de mon âme qui n'aspirait qu'à pouvoir s'adresser en ami à des amis.

Enseigner oui, parce que c'était réveiller la Mémoire mais quant à souligner les fautes et les manquements, tout mon être y rechignait parce qu'alors j'avais l'impression de professer, c'est-à-dire de mettre un filtre entre ceux qui m'écoutaient et le flot du Vivant qui, sans cesse, passait à travers moi. J'étais là pour aimer et témoigner, pas pour corriger, même si parfois je me devais de le faire.

Au bout d'une courte marche sous un soleil voilé, nous sommes finalement parvenus dans un creux de terrain fort aride, lequel présentait lui-même un autre creux difficilement pénétrable autrement que par une sorte d'escalier très succinctement taillé dans la roche. Ce dernier creux s'enfonçait dans le sol d'une hauteur qui pouvait être celle de deux hommes et dont les parois présentaient des cavités aux formes irrégulières.

– «C'est ici, Rabbi... Nous sommes arrivés.»

Ces quelques mots furent à peine prononcés qu'une silhouette humaine s'est lentement extraite de l'une des cavités en question. C'était celle d'un homme totalement nu, les cheveux et la barbe hirsutes, couverts de terre. J'ai tout de suite vu qu'il était enchaîné au rocher par l'une de ses chevilles. Même si la chaîne était longue, elle ne lui permettait sans doute pas de se mouvoir de plus de six ou sept pas à l'extérieur de son abri.

Dans un coin, contre la muraille, on pouvait apercevoir une grosse écuelle de métal tandis que dans un autre il n'y avait que des immondices... Cela empestait et les mouches proliféraient.

J'ai aussitôt entendu André réciter une prière à voix basse. Il appelait Awoun...

– «Attendez-moi tous ici» ai-je fait.

En contrebas, l'homme enchaîné a levé la tête tel un animal qui flairerait une présence dans l'air. Il m'a tout de suite semblé qu'il y voyait peu et qu'il réagissait surtout en fonction de son odorat et de son ouïe. Soudain, alors que je commençais à peine à descendre dans la fosse, il a poussé un long cri qui tenait du rugissement... puis un deuxième et un troisième... et plus je descendais vers lui, plus cela s'intensifiait.

Enfin, quand je fus à sa hauteur et qu'il eût bien compris d'où je venais, il s'est mis à marcher à demi plié en deux vers moi jusqu'à ce que sa chaîne lui interdise d'aller plus loin. C'est alors que j'ai remarqué que sa cheville était ensanglantée et infectée là où un large collet de métal l'enserrait.

– «N'approche pas davantage, Rabbi! lança l'un des hommes qui nous avaient menés jusqu'à ce tragique lieu. Il mord même ceux qui le nourrissent...»

Étrangement, avec la même soudaineté qu'il s'était mis à rugir dans ma direction, l'homme enchaîné a commencé à reculer à petits pas, le corps toujours plié en deux.

– «Comment t'appelles-tu? lui ai-je alors demandé d'un ton ferme. Donne-moi ton nom!»

Et comme il ne répondait rien mais bavait, j'ai repris d'une voix plus forte:

– «Quel est ton nom?»

J'ai encore en mémoire qu'à l'instant précis où j'ai prononcé ces mots avec une force qui m'a moi-même surpris, un Souffle glacé est sorti de ma poitrine pour se projeter vers lui.

– «Je suis Multitude! a immédiatement vociféré l’homme en se redressant puis en s’accompagnant de gestes obscènes. Je suis Multitude!»

Alors, j’ai tout vu de ce qui l’habitait et je me suis assis sur une grosse pierre à cinq pas de son corps maintenant pleinement debout et arrogant.

– «Tu n’approches pas? De quoi as-tu peur, Multitude?»

– «Ne reste pas là, Rabbi!» a de nouveau crié quelqu’un sur le bord de la fosse.

Mais peu m’importait... L’Éternel était tellement présent en moi, tel un diamant absolu, que l’idée même de crainte n’avait aucun sens.

– «Allez plutôt me chercher un pot rempli d’eau» ai-je demandé à ceux qui m’observaient du haut.

Ce que je voyais, ce que je ressentais me disait tout et me donnait aussi la mesure de la Lumière qui s’apprêtait à agir à travers moi.

Au moins trois formes grises dansantes, gesticulantes, m’apparaissaient, greffées à la silhouette de l’homme qui reprenait de plus belle ses cris animaux. Elles se déplaçaient en tous sens ainsi que l’auraient fait des fauves en cage. C’était trois âmes dans un état bestial, trois âmes complices issues d’un univers n’ayant pas encore atteint l’aube du nôtre, trois âmes en souffrance, embryonnaires, qui avaient cherché et trouvé un corps disponible pour l’expérience de l’air et du soleil des hommes...

Il avait suffi d’une haine soudaine créant un gouffre en celui-ci, d’une avidité, d’un incroyable besoin de vengeance, de pouvoir... tout cela allié à une blessure datant d’un autre temps... Un rendez-vous avec la grande obscurité.

Que pouvais-je d’autre qu’une compassion infinie devant tant de douleur de part et d’autre du Visible et de l’Invisible?

Devais-je démonter l’histoire de ces trois présences? J’en connaissais déjà les principaux rouages: Vouloir faire avant l’heure l’expérience de la chair organisée, percer le voile de leur propre univers privé d’une réelle conscience puis du sens de la lumière et de l’ombre. Enfin... faire exploser en elles la jouissance d’une illusion de pouvoir, réinventer l’ordre de la Vie sans seulement savoir ce qu’est le Vivant...

Non, non... je ne devais pas questionner leurs présences. Seul le raz de marée d’un Amour sans bornes ni marchandage pouvait tout désinfecter.

Un moment encore, j’ai observé attentivement les trois formes obscures et j’ai cherché leur point d’arrimage dans le corps de l’homme qui maintenant se taisait face à moi, l’œil éteint et la bouche entr’ouverte.

Alors, tout à coup, j'ai déchiré les rideaux de son âme, écarté les barreaux de sa cage mentale... puis d'un pas serein je me suis levé, j'ai marché jusqu'à lui et, d'un geste exact, d'une seule main, j'ai saisi sa gorge, là où était l'ancrage des présences ombreuses.

– «Multitude! ai-je alors ordonné à voix haute, Multitude! C'est moi qui t'appelle et c'est moi que tu vas suivre!»

L'homme est resté figé ainsi que les ombres en lui.

– «Apportez-moi l'eau!»

Très lentement, j'ai refermé ma main qui empoignait encore son cou tout en relâchant progressivement celui-ci. Par elle, j'ai tout aspiré... et j'ai senti ce "tout", une sorte de "vide féroce", remonter le long de mon bras droit... jusqu'à ce que je le dirige vers mon cœur et que je l'y abrite le temps d'un cri offert à mon Père.

L'homme enchaîné a tremblé un bref instant puis s'est effondré.

Derrière moi, des pas précipités, une respiration haletante... C'était Thomas; il venait déposer sur le sol la cruche d'eau que j'avais réclamée.

Tout était bien... Je me souviens avoir fermé les yeux puis vidé mon cœur de ce que je venais d'y loger en en faisant ressortir toute la charge purifiée le long de mon bras gauche puis de ma main fermée.

Doucement, en conscience, il ne me resta plus qu'à plonger celle-ci dans la cruche emplie d'eau, à l'y ouvrir et à l'y maintenir l'espace d'une respiration.

Tout était fait... L'instant d'après, je me penchais sur l'homme désormais libéré. Thomas l'a couvert du petit manteau qu'il avait sur l'épaule et tous les autres sont descendus dans la fosse.

– «En es-tu sûr, Maître?» a demandé l'un de ceux qui nous avaient amenés là.

– «Tu le verras par toi-même.»

Je n'avais plus rien à faire là. Comme à l'accoutumée, je préférais ne pas demeurer sur les lieux où, de toute mon âme, je venais de servir la Vie.

Lorsque l'homme eût retrouvé sa pleine conscience et qu'on l'eût soulagé de sa chaîne, je suis allé le bénir avec un peu de sel; j'ai ensuite pris avec moi le pot plein d'eau qui m'avait servi et enfin je suis parti avec ceux qui m'avaient accompagné jusque là.

Peu avant que nous ne remontions dans la barque de Pierre, j'ai cependant demandé à ce que nous prenions le temps de faire un petit feu de branchages. Un récipient de métal traînait quelque part, sur la rive, parmi les filets et les

rames. J'y ai versé avec précaution toute l'eau du pot puis je l'ai placé sur le feu jusqu'à ce que son contenu s'en soit complètement évaporé.

– «Voilà, ai-je alors annoncé, maintenant, c'est réellement terminé. Tout est libéré.»

Au-delà des siècles et des millénaires, j'aurais aimé que les choses soient dites ainsi, dans leur simple vérité. Ce ne fut cependant pas le cas. Ce qui est simple ne sert pas souvent les desseins des hommes...

Il fut des intentions et des scribes pour vouloir remplacer l'eau du pot par quelques porcs qui auraient formé un troupeau, non loin de là, un troupeau qui se serait ensuite jeté dans le lac emportant avec lui "le Mal"... comme si l'énergie de ce dernier pouvait redouter la noyade.

Peu comprennent que toute souffrance doit être consolée puis conduite vers sa métamorphose. Peu comprennent que l'athanor est le Cœur.

À quoi sert d'extraire l'Ombre d'un endroit pour l'implanter en un autre? À quoi sert de libérer l'homme si c'est pour charger l'animal? Tous deux sont frères et, aux yeux de la Source de Vie, l'un ne vaut pas plus que l'autre car tous deux s'en viennent du même Point dans l'Infini et sont destinés à y retourner après s'être ennoblis l'un par l'autre.

En vérité, l'histoire de cette guérison au pays des Gadaréens a été très vite mêlée puis confondue avec celle d'un récit qui courait au sujet de l'un de ces magiciens du désert apparaissant de temps à autre.

Eux aussi accomplissaient ce qu'on appelle des prodiges à force de développer les lampes et les roues secrètes de leur corps. Toutefois, leur conscience s'arrêtait en chemin... Faire périr l'animal pour guérir l'homme ne pouvait et ne pourra jamais être une solution, une voie acceptable pour qui respecte l'Essence de la Vie.

La quête d'un pouvoir se soucie généralement très peu de l'Esprit lui-même. Elle feint de Le connaître et d'en respecter l'immensité tandis qu'en fait elle en contourne les Principes fondamentaux.

Ce fut l'objet de l'enseignement qui, ce jour-là, est spontanément venu se placer sur mes lèvres cependant que la barque de Pierre nous ramenait vers Bethsaïda. Je voyais que chacun comprenait mais que, chez la plupart, je défonçais néanmoins bien des parois intérieures à leur être.

Pour ceux-là, se soucier de ce que je nommais "une présence ombreuse" avait jusqu'alors été inconcevable. Pour ceux-là également, le Mal était le Mal - à jamais - aussi sûrement que le froid ne pouvait être le chaud, ni la

nuît le jour. Ils devaient apprendre qu'il n'y avait pas un espace si ténébreux qu'il ne puisse être visité et guéri par l'Amour...

Je n'ai pas voulu aller trop loin dans les abstractions, alors je leur ai parlé de l'ignorance qui se tient toujours à la racine de ce qui exprime le Mal, une ignorance qui tient de l'Oubli et de la Séparation qu'engendre cet Oubli.⁵

Enfin, j'ai conclu en leur disant:

– «C'est afin que vous ne soyez plus séparé de vous-même que je suis là, avec vous et en vous. Mon dessein est de vous aider à sortir de l'Oubli... et du Rêve de ce que l'on prétend être la vie. Quant au "reste", vous saurez dès lors en retrouver le chemin car, croyez-moi, l'ultime rédemption ne vient jamais que de soi. Je vous offre une clef, je vous montre une serrure, mais il vous appartient de vous en servir et de pousser la porte.»

– «Et quand crois-tu que nous pourrons la pousser, Maître, a demandé quelqu'un en égrenant des perles de terre enfilées sur un cordon. Quand le temps en sera-t-il venu?»

– «Lorsque vous boirez le Soleil et que vous serez emplis de Lumière. Lorsque, semblables à cette eau que, sur la rive, je viens de transmuier en vapeur, le meilleur et le plus léger de vous aura été suscité par la Matière de ce monde.»

Le lendemain, auprès de Meryem, j'ai retrouvé Sarah, ma sœur que j'avais si peu eu le temps de connaître. Je n'ai pas réussi à faire ressurgir les traits de son visage de toute petite fille. Devant moi, fortement émue, il y avait une belle jeune femme, déjà mariée, et qui vivait avec un époux aux abords de Tibériade. Elle y cultivait la terre à ses côtés.

Sans que je lui eus demandé quoi que ce soit, ce fut son argument pour m'annoncer très vite qu'elle ne pourrait pas, comme ses frères et tant d'autres, recueillir mes enseignements à travers toutes les campagnes. Son époux ne le lui permettrait pas et il avait besoin d'elle.

Je l'ai prise dans mes bras... Elle me faisait penser à ma mère, noble, solide, et malgré tout d'une sensibilité extrême.

– «Tu sais, ma sœur, lui ai-je dit, il y a plusieurs façons de marcher en ce monde et je comprends bien que la tienne ne passe pas nécessairement par tes jambes. Il est souvent de grands marcheurs qui sont de bien plus petits voyageurs qu'ils ne le pensent.

Ce que je venais d'annoncer à Sarah était en effet écrit dans sa radiance et dans la plus claire des lumières... tout comme il était écrit qu'elle serait

bientôt seule dans son champ et sous les cédrats qui entouraient sa maison. J'ai gardé le secret de cela...

Puis c'est Meryem que j'ai prise dans mes bras. Elle également en était presque gênée. Je n'étais plus le fils qu'elle avait mis au monde quelque trente-deux années auparavant.

C'est après ces embrassades, d'ailleurs, qu'elle a éprouvé le besoin de me confier une pensée qu'il lui était difficile de formuler... Elle estimait ne plus se sentir vraiment ma mère mais plutôt une disciple parmi les autres...

Je l'ai tout d'abord écoutée sans rien dire parce que je n'ignorais pas que *Ce* qui prenait toute la place en moi me faisait souvent changer de regard et de voix jusqu'à peut-être parfois faire peur. La peur d'être emporté trop loin, d'être soudain enlevé à la douceur galiléenne et sans doute même broyé par l'exigence d'un Absolu qui se précisait sans cesse davantage.

La peur, enfin, d'être trop terriblement et irréversiblement métamorphosé.

Mais ces peurs-là n'étaient pas les siennes, je le voyais bien; elles appartenaient à tous ceux qui l'entouraient et qu'elle s'efforçait de soutenir lorsque je soufflais trop fort sur leur âme.

Meryem les recevait et me les traduisait comme si elle n'était qu'une simple disciple... Et cela, en toute vérité, ne la rendait que plus grande. Non, elle n'était aucunement une disciple comme les autres!

Ce fut le temps aussi où Jacob⁶ – un autre de mes frères que je ne connaissais pas - est venu vers moi. Mon oncle Yussaf l'avait envoyé naviguer en mer sur l'un de ses navires. Non pas pour y apprendre à commercer car ceux qui se réclamaient strictement de la Fraternité y répugnaient, mais pour s'ouvrir les yeux, apprendre la navigation et se confronter à d'autres peuples. Il était même allé jusqu'en Grèce.

C'était mon père, paraissait-il, qui en avait formulé le souhait. Il avait dû percevoir le fond de son âme car, outre son esprit aventureux, Jacob exprimait avant tout une soif de découvrir et d'explorer le pourquoi des différences entre les hommes.

Tout comme moi, il faisait de cela un ferment. Très rapidement, il a donc manifesté une belle complicité avec ma façon d'être, de vivre et avec la Parole que je ne pouvais faire autrement que porter à chaque instant.

Bien que le lien de la chair fût là, pour lui je n'étais pas son frère... Il ne m'avait jamais connu dans sa prime jeunesse mais ce qu'il voyait de moi, disait-il, suffisait à lui "retourner l'âme".

Comme Jacob avait besoin de peu pour vivre et puisqu'il se prêtait aisément à toutes les besognes, il n'a pas fallu plus de deux mois pour qu'il me prie de l'accepter parmi ceux que j'enseignais régulièrement - en dehors des foules des bords du lac - et dont le nombre approchait maintenant la centaine.

Et puis... il faut dire qu'il n'était pas insensible à la présence des femmes et que le nombre de celles qui bravaient l'opinion pour me suivre d'un village à l'autre grossissait.

Leur présence était-elle une force? Était-elle un piège? Elle était surtout une "inévitabilité". Une dangereuse nécessité.

À force d'avoir rencontré quelques peuples différents de celui de la Palestine de ce temps-là, Jacob m'a un jour posé cette question:

– «Est-il possible de ne pas croire en l'Éternel, Maître?»

– «On peut affirmer ne croire en rien, mon frère... Mais ce "rien", pour ceux qui l'évoquent, n'est pas aussi "rien" qu'ils l'affirment car l'Éternel n'est pas "quelque chose" ni "un être quelque part". En vérité, ce qu'on appelle "rien" est voisin de "tout" parce que "tout et rien" ne peuvent se définir ni se circonscrire. L'Éternel est l'Infini au sens le plus absolu de ce qui peut être exprimé de voix d'homme... et l'Infini est absolument, absolument plein de ce "rien" qui est inexprimable.»

Ma réponse n'a pas suscité d'autre question. Elle mettait, pour une nuit, les âmes en état de suspension. Étrangement, ce fut la nuit où après les avoir tous contemplés, qui en prière, qui en méditation, j'ai remarqué qu'ils étaient exactement au nombre de cent-huit.

Cent-huit... le nombre sacré entre tous, tel qu'il m'avait été enseigné entre les murs du Krmel, le nombre qui reliait ceux d'Essania à la présence d'Élohim dans notre monde.

Je ne l'avais pourtant pas cherché; il était venu se manifester spontanément autour de moi, toujours selon ce principe de la mosaïque qui m'était cher. Je savais qu'il ne durerait pas longtemps dans sa perfection, que des éléments s'en détacheraient ici et là, remplacés par d'autres qui viendraient même le gonfler pour ensuite rétrécir et enfin s'éparpiller... C'était la respiration de la Vie à travers le moindre de ses prolongements.

Mais rien que de les voir là, ainsi rassemblés en silence, ces cent-huit hommes et femmes me furent un bonheur. Au fond de moi qui promenais au-dessus de leur tête la flamme d'une petite lampe à huile de terre rouge, je les ai remerciés pour les flambeaux qu'ils s'efforçaient d'être, souvent en dépit

de leurs charges personnelles et parfois des insultes et des menaces de leurs familles.

Je me souviens que Lévi, après bien des tourments, était finalement venu se joindre à nous et qu'il avait même pleuré durant une pleine journée en prenant cette décision. La façon dont il m'avait apostrophé à Gennésareth plus d'une année auparavant et ce que je lui avais alors répondu avaient été, selon ses dires, la gifle de sa vie, la secousse qu'il avait attendue sans même le savoir.

– «Maître, m'avait-il alors demandé, dois-je abandonner mon travail pour me joindre à vous tous et recueillir ta Parole? Dismoi...»

Je n'ignorais pas que Lévi occupait la fonction de collecteur d'impôts et qu'il s'en accusait aussi sûrement que les autres le lui reprochaient⁷.

– «Tu as une famille, n'est-ce pas? lui avais-je répondu. Que mangera-t-elle? Suis-moi, oui... mais demeure dans le monde tout en veillant à ce que le monde ne te mange pas, toi! Je veux dire... regarde chacun dans les yeux et ne réclame plus deux shekels là où César n'en n'attend qu'un seul.»

C'est alors qu'il avait sorti de sa large ceinture de grosse toile un sac rempli de pièces et m'avait présenté celui-ci au creux de ses mains largement ouvertes.

– «Voici, Maître... Ces hommes et ces femmes qui te suivent, ne faut-il pas qu'ils mangent, eux aussi? Cette bourse ne m'appartient pas...»

Seuls Pierre et son frère André avaient été les témoins discrets de ces paroles et de ce geste de Lévi. Ils avaient eu besoin d'entendre et de voir afin d'apaiser les vieux ressentiments qui traînaient encore en eux.

Environ une semaine après que j'eusse longuement rendu grâce à Awoun pour la mosaïque d'âmes qu'Il avait assemblées autour de moi, une terrible nouvelle est tombée. Elle avait déjà parcouru toute la vallée du Yarad et s'était même rendue à Jérusalem. Jusque là, nul ne l'avait crue possible: Yo Hanan, sur l'ordre d'Hérode, venait d'être mis à mort. Cette fois, c'était vrai.

J'ai pris une longue inspiration puis j'ai fermé les yeux. Malgré le Soleil, cela faisait mal...

«Ô toi, mon ami, mon Frère, toi cette âme qui s'en va... Pourquoi ce si soudain départ? Quel est ton secret, dis-moi? Quelle est cette part de Soleil qui te faisait tant et tant vivre qu'elle en a avalé toute ta vie?»

Ô Toi, mon Père, ma Mère dans les Cieux, Toi cette "Eternitude" qui a repris celui qui donnait tant... Pourquoi cette tempête qui aujourd'hui vient

blessé mon Souffle? Quelle est cette part d'inaccessibilité qui Te fait tant parler une autre langue que celle des espoirs humains?

Ô Awoun et toi, ô mon ami, mon Frère, quel est ce secret qui vous a rendus si complices, si mystérieux, si muets? Bénie soit votre énigme. Je l'accepte pour la peine sacrée par laquelle je grandis encore.»

¹ L'expression "aller à la terre" évoquait l'acte de déféquer dans la langue populaire.

² On dit aussi Gadaréniens. Cette région située aux limites de l'ancienne Pérée se trouve aujourd'hui sur le territoire de la Jordanie. Ce qui en était la ville principale, Gadara, correspond actuellement à Oumm Geïs.

³ Un stade équivalait à environ deux cents mètres.

⁴ Satan.

⁵ Pour référence, voir "L'Évangile de Marie Madeleine", du même auteur. Toi, je te vois et je sais que c'est la façon dont tu aimes ton carré de terre qui a déjà commencé à te faire bouger...»

⁶ L'apôtre Jacques, des Évangiles canoniques.

⁷ Lévi correspond à l'apôtre Matthieu dont le nom est associé à l'un des Évangiles canoniques.

Chapitre XI

La Nuée

Nous étions à la fin du mois de Kislev¹, le mois de la confiance que nous devons cultiver en la divine Providence. Selon la Tradition du peuple au sein duquel mon corps était né, je venais de dessiner de l'index un grand cercle sur la terre sablonneuse.

– «Voici... ai-je dit à tous ceux qui étaient là. En ce jour je trouve le chaos dans vos esprits... Vos pensées se désorganisent et vous dirigez même votre colère contre l'Éternel. Croyez-vous qu'Il la reçoive? Il vous sourit...

Rien, jamais, ne s'agite à la surface et dans les profondeurs de Son Océan... Pas une vague, pas une ride... Et pourtant, je vous le dis, Sa Présence n'est qu'Écoute et Compassion.

Regardez ce cercle que je viens de tracer; il est plus qu'un symbole. Vous le croyez fixe mais, en vérité, il indique le parcours d'un point qui, hors du temps, est à la recherche de sa propre origine et du pourquoi de tous les pourquoi. Il est organisé dans son mouvement mais en même temps il est chaos... Il est *le* chaos dont tout surgit, Il est *Ce* qui précède la Lumière primordiale, Il est *le* Néant qui équivaut au Tout et, enfin... Il est *Ce* que vous vivez en cet instant et qui exige de vous la totale confiance en la Providence.

Oui, notre frère Yo Hanan s'en est allé; il a passé une Porte et par cette Porte, il vous en montre une autre: la vôtre, celle de l'abandon du chaos de vos peines. Passez-la en cet instant-même, sans attendre; franchissez-la et détendez l'archer en vous car, je vous l'affirme, Yo Hanan est en cette heure plus vivant que vous ne l'êtes. Que son épreuve vous enseigne la signification de la vôtre...»

En énonçant ces mots, je n'ignorais pas que peu dans l'assistance, en capteraient le sens profond. Il me fallait cependant les semer tels qu'ils m'étaient venus car il est des paroles qui, par leurs seules vibrations, agissent telles des graines. En ce temps où je les fais ressurgir, puissent-elles poursuivre leur œuvre silencieuse...

Il y eut des larmes ce jour-là. Beaucoup! Mais, ainsi que je l'avais pressenti, ce furent des larmes libératrices. En effet, bien des colères s'apaisèrent par elles, bien des portes s'ouvrirent. De toute éternité, il existe un lieu entre le chaos et l'explosion de la vie. Et cette explosion, le soir même, j'ai tenu à ce qu'elle s'exprime...

Loin du regard de tous, après m’être confié au Divin en moi, après avoir exploré la justesse du mouvement que je m’apprêtais à faire, après avoir enfin souri au souvenir de certaines agapes avec le Frère Morya², j’ai appelé la Lumière dans le creux de mes mains afin que puisse en jaillir le plus réconfortant des repas.

Mes doigts ont rassemblé quelques atomes éparpillés de la Matière invisible de notre monde, puis les ont façonnés selon les images de mon cœur.

Sur l’herbe, près de la bergerie où nous nous étions rassemblés, des galettes, des olives, des figues et des fromages en abondance se sont alors peu à peu formés, mêlés à la danse rapide de mes paumes au ras du sol. Il y eut même une cruche de vin blanc.

Seul Éliazar a surpris mes gestes... Il s’est jeté à mes pieds comme s’il venait d’assister au phénomène le plus prodigieux qui puisse être.

Je lui ai alors dit:

– «Garde cela pour toi, mon frère; le temps n’est pas encore vraiment venu de révéler de telles choses. Tout comme son estomac, la conscience de l’homme est sujette à l’indigestion. Si tu lui en donnes trop à absorber, elle ne saura pas l’assimiler et connaîtra le désordre. Trop de prodiges en même temps sont comme trop de vin... On y perd son équilibre.»

– «Mais pourquoi moi, alors Rabbi? Pourquoi m’as-tu laissé voir cela?»

– «Crois-tu que ce soit un cadeau, Éliazar? Je te soumets plutôt à l’épreuve... Tu veux avancer plus vite que tes frères, n’est-ce pas? Tu voudrais, dis-tu, «faire comme le Maître» tant tu as soif et faim de “tout comprendre”... Alors, voici que je donne un nom à ton épreuve, je l’appelle “désir” car c’est par sa pulsion en toi que tu as avancé jusqu’à ce jour. Je te demande donc ceci au nom de la confiance que je place en toi: Dépasse le désir de ce que tu viens de voir et entre dans l’Abandon. N’essaie pas de “faire comme le Maître”... Sois toi-même!»

Je me souviens que ce soir-là chacun a cru que c’était l’un de nous qui avait généreusement apporté un ou deux paniers de victuailles. En réalité, aucune question n’a vraiment été soulevée à ce propos. Il y avait de la nourriture pour la petite vingtaine d’hommes et de femmes que nous étions et tout était “normal”, de la même manière qu’une volée d’oiseaux trouve logique de se nourrir de graines dans un champ.

Et, en toute vérité, chacun avait raison d’une certaine façon car ce à quoi j’avais apparemment donné naissance était déjà là, dans son principe, autour

de nous, attendant simplement d'être révélé par l'Abandon au Divin...

De ce simple repas partagé est montée de chacun une joie complice. Je l'ai vue venir par vagues et c'était une joie au sein de laquelle Yo Hanan se montrait plus présent que jamais. Son envol avait assurément "libéré" une énergie. Il faut souvent avoir la force de fêter une épreuve...

Ainsi en est-il de certains départs... La plaie qu'ils infligent est une ouvreuse de portes et le fait de la reconnaître comme telle en fait comprendre la nécessité ainsi que la grandeur cachée.

Lorsque chacun se fût endormi après s'être enroulé dans sa couverture ou réfugié où il le pouvait, j'ai souhaité "marcher dans mon âme" plus qu'à l'accoutumée. Non pas parce que je suis sorti de mon corps mais parce que j'ai laissé celui-ci aller de lui-même à la très faible clarté de la lune.

Il y avait un appel dans les profondeurs de ma chair qui traduisait une sorte d'aimantation. J'avais toujours eu de semblables perceptions aussi loin que remontaient mes souvenirs et rien n'avait jamais pu m'empêcher de les écouter. Il fallait simplement que je marche là où mes jambes voulaient me porter en accord spontané et irréfléchi avec mon âme.

Habituellement, c'était l'eau qui attirait mes pas... ou alors le plus désertique des espaces déserts, là où "ça parle en silence" ainsi qu'aurait dit Yosh-Héram.

Cependant, sous la timide lune de cette nuit qui allait devenir sacrée, ce ne fut pas le cas. s'Il y avait de l'eau en abondance à proximité, il n'y avait pas de désert mais plutôt une herbe généreuse...

En quittant le chemin partiellement pavé par les Romains, je m'y suis enfoncé jusqu'à mi-mollets et jusqu'à ce que les silhouettes sombres d'un groupe d'arbres ne m'invitent à les contourner.

C'était irraisonné comme à chaque fois qu'il fallait que je m'isole. J'aimais ces moments car j'y prenais mieux la mesure de *Ce* qui était désormais marié à ma chair et qui m'emplissait démesurément. J'y appelais alors l'Éternel par tous les noms qui me venaient...

Cette fois-là pourtant, ce n'est pas Lui qui m'a répondu. Derrière le bosquet dont un léger vent faisait ondoyer la cime, j'ai découvert dans un espace aux herbes couchées une immense sphère aplatie, telle une brume imprégnée d'une douce lumière verte. Celle-ci pulsait et paraissait merveilleusement vivante. Tout en moi me disait que je savais ce qu'elle était, que je la connaissais. «Oh, me suis-je exclamé intérieurement, c'est une

Nuée! Elle est semblable à celle d'Ilya³, dans les anciens Écrits... Le char d'Élohim!»

Et tandis que je me faisais ces réflexions, les pulsations de la Nuée se sont amplifiées jusqu'à soudainement générer un puissant tourbillon de lumière. Dans l'instant, il m'a semblé être soulevé par son souffle, le corps suspendu dans une absence d'espace. Ce fut bon à vivre... Une absolue clarté, fraîche et familière... Ce fut si rapide aussi!

Déjà, j'étais en son sein, debout face à une présence d'apparence humaine mais qui, je l'ai immédiatement compris, en résumait beaucoup d'autres en arrière d'elle. Il y avait si longtemps!

Je l'ai regardée... Oui, c'était bien celle d'un homme aux longs cheveux clairs, à la peau hâlée et qui portait une ample robe bleutée.

Sans attendre davantage, sa forme a marché vers moi et, après s'être inclinée, elle a posé chacune de ses mains sur le dessus de mes pieds. *Ce* qui m'habitait a simplement accueilli le geste... Il fallait que j'accepte, là encore, de laisser toute la place à *Ce* qui était plus grand que moi en moi.

– «Yo-Shalaa-Hi Ba-ta-naï, fit la voix qui s'en dégageait... C'est le Béni que nous honorons en toi, Frère Sananda...»

Ce nom par lequel je venais d'être désigné a arrêté le temps. Je l'avais presque oublié. Il venait d'une autre dimension de la Conscience que celle pour laquelle j'avais accepté de tout donner. À quoi, ce nom voulait-il me ramener, moi qui si souvent peinais tant à vivre le présent des hommes de la Terre et son incohérente raison?

C'était une expression d'Élohim qui s'adressait à moi... Une et multiple, comme toujours, parce que l'une et l'autre signifiaient la même vérité.

Je L'ai relevée, j'ai plongé mon regard dans le Sien, si bleu, si transparent... et j'y ai vu celui d'un Ambassadeur d'un autre monde, d'un homme plus près de l'Homme, cohérent dans toute sa raison, son amour et son engagement.

Alors, ce fut à moi de m'incliner et de Lui toucher les pieds à mon tour. Je ne sais pas s'Il en fut surpris. Celui qui incarnait Élohim se devait d'être au-delà des émotions. L'était-Il en réalité? Le Vivant permet à de nombreuses formes d'exprimer de si nombreux états de conscience!

Mais en réalité, au cœur de la Nuée qui m'avait absorbé, il n'y avait ni Maître ni Ambassadeur, de quelle que façon que l'on eût considéré ce qui s'y passait. Nous étions simplement deux manifestations de l'Amour du Divin qui se rencontraient.

Après m'être relevé, cette question s'est formée en moi sans que j'eusse besoin d'entrouvrir les lèvres pour la formuler:

– «Pourquoi suis-je ici? Êtes-vous venus me chercher?»

– «Nous ne venons pas chercher Celui qui ne fait que commencer... Nous venons Lui révéler un peu plus de la charge qu'Il a accepté d'endosser.»

– «J'ai accepté sans limites ce qui m'était demandé. Et même si la mémoire m'en est encore partiellement ôtée afin que je puisse respirer l'air de cette Terre, je connais l'ancienneté de ma charge, mon Frère... Dix-huit millions d'années humaines... Je la connais, mais si tu réveilles en moi le souvenir des seuils franchis et de ceux qui s'annoncent, le Soleil n'en sera que plus puissant. Je te le demande donc...»

Le regard d'Élohim s'est alors adouci jusqu'à traduire un extraordinaire sourire.

– «Ce que tu sais déjà mais qu'il te faut retrouver dans ce corps est très lourd. il résume le pourquoi de la vie de Jeshua et l'Intention du double Soleil qui l'habite. Place tes mains sur cette sphère, Maître...»

Disant cela, Élohim s'est retourné et, d'un geste du bras, Il m'a révélé la présence d'une petite sphère bleue posée sur le sol immaculé en arrière de Lui.

Celle-ci était d'une simplicité presque dérisoire en un semblable moment, comme un objet abandonné. Au plus profond de moi, je savais ce que c'était et dans quel état d'humilité il fallait l'approcher et s'asseoir face à elle. J'avais déjà accédé à une semblable sphère dans un autre monde; c'était ce que nous appelions alors *un livre de lumière*, une sorte de condensation de l'Es prit du Divin. Si Maître Lamaas avait été à mes côtés, il aurait assurément dit “de *l'Akasha solidifié*”

Ainsi que je venais d'y être invité, je me suis donc assis sur le sol puis, après m'être recueilli, j'ai posé mes mains sur la petite sphère bleue. Mais aussitôt, au centre de mon être, j'ai senti que ce n'était pas suffisant, alors je l'ai prise dans le creux de mes paumes pour mieux en partager la vie.

Elle m'a presque instantanément dérobé à la réalité présente de la Nuée car elle faisait partie de ces objets qui n'en sont pas vraiment. Certes, elle demeurait immobile dans la coupe formée par mes mains mais en elle était inscrit le mouvement des univers ou plutôt... cette Mémoire active des univers qui, dans mon cœur, attendait son heure pour être dite.

Tout s'est effacé et je n'ai plus alors été qu'un éclair dont la fulgurance regardait le Tout et le Rien en dehors de ce qui ressemble au Temps.

Qu'en a-t-il rapporté, cet éclair? Que peut-il encore en dire aujourd'hui? Rien de plus ni de moins que ce qui a constitué, des mois plus tard, l'essence d'un enseignement offert au cercle le plus restreint et discret de mes disciples. Ce fut un enseignement dans lequel chaque mot en cachait trois autres, dans lequel aussi chaque phrase développait sa propre forme de poésie. Pourquoi la poésie? Parce qu'elle seule parvient à toucher l'âme plus que le mental et parce que derrière ses images elle ne filtre rien de l'Essentiel.

Voici donc ce qu'il affirmait, cet enseignement et ce que sa poésie pouvait traduire dans le dense comme dans le subtil.

«Au début, il y avait un vide semblable à une profusion... Il était comme un Puits quelque part dans l'Univers des univers, Celui qui ne se nomme pas.

Et ce Puits, ce vide-plein, était noir d'un côté et blanc de l'autre parce qu'Il était Tout à la fois.

Alors, de Lui a jailli un Son et de ce Son est aussitôt né le Nectar du Vivant qui était également une onde riche de cent quarante-quatre mille soleils et d'une multitude de mondes. C'était en même temps une Conscience, une pensée destinée à devenir multitude. C'était une pensée libre de jouer avec le Blanc, avec le Noir et avec toute Idée; libre même de s'éparpiller jusqu'à l'illusion de la dissolution.

Et elle s'éparpilla, courant en elle-même après la Mémoire du Puits à travers des myriades de Terres.

Et cela fut... jusqu'à ce que dans une volonté de rassemblement en émerge une Fraternité et, parmi d'autres, une Terre qui criait plus que toutes les autres.

Celle-là se nommait Eretz⁴ dans la langue des Étoiles à cause du Son qui était le sien. Mais Eretz étaitensemencée de consciences éparpillées, toutes issues de mille poussières d'Étoiles dissoutes.

Alors, la Fraternité l'a contemplée et s'est mise à l'aimer à cause de l'Amour et pour la richesse de l'éparpillement dont elle souffrait.

«Enfants d'un Projet, dit-elle, un Plan pour réunir ce qui est séparé en un tel monde d'Oubli.»

Une voix s'en est bientôt élevée. Elle portait le nom d'Ishtar et se paraît d'un grand éclat.

«Vous regardez vers moi, fit-elle, car je me souviens de l'Oubli qui fut aussi un jour le mien. Parce que j'ai reçu l'Amour et que je l'ai découvert pour le donner, je ferai donc d'Eretz ma sœur. J'y planterai ma pensée et celle-ci l'ensemencera sur ses hauteurs. En secret et derrière mille noms,

pendant dix-huit millions d'années lourdes, j'y serai patiente et j'y jardinerai jusqu'à ce qu'y pousse Shimbolom... bien enracinée entre terre, lune et soleil, à mi-chemin entre ce qui est visible et ce qui ne l'est pas.»

Ainsi est né Shimbolom, afin d'incarner le Plan sur Eretz... Mais les hommes de ce monde pris par l'Oubli étaient rétifs et emplis d'orgueil; alors, au sein de la Fraternité, il s'en trouva pour dire:

– «Les hommes de cette Terre sont trop lents, aveugles et arrogants, ce Plan n'est pas bon pour eux. Il en faut un autre pour changer la nature profonde de leur corps et les pouvoirs de leurs pensées. Œuvrons pour un autre Plan afin de créer un peuple apte à éduquer les autres. Pour ce projet mêlons notre sang au leur.»

Mais ceux-là ne comprenaient pas que la liberté est le plus précieux des trésors et que le Vivant qui imprègne tout connaît les justes rythmes de la floraison des uns et des autres.

À leur tour, ils devinrent donc arrogants... Ils brisèrent alors l'unité de la Fraternité et certains d'entre eux s'implantèrent sur Eretz tout en continuant à se déployer dans les cieux afin de trouver des alliances.

On leur donna le nom d'Archontes.

Ceux de la Fraternité les observèrent décider de ce que devait être, selon eux, l'ordre du monde d'Eretz. Ils les observèrent patiemment... ils les virent même intervenir de façon anarchique dans la vibration de la chair de certains hommes du peuple qui se nommait Israël. Il y eut des fautes, des pulsions de pouvoir et ainsi furent engendrés les Néphilims⁵.

Ainsi fut semé aussi l'état de conscience qui allait animer Sodome et Gomorrhe. Enfin, ils les virent se tourner vers la Grèce et d'autres lieux de ce monde⁶.

Mais c'était assez... Au cœur de la Fraternité, une voix s'est alors fait entendre. Elle traduisait l'union d'âmes qui avaient conçu le Plan; c'était celle d'Élohim, multiple mais une.

– «Ne ferons-nous rien? clama-t-elle. Voici le temps de solliciter toute la Présence de Shimbolom maintenant que la Dispersion a usé de sa liberté!»

Et c'est ainsi que du Centre de Shimbolom, celui qui allait devenir Moshé⁷, né du peuple de la Terre Rouge, fut envoyé aux hommes. Et c'est ainsi également qu'Orphée fut missionné.

Il fallait rebâtir la pensée, redresser les âmes et nettoyer les cœurs...

Cela fut accompli... mais pris par l'attraction d'Eretz, les Archontes ne s'en retirèrent pas. Peu à peu, ceux qui savaient lire la vie les virent

habilement prendre des masques d'hommes et jouer dans les labyrinthes de tous les pouvoirs.

Alors l'œuvre unificatrice de Moshé a commencé à en souffrir. Les hommes se sont pétrifiés autour d'elle par crainte d'une autre dispersion et Shimbolom ne fut plus qu'un rêve, un symbole expulsé du cœur.

Voilà pourquoi Élohim s'est à nouveau levé et a convoqué les Nuées qui, depuis les cieux, ne cessaient d'observer Eretz.

«Il nous faut un esprit de cristal, une âme unifiée, un corps pur car la double conjonction sera bientôt là puisque les Soleils se donnent rendez-vous. Comment espérer la floraison d'Eretz si l'Amour pur ne vient pas lui ôter les écailles du passé? Nul ne saurait grandir s'Il traîne un rocher derrière lui!»

Tous se tournèrent dès lors vers Shimbolom et plusieurs couleurs d'âme furent convoquées, plusieurs noms furent cités...»

Alors, je me suis souvenu... Tous les yeux étaient dirigés vers moi. Des yeux de douceur et de force. Des regards aussi d'une inflexible sagesse. Il y en avait d'hommes, il y en avait de femmes et tous étaient également chargés de paroles si lourdes d'interrogations...

«Ainsi, il se peut que ce soit toi... En acceptes-tu le poids, Sananda?»

Alors, j'ai répondu:

– «Oui...» en même temps qu'un nom et une pensée se plantaient en moi telle une couronne ou une lance... «Jeshua, oui, c'est cela... oui, j'habiterai le nom, le corps et la vie de celui là...»

C'est de cette façon que le Béni est alors venu, par un peuple, mais pas pour un peuple... Pour une humanité, celle d'Eretz, bloquée dans le labyrinthe de l'Oubli...»

Je me suis retrouvé à l'air vif, croyant toujours tenir la petite sphère bleue entre les mains, l'âme pleine d'une myriade d'Images et de Paroles saisies en plein vol entre les mondes.

Qui étais-je? Il me semblait que je n'en finissais pas de me redéfinir et que la mission pour laquelle j'étais venu ne cessait de s'expanser et de s'alourdir.

Mais peu importait... le brasier qui m'expansait ne pouvait s'éteindre. On ne parle pas avec l'Absolu... Quant Il se présente, Il est nous et nous sommes Lui.

L'air était vif autour de moi. J'étais debout et j'ai bien compris que je n'avais plus rien dans les mains.

J'ai fait quelques pas... de l'herbe et des cailloux sous mes pieds. Au-dessus de ma tête ou presque... la lune, discrète, timide... Où étais-je? La Nuée m'avait transporté quelque part, c'était évident, mais où et pourquoi? J'ai décidé que j'attendrais là, près du premier rocher qui voudrait bien soutenir mon dos ou évoquer un abri sommaire. Le jour finirait bien par se lever et alors, je verrais...

Mon âme était encore emplie des images intemporelles dans lesquelles elle s'était laissé engloutir. Elles étaient trop imprégnantes et trop pleines de mille univers pour que je puisse trouver le moindre sommeil. Alors, j'ai fait ce qui m'était le plus facile, j'ai parlé à mon Père, à ma Mère, à Tout ce qui n'avait ni visage ni dimension mais qui m'avait placé là, si seul et pourtant si proche de la moindre forme de vie.

Et puis, finalement, le soleil a lancé ses premiers rayons, une brume s'est dissipée et j'ai compris où j'étais... au sommet du Mont Thabor!

Pour moi, ce n'était nullement troublant. Je savais que là où la conscience peut voyager, le corps peut se rendre s'Il connaît les raccourcis de l'esprit. Et quant aux Nuées qui étaient apparues depuis le commencement des Temps, j'avais depuis longtemps appris qu'elles étaient le prolongement de la Conscience d'Élohim.

Je me suis agenouillé et j'ai remercié... J'aimais ce lieu... Un bref instant, je m'y suis vu encore enfant, à l'aube d'une page qui se tournait. Se pouvait-il que je franchisse le seuil d'une autre derrière laquelle davantage d'horizons encore allaient exploser? Je l'ai pensé et j'avais raison...

Plus pleinement que jamais jusque-là en effet, je me suis vu non seulement infiniment relié à l'Histoire de l'Humanité mais en état d'offrande par rapport à elle. À la charnière entre l'Alpha et l'Omega de la Vague de Vie qui nous avait tous propulsés dans l'Infini.

Le Cosmos qui vivait en moi ainsi que celui que j'étais porteraient dès lors plus consciemment le Plan de Shimbolom...

J'ai mis deux jours à rejoindre, seul, les bords du lac, marchant à mon rythme par les sentes les plus escarpées parfois et autant que je le pouvais parmi les oliveraies.

Immédiatement, dès ma descente du Thabor, j'ai remercié Élohim et sa Nuée de Feu de m'avoir déposé si loin des rives dont j'avais fait mon point d'attache. Je me retrouvais seul avec moi-même, libre de plonger dans une compréhension plus totale de ce qui m'était demandé.

De ce que j'avais vécu, une vision, une pénétration et une constatation dominaient: ce monde et ses habitants étaient enchaînés au poids de leur passé. Trop d'avidité, d'aveuglement, d'égoïsme et de guerres... Trop d'ignorance! Tout cela avait généré une brume pesante, un brouillard si épais que les âmes y stagnaient, même les plus belles.⁸ Il fallait un Souffle si puissant et si nouveau qu'il puisse non pas simplement ouvrir une porte mais en dessiner une puis la défoncer afin qu'elles s'y engouffrent et soient lavées. Et là, il m'était dit une fois de plus que c'était ce Souffle sans tiédeur qui voulait absolument tout emporter à travers ma personne.

Seule, cette notion de "sans tiédeur et tout ce qu'elle sous-entendait" m'interrogeait encore. Elle incarnait l'un de mes défis d'Av-Shtara... Dire l'Amour sans limite, offrir la guérison et l'accueil de toutes les différences, c'était assurément "bousculer l'autre" dans ses réflexes de protection et parfois brûler ce à quoi il s'accrochait... Alors, la douceur, cette douceur et cette tendresse qui étaient l'exhalaison de mon cœur, comment allais-je continuer à les répandre tandis que le Vent attisait mon Feu?

Il n'y avait que la confiance pour me répondre, celle, précisément, du mois de Kislev.

Lorsque ceux qui suivaient mes pas m'ont vu réapparaître à la porte du très modeste bethsaïd dont la construction s'achevait à la sortie de Caphernaüm, ils n'ont pas osé me questionner sur ma disparition. Ils ont voulu me laver les pieds en signe de bienvenue, ainsi que cela se faisait puis le bruit a couru que j'étais allé me retirer dans le désert, de l'autre côté du lac.

En les regardant, les uns et les autres, en invitant aussi leurs regards dans le mien, il m'a semblé que mon absence, bien que brève, les avait fait mûrir une fois de plus; elle avait été comme une longue méditation.

Ainsi, à la tombée du jour, je les ai rassemblés avec beaucoup d'autres devant le petit bethsaïd dont Simon dirigeait la construction en compagnie de Thomas. Une histoire avait visité ma tête et mon cœur et je voulais la leur remettre sans plus attendre...

«Il était un pêcheur qui, aurait-on dit, ne connaissait que sa barque. Il s'y sentait protégé. Elle le menait là où il avait besoin d'aller et c'était par elle, ses voiles et son filet, que les poissons venaient à lui et qu'il vivait.

Un jour, un homme qui le voyait souvent s'affairer autour d'elle lui posa cette question:

– «Tu l'aimes donc tant, ta barque? Bientôt tu y passeras tes nuits et tu t'y endormiras! As-tu seulement déjà plongé dans l'eau?»

Intrigué, le pêcheur fit ce qu'il n'avait pas fait depuis fort longtemps. Retenant son souffle, il plongea dans le lac et y découvrit des milliers de poissons avec leur beauté et celle des roches et des plantes parmi lesquelles ils évoluaient. Il en fut émerveillé...

Lorsqu'il fut revenu à la surface, l'homme qui était toujours là lui demanda:

– «Qu'as-tu vu?»

Alors, le pêcheur lui répondit:

– «J'ai vu que, sans le savoir, je m'ennuyais de ce qui me faisait réellement vivre... mais j'ai surtout vu que ce que je croyais qui me faisait vivre n'était jamais qu'une forme à la surface du lac.»

– «Ainsi, lui dit l'homme de passage, tu sauras désormais qu'aussi précieuse soit la barque à laquelle on s'accroche, elle ne l'est jamais autant que les profondeurs au-dessus desquelles elle nous fait naviguer et qui nous font réellement vivre...»

¹ Le mois de Kislev se situe à l'automne et correspond globalement au signe du Sagittaire.

² Voir tome I, chapitre 25.

³ Ilya, pour rappel Élie, souvent associé à l'apparition d'un "char de Feu" qui l'emporte dans les Cieux.

⁴ Eretz: Nom hébreu donné à la Terre.

⁵ Dans la Bible, les Néphilims sont définis comme des géants (qui trouvent leurs équivalents dans la mythologie grecque) corrompeurs des hommes. Leur nom signifie: "Ceux qui font tomber".

"Les Néphilims se trouvaient sur la Terre en ces jours-là, et aussi après cela, quand les fils du "Vrai Dieu" continuèrent d'avoir des rapports avec les filles des hommes et leur donnèrent des fils: ils furent les hommes forts du temps jadis..."

⁶ Orphée est un des héros de la Grèce antique. On lui attribue l'origine d'un mouvement initiatique appelé Orphisme lié aux Pythagoriciens. En tant qu'Avatar ayant réellement existé, il s'est appliqué à faire de la mythologie grecque un tout cohérent et initiatique en attribuant aux Archontes et à certains Nephilims des valeurs symboliques sous la forme de divinités ou demi-divinités avides de pouvoir face au peuple humain. (Voir "Récits d'un voyageur de l'Astral", du même auteur). La mythologie

scandinave témoigne aussi à sa façon du passage des “dissidents” de la Fraternité des Élohim.

⁷ Moïse.

⁸ Il est bien évidemment fait allusion ici à un karma collectif généré par l’humanité entière depuis des temps immémoriaux, autrement dit à une charge énergétique enchaînant la conscience de cette humanité à ses vieux schémas et l’empêchant d’évoluer.

Chapitre XII

Dans la vérité de Cana

Le jour que Myriam, du village de Migdel, et moi-même avions fixé pour nos épousailles se rapprochait à grands pas. Contrairement à la coutume et en dépit des familles, c'était nous qui avions décidé de sa date. D'un commun accord, cela avait été notre façon de nous affranchir d'un poids social dont nous sentions les lois et la raison révolues.

Mon oncle Yussaf était le grand responsable de la cérémonie et des festivités qui devaient durer trois jours. Il l'avait décidé dans un élan d'enthousiasme et nous en avions été heureux.

En peu de temps et quelques mots, il avait tout compris du pourquoi et du comment; il voyait dans notre union ce qu'il appelait "une logique céleste", une sorte de nécessité qui évoquait un amour incontournable et écrit dans le Temps. Et il avait raison...

L'amour qui avait germé entre Myriam et moi n'était pas un amour humain au sens classique du terme. Il était incarné, certes, mais c'était aussi un "amour d'âme", un amour de complicité totale, celui d'une mission à pousser plus loin que ce qui peut s'imaginer ou se déclarer. Myriam ne le percevait pas toujours et parfois je devais lui parler longuement pour réveiller ce qui était enfoui au plus profond de son cœur... mais elle respirait la vie qui se renouvelait en elle... et avançait.

Les noces devaient avoir lieu à Cana, cependant ce n'était pas *le* Cana dont le nom a été fixé aujourd'hui au cœur de la Galilée. Le Cana de nos épousailles se situait non loin de la mer, au nord du Krmel de mon enfance.¹

Yussaf y avait une jolie propriété, simple mais suffisamment grande pour se prêter aux célébrations. Par ailleurs, il nous sembla plus sage de nous y rassembler plutôt que d'attirer une attention excessive à Bethsaïda ou même à Jérusalem. Mon nom et ma silhouette facilement reconnaissable faisaient déjà assez l'objet de beaucoup d'attentions pour que l'événement d'un soudain mariage n'ajoute encore aux bavardages et éventuellement aux médisances.

Le spectacle du bonheur et aussi de l'abondance n'est pas du goût de tous. Et, de l'un comme de l'autre, je dois dire qu'il y en eut en ces jours-là, à Cana.

J'avais demandé la simplicité à mon oncle; je n'avais jamais connu le faste d'une fête et je n'en voulais pas. Mais si toutefois la modestie des décors et des mets fut de mise, Yussaf s'est plu malgré tout à ordonner une certaine

profusion à tel point qu'une partie du petit village de Cana put en bénéficier en dehors des convives de la première heure. C'est ce partage qui mena à l'épuisement d'un certain vin...

L'avant-veille de la cérémonie, Myriam était arrivée sur les lieux en compagnie de son père, de son fils Marcus et de nombreux invités. À partir de Jérusalem, ils avaient rejoint la côte puis avaient embarqué à bord d'un bateau qui les avait menés presque à destination.

Quant à moi, je les avais devancés en passant par les monts de Galilée avec quelques-uns de mes disciples dont Éliazar qui ne voulait pas me quitter d'un pas et, bien évidemment, ma mère. Au passage, je n'avais pu m'empêcher de faire une brève halte à la vue, dans le lointain, des murailles du Krmel, fièrement plantées sur leur imposante colline.

Le temps d'un petit pincement au cœur, puis de laisser émerger des images empreintes à la fois de tendresse et d'exigence... Les regards du Vénérable, du Frère Joaquim, de Moshab et de quelques autres... Celui du petit Simon aussi qui, d'une certaine manière, y avait un peu été, durant un temps, mon "complice d'incarcération" ainsi que je m'étais plu à le dire en plaisantant durant mes journées les plus durement studieuses ou lors de nos repas austères.

Là, pour les noces qui s'annonçaient, il avait renoncé à m'accompagner. Son épouse était souffrante à Caphernaüm... Un enfant qu'elle n'avait pu mener à terme, loin s'en fallait, et dont la perte l'avait épuisée.

Je me souviens tout particulièrement de ce matin, très tôt, où quelques heures avant que ne débutent les longs rituels de la cérémonie, j'ai rejoint celle qui allait devenir mon épouse sur l'un des toits en terrasse de la demeure où nous logions à Cana. C'était contraire à ce qui devait se faire mais je l'ai fait...

Je savais que ce serait l'heure où on coifferait Myriam selon la coutume et où chaque mèche de sa chevelure serait tressée et ornée d'un grand nombre de perles, chacune de celles-ci ayant été auparavant dédiée à une vertu ou un espoir. À mes yeux, c'était déjà un instant sacré et je voulais le vivre car toutes les promesses de la vie s'y inscrivaient.

Myriam, vêtue de la traditionnelle robe rouge, levait parfois son regard vers moi tandis que deux femmes s'affairaient autour d'elle tout en récitant, en continu, une prière du peuple d'Essania...

*«Par ce qui se cache dans l'Infini des mondes et au-delà de cet Infini,
Par ce qui s'éprouve et s'adresse à nous de derrière la Lune et le Soleil,*

*Par ce qui déjà se murmure entre deux âmes en union,
Par ce qu'elles se promettent secrètement et qu'elles chanteront bientôt
face à tous,*

Nous appelons la Lumière à faire son nid au sein de ce jour béni...»

À un moment donné, j'ai moi-même entonné cette prière. Je l'ai fait jusqu'à ce que Myriam, doucement, y joigne sa propre voix. Mais soudain, elle s'est arrêtée; elle a posé sur moi un regard d'une rare profondeur puis a murmuré:

– «Rabouni... mon Rabouni... ²»

Pour elle, cela voulait dire le plus tendre de ce qu'elle ressentait. Certains mots, différents pour chacun de nous, savent parfois résumer tout l'amour qui nous traverse. Ce sont toujours ceux-là les plus difficiles à prononcer parce qu'ils nous dénudent et avouent notre fragilité.

En entendant Myriam égrener les siens, je me suis dit que c'était pour susciter de tels instants en la femme comme en l'homme que j'étais aussi venu au monde. Il fallait que le cœur ose la spontanéité. Sa guérison passait par là.

L'instant d'après je lui ai pris la main gauche et j'ai embrassé celle-ci. Pour nous, en ce temps-là, la main était comme le pied ou l'œil; elle vivait beaucoup et avait donc toujours beaucoup à raconter. Ceux qui étudiaient les secrets du corps et de l'âme savaient fort bien qu'il existe un lien de lumière, une rivière invisible, la reliant directement - ou plus exactement son petit doigt et son annulaire - au Feu du cœur.³

La main signifiait énormément pour moi. Elle était un pont jeté entre l'apparente banalité des jours et l'univers du Sacré. En fait, elle traduisait le Sacré. Par ses cinq doigts, elle exprimait la Quintessence, cette puissance qui surgissait au point de rencontre du Vertical et de l'Horizontal. L'outil parfait de l'Invisible qui veut descendre dans le Visible pour stimuler sa Mémoire...

J'ai quitté la terrasse aussitôt après avoir posé mes lèvres sur la main de Myriam. La journée, en vérité, aurait pu s'arrêter là car j'étais déjà comblé et, je le devinais, c'était vrai aussi pour celle que je commençais à appeler "ma Bien-Aimée". Chaque chose était dans sa perfection...

Tout était allé si vite depuis son nom que j'avais lu dans la Lumière, depuis aussi notre première rencontre à Jérusalem et enfin mes visites successives à Migdel!

Je nous revois encore tous deux assis ce matin-là sous un grand dais de lin bleu frangé de blanc porté par quatre hommes. Nous avions tenu à être à

même les larges dalles de pierre d'une vaste cour. La Terre devait être prise à témoin.

Les yeux mi-clos, ma mère était là, au premier rang de la nombreuse assemblée regroupée sur des nattes et des tapis. Elle était de blanc vêtue; seules quelques perles de verre couleur turquoise venaient se mêler à sa chevelure, sur le bord de son voile. Je ne l'avais jamais vue ainsi. Son visage m'est apparu tellement lisse qu'on aurait pu croire qu'elle avait quinze ans! Alors un instant, je me suis dit qu'elle devait ressembler à cela lors de ses épousailles avec mon père.

Mon oncle Yussaf se tenait à faible distance d'elle montrant ainsi qu'il privilégiait la Tradition du peuple d'Essania laquelle entendait gommer les distances entre les hommes et les femmes. Il portait un immense *talit* et égrenait fébrilement son collier de cent-huit perles de terre brune.

Et puis, juste à son côté, j'ai aperçu Marcus, fort effacé, presque fuyant, ensuite Éliazar et Martâ, sa sœur de Béthanie. C'était bon de la revoir là... Nous nous étions si peu rencontrés jusqu'alors! Elle avait les yeux presque rivés au sol.

Le son grave et puissant que deux officiants couverts de lin blanc tirèrent soudainement de leurs énormes *shophars* marqua alors le début de la cérémonie...⁴

J'ignore si j'ai été pleinement présent à ce moment-là. Je me souviens surtout du souffle presque haletant de Myriam à ma gauche et du regard de tendresse que j'ai posé dans une vague de joie sur tous ceux qui étaient présents.

En vérité, une partie de moi avait la nette sensation de tout observer en altitude comme si j'avais été un oiseau parvenant à immobiliser son vol dans le ciel. Était-ce l'Esprit de mon Père qui observait tout ainsi? Certainement... Et Il m'invitait à Le suivre.

Il faisait beau, la mer était dans le lointain et je devinais ses vagues et ses barques... comme si rien ne se passait, comme si la journée était pareille à mille autres. Et, en effet, elle l'était à sa façon car jamais elle ne joue le jeu des humains et aussi parce que ce qui s'interprétait là n'était pas tout à fait de l'ordre du théâtre des hommes. Il y a des instants de vie qui se décident et se déroulent hors du temps terrestre. Celui-là en faisait partie... Ainsi ma conscience expansée a-t-elle éprouvé un peu de difficulté à redescendre dans mon corps...

J'ai regardé Myriam et nos sourires se sont rencontrés, graves, emplis de la solennité de l'instant et se disant l'un à l'autre: «Voilà, cela devait être... et c'est si bon, si juste!»

Pendant des heures, des paroles rituelles furent récitées, psalmodiées, entrecoupées par des chants aigus paraissant sortir du désert ou d'un autre temps. Pendant des heures aussi, des résines odorantes furent brûlées, nous enveloppant parfois de leurs volutes de fumée blanche.

Et puis vint enfin le moment le plus touchant, celui auquel on ne s'autorisait à penser que lorsque les paroles les plus officiellement sacrées avaient été dites et répétées, lorsque les gestes aussi, aux significations secrètes, avaient dessiné leurs volutes dans l'Invisible.

C'était le moment de la confection du grand *basha*⁵ aux centhuit perles destiné à unir les époux placés dès lors l'un face à l'autre. Le prêtre, dont il nous était impossible de voir le visage, venait juste de dessiner sur le sol, autour de nous, un carré avec de la cendre. Ensuite, il nous avait aspergés d'eau de cédrat avant de tracer le signe de l'Étoile au-dessus de nos têtes. Enfin un cercle avait été dessiné qui nous englobait tout entier...

D'un geste commun, Myriam et moi avons alors tendu au prêtre la calebasse dans laquelle les perles multicolores avaient été disposées au préalable.

Je me suis attardé sur elles, sur leur lumineuse simplicité et leurs couleurs chatoyantes. Une cordelette de lin était harmonieusement placée sur elles. C'était sur celle-ci qu'elles allaient être enfilées par l'assistance, patiemment, l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'une boucle de cent-huit éléments fût ainsi formée. La coutume prescrivait de le faire en conscience et en accompagnant le geste de l'énoncé d'une qualité souhaitée aux époux.

Mon oncle Yussaf se vit aussitôt confié l'honneur de mettre la première d'entre elles mais il provoqua un petit émoi en tendant la calebasse et son contenu à ma mère; il voulait lui laisser le privilège du geste initial...

L'émotion dans la voix, elle l'a accepté.

Toute ma vie de ce temps-là, je me suis souvenu du mot qu'elle a alors prononcé en débutant la confection de notre *basha* avec sa première perle, toute bleue...

– «*Yasamana*, fit-elle d'une voix sonore en nous regardant, Myriam et moi. Je demande pour vous la douceur du *Yasamana*...»

Ma mère pressentait-elle quelque chose en émettant ce souhait? Avait-elle eu une vision de l'aridité du chemin qui nous était promis à l'un comme à

l'autre? Je ne le lui ai jamais demandé mais je l'ai toujours pensé. Celle qui avait été la "Colombe" de notre Fraternité⁶ durant ses jeunes années n'était pas dénuée de préscience et son amour était souvent émaillé de perceptions fulgurantes qu'elle s'efforçait de garder pour elle.

Lentement, très lentement notre chapelet de perles commença dès lors à passer de main en main se construisant petit à petit, d'un cœur à l'autre, et s'enrichissant à la mesure de la force des cent-huit vœux... Lorsqu'enfin il ne resta plus une perle dans laalebasse, Yussaf prononça les mots qui étaient siens puis noua solidement les deux extrémités du cordon qui les assemblait en un tout sacré. Il remit ensuite le *basha* à l'officiant, toujours plongé dans une interminable litanie.

Après l'avoir croisé en son milieu, le prêtre passa bientôt chacune de ses boucles autour de nos cous respectifs. C'était le signe que l'Union était maintenant complète devant le Divin...

Les *shophars* résonnèrent alors à nouveau très longuement tandis que toute l'assistance se levait pour aller répandre en abondance de l'eau de cédrat sur le dais afin qu'une pluie odorante s'en échappe sur nous...

Je me souviens que Myriam s'est mise à pleurer, aussitôt imitée par ma mère. C'était beau de les voir ainsi, bientôt dans les bras de l'autre, mêlant leurs voiles et leurs larmes.

De mon côté, j'ai tenté de rester un peu à l'écart, les bras spontanément croisés sur la poitrine comme pour ne rien laisser échapper du trop-plein de mon cœur.

Pour quelle raison faire part de tout ceci deux mille années plus tard? Pour que ceux dont l'âme cherche à entrer en communion avec la mienne sachent jusqu'à quel point l'humain - et la volonté de le demeurer pleinement - persistaient en moi, cohabitant avec l'Indicible Puissance... Car c'était cela qui importait: La rencontre du Divin et du Divinisable afin que l'un et l'autre ne soient plus dissociés.

Oh, certes - et je m'en suis particulièrement rendu compte à ce moment-là - cette cohabitation, cet Accueil total représentaient un défi constant. mais celui-ci était le sens de ma trajectoire.

Éternellement, je le répéterai à tous: L'offrande de soi - l'Abandon au Tout - résulte d'une force de candeur dont il faudra que chacun, un jour, ait la volonté d'enfanter.

Les réjouissances, bien sûr, ne tardèrent pas à s'ouvrir après ces longues heures conventionnellement dédiées au Divin. Mais, en toute vérité, lorsque

je suis entré en leur lieu en tenant Myriam par la main, ma sensation fut étrange. C'était comme si, soudainement et maintenant qu'un devoir était accompli, l'obligation était de pénétrer dans un autre espace où le Sacré n'avait pas sa place... ou si peu. Pour moi, cela n'avait pas de sens bien que je m'y fusse quelque peu préparé.

En effet, la plupart des convives avaient aussitôt et spontanément basculé dans le profane, créant une rupture brutale avec l'intensité des heures précédentes et leur état de grâce.

Pour tous ou presque, cette scission était de l'ordre de la normalité, une fracture obligée. Quant à moi, cela signifiait beaucoup et je me suis dit que c'était sans doute aussi pour les incohérences de cette nature que ma longue marche en ce monde avait été décidée... Pour le rappel de cette Unité qui se dissimule derrière l'illusion du Deux et que si peu d'hommes parviennent à intégrer.

Éliazar, volontiers un peu solitaire et qui observait tout sous un vieux sycamore, se montrait sensible, lui aussi, à cette sorte de rupture qui finissait toujours par se révéler là où on avait d'abord commencé par inviter le Subtil et le Sublime.

– «N'y aura-t-il plus désormais que la nourriture et le vin? Pourquoi? m'avait-il alors demandé. C'est pourtant *toi* qui te maries, Maître!»

– «Que ce soit moi ou un autre importe peu... La raison en est simple, vois-tu... Pour une infinité d'hommes et de femmes, le Sacré demeure perçu comme une vague présence ou une simple atmosphère qui devient rapidement trop demandante, trop envahissante et ennuyeuse... Et il est vrai que sa proximité prend tout cependant que si peu sont capables de s'y abandonner... Ainsi, Éliazar, la cassure vient-elle toujours de la Joie qui fait défaut ou de sa pauvreté.

Qu'on vienne un jour à la libérer puis à l'enraciner et aussitôt il n'y aura plus de fissure, plus de cassure parce que tout se sentira béni, à tout instant... Et je te le dis, ce jour-là, ce ne sera ni fade ni austère mais pétri d'allégresse!»

J'ai bien vu que Meryem, ma mère, a souri en captant ces quelques mots; elle n'en partageait que trop le contenu.

Pour elle et moi, depuis toujours, c'était exactement comme si nous nous souvenions d'un temps - très lointain dans notre mémoire - où le principe même du profane n'existait pas, où la Lumière était perçue en toute chose et distillait une allégresse qui nous ouvrait différemment et intégralement à tous

les plaisirs de la vie... à tel point que ceux-ci devenaient des bonheurs. Nous en portons la nostalgie.

Myriam, pendant ce temps-là, me cherchait du regard avec insistance. Elle était happée par les uns et les autres!

Sous une grande tonnelle couverte de vignes, des tables basses avaient été disposées en nombre ainsi que des tapis de laine brune et des coussins. C'est là qu'elle et moi nous sommes retrouvés, tandis que fruits, pains, fromages et poissons séchés étaient servis dans des plats de terre et de bois. Dans un coin, des jarres de vin et des coupes de métal ou en pâte de verre... Des boissons aux herbes aussi.

J'ai reçu tout cela tel un immense cadeau de la Vie, une dernière halte avant de prendre un long inspir qui me mènerait je ne savais où exactement mais assurément fort loin, plus loin que ce que je m'autorisais à envisager. Peu importait l'attitude des uns et des autres, de ceux qui m'étaient proches ou non - il y en avait d'ailleurs qui ne connaissaient ni Myriam ni moi - tout était béni dans mon cœur, jusqu'aux regards curieux ou indifférents, jusqu'à ceux-là même que le vin et les épices emportaient déjà.

Entre le service de quelques mets, mon oncle Yussaf prit rapidement la parole avant de me la passer. Espérait-il que je sacralise l'instant par quelque enseignement de circonstance? Je n'ai pu m'empêcher de rire en remarquant le pétilllement de son regard sous ses sourcils broussailleux. Bien sûr... c'était cela qu'il souhaitait! Alors, j'ai commencé à enseigner à ma façon, non pas pour ceux qui ignoraient tout ou presque de moi afin d'affirmer la couleur de mon âme, mais pour ceux de mes disciples qui étaient présents afin qu'ils voient une autre expression de la Joie qu'ils n'avaient peut-être jamais soupçonnée en moi...

Je me suis donc levé et j'ai dansé au son d'un petit *thôf*⁷ et d'une flûte. Ils comprendraient l'essentiel, j'en étais certain, même s'ils ne pouvaient deviner mon allusion au Seigneur de la Montagne qui, affirmait-on, dansait en permanence dans l'Univers⁸.

Myriam elle-même parut surprise. Elle ne m'avait jamais vu ainsi, capable d'exprimer quelque chose par mon corps, même malhabilement. Je ne lui en avais pas donné l'occasion, moi qu'elle avait toujours vu en train de "dire la Lumière", selon son expression, ou encore de soigner les malades ici et là.

Devant tous, je lui ai dédié ma danse ainsi qu'au Principe de la Femme. Bien sûr, je savais que cela en indisposerait plus d'un mais c'était une merveilleuse occasion pour rappeler aux yeux de tous et avec une grande

économie de mots son rôle de matrice universelle et d'initiatrice, trop ignoré, trop nié.

C'est ainsi, tout juste avant d'entamer cette danse, lente et improvisée que, pour la première fois, j'ai prononcé des paroles que Myriam a faites siennes à jamais:

«C'est des femmes que viennent les naissances... alors, ditesmoi, pour quelle raison la Naissance ne viendrait-elle pas par la Femme?»»

Il s'en trouva peu pour accueillir de tels mots mais les cœurs qui devaient être touchés le furent assurément, tel celui de Martâ dont le visage exprima le bouleversement. Interpellé, Yussaf l'a également été lui qui, après une hésitation, est venu se joindre à ma danse, bien vite imité par Éliazar puis bon nombre d'autres.

Peu à peu, la soirée avançait... et j'ai repris la parole avec l'une de ces petites histoires que j'aimais confectionner. Durant tout ce temps, nul, je crois, ne s'aperçut dans quelles proportions l'assistance avait pour le moins triplé. Les serviteurs ne "touchaient plus terre" et le vin était là pour tous...

Au bout d'une table, la main de Myriam dans la mienne, j'observais tout et je pressentais ce qui allait se passer... L'ai-je souhaité? C'est possible... peut-être même l'ai-je un peu provoqué.

C'est le jeune Marcus, me souvient-il qui, finalement un peu plus à l'aise, comprit le premier que le vin allait manquer. J'ai remarqué qu'il s'en ouvrait à son grand-père et que celui-ci, le teint soudainement empourpré, s'est aussitôt précipité vers ma mère. Il ne pouvait cacher son embarras et, dans le brouhaha, j'ai même entendu le mot "honte" sortir de sa bouche. C'était lui l'ordonnateur des réjouissances... Il avait, avec l'aide d'Éliazar, bien prévu l'arrivée d'autres jarres pour le lendemain, mais là...

Voyant tout cela, je lui ai fait un signe ainsi qu'à Meryem afin qu'ils ne s'inquiètent de rien puis, dans le même mouvement, j'ai demandé à Éliazar qu'il fasse venir le plus âgé de ceux qui servaient le vin. Le visage tendu, celui-ci est arrivé à pas précipités.

– «Va prendre six grandes jarres, celles qui sont en pierre et que tu trouveras dans la maison. Remplis-les d'eau au puits... Ensuite tu en serviras aux convives, c'est tout ce que je te demande...»

Nul n'ignore ce qui s'est alors produit et que j'ai eu le profond bonheur de laisser s'accomplir à travers moi...

Je me suis adressé à mon Père, à Celui qui n'avait ni visage ni véritable nom. Je Lui ai demandé le meilleur vin qui soit... jusqu'à ce qu'une douce

fraîcheur emplisse mon crâne et qu'une saveur dorée éclore dans ma gorge. Tout simplement... Parce que c'était dans la logique du Cœur de l'Univers et que je ne faisais qu'Un avec Lui.

Je suis bien conscient que le mental ne trouve pas son compte, pas sa "portion alimentaire", dans la formulation de tout ceci mais justement... c'est parce qu'il y est pour si peu dans l'expression de tout "miracle" que sa part égotique n'y trouve pas de nourriture.

Alors oui, cela fut aussi simple que cela, aussi direct car, lorsque le Cœur est tel qu'en lui-même, il entre en relation intime avec ce Divin qui dérange tant et tant... L'art de grandir, c'est celui de rapetisser le "moi-je". Aucune mathématique humaine ne peut espérer le démonter.

Arriva donc ce qui devait arriver, l'esprit du vin est allé habiter celui de l'eau dans le ventre des six jarres de pierre et, comme il fut dit, chacun s'étonna d'un aussi bon vin servi si tardivement. Seuls ceux qui m'étaient proches en comprirent la véritable raison. Ils en témoignèrent des mois plus tard, Éliazar en premier lieu, lui qui avait été au cœur de ce qui s'était joué.

Pour le jeune Marcus, ce fut une révélation intérieure, l'événement qui marqua son réveil et la fin de cette sorte de méfiance qu'il avait jusque là eue envers moi. Je n'étais plus "celui qui épousait sa mère" mais celui qui allait définitivement faire basculer sa vie et le réconcilier avec les hommes.

Certains se plaisent parfois à condamner la réalisation des prodiges que l'âme et le corps de la Nature autorisent; ils y voient une superficialité propre à détourner l'attention de ce qu'ils considèrent comme étant le véritable chemin de l'esprit. Ceux-là, cependant, se placent souvent au cœur d'un "Sérieux" qui empêche la germination puis la respiration de l'Émerveillement.

L'Émerveillement, c'est cela! Qui dira jamais assez sa puissance libératrice et le nombre de verrous qu'il est à même de faire tomber? Il parle toutes les langues et se montre un bien plus grand Initiateur qu'on ne l'imagine.

Ce soir-là, cette nuit-là, dans la jolie propriété de Yussaf, à Cana, la fatigue finit par tout emporter et les flambeaux plantés dans les murs s'éteignirent les uns après les autres, laissant s'endormir avec eux les dernières conversations. Myriam et moi nous sommes alors retirés discrètement ainsi que savent le faire tous les nouveaux époux du monde.

La chambre qui nous avait été préparée était une petite pièce carrée aux murs de terre couleur d'ocre. Fraîchement tracée à la chaux, on pouvait voir

sur l'un de ceux-ci une étoile à huit branches. C'était évidemment mon oncle qui l'y avait fait peindre. Je me souviens aussi des beaux et épais tapis de laine essentiellement écarlates disposés sur son sol.

Des lampes à huile avaient été allumées, ici et là, certaines dans des niches murales à demi circulaires. J'en ai pris une et je suis allé la déposer sur le rebord de la terrasse qui prolongeait la pièce. C'était la coutume afin de traduire la sacralité et l'intimité du moment. Aussitôt, quelque part dans l'obscurité du jardin, un chant s'est élevé, une mélodie suave qui allait nous accompagner une partie de la nuit.

Sur le lit de bois et de corde et sa grosse paille, le lin était partout. Myriam et moi nous nous y sommes assis l'un face à l'autre. Épuisée et émue, *la Bien-Aimée* pleurait un peu...

Avant que l'amour des corps ne s'exprime, je voulais lui parler. Nous avons pu si peu le faire seul à seul sans avoir à compter le temps! Je voulais lui parler de notre amour mais aussi de l'Amour, de Celui qui nous dépassait tous deux et qui avait permis - réclamé même - notre union.

Oh non... ce n'était pas un enseignement... L'heure n'était pas à cela! C'était une façon d'inviter nos âmes à s'expanser plus encore, à devenir plus conscientes du précieux et de la signification de l'instant avant que la chair ne s'offre et ne s'épanouisse elle-même, avant que les sens n'entament leur œuvre d'éveil, avant enfin qu'ils ne jettent leurs ponts entre les mondes...

Peu importe les mots qui furent échangés de part et d'autre. Ils se rencontrèrent dans un espace d'infinie tendresse et d'absolue vérité.

Myriam et moi nous nous sommes parlé de *Ce* qui était et de la vraie nature de notre Amour. Elle a dit la Femme et j'ai dit l'Homme dans ce que leurs Principes appelaient de mariage avec Soi. Je soufflais le Verbe et, dans le Visible, elle traçait la Matrice destinée à accueillir Celui-ci pour l'Humanité à venir. Et au risque de choquer ceux qui n'ont pas encore suffisamment d'oreilles, je puis dire que, cette nuit-là, tous les visages du Béni en moi purent pleinement s'exprimer.

Peu d'hommes et de femmes, au fil des siècles, ont eu le courage de se demander si le Christ en ma personne avait eu une vie sexuelle, s'Il avait approché la Chair à la mesure où Il avait chanté l'Esprit. La réponse est oui. À travers chacune de mes fibres, Il a vécu cela, tout comme je l'ai vécu à travers Sa Présence et Sa totale invasion de mon être.

Au-delà des millénaires, des hypocrisies et des mensonges, il y a nécessité à témoigner de cette vérité aujourd'hui. Il y a nécessité pour la redécouverte

de ces faux contraires que sont les principes de la Terre et des Cieux, de la Chair et de l'Esprit.

Depuis l'Oubli, l'Esprit du Soleil s'ennuie de la biologie de la Cellule alors que Celle-ci ne cesse de L'espérer et de L'appeler au fond de son exil... tout en Le craignant.

Ainsi, si le Béni cherche à revenir aujourd'hui parmi les femmes et les hommes c'est pour qu'entre mille choses cela soit dit aussi et, surtout, c'est pour que Sa Parole ne soit plus amputée, pour qu'on Lui restitue Son unicité, pour qu'on y retrouve le Baume de Consolation et de Réconciliation qui, de toute éternité, ont été Son véritable sceau.

Analogiquement au corps et à l'âme de l'humanité, la coupe blessée que représentait Myriam criait l'urgence de sa restauration. C'est une telle réponse qu'il lui fut apportée à Cana et c'est la même qui doit à nouveau être répétée à l'humanité tout entière⁹.

On ne peut trouver l'Un et Le réaliser en soi si on pense et agit par le Deux. Le Divin n'est pas extérieur à Sa Création; Il lui est interne. Ainsi, je le dis à tous, pas un espace, pas un niveau de Sa manifestation n'est privé de Sa semence.

Dès lors les quelques larmes de Myriam eurent séché et que celle-ci eût été délivrée des tyrannies qui avaient émaillé sa vie et modelé ses peurs, nous nous sommes étreints. Il n'y avait qu'absolue pureté et nous avons vécu celle-ci afin qu'elle entre en germination dans l'Inconscient de tout le genre humain¹⁰.

Lorsque l'aube enfin enflamma les taches écarlates créées par les tapis de notre chambre, je suis sorti sans bruit sur la terrasse qui s'étendait au-delà de sa porte entrebâillée. Je me suis assis sur le sol, j'ai respiré à pleins poumons l'air frais du tout petit matin puis j'ai parlé à Awoun; je L'ai remercié pour avoir encore pris davantage de place en moi et m'avoir permis, une fois de plus, de grandir.

Alors, à l'aide d'un doigt j'ai commencé à écrire dans l'Invisible qui se cachait au creux de la lumière. C'était le chant de la *Shruti* que je m'appliquais à retranscrire intuitivement.

Ainsi, tout l'Amour dont j'étais le chemin prendrait-il encore mieux racine en ce monde.

¹ Ce village, dont les traces font l'objet de fouilles archéologiques, est actuellement situé sur le territoire du sud-Liban. Il faisait alors partie de la

Galilée.

- 2 Diminutif affectueux du nom “Rabbi”.
- 3 Il est fait allusion ici à un nadis reliant les mains et le chakra du cœur et plus particulièrement l’annulaire gauche et le cœur. Les Romains, sous l’influence des Grecs l’appelaient “Vena amoris”, la veine de l’amour. Chez les Phéniciens, la main était le symbole de la déesse Tanit, correspondant à Ishtar. Lune-Soleil.
- 4 Le shophar est une corne de bélier utilisée comme instrument à vent rituel. La Fraternité essénienne y faisait appel afin d’attirer la Présence Divine et d’éloigner les influences obscures.
- 5 Basha, en ancien Araméen, était le nom donné aux chapelets de cent-huit perles utilisés dans les Communautés esséniennes.
- 6 Pour rappel, au sein de la Fraternité essénienne on appelait Colombe une toute jeune fille choisie pour sa pureté et dont la tâche était d’entretenir une Flamme sacrée, à la manière d’une vestale. Son rôle s’arrêtait à la puberté.
- 7 Le thôf était une sorte de tambourin.
- 8 Il s’agit d’une allusion à Shiva dans son Principe issu du Brahmanisme et portant déjà en lui l’image de “Nataraja”, le Souffle du Divin, exprimant la Danse cosmique, celle des atomes de l’univers tangible. Voir tome I, chapitre XVIII.
- 9 On fera ici le rapprochement avec les fondements de la philosophie gnostique qui postule que les humains sont des êtres d’origine divine incarcérés dans l’illusion de la Matière (la Maya) par un Démon, peut-être bon dans ses intentions, mais imparfait. De ce fait, l’Esprit (Ruh, en Hébreu), le Souffle, le Pneuma est envoyé dans la Matière afin de lui faire redécouvrir sa divinité. Celle-ci est appelée Sophia, la sagesse déchue. La Tradition initiatique en fait la Prostituée sacrée et l’assimile à Myriam de Magdala. En ce sens, le Pneuma ou Esprit de nature christique œuvre pour la rédemption du “Féminin sacré”, Sophia, mais avec la participation nécessaire de tout le genre humain. Il est aussi postulé que ce Féminin a été bridé par le Démon.
- 0 Par “Inconscient”, il faut comprendre ici l’égrégora collective générée par le niveau de conscience général du genre humain. On parle de l’implantation d’un concept à maturation lente.

Chapitre XIII

Le plan du Temple

«Que s'est-il passé Yo Hanan? J'appelle ton âme! M'entends-tu?»

Il n'y avait pas deux jours que nous avions rejoint les bords du lac; deux jours à peine que Myriam avait déposé son sac de toile à côté du mien dans un coin de la minuscule cabane de pêcheur qui m'avait été prêtée parmi les herbes, les pierres et le sable, non loin de Caphernaüm.

Comme j'aimais tant le faire, j'étais sorti seul, avançant presque le lever du jour afin de percer l'un de ces innombrables voiles qui nourrissent en nous l'illusion de séparer les mondes et leurs habitants...

Pour moi, un mystère persistait, celui de la mort de Yo Hanan, mon frère d'âme dont, disait-on, Hérode avait fait trancher la tête.

– «Oui, Yo, que s'est-il passé? ai-je répété sous un petit vent tandis que les oiseaux poussaient leurs premiers gazouillis. Que s'est-il passé, Yo?»

Selon les enseignements qui m'avaient fait grandir et dont j'avais maintes fois pu éprouver la justesse, il était toujours préférable de laisser ceux que l'on disait morts parmi la foule de ceux qui les avaient devancés sur le même chemin. Il fallait les laisser naître à leur nouvelle vie puis s'y fondre pour un temps.

Toutefois, avec Yo Hanan, c'était totalement différent car non seulement son âme était une âme d'exception mais, à plusieurs reprises, j'avais perçu qu'elle avait un message à me délivrer et dont il importait aussi qu'elle se libère.

Je n'avais rien d'autre à faire que de me replier en moi-même et de plonger dans l'univers de ma conscience pour que tout mon être s'expanse. C'était ainsi que les portes entre les mondes se désagrégeaient toujours d'elles-mêmes et c'est donc ainsi, en cette aube-là, que je suis parvenu à rejoindre celui qui m'avait préparé le chemin.

Il y eut d'abord un instant d'absolu silence puis Yo Hanan est apparu et je me suis vu marcher vers lui tandis qu'il faisait de même dans ma direction. L'un face à l'autre, nous étions comme sur un pont baignant dans une lumière fraîche et vivifiante.

– «Yo, ai-je repris une fois de plus, que s'est-il passé? Je te vois ici dans le Soleil et en paix... mais je sais que cette paix aspire à se faire plus grande encore. Alors, dis-moi...»

Yo Hanan a commencé par me sourire d'un sourire que je ne lui avais jamais connu parce que son visage était lisse; tous les sillons du Feu qui l'avait autrefois dévoré autant qu'alimenté l'avaient quitté. Il ne fut pas nécessaire que ses lèvres remuent pour traduire les paroles de son âme. Le message que celle-ci voulait me remettre s'est déposé de lui-même en moi, sonore, limpide et précis...

– «Jeshua, mon frère, Maître. c'est à ces trois visages de toi que je dois la totale vérité avant de rejoindre ma demeure. Écoute ce dont je veux me délivrer...»

L'âme de Yo Hanan entreprit alors de me faire le récit de ce que furent ses dernières semaines dans son cachot de la forteresse de Macheronte. Il me le fit partager non seulement en mots mais en images parce que son cœur en était encore tout imprégné.

À plusieurs reprises, il avait été amené devant Hérode, faisant toujours face aux mêmes questions obsessionnelles... Que cherchait-il vraiment sur les bords de sa rivière? Où se cachaient les hommes armés dont on disait qu'il entretenait la fièvre? Et ces pouvoirs qu'on lui prêtait de toutes parts, ses capacités à se projeter ici et là en empruntant différents visages? Était-ce réel? Quelle en était la magie?

Et puis un jour, les choses ont changé. Une jeune femme du nom de Salomé se présenta tandis qu'on l'interrogeait. Il semblait qu'elle fût la fille d'Hérode de par la liberté dont elle jouissait et avec laquelle elle l'approchait, lui Yo Hanan, à peine vêtu de ses guenilles malodorantes.

Et voilà que cette femme - qu'il s'étonnait de trouver belle - s'est mise à venir le visiter au fond de son cachot. Deux, trois, quatre fois... Que voulait-elle? Était-elle envoyée par son père? Ses questions se montraient toujours insidieuses jusqu'à ce qu'un jour, il n'y en eut plus. Une main les a alors remplacées, se promenant voluptueusement parmi la cascade de sa chevelure et jouant avec la vigueur de sa barbe...

Stupeur et délice imprévisibles dans le cœur et le corps de Yo Hanan... Jamais il n'avait vécu cela ni pu l'imaginer! Mais parce que c'était doux et que Salomé était belle, il la laissa faire. L'animalité de son corps d'homme pouvait-elle donc plaire à une femme? Et si c'était vrai, peut-être cette dernière le ferait-elle libérer? Le dilemme était terrible!

Alors pour lui, ce fut le début d'un tourment, d'une tenaillante sensation de culpabilité puis de la construction intérieure d'une faute à expier... Enfin

s'est imposé le rejet de toute nouvelle approche de la fille d'Hérode. C'était catégorique.

Devant l'affront qu'il lui infligeait, Yo Hanan ne pouvait dès lors s'attendre qu'à une vengeance. Celle-ci fut décidée un soir de beuverie où Salomé, prétextant avoir été agressée, le fit traîner devant son père. L'affaire fut réglée le lendemain d'un seul coup d'épée.

Au beau milieu du pont de lumière jeté entre les mondes, j'en ai capté l'image et l'odeur de sang, étreignant pour une dernière fois mon frère d'âme désormais libre de tout.

Alors le pont s'est rétracté doucement et la porte s'est refermée. J'habitais à nouveau mon corps...

En Galilée, on aurait dit que le jour ne s'était pas davantage levé et que tout s'était déroulé en l'espace d'à peine quelques battements de cils.

Le lac de Kinnereth était lisse comme un miroir et, à quelques pas, Myriam devait encore être blottie sous une couverture au fond de notre cabane de pêcheur.

Je ne souhaitais pas lui confier ce que je venais de vivre et pas davantage à quiconque, d'ailleurs. C'était de l'ordre de l'intime. De ce que Yo Hanan avait éprouvé j'allais toutefois puiser matière à renforcer certains de mes enseignements.

Mon cousin aurait-il recouvré la liberté en répondant davantage aux appétits de Salomé? Peu importait car, à mes yeux, les choses ne se posaient pas en ces termes. Ce qu'il avait eu besoin de partager avec moi me disait en effet que, même hors de sa geôle, son âme n'avait pas apprivoisé la totale liberté dans cette vie.

Yo Hanan n'était pas parvenu à dépasser le stade de l'affrontement entre la chair et l'esprit. Non pas qu'il eût dû succomber au charme trouble de la fille d'Hérode mais parce que sa personnalité humaine était tombée dans le labyrinthe d'une culpabilité imaginaire.

En vivant toute une vie dans l'interdiction du sexe opposé, Yo Hanan avait laissé en friche une partie de son être et découvert ainsi un gouffre inattendu dans lequel il avait projeté sa mort avant même qu'elle ne survienne, jusqu'à créer quelque illusion.¹

– «À quoi penses-tu, Rabouni?»

Myriam venait d'arriver derrière moi, mettant ainsi un terme à mes réflexions solitaires, les pieds dans l'eau.

– «Je pensais à la fracture dont chacun ou presque souffre en ce monde. Je pensais aux obligations et aux interdits qui font se combattre la Terre et les Cieux. Je pensais à l'âme humaine qui sait inventer des frontières et des fautes là où il n'y en a pas. Je pensais enfin à toutes les croyances et à tous les dogmes du monde car, de cela comme de tout ce qui sépare, chacun se flagelle sans même s'en apercevoir.

Tout est dogme surnois, vois-tu Myriam et, là où il y a dogme, il y a mort annoncée. Le dogme fige, immobilise, pétrifie... Il est contraire à la Vie qui, Elle, est en perpétuel mouvement.

Quelques jours passèrent encore en paroles semées et en guérisons prodiguées entre Bethsaïda et Caphernaüm...

À vrai dire, mon union rendue officielle avec Myriam ne surprit ni n'intéressa personne. Le "grand rabbi en blanc" - comme certains me nommaient - s'était marié et c'était tout... et cela s'avérait plutôt rassurant parce que dans la norme. On me rapporta même que quelques Pharisiens et Sadducéens s'en étaient ouvertement réjouis parce qu'ainsi "on me verrait moins avec autant de femmes, traînant ici et là".

Mais pendant ce temps, le Feu continuait de monter en moi...

Ce fut l'époque où un certain Judas, déjà rencontré à Jérusalem et que j'avais guéri d'une mauvaise plaie à la jambe est venu nous rejoindre sur les rives du lac. Il avait eu, disait-il, une véritable révélation dans les jours ayant suivi sa guérison; alors il voulait me suivre, comme les autres, sur les chemins et partout où j'allais. J'ai trouvé son âme singulièrement fiévreuse mais si intense et vraie que je l'ai aussitôt accueillie dans mon cœur. Chacun le savait déjà, la tiédeur n'était en aucun cas ce que je recherchais; au pire, je lui préférerais l'excès car celui-ci annonçait toujours une force... et celle de Judas était évidente.

J'ai toutefois souvenir que les premiers mois de son arrivée au sein du groupe le plus rapproché de ceux qui marchaient dans mon sillage ne furent pas faciles pour lui.

Judas était instruit et ne se cachait pas pour le faire savoir. Je n'étais pas dupe de son jeu un peu vaniteux, bien sûr, et je voyais qu'il espérait un statut à part. Contrairement à quelques pêcheurs tels Pierre, André ou Barthélémy, il avait accepté de ne plus porter de coutelas à la ceinture, ce qui était courageux de la part d'un homme qui avait confessé devant tous son ancienne appartenance aux Iscarii et l'adoption d'une violence qui l'avait jadis mené parmi eux.

En observant tout cela, je me suis également aperçu d'une forme de rivalité qui émergeait entre lui et Éliazar. Tous deux étaient lettrés, passionnés et prétendaient subtilement, chacun avec son propre parfum d'âme, à une première place à mon côté.

Une première place! Cela ne signifiait rien pour moi... Le premier. le dernier... De quelle échelle parlait-on? Y avait-il un concours, un enjeu pour accéder au cœur du Divin? Ils n'avaient donc rien compris?

Ainsi, n'est-il pas juste d'annoncer que les premiers seront les derniers et inversement en prétendant reproduire mes paroles car, en vérité, la loi du karma n'est pas celle d'une compétition ni d'une revanche à se léguer de vie en vie pour combler des frustrations.

Tout ceci est illusion parce qu'il ne saurait y avoir ni premier ni dernier mais simplement un état dont il faut patiemment distiller les leçons en soi, jusqu'à celui d'apprenti amoureux.

Et, je dois le dire ici, en mon âme les Principes du premier et du dernier s'épousaient incroyablement car, autant je me savais habité par Awoun, autant j'entrevois d'autres horizons que ceux qu'Il m'avait jusqu'alors suggérés vers l'Infini des infinis.

Ma Vie - Sa Vie mêlée à la mienne - était une explosion et je me sentais sans cesse davantage poussé à manifester Celle-ci, sans limites. Puisque les consciences de la majorité de ceux qui se déplaçaient pour m'écouter continuaient trop souvent à se réfugier derrière des remparts d'habitudes, de prétextes et de crainte, il me fallait donc les secouer constamment puis les marquer du sceau de la Puissance qui m'était prêtée.

Ainsi, il ne se passa pratiquement plus un jour sans que de mes mains ou du souffle de ma bouche ne surviennent des guérisons, parfois par dizaines. Tant que je ne disais rien, ceux des synagogues se faisaient discrets, ils m'ignoraient même.

Il m'arrivait cependant de les voir discuter entre eux tandis que je m'occupais des lépreux de passage que l'on chassait à coup de cailloux ou des indigents qui descendaient des collines avoisinantes, souvent affligés des maux les plus étranges.

– «Laisse-les donc! me lançait-on régulièrement comme un refrain, s'ils sont ainsi, c'est que leur âme est sale... L'Éternel veut les punir!»

J'avais déjà entendu cela autrefois à Ie Nagar et c'était précisément le type de réflexion qu'il ne fallait pas me faire car alors je me mettais à parler et le "désordre" s'en suivait. La plupart du temps, je m'en amusais dans ce qui

pouvait devenir une brève joute oratoire à laquelle je donnais toujours fin par une plaisanterie liée à une petite histoire... Cela irritait surtout les Pharisiens de Caphernaüm, d'autant plus que ce jeu commençait à amuser les soldats romains qui, bien qu'intrigués ou même touchés par ce qu'ils voyaient, ne se sentaient pas vraiment concernés.

Jamais, contrairement à ce qui a été rapporté dans les Textes, jamais je ne me suis laissé aller à des imprécations contre ceux qui détenaient un quelconque pouvoir. C'eût été insensé, incompatible avec le fleuve de paix qui ne cessait de s'écouler à travers moi.

Je savais être énergique lorsque cela s'imposait, certes, car j'aimais la force enseignante des mots et leur capacité à descendre dans les profondeurs de l'être. Cependant, jamais je n'aurais pu maudire ni manier la moindre insulte face à l'agression². Une parole, par contre, était bien inscrite dans mon cœur et au plus intime de la mémoire qui faisait battre celui-ci et cette parole-là était la suivante: «Tu ne jugeras pas...»

C'est ainsi, souvent dans le silence mais parfois au milieu des tempêtes humaines, qu'en cette époque-là j'ai guéri la main "desséchée" d'un homme, le serviteur d'un centurion, quelques aveugles et de nombreux paralytiques.

– «Comment fais-tu Maître? Dis-nous! Dis-le nous!»

Ils étaient plus d'une centaine autour de moi en cette fin d'après-midi, aux alentours de Bethsaïda, là où le Yarad venait déverser ses eaux dans le lac. Il y avait là un espace de pierres et de sable entouré de roseaux sur lequel nous aimions parfois nous retrouver après la chaleur d'une journée ou la fatigue des milles parcourus dans la campagne.

C'était Éliazar qui avait pris la parole, se réclamant de tous ceux qui étaient présents. À vrai dire, je ne comptais pas le nombre de fois où cette question, celle du "comment", m'avait déjà été posée. J'en comprenais toute l'intensité, toute la légitimité aussi. Cependant, me l'étais-je jamais posée moi-même? Tout ce que j'avais toujours remarqué, c'était que mes connaissances n'intervenaient aucunement en tant que telles.

Alors, le seul véritable enseignement que j'avais pu délivrer jusque-là tenait en peu de mots. Il se résumait à ceci: les prodiges s'opéraient parce que les torrents, les rivières et les fleuves de la Vie étaient infiniment propres en moi... Aucune algue ne s'y formait, aucun déchet n'était charrié par leurs eaux. Et la raison en était simple, elle se nommait simplicité et volonté. Voilà pourquoi l'Amour en résultait...

Mais cette fois-là, pourtant, j'ai voulu aller plus loin. J'ai voulu leur livrer un secret à toutes ces femmes et à tous ces hommes au cœur assoiffé. Ce secret ne résultait pas d'un savoir mais d'une connaissance avec laquelle j'étais né et qui était si évidente à mes yeux que je n'avais jamais trouvé nécessaire de la partager explicitement. Je n'avais fait que la suggérer sommairement à quelques-uns de mes très proches et rares compagnons de route.

J'ai donc pris la parole...

– «Mes amis, souvenez-vous... Ne vous ai-je pas dit maintes fois que chaque créature est semblable à un temple? Vous le savez. mais peut-être ne réalisez-vous pas qu'à l'origine de la construction d'un temple, il y a toujours un plan. Ce plan sert bien sûr à ses bâtisseurs mais aussi à préserver la mémoire de l'idéal de celui qui l'a conçu.

Ainsi, voyez-vous, en chacun de vous existe-t-il de façon analogue un plan qui contient très exactement toutes les données de la perfection avec laquelle vous avez été pensés.

Ce plan est précieux, vous vous en doutez, et c'est pour cela qu'il a été placé dans un lieu sûr, à la fois discret et évident: votre cœur!

Que représente donc votre cœur sinon la mémoire totale de votre origine? Pas seulement la mémoire de votre âme ni de la chaîne de vos personnalités successives depuis l'origine des Temps. mais également celle du plan parfait de votre corps, de son tracé et de son fonctionnement.

Mais face à tout cela, vous êtes libres, n'est-il pas vrai? Libres de ne pas entretenir votre temple, d'en négliger certaines pièces, certaines fonctions; libres aussi de l'exposer aux combats, aux agressions, jusqu'à sa destruction plus ou moins totale. Vous êtes même libres d'oublier et de nier que vous êtes un temple, avec son *Kadosh Kadoshim*³ et de ne pas vous aimer, c'est-à-dire de mépriser en vous le sceau initial de *Ce* qui vous a conçus.

L'extrémité de la liberté c'est cela, voyez-vous et cela s'appelle l'Oubli. Mais qu'est-ce qui oublie en vous, dites-moi? Ce n'est pas votre âme! L'Oubli est le propre de vos personnalités successives. Votre âme demeure à proximité de votre cœur, en lien avec votre esprit incorruptible... Elle conserve la marque parfaite de votre plan initial⁴.

Alors, vous me demandez ce que je fais pour guérir tant d'hommes et de femmes? Je vais chercher le plan initial de leur être là où il est, puis je le remonte à la surface de leur vie jusqu'à leur chair et jusqu'à ce que leur présent masque humain se laisse remodeler par sa perfection première. C'est

cela le principe de la guérison spontanée, mes amis et c'est cela que vous appelez miracle.

Quelle en est la Force active? Qu'est-ce qui me permet de faire en sorte que le Temple se souvienne de son Plan? La Compassion. Cet élan de la Mémoire inaltérable avec Laquelle je ne fais qu'Un et qui annihile toute frontière entre ceux qui souffrent et mon propre cœur.

Ainsi donc, si vous aspirez vous aussi à guérir les âmes et les corps, ne vous attendez pas à ce que ce soit moi qui vous ouvre les Portes de la Lumière, mais buvez plutôt le Soleil jusqu'à en être imprégnés... Alors là seulement, tout pourra s'accomplir.»

Je me souviens qu'après cet enseignement qui n'amena aucune question mais qui, au contraire, fit plonger chacun dans un long silence, Éliazar s'est discrètement levé pour s'éloigner du groupe et se perdre parmi les roseaux. Je devinais ce qui se passait pour lui. Sa sensibilité était autant à fleur de peau qu'à fleur d'âme.

Lorsque ceux qui m'avaient écouté se furent éparpillés, je suis donc allé le rejoindre dans l'eau jusqu'à mi-mollets, là où il s'était réfugié. Il pleurait à chaudes larmes.

– «Boire le Soleil! me dit-il alors avec une sorte de rage contenue, boire le Soleil! Yo Hanan aussi prononçait des mots comme ceux-là! Il ne guérissait personne et tu vois ce qui lui est arrivé!»

– «Il ne prononçait pas des mots, mon frère, mais des Paroles. Toi, tu n'entends encore que trop de mots. Peux-tu comprendre la différence? Et aujourd'hui aussi, tu as de nouveau reçu avec ta tête. Tu t'es perché sur les hauteurs de ta réflexion, je le vois bien. Mais même ces hauteurs ne suffisent pas! Aussi belles soient-elles, elles demeurent le domaine des philosophes. Es-tu philosophe? Suis-je philosophe? Non...

Alors, maintenant, acceptes-tu de descendre avec moi jusqu'au centre de ta poitrine? C'est là que tu dois accompagner les plus beaux fruits de ta compréhension et de ta conscience afin qu'ils y trouvent en vérité leur réelle origine.»

– «Tu me demandes si je l'accepte, Maître? Je ne veux que cela!»

– «Mais qu'est-ce qui veut en toi? Quelle partie de toi dit "je veux"? Ta couronne d'homme qui marche à mes côtés?»

– «Je n'ai pas de couronne...»

– «Crois-tu? Je la vois... et je te propose de la redéfinir. Maintenant, ma question est simple: Acceptes-tu de mourir au roi qui s'agite encore en toi?

Ton âme aspire-t-elle à muer de façon irréversible? Et surtout... que ce ne soit pas le souverain, dans un ultime sursaut, qui me réponde!»

Quelques jours plus tard, nous partions pour le désert. Mes yeux avaient pénétré Éliazar jusqu'aux tréfonds de son être. Ils avaient vu que celui-ci était malade, malade des souvenirs inconscients des voiles et des rôles qui avaient été autrefois les siens. Ils avaient aussi vu que l'humilité et le retrait achevaient d'opérer leur œuvre en lui et que, bien que son âme fût déjà tout en clarté, elle appelait à l'urgence d'une plus totale Lumière.

Le temps était donc venu pour qu'elle entre dans une autre phase de sa mutation... Je le lui ai dit ainsi que tout ce que cela signifiait et impliquait. Éliazar a alors compris qu'il allait mourir; il a su qu'il allait laisser là, sans plus attendre, la dépouille d'une existence désormais révolue.

Ce que je m'apprêtais à lui faire vivre et traverser exigeait une intense préparation, celle précisément que le silence et le dénuement d'un désert peuvent offrir.

J'avais vécu l'expérience d'un Tombeau... Quant à lui, il allait devoir se préparer à la sienne, différente certes, mais radicale.

Après le désert, il nous faudrait rapidement trouver un lieu souterrain, discret et hermétique à tous les bruits du monde. Éliazar en connaissait un, attendant à la maison de sa sœur Martâ, à Béthanie. C'est donc là que nous irions après les quarante jours d'épuration nécessaires à son temple.

C'était l'aube, bien sûr, lorsque nous avons tous deux quitté Bethsaïda. Il fallait profiter de la douceur de la première clarté afin de pouvoir marcher d'un bon pas vers le sud, dépasser Jéricho en l'espace du moins de jours possible, franchir le Yarad puis trouver quelque zone où la solitude serait absolue.

Au passage, il fut singulier pour moi de retrouver, sur le bord de la rivière, ce petit tumulus de pierres qui, presque deux années auparavant, avait permis à mon corps de retrouver sa densité. C'était déjà loin derrière moi, me semblait-il. Tant de bourgeons et de fleurs s'étaient ouverts depuis!

J'ai souvenir que nous avons assez peu parlé, Éliazar et moi, durant cette marche. Éliazar aurait, comme à son habitude, espéré le contraire mais moi je ne le voulais toujours pas. Je savais que l'apprentissage d'un vrai silence et d'un constant retrait de la conscience incarnée étaient indispensables à ce que j'allais lui faire vivre.

En ce temps-là, la notion d'initiation avait encore pleinement son sens. Il y était véritablement question de vie ou de mort car il fallait dépasser de

beaucoup la seule sphère des symboles. Le psychisme comme le physique s'y voyaient donc mis à l'épreuve sans la moindre faiblesse envisageable.

Un soir, enfin, c'est au pied d'une grosse masse rocheuse d'un ocre rougeâtre que nous avons installé notre campement sommaire. Des amas de pierres nous y proposaient un abri naturel et nous avons remarqué qu'un filet d'eau suintait de la montagne à faible distance.

Nos quarante jours se vivraient donc là et, comme le lieu était idéal, cela fut aussitôt décidé.

À vrai dire, ils commencèrent dès le lendemain matin avec une intense fièvre qui obligea Éliazar à demeurer allongé, grelotant une bonne partie de la journée. Le résultat de la chaleur, du manque d'eau, mais aussi et surtout d'une vague d'émotion qu'il était incapable de contenir...

Le travail entamait déjà son labourage en lui, il le savait et comprenait par la même occasion que je serais le maître d'œuvre exigeant dont il avait besoin.

Le but était clairement énoncé: Éliazar devait être lavé de toute scorie, allégé de ce qui pouvait ralentir le moindre de ses mouvements d'âme et de corps. L'ascèse devait toucher et réunir les trois niveaux de son être afin de lui permettre de vivre ce que ceux du Pays de la Terre Rouge avaient toujours appelé "la petite mort": passer trois jours seul dans un tombeau et en ressortir le quatrième, paré d'une nouvelle identité.

Les détails de ce que furent ces quarante jours de préparation sont de peu d'importance. Par ailleurs, les décrire aujourd'hui pousserait certains à s'engager dans des exercices dangereux pour leur équilibre corporel et psychique. Qu'on sache simplement que je ne les ai pas dirigés sur la base d'un modèle fixe mais adaptés aux réactions d'Éliazar, à ses propres capacités ou fragilités.

Ils pourraient se résumer en un savant mélange de postures physiques, de prières et de mantras menant à l'approche d'une forme de vacuité, laquelle permettait à la conscience de ne plus s'identifier à son support de chair et de faire une puissante expérience mémorielle.

En vérité, je les ai moi-même vécus dans toute leur exigeante profondeur, ces quarante jours. J'en ai perçu la respiration, les portails ainsi que les inévitables gouffres et les cimes annoncées.

L'ancienneté de l'âme d'Éliazar s'y révélait progressivement et j'en étais heureux comme si c'était un peu de moi qui s'éclairait encore du dedans.

Lorsqu'une part de mon être vient aujourd'hui à se plonger dans ces souvenirs, certaines paroles plus que d'autres remontent à la surface...

– «Il te faudra choisir un nouveau nom, mon frère, au sortir de tes trois jours dans le tombeau...»

– «Il est déjà choisi, Maître. Dois-je te le dire?»

– «Non... Réserve-le pour l'heure de ta renaissance...»

Mais en vérité, j'étais certain de l'avoir déjà perçu, ce nom; il dansait avec trop d'enthousiasme dans la radiance d'âme d'Éliazar pour que je ne l'y aie pas saisi au vol.

Ce furent à peu près les derniers mots que nous échangeâmes avant de quitter ce qui était devenu notre part de désert et, d'une certaine manière, notre océan de prière commun.

Nous avons remercié celui-ci en silence tout en laissant s'imprégner en nous les silhouettes délicates d'une famille de fennecs qui passait par là.

Une autre page se tournait et quelque chose en moi se souvenait avec bonheur du temps où les signes et les articulations à venir en avaient été préfigurés...

¹ Se référer au début du chapitre VII.

² Voir, par exemple, l'Évangile selon Mathieu: "Alors il se mit à invectiver contre les villes qui avaient vu ses plus nombreux miracles mais n'avaient pas fait pénitence" (10-20). "Malheur à toi, Bethsaïda. (11-21). "Engeance de vipères." (1234). "Génération mauvaise et adultère." (12-39).

³ Le Saint des saints, le naos.

⁴ Il est question ici du Principe de l'atome-germe. Voir "Comment dieu devint Dieu", du même auteur, pages 68 à 72.

Chapitre XIV

La chrysalide d'Éliazar

Il nous fallut trois bonnes journées de marche à travers la caillasse et les boules d'herbes épineuses chassées par le vent tourbillonnant avant que ne se dessinent enfin, dans le lointain, les maisons blanches et ocre de Béthanie.

Étonnamment, nos corps ne semblaient pas avoir beaucoup souffert de la période de privation que nous venions de leur imposer. Éliazar trouva même la force de gravir, pour le plaisir, un tertre escarpé afin de mieux voir les murs du village.

Nous savions depuis le début que nous ne serions pas seuls dans la propriété de Martâ. Mis au courant de ce qui allait se passer et du pourquoi de mon soudain départ de Bethsaïda en compagnie d'Éliazar, certains de mes disciples avaient tenu à nous y devancer, dans l'espoir de vivre l'événement comme ils le pouvaient. Myriam, bien sûr, devait être du nombre et j'en avais la joie au cœur.

J'avais beau leur avoir dit qu'il n'y aurait pas de cérémonie en tant que telle, leur volonté avait été de pouvoir prier à mes côtés durant les trois journées prévues.

Lorsque nous nous sommes retrouvés dans le jardin de Martâ, il semblait pour eux que nous revenions du bout du monde à tel point qu'il y eut beaucoup d'excès de dévotion.

Je me souviens même d'une bousculade pour savoir qui me laverait les pieds selon la coutume. Quant à Myriam, j'ai eu la sensation qu'elle me boudait quelque peu; c'est donc à elle, tout simplement, que j'ai confié le soin d'accomplir ce rituel. Alors, tandis qu'elle s'y appliquait d'un air faussement détaché, je lui ai murmuré à l'oreille:

– *«Il existe au monde deux sortes de personnes, ma Bien-Aimée... Celles qui ont tout pour être heureuses mais qui ne le sont pas et ensuite celles qui sont toujours en quête du bonheur mais ne le trouvent jamais... Ne sois ni comme les unes, ni comme les autres... car Tout est là...»*

Myriam a levé les yeux vers moi, pincé les lèvres puis a déposé sa tête sur mes genoux. C'était une toute petite réflexion que je venais de lui faire mais elle ne l'oublia jamais car elle avait contribué à pousser davantage une porte en elle.

Elle découvrait un peu plus l'invitation à ce véritable Mouvement qui enseigne l'immersion dans l'instant présent, cette sorte de Présent expansé et

immobile en soi.

La félicité que je voulais pour elle naissait du dépassement de toutes les quêtes, même de celle du bonheur. Mais en voulant cela c'était également l'humanité entière que j'avais dans le cœur à travers elle. Myriam la représentait dans ce que je lui souhaitais de plus vivant.

Nous n'avons presque pas mangé ce soir-là. Juste quelques dattes partagées puisqu'il y en avait en tout temps chez Martâ.

Je tenais à ce que ceux qui étaient là s'imprègnent particulièrement de l'importance de ce qui allait être vécu par Éliazar et y participent par la transparence de leur esprit. Enfin, je leur ai rappelé de quelle façon des consciences et des cœurs orientés dans une même direction peuvent créer dans l'Invisible de tels espaces de paix que ces derniers deviennent de véritables réservoirs de force pour ceux qu'une épreuve attend... Car, en réalité, c'était à cela et à rien d'autre qu'Éliazar allait se confronter.

Parmi la petite quinzaine de ceux qui avaient fait le voyage, j'ai alors saisi brièvement des regards de crainte, d'autres de jalousie. Il y avait ceux de Lévi, de Judas, de Jacob, d'André... Mais comment poser sur eux l'once d'un jugement? Ils espéraient tant voir venir aussi leur propre heure de croissance!

Ainsi, sans rien ajouter de plus qui eût pu intensifier le bouillonnement de leurs réflexions éparpillées, j'ai demandé à ce que nous soyons seuls, Éliazar et moi, lorsqu'aux premières clartés je l'accompagnerais dans ce qui allait devenir sa chrysalide.

Enfin, à voix haute et devant tous, j'ai prié mon Père sous les dattiers de Martâ, à Béthanie.

– «*Awoun doueshmeïa, Neth radash shmarh...*»¹

Et dès lors, avant même que les premiers oiseaux eussent entonné leur hymne au soleil, j'étais sur pieds, devançant Éliazar et fouillant l'obscurité afin de le conduire vers le sanctuaire de sa métamorphose.

J'avais une lampe à huile à la main et mes pieds nus foulaient l'herbe rase et desséchée...

– «Maître, j' ai peur...»

Je n'ai pas voulu répondre car il était juste que la peur monte. Elle faisait partie du processus.

Nous sommes rapidement arrivés à l'arrière de ce qui avait dû être autrefois un pressoir, près de là où un abri sommaire s'appuyait contre une grosse roche. Au pied de celle-ci, il y avait un trou irrégulier dans le sol. On pouvait y pénétrer à l'oblique à l'aide de quelques marches très succinctes.

En vérité, il était mal aisé de s'y enfoncer mais c'est pourtant ce que nous avons fait tout en accordant un soin particulier à notre unique et fragile source de lumière.

Le passage débouchait aussitôt sur une minuscule pièce, à demi naturelle, à demi taillée dans la roche...

Comme nous l'avions repérée la veille, nous nous sommes dirigés vers le fond de celle-ci. Une cavité exigüe, en forme d'alcôve avait été pratiquée à la fois dans sa muraille et son sol.

Dès que j'eus posé ma lampe sur son rebord, j'ai entendu Éliazar qui cherchait sa respiration... Le plafond nous forçait à courber le dos et l'air était lourd.

La tradition disait qu'il s'agissait d'un très ancien tombeau, ce qui était probablement exact.

– «Asseyons-nous un instant, ai-je fait. Il faut que je te parle avant que tu ne t'allonges dans ce creux et que je ne te laisse pour que tu puisses te rencontrer.»

– «La peur monte, Maître... oui, parle-moi.»

J'avais bien sûr déjà amplement dit à Éliazar le pourquoi de se faire emmurer dans un tombeau durant plusieurs jours; je lui avais décrit les phases probables de son épreuve, leur signification et leur portée mais, à l'heure où il lui fallait faire le pas, c'était comme s'il n'avait rien entendu ou avait tout oublié.

La peur? Oui, elle allait monter jusqu'à l'extrême, à un moment donné ou à un autre. Pas la peur de l'obscurité, non car celle-ci n'est autre que l'expression d'un degré de la lumière... Mais la peur de ne plus pouvoir respirer et, dans la certitude d'étouffer, la panique de voir surgir la multitude des démons intérieurs.

Dans cette terreur envisagée, Éliazar m'affirma alors redouter d'aller peut-être jusqu'au renoncement au Divin, jusqu'à abjurer tout ce à quoi il croyait et avait dédié ses jours... Devenir ainsi, selon ses termes, un lâche et même un traître...

– «Devenir un lâche et un traître, dis-tu? Penses-tu, mon frère, être le premier à vivre les tourments d'une telle question? Je te le dis, pas un de ceux qui t'ont précédé sur cette voie n'a été épargné par le tourment que tu traverses. Pas un!

Tu sais, mon frère... les images des guides et des maîtres passés sont toujours figées en nous par le temps, fixées sur un socle idéal, presque telles

des idoles de pierre ou de bronze. En vérité, cependant, si peu de cela correspond aux hommes qu'ils furent. Je dis bien "les hommes" car, entends-moi, l'une des dignités de ce qui fait l'humain est justement de savoir douter et même d'éprouver une terreur face aux étroits portails qu'il appelle inexorablement à lui dès qu'il veut grandir! Nomme-t-on cela lâcheté?»

– «Et le reniement, Maître, que me dis-tu de lui?»

– «Si le reniement t'appelait et que tu l'écoutes. qu'est-ce qui en toi l'écouterait? Qu'est-ce qui trahirait quoi? Une image de toi en repousserait une autre, celle que tu te fais de l'Éternel, c'est tout! Une illusion se confrontant à une autre illusion!

Que crois-tu que soit l'Éternel? Que crois-tu que tu sois, toi, également? Ce sont ces deux questions que je te pose et que tu vas maintenant emporter avec toi dans ce tombeau. Où les ferastu entrer en fermentation? Dans ta tête? Dans ton cœur ou dans un autre espace à découvrir?

Mais, je te le dis Éliazar, mon ami, quoi que tu vives et même si, dans sa terreur, une part de toi cède à la sensation de tourner le dos au Divin, le Divin, Lui, ne te tournera pas le dos. Non, Il ne le fera pas car, à ton insu, Il continuera à tracer Son sillon en toi et t'attendra ailleurs... Tu n'y échapperas pas... parce que nul n'échappe à l'Ultime Liberté à laquelle il est destiné.»

Mes paroles parurent apaiser Éliazar. Il m'a alors laissé plonger dans son regard puis a ôté ses vêtements ainsi qu'il était prescrit et s'est allongé lentement dans l'alcôve qui allait lui servir de tombeau. Il ne me restait plus qu'à plier en huit parties une très grande pièce de lin blanc déposée là la veille et de l'en recouvrir.

Lorsque ce fut fait, je me suis à nouveau assis; d'un geste de la main j'ai éteint la flamme de la lampe à huile puis quelques paroles sont encore sorties de ma poitrine.

– «C'est à ta rencontre que tu pars dès cet instant, mon frère et vers rien d'autre. Tu vas laisser tes yeux de chair et ton regard intérieur se réunir entre tes deux sourcils puis y exercer doucement une pression selon ce que je t'ai enseigné². Dans la lumière bleue qui t'envahira alors, tu laisseras ta barque aller d'elle-même. De là où je serai, je saurai la suivre et en observer les mouvements. Je n'interviendrai pas, sache-le, mais toujours j'aurai l'amour de ce qui s'y passera.»

Me vinrent encore quelques mots relatifs au centrage de la conscience et au total lâcher-prise respiratoire auquel il fallait qu'Éliazar parvienne le plus tôt possible puis, j'ai clos son alcôve à l'aide de trois morceaux de pierres

plates qui attendaient sur le sol. Alors, à genoux et sans bruit, je me suis dirigé vers l'issue de la pièce.

Sitôt dehors, j'ai fait rouler sur son entrée la roue d'une ancienne et petite meule à grains qui était à proximité et enfin j'ai comblé de paille et de terre les derniers orifices qui restaient et qui auraient permis à la lumière, à l'air et au bruit de s'y infiltrer.

L'aube était encore fort timide et on aurait dit qu'elle se repliait dans un silence qui nourrissait le Sacré de ce qui se jouait là... Comme la Nature se montrait grande!

Sans intention précise, j'ai alors marché un peu dans la propriété de Martâ. Plusieurs de ceux qui avaient fait la route depuis Béthanie ou Caphernaüm commençaient à s'éveiller ici et là. La maison n'était pas grande mais ses dépendances suffisamment nombreuses pour que chacun y ait trouvé sa place sans difficulté. Martâ est bientôt sortie de chez elle afin de puiser un peu d'eau; je lui ai fait une longue accolade pour de la rassurer quant à son frère, puis j'ai rejoint Myriam sur la terrasse couverte dont nous avons bénéficié pour la nuit.

Enroulée dans une couverture, elle s'était recroquevillée sur le tapis de laine brute qui recouvrait en partie le sol. Elle ne dormait plus.

– «Tout va-t-il bien, Rabouni?»

Puis en se redressant, elle a poursuivi:

– «Je pensais à Éliazar, à ce qu'il va vivre et dont je n'ai pas réellement idée... et je me demandais comment se sortir de cette toile d'araignée que l'on nomme la vie.»

– «Oh, me souviens-je lui avoir répondu, on ne se sort jamais de la vie, on se change seulement en elle. Le seul vrai problème qui nous soit soumis, à tous sans exception, c'est celui de la sortie du Rêve de ce qu'on s' imagine être la vie... C'est lui qu'Éliazar tente de résoudre un peu plus.»

– «Va-t-il en sortir éveillé?»

– «Il en ressurgira plus réveillé et c'est ainsi que nous l'accueillerons. Mais, dès maintenant, mettons-nous en union d'âme avec lui, escortons-le... Vois-tu, il faut prendre chaque être humain tout au moins avec le même savoir-faire qu'un véritable tailleur de pierres. Celui-ci sait qu'il doit manier la matière qu'il façonne en comprenant la direction première de la Vie en elle, le langage de ses strates, l'orientation qui la dynamise et ses points de force...»

Alors Myriam eut cette douce parole interrogative qui toucha le cœur du Soleil en moi:

– «L'éveil de conscience est un tailleur de pierres, le Maître de Sagesse, un sculpteur... mais le Mashiah, Lui, que fait-il?»

– «Il commence par changer la nature de la pierre, il y révèle le cristal... puis un jour il y appelle le diamant afin que toute sculpture soit dépassée.»

L'instant d'après nous sommes descendus dans la cour, tous se sont regroupés autour de nous et nous avons partagé un peu de pain trempé dans de l'huile aromatisée à la cannelle.³

Cela se fit en joie, de cette joie dont chacun et chacune commençait à comprendre l'essence et qui pouvait se contaminer par un simple regard.

C'est alors seulement, je crois, que tous réalisèrent qu'ils s'engageaient à trois jours de prière, avec tout ce que cela signifiait... Ils étaient à l'école de l'Amour, ce qui voulait également dire de la Volonté.

Tous, bien sûr, les vécurent à leur façon, ces trois jours, parfois en marchant sous les dattiers ou parmi les figuiers, toujours en silence et en partageant de temps à autre un peu de lait caillé pour toute nourriture.

Myriam pleurait beaucoup... non pas de tristesse mais parce qu'elle avait vraiment, elle aussi, entamé la profonde métamorphose à laquelle elle était destinée. Je l'ai même vue couvrir son visage et ses cheveux de cendres de bois, ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant, toute fière qu'elle avait toujours été de sa beauté sauvage.⁴

Quant à moi, j'ai suivi en conscience l'itinéraire de mon frère Éliazar, ainsi que je le lui avais promis et selon la responsabilité qui m'incombait. Je dois dire que je l'ai parfois entendu hurler, parfois chanter ou encore articuler une langue inconnue.

Enfin, dans la matinée du deuxième jour, mon âme n'a plus capté de lui qu'une bulle de silence. Il avait affronté les gardiens de ses seuils intérieurs, visité ses gloires passées, ses écueils, ses chutes, ses amours aussi et, surtout, il avait pu observer ses vanités... non pas pour s'en accuser mais pour reconnaître sa Nature Essentielle.

Oh, Éliazar... J'ai alors quitté mon corps et j'ai suivi ton "ascension calcinatrice"; j'ai aussi observé le déploiement de tes ailes d'aigle. Tu te retrouvais!

On aurait pu croire que le temps n'avait plus de prise sur quoi que ce fût... mais l'aube du quatrième jour se leva pourtant.

Alerté par nous ne savions qui, mon oncle Yussaf nous avait rejoints la veille. N'était-ce pas son neveu qui s'était fait emmurer là?

Il se tenait dignement à mes côtés, avec Myriam, Martâ et tous les autres lorsque, me penchant vers la vieille meule qui fermait l'accès au tombeau, j'ai gratté de la main la terre et la paille que j'y avais appliquées trois jours plus tôt.

Un simple coup d'épaule et la roue de pierre glissa toute seule.

Je me suis alors enfilé dans le trou béant qu'offraient la muraille et le sol, suivi de près par Yussaf qui me tendait une lampe à huile... Pas un bruit. Pas même un souffle d'air pour nous accompagner. J'ai aussitôt tendu la lampe au-devant de moi et j'ai fait deux pas, à demi plié en deux... puis trois autres encore.

Au fond de son alcôve, après avoir délicatement ôté les trois pierres qui l'obturaient, j'ai aperçu la forme immobile d'Éliazar sous son drap de lin qui, maintenant, lui recouvrait même le visage.

Après m'être recueilli, j'ai posé doucement ma main à la hauteur de sa poitrine. C'était à peine si celle-ci se soulevait.

Pendant quelques instants, je me suis alors laissé aller à émettre un son qui voulait sortir simultanément de ma poitrine et de mon ventre. C'était celui que nous appelions parfois "le bourdonnement du Soleil".⁵ Puis, tout à coup, j'ai senti que l'âme de celui qui s'était nommé Éliazar était prête. D'une voix ferme mais douce je lui ai lancé:

– «Yo Hanan... Yo Hanan... Lève-toi maintenant, je te le demande!»

Sans attendre davantage, j'ai ensuite tiré le drap qui lui cachait le visage. Ses paupières battaient rapidement, alors j'ai soufflé sur elles... longuement, jusqu'à ce qu'elles s'arrêtent puis s'ouvrent.

Enfin, j'ai réitéré mon appel:

– «Yo Hanan! Viens! Suis-moi...»

Yo Hanan... Jean... C'était le nom qu'Éliazar avait choisi dans le secret de son cœur pour la nouvelle vie qui l'attendait. Il l'avait choisi en mémoire de celui qui l'avait enseigné sur les rives du Yarak puis qui l'avait conduit jusqu'à moi...

À moitié penché sur son alcôve, je lui ai souri et j'ai vigoureusement frotté son corps par-dessus son drap de lin afin d'y rappeler le mouvement du sang... C'est ainsi que, très lentement, le nouveau Yo Hanan, celui que chacun allait connaître comme Jean, le disciple et l'apôtre, est revenu parmi nous des confins de sa mémoire enfouie, plus vivant que jamais.

Aidé par Yussaf - incapable de prononcer le moindre mot - je l'ai aidé à enfiler une robe neuve puis, dès que ce fut possible, nous l'avons tous deux soutenu jusqu'à l'air libre.

Ce fut tout car cela suffisait... Pas de question, pas de larmes ni d'émotions exprimées... Jean lui-même n'a rien dit pendant des heures; il vivait encore entre secousse et extase, plus attiré par la lumière du jour et le défilé des nuages dans le ciel que par les regards humains.

Ce qui s'est passé ces jours-là à Béthanie ne fit que peu de bruit à l'époque. Tout s'était déroulé dans l'intimité d'un petit groupe de femmes et d'hommes.

Pourquoi dès lors la mort initiatique d'Éliazar est-elle devenue la "résurrection de Lazare"? Parce que, rapidement, certains qui détenaient quelques pouvoirs décisionnels et qui étaient en quête d'arguments persuasifs l'ont voulu ainsi... Parce que ceulx là aussi savaient qu'il est toujours plus simple et plus merveilleux de croire en la résurrection de la chair que dans le processus de métamorphose de l'âme qui l'habite⁶.

Enfin, également, parce que nul n'avait compris que le Mashiah annoncé en ma personne n'avait pas pour mission de "sauver l'humanité terrestre" mais d'aider celle-ci à se sauver elle-même, c'est-à-dire à redécouvrir la Mémoire de son Essence.

C'est ainsi que, quelques jours plus tard, lorsque nous reprîmes la route vers la Galilée, Jean m'a soudain approché plus qu'à l'accoutumée, la lumière dans le regard, et m'a déclaré avec la plus belle des candeurs:

– «Maître, regarde... je suis droit et vivant, maintenant!»

¹ «Notre Père qui es aux Cieux, que sanctifié soit Ton Nom..» Ce texte peut se lire ainsi en Araméen phonétique: 'Aboun dé-bachmaya, nètqadach chemakh.

² Voir "La méthode du Maître", du même auteur, chapitre VI.

³ On pouvait déjà trouver un peu de cannelle dans le pourtour méditerranéen à cette époque. Elle était importée de l'Inde par la Perse ou par bateau, jusqu'en Égypte, via l'Éthiopie. Bien que coûteuse, il était compréhensible d'en trouver chez Marthe puisque celle-ci était la fille de Joseph d'Arimathie, riche armateur et commerçant. Cette épice était en général utilisée soit pour les huiles d'onction sacrées, soit broyée pour se mêler à une huile alimentaire dans laquelle on trempait le pain.

- ⁴ Dans la mystique des anciens peuples, la cendre n'est pas qu'un symbole de volonté de purification. Sa nature vibratoire est supposée induire ou renforcer un processus de fluidification des énergies qui circulent dans l'être.
- ⁵ Voir "Le Grand livre des thérapies esséniennes et égyptiennes", treizième partie. - Daniel Meurois et Marie Johane Croteau - (Éd. Le Passe-Monde).
- ⁶ Il est par ailleurs assez significatif de noter que ce "miracle majeur" qui devrait être signalé dans tous les Évangiles ne l'est cependant que dans celui de Jean (II: 17-46).

Chapitre XV

De Shlomit à Procla

«Mon Père, où vais-je? Je suis dans la plénitude de Toi, je suis dans Ton explosion au cœur de la moindre des fibres de mon corps mais, dis-moi, où vais-je?»

Il y avait à peine quelques jours que nous étions rentrés de Béthanie et déjà, au bout du lac, la foule des petites bourgades accourait à la seule annonce de mon retour. Tout se passait comme si mon absence avait encore une fois fait mûrir quelque chose de plus, ou avait provoqué un manque... Prenais-je donc vraiment tant de place?

Où aller? Ou plutôt... où les amener, où les conduire toutes ces âmes qui, je le voyais bien, ne savaient trop elles-mêmes ce qu'elles attendaient de moi et de leur propre existence.

Que je m'affirme face aux Romains à la tête de quelques rebelles ainsi que l'espéraient les Iscarii et tous ceux, silencieux, qui les soutenaient? Ce n'était même pas si certain car jamais mes paroles n'allaient dans ce sens. Que je les libère, oui... car j'étais là pour cela; cependant la plupart ne savaient pas exactement de quoi!

Pour beaucoup, l'empreinte de Rome était devenue une habitude tout comme le fait de se rendre à la synagogue et de respecter des préceptes sans que cela modifiât leur vie et l'état de leur âme.

«Rabbi, Rabbi», entendais-je de partout... Et c'était invariablement pour la guérison d'une plaie, pour une douleur ici et là; de plus en plus rarement pour *quelque chose de vrai*, quelque chose qui allait les rapprocher de *Ce* qui faisait battre leur cœur.

Aussi n'en étais-je que plus sensible à la transparence de certains regards découverts sur les rives du lac, dans les ruelles ou au gré de mes marches dans la campagne. Parfois aussi, un rêve ou une insistante intuition venaient me dire sans qu'il fût besoin de mots quelque chose comme: «Passe par ici ou va plutôt par là». D'expérience et parce qu'il n'existait pas de place pour le doute ni pour l'hésitation en moi, je savais lorsqu'il y avait une rencontre à faire, un Feu humain à stimuler.

Je reconnais que mes décisions pouvaient parfois paraître illogiques au cercle sans cesse plus important de ceux qui me suivaient. Il m'arrivait de partir dans une direction et puis, soudain, d'obliquer vers une autre parce que

j'avais perçu une nécessité ou une urgence. Je voguais un peu tel un marin qui adapte constamment sa voile aux fluctuations du vent...

C'est ce genre de circonstances qui me poussa à rencontrer deux femmes que je pressentais au creux d'une vague, en attente d'une vraie vie, chacune à leur manière bien que fort différentes.

Les textes qui ont gardé la trace de leur existence n'en font en vérité que très peu mention car elles furent discrètes. Elles avaient pour nom Shlomit et Yacouba¹. L'une était l'épouse de Zébédée, pêcheur à Bethsaïda et l'autre, celle de Chalphi, un paysan prospère de la campagne environnante.

C'est en méditation que j'avais puisé leurs regards tels des reflets sur les eaux du lac. Je n'avais plus qu'à retrouver les visages auxquels ils correspondaient et provoquer les événements qui les feraient venir à moi. C'est bien cela: qui les feraient venir à moi... Mais ce n'était en rien influencer sur leur liberté; c'était répondre à des appels à peine voilés de leur âme vers *Ce* qui dilatait la mienne à l'extrême.

Shlomit, sans racines, traînait son mal de vivre et Yacouba une forme de frustration qui la faisait tourner en rond en territoire de jalousie malgré ses aspirations.

Ce qu'elles avaient en commun? Le brasier de leur poitrine et un besoin viscéral de respirer la Lumière... De "boire le Soleil"? Pas encore... mais je voulais les y amener, comme toutes celles et tous ceux qui cherchaient à poser leurs pas dans les miens, même si cela devait prendre des vies et des vies.

Ce qui les rassembla et qui commença à les libérer de leur immobilisme fut sans doute cette affirmation que je ne cessais de répéter ici et là et qu'elles entendirent chacune en leur temps:

– *«Aucune herbe, aucune fleur ne sauraient pousser sur le chemin que tout le monde emprunte... Prenez donc des raccourcis par la montagne...»*

Meryem aussi, ma mère, contribua à les rapprocher l'une de l'autre. Elle avait ce talent, souvent insaisissable, de parvenir à discerner les liens qui unissent les âmes à travers les Âges.

En vérité, au-delà de leurs différences, Shlomit comme Yacouba vivaient dans la crainte plus ou moins avouée de passer à côté de leur vie. Une crainte que nourrissent depuis toujours une multitude d'être humains mais que trop peu ont le courage de reconnaître parce que s'y confronter sous-entend trop de choses, trop de risques, trop de tremblements puis de sauts dans le vide... Trop de ce que précisément j'attendais et attends toujours de chacun.

Zébédée tout comme Chalphi, leurs époux respectifs, eurent l'intelligence de cœur de le comprendre en les laissant étancher leur soif jusqu'à l'espoir de découvrir la Source en elles.

Au-delà des conventions et des tabous, au-delà des mots prononçables aussi, l'un et l'autre me confièrent ces deux femmes dans leurs tâtonnements et déterminations telles deux terres en jachère et dans l'attente d'être nouvellement révélées à elles-mêmes.

Je me souviens de ce jour où, parmi la foule qui s'était agglutinée autour de moi dans le tout petit port de pêche de Caphernaüm, Shlomit, habituellement peu sûre d'elle, avait enfin osé prendre la parole... Et où elle se lança vraiment...

– «Rabbi... J'ai toujours vécu dans l'espoir d'un monde plus juste, plus léger, plus beau... J'ai toujours prié aussi, sans parfois savoir - je l'avoue - où ma prière allait... Et, faisant cela - ou plutôt étant ainsi - j'ai toujours constaté que plus je laissais grandir mon esprit, plus les choses de ce monde, sa matière surtout, semblaient se rebeller contre moi. Et, aujourd'hui, plus je m'approche de toi plus cela s'amplifie. Comment est-ce possible? Est-ce une folie qui entre en moi?»

Je me suis dirigé vers elle jusqu'à me faufiler dans la foule assise sur le sol. Il me fallait mieux saisir le regard qu'elle cachait sous son voile azur. S'imaginait-elle que je ne la reconnaîtrais pas?

– «Petite sœur... lui ai-je dit en m'accroupissant devant elle et au milieu de tous... Petite sœur, écoute ceci:

Tu sais, comme chacun ici, que nous ne vivons pas qu'une fois en ce monde, que notre âme y revient pour apprendre et apprendre. Eh bien, sache qu'il existe un moment décisif dans cette ronde qu'il faut un jour briser...

Celui-ci se manifeste lorsque nous y avons fait, dans une telle danse, le véritable choix du Royaume de l'Esprit, un choix qui s'accompagne d'un engagement concret dans la vie de chaque jour. C'est alors le premier vrai moment où le Royaume de la Matière paraît s'ingénier à nous créer toutes sortes d'obstacles.

Et cela, tu l'as remarqué, s'accroît dès qu'un Enseignant te demande de respecter cette Matière, de ne pas nourrir la séparation entre les mondes... Ce que je fais face à toi, face à vous toutes et tous. Oui, vient toujours un temps dans l'histoire de votre âme où la Matière de ce monde met tout en place pour vous arrêter dans votre avance et votre recherche d'Unité... Oui, elle met tout en scène pour se faire rejeter et même honnir.

Alors, Shlomit, je te le dis comme je le dis à tous, sois plus forte, soyez tous plus forts que l'appel de la Matière à se faire détester. Au contraire, continuez à la respecter car sa fonction est de vous pousser jusqu'aux limites de votre volonté, de vos résistances et de l'intelligence de votre cœur afin de vous faire grandir. Ne vous laissez donc pas abuser par ses ruses, c'est-à-dire décourager.

– «Ainsi, Rabbi, tu conviens qu'elle sert l'Ombre puisqu'elle tente d'user nos forces et notre volonté...»

Shlomit avait finalement osé tirer légèrement son voile vers l'arrière tandis que tous les yeux se tournaient vers elle. Elle s'est aussitôt mise à rougir et j'ai vu Yacouba lui donner un coup de coude.

Je me suis alors relevé et j'ai considéré la foule hétéroclite de ceux qui étaient venus m'écouter ou qui s'étaient trouvés là en pensant que c'était "par hasard". Il y avait même quelques Sadducéens qui se faisaient discrets sous un porche.

– «Mais qu'est-ce que l'Ombre, mes amis? L'ennemi ou l'obstacle? Ce qu'on désigne en tant qu'ennemi nous invite à frapper; ce que l'on perçoit simplement comme obstacle nous suggère au contraire de nous dépasser.

Ainsi, cette Force que nous voyons comme celle de l'Ombre peut-elle changer de visage selon l'orientation de notre cœur.

Ainsi également l'Ombre et son faux-semblant de Matière se fait-elle la plus parfaite interprète de la liberté qui nous est donnée.

Ainsi enfin, la Matière qui vient peser sur le cours de notre existence - parfois avec une terrible insistance - est-elle bien plus le levain de notre âme que vous ne sauriez l'imaginer. Son rôle est de tout nous faire vivre pour nous pousser, dans un ultime lâcher-prise, jusqu'au seuil du Royaume de l'Esprit.

Alors, je vous l'affirme, mes amis: Cherchez le Soleil... et l'Ombre arrive! Mais apprenez aussitôt à reconnaître le vrai visage de celle-ci et, par derrière elle, vous trouverez un Soleil plus grand encore... et Son Intention pour vous.»

Dans le port de Caphernaüm, une rumeur monta tranquillement de la foule. Je voyais bien que les uns cherchaient à deviner ce que pensaient les autres. C'était toujours comme cela! Une fois encore, j'ébranlais leur façon de penser et de réagir devant les épreuves de la vie ou, plus simplement, devant la multitude des petites difficultés du quotidien, celles qui

précisément, dans leur pusillanimité parviennent à déclencher impatiences, incompréhensions, fâcheries et colères.

Au milieu d'un brouhaha grandissant, un homme assis sur des paniers de joncs tressés a alors levé la main. C'était Pierre. Jacob et Taddée se tenaient près de lui, la mine interrogative.

– «Maître, Maître... a-t-il fait d'une voix rugueuse, et les Romains alors? Devons-nous comprendre qu'ils travaillent pour notre âme?»

Sa question, je dois le dire, souleva l'intérêt général. Il y eut même quelques cris d'approbation et de provocation... Une dizaine de soldats armés étaient d'ailleurs là, regroupés dans un coin de la place, sous un sycomore. Je les ai vus redresser l'échine et le pilum, redoutant quelque éventuel débordement. Sous le porche, derrière les Sadducéens, la silhouette d'un centurion à cheval s'est même profilée...

J'ai adressé un sourire amusé à Pierre puis à tous.

– «Les Romains? lui ai-je répondu bien haut, ce sont des hommes parmi d'autres hommes... Ce n'est pourtant pas les hommes qu'ils sont qui travaillent pour les âmes de ceux que vous êtes! Écoutez-moi... Les Romains ne le savent pas davantage que vous mais, en vérité, ils sont semblables à un vent puissant qui vous est envoyé par l'Intelligence de l'Éternel afin d'éprouver la solidité de la maison de votre cœur. s'Il est légitime que ce cœur veuille y résister, cela ne l'est pourtant pas si c'est dans la haine et le sang car, alors, c'est bien vous qui ferez croître l'Ombre tout en croyant la repousser.

Ces soldats que vous désignez comme représentant le Mal ont pour la majorité d'entre eux une famille quelque part et le plus grand nombre d'entre eux aussi aimerait être parmi elle.

Je vous le demande, avez-vous déjà cherché à rencontrer leurs regards sans compromission, sans marchandage ni corruption? Juste pour y trouver l'humain qui, comme vous, s'interroge et a peur. C'est peut-être cela qu'il faudrait!»

J'ai vu Pierre, Jacob et aussi André, non loin de là, devenir rouges.

– «Tu nous demandes beaucoup, Rabbi.»

– «C'est toujours ce que j'ai fait et ce que je ferai. Toujours beaucoup! Un demi-soleil ne sera jamais que du clair-obscur! Non. La demeure de mon Père ne se pénètre pas à moitié!»

Quelques-uns se levèrent bientôt et partirent de la place. Sur les autres, un silence pétrificateur s'est abattu. Alors, du sel en abondance a une fois de

plus jailli de mes mains et je l'ai fait distribuer à tous, même aux Sadducéens qui cherchaient à s'esquiver, même aux soldats qui ne savaient qu'en faire. J'ai vu l'un d'eux souffrir. Il n'était plus à sa place mais avec nous, les pieds nus... car son âme s'était déchaussée.

Un peu de sel... Beaucoup ne comprenaient toujours pas la valeur de ce que je leur offrais. Ils n'en voyaient ni la provenance ni la raison d'être. Ce qu'ils ne soupçonnaient pas, c'était la charge d'Amour dont je l'avais gorgé en le faisant s'écouler du bout de mes doigts. Il avait la force d'un levain qui ferait son œuvre là où il y aurait une pâte prête à l'accueillir...

Parce qu'elle supposait que j'en avais terminé et qu'il n'y avait pas le "spectacle" d'une guérison en vue, la foule s'est peu à peu éparpillée. Quant à moi, j'ai souhaité sortir de la bourgade; mon intention était d'aller saluer ma mère à Bethsaïda. Je savais Meryem au chevet du vieil Isaac, cet oncle auquel j'avais rendu la vue peu après mon arrivée sur les bords du lac. Il en était à ses derniers jours...

Cependant, sous le portique de pierre qui marquait la sortie de Caphernaüm, j'ai été abordé par un centurion, le casque sous un bras tandis que, de l'autre, il tenait son cheval par la bride.

– «Rabbi, fit-il avec une intrigante déférence, puis-je te parler seul à seul?»

– «Était-ce toi, près de la place, tout à l'heure?»

D'un geste de la tête, il m'a répondu par l'affirmative. J'ai alors prié ceux qui m'accompagnaient, Simon et Myriam du village de mon enfance, Taddée, Barthélemy, Yacouba, Shlomit, Levi, Esther et quelques autres de poursuivre leur route. Myriam et moi les rejoindrions plus tard.

– «Non... seul à seul» a répété le Romain.

Myriam a voulu s'éloigner mais j'ai devancé son geste en la retenant par un bras.

– «Je suis seul, ai-je fait, considère cela...»

Le centurion a fini par s'incliner puis nous a priés de le suivre. Il nous faisait rentrer à nouveau dans Caphernaüm... Après une courte marche à travers les venelles ombragées, nous nous sommes retrouvés dans une petite cour au-dessus de laquelle une toile avait été tendue. Nous étions à l'abri de tous les regards...

Dans un coin, sur un banc de pierre, une femme drapée de noir attendait. Elle s'est aussitôt levée, sans doute surprise de ne pas me voir arriver aussi seul qu'elle l'avait envisagé. À pas mesurés elle s'est alors avancée puis elle

s'est inclinée jusqu'à enfin s'agenouiller et poser son front sur les dalles du sol à deux pas de moi.

– «Maître... bredouilla-t-elle, puis-je t'appeler ainsi?»

– «Relève-toi d'abord et dis-moi qui tu es...»

– «Je me nomme Procla...»

Puis elle s'est arrêtée. Je l'ai vue retenir ce qu'elle avait à dire, comme si c'était trop lourd ou même honteux. Pourtant, sitôt qu'elle se fût redressée, elle fit tout pour ne pas lâcher le regard que je posais sur elle.

Je me souviens que Procla avait un assez beau visage, fort digne surtout. Quant à ses traits et à ses vêtements aux nombreux drapés, ils traduisaient à coup sûr son origine romaine. J'ai tout de suite compris que c'était une belle âme, une âme qui cherchait la pureté.

Alors, voulant l'aider à rompre le mutisme dont elle semblait ne pas pouvoir sortir, je lui ai dit:

– «Qui es-tu, Procla?»

– «Je suis...l'épouse du Procureur de Judée²... et je te demande d'en tenir le secret.»

– «Pourquoi m'appelles-tu "Maître", Procla?»

– «Parce que c'est le seul nom qui me vienne depuis les quelques jours où je suis ici... où je te vois enseigner et soigner. Il n'y a qu'un vrai maître pour cela et pour aimer autant...»

– «Ce n'est pas celui que tu vois qui importe, Procla, c'est *Celui* qui vit en lui... Ton époux sait-il que tu es ici?»

– «Il est à Tibériade... et il n'ignore rien de ce qui se dit de toi, ni de ma présence ici...»

– «C'est lui qui t'envoie?»

Procla a baissé la tête. On aurait pu croire qu'elle redoutait les conséquences de ce qu'elle s'apprêtait à avouer.

– «C'est mon cœur qui m'a poussée vers toi. Tu es venu me voir en rêve, n'est-ce pas? Tu ne me connaissais pas, pourtant...»

– «Je viens de te le dire, ma sœur, *Celui* qui importe vraiment et qui connaît, c'est *Celui* qui vit en moi.»

– «Qui est-Il?»

– «Est-il si important de Lui donner un nom?»

– «Je ne sais pas... mais il me semble qu'il faut nommer pour comprendre.»

– «Tu as raison... Toutefois comprendre n'est pas vivre auedans; c'est encore demeurer à l'extérieur... Est-ce pour l'extérieur ou pour l'intérieur que tu es là?»

J'avais déjà la réponse qui allait sortir de la bouche de Procla mais il fallait qu'elle la formule. Il faut toujours que tout être humain force les barrages qu'il impose à son cœur. Rien ne se passe jamais sans que les voiles ne tombent et ceux-ci ne tombent jamais devant de grandes démonstrations.

L'épouse de Pilate avait fort bien perçu que je ne pouvais l'accueillir autrement que comme une simple femme, c'est-à-dire une femme simple...

– «Je veux connaître du dedans, Maître, je veux vivre. Et ce n'est pas pour m'approcher au mieux de toi ni par vantardise que je t'ai dit de qui je suis l'épouse...»

– «Je l'ai lu en toi, Procla... Tu n'ignores pas que si la vantardise fait aisément fleurir, elle ne donne aucun fruit.»

Procla a de nouveau posé le front sur le sol.

– «C'est bien cela ma souffrance. Mon corps, ma position n'appartiennent pas au monde de mon âme...»

– «Alors, ma sœur, pourquoi en avoir hérité?»

– «Pour...»

Et elle s'est arrêtée sur un soupir ou une plainte.

– «Pour les dépasser? Encore une fois, tu connais la réponse... Il y a l'orgueil, n'est-ce pas?»

L'épouse de Pilate, cramponnée au voile noir qui lui recouvrait la tête, s'est soudainement redressée comme devant une insulte.

– «C'est bien ce que je disais, Procla... Alors abandonne cela si vraiment tu es touchée par ma Parole... parce que toi, tu me touches.»

– «Je sors à peine de l'ombre, Maître... il faut me pardonner.»

– «As-tu fauté? Nul n'a rien à pardonner à qui a l'âme vraie, même derrière son masque.»

– «Tu dis que je me cache derrière un masque?»

– «Tout être sur cette Terre en porte un... même moi!»

– «Toi? Comment cela se pourrait-il? Lequel?»

– «Celui de l'Enseignant, Procla, car ma réalité est autre. Elle n'est pas de ce monde bien qu'elle s'appuie sur lui. L'Éternel Lui-même porte un masque et ce sont les hommes et les femmes qui le Lui ont confectionné, incapables qu'ils sont de pouvoir supporter Sa Réalité.»

– «J’ai soif de m’en approcher, Maître... Je veux me convertir à la foi que tu enseignes.»

J’ai regardé intensément l’épouse de Pilate et je l’ai à nouveau relevée. Sa conscience était en fièvre et tout son corps s’en trouvait en proie à de petits tremblements. Alors je lui ai pris la main afin de l’apaiser. Je savais quelle serait sa surprise car ce geste n’était pas considéré comme décent venant d’un homme tel que moi, un “rabbi”.

– «Écoute-moi, lui ai-je dit, les paroles et les arguments ont le pouvoir de persuader et même de provoquer des conversions, mais guère plus. Mais sais-tu ce qu’est une conversion pour la plupart des hommes? C’est un changement d’opinion, au mieux de croyance, parfois par conviction, parfois par nécessité vitale, parfois encore par ruse...

Est-ce qu’elle sous-entend toujours ce que tu appelles la foi? Elle le devrait, cependant c’est loin d’être nécessairement le cas car la foi, ma sœur, la véritable offrande d’âme, ne repose pas sur l’adhésion à des paroles ou à des idées, mais sur l’expérience directe seule. Elle naît d’un bain de Lumière...

Ainsi, vois-tu, je ne pourrai pas te l’enseigner et tu ne te convertiras pas. Par contre, je te montrerai une direction, celle du sens de la vie et, si tu en as la volonté, tu tisseras toi-même le cocon de ta métamorphose. Comprends que c’est l’Amour en moi qui me pousse à te dire tout cela aussi clairement et peut-être abruptement à tes oreilles... Alors, si tu acceptes cet Amour, rejoins-le, laisse-le monter en toi et donne tout ce que tu as à donner.»

Sans cesse, il fallait que je navigue entre l’exigence et la tendresse, puis entre l’infinie tendresse et la totale exigence...

Comme j’achevais de prononcer ces mots j’ai dû soutenir Procla car, prise d’un malaise, elle a vacillé. Myriam s’est aussitôt précipitée. Tout en l’aidant à s’allonger, elle lui a fait respirer l’une de ces pénétrantes essences odorantes qu’elle gardait toujours avec elle.

Le malaise de Procla dura fort peu de temps, le temps qui était nécessaire. À dire vrai, c’était moi qui l’avais appelé par ma main prenant la sienne

Il ne m’avait fallu que l’espace d’un éclair pour que son âme s’éloigne subrepticement de son corps et que je puisse y apposer un sceau, tel le rappel à la mémoire d’un vieil engagement.

– «Procla?» fit Myriam... et elle la serra contre elle tout en l’aidant à se relever.

Notre rencontre avec l'épouse du Procureur de Judée s'arrêta sur cet évènement, ce jour-là, au milieu d'une petite cour anodine, à l'abri de tous les regards et rien n'en a transpiré jusqu'à aujourd'hui.

En quittant les lieux pour retrouver les ruelles tortueuses qui nous feraient discrètement quitter Caphernaüm, nous avons juste croisé le centurion qui tenait toujours son cheval par la bride à deux pas de là. Un bref sourire, le germe d'une complicité...

– «Rabouni... dis-moi, me demanda Myriam sur le chemin du bord du lac qui nous conduisait jusqu'à Bethsaïda, pourquoi as-tu tant tenu à ce que je reste là? C'était toi que cette femme voulait voir...»

– «Parce que l'œil de mon âme, Myriam, a pressenti l'importance que vous vous rencontriez et celle que tu la prennes dans tes bras. Il se pourrait qu'un jour vienne, vois-tu, où "cette femme" marche à tes côtés...»³

¹ Il s'agit respectivement de Salomé et Jacobée dont la Tradition Chrétienne a fait Marie Salomé et Marie Jacobée. Voir le récit détaillé de leurs témoignages dans "Le Testament des trois Marie", du même auteur. (Éd. Le Passe-Monde),

² Ponce Pilate, que l'on qualifie aujourd'hui de Préfet plutôt que de Procureur. Procla est essentiellement connue dans la Tradition chrétienne sous le nom de Claudia Procula.

³ Cette déclaration tend à attester la tradition qui affirme que Claudia Procula, l'épouse de Ponce Pilate, devenue disciple de Jeshua, fut parmi les tout premiers ambassadeurs du message christique lorsque ceux-ci traversèrent la Méditerranée pour se rendre en Gaule où elle serait remontée jusqu'à Lugdunum (Lyon).

Chapitre XVI

Le miracle des poissons

Ce jour-là, ils étaient nombreux à s'être rassemblés face à moi sur le versant de l'une de ces collines qui surplombent le lac de Kinnereth. Je me souviens que Meryem était assise sur l'herbe rase, aux côtés de Jean. Et puis il y avait, éparpillés au gré de leur arrivée, la presque totalité de ceux qui avaient décidé de faire un saut dans le vide pour donner un véritable sens à leur vie... Philippe, Pierre, Lévi, Jacob, Taddée, André, Thomas, Esther, Yacouba, Shlomit, Simon et son épouse Myriam, Barthélémy, Judas et tant d'autres encore.

L'évocation de ces noms n'a que peu d'importance; elle n'est jamais qu'une vision des choses par rapport à ce qu'un grand nombre de cœurs vécurent vraiment et dont les trajectoires furent imprégnées à jamais.

Certains de mes proches disciples, j'en étais particulièrement conscient, se heurtaient à des murs dans leur existence quotidienne. Me suivre, n'était pas sans risque. Sans parler des autorités religieuses et des petits pouvoirs locaux qui exerçaient de constantes pressions morales sur ceux qui recueillaient mes paroles, il y avait souvent le poids des épouses, des époux, des enfants et des familles qui se faisait sentir... et c'était cela le plus difficile.

L'un de ceux qui en souffrit le plus fut Pierre. Il était de moins en moins chez lui à Caphernaüm; sa pêche en pâtissait et ses enfants, bien qu'adultes et pêcheurs eux-mêmes, se plaignaient de la baisse des revenus de leur famille. Si son épouse se résignait, ses fils dénonçaient, quant à eux, leur père "irresponsable et la tête dans les nuages".

Et Pierre n'était qu'un exemple parmi d'autres... Chacun, chacune demeurait bien sûr totalement libre de ses décisions, de ses actes et des paroles qui les accompagnaient, cependant... lorsque la conscience est réellement entrée dans sa phase de germination, il est bien rare qu'elle s'en retourne d'où elle vient. En vérité, elle ne le peut pas et ne le veut pas. Alors, tandis qu'elle continue sur sa lancée intérieure - même sans bruit - elle sait que pour elle tout se "détisse" dans l'ordre de la matière de ce monde.

C'était un sujet que nous abordions parce que je ne voulais pas qu'il fût contourné. Ce que l'on évite de voir revient tôt ou tard nous mordre au talon.

Ce jour-là, sur la colline et parmi les oliviers, en remarquant le regard souffrant de Pierre, j'ai soulevé ce point devant toutes et tous. Quelques-uns

se confièrent alors publiquement. Je me souviens de larmes et même de colères étouffées face à l'incompréhension.

Les paroles qui sortirent de ma poitrine furent loin du «Vous devez.» ou «Vous ne devez pas...». Elles l'ont d'ailleurs toujours été. Elles demandaient seulement à ce que chacun soit vrai avec lui-même et avec les êtres aimés car j'enseignais que lorsqu'une vérité nous traverse de part en part et qu'on y voit le Beau, le Grand et le Doux, nous seuls reconnaissons où est notre juste place. Chacun devait donc trouver sa réponse à lui, qui n'était pas nécessairement celle de l'autre et qui n'appelait aucun jugement.

Et, je le dis - parce que malgré la course des siècles les "choses" bougent fort peu - l'idée du jugement était la plus redoutée, celle aussi qui blessait le plus.

Comme Pierre était étouffé par des vagues d'émotion, c'est son frère André qui a tenu à prononcer quelques mots pour lui. Il l'a fait assez naïvement puisqu'il ignorait alors une grande partie de ma propre histoire.

Je le revois encore, se levant au milieu de tous dans sa courte tunique de pêcheur rapiécée et d'un rouge qui n'en était plus vraiment un.

- «Rabbi, fit-il, que ferais-tu, toi? Délaisserais-tu ceux que tu aimes, les quitterais-tu si tu sentais - même aujourd'hui - qu'une Lumière plus grande que celles que tu as jamais connues t'envahit et te pousse? Trahiraistu l'amour des tiens?»

- «Et que crois-tu que j'aie fait, André, mon ami, pour être ainsi devant vous tous aujourd'hui? Mais pourquoi dis-tu trahir? Le cœur ne trahit rien lorsqu'il discerne et écoute ce qui l'envahit... et l'âme ne trahit pas davantage lorsqu'elle reconnaît qu'elle s'approche de la Source en elle.

En fait, la question que chacun doit se poser est celle-ci: «Quelle est la hauteur de mon regard?» Ou plus exactement «De quelle altitude est-ce que j'observe ma vie et celle de ceux que j'aime?» Et à partir de là, une autre peut naître: «Qu'est-ce qui est plus précieux que ma vie et celle de ceux qui m'aiment?»

Pour ma part, j'ai toujours répondu: «Ce qui est plus précieux que tout, c'est la nature de la Vie qui coule en nous tous et qui nous permet justement d'aimer.»

Alors, voyez-vous, une voix au fond de moi m'a toujours fait comprendre que *partir n'est pas nécessairement abandonner*. Pour celui qui aime d'Amour et ne triche pas avec le courant de la Vie, tout départ est une

illusion, il n'est qu'un acte parmi d'autres dans l'immense théâtre de nos existences.

Mais écoutez maintenant ceci... Vers le pays des hautes neiges où j'ai voyagé durant tant d'années, on vénère un homme qu'on appelle l'Éveillé. Qui était-il? Un prince, avec sa femme et ses enfants, un homme qui, pour un temps, s'était endormi dans le confort de sa vie... et, croyez-moi, prince ou non, il n'est pas besoin de fortune pour s'assoupir... Cependant, en se tournant vers ce qui était inscrit en lui, cet homme-là a voulu voir ailleurs... J'en ai peu connu de lui mais suffisamment pour comprendre qu'il a discerné les frontières de son assoupissement et qu'au-delà d'elles il a découvert ce que l'on nomme souffrir. Il l'a tellement compris qu'un matin à l'aube, il est parti.

Il n'a rien abandonné ni personne, mais il est parti. Il a tout quitté pour chercher la voie de la libération de la souffrance. Pas seulement pour lui mais pour le monde des hommes dans son entièreté. Était-il un traître à ceux qu'il aimait? Était-il un lâche fuyant dans la nuit, quittant femme et enfants? Il était, je vous le dis, de la race de ceux que j'appelle les "Ensoleillés".

Comprenez maintenant de ce récit ce que vous pouvez en comprendre. Pour ma part, je ne jugerai rien ni personne ni n'encouragerai la moindre décision. Une chose est cependant certaine: tout être doit apprendre à reconnaître la nature de *Ce* qui l'habite et ne pas se mentir.»

Comme je terminais ce bref récit, Pierre s'est tout à coup manifesté.

– «Rabbi... Celui que tu as nommé "l'Éveillé" s'est-il libéré lui-même de la souffrance?»

– «Tous, là-bas, affirment que oui et tout en moi me dit que c'est vrai. Cependant, il ne s'est pas simplement libéré des griffes de la souffrance mais de l'origine de celle-ci. Les disciples de ses disciples enseignent qu'il a dépassé l'univers de l'Illusion... cette gigantesque toile d'araignée dans laquelle tous les êtres croient vivre tandis qu'ils sont dans le rêve d'une ébauche de la Vie.»

– «Sommes-nous dans cette toile, nous aussi?»

– «Et pourquoi n'y seriez-vous pas, vous également? Non seulement vous vous y débattez mais vous secrétez vous-mêmes la matière dont elle est faite!

Au fil des sentiers que nous avons déjà empruntés ensemble, ne vous ai-je pas toujours répété: «*Vous êtes les artisans de votre propre prison*»? Croyez-vous être bien différents de ces sauterelles qu'il vous arrive de manger? De

ces arbres qui vous abritent de la pluie et du soleil? Ou de ces pierres, même, sur lesquelles vous êtes assis en cet instant?

Très peu vous en sépare, en vérité! Tout ceci, y compris vous - et moi, tel que vous me voyez dans ma chair - n'est qu'un assemblage d'infimes poussières d'étoiles analogues à des grains de Lumière. Seule une conscience les façonne et les anime différemment, une conscience qui cherche à s'éveiller et qui est elle-même analogue à un grain de Lumière, issu d'une autre Conscience, incommensurable, infinie, celle de l'Éternel... La seule que nous puissions concevoir... mais qui, je vous l'annonce, est néanmoins encore bien petite en rapport de *Ce* qui est.

Alors, mes amis, voilà que je suis là, parmi vous, pour vous ébranler davantage dans vos certitudes... Parce que la sauterelle, tout comme l'arbre et la roche sont en vous et que l'aspect que vous en voyez est une illusion qui mérite que vous quittiez la personne que vous vous imaginez être.»

– «Tu sais nous parler, Rabbi, a bredouillé Jacob dans son coin, calé entre les racines noueuses d'un olivier, et nous savons que ta Parole est vérité. Sinon pourquoi serions-nous là? Mais, de la parole aux actes dans ce qui constitue nos journées... comment adopter tout cela autrement que dans notre tête? Il est dit que tu es mon frère par le sang mais...»

– «Eh bien regarde, mon frère...»

Il n'y avait rien de prémédité dans ce que je m'apprêtais à faire, rien qui ne soit venu que d'un élan de mon cœur... Je voulais tant que tous goûtent au Divin et s'extirpent de leurs découragements et sentiments d'impuissance!

Non loin de moi, il y avait un éboulis de pierres dont la plus grosse masse était environ de la hauteur d'un homme.

– «Oui regarde, mon frère, ai-je repris, viens me rejoindre...»

Jacob s'est levé, a fait quelques pas et moi j'ai tendu mon bras droit à l'horizontale, en direction du gros rocher jusqu'à ce que mes doigts touchent le lichen de sa surface. Alors, en mon âme j'ai appelé toute la Présence de mon Père et, très lentement, je me suis rapproché de la pierre... J'ai fait un léger pas, peut-être deux, jusqu'à sentir mes doigts puis la paume de ma main s'enfoncer sans effort dans sa structure, se glisser entre les fibres de sa chair minérale aussi aisément que dans une eau sablonneuse... C'était tendre et doux... C'était aimant surtout, aimant tout autant que je l'étais.

J'ai continué encore un peu et mon bras a pénétré la pierre presque jusqu'au coude; il épousait sa nature, sa réalité... Autour de moi, sous les

oliviers, ce n'était que silence et stupeur. Pas un souffle de vent ni même un oiseau pour émettre un piaillage.

Enfin, toujours aussi lentement, j'ai dégagé mon bras puis ma main du cœur du rocher...

Sans plus attendre, j'ai alors attiré Jacob vers moi et j'ai placé son bras à l'horizontale jusqu'à ce que ses doigts touchent le même bloc de pierre, ainsi que les miens l'avaient fait. Ensuite, j'ai posé ma main dans son dos, au niveau de son cœur afin qu'une intense vibration s'en échappe.

Je me souviens que celle-ci s'est faite pareille à une onde presque sonore, presque cristalline... Je l'ai sentie se faufiler à travers tout le corps de Jacob qui s'est aussitôt mis à frissonner.

C'est ainsi qu'à leur tour ses doigts puis sa main tout entière ont pénétré la pierre... seulement quelques secondes, lucides, intenses, amoureuses, rien que le temps qu'il fallait pour impressionner le cours de son chemin et lui dire: «Tu vois... toi aussi!»

L'instant d'après, j'ai ramené moi-même mon frère entre les racines de son olivier. Il était profondément ébranlé, partagé entre une sorte de peur et un total émerveillement; il grelottait et disait à peine sentir son bras.

Quant à l'assemblée qui se trouvait là, elle se montrait toujours médusée, ne sachant trop comment interpréter ce à quoi elle avait assisté.

En vérité, je venais de la faire entrer dans un état d'une telle nature vibratoire que ses limitations mentales s'en étaient trouvées soudainement déchirées.

Tous ces hommes et toutes ces femmes que l'Intelligence du Vivant avait fait se regrouper là à cet instant pouvaient dès lors se poser avec acuité la question de ce qu'est le Réel. Tous et toutes, certes, ne sauraient intégrer la leçon avant longtemps, je le savais, mais j'en voyais pourtant qui commençaient à toucher du bout de l'intelligence de leur cœur la véritable nature du Rêve de ce monde.

Ce fut un moment de profonde réflexion, d'introspection générale aussi durant lequel Myriam, le regard inquiet, est venue me rejoindre à pas feutrés pour me poser discrètement cette question:

– «Rabouni... dis-moi, j'ai besoin de comprendre... Lorsque tu appelles ton Père... lorsque tu évoques Son Nom et peut-être Son Image en toi... cela aussi appartient-il au Rêve?»

Et je me souviens avoir éprouvé un infini bonheur à lui répondre avec la même discrétion...

– «Oui, cela également appartient au Rêve. car cette Puissance, cette Onde vivante, cet Amour, cette Intelligence si insaisissable mais si omniprésente que je nomme Awoun, Père, Éternel. rien d'Elle ni de ce que l'on peut en imaginer n'existe au sens où les hommes de ce monde le pensent...

Oui, tous ces noms qu'on Lui donne, je te le dis, ne sont que des déguisements.

Parce qu'il le faut bien puisque nous sommes encore emplis de brumes, ils sont, vois-tu, les teintures que nous apposons sur *Ce* qui ne peut ni se saisir ni se définir parce que trop... Trop... justement!»

Dès que j'eus achevé d'offrir ces mots et suggéré tout ce qui pouvait se cacher derrière eux, j'ai éprouvé le besoin de tourner la tête. À trois pas de nous se tenaient Judas et Simon. Ils avaient tout entendu...

Ils m'ont remercié l'un et l'autre puis sont partis chacun de leur côté. Quant à moi, j'ai salué Myriam pour ce qu'elle m'avait invité à dire et qui ne serait pas perdu. L'instant présent est toujours d'une telle justesse dans ses mises en scène! Bien souvent même, il est béni d'une si haute altitude que nous n'en saisissons pas toute la portée ni les conséquences...

Seule, la Présence qui S'était invitée en moi dérogeait constamment à la règle de cette forme de cécité en faisant coïncider les circonstances de la vie autour du lac avec la teneur de mes enseignements... à moins que ce ne fût l'inverse ou que tout se fût confondu en une merveilleuse ordonnance.

Ainsi, le mal-être avoué de Pierre et les manquements qui lui étaient reprochés quant à son métier de pêcheur furent-ils exprimés durant une période de raréfaction des poissons. Les filets des uns comme des autres rentraient souvent à quai, vides ou presque de toute prise.

Le problème étant général, Pierre y trouvait certes une consolation passagère et même un argument vis-à-vis des siens... mais la vibration d'Awoun en moi me fit bientôt comprendre qu'il y avait là sujet et matière à enseignement pour tous.

Un matin, après avoir guéri un nourrisson dont le corps ne retenait plus rien depuis une semaine, je me suis plu à m'arrêter quelques instants sur le quai de pierre de Caphernaüm. Le ciel était grisâtre et les oiseaux volaient bas au-dessus de l'eau.

Il y avait là une vingtaine de pêcheurs dont certains surveillaient les reflets du lac et la direction du vent. Quelques femmes allaient et venaient, des paniers sur la tête, tandis que deux ou trois Romains en tunique jouaient aux dés sur le sol.

André, Pierre, Jean et Taddée, rarement loin de moi, ne me quittaient pas des yeux tout en réparant avec un peu de glue la coque d'une barque endommagée.

Soudain, alors que je contemplais la surface de l'eau, je me suis dit que tout dormait trop et que cela suffisait... J'ai aussitôt eu la vision saisissante d'un énorme *lingam* surgissant des flots et le nom de Shiva, celui de Shankara, le Seigneur de la Montagne s'est simultanément imposé à mon esprit.

– «Venez! ai-je dit fermement à Pierre et aux autres. Montez dans une de vos barques et hissez-en la voile. Nous partons!»

Pierre grommela, par simple réflexe, mais ne posa pas de questions. Quant à ses compagnons, ils le suivirent, bouche bée, dans son embarcation. Seul Jean arborait un sourire aux lèvres. Depuis Béthanie, il n'était réellement plus le même homme et bien souvent il voyait venir "les choses"...

Le vent se montrait capricieux mais en peu de temps nous nous sommes retrouvés au large des rives du lac. Caphernaüm ne se résumait plus qu'à quelques constructions confuses parmi un fouillis de verdure à l'horizon de l'eau.

– «Que faisons-nous, Maître? Tu ne nous dis rien... Est-ce pour prier avec toi que tu nous fais venir ici? Regarde, le vent ne sait pas ce qu'il veut... J'en ai vus qui riaient en nous regardant tendre la voile!»

– «Ne dis plus rien, mon frère, je t'en prie. Le silence peut souvent devenir semblable à un filet et nous offrir les perles de l'Invisible. Ne dis plus un mot...»

Sans rien préciser de mon intention, je me suis dirigé vers l'arrière de la barque, je m'y suis assis sur une planche sommaire qui pouvait faire office de banc puis j'ai tiré mon voile sur mon visage. Mes yeux se sont alors fermés tout seuls et mes oreilles aussi afin de me faire mieux descendre en moi, au centre de l'univers ou dans les profondeurs du lac... ce qui était la même chose car déjà tout fusionnait. Le Soleil à l'âme, je respirais autant dans les cieux et dans l'eau que sur l'esquif de Pierre.

Soudain. un son qui n'en était pas vraiment un, la sensation confuse d'un chant qui n'était pas mélodie mais plutôt ondolement...

Sans hésiter, j'en ai immédiatement appelé la source, la présence... J'en ai même espéré le visage si celui-ci existait. Mais au fond de mon être, c'est le peuple des poissons de Kinnereth dans son entièreté que j'ai appelé, son âme collective, celle qui prenait soin de tout...

Et elle m'a répondu ainsi que cela devait être; elle m'a répondu, cette âme directrice, elle s'est projetée devant moi avec ses deux grands yeux globuleux pétris de compassion et emplis du reflet de toutes les eaux matricielles.

Et son regard répondait au mien, il se voulait d'accueil et d'offrande. Il s'inclinait devant *Ce* qui m'emplissait le cœur et ce palpitement qui, dans ma poitrine, n'était plus que gratitude face au prodige qui déjà commençait à opérer.

Alors, je me souviens que des paroles ont suinté de mon âme.

– «Accorde-moi ce que tu sais que je te demande, mon frère. Accorde-le-moi afin que je ne te réclame pas ce que tu sais pouvoir offrir. Réponds-moi dans l'équité afin que l'équilibre règne et se répande...»

Une réponse est venue. Était-elle issue de l'âme directrice des poissons du lac de Kinnereth ou des profondeurs de mon être? Cela ne faisait aucune différence... *Qui sait offrir la Vie peut y puiser...*

Un coup de vent a tout à coup chassé le voile qui recouvrait mon visage et, d'un bond, je me suis levé de la planche sur laquelle je m'étais assis. Pierre et les autres étaient là à me regarder, ne sachant comment se comporter.

Mu par une sorte d'instinct j'ai alors balayé du regard les eaux du lac. J'y cherchais une zone, un point, un miroitement peut-être qui me parlerait.

– «Là-bas, ai-je dit soudain avec une paisible assurance. Allez là-bas et jetez-y vos filets!»

Et, disant cela, j'ai pointé du bras une zone immobile à la surface des eaux, un emplacement qui donnait l'impression d'être figé.

– «En es-tu certain, Maître? s'est écrié André en faisant une moue. Il n'y a jamais rien dans ce genre d'endroit, ici!»

Mais déjà Pierre avait réagi à ma demande et, avec l'aide de Taddée, il agissait sur la voile et l'aviron. Bientôt nous fûmes à l'emplacement indiqué et André lança un premier filet.

Il n'y eut pas à attendre... la surface de l'eau s'est mise à crépiter. Les poissons étaient là, en nombre incalculable, de toutes grosseurs, frétilants et comme en attente du filet qui finirait par se lever sous eux et se refermer...

Pierre s'est mis à hurler de joie, bientôt imité par André. Dès lors, ce fut une sorte de va et vient incessant sous les rires incoercibles des uns et des autres. Lancé trois ou quatre fois consécutivement, le filet de Pierre revenait toujours aussi chargé à tel point qu'il était difficile de le hisser à bord de notre embarcation puis de ne pas marcher sur les poissons tant le fond de sa coque en était rempli.

Seul Jean demeurait plus réservé, plus en contrôle de ses émotions. Il semblait abasourdi et juste capable de maintenir tant bien que mal l'aviron afin que nous puissions mieux regagner le quai de Caphernaüm.

Quant à moi, je ne pouvais être que dans le plus total des recueils. L'image de l'immense regard de compassion et de don que j'avais ramenée des profondeurs invisibles du lac ne me quittait pas. J'étais dans une joie silencieuse pour Pierre et les autres, bien sûr, mais aussi pour l'étroite communion que je venais moi-même de vivre avec l'un des visages du Vivant que je n'avais jamais encore pu embrasser à ce point bien qu'infiniment présent depuis toujours dans ma conscience.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, la nouvelle de la pêche exceptionnelle vers laquelle j'avais conduit Pierre et André n'a pas tardé à faire le tour de toutes les maisons de Caphernaüm et des alentours. Les paniers emplis de poissons s'empilaient...

Bien évidemment, il y eut aussitôt des querelles! La jalousie, la rancœur, les non-dits qui sautaient aux yeux...

Pierre, lui, ne savait trop comment se comporter... Vis-à-vis des siens et de ceux qui se gaussaient facilement de sa personne, tout venait soudainement de changer mais... Mais il y avait surtout ce qui, peu à peu, était de plus en plus bousculé en lui et qu'il n'arrivait pas encore à traduire aisément par des mots. Enfin, il en trouva quelques-uns, fort simples. C'étaient ceux qu'il fallait.

– «Tout ce poisson n'est pas à moi, annonça-t-il de sa voix rugueuse devant le petit étal qui avait fini par s'improviser à quelques pas du quai et de ses pontons. Non, tout cela n'est pas à moi... C'est l'Éternel, c'est Awoun qui se sert de moi pour vous...»

Et avec Jean, Myriam, Simon, Shlomit, Jacobée, Taddée et quelques autres jusqu'à une heure avancée de la journée, nous l'avons vu distribuer à qui en voulait la plus grande partie de sa pêche. Il y eut même des Pharisiens et des Sadducéens pour en profiter. Le poisson s'était fait si rare depuis des semaines!

– «Où as-tu pêché tout cela? finit par demander l'un d'eux. C'est trop! Si tu as découvert un lieu secret, tu dois le dire...»

L'homme, qui affichait un visage impassible souligné par une très longue barbe blanche, ne m'avait pas vu m'approcher de lui.

– «Oh! Rabbi... s'est-il exclamé en se retournant. Sans doute le connais-tu, toi, ce lieu secret. On dit que tu étais là, avec eux, dans la barque.»

– «Oui, je le connais, Clopas... mais si je le nomme tu ne me croiras pas!»
– «Vous êtes allés plus loin que Tibériade, plus au large, c'est cela?»
– «Plus au large, c'est certain... Bien plus au large!»
– «Jusqu'à l'autre bout?»
– «Oui, si tu veux. Jusqu'au bout, là où personne n'ose aller.»
– «Ne te moque pas de moi... Tout le monde va partout ici!»
– «Oui... excepté justement là où se tient le secret.»
– «Alors?»
– «Ici, Clopas...» ai-je fait doucement en posant ma main au milieu de sa poitrine.

Le Sadducéen est resté interdit. Il a laissé tomber son regard sur ma main toujours placée sur son cœur, puis il est devenu blême.

– «C'est cet endroit-là qu'on visite si peu, mon frère. Vogues-tu vers lui chaque jour? C'est pourtant lui qui sait, qui comprend, qui connaît et qui vit! Tu peux tout lui demander... Moi, c'est ce que j'ai fait tout à l'heure... et, comme je pénètre ce lieu à chaque instant de ma vie et que j'y trouve l'univers. les poissons sont venus tout seuls.»

– «Pourquoi?» me demanda alors Clopas d'une voix blanche.

– «Parce qu'il y en a autant que d'étoiles dans le ciel et que l'abondance est la Vérité de l'Éternel.»

Le Sadducéen m'a souri d'une façon gênée qui trahissait son trouble puis, tout en se perdant en conjectures, il est parti en fendant la foule de ceux qui se pressaient autour des derniers paniers.

Je me souviens que le "miracle des poissons" fut de ceux qui changèrent la perception de *Ce* qui m'habitait, non seulement sur les bords du lac et en Galilée mais aussi jusqu'en Judée. Les récits qui se colportaient de bouche à oreilles semblaient se déplacer étonnamment plus vite que les voyageurs eux-mêmes.

De ces derniers, il en vint alors de plus en plus qui, de Jérusalem, firent la route pour voir à quoi pouvait bien ressembler "le rabbi en blanc qui faisait des prodiges". Mais assez peu, je dois dire, même après tout ce temps déjà écoulé où je n'avais cessé d'enseigner les vérités de l'esprit et l'urgence d'aimer, oui assez peu dépassaient encore le simple stade de la curiosité.

Que fallait-il donc pour briser les coquilles? Si on se pressait autour de moi avec une crainte mêlée de respect, je n'étais pas dupe des intentions révélées par la nature des regards rencontrés. C'était toujours l'heure des semailles à tout vent, celui de la patience tenace...

Alors, je le dis et insiste sur ce fait: en ce temps-là, ceux dont l'âme a voulu aller au-delà de la simple effervescence émotive pour entrer réellement en mutation ne l'ont pas fait à cause des preuves que je leur donnais de la Toute-Puissance qui m'était accordée. Ils l'ont fait parce qu'ils avaient déjà accompli une partie du chemin, celle après laquelle, justement, on ne réclame plus de preuve puisqu'on a franchi le seuil de l'univers des évidences.

Et voilà que deux mille années se sont écoulées et que je peux toujours et encore prononcer les mêmes mots que sur les rives de Bethsaïda et d'ailleurs...

«Exige et rien ne vient... Espère, aime et ainsi tout finit par arriver. peut-être pas comme tu l'imagines mais à la mesure où tu en as besoin. Les preuves sont les exigences des ignorants de la Vie. Bien souvent, hélas, celles-ci ne leur servent à rien car ils ne peuvent s'abstenir de chercher quelque supercherie en amont d'elles. L'Amour par lequel le meilleur survient est Fusion et en cela il témoigne d'un Tout qui ne se décortique pas.

Quant au fascinateur, au simulateur et au tricheur, c'est avant tout lui-même qu'il dupe.»

Il arriva toutefois de Jérusalem des êtres volontaires dont le cœur était réellement pur et dont l'âme n'exprimait pas d'horizons verrouillés.

Je me souviens particulièrement de l'un de ceux-là. C'était un proche de mon oncle Yussaf, un homme d'âge mûr qui portait le nom de Nicodème. Étonnamment, c'était aussi un membre du Sanhédrin et un Pharisien.

Lorsqu'il s'est présenté à moi, il n'était pas vêtu comme l'un d'eux mais d'une robe brune tout à fait commune. À l'énoncé discret de qui il était et de là où il siégeait, j'ai vu le signe qu'il souhaitait passer inaperçu, chose malgré tout difficile en raison d'une autorité qui lui était naturelle et qui ne pouvait échapper à personne.

Lorsque Nicodème s'approcha de moi pour la première fois, je sortais d'une longue conversation avec Judas et Taddée qui se montraient en désaccord entre eux sur des points de mon enseignement. Nous étions à proximité du bethsaïd situé un peu à l'extérieur de Caphernaüm.

– «Rabbi... Que dois-je penser de cette incroyable pèche que tu as provoquée, paraît-il, il y a deux semaines? Tout le monde en parle encore! Me diras-tu toi-même la vérité à son propos? Je ne veux pas retourner à Jérusalem sans comprendre qui tu es. Peu m'importe ce que m'a dit Yussaf avant mon départ. Si l'Éternel s'exprime à travers toi, je veux Le sentir par moi-même. Croire est facile mais...»

J'ai aimé ces derniers mots prononcés avec intensité par Nicodème, alors je lui ai aussitôt proposé de marcher un peu avec moi sur un sentier qui s'était improvisé dans un espace où paissaient souvent des brebis.

– «Ainsi, tu es membre du Sanhédrin et tu n'as pas hésité à venir jusqu'ici, lui ai-je dit. Tu n'es pas tout à fait comme les autres, alors...»

– «C'est ce que me répète Yussaf mais je ne le sais pas... Il me semble au contraire que je le suis encore trop. Puis-je te parler vraiment? En regardant parfois des brebis comme je le fais ici, il m'arrive de me dire que je suis l'une d'elles avec mes habitudes et mes vieux réflexes. C'est rassurant d'être une brebis qui reconnaît toujours le goût de son herbe. Pourtant...»

– «Pourtant?»

– «Pourtant quelque chose au fond de moi ne peut s'empêcher d'être triste... et ce quelque chose me dit qu'il arrive inévitablement un moment où tout homme doit absolument sortir du carré où il a toujours brouté.»

Nicodème s'est alors assis sur une pierre parmi la sinuosité du sentier comme pour accompagner la pause dont il avait besoin au-dedans de lui.

– «Avoir "l'âme du Voyageur" et cultiver ardemment "l'âme de l'Instant", cela te parle-t-il, mon frère? lui ai-je demandé en recevant sa lassitude en plein cœur.

– «Est-il possible de trouver la paix dans l'immobilité de l'instant présent et en même temps de bouger, d'avancer, Rabbi? Je connais les Textes et je n'y vois pas cette sagesse-là.»

– «Qui te parle des Textes? Et qui t'a dit qu'il n'en restait pas d'autres à venir ainsi que d'autres filets, innombrables, à lancer dans l'Océan de la Vie?»

– «Tout ne nous a-t-il pas été révélé?»

– «Qu'en penses-tu, toi qui a étudié le sens de ce qui a été écrit ainsi que la Loi? Si tout est là, pourquoi donc te sens-tu telle une brebis emplie de tristesse?»

– «Je ne le sais pas... mais ce que je crois savoir, c'est que je m'interdis d'y penser.»

J'ai laissé un silence s'installer puis je me suis accroupi devant Nicodème troublé et qui lissait sa barbe. Nous arrivions au cœur du fruit...

– «Et pour quelle raison t'interdis-tu cela?»

– «Je ne le sais pas non plus...»

– «Mais pourquoi donc?»¹

Au lieu de chercher à me répondre, l'homme a incliné la tête et posé une main contre son front afin d'abriter son regard comme s'il avait fait grand soleil.

Ce n'était pourtant pas cela et j'ai plutôt compris qu'il pleuvait en lui. Je n'avais jamais vu un Pharisien pleurer... mais s'il y en avait un qui savait le faire c'était que tous le pouvaient et que cela aussi je devais l'enseigner là où on ne les aimait pas.

Enfin, dans un soupir contenu, Nicodème s'est redressé.

– «Rabbi, tu ne m'as pas répondu par rapport au miracle de la pêche mais je pense que ce n'est pas la peine parce que maintenant je suis certain que c'est vrai...»

Alors, je l'ai pris dans mes bras et d'un ton amusé autant qu'un peu provocateur je lui ai demandé: «Pourquoi donc?»

¹ En référence voir, du même auteur, “Advaïta”, chapitre II, exercice no 4, “les 17 pourquoi de Jeshua”.

Chapitre XVII

À l'est de Bethsaïda

Il existait un espace parmi d'autres où le rivage se montrait particulièrement accueillant à quelques milles à l'est de Bethsaïda. Une sorte de plage où un sable, plutôt rugueux, se mêlait aux galets et aux plantes aquatiques desséchées. De surcroît, quelques grands bouquets de tamaris et des roseaux en abondance y offraient un abri contre les vents et les regards.

C'était un des lieux où j'aimais rassembler les bonnes volontés qui savaient se mobiliser, notamment le "cercle des cent-huit" qui s'était constitué de lui-même autour de moi. Nul, cependant, ne faisait un secret de l'existence de semblables moments en un tel endroit. Nous y espérions la tranquillité mais tout était ouvert.

Lorsque je visite ma mémoire, j'y revois encore un espace idéal propice à délivrer certains enseignements que seules des "âmes en travail" pouvaient accepter et comprendre.

Parfois, bien sûr, quelques-unes d'entre elles s'en échappaient, dépassées ou effrayées par ce qu'il leur fallait assimiler. Oui... je dis bien effrayées car lorsque la personnalité d'un être en vient à perdre tous ses repères, il lui arrive de s'imaginer être au bord de la noyade. Alors elle se débat et la solution la plus facile lui paraît être la fuite. C'est effectivement la plus simple parce qu'immédiate, si ce n'est qu'elle ne résout rien de l'accouchement qui s'était annoncé.

Chacun sera toujours maître du moment où il se sentira assez fort pour apprendre à nager puis suffisamment audacieux pour se pencher sur l'art de la plongée. Et de fait, en ce temps-là, c'était bien de plongée dont il était souvent question avec moi...

À ma demande, nous étions arrivés sur cette plage en une fin de journée de façon à ce qu'aux premiers feux de l'aube nous soyons déjà tous regroupés et emplis de la sérénité que procure une nuit sous les étoiles. C'est dans la soirée, cependant, que le "travail" commença et ceci de la façon la plus concrète qui fût.

Tout a débuté par les mots d'une femme étonnée de voir Myriam se rapprocher de la lueur d'un petit feu de branchages afin de compter les quelques pièces de monnaie qui se trouvaient dans son sac de toile.

– «Je ne comprends pas... Le Maître - qui est pourtant ton époux - nous fait venir ici pour prier et étudier et toi tu comptes ton bien. Non, je ne

comprends pas...»

Comme je n'étais pas loin de là, rien du reproche contenu dans cette réflexion ne m'a échappé. J'ai aussi compris que Myriam, pourtant habile à la répartie, semblait prise au dépourvue. Elle cherchait ses mots...

Je me suis donc approché du feu à mon tour, surprenant ainsi la femme qui se pensait seule avec elle.

– «Et comment crois-tu que nous mangeons, ma sœur? D'où viennent ces fèves et ces pains d'orge que nous avons partagés tout à l'heure? Qui, selon toi, s'est chargé ce matin d'organiser notre ravitaillement et d'en régler le prix? Et d'où viennent aussi ces quelques pièces qu'il faut bien compter et préserver pour que nous puissions encore manger demain et les autres jours? Car, dès demain, vois-tu, entre tes prières et tes réflexions, je te prédis que tu auras faim comme tout le monde...»

Surprise et submergée de honte, la femme s'est aussitôt agenouillée et m'a touché les pieds. Je l'ai d'abord laissée faire puis je me suis retiré doucement afin de découvrir son visage à la clarté dansante du feu.

Je l'ai immédiatement reconnue; elle se nommait Tisbhée et avait été l'une des premières femmes à rejoindre le groupe qui s'était créé autour de mon enseignement. À l'époque, j'avais remarqué qu'elle en tirait un certain orgueil et qu'elle maîtrisait plutôt mal sa langue...

En réalisant que j'avais tout entendu de sa réflexion, Tisbhée entra soudainement dans un état proche de la panique. C'est ainsi que j'ai eu envie de lui sourire... Je la voyais toute petite fille encore, avec ses yeux inquiets qui lui mangeaient le visage. Elle jouait "à la pierre" avec quelques enfants de son âge qu'elle rabrouait constamment. Tisbhée n'avait pas vraiment grandi...

– «N'aie pas honte... Tout le monde est ici pour apprendre... et désapprendre.»

Mais, comme une dizaine de personnes avaient déjà commencé à se regrouper autour de nous en devinant qu'il se passait quelque chose, il me parut évident que mon enseignement allait débiter avant l'heure envisagée le lendemain car, en vérité, jamais il ne pouvait réellement être prévisible ni circonscrit.

– «Approchez-vous mes amis et écoutez-moi...

Il était un vieux paysan et son épouse qui avaient deux fils. Leur terre était fertile et toujours elle leur donnait du grain et des fruits en abondance, sans

grand effort. Pour eux, tout cela était normal... N'étaient-ils pas tous de bons êtres humains?

Voyant cela, l'un des deux fils se dit un jour: «Tout va bien. Désormais, je passerai ma vie à rendre grâce à l'Éternel pour Sa prodigalité. Qui d'autre que moi se soucie de cela ici? Ma tâche est de prier afin que tout continue.»

Quand le second fils entendit cette annonce et vit partir son frère, il déclara: «Mais qui donc organisera les semailles et les récoltes ici? Qui décidera de ce qu'il faut engranger et du nombre de jarres de vin que l'on peut boire? Devrai-je tout faire seul à compter de ce jour? Si mon frère a décidé de contempler le Tout-Puissant dans les Cieux, que dois-je penser de mon sort?»

Alors, le vieux paysan qui avait tout entendu lui répondit: «Tu as raison, mon fils! L'Éternel ne dispense personne de s'occuper des affaires des hommes car le pain est nécessaire à la vie par laquelle nous L'honorons justement. Il faut pouvoir vivre pour pouvoir ensuite rendre grâce.»

Mais voilà qu'intervint l'épouse du paysan qui, elle aussi, avait tout entendu... «Tous trois vous vous trompez! Pourquoi choisir et juger? Pourquoi partir ou rester? Pourquoi enfin le Ciel ou la Terre? Tout doit être uni à tout. Ainsi, lorsque je fais le pain, je n'appelle pas seulement la farine, le levain, l'eau et le feu du four. Par chacun de mes gestes, je fais monter mes prières jusqu'à l'Éternel et Celui-ci les reçoit car Il réside dans mon cœur aussi sûrement que la pâte vit dans mes mains. C'est pour cela que le pain est bon.

Dès lors, ne séparez pas ce qui ne doit pas l'être car rien ne se contredit de ce qui est accompli avec amour.»

Lorsque j'ai ouvert les yeux dans la pénombre de notre campement, bien des visages étaient baissés. On n'entendait guère que le chant des animaux de la nuit et le timide ressac des vagues sur la grève. J'ai laissé passer un moment pour que chacun puisse en apprécier la douceur puis j'ai encore ajouté ces quelques mots:

– «Ainsi, mes amis, comprenez que dans les cieux de l'âme aucun geste, aucun rôle n'est ultimement supérieur à un autre et que la prière n'est qu'une offrande à la Vie parmi beaucoup d'autres. Car, en vérité, toute prière pèse peu si elle n'imbibe pas chacun de vos actes. En dépierrant un champ, sachez que vous pouvez dépierrer votre cœur au même rythme selon Ce que vous invitez - ou non - dans chacun de vos gestes. Voilà donc... À compter de demain, lorsque vous partagerez vos repas, n'omettez pas de remonter la

chaîne de tout ce qui a contribué à leur préparation, jusqu'à la pièce qui a permis d'en acheter l'huile, jusqu'au batteur de monnaie qui, par son geste, à fait exister cette pièce. Faites que votre vie soit une réelle prière, un acte de l'âme au cœur de la chair, alors seulement vous entrerez en Awoun...»

Si j'ai tenu à relater ces faits relativement anodins aujourd'hui après que des siècles se soient écoulés, ce n'est pas simplement pour ce que je viens d'en dire et qui fournit l'argument d'une réflexion. C'est afin que chacun prenne conscience de quelques questions qui jamais ne sont posées et qui sont celles-ci:

“De quoi donc vivaient ces hommes et ces femmes en ce temps-là? Où trouvaient-ils leur subsistance, eux qui en venaient à tout quitter pour suivre leur enseignant sur tous les chemins imaginables? Y avait-il une fracture entre eux et les nécessités de leur existence quotidienne?”

Trois questions bien plus importantes qu'il n'y paraît mais que sans cesse on veut contourner parce que réputées triviales ou de peu d'intérêt dans un contexte où seul l'Esprit - dans ce qu'on croit en savoir - doit capter l'attention...

Oui... réflexion fondamentale puisqu'elle met en lumière l'essence même de la dualité qui habite l'être humain. Ainsi, je le dis, la Puissance du Tremblement qui agissait à travers l'Av-Shtara que j'étais ne craignait pas de “se salir” les mains et le cœur par la manipulation de quelques pièces de monnaie et le fait de se pencher sur tous ces inévitables “détails” qui ponctuent le quotidien des hommes dans la Matière.

D'où venaient d'ailleurs ces ressources qui nous permettaient de manger? Pour une bonne part de mon oncle Yussaf qui y voyait une mission personnelle ainsi que la raison profonde de sa fortune. Voilà pourquoi le Ciel et la Terre, du sommet de mon crâne jusqu'à la plante de mes pieds, ne parlaient par mes actes et ma bouche que de tout réconcilier, de tout réunifier au sein de ce qui se disait humain mais qui n'en était et n'en est encore que l'esquisse.

Ainsi donc, ce soir-là, après avoir débuté mon enseignement par la petite histoire du vieux paysan et de ses deux fils pris dans la prison des oppositions et du jugement, après aussi l'avoir commentée, je n'ai pas hésité à m'asseoir à côté de ma Bien-aimée afin de compter avec elle, devant tous, les quelques pièces qui restaient dans son sac...

– «Voyez-vous, ai-je ajouté tout en en faisant miroiter une au bout de mes doigts à la lueur du feu, voyez-vous, ceci est en vérité bien plus qu'une

simple pièce. Pourquoi? Parce que la Matière primordiale y vit aussi dignement qu'en toute chose... et lorsque je dis "toute chose", je pense même à ces objets que l'on consacre dans le Saint des saints de tous les temples de ce monde.

Au cœur des terres lointaines où j'ai vécu tant d'années on appelle cette Matière *Prakriti*. On dit qu'elle est comme la Forme primordiale et le Fondement de tout ce qui est manifesté. On dit aussi qu'Elle respire, qu'Elle s'expande et se contracte. On dit enfin que tout ce que nous exprimons de nous est inévitablement fait d'Elle et qu'Elle est ainsi le matériau par lequel s'organise le Rêve¹ de ce que nous pensons être la vie.

Voilà donc pourquoi ce que vous croyez vil, impur ou indigne de considération est tout aussi noble, respectable et aimable que n'importe quelle autre chose.

L'essence du Sacré, mes amis, se loge dans le Regard et la Compréhension qui naît de ce Regard. Le Sacré est la reconnaissance du Divin au creux de la plus infime particule de vie – animée ou non - qui croise votre route.»

Disant cela, j'ai lancé une pleine poignée d'herbes odorantes sur les braises du feu puis j'ai invité chacun à profiter des plus belles heures de la nuit pour se retirer en lui-même.

Alors, avec Myriam, je me suis éloigné parmi les roseaux et longtemps, en silence, nous avons tous deux contemplé la voûte céleste. Celle-ci s'était merveilleusement dégagée comme pour nous lancer une invitation à toujours plus de vastitude.

Peut-être est-ce cela qui a tout à coup enflammé l'âme de Myriam et l'a poussée à formuler une demande dont je sentais poindre l'intensité depuis quelque temps déjà.

– «Rabouni... Maître... m'enseigneras-tu plus que les autres, moi qui suis ton épouse?»

– «Je t'enseignerai jusque dans les fibres de ta chair. Cependant, il faut que tu comprennes ceci: Ce que je peux t'enseigner est une chose, mais ce que toi tu peux et dois vivre sera toujours une plus grande leçon encore. Ne vis pas à travers moi...»

J'ai souvenir avoir bien peu dormi cette nuit-là. Comment le peut-on d'ailleurs lorsqu'il fait constamment jour en soi? On observe l'œuvre de la paix qui coule dans nos veines plutôt qu'on ne s'abandonne au sommeil.

Ainsi, aux premières lueurs rosées de l'aube, la soif de la Vie m'a fait me lever puis m'a poussé à réveiller chacun là où il s'était réfugié par la

récitation de quelques paroles mémorisées du “Prieur solaire”...

*“Feu de vie... dans Ta sagesse infinie
Contemple Tes créatures
Et fais-leur connaître la Porte
Qui permet d’unir les bonheurs
Du passé, du présent et de l’avenir...
Ô Père Tout-Puissant, mon Feu...
Esprit de semence...”²*

Esprit de semence! C’était bien cela l’important car, plus que jamais, je voulais faire éprouver le sens et la destination des semailles.

Quelques galettes, des dattes, une décoction de plantes discrètement préparée par Meryem depuis la veille, voilà ce qui a soutenu nos corps engourdis. Comme d’habitude, il n’en fallait certes pas davantage après nos ablutions d’usage dans l’eau du lac.

Alors, à nouveau j’ai rassemblé sur le sable tous ceux qui avaient passé la nuit là dans l’espoir d’une compréhension ou d’un souffle qui puisse leur faire accomplir un pas de plus.

En silence, je les ai d’abord regardés individuellement, lentement, l’un après l’autre, puis je me suis assis face à eux sur un vieux tronc d’arbre noueux et blanchi par les eaux. Enfin après qu’un faucon eût poussé son cri, une première phrase, une question est sortie de ma poitrine. Je crois l’avoir accompagnée d’un large sourire car je la voulais un peu taquine...

– «Eh bien... je vous observe et... pouvez-vous me dire ce que vous faites là, ce qui vous a amenés ici, ce matin?»

Après un moment de stupeur, une voix a fini par s’élever. C’était celle de Martâ qui était venue de Béthanie pour quelques jours.

– «Mais... pour recueillir ta Parole, Rabbi! Pour tout ce que tu nous enseignes et qui nous fait tant de bien!»

Dans un brouhaha plus ou moins contenu, chacun acquiesça bien sûr, ainsi que je m’y attendais.

– «Non, ai-je fait... non, non... Vous ne m’avez pas bien entendu. Je ne vous ai pas demandé “Pour qui êtes-vous venus?” mais “Qu’est-ce qui vous a amenés ici?”. Ce n’est pas tout à fait la même chose! Je veux dire... Êtes-vous conscients de la chaîne des causes et des conséquences qui vous ont conduits finalement sur cette plage, ce matin, jusqu’en cet instant, jusqu’à cette question que je vous pose? C’est une chaîne extraordinaire, pourtant!»

Une fois de plus, le même faucon a lancé son cri en planant dans la pâleur du ciel.

– «Oui, c'est à un véritable et puissant questionnement que je vous invite aujourd'hui... Personne ne s'interroge jamais sur l'incroyable multitude des raisons qui ont fait qu'il ou elle se trouve là à un moment précis et en un lieu précis, avec telle préoccupation ou tel vide au cœur.»

– «Parfois, je me le demande, Maître...» hasarda Jean du bout des lèvres.

– «Parfois, oui... mais toujours ta conscience perd pied et s'arrête vite en chemin, perdue dans un enchevêtrement de fils.

Voici donc la raison pour laquelle je vous propose un voyage en vous, un voyage dans votre passé, sur la route qui a été la vôtre au fil des ans...

Pour cela, vous allez vous allonger sur ce sable, mes amis, vous allez fermer vos yeux et tranquillement remonter le temps à partir de cet instant-ci, cet instant présent où nous avons tous le cœur en ouverture...

Qu'allez-vous faire exactement? En progressant à reculons en vous-même, vous allez retrouver la longue chaîne des causes et des effets qui vous ont conduits jusqu'ici, ce matin, face à moi. Faites cela dans la détente de votre conscience, dans sa vérité.

Demandez-vous comment vous avez eu connaissance de cette assemblée promise en ce lieu... Par un ami, un frère, moi-même? Comment avez-vous connu cette personne? À quelle occasion et qu'est-ce qui vous a conduits à cette circonstance? Où étiez-vous alors et pourquoi étiez-vous là? Pourquoi y avez-vous prêté attention?

Puis continuez à remonter le temps... Laissez ressurgir en vous, les unes après les autres, les vérités de toutes les circonstances qui ont été déterminantes, tels des croisements et des choix dans votre vie. Vous suivrez ce fil, cette chaîne de rendez-vous aussi loin et aussi longtemps que vous le pourrez dans vos souvenirs... peut-être jusqu'au premier d'entre eux en ce monde.

Alors, doucement, successivement, émergeront en vous tous les éléments déterminants du chemin qui a été le vôtre. Et ils seront autant de prises de conscience... Qu'avez-vous décidé réellement sur un tel chemin? Que pensez-vous avoir suivi ou même subi? Quand et où avez-vous été l'artisan de vous-même? À moins que nous n'ayez plutôt fait qu'écouter votre "étoile" sans trop savoir ni comprendre...

Vous reculerez donc lentement en votre mémoire, mes amis, sans défi ni tension de l'âme pour que tout se clarifie de ce qui est inscrit en vous. Ainsi

se nettoiera votre passé, ainsi aussi prendrez-vous conscience de votre responsabilité et de l'importance qu'a eu chacun de vos choix jusqu'au contact avec le sable de cette plage où je vous vois présentement allongés, certains souriants, d'autres craintifs.

Toute chose, voyez-vous, est dotée de son pourquoi et son comment; toute chose et tout événement ont leur matrice...»

Ayant prononcé ces mots et évoqué les mille chemins intérieurs à chacun, je me suis levé de mon tronc nouveau blanchi par le temps et les eaux. J'ai alors fait quelques pas parmi les corps étendus de ces hommes et de ces femmes qui plaçaient tant de confiance en moi et j'ai été ému de les voir ainsi...

Certains et certaines se tenaient la main même s'ils ne formaient pas toujours des couples. Le chantier de leur conscience et de leur cœur était simplement touchant et admirable à contempler.

Retrouver notre chemin, celui par lequel nous sommes passés, celui qui nous a forgés, avec tous ses détours, ses apparentes impasses, ses supposés hasards, chances ou malchances... Toutes et tous, je le percevais, en saisissaient l'importance et même l'urgence, là où ils en étaient de leur parcours.

Oh! Il y eut bien quelques sanglots... avec des visages ressurgis du passé, des sensations d'échec et de pertes... Mais je savais, je voyais que c'était de bons sanglots, de ceux qui lavent et qui rendent possible le beau de ce qui reste à venir.

En me tournant un instant vers le rivage, je me suis alors remémoré une question qui m'avait été posée quelque temps auparavant par Yacouba qui, toujours près de Shlomit, versait facilement des larmes.

– «Rabbi, Rabbi... Parfois tu nous parles de notre âme, parfois de notre cœur. Moi qui trop souvent ne peux contenir l'eau de mes yeux, veux-tu m'instruire sur la différence qui existe entre les deux?»

– «Écoute, ma sœur, lui avais-je répondu devant tous ceux qui étaient présents, écoute et retiens bien... Le cœur est le point de rencontre de tous les degrés de réalité de l'être. Il est le point où convergent, au centre vital de son corps, les multiples visages de sa personnalité humaine - ceux de son âme - et enfin le siège de sa Mémoire primordiale, celle de son esprit.

Ainsi le cœur de chacun de vous, Yacouba, est-il le port d'attache de tous vos niveaux de manifestation. Votre corps, votre âme et votre esprit s'y

confrontent sans cesse... Puis, un jour, ils s'y épousent lorsque ce qu'on appelle le passé s'est enfin dénoué, dissolvant avec lui l'Illusion.»

Ce matin-là, sur notre si discrète plage, j'ai laissé fort longtemps seuls avec leur conscience celles et ceux qui, sans s'en apercevoir, formaient déjà le cœur d'une famille d'âmes en train de se constituer solidement. C'était une famille dont j'entrevois que j'allais exiger beaucoup parce qu'elle aspirait à beaucoup. Elle voulait non seulement être contaminée par le Soleil mais devenir elle-même contagieuse pour l'humanité.

C'est l'exigence qui crée l'initiation et qui appelle l'initiable, je veux dire celui qui prend le risque de se sentir étranger au monde, exilé, expatrié, jusqu'à la vision métamorphique du Serpent de Feu en lui.

Pour ceux qui voulaient s'offrir à la Puissance qui se développait autour de moi jusqu'à parfois épuiser ma chair, tout cela était déjà très clair. Il leur fallait un engagement fort et une discipline quotidienne au sein desquels rien ne pouvait être doux en dépit de l'infinie tendresse qui m'habitait sans jamais s'épargner. À la force d'Amour, je demandais donc ce qui m'avait été à moi-même demandé et qui était gravé sur l'un des murs du Krmel: *«De tout ton souffle, donne ce que tu as à donner.»*

Lorsque l'exercice fut terminé, quelques-uns allèrent spontanément se baigner en silence. Enfin est venu le moment de partager des fruits séchés. Nous avions des figues en abondance...

En les savourant, beaucoup éprouvèrent alors le besoin d'évoquer ce qu'ils avaient vécu, reconnaissant devant tous et à leur propre surprise qu'ils avaient été bien plus les constructeurs de leur itinéraire - certains dirent de leur destin - que ce qu'ils avaient imaginé jusque-là. Même à travers les périodes ou les événements durant lesquels ils s'étaient crus passifs ou victimes des circonstances, ils en venaient à comprendre qu'ils avaient été pleinement les acteurs de leur jeu et qu'ils en avaient eux-mêmes tissé la trame subtile, souvent pendant des années.

Pour eux tous, la pratique à laquelle je venais de les soumettre avait en ce sens l'effet d'une révélation. La plupart, d'ailleurs, réalisèrent qu'à plusieurs reprises ils avaient choisi le même type d'impasse à visiter, comme si la leçon n'avait pas été comprise, comme si "quelque chose" en eux ne s'était pas suffisamment rassasié de la même erreur, de la même errance ou tout simplement de la même indécision.

— «Je ne sais pas si ce que je comprends maintenant est terrifiant ou enthousiasmant, commenta Philippe en se levant au milieu de tous, mais... il

me semble que je n'ai vécu ma vie qu'à la façon d'un bègue ou d'un somnambule. Je croyais avoir si peu dirigé ma barque et être si peu responsable de ce qui m'a fait trébucher... et je vois qu'au contraire, c'est moi-même qui, inconsciemment, ai soufflé le vent qui m'a emporté. J'ai tout mis en place, ou presque...

Mais maintenant, Rabbi, maintenant qu'après ces longues heures tu nous as restitué notre responsabilité et que tu as dénoncé la fausse victime en nous, dis-moi... Pouvons-nous espérer guérir? Viens-tu de nous apprendre à vraiment nous laver?»

– «Philippe, ai-je fait, je ne vous ai rien restitué du tout... Je vous ai juste tendu un fil à suivre, une sorte de cordon ombilical pour remonter le cours de votre propre histoire, sans tricherie. Vous l'avez suivi... et, pour le reste, c'est vous avec vous-même!

Vois-tu, notre vie prend toujours la largeur que nous décidons de lui donner. C'est le fond de notre âme, avec son vieil héritage qui accepte ou pas les fausses tyrannies et les réflexes qui la rétrécissent. Tu as eu l'opportunité, le bonheur de pouvoir comprendre les rouages selon lesquels ta vie s'est bâtie. Mais maintenant, pour ce dont ce soir ou demain seront faits, c'est à toi d'en décider, à vous tous! Guérir - puisque tu as choisi ce mot - est d'abord une question d'intention... et l'intention vient toujours de l'attention portée au monde.

Écoutez-moi tous, mes amis, mes frères... En réalité, la plupart d'entre vous ne savent pas encore exactement ce qu'ils cherchent. Le bonheur, direz-vous? Mais il est bien souvent là, à portée de main sans que vous en reconnaissiez le parfum et les opportunités.

Comme la plupart, vous en faites une sorte d'horizon qui s'esquive indéfiniment parce que vous êtes compliqués dans votre tête et hésitants dans votre cœur. Apprenez à définir ce que vous voulez en vérité, à l'identifier avec précision, puis n'en faites plus un but mais un espace à défricher en vous.»

Je me souviens que Philippe, toujours debout au milieu de tous, manifesta alors un petit mouvement de révolte intérieure, un de ceux que j'aimais parce qu'empli de Feu.

– «Ce que nous voulons, Maître? Mais c'est la Présence d'Awoun! Rien d'autre!»

– «Awoun, dis-tu? *Mais Awoun est plus présent en vous que vous ne l'êtes à vous-mêmes!*»

Je sais avoir lancé ces mots avec une puissance inhabituelle. Philippe a dû recevoir celle-ci si totalement qu'il s'est presque aussitôt laissé tomber sur le sol. La Force du Tremblement en moi l'avait touché en plein cœur et c'était ce qu'il fallait.

– «Ne t'inquiète de rien, mon frère, ai-je poursuivi. À chaque fois que l'on se réveille un peu ou que l'on sort du somnambulisme, c'est comme une giflette que l'on reçoit...»

Philippe n'a rien pu répondre. Il était abasourdi. Voyant dans quel état il se trouvait tout à coup, Myriam, Simon, Shlomit et Yacouba, qui étaient assis non loin de lui, voulurent l'aider tant il était devenu pâle. Cependant Philippe repoussa leurs gestes. Il était fier et puis un cheval galopait déjà en lui, porteur d'une émeraude... ³

– «Maître, a bientôt chuchoté Simon en se rapprochant de moi, j'ai vu que tu soufflais sur lui un nuage de lumière blanche lorsque tu lui parlais. Qu'était-ce?»

– «Tu as prononcé le mot, Simon, un Souffle... *le Souffle.*»

– «Celui d'Awoun?»

– «Pourquoi toujours vouloir Lui attribuer un nom? Ce que tu as vu, c'est *Ce* qui me pénètre et que vous ne parvenez pas encore à faire vôtre mais qui vous est pourtant promis. C'est *Ce* qu'il y a de plus libre dans l'Univers des univers et dont ma tâche est de vous restituer la Mémoire. "Quelque chose" sait et connaît tout ceci au fond de toi comme au fond de chacun ici présent tandis que "quelque chose d'autre" ne cesse de répéter «Non, ce n'est pas possible». Alors, s'il y a une maladie à dépasser, Simon, c'est bien celle-là, celle du "ce n'est pas possible". Et c'est la plus insidieuse car elle est inscrite jusqu'au creux des mécanismes qui gouvernent la chair.»

– «Qui les y a inscrits?»

– «Il y aurait plusieurs réponses à te donner mais certaines ressembleraient à des accusations. Elles nourriraient l'illusion qui engendre le faux rapport du bourreau et de la victime. C'est pourquoi je ne te donnerai qu'une seule réponse, la plus simple, celle qui est exacte parce qu'ultime... À l'origine des mécanismes qui contrôlent les comportements et la lourdeur de la chair, il y a l'expérience décisive et cosmique du libre-arbitre.»

Comme le soleil avait déjà amplement entamé sa descente vers les monts de l'ouest, nous avons repris le chemin qui suivait les bords du lac jusqu'à Bethsaïda. C'était une simple promenade qui nous faisait toutefois passer par une zone assez riche en feuillus. Cette fin d'après-midi-là, au milieu de mes

pensées, j'ai soudain eu la prescience qu'un événement nous y attendait. Je ne m'étais pas trompé car, au détour de quelques gros arbustes touffus, quatre ou cinq silhouettes d'hommes se profilèrent, marchant dans notre direction.

Trois d'entre elles avaient le front ceint d'un bandeau écarlate, la marque convenue des Zélotes lorsque ceux-ci étaient au combat. Et, de fait, leur allure était rapide, comme au sortir de quelque action.

En nous apercevant, celui qui semblait être à leur tête s'est arrêté un très court instant puis a pressé à nouveau le pas, sans doute rassuré par notre mine, de toute évidence peu inquiétante, même si notre nombre pouvait faire force de loi face à eux.

– «Je connais l'un d'eux, Rabbi, a discrètement fait Pierre qui marchait alors à côté de moi. C'est le plus barbu de tous, Élie; on ne sait pas trop où il vit dans les collines... Regarde, ils ont tous la sica⁴ à la main... Il a dû se passer quelque chose.»

Arrivé à dix pas de moi et en tête de ses compagnons, celui que Pierre venait d'appeler Élie fit halte une fois encore puis s'est mis à me toiser avec intensité.

– «N'est-ce pas toi Jeshua, le rabbi dont tout le monde parle?»

– «Il se pourrait bien que je le sois, en effet... Me cherchaistu?»

– «Pas vraiment ce soir... mais dans le fond de moi-même, oui, c'est sûr!»

Élie et les autres étaient ruisselants de sueur et tentaient à l'évidence de contenir leur essoufflement. Certains avaient les vêtements en partie déchirés tandis que leurs épées révélaient des traces rougeâtres significatives.

– «À dire vrai, mon frère, c'est plutôt du sang que je vois au fond de toi en cet instant...»

– «Ne plaisante pas avec ça, Rabbi! Écoute, nous devons partir d'ici rapidement mais...»

– «Je l'ai compris... Tu connais ce puits asséché qui se trouve à quelques lieues d'ici vers la montagne dans un vieux hameau déserté? Je t'y attendrai dans trois jours un peu avant l'heure du zénith. Nous nous y parlerons car moi je te cherchais...»

Je revois encore le visage stupéfait du Zélote et de ses compagnons. L'homme a marmonné deux ou trois mots puis m'a donné son accord d'un grand signe de la tête. Il s'est ensuite retourné vers les siens et tous ont repris derrière lui leur marche rapide en traversant vigoureusement notre groupe.

– «Maître, se sont écriés presque simultanément Pierre, André et Barthélémy. Maître, que fais-tu? Ces hommes sont dangereux!»

– «Oui, je le sais... Mais si je veux les rencontrer c’est parce que je suis dangereux moi aussi et qu’ils ne s’en doutent pas.»

-
- ¹ La Maya, l’Illusion. Voir *L’Évangile de Marie-Madeleine*, du même auteur.
- ² Extrait du “*Prieur solaire*”, hymne rédigé par Zérah Usthar. Voir le tome I du présent ouvrage, chapitre XVII.
- ³ On reconnaîtra ici une allusion à la pierre “Shintamani”, le “joyau de l’Éveil” que la Tradition de Shambhalla représente sur le dos d’un cheval, le “Cheval du Souffle” symbolisant l’Enseignement initiatique universel. Pour rappel, le prénom Philippe, issu du Grec, signifie “ami des chevaux”.
- ⁴ La sica était une petite épée courbe. Pour rappel, c’est elle qui a donné leur nom aux “Sicaires”, ou encore Iscarii - les Zélotes - qui menaient une lutte ouverte, souvent de harcèlement, contre l’armée romaine.

Chapitre XVIII

Jeux de pouvoirs

Nous n'avons pas tardé à comprendre ce qui s'était passé. Les ruelles, la petite place aux épices et le port de Bethsaïda, tout était sous l'étroite surveillance des soldats romains qui, par groupes de cinq ou six contrôlaient le moindre endroit, le pilum ou le glaive à la main.

Par bonheur, nous avons pris la précaution de pénétrer dans le village de façon dispersée, certains préférant même dormir ici et là dans les fourrés plutôt que de rejoindre la maison ou l'abri envisagés.

Il faisait presque nuit et les silhouettes armées se déplaçaient furtivement, torches à la main, rudoyant tous ceux qui traînaient encore.

J'ai en mémoire avoir pris les devants en me dirigeant d'un pas décidé vers un soldat à cheval. Barthélémy, Pierre, Jean, Myriam et ma mère m'accompagnaient.

– «Que fais-tu ici à cette heure, Rabbi? Évidemment, tu n'as rien vu, toi non plus, j'imagine! Comme tous les autres?»

Et sans même attendre ma réponse, le cavalier a poussé sa monture plus loin, au petit trot. Il a disparu dans l'obscurité, à l'angle du port, nous laissant découvrir une pénible scène...

À vingt pas de nous, des jarres et des bancs de bois renversés, des débris de poteries qui jonchaient le sol et une plainte mal contenue. Cela nous menait à la modeste taverne de Bethsaïda ou du moins à ce qu'il en restait.

Sur son seuil, dans la pénombre, il y avait une vieille femme qui serrait contre elle le corps d'un homme mort. Il semblait y avoir du sang partout. Je l'ai aussitôt reconnue, c'était la mère du tavernier, celui qui venait d'avoir la gorge tranchée.

– «Que s'est-il passé, Anna? Ce sont les Romains?»

Mais la vieille femme avait la voix trop nouée pour me répondre, alors je me suis penché vers elle et j'ai mis mon front contre le sien comme si j'allais pouvoir absorber ses larmes, lire dans sa souffrance et ainsi l'adoucir. Je savais que cela se pouvait, que je le pouvais... Mais est-il toujours juste de priver quelqu'un de ce qu'il doit vivre? Cruel dilemme entre la puissance de la compassion et l'équilibre d'un enseignement qui dépasse chacun de nous à l'échelle de l'univers.

Peu importait pour moi ce soir-là; j'ai usé de mon libre-arbitre d'homme et j'ai plongé tout entier dans la compassion. J'ai embrassé le cœur de la vieille

Anna et de son fils.

À travers elle, j'ai vu toute la scène se dérouler devant les yeux de mon âme...

C'était la fin de l'après-midi; le ciel rougeoyait. Trois soldats romains étaient attablés là, profitant d'une pause pour savourer la petite bière locale dans de gros bols de terre, ainsi que cela arrivait fréquemment. Ils parlaient bruyamment tandis que le tavernier paraissait rire de leurs plaisanteries. C'est alors qu'un groupe d'Ischarii a soudain surgi. Ils avaient le front ceint d'écarlate et le coutelas à la main. Les soldats n'ont même pas eu le temps de réagir, en un instant et quelques gestes terribles, leur sang s'est répandu sur le sol, éclaboussant les jarres et venant se mêler aux cruches brisées. Puis ce fut au tour du maître des lieux, une lame lui a tranché la gorge sans la moindre hésitation. Ce fut aussi rapide et décisif que cela...

C'était le sort que les Zélotes réservaient parfois à ceux qu'ils estimaient être trop proches des Romains. Leur justice était toujours expéditive.

Pendant les deux jours qui suivirent cet événement, l'émoi n'a pas quitté les habitants du village de Bethsaïda. Les rues se montraient presque désertes et rares étaient les pêcheurs qui s'aventuraient à hisser leurs voiles. Le commandement romain avait envoyé des renforts de Caphernaüm car la troupe était bien peu nombreuse en temps habituel dans cette bourgade que moi seul, à vrai dire, perturbait à ma manière. De Tibériade, un centurion fut même dépêché.

Ainsi que je m'y attendais, celui-ci me fit convoquer. C'est donc encadré par deux soldats armés et bardés de cuir que je me suis rendu auprès de lui.

Je me souviens particulièrement de la révolte intérieure de Pierre, de Jean, de Lévi et de tous les autres. Les poings étaient serrés... exactement l'attitude dont je ne voulais pas et que je n'avais pourtant eu de cesse de dénoncer tout au long des chemins parcourus. Quant à Myriam, Shlomit, Yacouba et plusieurs autres femmes, j'ai juste eu le temps de voir ma mère les emmener avec elle. Je ne doutais pas qu'elle saurait leur parler bien que j'aie aussi lu l'angoisse dans ses propres yeux. Le dépassement? Son âme le connaissait de fort longue date...

– «Tu te nommes Jeshua, n'est-ce pas? Et on te dit rabbi... même si ceux d'ici, de Caphernaüm et d'autres synagogues ne semblent pas te reconnaître comme étant des leurs... C'est bien cela, pas vrai, non? Pas vrai?»

Le centurion achevait de déboucler son lourd pectoral d'écailles métalliques lorsqu'il me lança ces questions.

Un peu en arrière de lui, à sa gauche, se tenaient six ou sept Pharisiens. Parmi eux, j'ai reconnu certains de ceux qui m'avaient déjà pris à partie puis invectivé à quelques reprises à Gennésareth et Caphernaüm. Quant aux autres, j'en ai déduit qu'ils officiaient dans d'autres villages, ici et là.

– «C'est bien cela, oui... À vrai dire, je ne suis pas vraiment rabbi mais nombreux sont ceux qui paraissent y tenir.»

– «Qui es-tu alors si tu ne te prétends pas rabbi?»

– «Je suis Celui qui vient pour révéler la Paix.»

– «La paix?»

Le centurion, les mains sur les hanches, fut alors pris d'un éclat de rire aux accents sardoniques.

– «Tu dis “la paix” avec ce qui vient de se passer?»

Cette fois, ce sont les Pharisiens qui ont ricané.

– «Pourquoi m'en tiendrais-tu pour responsable? Je guéris les corps, j'enseigne les âmes et quant aux armes, je les fuis...»

– «Oui, je vois, tu es habile... Quelques tours que tu as appris dans le désert avec d'autres de ton espèce, des paroles à double sens et tu planifies des “coups” pendant ce temps-là. Pas vrai?»

Sais-tu qu'on parle un peu trop de toi à Jérusalem? On y raconte que tu subjugues... Que tu déplaces de plus en plus les foules. Il y en a même qui te voudraient pour Mashiah! Mais c'est sans doute ce que tu cherches. Pas vrai, non?»

– «C'est ce que tu aimerais que je te dise... Pas vrai? ai-je fait en m'amusant à imiter le centurion. Mais, non, vois-tu, car je suis homme à parler juste. Je suis homme de l'Éternel...»

– «L'Éternel? Qui est-ce? Et puis, va dire cela à ceux qui sont derrière moi. On verra s'ils te reconnaissent comme tel!»

À nouveau, bien que plus discrètement, les Pharisiens ont repris entre eux leurs ricanements.

Je voyais bien qu'il n'y avait pas de discussion, pas de réels échanges envisageables. Nous ne parlions pas la même langue. C'était comme si le vent et l'absence de vent pouvaient espérer se rencontrer. Et, je le dis, en dépit de la Paix qui m'emplissait, c'était moi qui me sentais être le vent face à un paysage humain peut-être grimaçant mais immobile depuis des millénaires et des millénaires. J'étais même une tempête qui se contenait; celle-ci n'était juste pas celle qu'ils pensaient que je pouvais devenir.

– «Puis-je partir?» ai-je fait après un moment d'observation mutuelle.

– «Tu le peux... nous n'avons rien de précis contre toi. Mais Rome n'est pas loin alors prends garde à ce que, par inadvertance, tu susciterais et puis... il n'est peut-être pas nécessaire d'aller jusqu'à Rome. Tiens-le toi pour dit.»

En égrenant ces mots, le centurion s'est retourné vers les hommes tout en robes brodées et en dorures qui se tenaient en arrière de lui. Il ne faisait ainsi que confirmer ce que je savais depuis longtemps déjà. Alors, j'ai salué tout un chacun, la main sur le cœur et je suis parti.

J'ai tranquillement rejoint les bords du lac par les ruelles presque vides de Bethsaïda avec cette sensation si souvent connue d'avoir rencontré des enfants de mauvaise humeur et de mauvaise foi. Rien de plus.

Quelques instants plus tard, j'ai été accueilli par Meryem, Myriam et toutes celles et ceux qui s'étaient finalement regroupés autour d'elles avec le même soulagement que si je sortais d'un séjour, aussi bref fût-il, au Ge-Hinom¹.

– «De quoi aviez-vous peur? leur ai-je simplement demandé. Vous voyez, cela n'a pas été si difficile ni si long! Quelle preuve auraient-ils eue pour me rendre responsable de ce massacre? Maintenant, je les connais un peu mieux, c'est tout.»

– «Maître! s'est alors écrié Jean, Maître! Mais pourquoi ne leur as-tu pas prouvé, toi, *Qui* tu es et *Qui* parle à travers toi? Tu as vu comme moi qu'un garde s'était blessé au bras... Pourquoi ne pas l'avoir guéri devant tous? Tu le pouvais... Cela aurait suffi!»

– «Le crois-tu vraiment, mon frère? À celui qui a encore l'âme endormie ou aveugle, rien de ce que saisit l'œil ne suffit. N'essaie donc pas de prouver les “choses” de l'Éternel à qui n'a déjà entrepris de laisser s'ouvrir le regard de son cœur.

Toute preuve est offerte par surcroît à celui qui nourrit le terreau de la Confiance car c'est sur celui-ci que germe et grandit l'Amour.

Sachez tous, mes amis qui m'écoutez, que la Lumière qui vit en nous ne cherche pas à émerveiller au sens où vous l'entendez. Son but est d'enthousiasmer. Certainement pas de se lancer dans des comptes afin de déclarer “ceci est vrai” ou “ceci est faux”. Le plus et le moins sont illusoires, je vous l'ai cent fois enseigné car si le cœur n'a pas soif, il est vain de lui proposer de l'eau.»

Et puis arriva le matin où il avait été décidé que je rencontrerais les Iscarii... Malgré les arguments et l'insistance de certains, j'ai tenu à partir seul à leur rencontre. Il fallait absolument que tout fût discret.

Avec force, tout en prenant sur l'épaule mon sac de toile et ma calebasse remplie d'eau, j'ai appelé Élohim plutôt qu'Awoun dans mon silence intérieur. Je pouvais presque donner un visage à Sa présence en Lumière et, par ailleurs, plus les mois s'écoulaient, plus j'éprouvais un sentiment de fraternité vis-à-vis de Lui. C'était irraisonné... une sensation de proximité presque déchirante au-delà de l'absence et du mutisme qui étaient les Siens depuis bientôt une année. L'Éternité du Vivant pulsait en moi, je l'éprouvais mais, malgré tout, il était bon de sentir qu'Élohim veillait...

En dépit du caractère peu facile de la rencontre que je m'apprêtais à faire, j'ai aimé marcher ce matin-là; surtout, je crois, parce que j'étais seul à fouler la poussière du sol et les cailloux des discrètes sentes qui serpentaient à travers les collines. L'air sentait bon les plantes sauvages et cela me faisait remonter à la mémoire ces belles journées où, durant mes années au Krmel, j'en avais cueilli de pleins paniers pour apprendre l'art des huiles. C'était si loin! Mais ce qui me paraissait singulier c'était que je me sentais très en lien avec l'enfant que j'étais alors tout en me sachant tellement différent de lui dans l'instant que je vivais.

Je n'étais plus le même, je n'étais plus ce qui nous fait toujours dire "moi" à chaque lever du jour... mais pourtant tout demeurait parfaitement intact dans ma poitrine.

À un moment donné de ma montée vers les ruines du hameau que je cherchais, j'ai rencontré un bélier solitaire aux énormes cornes. Il se tenait bien planté au milieu du sentier, comme s'Il m'attendait. C'est ainsi d'ailleurs que je l'ai vécu, en me rapprochant de lui d'un pas toujours égal. Et puis tout à coup, j'ai eu envie de m'asseoir. C'est là qu'il m'a rejoint jusqu'à ce que je puisse capter à pleines narines l'odeur fauve et chaude de sa laine. Cela m'a rendu incroyablement heureux...

Je n'ai pas cherché à savoir s'Il se présentait ainsi avec tant de spontanéité afin de me délivrer un message précis. Il y en avait certainement un car la mission des animaux est souvent d'être des signes sur notre route. Mais non... en cet instant-là, j'ai préféré faire abstraction de toute pensée pour simplement recevoir l'empreinte de sa douceur puissante et volontaire. Alors, j'ai fermé les paupières, jusqu'à ce que je devine enfin qu'il s'éloignait d'un pas tranquille. Peut-être avais-je aussi été un signe pour lui...

Tout ne doit pas toujours passer par la réflexion, par ce réflexe qu'a l'humain de vouloir systématiquement comprendre et interpréter ce qu'il y a juste à vivre.

Ne pas penser m'était, quant à moi, facile. J'avais passé des vies et des vies à apprendre cela, ou plutôt à désapprendre à ma "tête" la dissection des "choses de l'existence". Mettre fin à l'usure de la complexité et dilater ce qui doit l'être...

Les Zélotes étaient déjà dans le hameau en ruines lorsque j'y suis parvenu. D'un premier coup d'œil, j'en ai dénombré environ une quinzaine, visiblement étonnés de découvrir que j'étais seul.

– «Où sont les autres?»

– «Il n'y en a pas...»

– «Tu es courageux...»

– «Pourquoi vous craindrais-je?»

C'était Élie, le chef de la troupe, qui s'était adressé à moi tandis que les autres commençaient à m'entourer. À vrai dire, ils avaient d'avantage l'air de miséreux plutôt que d'ardents combattants de l'envahisseur romain. Seul le nombre et la taille des armes qui pendaient à leurs ceinturons trahissaient leur engagement.

– «Pourquoi as-tu voulu nous voir, Rabbi?»

– «Je n'ai pas voulu vous voir mais vous rencontrer. Vous et moi sommes toujours ici et là sur tous les chemins du pays... Alors n'est-ce pas normal?»

Il y eut des sourires en coin.

– «Tu m'intéresses, Élie, ai-je aussitôt poursuivi, toi et tes compagnons... En fait, c'est plutôt votre force qui m'intéresse, votre volonté...»

– «Alors c'est vrai ce que l'on dit? Que tu caches bien ton jeu et que tu veux les faire partir du pays, tous ces soldats?»

– «Je vois un soldat en presque tout être humain, mon frère... une sorte de guerrier qui ne parvient pas, soit à poser les armes, soit à laisser tomber cuirasse et bouclier. Tu me comprends.»

– «Non, je ne te comprends pas. Je sais qu'ils sont venus t'arrêter l'autre jour. Ils ne t'aiment pas, toi non plus! Plusieurs d'entre nous ici t'ont déjà vu accomplir des prodiges en bas, sur les rives. Pour ma part, je ne sais pas si c'est vrai, si tu triches ou si tu es un magicien mais je sais à quel point tous ceux des bords du lac et d'ailleurs te suivent, te respectent... et même te vénèrent. Cela fait trop longtemps maintenant que ça dure et qu'ils attendent.»

– «Qu'ils attendent quoi?»

– «Ne fais pas le sourd, Rabbi! Qu'ils attendent un seul mot de ta part pour te suivre...»

– «Tu viens de me dire que déjà ils me suivaient.»

Élie a retenu une sorte de rugissement et certains de ses compagnons haussèrent les épaules. Finalement, d'un ton faussement patient, il a repris avec lenteur:

– «Écoute, Rabbi... Je vois que tu es malin... Je m'en suis toujours douté d'ailleurs. Je ne peux pas croire que tu sois apparu un beau jour ici juste pour parler de l'Éternel à tous ces pêcheurs et à leurs femmes. Particulièrement à leurs femmes dirait-on... Tu veux beaucoup plus... Tu sais attendre ton heure pour cela mais peut-être que tu ne la vois pas alors qu'elle est déjà là.

Tu veux être roi de ce pays et de ces hommes n'est-ce pas? Le Mashiah qu'ils espèrent tous? Avoue-le! Alors sache que nous sommes présents, que nous te soutenons, que nous sommes derrière toi. Tu n'as qu'un mot à dire...

Observe la façon dont ils t'écoutent, regarde comme ils te regardent! Tu les soignes, tu les guéris, tu les nourris... Vas-tu maintenant leur refuser leur liberté? Ils appellent un chef.

Non, vraiment, nous ne savons pas comment tu t'y prends mais tous ici nous voyons ce que nous voyons, nous en avons parlé et... beaucoup peuvent ainsi croire que tu es le Mashiah ou que tu peux le devenir. Mais... peut-être que toi, tu ne crois pas assez en toi-même, en ton destin... ou que tu t'imagines à ta façon ce que doit être le Mashiah.

C'est sur cette terre que tu vis et on me dit que toi tu leur parles à tous d'une autre terre et que tu ne peux pas t'en détacher. Alors, si tu as un rêve, peut-être n'est-ce pas tout à fait le bon. Ce qui compte, c'est ce dont le peuple a besoin!»

Malgré son aspect quelque peu rustre je devais reconnaître qu'Élie s'exprimait plutôt bien et que, derrière sa forte barbe à l'allure sauvage, il laissait transparaître un certain charisme. Finalement, je lui ai souri puis je lui ai demandé:

– «Pourquoi n'es-tu pas à mes côtés?»

Élie sembla d'abord décontenancé puis il s'est ressaisi.

– «Et toi, pourquoi n'es-tu pas du nôtre?»

– «Je suis du côté de tous les hommes de ce monde.»

J'ai capté des regards découragés, d'autres excédés ou même pleins de colère. J'ai aussi pensé que c'était le juste moment pour inviter chacun à s'asseoir sur les pierres éparpillées au sol. Nul ou presque ne nous savait là et nous avions le temps... Tous parurent surpris de la proposition mais tous l'acceptèrent.

C'est alors que j'ai compris qu'ils avaient dû passer la nuit là, quelque part dans les ruines, car l'un des hommes d'Élie s'est éloigné de notre groupe pour raviver les braises encore fumantes de ce qui avait été un petit feu auprès duquel traînaient des ustensiles de métal.

À peine assis, le chef zélote évoqua de lui-même la mort du tavernier de Bethsaïda. Quant à celle des soldats romains, elle ne constituait pas, pour lui, matière à discussion. Il n'aimait pas les traîtres, déclara-t-il d'une voix posée, ni ceux qu'il nommait les hypocrites, ceux qui pactisaient trop ouvertement avec l'envahisseur. À ses yeux, le tavernier avait été un de ceux-là.

Tout autour d'Élie et de moi-même les commentaires des hommes abondaient dans ce sens. Pour eux, il n'y avait pas lieu de s'atermoyer sur la mort d'un lâche et d'un traître et il était inutile, ajoutèrent-ils, que je leur fasse quelque leçon que ce fût en me réclamant de la bonté de l'Éternel.

– «Et d'ailleurs, rappela Élie d'un ton solennel, l'Éternel Lui-même sait châtier qui le mérite! Nous aussi, il nous arrive de lire les Textes, vois-tu. Nous ne sommes pas si ignorants, Rabbi!»

Il n'avait pas tort, à la différence toutefois que sa définition de l'Éternel n'était pas la mienne, pas *Ce* que j'en vivais et qui, trop souvent, ne s'accordait pas aux Textes. Je n'ai pas voulu entamer un tel débat avec lui, avec eux. Alors, j'ai argumenté que nul ne devait se substituer au Très-Haut et décider de la vie et de la mort... à moins de pouvoir ramener à la vie ce qui était mort. Cela les fit bougonner.

– «Ramener à la vie ce qui est mort? Tu te moques de nous... Qui le pourrait? Le peux-tu, toi?»

Comme cela m'arrivait régulièrement, j'ai préféré le sourire à une réponse qui aurait été inutilement frontale. Oui... je savais que la Puissance qui me traversait le pouvait, qu'Elle le ferait l'heure venue et que cela se répéterait... Je savais même - je le voyais en filigrane au-dedans de moi - que cela ne changerait hélas rien dans le cœur des hommes.

– «Tu ne réponds pas, Rabbi... Tu es donc d'accord que si nous ne faisons rien, les Romains nous prendront tout et que leur logique est celle des épées.»

– «Je reconnais plutôt cette loi de sagesse qui dit que *celui qui frappe par le glaive périra par le glaive*. Je la reconnais car elle enseigne la justesse de ces rendez-vous que nos âmes humaines se donnent dans le temps et qui font que le semeur est inexorablement celui qui récolte, quand bien même il se cacherait². On ne ment pas au Vivant, mes amis, parce que Celui-ci se déplace en nous, avec nous où que nous allions.»

Tandis que je leur délivrais ces paroles non pas sur le ton de celui qui enseigne mais plutôt de celui qui partage, l'homme qui s'était dirigé vers le petit feu revint dans notre direction avec un récipient et quelques bols dans lesquels il versa bientôt un liquide rouge. C'était une boisson tiède à l'hibiscus. J'en aimais la délicate amertume; après tant d'années elle demeurerait toujours associée à ma tendre enfance, d'un village à l'autre, jamais très loin du Nil.

Lorsque j'en eus savouré quelques gorgées et que j'eus constaté que ceux que je venais d'appeler "mes amis" décrispaient leurs traits et abandonnaient leur corps à des positions de confiance, j'ai continué à laisser couler d'autres paroles de ma bouche. Elles venaient de mon âme, comme toujours, sans visiter ma tête. C'est pour cette raison qu'elles furent puissantes et que personne, dans ce coin désolé de montagne, ne tenta d'en interrompre le cours.

– «Oui, mes amis, vous êtes chez vous et vous avez droit à ce chez-vous mais, devant mon Père et votre Père à vous, je vous le demande: Qu'est-ce qui vous habite au-delà de l'évidence de ce droit? De quoi est fait votre cœur en amont de votre combat? Avez-vous un seul jour pensé à creuser en lui?

Aussi, je vous dis... Osez le visiter afin de voir de quoi il se nourrit. Vous me demandez encore quel rôle je veux jouer? Mon rôle est de vous inviter à descendre en vous, de gratter et de gratter encore sous les apparences. Il n'est certes pas de vous accompagner, de vous guider ou de vous consoler à la surface de vos existences.

Je sais... Je peux même comprendre... Les plus respectables prétextes humains légitiment vos actes... Mais une vie est une vie et aussi peu glorieuse soit-elle à vos yeux, on ne saurait la prendre comme on souffle sur la flamme d'une lampe pour l'éteindre... à moins de vouloir s'entourer d'un peu plus d'obscurité. Ne voyez-vous pas que toute vie est un reflet de l'Éternité et qu'elle marche vers Celle-ci?

Regardez-moi. Ceux qui détiennent le pouvoir et ceux qui veulent le leur prendre se ressemblent toujours fondamentalement depuis le Commencement des Temps. Quelles que soient les raisons alléguées. Je vous l'affirme donc, les uns et les autres sont de la même race, bien au-delà des notions de justice ou d'injustice ou de celles du blanc et du noir. Que tous ceux-là l'acceptent, puis qu'ils aient le courage de se dénuder et ils verront que la soif de contrôler est leur loi.

Oui... et aucun de vous ne l'ignore: l'avidité du pouvoir est l'obstacle, le besoin de dominer autrui et le monde avec, parfois même, de louables prétextes...»

J'ai fait là une courte pause et j'ai entendu distinctement mon cœur battre très très lentement dans ma poitrine... comme s'Il allait se suspendre afin que ma conscience enfante toujours plus d'elle-même dans la plus ardente des lucidités. Puis, tout à coup, mon regard s'est porté sur un homme au front dégarni en arrière d'Élie.

– «Le pouvoir... lui ai-je alors dit en le pointant des yeux. Le pouvoir, le besoin de dominer... Oui, mon frère... Crois-tu que la Force logée en ton âme ne voie pas les coups qu'il t'arrive de porter à ton épouse? Cela aussi, c'est le pouvoir...

– «Et toi, ai-je aussitôt fait à un autre dont le front n'en finissait pas de transpirer sous son bandeau... Toi, penses-tu que cette même Force, Celle qui imprègne tout, ignore la tyrannie de ton épouse sur toi? Ne dis pas non!

Ainsi, vous souffrez tous du mal de contrôler ou de la nécessité de ne plus l'être. Ainsi, seule la tension des muscles ou celle d'une fuite déguisée de mille façons vous paraissent être l'Issue. Et ne baissez pas les yeux, je vous en prie...

Vous ensemencez les sillons de vos vies avec les graines de votre souffrance! Exactement comme vos pères et les pères de vos pères l'ont fait... et, alors à votre tour, vous passerez le flambeau à vos enfants. N'en avez-vous pas assez? N'y a-t-il pas eu assez d'horreurs?

«Moi, je... Moi, je...». Comme tous les autres, savez-vous dire autre chose depuis le Commencement des Temps? N'aspirez-vous pas à une autre réalité lorsque vous levez les yeux vers le ciel? Je vous l'assure, les Romains ne sont que votre argument de cette vie. Après lui, il en viendra un autre, puis encore un autre! Jusqu'à ce que vous compreniez que l'issue n'est pas dans la révolte des corps ni l'épanchement du sang. Elle se trouve dans la révolution totale de l'Homme en l'homme. Croyez-vous n'être faits que de muscles et d'os? Tout en vous sait bien que non...

Quant à moi, mes frères, ceux que je cherche par tous les chemins de ce monde sont ceux qui ne dirigent pas leur vie selon les principes du Pouvoir et du Contrôle. Et ceux-là sont infiniment rares au cœur d'une humanité qui ne les reconnaît généralement pas pour ce qu'ils sont: des Messagers...»

Le flot de mes paroles s'est arrêté là aussi soudainement que le ventail d'une porte qui vient d'être claquée par une rafale de vent.

Respirations suspendues, regards fouillant la poussière du sol, raclements de gorges puis, enfin, comme pour mettre un terme à une sorte d'anesthésie, les jappements d'un chien errant dans le lointain.

– «Et toi, tu es le Messenger des messagers... c'est cela, Rabbi?»

C'était bien sûr Élie qui venait de me lancer cela d'un ton qui se voulait un peu narquois et en levant haut le menton. Il cherchait à reprendre la direction des événements au cas où celle-ci lui aurait échappé un instant.

– «Ne t'inquiète pas, lui ai-je alors fait dans un sourire, tu ne l'as pas perdu...»

– «Quoi donc?»

– «Le contrôle...»

J'ai vu Élie bomber le torse; il se demandait s'il devait me rétorquer quelque chose ou pas.

Finalement, il a poussé un petit grognement, s'est mis à toussoter puis s'est levé lentement... Alors, dans ce mouvement qu'il voulait à coup sûr désinvolte et empreint d'une forme de lassitude, j'ai capté différemment son regard et un éclair qui ne s'y était pas manifesté jusque-là.

Et puis, à nouveau, Élie a eu ce geste révélateur du menton... C'est lui qui a fini par tout éclairer jusqu'à recomposer un visage dans mes souvenirs d'enfance... celui de ce jeune garçon de mon village qui, un jour, au creux d'un vallon avait tenté de m'initier au mensonge... Le "petit Élie"!³

Ainsi c'était lui! Nos chemins se croisaient une fois de plus et, une fois de plus, sans le savoir, il espérait m'inviter à une direction qui n'était pas mienne.

De mon côté, je ne me suis pas levé. Par contre, selon l'usage d'alors, j'ai posé un doigt sur mon front, puis je l'ai pointé vers celui du chef zélote. Pour tous, cela signifiait: «Je me souviens, écoute-moi...»

– «Élie... Te souviens-tu de ce village en haut d'une colline où tu as grandi et dans lequel vivaient des hommes vêtus de blanc? Tout y était partage, même la laine des moutons. Te souviens-tu de ces moutons et des étranges lézards qui t'attiraient tant près d'un ruisseau? Il y avait aussi un garçonnet, un peu plus jeune que toi. On l'appelait Yussaf, comme son père...»

En m'entendant, Élie s'est figé sur place et les traits rudes de son visage se sont tirés. Les méandres du temps et les images du passé se mélangeaient dans sa tête. Il a alors nerveusement passé une main dans sa forte barbe broussailleuse.

– «Yussaf... C’était toi? Je t’ai cru mort...»

– «Yussaf... est mort, en effet, mon frère... C’est pourquoi tu me vois ici prêt à souffler une tempête qui, je le sens, n’est pas la tienne. Tout au moins pas encore...»

J’ai observé Élie; étourdi, il ne savait plus du tout comment se comporter et pas davantage ceux qui l’accompagnaient. Au bout de quelques bégaiements, il n’a pourtant pu s’empêcher de porter ses deux bras croisés sur sa poitrine tout en s’inclinant légèrement ainsi qu’on le faisait “chez nous”.

– «Il est mieux que tu partes. Rabbi. C’est mieux. Tu n’es pas mon ennemi...»

Quelques instants plus tard, je suis redescendu vers Bethsaïda à travers les épineux, les fourrés et les herbes sèches. Les criquets chantaient.

Élie le Zélote avait raison; il avait été préférable que je m’en aille. Les mots avaient de part et d’autre rempli l’office qui était le leur et il aurait été vain de tenter de les pousser plus loin.

On ne moissonne pas le blé tant que son épi n’a pas suffisamment mûri au soleil. Et le soleil, pour tout homme et toute femme, c’est la forge de la succession de ses vies avec la multitude des martellements de leurs impasses visitées.

Naître, vivre, blesser, être blessé, ordonner, créer, subir, rêver, mourir et renaître encore. Il faut tout explorer.

En descendant paisiblement vers les rives du lac en cette fin d’après-midi-là, je me suis dit qu’Élie et tous les Iscarii du monde en étaient là de leur exploration de l’existence. Ni pires ni meilleurs que les autres. Comme les Romains, comme toutes les armées de la terre et comme toutes ces âmes de par l’univers qui courent après le masque d’un idéal à leur mesure. Cela s’appelait apprendre.

Puis, j’ai prié; c’était ma façon de respirer. Enfin, à l’approche des premières maisons de Bethsaïda, le souvenir d’une question de Myriam est remonté en moi. C’était dans le jardin de mon oncle, à Jérusalem...

– «Dis-moi... Peut-on définir l’Éternel, le Divin?»

– «On ne le peut pas... mais s’il fallait s’essayer à le faire, à s’y aventurer, je dirais qu’il est une mémoire, *la* Mémoire, totale, infinie, Celle de ce que nous sommes tous puisqu’il vit à travers nous... Celle qui est inconcevablement aimante mais aussi... implacable parce que Juste... Cela te fait peur?»

Et Myriam m’avait répondu sans hésiter:

– «Non!»

-
- ¹ La vallée du Ge-Hinom, en contrebas de Jérusalem, était alors le lieu où on reléguait les lépreux. De là le mot “Géhenne”, synonyme de lieu maudit ou d’Enfer.
- ² Pour rappel, la loi du karma à travers la succession des vies était globalement admise en ce temps-là dans la Tradition du Judaïsme. Elle est même présente dans les textes canoniques du Nouveau Testament pour qui sait les lire. (Matthieu, 26:52).
- ³ Voir le chapitre IV du tome I du présent ouvrage.

Chapitre XIX

L'huile et l'eau

Et la vie a repris son cours sur les bords du lac ainsi que dans les villages éparpillés à travers les monts de Galilée. Bethsaï-da a pansé ses plaies, les soldats s'y firent bientôt presque aussi présents qu'à Caphernaüm ou à Gennésareth tandis que, plus intensément que jamais, j'ai continué à soigner et à enseigner.

Quelque chose avait changé, pourtant. Une sorte de candeur ou d'innocence s'en était allée, imperceptiblement sans doute, mais d'évidence pour qui se montrait attentif aux regards et au subtil langage du corps.

En étais-je l'une des raisons? Je l'ai pensé, assurément, bien que de manière indirecte. Il suffit souvent de parler de paix et d'amour pour semer la polémique derrière nos talons. Et parfois davantage.

Autant ma présence était réclamée ici et là au cœur des familles de paysans, dans des assemblées de pêcheurs et même à la table de certains Sadducéens, autant aussi on me suivait au gré de mes marches imprévisibles sur les chemins et autant enfin j'intriguais et inquiétais. Après tout, que venais-je faire au juste parmi eux?

Alors les médisances de toute nature s'amplifièrent, tout comme les exigences si je ne me rendais pas "assez vite" auprès d'un malade, d'une femme qui risquait de mourir en couches ou d'un vieillard qui ne voulait pas quitter ce monde sans m'avoir vu une dernière fois.

Myriam en souffrait, je m'en apercevais. En m'épousant, elle m'avait dit tout accepter de ce qui viendrait mais l'acceptation n'est pas qu'un mot. Ainsi donc, il arrivait qu'elle se rebellât et que sa nature impétueuse prît le dessus l'espace de quelques heures ou même d'une journée. En réaction, elle ne s'en prenait jamais à moi mais plutôt aux femmes qui m'entouraient avec parfois trop d'empressement. Je la comprenais mais je savais que c'était d'abord par elles que je ferais bouger les âmes, tout au moins par le Principe qu'elles incarnaient. Et puis, Myriam était presque trop attentive et sensible aux indiscretions, aux langues qui "remuaient toutes seules".

Je me souviens qu'elle fut particulièrement touchée le jour où, une semaine environ après ma rencontre avec Élie et les siens, j'ai été abordé par un petit groupe d'hommes sur la place du marché de Caphernaüm.

– «Il paraît que tu as rencontré les Iscarii, Rabbi... Est-ce vrai? Il y a même des soldats qui le disent... On aimerait savoir ce que tu veux

exactement, ce que tu cherches.»

C'était là la preuve que quelqu'un parmi "le cercle des centhuit" avait parlé inconsidérément. Pour moi, cela ne constituait pas une découverte en soi mais la simple confirmation, parmi d'autres, de ce que j'avais toujours su de la nature humaine.

– «C'est une trahison envers toi, Rabouni!» s'est exclamée Myriam lorsque les hommes furent partis avec ma réponse. Elle était scandalisée, tout comme Pierre, Lévi et quelques autres lorsque l'anecdote parvint à leurs oreilles. Et tous de se demander qui avait donc pu trahir le secret de ma discrète rencontre avec les Zélotes.

Quant à moi, je ne m'en souciais pas. J'y voyais une maladresse plutôt qu'autre chose et, par ailleurs, je n'avais pas de force à gaspiller dans de telles préoccupations.

– «Voulez-vous prendre de l'âge, accrocher quelques rides de plus à votre front et déposer un peu de rouille sur votre âme, mes amis? leur ai-je demandé en les prenant à part. Alors, partez dans cette direction et commencez à vous suspecter les uns les autres! Moi, je vais dans la mienne, celle que mon Père a gravée en moi. Elle est tellement plus simple...»

Alors, chacun a peu à peu retrouvé son centre, renoué avec sa propre promesse d'âme oubliée l'espace de quelques jours. ou a simulé un redressement, ne soupçonnant pas que j'y voyais clair. Je savais qui avait parlé et que cela n'avait pas été pour mal faire mais par inconscience... ou, peut-être, mû par un bras invisible afin de hâter la maturation de ce qui devait être.

Car les choses mûrissaient, oui, sur les rives du lac et dans les campagnes; elles mûrissaient jusqu'en Samarie et en Judée, même si je n'y faisais encore que de brèves incursions. Mon nom circulait, synonyme soit d'agitation étrange et sournoise, soit de pacification des cœurs.

Certains me disaient prophète et d'autres habile manipulateur se faisant passer pour le Mashiah. En réalité, nul ne concevait vraiment la nature réelle de *Ce* qui me faisait vivre et agir, même chez la plupart de ceux qui recueillaient mes paroles.

Avais-je moi-même suffisamment conscience de la charge que j'avais endossée? Je m'en demandais toujours plus. Dans des moments d'explosion intérieure, oui, j'en étais immensément conscient.

C'étaient des moments où le Soleil de ma poitrine vivait de véritables éruptions et débordait sans possible retenue par tous les pores de ma peau.

C'était aussi des moments où des guérisons s'accomplissaient seules sur mon passage et où il arrivait que des fruits jaillissent spontanément des arbres sous lesquels j'enseignais.

Ceux qui en étaient témoins voulaient alors me toucher les pieds, les embrasser cependant que je ne faisais que constater plus encore le vide d'ambition de mon être tout entier.

Tout ce qui m'importait réellement, c'était ce que je pouvais faire dans l'instant présent pour provoquer l'accouchement des âmes, quitte à mettre le doigt sur les plaies pour en révéler l'existence et amorcer leur cicatrisation.

Ainsi, de plus en plus fréquemment, je suis allé chercher chacun au creux de sa propre vie et dans les détails de son quotidien pour le mettre face aux obstacles qu'il ne voulait pas voir.

J'ai particulièrement en mémoire une discussion provoquée par Pierre qui, comme souvent, s'était querellé avec son épouse.

En compagnie d'André, Lévi et Judas nous étions sur sa barque un peu au large de Gennésareth. Nous nous dirigeons vers Tibériade à la demande d'un centurion dépêché par Procla, apparemment fort souffrante.

– «Maître, fit Pierre, après m'avoir confié le récit de ses déboires, dis-moi... ma femme ne doit-elle pas m'obéir? Éclaircis ma pensée...»

– «Et toi, éclaircis ma compréhension de ce que tu dis... Ta femme est-elle *ta* femme?»

– «Pourquoi ne le serait-elle pas?»

– «Est-elle ta propriété? Et... es-tu la sienne?»

Il y eut évidemment un silence. J'ai vu Judas être sur le point de le rompre mais s'en abstenir. C'était mieux ainsi.

– «Non, Maître, mais... laissa finalement tomber Pierre. Mais...»

– «Mais quoi? Il y a pourtant une femme à laquelle, toi, tu devrais obéir. C'est celle qui est en toi... et contre laquelle tu te rebelles sans cesse.

Écoute-moi, Pierre... Prends un gobelet, mets-y deux tiers d'eau et un tiers d'huile. Que se passe-t-il? Les deux parts ne se mélangent pas!

Prends maintenant un autre gobelet, mets-y un tiers d'eau et deux tiers d'huile. Les deux parts ne se mélangent toujours pas et c'est toujours l'huile qui est au-dessus de l'eau.

Alors dis-moi: de l'eau et de l'huile, laquelle représente l'homme, laquelle représente la femme?»

– «L'homme est l'huile, bien sûr!»

– «Et pour quelle raison?»

À nouveau, le silence s'est installé et, comme il embarrassait Pierre, celui-ci a fait mine d'être obligé de retendre la voile de sa barque.

– «André va s'en charger, ai-je fait; puis, aussitôt, j'ai repris... Ne réfléchis pas davantage, mon frère... La réponse est: C'est parce que tu l'as décidé ainsi et parce que même ta mère te l'a enseigné ainsi. Pourtant, en toute vérité, l'huile, ce pourrait être la femme... Enfin, pourquoi aussi l'huile et l'eau ne pourraient-elles pas être homme et femme en alternance? Et allons plus loin... Pourquoi n'y aurait-il pas une Puissance, une Présence qui pourrait faire que l'eau et l'huile acceptent de se mêler? Ne serait-ce pas pour Elle, pour t'en rapprocher, pour La connaître que toi et tous les autres êtes venus à ma rencontre?»

– «Alors, tu dis qu'il y a une femme en moi? a repris Pierre. Comment cela se peut-il?»

– «Cela se peut tout aussi naturellement qu'il y a un homme en toute femme et que notre Père à tous est aussi notre Mère, que l'Un contient l'Autre et l'Autre l'Un. N'as-tu pas deux yeux pour regarder la vie? Et pourtant, leurs visions respectives s'assemblent pour n'en faire qu'une... Te rebelles-tu contre cela? Si demain tu ne marchais qu'avec un œil, tu pourrais trébucher à chaque inégalité du sol.

Et en effet, je te le dis comme je vous le dis à tous: Tant que vous n'aurez pas reconnu une telle vérité, ce Principe qui fait que un plus un ne font pas seulement deux mais trois de par l'Amour qui les pousse à se rapprocher puis à se confondre, vous ne passerez pas le seuil qui conduit à la véritable Unité. Ainsi, parce que vous demeurerez extérieurs à la Source, vous aurez toujours soif.»¹

C'est alors que Judas, qui était jusque là resté un peu à l'écart dans un coin de la barque, s'est tout à coup manifesté.

– «Tu nous demandes d'être parfaits, Rabbi...»

– «Crois-tu? L'important n'est pas la perfection mais le brûlant désir de celle-ci car l'idée de perfection elle-même n'est que l'image réductive de *Ce* qui s'expande à l'infini. Elle est en constante mouvance, un horizon sans cesse remis sur le chantier. C'est pourquoi je vous demande de vous détacher de son principe. Sachez que ce dernier induit la notion d'un éternel combat, celui du non-sens qu'incarne le "toujours plus" face à tout ce qui, dès lors, paraît être un "moins". La Paix ne peut naître de ce principe mais bien plutôt de son dépassement. Ainsi, vouloir toujours mieux et plus parfait peut

devenir un leurre. Celui qui dessine en lui l'espace d'une constante lutte intérieure s'éloigne facilement de lui-même...»

– «Tu nous enseignes pourtant toujours à ne pas être tiède. Je ne comprends plus...»

– «Voilà pourquoi je vous parlais du *brûlant* désir de la perfection parce que ce désir est sagesse. Se dépasser soi-même exige le dépassement du réflexe de combat. Médite cela, Judas.»

Je voyais bien que Pierre, André et Lévi étaient déstabilisés par ce que je venais de déclarer là. C'était souvent ainsi que se terminaient les échanges auxquels Judas prenait part. L'ancien Zélote ne pouvait s'empêcher d'être incisif dans ses remarques ou ses questions souvent précises... Mais j'aimais son intelligence et son audace parce qu'elles traçaient des pistes de réflexion. Même si celles-ci ne pouvaient être suivies par tous, elles se devaient d'exister ne fût-ce que pour les germes d'une pensée qu'elles lançaient dans l'Invisible.

Judas, par ailleurs, avait toujours quelques feuilles de palmes sur lui et prenait des notes...

Notre escale à Tibériade fut assez brève. Sitôt à quai, la barque de Pierre a été prise en main par deux soldats romains qui l'y amarrèrent solidement avec une déférence qui nous a tous surpris.

Le même centurion que j'avais aperçu quelques mois auparavant aux côtés de l'épouse de Pilate m'attendait en haut d'un petit escalier de pierre. Visiblement peu à l'aise avec moi, il me conduisit aussitôt à travers les ruelles de la ville jusqu'au palais quelque peu grandiloquent où demeurait Procla lorsqu'elle séjournait sur les rives du lac de Kinnereth.

Quant à Pierre et ses compagnons, ils n'avaient pas été autorisés à me suivre... ce qui ne les dépitait nullement. Ils allaient jouer aux dés sur le quai.

Malgré ce qui m'avait été dit, je n'ai pas été très surpris de trouver Procla bien moins souffrante qu'annoncé. Il s'agissait d'un énorme furoncle à la cuisse, un de ceux que l'âme projette parfois dans le corps pour expulser ses propres tensions.

En s'agenouillant devant moi, elle a d'abord pris les plis de ma robe entre ses mains, puis elle m'a prié de l'excuser tout en m'avouant qu'il lui avait fallu trouver un prétexte pour me parler.

Son époux, le Procureur, était là à Tibériade pour y inspecter la garnison mais il n'avait pas voulu lui fournir une escorte afin qu'elle puisse se rendre jusqu'à Caphernaüm. Il fallait absolument, m'assura-t-elle, qu'elle me délivre

un message. Selon elle, beaucoup de “mauvaises choses”, des paroles empoisonnées et contradictoires se colportaient à mon propos à Jérusalem, alors elle estimait de son devoir de me mettre en garde.

Je me souviens lui avoir aussitôt souri pour lui faire comprendre que l'Éternel prenait soin de moi puis je lui ai demandé si elle consentait à me montrer la zone de l'infection qui la faisait souffrir. Après une courte hésitation, elle a timidement dégagé sa jambe pour découvrir ce que mon cœur savait déjà: son furoncle avait disparu, ne laissant de son passage qu'une légère trace circulaire rosée sur la peau.

Procla a éclaté en larmes, s'est à nouveau perdue en excuses, m'a demandé de la bénir puis je l'ai laissée et j'ai rejoint le quai en compagnie du même centurion dignement casqué.

Comme nous approchions de la barque de Pierre et que je m'apprêtais à le saluer, j'ai particulièrement remarqué ses yeux. Ils étaient d'un bleu étonnamment clair.

– «Comment te nommes-tu?» lui ai-je demandé.

– «Caïus Vorenus, Rabbi et... si je puis me permettre, je suis un ami de Nicodème, à Jérusalem. Il me parle de toi.»

C'est ainsi que s'est conclu notre bref passage à Tibériade. Il peut paraître anodin mais il s'est inscrit en moi avec un relief tout particulier et j'en ai remercié Awoun le soir même. J'y ai vu la consolidation de liens vrais et la mise en évidence, une fois de plus, de cette trame divine qui soutenait mes pas à chaque jour qui s'écoulait. Il en résulte aussi le souvenir des paroles d'équilibre qui étaient nées en moi pour secouer Pierre dans sa barque. Les jours suivants, j'en ai repris le thème à l'ombre de l'une de ces oliveraies qui, en alternance avec de belles amanderaies, s'étendaient sur les collines surplombant Migdel.

L'après-midi avait été chaud et, après un enseignement sur la nature féminine de l'Éternel qui avait profondément troublé certains de mes disciples, j'ai improvisé une prière, par jeu et par amour. Je l'ai improvisée sur le ton et le rythme de cette autre invocation de notre peuple que seuls quelques-uns d'Essania récitaient encore au lever du soleil et qui s'adressait au Père éternel, présent dans les Cieux et dispensateur de notre pain quotidien...

*Mère divine, Toi qui nous accueilles
sur Terre comme aux Cieux
Que Ta Présence habite notre âme,*

*Que Ta Lumière prenne corps en nous
Et qu'ainsi Ton Souffle purifie toute chose
dans l'unité des mondes.
Fais que chaque jour nous soit une vraie nourriture,
Rends-nous conscients de nos manques
Et donne-nous la force de tendre nos mains
à ceux qui trébuchent.
Offre-nous le discernement
Et englobe-nous dans le Soleil de Ton Amour
Car il n'est que Lui pour seule Demeure.*

Une fois l'étonnement passé, cette prière soigneusement retranscrite par Jean, Judas et Simon, nous a accompagnés longtemps sur les chemins, de village en village. Peu à peu, elle est même devenue une sorte de signe de reconnaissance pour toutes celles et ceux dont la partie féminine s'autorisait enfin à prendre un grand inspir libérateur.

Quant à Myriam et quelques autres femmes dont Shlomit, Yacouba et Bethsabée, il m'est apparu que c'était le juste moment pour commencer à les instruire des secrets de ce que j'appelais *le Feu de la Femme*. Ce Feu-là était celui de la Révélatrice des sensibilités de l'âme humaine, de l'Accoucheuse et de *la percée des sept voiles*.

Il s'agissait bien sûr d'un Feu humain au sens le plus large du terme, mais le Principe de la Femme plus que celui de l'Homme en était le dispensateur et je me devais de souffler sur ses braises, de le ranimer afin que le monde entame plus pleinement la mutation pour laquelle j'étais essentiellement venu en lui.

J'ai dit *la percée des sept voiles* et si l'enseignement pratique que ces mots suggèrent évoque inévitablement une danse, il s'agit d'une danse intérieure et non d'une autre². C'est celle que l'initiable est appelé à découvrir autour de ses sept sens, révélés ou non... Il y avait bien sûr l'odorat, le goût, le toucher, la vue et l'ouïe mais aussi l'intuitivité et la claire perception.

Il fallait restituer à ceux-ci leur dignité, leur noblesse primordiale, celle qui avait été pensée et générée par l'Onde du Divin dans l'océan de *Prakriti*³.

Tout au long de mon long voyage puis au contact de Mataji et ultimement dans ma mémoire d'âme la plus enfouie, j'avais pu réaliser à quel point le peuple qui m'avait vu naître les avait relégués au second rang de la vie.

Après en avoir abusé inconsidérément durant des millénaires au contact de certains Archontes, ce peuple lui avait préféré une attitude rigoureusement

inverse. Il en était ainsi venu à professer, à transmettre le mépris des sens, ces derniers étant vus comme autant de portes par lesquelles la souillure envahissait l'espèce humaine. Ainsi le corps devenait-il sale par nature et le monde ne faisait dès lors que se scinder en deux parties irréconciliables.

Je le voyais bien autour de moi... Même parmi celles et ceux à qui je pouvais tenir un tel discours, rares étaient les consciences qui parvenaient à saisir puis à admettre tout ce que cela signifiait, à la fois dans leur intériorité mais aussi et d'abord dans leur corps.

«Tout ce que vous n'avez pas vécu et éprouvé jusqu'à la racine, ne cessais-je de répéter, ne prend pas vie en vous. Vous ne pouvez en accoucher pour rendre à ce monde la Lumière qu'il vous offre parce que vous-même n'en avez capté que le reflet.»

Ce fut donc une période où je résolus d'emmener avec moi de tout petits groupes de femmes et d'hommes vers Jéricho et les montagnes avoisinant la Mer de Sel. Dans le secret et le silence de minuscules abris, je leur faisais vivre l'huile et l'eau de leur être en leur enseignant comment plonger dans la vraie nature de leurs sens. Je les faisais parfois travailler seuls, parfois en couples, selon leurs couleurs d'âmes, au-delà de toute référence.

Je n'ignorais pas, bien évidemment, ce que l'on en dirait... mais pour celles et ceux que je savais aptes à supporter la “percée des voiles” des sept niveaux de la Réalité Sensorielle, c'était le juste moment pour des transmissions à opérer en vue de ce qui était à venir.

Pour chaque sens, je procédais selon trois degrés de profondeur, trois types de plongée dans des tourbillons de ressentis puis de prises de conscience et enfin d'intégration. Peu importait la chaleur, la sécheresse ou l'obscurité de telle ou telle grotte, il fallait tout oublier de ce qui n'était pas l'instant présent et sauter dans le vide⁴. Comment peut-on apprendre à voler si ce n'est face à lui?

La première phase de cette descente ascensionnelle en soi était succincte et, en tant que telle – contrairement aux deux autres – elle devait être vécue successivement au niveau de chacun des sept sens, révélés ou encore en sommeil. Elle consistait en une concentration - non crispée – sur les manifestations précises du sens lui-même, sur ce qu'il faisait éprouver et sur le plaisir puis la joie, à l'état pur, qu'il faisait spontanément surgir.

La seconde phase demandait une approche plus intime du sens en question. Il s'agissait de maintenir la concentration sur le signal invisible et ennobli reçu par l'esprit en provenance directe du sens, c'est-à-dire son reflet

magnifié, décuplé, doux à l'âme parce que plus proche de son Principe essentiel, au portail du Divin. Le corps pouvait alors manifester toutes sortes de réactions physiques.

Quant à la troisième phase de la concentration méditative, elle était une recherche d'unification avec le sens, la fusion avec son concept au Cœur du Divin. L'intention était de devenir le Sens Lui-même jusqu'à établir un pont entre ses expressions les plus denses et son Idée première dans l'Un.

En aucun cas, aucun de ces stades ne devait se concevoir comme un état à conquérir sur un territoire intérieur. Chacune de ses révélations, de ses levées de voile, ne pouvait se manifester qu'en tant que fruit d'une sorte de "tranquillité ou de sérénité dynamique".

Pour bénéficier d'une telle pratique et passer du plaisir à la joie puis à l'extase de tous les niveaux de l'être selon le fil de son escalier intérieur, il fallait d'abord accepter les unes après les autres toutes les possibles expressions du mouvement de la vie incarnée en soi. Les fonctions et les organes pouvaient tenir leur propre langage sans que la volonté puisse intervenir et sans que la pudeur ait son mot à dire. On touchait aux matériaux de la Création de la réalité humaine et les sens restitués à eux-mêmes en devenaient les clefs naturelles et donc sacrées.

Je me souviens de Bethsabée, une jeune femme au regard sombre qui avait vécu dans un des villages des plus hauts sommets de Galilée. Accusée d'être incapable de mettre un enfant au monde et, de ce fait, d'être sous l'emprise d'un esprit malfaisant, elle avait été répudiée par sa famille. Arrivée perdue et mendiante sur les bords du lac, elle s'était un jour agrippée à la Parole qu'Awoun plaçait sur mes lèvres. Ma mère, Meryem, l'avait prise en charge et elle était alors entrée dans la plus intense des métamorphoses.

– «Maître, me confia-t-elle, de retour de Jéricho alors qu'elle venait de vivre la pratique des sept voiles, Maître...»

Mais Bethsabée ne parvenait pas à trouver les mots ou plutôt n'osait pas prononcer ceux qui lui venaient et qui la submergeaient du dedans.

– «Maître... j'ai vécu des choses pour la première fois, des choses dans mon corps et je ne sais si c'est mal ou si c'est juste...»

Je devinais de quoi elle voulait me parler, de cet émoi charnel dont jusque là elle avait tout ignoré, de l'orgasme du corps de la femme et de la honte dont la culture de tout un peuple avait entouré celui-ci.

Je l'ai regardée puis je l'ai prise à part sur le bord du sentier tandis que les autres continuaient à marcher, poussant un ou deux ânes devant eux, dans la

poussière et la chaleur.

– «Écoute Bethsabée, ai-je fait, commence par ôter de ta tête toute idée de mal... Ensuite, comprends bien le sens de cette question que je te pose maintenant: Que crois-tu que cherchent tous ceux qui consacrent leur vie au Divin? Que crois-tu qu'ils cherchent dans le contact avec l'Éternité? Un océan de privations et de tristesse?

Ce que tu as vécu dans ta chair n'a duré que quelques brefs instants à son apogée, n'est-ce pas? Eh bien sache, ma sœur, que ceux qui parviennent à s'unir à l'Absolu dans leurs prières et leurs méditations vivent *en permanence* le plus intense déploiement de tels instants au niveau de leur esprit. Ils en prolongent l'extase et tout leur être exulte alors dans les bras de l'Infini.

Ainsi, vois-tu, la nature charnelle qui nous est donnée peut se faire le tremplin de notre nature en Esprit. L'une est le prolongement de l'autre et réciproquement; elles ne se combattent que dans les mondes de l'Ignorance... Et, le nôtre, présentement, en est un, en attente de guérison. Alors, bénis ces instants que tu as vécus car ils ne sont que les prémisses, pauvres et fugaces, de ce qui est ton héritage en Esprit.

L'Amour n'est pas simplement plaisir, pas simplement joie... Son développement se nomme Extase, Fusion et Félicité. Veux-tu plus que tout L'approcher et Le vivre?»

– «Oui, Rabbi» murmura Bethsabée, les yeux embués de larmes et incapables de se détacher des miens.

– «Eh bien, ai-je repris, fais tienne cette vérité: L'Amour n'est jamais donné ni pris; il faut apprendre à le reconnaître, à l'apprivoiser patiemment, à le recueillir, à le démultiplier pour enfin le re-semer. Alors seulement tu vivras ce qu'il signifie dans toute sa vastitude.»

Bethsabée, je crois, n'a jamais oublié ces quelques paroles qui se voulaient libératrices offertes quelque part sur le bord du chemin entre Jéricho et Migdel.

À l'image de Myriam, celle que j'appelais toujours ma Bien-Aimée, elle fut l'une des premières femmes après mon départ, à oser enseigner, parfois au péril de sa vie, la grandeur du temple qu'est le corps humain.

Comme celle de quelques autres femmes, dont Myriam et Shlomit, sa voix a été bridée, cadencée, étouffée sous des siècles de discours patriarcaux.

Les voix de quelques hommes, bien sûr, se joignirent à la sienne, aux leurs... Celles, entre autres, de mon frère Jacob⁵, de Simon, de Taddée et sans nul doute de Jean, le “ressuscité” de Béthanie.

Ils avaient tous compris que le sexe n'était pas là que pour donner chair à la chair, qu'il pouvait et *devait* être autre chose que l'expression d'une énergie perverse, exclusivement horizontale et serpentine au bas sens du terme.

Jamais ils n'ont omis de dire que j'avais aussi œuvré à ce niveau-là puisque la puissance qui s'y cache depuis l'origine est essentielle et qu'elle représente une clef noble pour qui cherche à unir l'Intelligence du Corps à celles du Cœur et de l'Esprit.

Je me souviens de cette époque de ma vie comme d'un temps d'accélération des prises de conscience chez celles et ceux qui constituaient déjà de façon évidente une véritable foyer ardent autour de moi. Myriam prit elle-même davantage de place dans ce mouvement d'ouverture et de chamboulement des valeurs. Je l'enseignais à part quant aux lois subtiles qui régissent le corps humain et son cosmos interne.⁶

Je me souviens aussi de son émerveillement face à de tels horizons. La découverte des secrets de la circulation des énergies dans l'organisme humain alimentait sa propre quête dans la compréhension de l'âme des végétaux puis de l'élaboration d'huiles pour onctions. C'est en ce temps-là qu'elle s'est promis de pénétrer le mystère par lequel l'huile et l'eau pourraient s'unir afin de donner naissance à ce qui, pour elle, serait un baume suprême, celui qu'elle appellerait "l'Eau d'Éther".⁷

Je l'ai nourrie sans compter en ce sens, déversant cycliquement en elle, durant notre sommeil, autant d'images archétypales qu'elle pouvait en assimiler. Elle devenait telle une coupe qui, de temps à autre, débordait jusqu'à la faire redevenir alors simple femme parmi les femmes, avec ses fragilités, l'espace de quelques jours. Toute maturation est une lente ascension; elle réclame ses moments de pause car il en va de la conscience comme du corps sitôt que l'un et l'autre prennent de l'altitude.

Oui, c'était une période où tout se précipitait, se structurait, prenait sa vraie place et par conséquent se dévoilait dans sa vérité... Et ceux qui s'économisaient s'éloignaient d'eux-mêmes de la famille à laquelle ils s'étaient pour un temps greffés.

Jean, ainsi que je m'y attendais, poussa plus loin la métamorphose qu'il avait entreprise. Il perdait d'autres écailles et dénudait son cœur. Il y eut une journée où, dans le petit jardin aux herbes de la maison de Myriam, à Migdel, il éprouva le besoin de se libérer auprès de moi d'un fardeau devenu trop pesant. Depuis longtemps, j'avais attendu ce moment de sa part. Il était vital.

– «Maître... me confia-t-il la voix tremblante tout en prenant sa tête entre ses mains, il faut que je te parle... Tu nous as trop enseigné à propos de la femme en l'homme et de l'homme en la femme et de leur nécessité de s'avouer présents l'un en l'autre pour que je continue à taire ce qui est en moi et qui m'a toujours fait souffrir.»

Je l'ai emmené s'asseoir sur un muret près des grenadiers. Myriam s'affairait à l'entretien de quelques plantes en compagnie de la vieille Esther et de Marcus tandis que les autres étaient au village.

– «Maître... a repris Jean... Pardonne-moi... Aussi loin que remontent mes souvenirs, je dois te dire que mon cœur a toujours été plus touché par la proximité des hommes que par celle des femmes. Je devrais même ajouter... ému. Et... tout autant mon corps que mon cœur. C'est comme quelque chose que je ne peux expliquer et qui dérange, qui trouble cet équilibre, cette harmonie que tu nous enseignes. Je n'ai jamais rien tenté ni vécu dans ma chair à ce propos mais l'attrance que mon âme éprouve parfois... Aide-moi! Tu me comprends, n'est-ce pas?»

– «Mon frère, ai-je fait, crois-tu m'apprendre là quelque chose? Ce que tu me livres ici, je l'ai toujours su, je l'ai toujours lu en toi. Tu es transparent, Jean... Tu pourrais essayer de tricher que tu ne parviendrais pas à le faire.

Je sais... On ne parle pas de ces choses en ces contrées où nous vivons. La lapidation ou le bannissement pourraient ne pas être loin. Alors ceux qui, comme toi, éprouvent de tels sentiments envers un être du même sexe étouffent tout en eux et s'étouffent eux-mêmes dans une sorte de prison dont seule la mort, pensent-ils, pourra les délivrer.

Mais, en réalité, la mort ne délivre de rien de ce qui n'est pas résolu du temps de ce que l'on nomme la vie. Celui qui part avec un poison - vrai ou imaginaire - dans son sac en franchit le seuil avec ce même poison qui perdure dans sa mémoire.

Alors, je te le demande, cesse de croire que ce que tu éprouves constitue une faute, un venin pour ton âme. Où se situe la faute, dis-moi, dans ce que tu vis? La faute n'existe pas... C'est toi seul qui lui donne existence à chaque fois que tu accordes foi aux réflexes de ce monde et que tu leur donnes prise sur ton cœur.

Au regard de l'Éternel, seul l'amour éprouvé et l'amour donné comptent à partir de l'instant où ils sont vrais et non pas composés. Le jugement humain n'a pas sa place dans ce regard parce qu'il appartient aux rêves qui, les uns

après les autres, façonnent les sociétés de ce monde. Tous passeront tandis que l'amour perdurera car, n'ayant pas été créé, il ne peut mourir.»

– «L'amour n'est pas une création de l'Éternel?»

– «Non... puisqu'il est Son Essence, puisqu'il est Lui...»

– «Mais... cela ne me dit pas pourquoi je suis ainsi...»

– «Tu es ainsi, mon frère, parce que l'âme qui anime tout ce qui *est* doit tout vivre de ce qui peut se penser, exister et être. Toutes les expériences contenues dans l'Onde du Vivant doivent être visitées un jour ou l'autre dans l'Infini. Toutes! Chaque vie est une initiation, vois-tu, et la conscience de l'être, à son sommet, se moque des morales.

Le Sans-Nom, tu dois le comprendre, ignore tout de celles-ci. Il est au-delà, Il est au cœur exact de tout ce qui fait que la Vie grandit et se dilate dans le plus infime de ses méandres... et de ses impasses. De vie en vie, tous les hommes et toutes les femmes courent après ce qui leur manque, cette partie d'eux-mêmes qui les complétera. Au sein de notre esprit, nous sommes tous homme et femme à part égale et c'est ce souvenir qui nous habite...»

– «Maître... les Grecs affirment qu'il y a cependant trois sortes d'esprits, ceux qui sont homme-femme, ceux qui sont femme-femme et enfin ceux qui sont homme-homme. Le mien ne serait-il pas l'un de ceux-là?»

En posant cette question, le visage de Jean changea d'expression. Son regard s'est mis à pétiller comme pour me rappeler qu'il avait étudié et qu'il tenait peut-être la réponse que je ne lui avais pas encore donnée.

J'ai posé ma main sur son cœur.

– «Laisse les hypothèses de la philosophie. Je ne suis pas philosophe... Ce n'est pas moi qui place l'entièreté de mes parolessur ma langue. L'attirance de l'homme envers l'homme et de la femme envers la femme n'est aucunement la conséquence de ce que supposent les Grecs. Il est la marque d'un vide, un vide souvent créé par la non concordance entre les aspirations de l'âme et les dispositions du corps.

Ainsi le Vivant, dans la multitude de ses desseins, peut attribuer un corps d'homme à une âme féminine et inversement.»

– «Me vois-tu de cette façon?»

– «Non... mais il fut un temps où ton âme d'homme a visité le mépris envers ses semblables, mâles. C'était il y a fort long-temps en vérité, mais ce souvenir survit en toi telle une cicatrice que, depuis plusieurs vies, tu tentes de gommer tout en te réprimant et en entretenant l'idée d'une faute.

Tu as voulu savoir, Jean... Et maintenant tu sais, parce que tu as la force de regarder...»

Sous les grenadiers, j'ai vu Jean se replier un moment sur lui-même. Puis enfin, il s'est redressé, les yeux rougis par des larmes contenues.

– «Comment tout cela se peut-il?» bredouilla-t-il alors.

– «Je te l'ai dit, en ce monde vous êtes tous incomplets et, de ce fait, vous cherchez éperdument ce qui pourrait vous parfaire... Mais l'histoire de toutes les âmes est sinueuse. La ligne droite n'existe pas car, sache-le, tout est courbe dans l'Univers. *La rondeur est une douceur, une tendresse qui évoque le Divin et suggère la complétude du cercle.*

– «Incomplets... Oui... mais toi tu ne l'es pas!»

– «Je l'ai été, mon frère, jusqu'à ce que j'absorbe en mon être la courbe de l'Univers. Et c'est pour *la Parole de Cela* que je suis parmi vous...»

¹ Voir “De mémoire d’Essénien”, du même auteur. «Sachez qu’il aura toujours soif, celui qui ne veut pas être une source.»

² On pense ici à la célèbre et suggestive danse des sept voiles qu’une tradition attribue à Salomé - fille d’Hérode Antipas - avant la décapitation de Yo Hanan, Jean le Baptiste.

³ Voir au chapitre XVII.

⁴ Se référer, pour exemple, au chapitre VII (La chambre nuptiale) du “Testament des trois Marie”, du même auteur.

⁵ Pour rappel, Jacob correspond, dans la Tradition, à l’apôtre Jacques, auquel on attribue un *Livre secret* relié à la pensée gnostique, tout comme l’est *L’évangile de Marie-Madeleine*.

⁶ Voir le chapitre XXII du Ier tome du présent ouvrage.

⁷ Se rapporter à *Chemins de ce temps-là*, du même auteur, livre II, chapitre 2.

Chapitre XX

Partout à la fois...

Et puis vint ce fameux jour où, une fois de plus, non loin des rives du lac, une foule nombreuse venue d'un peu partouts'est rassemblée devant moi dans l'espoir de récolter sans doute un peu plus d'espérance. Elle prenait conscience de son besoin de respirer différemment l'air de son quotidien.

Nous étions sur les hauteurs de ce lieu qui porte, deux mille années plus tard, le nom de Tabgha. Était-ce en hiver ou en été? Comment se soucier des saisons lorsqu'on n'en a qu'une seule dans le cœur?

Ils étaient tous là sur l'herbe, tous ceux dont je connaissais le nom, les sourires et les pleurs et tous ceux, aux visages plus discrets, qui avaient confusément entendu une sorte d'appel, souvent sans savoir pourquoi. Pour ces derniers, j'étais toujours et encore "le grand rabbi en blanc" qui faisait des prodiges et qui disait de belles choses pas toujours faciles à comprendre. J'étais aussi celui dont on racontait qu'il pouvait aussi bien parler avec les Romains qu'avec les Zélotes, les Sadducéens et même certains Pharisiens de passage. Une énigme...

L'assemblée n'en finissait pas de grossir... Marcus, le fils de Myriam, avait dénombré plus de cinq cents hommes et femmes.

– «Rabbi, dis-moi, pourquoi sont-ils venus si nombreux aujourd'hui?»

– «Parce que je les ai appelés...»

Et c'était vrai. L'avant-veille, mon cœur s'était soudainement expansé. Awoun en avait débordé comme rarement et Élohim Lui-même semblait m'accompagner à chaque pas que je faisais... Il y avait des moments privilégiés où tout semblait vouloir, plus que d'habitude, repousser toutes les limites pour faire exploser les consciences. J'avais pressenti l'un d'eux, ordonnant dès lors chaque élément autour de moi afin que la Puissance d'Éternité balaie tout sur Son passage et interpelle les cœurs, les vrais cœurs... pas ceux dont les labyrinthes mentaux empruntent l'apparence.

J'avais demandé aux pêcheurs et à quelques autres de la nourriture à distribuer en abondance parce que j'avais l'intention de parler longtemps et aussi d'inviter à prier. Je savais bien, toutefois, qu'il n'y en aurait jamais suffisamment et que c'était parfait ainsi pour ce que la Vie avait l'intention d'exprimer à travers moi.

Pierre et ses semblables en "profitèrent" pour se disputer. En effet, comme pour leur montrer leurs propres limites, leur pêche avait été mauvaise¹. Quant

au pain à partager, «il aurait fallu s'en soucier bien plus longtemps à l'avance», fit remarquer Jacob d'un air dépité. Quelques dizaines ne pouvaient suffire. Même les oliviers manquaient sur le flanc de la colline car davantage d'ombre eût été la bienvenue...

Mais j'aimais pousser un peu les corps, les attentes et, pour tout dire, les patiences. Lorsqu'on veut aller loin avec des êtres humains, les révéler à eux-mêmes et les aider à se forger, il est toujours bon de passer leur âme au tamis de leur volonté... Et je me projetais loin, pour ces âmes, très loin devant elles afin de leur dessiner une vraie trajectoire.

Bien sûr, je n'aimais pas voir les hommes et les femmes peiner, que ce soit sous le soleil, la pluie ou le vent mais, pour l'avoir moi-même éprouvé, je savais que les belles choses de notre vie se gravent souvent mieux dans des circonstances qui demandent un effort de détermination.

Il y avait aussi des enfants, bien sûr, au cœur de cette foule qui était venue m'écouter. Partout où j'allais, il y en avait d'ailleurs de plus en plus, avec leurs parents mais également seuls.

Parmi ces derniers, j'en ai reconnu un, ce jour-là. Il se nommait Galvius. C'était un jeune Romain d'une douzaine d'années dont le père était momentanément au service de Pilate, en tant que sculpteur, et qui vivait à Tibériade.

Dès mon arrivée sur les bords du lac de Kinnereth, trois années auparavant, j'avais rapidement remarqué sa candeur et sa naturelle attirance pour les vérités de l'Esprit. Dès qu'il le pouvait, il fuyait les turbulences de Tibériade et allait recueillir mes paroles du côté de Caphernaüm.

La transparence de son âme ne m'échappait pas et, souvent, je l'apercevais se faufilant au premier rang de ceux qui m'écoutaient. Meryem aussi l'avait remarqué et aimait lui parler pour la fraîcheur de ses questionnements. Fidèle au rendez-vous, il était donc encore présent lorsque, ce jour-là, après avoir longuement enseigné et prié, j'ai annoncé le moment de partager les poissons et les pains.

Le récit de cet événement a traversé le temps mais qui s'est seulement penché sur sa véritable nature et sur le sens que j'espérais alors lui donner? Il a été dit que c'était pour établir une preuve de plus de ma "Divinité".

C'est pourtant une erreur, une affirmation qui n'a fait que creuser plus profondément encore la faille existant déjà entre l'humain et le Divin.

Une erreur qui affirmait que la Puissance Créatrice était bel et bien extérieure à Sa Création et que j'étais le Fils unique d'un Père qui s'était

projeté sur Terre à travers moi.

Une erreur fondamentale, oui... à l'opposé de ce que j'ai toujours tenté d'enseigner en rappelant à l'humanité sa part de Divin et sa possibilité de pleine réintégration au sein de Celui-ci. Fils *unique* d'un Père Céleste? Certainement pas...

Ce que j'ai accompli ce jour-là, tous les hommes et toutes les femmes ont aussi la capacité d'en devenir les auteurs. Une vérité négligée, oubliée et qui est pourtant annonciatrice de la plus infinie des promesses.

Mais hormis quelques proches - et probablement le petit Galvius - qui était capable de le comprendre jusque dans ses viscères?

Lorsqu'il était question de transcender les lois communes de ce monde et d'accomplir des prodiges, le discours de chacun était «Il le peut!» tandis que le mien se révélait de l'ordre du «Vous le pouvez!»

Quelle était donc cette maladie dont l'humanité était atteinte? Qu'attendait cette dernière pour reconquérir ou plutôt réapprivoiser sa Mémoire? Entre conscience et inconscience n'était-il question que de quelques dizaines de millions d'années de vie illusoire? J'avais la réponse à tout cela, pourtant quelque chose en moi formulait malgré tout de telles interrogations. Sans doute par une descente compassionnelle dans le désarroi humain.

Pour ma part, tandis que j'observais celles et ceux qui venaient à ma rencontre, une chose était certaine: je m'étais promis de construire des ponts dans l'Invisible et au-dessus du labyrinthe de la Maya afin de réduire puis de pulvériser leur asservissement au Temps. Pour qui l'a décidé un jour de secousse, le Temps se rétracte ou s'expanse. Il peut même s'enjamber...

Vint donc le moment où il fallut songer à manger... J'ai vu la mine déconfite de Pierre, d'André, de Barthélemy et de plusieurs autres lorsqu'ils amenèrent devant moi, sur l'herbe, leurs paniers si pauvres en victuailles en regard de l'importance de notre nombre.

Je me souviendrai toujours de Meryem à cet instant-là. Il y avait un sourire dans ses yeux. Elle avait déjà tout compris de ce qui allait se passer.

– «Rabbi, fit Jacob en se penchant vers moi, tu vois bien...»

Mais j'ai placé deux de mes doigts sur sa bouche afin qu'il ne dise rien de plus.

Alors, sans attendre, j'ai plongé la main dans le panier qui contenait les pains et j'ai aussitôt commencé à prendre ceux-ci les uns après les autres pour les faire circuler parmi la foule.

Aujourd'hui encore, j'ai en mémoire le bonheur éprouvé dans l'accomplissement de ces gestes de partage. Comment suggérer une telle sensation? Mon âme était là, dans ma chair, mais un éclat de mon esprit y scintillait d'une façon particulière, inhabituelle...

Ainsi donc, tout ce que j'avais demandé à la Présence qui fusionnait avec mon cœur s'est-il mis en place de lui-même. Simple et naturelle expression de ce qui devait être.

Lorsque le panier fut vidé des deux tiers de son contenu, sans m'interroger davantage, j'ai continué à en saisir les petits pains ronds et plats afin de poursuivre le partage mais, à chaque fois que j'en prenais un, celui-ci paraissait aussitôt se dédoubler² sous ma main. Cela se passait comme si j'ôtai la pelure d'un fruit et que cette dernière réapparaissait instantanément, donnant naissance à un autre fruit identique au premier.

Oh! Je peux dire qu'il était doux de sentir l'entière de mon être en contact si direct avec ce que j'appelais "les Greniers du Soleil". Même si je n'ai pas souri tandis que tout cela s'accomplissait, j'étais profondément en joie.

Non seulement chacun eut-il ainsi son pain mais, lorsque la distribution fut achevée, il en restait encore dans le panier.

À côté de moi, j'ai senti Myriam trembler. Je l'ai regardée... Elle avait les deux mains posées sur le cœur.

– «Rabouni... a-t-elle murmuré pour se décharger d'un trop plein d'émotion, Rabouni... Comment cela se peut-il? C'est cela l'Infini?»

– «Myriam, retiens ceci jusque dans ta chair: Tout ce qui existe et qui prend apparence en ce monde peut se dupliquer encore et encore dans sa forme. Sans limites... Pour y parvenir, il faut apprendre à en saisir le moule dans l'Invisible. En vérité, ces pains que tu vois naître sous ma main n'ont jamais connu la chaleur d'un four car leur farine n'a jamais été moulue tout comme leur pâte n'a jamais été pétrie. Ils sont les offrandes de la matrice de notre Mère la Terre, une matrice dont la fonction est d'engendrer les formes et les substances denses. Ils ne sont qu'une expression parmi d'autres de l'Illusion dans laquelle nous vivons tous.»

Et puis ce fut au tour des poissons d'être distribués. Et comme il y en avait également assez peu, j'ai aussitôt renouvelé ma demande à l'Éternel, à la Vie, à tout *Ce* qui en réalité ne pourra jamais porter de nom mais qui nous enveloppe pourtant.

Une fois encore, il ne pouvait exister l'ombre d'un doute en moi. Ainsi fallait-il que les poissons fussent également innombrables et jaillissent de leurs *pré-formes* sans jamais avoir vécu dans un lac ou ailleurs, ni même été pêchés.

Je dois dire que c'est seulement lorsque ceux-ci se sont mis à circuler à profusion parmi la foule assise sur l'herbe ou dans la caillasse que chacun commença à vraiment réaliser ce qui se passait. On aurait pu croire que la plupart sortaient d'un état d'incrédulité ou d'apathie. Alors, il y eut une explosion d'enthousiasme irréprensible au cœur de laquelle, ne sachant que faire sinon imiter Jean et Myriam, beaucoup sont venus poser leur front sur mes pieds.

Je les ai laissés faire ainsi que j'avais accepté d'en prendre l'habitude puisque ce n'était pas moi en tant que tel, Jeshua, qui recevait un semblable hommage.

Enfin, peu à peu, un profond silence s'est installé tandis que, deci-delà, quelques-uns commençaient à allumer des petits feux de branchages.

Awoun m'avait aidé à construire un temple de plus en pleine nature, sans autres murs ni toit que ceux proposés par des oliviers sous un ciel clément. Je l'en ai remercié...

Lorsque le poisson eût été grillé, le repas fut consommé à voix basse, non pas parce que la demande en avait été faite mais bien parce qu'il y avait une joie sacrée et indicible qui planait sur les lieux. Et, en vérité je crois, c'était la seule façon de la traduire sans la disperser.

Peu avant que nous nous séparions en cette fin de journée-là, j'ai aperçu Yacouba quelque part. Elle avait l'air si troublée qu'elle en paraissait perdue, n'entendant même plus les mots de Shlomit. De façon urgente, elle avait besoin d'une sorte de point d'arrimage.

– «Attends, petite femme, lui ai-je fait en comprenant qu'elle cherchait à s'accrocher à des explications qui viendraient de ma part. Attends un peu car il n'est pas toujours nécessaire de parler...»

Sur ce, je lui ai simplement pris les mains et, après les avoir mises l'une contre l'autre, je les ai doucement approchées de ma poitrine. Le temps d'un éclair, celui d'une intention précise et d'une image spontanée... et trois petites olives sont venues se former entre ses paumes. Je les voulais telle une ancre à lancer dans son océan, pour son corps, son âme et son esprit. C'était mon présent à sa réalité de cette vie-là, un rappel qui la suivrait tout au long de son chemin.

«Comment cela se peut-il? m’aurait à nouveau demandé Myriam, si elle avait été témoin de la scène. Comment?»

«La réponse à l’énigme sera toujours la même, lui aurais-je alors répondu. Il y a, vois-tu, la multitude des savoirs, l’unité de la Connaissance mais, au-delà de tout cela, il y a surtout l’alignement de l’être avec la Conscience de la Vie... et c’est ce qui génère ce qu’on dit être un miracle.»

Et j’aurais enfin ajouté: «Qui est prêt à prendre conscience de ce que cela signifie et implique? ... À commencer parmi ceux que l’on dit “intelligents”!»

Le récit de la multiplication des pains et des poissons fit inévitablement le tour de la Galilée, de la Judée et de la Samarie aussi vite qu’un coursier romain. Beaucoup de Gadaréens aussi apprirent la nouvelle et entreprirent de ce fait le déplacement jusqu’à Caphernaüm. C’était là, en effet, que je finissais par donner la plupart de mes enseignements, au grand mécontentement des prêtres de la synagogue et d’un groupe de Pharisiens accrochés à la Torah.

Bravant leurs imprécations, j’avais tenté à deux ou trois reprises de commenter les Écritures devant eux... Ils m’avaient observé dans ma façon de dérouler les Textes, puis m’avaient écouté.

Mais si leurs yeux avaient épié le moindre de mes gestes cependant que leurs oreilles s’étaient déployées, leurs cœurs s’étaient montrés résolument fermés à ma perception des antiques Paroles.

Je n’étais définitivement pour eux qu’un impie, un imposteur, et ma compréhension des Écritures ne pouvait être que sacrilège puisqu’elle invitait à l’ouverture tout en faisant jaillir des questions poignantes jusqu’au sein même des anciennes réponses déjà toutes fabriquées.

Parmi eux et quelques Sadducéens, j’en percevais évidemment qui se laissaient troubler par mes commentaires en haut de la petite estrade de pierre que l’on m’accordait alors. Les lumières de leurs âmes me l’avouaient. Jamais, pourtant, leur trouble ne les a poussés à oser un mouvement ou à prononcer un mot en accord avec l’un des miens. Le jugement de leurs semblables se montrait plus fort que tout.

Qu’on ne s’imagine cependant pas que je les ai honnis ainsi que certains textes l’ont fait croire. Même s’il m’arrivait de les contredire avec véhémence, j’étais en paix avec eux dans mon cœur.

En fait, c’était essentiellement notre perception du Divin qui différait profondément. Ils faisaient de cette ineffable Présence que l’on appelle

communément Dieu un être au sens premier et général du terme, capable de jugements, de colères, de punitions comme de récompenses et dont les décisions pouvaient parfois ressembler à des dictats arbitraires et cruels. Il était Lui, Adonaï... et nous n'étions que nous, créatures à jamais immergées dans la Faute et l'incomplétude, destinées à ne pouvoir vivre que dans Sa périphérie.

Les Textes avaient bien sûr plusieurs niveaux de lecture, il y avait une infinité de subtilités à décoder dans le schéma de la Création qui plaçait l'humain face au Divin et on pouvait certes y trouver quelques fragments d'espoir mais... Mais il y avait toujours dans ce fameux "mais", l'ombre d'une irréparable fracture entre Dieu et la race des hommes.

C'était avant tout face à cela que je réagissais parce que j'étais venu au monde avec la certitude et la connaissance du fait que nous étions tous de la même famille et que nous participions - consciemment ou non - de la Réalité suprême de l'Éternel.

«Adonaï, Sabaoth, le Tout-Puissant, peu importe le nom qui sonne le mieux à votre cœur ou que vous refusez de Lui donner, leur répétais-je à chaque rencontre, Le Divin est avant tout un "État de la Conscience" en même temps qu'un "Espace de Conscience" et nous sommes tous destinés à en trouver la Porte d'accès en nous.»

Évidemment, ils ne m'entendaient pas parce que leur forteresse en eût été ébranlée... Sauf exception.

Lors de l'un de ses passages sur les bords du lac en compagnie de mon oncle Yussaf, Nicodème m'avait dit un soir, à l'heure des confidences:

– «Lorsque j'ai commencé à percevoir *Ce* qui t'habite, Rabbi, ma force a été dans l'acceptation de la fragilité de mon petit univers de certitudes figées, prises dans les glaces de ma tête. Elle s'est révélée devant le spectacle de mes faiblesses, de mes inconsistances au cœur du rôle pré-écrit que j'interprétais sans réellement savoir pourquoi...»

Lorsqu'il eut terminé de se confier ainsi, j'ai su que Nicodème avait touché l'essentiel de ce qui permet à tout être d'entamer sa vraie métamorphose libératrice. Cet essentiel, je le nomme "le courage de l'humilité". C'est par lui et grâce à la lucidité qui l'accompagne que ce qu'on définit aujourd'hui, deux millénaires plus tard, comme un "déconditionnement" peut s'opérer.

Je lui avais alors répondu:

– «Si un homme vient au monde avec un «Je sais», qu’il grandit avec celui-ci puis meurt enfin tout en continuant à s’y accrocher, que penser de sa vie sinon qu’elle a été un sommeil? Alors, puisses-tu être béni, mon frère, pour avoir osé t’extraire du cercle frileux des dormeurs.»

– «Mais pourquoi donc dort-on ainsi? Peux-tu me le dire? Oui. pourquoi?»

– «On dort de ce type de sommeil tout simplement par peur de découvrir la “trop grande splendeur” qui nous tendrait les bras en cas de réveil.»

– «Peur de se réveiller?»

– «Peur du spectacle de l’errance en arrière de soi... car une telle vision dénoncerait un vieil et indésirable Orgueil.»

Il y avait alors plus de trois années et demie que mon retour était effectif et que je bousculais tout ce qui pouvait l’être.

De temps à autre, lors de nos moments de repos à flanc de colline ou allongés près du tapis bleu d’un champ de lin, certains de ceux qui m’accompagnaient ici et là se hasardaient à me questionner sur des événements auxquels ils n’avaient pu assister. C’était pour eux l’occasion de prendre des notes, parfois sur des morceaux de poterie lorsqu’il n’y avait rien d’autre. Les feuilles de palme étaient coûteuses...

À vrai dire, je n’affectionnais pas beaucoup regarder en arrière, par dessus mon épaule, mais quand je voyais l’amour et la soif de vérité qui se dégageaient des uns et des autres, je finissais toujours par me plier à l’exercice, surtout si le souvenir pouvait se faire porteur d’enseignement.

C’est ce qui me poussa un jour à évoquer la véritable visite que j’avais voulu entreprendre au village de mes jeunes années car, même si je n’y avais que très peu vécu, c’était une sorte de pèlerinage qu’il avait fallu que j’accomplisse... Un pèlerinage empreint d’une certaine tristesse parce que mon cœur y avait constaté l’effilochement du si bel idéal qui avait été celui des Communautés villageoises du peuple d’Essania³.

Après des générations d’enthousiasme et d’accueil qui avaient connu leur zénith peu avant le départ de mon père, Yussaf, le déclin s’était annoncé, laissant libre cours aux expressions de la méfiance et de la fermeture. C’était au nombre des raisons qui avaient progressivement poussé Meryem vers les rives du lac.

Il en va ainsi de tout, naissance, croissance, apogée, essoufflement puis désintégration... parfois lente comme l’agonie d’un être humain qui s’accroche...

«Seul le Souffle qui n'est pas né, avais-je alors enseigné, échappe à une telle loi puisque Celui-ci ne vit pas mais *est* la Vie, en Lui-même et en Elle-même.»

On m'a demandé si j'avais éprouvé quelque peine en descendant sous une volée de pierres le petit sentier tortueux qui reliait le village à la route menant vers Joppé. Oui, bien sûr, et je me suis autorisé à la vivre sans rien en laisser transpirer puisque, cette peine, j'étais allé la chercher de mon plein gré.

Nul ne s'est cependant enquis de ce que vivait Myriam qui, ce soir-là, se tenait blottie contre moi alors que nous étions quelques-uns à nous être regroupés autour d'un feu, à manger du fenouil et du pain d'orge.

Plus que n'importe qui, pourtant, ma Bien-Aimée avait l'âme en peine et en révolte silencieuse. Les ailes sont toujours souffrantes lorsque, plus que d'habitude, il arrive qu'on les sente pousser à partir du centre de la poitrine.

Uniquement centré sur lui-même, je me souviens que l'un de mes plus proches disciples - peu importe lequel - est parti dans une longue diatribe contre ceux qui, selon lui, ne comprenaient rien à rien et surtout demeuraient aveugles et sourds à *Ce* qui s'exprimait à travers moi. Il s'en prenait à ceux qu'il appelait "les autres", c'est-à-dire à l'humanité entière.

Je l'ai laissé dire jusqu'au bout... Il en avait besoin pour étancher sa propre peine et puis... sans le savoir il me tendait la main afin qu'en rebondissant sur ses mots, j'offre à tous ma Parole.

– «Je vois la plaie qui est tienne, mon frère; cependant, toi comme vous tous ici présents, tous répétez toujours sur le ton de l'accusation: «Les autres... les autres...». Mais avez-vous seulement compris que vous aussi vous êtes "les autres" aux yeux "des autres"?

Alors, je te le demande et je vous le demande au nom de notre Père à tous, cessez de vous croire le centre autour duquel tout doit s'ordonner. De la même façon, face à tel ou tel événement, vous ne cessez de dire: «Ce n'est pas ma faute, c'est la Vie qui l'a voulu ainsi...». Mais avez-vous une idée de ce qu'est la Vie? "Les autres", encore une fois? Et vous des victimes? Chacun a la part qui lui revient.»

Et comme nul ne disait plus mot devant la fermeté de mes paroles, la Force tendre d'Awoun qui s'écoulait du coin de mes yeux m'a suggéré d'inviter chacun à méditer.

– «Voici pour nourrir la compassion, mes amis... Sans doute aujourd'hui comme chaque jour avez-vous croisé un homme ou une femme dont le visage ou la lumière intérieure vous a semblé disharmonieux, disgracieux à maints

égards. Eh bien, fermez les paupières sur son souvenir en vous et cherchez à faire naître dans votre âme ses traits idéaux, sa grâce essentielle, celle qui l'attend quelque part.

Ce n'est pas un exercice que je vous demande là, c'est une offrande... non seulement à celui ou celle qui vous semble être cet "autre" que vous n'avez pas aimé mais aussi à vous-même dans l'apprentissage de l'Amour.»

Après le miracle du pain et des poissons, mon oncle Yussaf vint à notre rencontre en Galilée. À dire vrai, il n'a pas été facile pour lui de nous trouver. Nous étions partout à la fois... Je me déplaçais tellement vite avec le groupe sans cesse grandissant de ceux qui m'emboîtaient le pas à travers les collines rocailleuses et les vallons! Nous n'étions pas plutôt à un endroit que déjà le suivant était envisagé avec d'autres guérisons à accomplir et de nouvelles petites histoires enseignantes à semer à tous vents.

Je venais de guérir quatre lépreux réfugiés sous un abri de terre et de paille à l'écart de Gennésareth lorsque Yussaf - qui voyageait sur un cheval - nous a finalement rejoints. Il était porteur d'un somptueux présent: une robe de lin sans couture du plus beau fil qui soit, confectionnée selon un art secret connu de quelques tisserands d'exception. Elle lui avait été remise à mon intention par deux hommes au teint fortement basané et à la chevelure d'ébène qui s'étaient présentés à lui au nom de la Fraternité d'Héliopolis, celle-là même qui avait préparé mon séjour dans la pyramide, quelques années auparavant.

J'ai toujours le souvenir de l'instant où il l'a déposée, pliée en trois, dans mes mains. C'était une œuvre d'art très simple d'apparence mais en même temps totalement imprégnée de lumière. Le fruit d'un amour dévotionnel et d'une infinie patience.

Je l'ai aussitôt revêtue, emporté par une rare vague d'intériorité. Au-delà du cadeau de "Ceux d'Héliopolis", j'y voyais un signe d'Élohim.

Je n'ai fait aucun commentaire à Yussaf... Mon front s'est simplement posé lentement sur le sien. Pour lui comme pour moi, c'était beaucoup plus éloquent que quelques mots et davantage conforme à notre façon d'être.

Que devais-je comprendre d'un tel présent? Probablement rien d'autre que la marque de gratuité d'un geste venu du cœur. On pouvait évoquer la pureté de l'énergie qui y était enclose, bien sûr... Mais c'était plus subtil que cela; je sentais que sa présence sur ma peau se doublait d'une empreinte sur mon âme et annonçait mon entrée dans une autre phase de la mission de Sananda en moi.

C'était peu avant l'événement qui a marqué à jamais notre arrivée dans le minuscule village de Naïm, non loin du Mont Thabor...

Au détour d'un chemin, en découvrant ses maisonnettes de pierres badigeonnées de blanc, un chant, ou plutôt une litanie, est montée jusqu'à nos oreilles.

Une cinquantaine de silhouettes humaines avançaient à pas mesurés dans notre direction. À leur tête, quatre hommes portaient sur leurs épaules un brancard sur lequel on pouvait deviner un corps allongé. Immédiatement derrière eux, en avant de ceux qui marchaient, j'ai distingué aisément quatre ou cinq femmes qui pleuraient. Il n'était pas difficile de comprendre ce qui se passait.

Quelques pas de plus... et j'ai brusquement senti un souffle fiévreux se plaquer contre mon corps. Je me suis arrêté... puis j'ai signifié à chacun derrière moi d'en faire autant. Une deuxième fois alors, le même souffle s'est manifesté mais pour s'effondrer bientôt à la hauteur de mes genoux. Il se dégageait de son invisible présence une odeur de camphre. Elle était si prégnante que je me suis appuyé sur elle pour chercher son origine dans la lumière du jour afin d'en écarter le voile.

Devant moi, agenouillé sur le sol, il y avait un jeune homme vêtu d'une humble tunique couleur de terre. Il avait l'air désesparé et n'était plus qu'un immense regard, une interrogation totale.

– «Que fais-tu? lui ai-je aussitôt demandé au-dedans de moi. Que fais-tu et qui es-tu?»

– «Je ne sais pas... Je ne me souviens que du toit sur lequel j'étais et de ma tête venant heurter une pierre. Je n'ai rien fait. Je m'appelle Anaël... J'ai vu ton Soleil... Dis-moi que la vie n'est pas sortie de moi!»

– «La mort existe-t-elle pour celui qui s'interroge tout en regardant le Soleil? Si tu ne la penses pas, Anaël, elle n'existe pas.»

Dans son monde entre les mondes, j'ai vu le jeune homme se redresser et j'en ai profité pour plonger mon regard dans le sien, aussi loin que je le pouvais, aussi loin que l'histoire de son âme le permettait. J'ai observé ses jours de pluie et ses jours de clarté, ses sinuosités et ses sommets puis ses errances et ses espoirs. Sa joie d'être, au-delà de tout. Anaël était bon et son chemin d'une authentique candeur, depuis longtemps.

Tout était si évident dans mon cœur, sa chute, son envol inachevé, en suspens, et mon passage, là, à cet instant, comme pour chanter devant tous la Puissance du Vivant...

Alors une Voix est sortie de moi, presque violente, et la Parole qu'elle portait était sans possible contredit.

– «Anaël! Rejoins ton corps maintenant! Rejoins ton corps et lève-toi!»

Et comme cette injonction jaillissait de ma poitrine, je me suis vu tendre soudain un bras vers le brancard et le corps d'Anaël enveloppé dans son linceul.

Le cortège, tout en lamentations et en litanies, n'était plus qu'à quelques pas tandis que nous nous écartions pour le laisser passer.

– «Rabbi! Rabbi!» s'est écrié quelqu'un en arrière de moi.

Et, presque simultanément, l'une des femmes qui pleuraient au devant de la foule en marche s'est mise à hurler en pointant du doigt le corps sur son brancard. Il y eut un moment de stupeur, les chants cessèrent puis d'autres hurlements se firent entendre.

– «Il bouge! Il n'est pas mort!» vociféra enfin un homme quelque part.

Dans une sorte de panique, les porteurs ont alors rapidement déposé leur fardeau blanc sur le sol. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai moi-même pu voir le corps d'Anaël remuer et tenter de se relever dans son linceul.

– «Allez! ai-je alors lancé fermement. Délivrez-le et ôtez-lui immédiatement ce qu'il a dans la bouche⁴! Maintenant qu'il a visité le Soleil, ne voyez-vous pas qu'il vit plus que vous?»

Après un instant d'effroi, deux hommes se précipitèrent vers le corps pour l'extraire tant bien que mal de son tissu de lin.

Que dire du visage d'Anaël lorsqu'il a lentement émergé à l'air libre? Il avait les yeux si dilatés qu'il paraissait revenir d'un voyage au cœur de sa propre éternité. C'était à peine s'il distinguait ma silhouette mais il la reconnaissait.

– «C'est toi... c'est toi qui es venu me chercher...»

Sa voix n'était qu'un léger souffle un peu rauque mais chacun a compris de quelle vérité elle était porteuse.

Ce fut le moment où celle qui était manifestement sa mère, perdue dans des voiles noirs en lambeaux⁵, fit un malaise. Je lui ai alors donné un peu du sel qui venait de couler du bout de mes doigts.

Puis, m'adressant à tous et montrant Anaël, j'ai dit:

– «Vous voyez bien qu'il vit... Empressez-vous de lui donner une datte et du lait caillé, ensuite ôtez de son corps toute trace de myrrhe et d'aloès. Et puisqu'il n'y a plus de deuil, cessez de jeûner et laissez à nouveau pousser vos barbes⁶. Seule la Vie appelle la vie...»

Ainsi qu'à mon habitude, j'aurais aimé partir au plus vite et laisser chacun avec le cœur déployé. Je voulais toujours éviter les questions, toutes ces questions qui, face au prodige, font oublier le rapport intime nécessaire au sacré de l'instant mais ce fut difficile ce jour-là car ce que tous avaient vu et vécu faisait définitivement de moi, sinon le Mashiah, tout au moins un prophète.

Dans la liesse et les pleurs de joie, j'ai donc accepté que l'on ouvre une jarre de vin et que nous la partagions tous ensemble. Quant à Anaël, incapable de s'exprimer en raison de l'émotion et de l'indicible qui l'habitaient, il ne lâchait pas la main de sa mère qui n'était plus guère qu'un torrent de larmes. Elle était veuve et il était son seul enfant...

Enfin, quand le soleil commença à décliner, quand j'eus évoqué l'Infinitude d'Awoun et béni tout un chacun, le peuple de Naïm nous laissa partir.

Parmi ceux qui marchaient avec moi, il n'y en eut aucun pour s'exprimer avant que plusieurs milles n'eussent été parcourus. Moi-même, je n'ai pas dit un mot. Ce que je pressentais depuis longtemps qui allait se produire venait d'arriver... et il y avait tant d'hommes et de femmes pour en témoigner que des foules innombrables en seraient désormais interpellées.

Et c'est ce qui est arrivé et qui a plus encore irrité les Pharisiens ainsi que le Pouvoir romain. Sur les bords du lac, entre Bethsaïda et Gennésareth les assemblées humaines spontanées se firent si impressionnantes par leur fréquence et l'émoi qu'elles suscitaient que les soldats cherchèrent à les disperser, créant quelques émeutes. De temps à autre, j'y reconnaissais un visage zélote.

Lorsque de telles assemblées s'amorçaient, il me fallait à chaque fois prendre place sur une barque immobilisée à faible distance de la berge du lac afin de pouvoir être entendu de tous et enseigner ma façon d'aimer⁷. Ensuite Pierre ou André hissait la voile et je pouvais m'éloigner, parfois jusqu'à Migdel, afin de procurer à mon corps un peu du repos dont il commençait à avoir grand besoin.

Et puis, une nuit, tandis que l'Étoile étincelait et palpitait, je me suis réveillé avec la certitude de devoir m'isoler...

¹ Voir "Le Testament des trois Marie", chapitre III, du même auteur.

² Il est ici question de l'univers éthérique, celui des "pré-formes", c'est-à-dire des "moules" dans lesquels l'énergie de la Vie se glisse, selon

différents niveaux de conscience. On pourrait aujourd'hui parler de "duplication", la fonction "dupliquer" peut assurément être mieux comprise de nos jours qu'autrefois.

- ³ Voir, entre autres, "Le Testament des trois Marie", du même auteur, chapitre XI, "Les exigences du Réveil" et aussi l'Évangile de Luc: 4.24.
- ⁴ Il arrivait parfois qu'on place traditionnellement un bouchon de cire ou de lin dans la bouche d'un défunt.
- ⁵ La coutume était de se déchirer les vêtements.
- ⁶ Certains aspects de la même coutume prescrivaient un long jeûne ainsi que la coupe des cheveux et de la barbe.
- ⁷ La surface de l'eau, par un effet de réverbération, jouait dans ces cas-là le rôle d'un amplificateur de la parole.

Chapitre XXI

Les tentations de l'Envers

L'aube ne se profilait pas encore lorsque je suis parti. Avant tout, il fallait que ce soit discret. Je voulais éviter les attroupements sur mon passage et une quantité de demandes qui, la plupart du temps, n'avaient rien d'essentiel.

Myriam avait absolument tenu à m'accompagner et, à nos côtés, j'avais accepté Thomas et Taddée, tous deux pondérés et d'une douceur que j'appréciais beaucoup.

Mon intention était de me retirer de tout, l'espace d'une quarantaine de jours, et de pratiquer un jeûne assez strict. Il me fallait me retrouver seul à seul avec le Souffle qui m'avait investi depuis presque quatre ans... La nécessité d'un dialogue intérieur avec Lui, avec mon âme d'homme et mon corps, si souvent sollicités à l'extrême...

Pour cela, j'avais envisagé la montagne abrupte qui surplombait l'oasis de Jéricho. Elle offrait un assez grand nombre de petites cavités que la nature avait elle-même sculptées dans le rocher, presque au-dessus du vide. Quelques ermites y vivaient, parfois pour de longues périodes.

Avec émotion, je me suis souvenu de celui que Yo Hanan avait absolument tenu à me présenter plus de vingt années auparavant, un "Vieux du désert" ainsi qu'il aimait à l'appeler. Le sien, Isdra, avait vécu plus au sud, près de la Mer de Sel et de Sokuk mais ses conditions de vie étaient les mêmes que celles vers lesquelles je me dirigeais.

En vérité, j'aimais prendre ainsi la route, partir dans l'obscurité, deviner les pierres du chemin puis assister au spectacle de l'aurore. J'y trouvais toujours de la force. À main gauche, il y aurait de plus, inévitablement, la présence bavarde et sacrée du Yarad qui me touchait tant.

Au fil des distances parcourues dans la sécheresse et la poussière, il m'a bien fallu admettre que tout mon être était fatigué. Ma carcasse de chair, bien sûr, mais peut-être surtout cette part de la conscience de Jeshua qui s'y accrochait et qui faisait face à ce que je définissais à l'époque comme un "constant éblouissement de Soleil".

C'était une bourrasque de Lumière irrépressible et incessante qui demandait tout et prenait toute la place, une Charge d'Énergie qui insufflait la Vie en moi autant qu'Elle l'épuisait. Une étonnante contradiction...

«Après tout, me suis-je fait la réflexion à plusieurs reprises, je n'ai jamais qu'un corps d'homme!»

C'était vrai... et il fallait que je m'en souviene afin de ne pas revivre certains des épisodes de mon passé.

Le voyage nous a pris quelques bonnes journées. Par bonheur, Taddée s'était arrangé pour nous procurer un âne afin que Myriam puisse se reposer sur lui de temps à autre. Un grand chien brun est aussi venu se joindre à nous. Depuis plusieurs semaines il traînait toujours dans nos parages, grappillant assurément quelque chose de la paix dont nous faisons notre première nourriture. J'aimais le voir là, à nos côtés, je voyais son âme toute simple et toute vraie qui élargissait la famille.

Quand je revisite ces instants du passé, je me souviens à quel point beaucoup se montraient surpris et parfois même choqués de mon amour pour les animaux. L'idée d'une âme animale leur était étrangère et je savais que les longues argumentations ne servaient à rien tant que leur âme d'homme ne s'était pas elle-même libérée non pas d'une certaine animalité mais bestialité... Car il ne suffit pas de se dire homme et d'en avoir l'apparence pour l'être.

Bien des "humains" demeurent en effet proches voisins du reptile, du fauve ou du végétal. Toujours en ce temps-là et au fil des âges, je n'ai cessé de penser et d'agir pour eux aussi, pas en paroles car il faut des oreilles pour pouvoir les recueillir mais plutôt en teintant différemment, peu à peu, la lumière du monde afin qu'ils puissent la respirer.

Enfin, à l'issue d'une ultime journée, après avoir maintes fois croisé marchands et soldats, la tache verte des palmeraies de Jéricho et l'ambre de l'abrupte pan de montagne qui surplombait la ville nous sont apparus. Nous avons alors planté notre tente à son pied et laissé la nuit venir.

Aux premières heures de la matinée, la montagne s'est à nouveau dressée devant nous dans toute sa majesté et aussi son âpreté. Je savais déjà vers quelle zone de sa paroi il fallait que je me rende pour y trouver l'abri voulu. Mon âme s'y était rendue la nuit comme si elle avait toujours connu les lieux.

– «Regarde, Myriam, c'est là, en haut, à gauche... Vois-tu ce creux dans le rocher? C'est tout petit mais j'y serai heureux pour prier. Il y a quelques marches creusées dans la montagne, des échelles de corde et de bois, une passerelle, encore des échelles et puis voilà...».

– «Je vais t'y accompagner, je porterai l'eau et les dattes.» a aussitôt déclaré Thomas.

– «Non, c'est moi qui irai...»

Intervenant ainsi de façon vive, Myriam m'avait attrapé la main tout en accrochant son regard au mien. Ce qu'elle voulait faire était dangereux pour une femme mais je n'ai pas hésité à lui dire oui. Non parce qu'elle en avait la force physique mais parce que je lui en savais la volonté et que c'était important pour elle, pour sa fierté de femme qui serait amenée, à son tour, à porter un Flambeau. Il fut donc entendu qu'elle m'accompagnerait jusqu'à mon refuge et que tous les cinq jours elle m'y rejoindrait afin de me réapprovisionner essentiellement en eau.

Quant à Taddée et Thomas, ils essayèrent tant bien que mal de cacher leur déception.

Après avoir prié tous ensemble l'espace de quelques instants et récité un *qaddish* consacré au partage du pain selon la Tradition d'Essania, Myriam et moi avons commencé notre ascension de la paroi rocheuse. Ce ne fut guère facile pour elle, d'autant que, tout comme moi, elle était chargée de calebasses emplies d'eau.

La falaise avait beau avoir été aménagée afin qu'on puisse accéder aux petites cavités qu'elle offrait, l'exercice demeurerait périlleux et éprouvant pour le souffle sous la chaleur, rapidement excessive, du proche désert.

Pour moi qui avais tant marché aux pays des hautes neiges et des sommets vertigineux pendant de longues périodes, ce n'était pas si terrible mais pour Myriam, il en allait autrement. Je l'entends encore me dire et me répéter:

– «Tu peux avancer, Rabouni, je n'ai pas peur...».

Cependant sa voix tremblait et je n'étais pas dupe de ce qu'elle combattait.

– «Je sais...» lui répondais-je alors en jetant un coup d'œil dans sa direction tandis qu'elle posait les pieds sur des assemblages de bois brinquebalants ou sur les barreaux approximatifs d'une échelle de corde.

Je me souviens lui avoir montré au passage un énorme essaim d'abeilles avec ses rayons chargés de miel soudés à un rocher en surplomb au-dessus du vide. La vie y grouillait avec son bourdonnement si éloquent! J'ai trouvé cela merveilleusement fascinant.

Après avoir contourné un abri dont l'ouverture était protégée par un vieux tissu et où vivait selon toute vraisemblance un ermite, nous sommes enfin parvenus au lieu envisagé de ma retraite. Celui-ci me parut plus exigu que lors de ma visite nocturne mais peu importait. Il y avait juste l'espace pour s'y allonger au besoin, y trouver un peu d'ombre et se protéger des éventuels vents montant du désert.

Quelqu'un avait dû vivre là dans un passé récent car une sorte de vieux tapis de toile et de laine presque en lambeaux traînait encore sur le sol.

J'étais heureux d'être arrivé "chez moi"... C'était parfait! Et puis, la vue sur les palmeraies, les montagnes chauffées par le soleil et l'immensité du ciel, tout cela représentait un bonheur. Pour ce qu'il en était de Jéricho, la ville me parut pratiquement insignifiante. Je n'en apercevais que quelques toits en terrasses entre des bouquets d'arbres.

Durant un bon moment, Myriam et moi sommes restés en silence l'un face à l'autre, assis sur le sol. Il n'y avait pas besoin de mots... J'entendais ce qu'elle pensait et elle comprenait ce pour quoi j'étais là.

L'absence de mots n'est pas toujours une absence de dialogue car les âmes peuvent avoir ce talent de marier leurs couleurs et leurs chants sans engendrer le moindre bruit.

«Le langage du silence est l'une des vertus des sages» avait souvent répété en son temps le Vénérable du Krmel. Ô combien cet enseignement m'a-t-il semblé juste, ce jour-là, face à Myriam dont la conscience grandissait dans sa chrysalide!

Et puis ma Bien-aimée est partie; elle est redescendue vers la vallée et le petit campement où Taddée et Thomas veilleraient sur elle...

Adossé dans le fond de ma minuscule grotte, j'ai alors commencé à entreprendre des exercices respiratoires. Tout mon être le réclamait. Je devais préparer l'univers de mon corps à l'invasion de celui de mon âme puis de mon esprit. Je devais me couper du temps terrestre et m'ouvrir à celui qu'Awoun égrenait en moi avec insistance.

Sans tarder, il me fallait appeler son Onde solaire selon une pratique que j'avais autrefois apprise qui visait à élargir la Porte de *Brahmarandhra*¹ et à lancer un profond appel au Divin.

Que nul ne s'en étonne car, même si Celui-ci imprégnait déjà ma réalité intégrale, tout être humain demeure à jamais un océan sans fond; on peut toujours descendre dans ses abysses les plus secrets pour se hisser davantage en Soi et cela indéfiniment... puisque l'Infini est justement l'Essence du Divin.

Lentement, je me suis donc mis à respirer afin d'emplir d'air l'entièreté de la zone de mon corps située entre la base de mon dos et ma gorge. Une fois mes poumons pleins, je me suis alors privé de mes sens en les obturant méthodiquement...

Mes pouces ont bouché mes oreilles, mes index se sont appliqués sur mes paupières déjà fermées, puis mes médius ont clos mes narines tandis que mes annulaires se sont posés sur ma lèvre supérieure et mes auriculaires sur l'inférieure.

Tout en faisant cela les poumons toujours pleins, j'ai orienté intérieurement mon regard vers la racine de mon nez, entre mes deux sourcils. Je suis resté ainsi sans forcer jusqu'à ce que cela devienne inconfortable puis j'ai écarté mes doigts de mes narines pour enfin expirer...

Alors, j'ai recommencé et recommencé la même chose, paisiblement, en conscience et en amour, laissant à chaque fois monter au centre de mon crâne une flamme de plus en plus dansante, celle de la "Porte de Brahma".

J'ai ensuite observé une longue pause durant laquelle j'ai prié au gré des images et des mots qui me venaient spontanément puis j'ai repris la pratique, encore et encore jusqu'à la nécessité d'une nouvelle pause et ainsi de suite, au fil des heures qui ont défilé.

Finalement, la pénombre a gagné mon abri et, pour la première fois depuis mon arrivée, j'ai ressenti la soif...

En apparence, il ne s'était rien passé au sein des élans de paix qui, telles des vagues, m'avaient imprégné tout au long de mes respirations. En apparence, oui... mais au plus intime de mon être je ressentais que quelque espace de ma réalité incarnée se dilatait plus que d'habitude. J'avais en fait la perception croissante que tous mes corps, du plus dense au plus affiné, se dissociaient les uns des autres, comme si les liens d'énergie qui les unissaient se distendaient.

Cela s'est prolongé et j'ai eu dès lors la certitude que mon enveloppe de chair ne reposait plus même sur le sol mais flottait sur un coussin de lumière. Je ne pesais plus rien...

Nul besoin d'ouvrir les yeux pour le constater. Ce n'était pas nécessaire parce que je savais qu'il en était ainsi et que cela s'inscrivait dans la normalité de ce que je vivais...

Et puis soudain j'ai senti mon estomac se creuser, se creuser... et mon diaphragme se bloquer jusqu'à m'interdire toute respiration. Ma bouche s'est alors ouverte d'elle-même et je suis resté ainsi, en un état de suspension hors de l'espace et du temps, jusqu'à ce que, dans un énorme spasme, un Souffle inouï S'expulse Lui-même de ma poitrine.

Ce fut un incroyable choc à l'issue duquel j'ai eu la certitude de retomber brutalement sur ce qui restait du vieux tapis où je m'étais assis. Une violente

nausée m'a aussitôt pris et bientôt je n'ai plus été qu'un torrent de larmes. Je me sentais effroyablement orphelin... Si effroyablement!

Mais peu à peu, au rythme où la nuit s'est étendue dans mon abri de roche et de poussière, tout a fini par s'apaiser comme sous l'effet d'une main qui se mettrait à lisser et caresser le sable chaud d'une plage. Je comprenais tout et c'était limpide...

L'ineffable Présence qui m'avait investi dans la Pyramide et qui avait redoublé de puissance dans les eaux du Yarad venait de S'extraire de moi. Elle ne m'avait pas abandonné, j'en étais certain, mais ma chair n'en était plus imbibée.

C'était la réponse à ma demande, à mon besoin si difficilement avoué de devoir reprendre des forces...

En réalisant cela, je me souviens avoir été un instant joyeux, presque soulagé à la façon de quelqu'un qui, écrasé par une chaleur torride, viendrait enfin de se jeter dans une eau fraîche... Un sentiment toutefois de bien courte durée, vite rattrapé par celui d'une possible faiblesse de ma part.

Alors, j'ai immédiatement appelé une prière, un mantra, n'importe lequel pourvu que celui-ci fût aussi puissant et tranchant que l'éclair.

Mais déjà, dans mon abri de roche, d'obscurité et de solitude, la morsure de l'exigence que j'avais toujours eue envers moi-même venait de montrer le bout de son nez, comme si souvent dans ma jeunesse.

Elle n'était aucunement le rejeton d'un doute mais la conséquence de ma totale dédicace à ce que j'étais venu accomplir. Rien ne devait ni ne pouvait faiblir!

– «C'est déjà fait, mon frère!»

Devant moi, une forme avait émergé d'un autre monde. Dos tourné au vide, elle m'observait dans l'obscurité. Même les paupières closes, je distinguais sa masse sombre.

– «Qui es-tu? Nomme-toi!»

Pas de réponse. Juste, quelque part, le bruissement des ailes d'un insecte nocturne...

Aussitôt, j'ai repris:

– «Où as-tu vu une faiblesse? Dis-le-moi!»

– «Je te la prédis... Sa graine est plantée.»

– «Qui es-tu pour prédire?»

À nouveau pas de réponse et toujours cet insecte...

– «Ainsi, tu as peur de te nommer...»

- «Peur? Disons... que je suis ton frère.»
- «Comme tant d'autres, alors!»
- «Non... justement, pas comme tant d'autres...»
- «Nous avons tous le même Père.»
- «Je le sais bien... mais je suis ton jumeau de l'autre côté de l'univers.»

À cette réponse, mon cœur et ma tête ont lu dans l'Invisible ce qui se passait.

– «Tu te trompes, Celui que tu nommes ton jumeau n'est pas en moi en cet instant.»

– «Cela aussi, je le sais; mais puisque ton masque s'identifie à lui, Sananda, c'est à ce masque je me m'adresse. C'est la même chose.»

– «Non, ce n'est pas la même chose.»

– «Tu as raison... Ce n'est pas tout à fait la même chose. C'est mieux!»

– «Mieux?»

– «Mieux parce que celui à qui je m'adresse en cet instant peut enfin décider de lui-même... Il peut vivre par lui-même.»

Je commençais à pénétrer la ruse de la masse obscure. Mon dos s'est redressé de lui-même après avoir avoué sa fatigue l'espace de quelques secondes.

– «Crois-tu que je ne te devine pas?» ai-je alors lancé.

– «Je t'irrite, n'est-ce pas? Je t'irrite parce que j'y vois clair là où tu t'inventes une raison qui n'a aucun sens. Dix dattes séchées pour cinq jours! C'est notre Père qui te demande cela? Étrange compassion de Sa part! Ne te prendrait-Il pas plus que ce qu'Il te donne? Ne me dis pas que tu ne t'es jamais interrogé...»

J'écoutais sans rien dire... Le stratagème se déployait, perfide et cruel. Un piège couleur de rhétorique.

– «Pour quelle raison es-tu venu me dire cela?»

– «Pour quelle raison? Mais pour te réveiller! Ne vois-tu pas la profondeur de ton illusion, de ton sommeil? Plus de trentetrois années à te raconter des fables...

Sors enfin de la servitude, mon frère! Et la *Paramukta* qui te rend maître de tout... n'est-ce pas toi qui l'as conquise?

Dix dattes pour cinq jours... C'est stupide! Et c'est ainsi que tu comptes reprendre des forces? Tu l'enseignes pourtant toi-même: «Préservez votre corps, mes amis, c'est un temple!». Allons, ose donc faire naître ici quelques pains, du poisson, et pourquoi pas un peu de vin... Exerce ta divinité!»

Là, j'ai entendu un rire, une sorte de borborygme. Je ne voulais pas argumenter. C'était visqueux. Manger? J'en avais si peu besoin! Rien de cela ne nourrirait vraiment mon corps ni ne lui redonnerait le type de force qu'il réclamait. Ce serait plutôt la lumière qui se cache au sein de l'air que l'on respire, ce serait aussi le silence, ce silence au creux duquel on peut écouter le chant du monde. Il ne me fallait rien d'autre et surtout pas un bavardage!

Certes, je n'étais plus guère que Jeshua avec lui-même, mais cet homme-là se connaissait et avait sa propre volonté.

– «Vas-t-en! ai-je fait en plein cœur de la nuit. Pars et ne reviens plus! Tu te dis mon jumeau mais tu ne sais rien de moi.»

J'ai alors entendu un bruissement et aperçu une silhouette furtive qui me montrait son dos. Un instant, elle a laissé une trace d'un bleu sombre dans l'obscurité de ma grotte, puis elle s'est dispersée.

Étonnamment serein, je me suis enfin accordé le sommeil. Qu'avais-je à craindre de "l'Envers"? J'avais déjà tant et tant vécu.

Quatre autres jours s'écoulèrent alors sans que ma conscience puisse fermement se fixer sur ce qui s'était passé. Plus on tourne en soi sur ce qui a les caractères de l'Obscur, plus on nourrit celui-ci et plus on l'engraisse. Je n'ignorais pas que le Souffle qui avait pris possession de moi avait Son Inverse sur la face cachée de l'univers car il en est ainsi de toute chose et de toute force.

Mais cet Inverse-là - c'était trop flagrant - avait sa propre définition de la Lumière à dire et son "enseignement" acéré détectait la moindre éventuelle faille afin de s'y infiltrer.

Maintes fois durant ces quatre jours, je me suis donc visité du dedans, organe par organe, fonction par fonction et strate de vie par strate de vie.

En invitant plus ou moins consciemment le Souffle des deux Soleils² à s'éloigner momentanément de ma chair, j'avais tendu la main à ce qui venait d'arriver pour passer mon âme au filtre d'un tamis différent de tous. Une épreuve subtile...

Même là, à flanc de rocher et seul, ne connaîtrais-je alors pas de repos? J'avoue m'être posé la question; elle était légitime.

Je n'y ai pas répondu avec ma tête... Dans mes prières, mes pratiques et mes méditations, mon interrogation s'est désamorcée toute seule: Si elle était légitime, elle n'avait cependant pas de sens car je n'étais pas au combat et Sananda à travers Jeshua ne cherchait aucunement à prouver ou à aiguiser sa force puisqu'il était Puissance et Abandon.

Observant cela à l'issue de la répétition d'un mantra, j'ai noté la disparition de toutes mes douleurs physiques. C'était bon de n'avoir qu'à respirer et de ne plus même devoir semer de paroles. Une sorte d'ultime prière... Simplement être là, entre terre et ciel.

Au matin du sixième jour, Myriam est montée me rejoindre avec ses calebasses pleines d'eau et dix autres dattes. Sa visite s'est faite tout en brièveté et en respect. Juste avant de partir et tandis qu'elle posait déjà le pied sur l'étroite passerelle de bois qui l'avait menée jusqu'à moi, elle me demanda une seule chose:

– «M'aimes-tu encore, Rabouni?»

Puis, sans me laisser la possibilité de lui répondre, elle a disparu... Cela m'a presque fait mal car elle me montrait ainsi qu'elle n'avait pas encore totalement intégré la place qui lui était offerte et que je ne cessais de lui enseigner. Elle n'était pas mon épouse au sens commun du terme mais *la* Bien-Aimée, *la* Femme qui ne capturerait rien, ne possédait rien pour mieux tout recevoir. Je ne l'aimais pas comme un époux aime son épouse mais comme l'Esprit qui restitue sa Mémoire et sa mission à la Matière matricielle³.

Alors, le temps s'est une fois de plus arrêté et j'ai repris le cycle de mes pratiques méditatives. J'ai parlé à mon Père aussi, bien sûr, même si je n'étais pas dupe de l'aspect illusoire de ma façon de faire lorsque je m'adressais à Sa Présence, à Lui. À Lui. Lui. Quel autre mot trouver puisqu'il n'était personne? Placée face à *Ce* qui ne se nomme pas, la tête n'aura jamais sa suffisante ration de réponses.

Au cours de ces longues journées, mon âme s'est assurément rapprochée de sa trajectoire et du destin qu'il lui fallait accomplir.

Quel était-il, ce destin? Certains se sont toujours plus à dire et même à professer qu'il m'était connu depuis mes plus jeunes années et que j'allais sciemment et volontairement vers le sacrifice. C'est une erreur.

Régulièrement et depuis toujours certes, j'étais emporté dans des visions d'avenir mais toutes s'interrompaient brutalement dès qu'une certaine ligne invisible venait à être franchie.

C'était le gage de ma liberté. Qu'allais-je ultimement en faire sinon aller jusqu'au bout de ce qui s'ouvrirait? Tout ce qui m'importait, c'était de communiquer la Flamme par Laquelle je vivais et grâce à Laquelle toutes les chaînes devaient s'abolir.

J'avais l'intime conscience d'un Plan divin projeté au-dessus de moi depuis le Commencement des Temps de ce présent Cycle mais en moi rien ne se calculait ni n'envisageait la moindre extension de quelque impact temporel de ma personne. C'est cela qui m'a souvent fait dire que mon "royaume" ne trouvait pas place en ce monde. On a toutefois omis de répéter une chose essentielle car j'ajoutais toujours qu'un tel royaume *s'appuyait* cependant sur ce monde. Jamais je n'ai vécu ni enseigné l'amour désincarné, évaporé, sans consistance.

Toute matière pouvait et devait se diviniser et le Souffle qui m'était prêté était là pour le lui rappeler et lui élargir la voie. Voilà pourquoi, au moindre pas, j'étais guetté par la Présence de Dispersion.

Je me doutais que celle-ci se présenterait au moins une fois encore dans ma retraite rocheuse. Je l'attendais à la nuit tombée mais elle a bien sûr choisi de revenir en plein jour, comme un défi au soleil, signe aussi - peut-être - qu'elle aimait secrètement s'en rapprocher.

Demandez au "Moins" d'être un "Plus" et il vous répondra qu'il en est un dans son monde. C'est toujours le "Haut" qui attire, même au sein du "Bas".

– «Sois béni mon frère, mon jumeau...»

– «Au nom de qui prétends-tu bénir?»

– «Au nom de celui qui règne depuis toujours sur ce monde.»

– «Si c'est seulement sur ce monde ai-je fait, il ne m'intéresse pas car comme lui il passera.»

– «Tu me crois sombre, n'est-ce pas! Mais peut-être es-tu simplement aveugle pour y voir si peu clair...T'es-tu seulement rendu compte de ce qui se passe autour de toi? Tu parles de joie, de bonheur et de beauté comme d'un héritage à venir et tu ne regardes même pas ce qui est là, à portée de ta main...»

– «Parle... avoue ce que tu as en toi!»

– «Voyons, ne me dis pas que tu l'ignores, Jeshua! Ce que je veux te dire est pourtant simple. Tu passes à côté du plus évident cadeau que ce monde te fait... As-tu compté le nombre de femmes qui te suivent à chaque pas que tu fais, à chaque mot que tu prononces et qui ne rêvent que de te toucher les pieds? Elles seront bientôt plus nombreuses que les hommes. Ne me dis pas que cela te déplaît!»

– «Elles sont déjà plus nombreuses que les hommes! Mais en vérité, tu n'as pas compris que les nombres s'équilibrent, d'un côté comme de

l'autre... car il est dit que beaucoup de femmes ont une âme d'homme et que beaucoup d'hommes ont, quant à eux, une âme de femme.»

– «Tu me dis rusé, mon frère, mais je vois que tu l'es bien davantage que moi. Mais hélas, tu es illogique! Tu t'appuies sur les femmes pour transmettre ta parole, n'est-ce pas? Alors pourquoi tant les ignorer en faisant fi de ce qui les toucherait le plus et qui les consacrerait comme les meilleurs messagers que tu puisses espérer? Oui, pourquoi?»

La forme se lovait et crépitait dans l'ombre du soleil, derrière mes paupières fermées. Je ne voyais que trop là où elle voulait en venir.

– «Qu'as-tu à redouter des femmes? C'est ta mission qui prime et si celle-ci passe par elles, fais-la donc passer! Tu aimes le corps et la chair, n'est-il pas vrai? Tu as même appris tous leurs secrets.»

– «Je respecte et vénère le corps et la chair... Ne saisis-tu pas la différence?»

– «Tu jongles avec les mots, Jeshua... mais moi je te le dis, tu te trompes de direction! Dans la matière on utilise les chemins que la matière comprend. Je connais les noms d'au moins trente femmes qui aspirent à connaître certains des secrets que tu détiens. Tu en ferais de telles ambassadrices! Myriam? Elle ne suffira pas à elle seule... Et puis... elle n'est ni la plus belle ni la plus éloquente. Tu le sais!»

Je me souviens avoir senti une sorte de dégoût monter en moi. C'était, je crois, la première fois que cela m'arrivait dans ma vie ou alors cela remontait au souvenir de ce soldat romain égorgeant une mule, dans mon enfance. Et, derrière ce dégoût, l'amorce d'une colère... Mais non! Non, rien de cela ne monterait et ne me submergerait! Alors, j'ai pris une inspiration et j'ai dit tout simplement et paisiblement:

– «Vas-t-en... Tu perds ton temps avec moi.»

Ces paroles n'étaient pas un bouclier, elles n'avaient pas été réfléchies mais étaient venues de ma réalité d'Av-Shtara. Ainsi, puisqu'il n'y avait ni bouclier, ni armure, ni terrain où porter la lutte, le glaive n'a pas été brandi.

Il y eut une sorte de long soupir puis, dans un véritable frisson de l'atmosphère de mon refuge, j'ai observé la Présence obscure qui s'estompait... Un feu qui s'étouffait... Je n'ai ressenti qu'un besoin, celui de boire une gorgée d'eau.

Et à nouveau les jours ont défilé. À chacun d'eux, j'empilais un caillou de plus sur le petit monticule qui commençait à se former dans la poussière, près de mon vieux tapis. Une sorte de boulier à ma façon ou de point de repère.

– «Rabouni?»

J'étais loin dans mon continent intérieur lorsque la voix de Myriam est venue m'en extirper. Je ne savais plus au juste si ma Bien-Aimée en était à sa troisième ou quatrième ascension de la montagne.

– «C'est la cinquième...» a-t-elle murmuré, réalisant à quel point je vivais dans une autre dimension de moi-même.

– «Viens, il faut que je te parle, ce matin, lui ai-je dit. Ne doute jamais de mon amour, Myriam. Jamais! Comprends seulement que ce n'est pas celui d'un homme envers une femme, qu'il est différent et qu'en retour il ne demande pas un amour de l'ordre de ce qui est de cette Terre. Sans doute un jour nous emmènera-t-il beaucoup plus loin que tu ne l'imagines. Peux-tu vivre et grandir avec cette idée?»

– «Je ne sais pas ce que tu veux dire exactement, mon Rabouni. Il y a trop de choses et bien souvent je me réveille avec ton image devant les yeux en ayant la sensation que je ne te connaîtrai jamais vraiment. Tu es à la fois... incroyablement solide et terriblement volatile. Mais peu importe, depuis longtemps je ne suis plus celle que tu as connue dans le jardin de Yussaf et je ferai tout pour grandir avec ce que tu attends de moi.»

J'ai alors embrassé Myriam sur les paupières et la bouche, elle m'a pris la main, y a posé sa joue, puis s'en est allée vers la passerelle de bois.

Au crépuscule de cette journée-là, j'ai souvenir avoir fait voyager mon âme jusqu'à elle. Un feu crépitait dans le campement sommaire où elle vivait en compagnie de Taddée et de Thomas. Tous trois plaisaient en mangeant ce qui me parut être des pois chiches cuits dans la menthe. C'était réconfortant de les voir ainsi. Puis ils évoquèrent "le ressuscité de Naïm". C'est là que j'ai entendu Thomas donner un autre tour à la conversation.

– «Vous rendez-vous compte? Avec des prodiges tels que celui-là, qui pourrait encore douter? Il n'a qu'un mot à dire et tout le pays le suit! J'ai beau me rendre à ses raisons, pourquoi ne le prononce-t-il pas, ce mot? Si le Maître était à la tête de notre peuple, quelle force prendrait alors tout ce qu'il plante dans nos cœurs! Il dit Lui-même qu'il faut commencer par semer sur Terre!»

– «Tais-toi, mon frère, est intervenue Myriam. On croirait entendre parler les Iscari!»

Achevant ces mots, elle a paru fâchée et a rabattu son voile blanc sur son visage.

Quant à moi, j'ai retiré ma conscience du petit campement et je suis allé voir le chien qui dormait puis l'âne qui s'était couché où on l'avait attaché, non loin de là. Mais celui-ci s'est bientôt mis à braire, alors j'ai rejoint mon corps dans son abri à flanc de montagne.

«Même Thomas! me suis-je fait la réflexion. Et combien d'autres encore comme lui? Une foule nombreuse, sans aucun doute...».

– «Ne te l'ai-je pas dit? Tu ne saisis pas tes chances... Tu te trompes de mission!»

Il n'en avait pas fallu davantage; ma constatation, ma remarque avait suffi. Son écho s'était faufilé entre les mondes. La Forme obscure était à nouveau là, assise devant moi, à quelques pas, comme toujours le dos au vide, dans sa nuit à elle.

J'ai souri... Non pas à sa présence mais à la grossièreté de la mise en scène.

– «Cela t'amuse, mon frère? Ce n'est pourtant pas drôle. Tu passes à côté de ta vie. Crois-tu qu'il t'a été donné tant de pouvoir pour ne rien en faire ou si peu? C'est moi qui suis chargé de te réveiller! Tu ne le vois pas? C'est si évident!

Combien d'hommes et de femmes comprennent le sens de ce que tu penses devoir leur apprendre? L'altitude vers laquelle tu t'obstines à les entraîner leur donne juste le vertige, c'est tout... Tu rêves de leur fabriquer des ailes mais tout ce qui les intéresse, c'est brouter! C'est assez clair, non? Même Thomas, tu l'as vu, se pose des questions.»

– «En as-tu terminé?»

– «Je ne te lâcherai pas! C'est mon devoir.»

Une fois encore, je n'ai pas retenu mon sourire.

– «Ami? Ennemi? C'est dans le doute que tu voudrais m'affaiblir, n'est-ce pas? Seulement voilà... je ne doute pas! Tu n'es ni ami, ni ennemi. Tu es l'adversité qui joue avec les formes et me renforce. Alors, je te l'annonce: Dresse tes embûches et je m'emploierai à les dépasser. C'est à cela que tu sers...».

C'était terminé... La Présence ombreuse a exhalé un léger souffle froid, s'est transformée en brume puis s'est évaporée.

J'ai mangé une datte puis bu un peu d'eau. Jamais cela ne m'avait semblé si bon.

Et le défilé des jours a repris. Il est enfin devenu total repos pour mon corps. Quelque chose me disait que c'était la nature rocheuse de la montagne

qui le nourrissait, cette sorte d'âme indifférenciée qu'ont les minéraux et qui, en silence et en lenteur assurée, sait invariablement opérer son œuvre.

Quant à moi, au sommet de ma conscience, sans plus me soucier de mon petit tas de cailloux et du décompte des jours, je me suis mis à appeler de tout mon être le retour de l'Esprit d'Éternité jusqu'au plus profond de ma chair. La soif de boire à nouveau pleinement à Son Feu me brûlait.

Je n'ai pas eu à exercer ma patience car je n'étais que Confiance... À la première aube qui a suivi ma demande, Il est revenu m'incendier dans une immense secousse, à la manière d'un torrent d'air, de braise et d'eau, si violent mais pourtant si doux.

Mon univers allait encore changer de couleur et de parfum. Plus "totalement beau" qu'auparavant, m'a-t-il semblé.

Trente jours s'étaient peut-être seulement écoulés mais cela n'avait pas d'importance. J'étais prêt à me lever pour ne plus m'asseoir.

Tout tremblant, j'ai embrassé le sol de ma grotte, j'ai ramassé mes calebasses et j'ai entrepris ma descente vers la vallée. Dans son riche écrin de verdure, Jéricho n'avait pas bougé.

En faisant halte un instant à mi-hauteur d'une échelle de corde, j'ai posé mon regard sur elle. C'était là que je devais aller sans tarder, au cœur de ses ruelles... et ainsi je la ferais bouger!

¹ Nom sanskrit donné au passage énergétique par lequel s'exprime le rayonnement du septième chakra, au sommet du crâne.

² L'Énergie christique de notre système solaire et celle du Soleil central - le Logos - de notre galaxie.

³ Se référer au rôle du *Pneuma* et de la *Sophia* de la Tradition gnostique.

Chapitre XXII

Un jour, à Jéricho...

La nouvelle de mon arrivée dans la région avait filtré parmi la population de Jéricho. Le campement, bien que discret, de Myriam, Taddée et Thomas avait été rapidement remarqué et il avait bien fallu que ceux-ci s'expliquent sur le motif de leur séjour au pied de la montagne.

Aussi, lorsque tous les quatre, avec notre grand chien brun et notre âne, nous franchîmes les bornes de la ville afin d'y pénétrer, l'annonce de notre arrivée s'y était déjà répandue.

Avant même d'être parvenus au cœur de la bourgade, un groupe d'au moins vingt personnes nous avait déjà emboîté le pas et me pressait de questions et de demandes. Beaucoup me voulaient chez elles où il y avait toujours un parent ou un enfant malade, un problème à résoudre. Là comme ailleurs, rares étaient celles et ceux qui disaient vouloir m'entendre parler d'Awoun. Il en était ainsi.

Pour beaucoup d'hommes en ce monde, ce qu'on appelle foi ne repose que sur un système de croyances rassurantes dont la fonction est idéalement, avant tout, de leur apporter un bénéfice quotidien. Ainsi, pour la plupart en ce temps-là, je me devais d'acquiescer aux demandes, preuve que l'Éternel marchait bel et bien avec moi et que Celui-ci les écoutait, eux, puisque sans s'en apercevoir, ils se plaçaient au centre du monde. Ce qu'on nomme égoïsme ou égocentrisme est d'abord pauvreté de conscience.

Arrivé sur la place aux épices, là où se négociaient aussi les beaux tissus colorés par les caravaniers, j'ai finalement résolu de m'asseoir sur un banc de pierre afin de rassembler tout un chacun et de pouvoir parler.

– «Qui est venu ici pour m'entendre?» ai-je fait d'une voix forte destinée à couvrir le brouhaha général.

Comme je m'y attendais, ce fut une avalanche de manifestations affirmatives et une profusion de mains levées.

– «Non, non, mes amis... J'ai dit *entendre*, pas *écouter*...

C'est seulement là que le silence s'est imposé de lui-même comme si une sorte d'ondoiement venait soudain de se dégager de ma personne pour tout ralentir en apaisant les émotions et les impatiences.

– «*Un pêcheur avait trois enfants, deux garçons et une fille. Un jour qu'ils étaient avec lui sur les rives où était amarrée leur barque, l'un des deux garçons demanda:*

“Père, apprends-nous l’art de pêcher. A chaque fois que nous partons, nous revenons les filets vides. “

Le pêcheur leur dit: “Lorsque la lune est presque pleine, allez au bout du lac; si le ciel est à la pluie vous y trouverez assurément du poisson. “

“Je suis allé au bout du lac, il ne faisait pas beau mais aucun poisson n’est venu dans mes filets. “

“Alors c’est parce qu’il faisait trop chaud; vas-y à l’aube, quand tout s’éveille. “

“Cela, je l’ai essayé, père, fit le deuxième fils, ainsi qu’au crépuscule, mais ma pêche est restée maigre. “

Alors, la fille du pêcheur, qui n’avait rien dit, prit enfin la parole:

“Vous n’avez rien compris, mes frères, vous avez écouté mais rien en vous n’a entendu. Notre père ne nous a pas parlé pour que nous le questionnions sur les nuages et l’heure du jour ou de la nuit. Il nous a d’abord dit “lorsque la lune est presque pleine... “Où était votre oreille tandis que votre tête courait?

De la même façon, lorsque vient la saison des pommes et que vous allez à la cueillette là où vous en connaissez de belles, vous ne vous souciez pas de l’Intelligence qui les a fait pousser. Vous prenez mais vous n’entendez jamais la vraie Puissance qui génère le don. “

Sur la place où tout le monde s’était assis, il s’en est suivi un petit moment d’interrogation. Enfin, quelqu’un quelque part a demandé:

– «Rabbi, pourquoi est-ce la fille qui a compris le père et pourquoi parler d’un lac tandis qu’ici autour c’est le désert?»

– «Et pourquoi pas, mon frère? En vérité... c’est pour que tu soulèves la question et que tu la retournes et la pétrisses en toi. C’est pour que tu sortes de ce en quoi tu crois sans même comprendre pourquoi. Comme les fils du pêcheur de mon histoire, entends ce qu’il y a derrière *tous* les mots que tu écoutes... Regarde ta vie et laisse-la parler de ce qu’elle veut te dire derrière son apparent désert.

Tu souris... Tu crois que je ne vois pas de quoi vos jours sont faits? Je sais... À chaque instant vous travaillez dur, vous avez une famille et avez besoin de manger. Mais il n’y a pas que votre ventre qui ait faim... sinon, pourquoi seriez-vous ici à vous regrouper autour de moi?

Vos maladies? Vos souffrances? Je vous le dis, elles sont d’abord celles de votre âme car celle-ci vit et peine en chaque espace de votre corps. C’est afin que vous entendiez cela que je suis parmi vous aujourd’hui.

Retenez ces paroles car, lorsque je ne serai plus là, vous vous regarderez et vous vous demanderez: “Où était notre oreille ce jour-là? Certainement dans notre ventre et non pas dans notre cœur.”»

Tandis que je laissais ces mots en suspend au-dessus de la foule et que je m’attardais sur certains visages, notre grand chien brun est venu poser son museau sur mes genoux. Il m’offrait sa tendresse.

Finalement, je me suis levé en émettant le souhait de parcourir les ruelles. Je savais bien que ce que je venais de dire n’aurait que peu de prise sur les consciences et que je serais assailli de demandes mais...

C’était maintenant à ma simple présence de s’exprimer à chaque pas que j’allais accomplir, de place en place, d’échoppe en échoppe et même d’arbre en arbre car il y en avait beaucoup à Jéricho. des cédratiers, des figuiers, des dattiers, des grenadiers et d’énormes sycomores ainsi que de somptueux myrtes, si chers à la Tradition d’Essania¹.

Je me souviens avoir guéri quelques plaies à l’aide d’un peu de terre et de salive puis, d’un souffle sur la bouche, arrêté les saignements hémorragiques d’une femme enceinte auprès de laquelle on m’avait amené.

Cela se faisait tout seul, la guérison s’écoulait de mes mains et du fond de ma poitrine à la manière d’un filet d’eau de source. La Vie était en moi et, après toutes ces journées de prière et de solitude, j’étais heureux de La répandre à nouveau, plus pure que jamais.

Bien sûr, il y eut quelques bousculades car nombreux étaient ceux qui insistaient afin que je franchisse le seuil de leur maison. Et peu leur importait la présence de Myriam, de Taddée et de Thomas marchant en arrière de moi! Ils voulaient le “rabbi en blanc”, le “Nazaréen”, comme certains m’appelaient aussi. Ils le voulaient pour eux seuls et - je le devinais - pour se flatter ensuite de mon entrée chez eux.

Alors, je continuais mon chemin dans le dédale des ruelles tout en écoutant leurs suppliques et parfois même leurs promesses. En fait, je les regardais comme on regarde de jeunes enfants qui cherchent à attirer l’attention.

Et puis tout à coup, de retour sur la place, j’ai aperçu quelque chose qui remuait dans un arbre tandis que la foule grandissante s’agglutinait sur mon passage. C’était un homme qui, tant bien que mal, s’accrochait à ses branches et à son feuillage. Sa maladresse et son évident inconfort m’ont tout de suite amusé.

– «Que fais-tu donc là?»

– «C’est la seule façon de te voir, Rabbi... Je ne suis pas bien grand, alors... Viendrais-tu dans ma maison? J’ai entendu parler de toi et je me pose beaucoup de questions.»

J’ai fait un petit mouvement vers l’arbre afin de mieux distinguer le visage de l’homme. Celui-ci était souligné par une longue barbe finement taillée en pointe et était coiffé d’un énorme *tsaniyph* blanc². En vain, j’ai cherché ses yeux. On aurait dit qu’ils se cachaient, je me suis donc approché un peu plus encore de l’arbre, juste assez pour déclencher des grommèlements dans la foule, autour de moi.

– «Comment t’appelles-tu?»

– «Zakkaï, Rabbi!»

– «Ce n’est pas vrai! Il ne mérite pas ce nom-là!» s’est aussitôt mis à crier quelqu’un.

Et tous ceux qui s’étaient agglutinés sur la place ont commencé à vociférer comme pour faire écho à ces paroles.

Pendant ce temps, celui qui disait se nommer Zakkaï est tranquillement descendu de son arbre. Manifestement, il avait l’habitude de se faire ainsi conspuer.

– «Remonte sur ta branche! Tu es juste Bar Mattatyahu... Ne fais pas croire ce que tu n’es pas!»³ lança sèchement un vieillard avant de se tourner vers moi et d’ajouter: Ne t’occupe pas de lui, Rabbi, c’est un publicain⁴!»

Mais déjà l’homme au *tsaniyph* blanc était au pied de l’arbre et tentait de se frayer un passage jusqu’à moi.

– «Tu viens chez moi, Rabbi?»

– «Pourquoi le ferais-je?»

– «Je ne sais pas... Il le faut...»

La foule a réagi de plus belle.

– «Pas chez lui, Rabbi! Pas chez lui! Tu nous insultes!»

– «Dites-moi, qui insulte qui ici? ai-je immédiatement répliqué à tous. Oui, qui? Dites-le-moi!»

Ma réaction, assez vive, eut pour effet d’imposer rapidement un certain silence. Alors, accrochant le publicain au fond de son regard, j’ai ajouté à voix haute afin que chacun entende:

– «Où se trouve ta maison, mon ami? C’est là que j’irai prendre le repas... mais remercie-les tous car c’est grâce à eux si j’ai lu en toi.»

Il y eut quelques exclamations de dépit, une brève bousculade et puis les uns et les autres s’écartèrent devant nous, ne sachant trop ce qu’ils devaient

comprendre de la situation.

La demeure de Zakkai se trouvait au cœur d'un assez riche domaine situé légèrement à l'extérieur de Jéricho, non loin du poste où les Romains avaient mis en place leur péage. Je me souviens avoir pris plaisir à parcourir sa plantation de cédrats. On pouvait y compter également des argousiers par dizaines... Je n'en avais pas vu d'aussi beaux depuis mes flâneries solitaires dans la montagne autour de Meruvardhana, du temps de YoshHéram⁵.

Tandis que Taddée et Thomas se désaltéraient au puits, Myriam marchait à mon côté et moi je lui prenais la main sous l'œil stupéfait de Zakkai qui gesticulait tout en vantant la générosité de ses arbres et arbustes.

– «Et toi, ferais-tu un bon argousier au milieu de ceux-ci?» lui ai-je tout à coup demandé.

– «Un bon argousier?»

– «Oui... Non pas abondant - cela je le sais - mais... généreux en fruits...»

Zakkai a esquissé un étrange sourire, un peu gêné, puis nous a invités à profiter de l'ombre de sa maison. Cette dernière, plutôt vaste, était organisée autour d'une petite cour pavée et d'un bassin, le tout plus ou moins inspiré du savoir-faire des Romains. Dans un angle autour d'une table basse de bois ouvragé, quelques gros coussins en cuir de dromadaire ornés de motifs multicolores nous attendaient... J'avais vu une domestique les y disposer à la hâte sur un claquement des mains du maître de maison. Nous nous y sommes tous assis même si, je le devinais, ma présence seule y aurait été souhaitée.

– «Rabbi... ainsi c'est notre montagne que tu as choisie entre toutes pour prier... Y as-tu vu le visage de l'Éternel?»

– «Pourquoi l'aurais-je vu? Il n'en a pas... ou alors Il se trouve juste derrière chacun des nôtres.»

Zakkai afficha à nouveau le même sourire un peu gêné.

– «Beaucoup disent que tu es un prophète, alors je pensais que.»

– «Et toi, qui penses-tu que je sois pour tant avoir insisté afin d'être mon hôte?»

– «Un prophète, Rabbi, bien sûr, un prophète!»

– «Et que penses-tu qu'un prophète puisse t'apporter?»

Ma question a laissé coi Zakkai quelques instants.

– «Euh... une bénédiction, Rabbi, oui une bénédiction, bien sûr.»

– «Tu viens de trouver cela à l'instant? Non, mon frère, ce n'est pas pour cela que tu m'as appelé et ce n'est pas davantage à cause de cela que je t'ai

entendu.»

– «C’est pour quoi alors?»

Dans l’espoir de faire diversion, le publicain a une fois encore claqué des mains et deux autres domestiques sont apparues, l’une porteuse d’une jolie aiguière de vin et l’autre d’un plateau de galettes et d’huile à la cannelle.

– «Je t’ai entendu, Zakkaï, parce que la plus grande part de toi ne veut pas passer à côté d’elle-même. Tu as vu toutes ces personnes en haillons qui tendent la main sur le sentier qui conduit jusqu’ici?»

– «Elles sont là tous les jours... On dirait que c’est leur métier et qu’elles ne veulent pas en sortir.»

– «Connais-tu au moins leurs noms?»

– «Mais... cela ne changerait rien, Rabbi...»

– «Alors, c’est bien ce que je pensais... Tu les vois mais tu ne les regardes jamais... parce que pour tes yeux, ces hommes et ces femmes, ces enfants aussi, ne sont “personne”. C’est exactement comme l’Éternel, dont tu voulais pourtant connaître le visage. Lui aussi, vois-tu n’est “personne”.»

– «Il n’est pas “quelqu’un”?»

– «Il est cette Terre, Il est le monde, Il est l’Univers et plus encore. Et c’est pour cela qu’Il vit dans chacun de ceux que tu ne regardes pas... et qui, justement, te parlent de Lui puisqu’ils ne sont “personne”. Serais-tu sourd en plus d’être aveugle?»

Je me souviens avoir vu Zakkaï pâlir. Je savais que je lui avais fait mal mais que ce mal, ou plutôt cette blessure, lui serait salutaire. Il m’avait voulu chez lui et cela ne pouvait pas être anodin. Il fallait qu’il se retrouve...

Le réveil d’une âme peut rarement se faire dans la douceur; souvent, il s’opère par secousses, par sursauts. Pour ce qu’il en était du publicain de Jéricho, il n’en fallait cependant pas trop car il me fut aisé de comprendre que derrière ses fanfaronnades et ses allures de petit homme repus, il y avait une âme qui ne s’aimait pas et qui cherchait un sens à sa vie.

Alors, je me suis levé et j’ai pris Zakkaï dans mes bras jusqu’à ce que je l’entende tenter d’absorber un sanglot.

– «Rabbi, a-t-il fait soudain en se dégageant lentement de mon accolade, j’ai beaucoup de choses ici, sans doute beaucoup trop... et toi tu as très peu, cela se voit. Alors prends tout ce que tu veux et qui pourrait vous aider, toi et ceux qui te suivent à travers le pays. Que puis-je faire de mieux? Je ne suis que Zakkaï... et tu pourrais dire à tous les autres que je ne suis pas si mauvais qu’ils le croient.»

– «Zakkaï, mon ami, est-ce vraiment à moi de le dire?»

– «Maître... tu me montres mes fautes sans même les nommer. C'est pour cela que tu es venu chez moi, n'est-ce pas? Je le sais bien... Tes yeux observent tout derrière les miens. As-tu vu si j'aurai le pardon de l'Éternel?»

– «Je te le demande, retiens bien ceci: Face à la Puissance du Vivant, la faute que l'on a commise pèse moins que les efforts que l'on fait pour la réparer.»

– «Pourquoi?»

– «Parce qu'il est toujours plus difficile de monter que de descendre.»

– «Je ne serai jamais parfait, Maître...»

– «Qui l'est et qui s'attend à ce que tu le sois? Vois-tu, l'être humain soumis à la loi de la chair n'a pas été créé parfait par le Divin, tout au moins au sens où on l'entend mais, par contre, il a été créé parfait dans son potentiel de perfectibilité infinie... C'est ce potentiel qu'il lui appartient de découvrir. Alors, Zakkaï, fais maintenant le vœu de mériter ton nom: Redresse-toi, monte et ne descends plus!»

À ces mots, j'ai vu le publicain serrer les poings et bomber un peu le torse. Tout en lui montait à ébullition. Il fallait que l'écume de son être s'avoue d'abord écume puis s'accepte en tant que telle. C'était la première étape et pour accentuer encore celle-ci j'ai ajouté:

– «Quant à Shlomit, ne t'inquiète pas, elle va fort bien...»⁶

– «Shlomit...?»

Ébranlé tout en s'efforçant coûte que coûte de demeurer maître de ses émotions, Zakkaï a ensuite tenté de nous convaincre de passer la nuit dans sa maison. Pour ce faire et pour la première fois, il adressa même la parole à Myriam, puis à Thomas et Taddée. Ils existaient enfin. À l'écouter, ils devaient avoir besoin d'un bon sommeil après tant de nuits passées sous une tente sommaire...

L'offre était agréable mais nous l'avons déclinée. Nous avions tous besoin d'autre chose, de l'air du désert et de cet indéfinissable espace intérieur dont prive parfois la nécessité ou l'obligation de parler.

Avec Myriam et mes deux frères, tout était simple et tissé de liberté. Et puis, je tenais à marcher encore un peu vers le sud avant que la nuit ne tombe. Ensuite, nous obliquerions vers l'ouest, là où la route pourrait nous mener jusqu'à Béthanie, chez Martâ.

C'était chez elle que je voulais me rendre; j'en avais eu la claire vision quelques jours auparavant, au creux de "mon" rocher. Nous étions si proches

de sa maison qui battait comme un cœur au milieu des palmiers-dattiers!

Au-delà, Jérusalem ne serait plus qu'à un jet de pierre. Il fallait bien que j'y retourne, que j'y prépare ma place et que j'y parle du projet de mon Père, de notre Père à tous pour peut-être m'y offrir plus encore qu'ailleurs tel un espace de cristal qui, dans le secret des entrailles d'une pierre, attend d'être libéré afin de proposer sa vraie nature au soleil des hommes.

Où avons-nous dormi cette nuit-là? Oh... pas très loin de Jéricho mais suffisamment pour respirer et visiter, les uns comme les autres, ce que j'appelais "la vérité nue de nos pensées". Quant aux jours qui s'en venaient, j'allais les bâtir en considérant l'impact de mes pas partout là où je poserais le pied. Dans l'idéal, revoir mon oncle ou Nicodème, soupeser la Puissance de ce qui voulait Se dire à travers moi... et deviner la Force des Iscarii qui - je le savais - guettaient le moindre des Souffles par lequel je pouvais emporter les foules.

En vérité, je ne crois pas avoir dormi sous la minuscule tente de bédouin où nous nous étions entassés. J'y ai pourtant quitté mon corps pour rejoindre le centre d'une rose... Il y avait si longtemps, me semblait-il! Je me suis donc abandonné à son appel lancé patiemment depuis des éternités mais dont, maintenant, je sentais l'urgence monter fougueusement.

C'était quelque part, au plus intime de Shimbolom, là où jamais une âme ne se rend sans conséquences. Un peu moins Jeshua, un peu plus Sananda... Je me suis rendu au sein de ce qui évoquait en ma conscience une Île Blanche⁷.

J'ai participé de sa réalité tout en étant différent d'elle puisque toujours relié aux horizons de la chair et prisonnier de ce que ma totale liberté me poussait à écrire jour après jour.

Alors, juché au sommet d'une montagne de joie et de douleurs pressenties, j'ai commencé à comprendre plus intimement et dans toute son étendue la nature secrète de ma si longue marche, puis jusqu'à quel point je devais m'apprêter à peser sur l'avenir de l'humanité, ou plutôt l'alléger, le rendre plus aérien en dépit de ce qui s'acharnait à toujours l'attirer vers le dense.

Oui, ma nuit fut interminable et aussi virginale que ce qui puisait en moi avec exigence...



-
- ¹ Le myrte, qui peut atteindre jusqu'à cinq mètres de haut est toujours symboliquement associé à Istar, la planète Vénus.
- ² Une sorte de turban dont l'extrémité pendait sur une épaule.
- ³ Le prénom Zakkai signifiait "le juste", en Araméen. Il a été traduit par Zachée dont le nom complet était Zakkai Bar Mattatyahu c'est-à-dire Zachée fils de Mathias.
- ⁴ Un collecteur d'impôts pour les Romains, tout comme Lévi.
- ⁵ Voir le tome I du présent ouvrage, chapitres XVII et XVIII.
- ⁶ Voir "Le Testament des trois Marie", chapitre V, *La géométrie de l'Éveil*.
- ⁷ Voir, en référence, "*Le voyage à Shambhalla*", chapitre IV, "L'Île Blanche". Éd. Le Passe-monde.

Chapitre XXIII

Bar Abba, le fils du Père

On aurait dit que Martâ avait deviné notre arrivée chez elle. J'avais à peine franchi le muret qui annonçait l'entrée de sa propriété que sa silhouette m'est apparue, toute frêle mais bien plantée sous la vigne encadrant la porte de sa maison.

– «Oh! Tu te montres toujours dans mes rêves en ce moment, Rabbi! lança-t-elle joyeusement en courant dans notre direction. Puis aussitôt elle s'est reprise, plus grave, en ajoutant: Les Iscarii sont venus l'autre jour... Ils te cherchent par ici...»

À cette annonce sans doute un peu abrupte à son goût, Thomas a paru embarrassé et même fâché. J'ai croisé son regard. À n'en pas douter il me cachait quelque chose...

Mais voilà qu'autour de nous une quinzaine de personnes s'agglutinaient déjà, surgissant de partout comme si toute la communauté de Béthanie m'avait vu arriver.

– «Le village est petit...» a bredouillé Martâ, donnant ainsi l'impression d'endosser la responsabilité de ce qui, pensait-elle, était susceptible de me peser.

Et, je le reconnais, oui ces soudaines présences étaient un peu lourdes après tant d'heures de marche à travers la nature désertique. Mais pourquoi les aurais-je repoussées? Après tout, n'était-ce pas en commençant par elles, si simples et démunies, que ma vie prenait son sens? Des âmes telles que les leurs n'étaient-elles pas les premiers réceptacles des graines que je m'efforçais de semer à tous les vents? C'était évident, comme partout où j'allais.

Alors, après avoir donné l'accolade à Martâ, je me souviens qu'en cet après-midi-là, au lieu d'entrer sous le toit qui allait nous accueillir, je me suis assis à l'ombre d'un figuier afin d'écouter les demandes de tous ceux qui venaient. Il y avait beaucoup d'enfants parmi eux et j'en ai fait asseoir quelques-uns près de moi, ainsi que cela m'arrivait régulièrement.

On a dit, on a écrit que j'aimais particulièrement leur présence. C'est vrai, je les aimais, mais pas davantage que celles de leurs parents ni que de celles et ceux qui croisaient ma route. Ce qui différenciait les enfants la plupart du temps, c'était leur candeur parce que c'était la qualité que j'aurais voulu voir demeurer le plus longtemps possible en tout être humain.

Mais hélas, “la plupart du temps” ne signifie pas “toujours”. Et en effet parfois, au fond de leurs regards, je captais de tristes éclairs venus d’un autre temps, des mémoires à laver, des jardins à défricher vigoureusement afin que les mêmes herbes ne s’y replantent pas sans cesse et sans cesse.

Tous les enfants du monde sont inévitablement d’anciens et de futurs adultes avec leurs difficultés à dépasser. Ainsi, lorsque je les bénissais - et je le faisais souvent - c’était d’abord pour l’espoir qu’ils pouvaient incarner, conscient que cet espoir me faisait souhaiter qu’ils ne reproduisent pas simplement l’espèce humaine dont ils étaient issus mais qu’ils la modifient.

Souhait illusoire? Mais qu’est-ce qui n’est pas illusoire en cet univers? Je me savais être un engendreur d’utopie, c’est-à-dire un bâtisseur sans entraves et que c’était ce qu’il fallait.

«Oh, me suis-je fait la réflexion ce soir-là, que suis-je donc venu faire ici au lieu de m’en être retourné paisiblement sur les rives du lac? Ce n’est pas Béthanie qui m’attire, mais Jérusalem...»

Non loin du feu qui crépitait encore à quelques pas de la maison de Martâ, j’ai pris Thomas à part...

– «Que sais-tu, mon frère, et que tu retiens au-dedans de toi? Qu’as-tu à me dire? Ne me raconte surtout pas qu’il n’y a rien!»

– «Oh... ce n’est sans doute pas très important, m’a-t-il répondu à voix basse en me prenant encore un peu plus à part que je ne l’avais fait... Il y a quelques semaines, j’ai rencontré un homme qui venait de Tibériade... Il m’a dit qu’à travers ces collines-ci, autour de Jérusalem et même davantage vers la mer jusqu’à Césarée, il y avait un ou peut-être plusieurs *lestai*¹ qui cherchaient à se faire passer pour toi. Une façon pour eux de grossir leurs troupes, tu comprends... Mais je ne sais pas si c’est vrai.»

– «Cela l’est tout à fait, je te le dis.»

– «Comment le sais-tu?»

– «Ce n’est pas moi qui le sais mais la Voix qui parle au-dedans de moi et l’Oreille qui écoute tout ce que le vent chuchote. C’est simplement dans l’ordre des choses, Thomas. Dès qu’un homme se fait Amour, il s’en trouve d’autres pour essayer de lui emprunter son éclat et le falsifier, pariant sur le fait que le monde s’y trompera.»

– «Et tu crois qu’il s’y trompe?»

– «Pour une grande part, oui... Voilà pourquoi il me faudra revenir ici une fois que j’aurai achevé ce qu’il m’appartient d’accomplir encore sur les bords

du lac. Oui, dans quelques lunes, si l'Éternel le veut, nous serons tous de retour.

Mais dis-moi, ces hommes qui empruntent mon image, pourquoi les as-tu appelés *lestai*? Sais-tu que c'est ainsi que certains nous nomment également? Il suffit souvent d'être sur tous les chemins pour hériter de ce nom...»

– «C'est vrai, Maître, mais ceux dont je parle sont les plus violents parmi les Zélotes. On dit qu'aucune horreur, aucune souffrance ne leur fait peur. Et puis surtout...»

Thomas a laissé sa phrase en suspens; son regard trahissait la sensation d'en avoir trop dit.

– «Surtout? Tu penses à leur chef, n'est-ce pas? Celui qui s'est immiscé parmi nous avec sa troupe, un jour à Migdel²...»

– «Barabbas, oui... Il est partout!»

– «C'est cela... et sais-tu quel est le nom qui lui a été donné à la naissance? Jeshua! Tout comme moi³!»

– «On me l'a dit mais je n'ai pas voulu le croire.»

– «Pourquoi donc? Oui, il se nomme bien Jeshua, Tout a un sens en ce monde et dans les autres, vois-tu! Il n'y a pas un brin d'herbe qui ne soit à son exacte place. Apprends à sourire à tout cela, Thomas. C'est un jeu écrit pour nous par le Sans-Nom! Regarde, réfléchis... Beaucoup ne disent-ils pas que tu es mon jumeau⁴? Un visage tout autant qu'un nom peut brouiller les pistes.»

Sur cet échange qui laissa Thomas assez songeur, nous avons tous deux rejoint les autres autour du feu afin de partager un repas de pois chiches concassés aux épices et arrosés d'huile. Puis, Martâ nous a fait part de son bonheur de pouvoir nous accueillir ainsi à l'improviste. Enfin, elle nous annonça la venue, attendue pour le lendemain, d'une proche cousine à elle nommée également Myriam. Et effectivement le lendemain, Myriam - que j'appellerai Maryam - arriva sur le dos d'un petit âne en compagnie de deux de ses jeunes frères.

Cet événement aurait été banal en lui-même si je n'avais bien vite remarqué les regards attentionnés que Thomas posait constamment sur elle. À tel point que je n'ai pu m'empêcher de le taquiner un peu à ce propos.

– «Pardonne-moi, me fit-il comme s'il était un jeune adolescent pris en faute. Tu sais bien que ce n'est pas cela qui m'intéresse... Je ne vis que pour l'Éternel depuis que tu L'as révélé en moi.»

Je me souviens m'être mis à sourire plus ouvertement encore.

– «Comment, mon frère? Tu appelles Maryam “cela”? Et pourquoi rougir et t’excuser? La vie d’un homme et d’une femme doit être entière et la joie de la connaître pleinement est une façon de se rapprocher d’Awoun. Ne sens-tu pas comment le Père Lui-même s’offre constamment, chaque jour et chaque nuit, dans un acte d’Amour total?»

Thomas n’ayant rien trouvé à répondre, il m’a semblé que le moment était propice pour lui faire un présent. Alors, je lui ai pris la main puis j’ai fermé les yeux tout en emplissant de lumière l’air qui pénétrait dans ma poitrine.

En moi, très doucement, j’ai peu à peu dessiné un cercle, un cercle parfait. Je le voulais de trois fils d’or unis à la manière d’une tresse. Je le voulais simple mais porteur de sens et vivant... Et c’est ainsi que je l’ai senti prendre corps, volume et fraîcheur entre ma main et celle de Thomas.

– «Tiens mon frère, prends ceci... C’est à toi pour l’instant... car tu sauras clairement un jour à qui il est destiné.»

Thomas n’a toujours rien dit en découvrant un délicat bracelet d’or dans la paume de sa main mais en vérité aucun mot n’était nécessaire... L’émotion qui venait de naître entre nous suffisait amplement. Il a juste incliné la tête...

La journée était belle, une de ces rares journées de ma vie que j’aurais voulu vivre sans qu’il se passât quoi que ce soit qui puisse appeler autre chose que la révélation de la simple saveur de l’instant présent. Cependant, les temps couraient à leur rythme.

Un homme est apparu à l’entrée de la propriété de Martâ et, à son allure, j’ai tout de suite compris d’où il venait et ce qu’il voulait.

– «C’est moi que tu cherches, je pense...»

– «Tu es le rabbi Jeshua?»

Mais avant que j’eusse seulement eu le temps de lui répondre, l’homme s’était déjà agenouillé devant moi, le front contre terre.

– «Tu es un Iscariote⁵, n’est-ce pas? C’est ton chef qui t’envoie?

– «Il veut te voir, Rabbi... Hélas, il ne peut se déplacer.»

– «Ne m’a-t-il pas déjà vu?»

– «C’est que beaucoup de choses ont changé depuis.»

– «Où est-il?»

Quelques instants plus tard, j’appliquais mon front sur celui de Myriam. Chacun a compris que je devais partir seul et que, puisque le soleil était déjà avancé dans sa course, je ne serais certainement pas de retour avant le lendemain.

En réalité, je n'étais pas mécontent de l'opportunité qui m'était donnée de rencontrer Barabbas. Depuis longtemps, je savais ce dont il "était fait" mais j'espérais qu'une vraie rencontre d'âme à âme clarifie une fois pour toutes la situation.

Le ciel était lourd de nuages et un petit vent frais balayait la poussière du sol lorsque j'ai emboîté le pas à l'homme qui m'emmenait sur la route sinueuse conduisant de Béthanie à Jérusalem.

– «Comment t'appelles-tu?»

– «Yussaf, Rabbi...»

– «Oh. Je sais qu'il y a d'innombrables Yussaf mais n'étais-tu pas à Gennésareth autrefois?»

– «C'est cela... et les soldats ne nous aimaient pas beaucoup, mes hommes et moi!»

– «Et alors?»

– «Beaucoup de choses ont changé, je te l'ai dit. Alors il faut se regrouper et c'est à Jérusalem que tout peut se passer. Barabbas est celui qui a rassemblé le plus de sicaires, tu comprends...»

En effet, je comprenais fort bien. Une rébellion contre Rome s'organisait avec plus de force que jamais et les Iscarii ne baissaient toujours pas les bras quant à l'idée de se servir de moi.

– «On ne veut pas t'utiliser, Rabbi... Nous te respectons... Nous voulons absolument que tu comprennes pourquoi tu dois être parmi nous, à notre tête peut-être!»

– «N'avez-vous pas Barabbas? Son nom n'en dit-il pas assez?»

Le Zélote a fait une halte et m'a regardé en plissant le front.

– «Ne le répète pas, Rabbi mais... Ce n'est pas vraiment son nom. C'est lui qui se l'est donné.»

– «Pour quelle raison?»

– «Pour y puiser de la force... Pour en trouver davantage que Jacob Bar Judas.⁶»

– «L'un et l'autre ne s'aiment pas?»

– «Qui s'aime ici-bas, Rabbi?»

J'ai posé brièvement une main sur l'une des épaules de Yussaf. Comme l'heure n'était pas à l'argumentation et que la pluie menaçait, nous avons repris notre route et pressé le pas tandis que des caravaniers et des voyageurs à cheval nous dépassaient ou nous croisaient. Jérusalem n'était pas loin et

cela se sentait jusque dans l'air et dans la mine préoccupée de ceux qui la côtoyaient tel un être vivant, tout en exigences.

Une fois de plus, la vue de Jérusalem et de son temple fut pour moi une sorte de choc ou, plus exactement, un mélange d'admiration et de défiance. Une ville sans âge, fascinante et terrifiante. Pas bien grande certes, mais si imposante!

Au sommet de mon être inondé par la Présence du Souffle tout autant qu'au creux de mon cœur d'homme, je savais que c'était là que tout se déciderait, non seulement du sens de ma vie, mais d'une bonne part du destin de l'humain de ce monde.

Ce qui avait été pré-écrit de mon pèlerinage sur la Terre de ce temps-là avait bien été gommé de ma conscience. Pourtant... Oui, pourtant... je savais, je connaissais, je pressentais... Et puis tout à coup, plus rien ne venait... Rien! Une scène vide où tout restait à inventer. L'extase du Divin accompagnée d'une sorte d'agonie salvatrice, organisées l'une et l'autre de toute éternité. Et en dépit de tout... Oui... la liberté, le choix de tout écrire ou de tourner le dos à tout!

– «Il est trop tard, Rabbi... Cela se pourra juste demain, à l'aube.»

Yussaf avait son plan. Un sympathisant à la cause de la Rébellion nous attendait chez lui pour la nuit. Une humble maison dans un hameau de potiers et un hôte tout aussi modeste, au regard naturellement suspicieux.

Dès les premières lueurs du jour, nous étions déjà debout, enroulés chacun dans notre manteau de laine brune sans manches et la tête enturbannée. Par bonheur, la pluie avait cessé. Bien vite, nous avons passé un poste de contrôle de l'armée romaine; pour ce faire nous avons emporté avec nous, dans un sac, quelques éléments de poterie, l'argument de Yussaf afin que nous puissions nous diriger vers la ville d'aussi bonne heure.

– «Où m'emmènes-tu exactement? ai-je fait. La porte de la Fontaine est près d'ici... Alors pourquoi obliquer par là?»

– «Mon frère Barabbas veut que tu voies de quelle façon nous sommes organisés, Rabbi. C'est une marque de confiance de sa part. Crains-tu la vallée du Hinnom? C'est là que nous allons...»⁷

– «Ce n'est pas la *tsara*⁸ du corps qu'il faut tant redouter, Yussaf, mais celle de l'âme!»

En vérité, nous ne sommes pas allés très loin dans la "vallée aux immondices" ainsi que beaucoup l'appelaient. Derrière un gros buisson

d'épineux, il y avait une sorte de vieil abri à demi écroulé qui s'enfonçait en partie dans le sol rocailleux. J'ai compris que nous allions y pénétrer.

Sans hésiter mais après avoir rapidement jeté un coup d'œil alentour, le Zélote a alors soulevé la toile en lambeaux qui en protégeait vaguement l'entrée puis il a fait deux ou trois pas courbé en deux.

Je l'ai alors vu s'agenouiller dans la pénombre et gratter le sol pour enfin y dégager une trappe de bois et la soulever. À mon tour, je me suis avancé... Une échelle d'apparence très précaire s'enfonçait dans un trou d'une noirceur totale.

– «Attends... chuchota Yussaf tandis qu'il s'y engouffrait déjà avec assurance, démontrant ainsi qu'il connaissait parfaitement les lieux... Attends, Rabbi...» reprit-il une fois encore dès qu'il eût totalement disparu dans l'obscurité du sol.

J'ai donc attendu et puis soudain, après quelques bruits confus et des claquements secs, une lumière a jailli du trou. En bas de l'échelle, Yussaf était parvenu à allumer une de ces torches graisseuses comme on en trouvait généralement dans les temples. Je l'ai aussitôt rejoint puis, après avoir remplacé la trappe au-dessus de nos têtes, j'ai découvert une longue galerie qui s'enfonçait plus encore dans le sol, droit devant nous.

Celle-ci, manifestement taillée de main d'homme, ne me permettait pas de me tenir debout et était fort étroite. L'un derrière l'autre, en silence, Yussaf et moi avons alors entrepris d'y marcher aussi rapidement que possible. L'air y était lourd et la lumière de notre flambeau constamment vacillante.

À un moment donné, j'ai senti de l'eau sous mes pieds; elle ruisselait des parois du couloir. Nous devions être sous la rivière, en direction des murailles de la ville.

– «D'ici peu, Rabbi, nous approcherons du bassin de Siloam⁹ et nous serons proches de notre but.»

Je me suis demandé si nous n'étions pas dans le long tunnel qu'avait fait creuser le roi Ézéchias quelques siècles plus tôt à partir de la source de Gihôn dont j'avais appris l'existence durant mes études au Krmel. Mais non, étant donné notre point de départ, c'était impossible.

Peu à peu, j'ai remarqué que le plafond de notre corridor gagnait en hauteur, faute de s'élargir. Il est même devenu tellement haut que j'ai eu la nette conviction que si l'homme avait travaillé à ce passage dans des temps anciens, il avait dû néanmoins suivre une faille naturelle dans la roche.

Soudain, brandissant sa torche dans un geste énergique vers la gauche, Yussaf mit en lumière un autre couloir qui débouchait immédiatement sur une pièce assez vaste. J'ai eu le temps d'y apercevoir des cruches, une ou deux amphores, quelques coffres de bois ferré ainsi qu'un grand nombre d'épées et de coutelas suspendus aux murs.

– «Tu commences à comprendre?» me dit-il fièrement.

Effectivement, cela devenait de plus en plus clair mais ma perception de la situation et des lieux s'en est trouvée encore renforcée lorsque, quelques pas plus loin, à droite cette fois, une salle similaire se révéla de la même façon. Les Iscarii disposaient vraisemblablement d'un réseau de tunnels et de réserves d'armes dans le sous-sol même de Jérusalem. Pourquoi donc avoir couru le risque de me le révéler si ce n'était pour m'impressionner et me persuader du bien-fondé du rôle qu'ils espéraient toujours me voir jouer? Tout se précisait.

Je n'ai fait aucun commentaire. J'avais surtout hâte de sortir de ce lieu et de me trouver face à Barabbas, selon l'invitation lancée. Cela ne s'est pas fait attendre car la torche de Yussaf a bientôt mis en évidence un escalier de pierre très abrupt et, à son sommet, une lourde grille de métal forgé.

Quelques instants plus tard je pénétrais dans une cour... De celle-ci deux hommes, paraissant surgir de nulle part, m'introduisirent rapidement dans une pièce où se trouvait le chef de la rébellion zélote, tout au moins en Judée.

Le "fils du Père" était maintenant là, devant moi, non pas debout mais allongé sur une natte elle-même disposée sur un lit de bois et de corde très bas. On nous laissa seuls tous les deux. La pièce était d'une sobriété qui traduisait surtout une pauvreté mal dissimulée. Une cruche d'eau, deux coutelas, quelques couvertures éparses sur le sol et, dans un coin, un récipient pour l'hygiène.

– «J'aurais aimé te recevoir autrement, Rabbi, mais un mauvais mal...»

– «J'avais déjà compris», lui ai-je répondu en posant ma main sur mon cœur.

Mon geste l'a fait sourire cependant que je m'approchais de lui.

– «Toujours le cœur, n'est-ce pas? Toi et les Nazaréens vous n'en démordrez donc jamais?»

– «Je ne suis pas Nazaréen et pas davantage rabbi.»

– «Qui es-tu alors? Peux-tu enfin te définir?»

– «Tu sais bien ce qu'on dit de moi...»

– «Oh! On dit tant de choses!»

– «Alors nous sommes deux dans le même cas! Et puis... n'as-tu pas un cœur, toi également?»

J'ai fait un pas de plus et je me suis assis sur les dalles du sol. Ainsi, nous serions plus proches pour nous parler vrai. Je crois que cela n'a pas déplu à Barabbas car il a fait, de la bouche et du menton, une légère moue d'approbation.

– «J'ai un cœur, oui... et il bat pour ce pays.»

– «J'aime ce pays, tout comme toi mon frère, mais il est trop petit ou alors mon cœur est beaucoup trop grand pour lui seul.

– «Qu'est-ce que tu veux alors? Le Pays de la Terre Rouge? La Grèce? Antioche? Rome?»

– «La Terre, ai-je répondu. Tout simplement! Les hommes, ceux qui ont des oreilles, des yeux et un cœur, bien sûr. et même ceux qui n'en ont pas encore... ou qui ne le savent pas!»

– «Tu es Sikander, alors... Sikander revenu en prophète! Non... pardonne-moi... Je ne veux pas te railler, Rabbi. J'ai du respect pour toi. Je t'ai vu dire et faire beaucoup de choses que je ne comprends pas mais souvent tu m'as touché. Tu m'as donné de l'espoir aussi... Et tu m'en donnes encore.

Imagines-tu ce que nous pourrions faire tous les deux? Tu es la Parole et je suis la Main... N'est-ce pas évident?

J'ai voulu que tu puisses voir de tes propres yeux de quelle façon nous sommes organisés ici et à travers une partie du pays. Des tunnels comme celui-là, il y en a d'autres... Ils sont du temps d'Ézéchias, sais-tu? Les Romains ne soupçonnent même pas leur existence! Te rends-tu compte comment nous pouvons tout mettre en place, apparaître et disparaître? C'est de toi dont le peuple a besoin maintenant. Nous, les rebelles, il sait que nous sommes là à attendre le bon moment.»

– «Le peuple? Il me semble que tu ne l'épargnes pourtant pas beaucoup, Barabbas. Et puis, pris entre toi et les Romains, il a mal...»

– «Il y a des traîtres et des lâches dans son sein! Lorsqu'un corps est malade, ne combats-tu pas sa maladie?»

– «Pas moi, non... Je ne me dresse pas contre elle, je l'inonde de la Lumière de mon cœur, je l'enveloppe, je console ce qui la nourrit jusqu'à ce que la force qui y réside n'ait plus faim et s'éteigne tel un feu privé d'air.»

– «Ce sont des mots, Rabbi, et personne ne les comprend vraiment! Même parmi les misérables qui te suivent... Je le sais, je l'ai entendu.»

– «Des misérables? Écoute, ai-je fait en voyant qu’il perdait son calme et souffrait. Écoute, je suis ce que je suis et ma Parole n’est pas faite que de mots. Mais si maintenant il y en a un en particulier que tu veux que je prononce - et nous savons tous deux lequel - sache que je ne le ferai pas et que.»

– «Il y a en toi quelque chose de David ou de Salomon... J’ai beaucoup lu et étudié, tu sais! Oui, il y a quelque chose d’eux en toi mais que tu ne vois pas... Tu es en train de passer à côté de ta vie et de ton peuple, Rabbi. C’est terrible! Dis-moi un seul mot, un simple “oui” et alors tu seras le roi de ce pays et tu pourras y faire entendre ta Parole comme bon te semble. Je te le dis, ta place n’est plus sur les chemins!»

– «Barabbas... Barabbas, mon ami... et moi je te dis, je te répète que je ne suis pas venu pour donner une suite à l’histoire des rois de ce pays. Je suis là pour l’entièreté de la race des humains de cette Terre. Alors laisse-moi agir en ce sens et, je te le demande au nom d’Awoun, ne brandis pas ton propre nom, Jeshua, pour semer la confusion.»

– «Et si c’était moi le Mashiah, Rabbi? Oui, après tout, qu’en sais-tu?»

– «Si c’était toi, tu n’aurais pas besoin de chercher à le faire croire...»

J’ai tout de suite vu que Barabbas recevait cette vérité comme une gifle. Oubliant qu’il était blessé, il a alors voulu se lever mais la douleur l’a aussitôt rappelé à l’ordre, le trahissant par un rictus sur le visage.

– «C’est ton dos, non?»

– «Yussaf a bavardé, je vois...»

– «Aucunement. Ton mal se reflète tout autour de toi; c’est une plaie infectée et je la vois. Un coup de glaive, au-dessus du rein.»

Je me souviens du visage souffrant et médusé de Barabbas. Le Zélote était prisonnier de sa fierté de combattant et de chef tout en n’osant pas espérer quelque guérison passant par moi.

– «Ne me touche pas! fit-il. Bientôt il n’y aura plus rien. Ce n’est pas ma première blessure!»

– «Vraiment? Est-ce ainsi que tu veux que les choses se passent? On n’a rien si on n’espère pas... Une porte ne s’ouvre pas si on n’y frappe pas.»

Barabbas et moi avons échangé quelque temps encore sur ce mode. Rien n’avançait... Il n’était qu’un bloc d’orgueil, d’opiniâtreté, de provocation et, derrière tout cela, de souffrance, plus morale encore que physique.

Mais, lui comme tant d’autres, je n’ai pas pu m’empêcher de l’aimer, ne fût-ce que pour la dignité qui était sienne et qui l’avait mené jusque là. Il

n'était pas du nombre des tièdes ni de celui des ignorants et cela en disait beaucoup sur son âme. Au-delà de toute compréhension, "quelque chose" nous reliait, lui avec son regard sauvage et moi, imbibé par l'Éternel, avec ma conscience indomptable parce que pénétrant Tout.

Je l'ai quitté en milieu de journée, sans y avoir "touché", pour respecter sa demande mais non sans avoir suggéré à Yussaf – qui avait attendu derrière la porte - de lui servir un peu de vin mêlé de myrrhe. Cela soulagerait ses douleurs...

Sans me proposer de réemprunter le tunnel, on m'a simplement conduit jusqu'à un portail de bois qui donnait sur une ruelle très discrète. J'ai déroulé un peu de mon *tsaniyph* afin de me couvrir une partie du visage, comme les bédouins, puis j'ai cherché le bassin de Siloam que je savais ne pas être loin.

De là, je connaissais bien le chemin qui, à travers le dédale des venelles, pourrait me mener rapidement vers la demeure de mon oncle, pour la joie de le saluer et puis aussi pour en apprendre peut-être davantage sur le poids réel de Barabbas en Judée.

Cependant, mon oncle n'était pas chez lui; il s'était rendu à Joppé, m'a-t-on dit, dans le but d'inspecter l'un de ses bateaux de retour au port.

Même si l'air demeurerait toujours frais, le soleil était revenu et il me suggérerait de reprendre le chemin de Béthanie. Cependant, alors que je me faufilais entre des moutons regroupés sur une petite place, j'ai éprouvé l'intense désir de me rendre sur la colline aux oliviers afin d'y contempler la ville et d'y prier avant de rejoindre Myriam, Martâ et mes frères.

Il m'arrivait si peu maintenant de marcher seul! C'était pourtant toujours les plus belles heures durant lesquelles je pouvais vivre dans toute Sa Puissance la fusion avec le Souffle en moi! Je me suis donc fait ce cadeau et, parmi les herbes sauvages qui couraient autour du vieux pressoir, j'ai parlé à mon Père dans ma poitrine.

Entre Lui et moi, je "palpais" la distance illusoire imposée par les mots humains parce que, en vérité, il n'y avait entre nous qu'une apparente frontière, celle qu'il me fallait bien manifester par la seule acceptation de ma forme de chair et d'os. J'ose dire que je ne faisais qu'Un avec Lui et que dans les moments où j'en vivais le plus les effets dans ma conscience et mon corps, c'était une folle mais douce ivresse qui me prenait.

Et puis, mes pensées se sont tournées vers l'homme que je venais de quitter et qui, même sur son lit de souffrance, n'avait pas déposé le harnachement de cuir dont son torse était bardé, comme en plein combat.

J'ai cherché ses yeux en moi et je les y ai trouvés. C'étaient ceux d'un criminel et d'un assassin, je le savais, mais finalement pas plus sombres que ceux de tous ces soldats qui avaient choisi la guerre pour métier et la mort pour voisine, quel que soit l'empereur au pouvoir et la cause que celui-ci trouvait à invoquer. Barabbas croyait au moins en quelque chose qui le mobilisait jusque dans ses viscères...

Il n'y avait pas de leçon à lui faire. Il vivait au pays de sa vérité et de celle de la plupart des hommes et des femmes. Le pays de la confrontation, une terre dont on ne revient jamais intact quelle que soit sa légitimité.

Le glaive appellera toujours le glaive, c'est inéluctable, tout aussi sûrement que chaque goutte de sang se ré-ensemence et se décuple dans le temps.

Il fallait "quelqu'un" pour sectionner le fil du réflexe de la vengeance... Un homme? Sans doute plus que cela, mais un homme malgré tout, un homme avec son "je" qui était capable de se penser "nous" tout en parlant de son espèce puis qui pouvait dire "Lui" et même "Je" en regardant le Soleil.

Serais-je celui-là? Je ne sais plus si j'en ai formulé le souhait ou si je me suis rendu à une certaine évidence...

Enfin, il a bien fallu que je me décide à repartir, à reprendre la direction de Béthanie avant qu'il ne fût trop tard. J'ai souvenir d'avoir remarqué un bâton qui traînait sur le bord du chemin et de l'avoir ramassé avec le geste d'un vieux pèlerin espérant ainsi soutenir sa marche. Je n'avais pas fait cela, je crois, depuis des années. C'était sur l'harassante piste qui m'avait un jour conduit jusqu'à Alexandrie.

À Béthanie, dans la maison de Martâ, on m'a lavé les pieds selon la coutume, en signe de bienvenue, puis Myriam m'a servi un peu de ce vin blanc que j'affectionnais plus que d'autres et nous avons mangé des galettes et du poisson séché.

Barabbas, bien sûr, fut au centre des conversations. Comment au juste était-il et que voulait-il? Chacun avait son opinion. Quant à moi, j'étais convaincu de ceci: Il irait jusqu'au bout de ses convictions, quitte à légitimer sa fureur en se disant vraiment "Fils du Père". Il l'était d'ailleurs! Au même titre que nous tous. et que moi, car celui qui se pense Unique est avant tout un grand ignorant. Nos racines n'en font qu'une et nos feuillages se mêlent.

Avec bonheur mais sans surprise, j'ai constaté que Thomas s'était un peu rapproché de Maryam et que celle-ci, bien que timide sous son voile couleur ivoire, n'en semblait pas fâchée.

Le surlendemain, après avoir offert la guérison à un jeune garçon paralysé depuis des années, j'ai donné le signe du départ. Il nous fallait retourner vers les bords du lac de Kinnereth où tant restait à accomplir. Tous auraient voulu rejoindre ses rives à Tibériade en passant par la Samarie plutôt que par le désert puis la vallée du Yarad. Cela aurait effectivement été plus facile. Cependant... je tenais absolument à retourner à Jéricho sans trop attendre. Il y avait là un petit homme à la longue barbe que je voulais revoir parce qu'il avait quelque chose d'important à me dire en personne. Il avait décidé de distribuer la moitié de ses biens aux indigents de sa ville et de mériter ainsi son nom, Zakkai. Il était vraiment descendu de son arbre. Un songe me l'avait annoncé...

-
- ¹ Lestai: c'est-à-dire "brigands", un autre nom que certains donnaient aux Iscarii, aux Zélotes.
 - ² Voir "*De mémoire d'Essénien*", livre II, chapitre VIII, "*Sous le soleil de Magdala*".
 - ³ En Araméen, "Jeshua Bar Abba" signifie textuellement Jésus fils du Père." Le nom de Jeshua - prononcé Jehoshua - était assez fréquent à l'époque. Il s'apparente au nom Josué.
 - ⁴ Pour mémoire, voir la note 2, page 145, chapitre IX du présent ouvrage.
 - ⁵ Autrement dit Zélote, en Araméen.
 - ⁶ Il est vraisemblablement question ici du fils de Judas de Gamala, le principal instigateur du mouvement de révolte contre les Romains dont sont nés les Zélotes et leur doctrine messianique très intransigente. Les Zélotes ont parfois été appelés "Galiléens" et même Nazaréens, d'où certaines confusions.
 - ⁷ Pour rappel, la vallée du Hinnom, au sud de Jérusalem, était le lieu où on reléguait les lépreux et où on jetait les immondices. On n'y trouvait que de pauvres cabanes, d'anciens abris de bergers et de petites grottes qui s'enfonçaient dans le sol ou à flanc de colline.
 - ⁸ Le mot *Tsara* était utilisé pour désigner la lèpre.
 - ⁹ Ce lieu est aujourd'hui appelé "piscine de Siloé".

Chapitre XXIV

Entre tendresse et fermeté

Et une fois encore notre vie a repris son cours sur les bords du lac. Non pas “comme avant” car cela n’était plus concevable pour moi mais “comme cela devait être”, selon la leçon éloquente des semaines que je venais de vivre.

Mon retour avait provoqué simultanément enthousiasme et espoir pour certains et exaspération pour d’autres. Je dérangeais... J’étais à la fois pas assez et trop présent. Une espèce d’anomalie qui réveillait là où, en réalité, on ne rêvait que de dormir parce que c’était tellement plus confortable. C’est l’état de fait qu’ont toujours connu tous les Av-Shtara de ce monde...

Meryem, ma mère, avait souffert pendant mon absence. Certaines langues s’étaient crues libres de me salir. C’était facile. Au-dedans d’elle, elle avait vécu par préscience toutes les articulations possibles de ce qui allait me faire avancer plus encore vers *Ce à quoi j’étais destiné*.

Quant à moi, je ne pouvais que donner sans compter, spectateur des médisances et des flatteries tout en demeurant conscient et heureux des instants d’amour vrai qui naissaient ça et là sur mon passage.

Ainsi, j’ai recommencé à enseigner, à soigner, à guérir, à écouter - plus que tout - et à tisser des paroles de plus en plus simples pour combler des vides de plus en plus béants... L’être humain ignorait tout de lui-même et empoisonnait son horizon parce qu’il ne s’aimait pas. Et comme le chemin allait être long pour le réconcilier avec la réalité originelle!

Certains me voyaient tel une sorte d’oasis alors que je m’efforçais d’être tellement plus que cela! Une source intarissable avec laquelle il leur deviendrait possible de voyager sans crainte du lendemain... D’une certaine façon ils n’avaient pas tort mais hélas ils n’espéraient rien d’autre que puiser quelques forces indéfinissables dans l’instant de ma présence sans rien parvenir à envisager de ce qui aurait pu les transformer. Prendre, surnager... et si peu offrir!

J’ai souvenir d’une discussion dans le petit port de Caphernaüm. Celui vers qui les regards s’étaient tournés et qui prenait entre ses mains le bord de ma robe était un marchand d’épices qui estimait ne jamais vendre assez. Je le voyais souvent... Il n’était qu’une supplique dès que je commençais à enseigner.

– «Dis-moi, combien de temps as-tu accordé à ton âme aujourd’hui?» lui ai-je demandé ce jour-là...

– «Je suis allé à la synagogue, ce matin, Rabbi. J’ai fait mon devoir.»

– «Non, Zaccharie, je ne t’ai pas demandé ni où ni quand, mais combien... Je dis combien parce qu’apparemment c’est un mot qui compte beaucoup dans ta vie. Oui, combien de temps?»

– «Je ne sais pas... Celui que dure la lecture des Textes... Et puis j’ai prié aux heures où on doit prier, Rabbi...»

– «Parce que ton voisin te regardait?»

Zaccharie est resté hébété un instant tandis qu’il s’agrippait toujours au bord de ma robe.

– «Oh non... c’est parce que...»

Mais ce qu’il aurait aimé pouvoir dire ne se construisait ni dans son cœur, ni dans sa tête, ni dans sa bouche.

Je suis parti, le laissant seul à ses réflexions. C’était mieux ainsi plutôt qu’un discours aux accents que je n’aurais pas voulu moralisateurs mais qui auraient paru l’être. Non, il n’y avait rien à commenter... Juste à constater, ce qui était déjà beaucoup pour ceux qui avaient assisté à la scène.

L’après-midi de cette journée-là, j’ai tenu à rassembler autour de moi tous ceux qui, parmi le *cercle des cent-huit*, étaient les plus libres de leurs mouvements et qui aspiraient à un enseignement à la fois plus large et plus profond que celui que je pouvais proposer à tous au gré des chemins parcourus et des places de villages¹. En réalité, il n’était pas si fréquent que je provoque ce genre de rassemblement car, la plupart du temps, les regroupements naissaient spontanément, générés par les circonstances de notre vie de chaque jour.

Depuis mon retour de Jérusalem, je percevais une sorte de sablier en moi qui décomptait les semaines et les mois et m’incitait à me déverser avec davantage d’intensité dans les cœurs de celles et ceux qui m’étaient les plus proches.

Toutes et tous avaient fort bien compris depuis longtemps qu’il y existait plusieurs niveaux de connaissance et de sagesse à capter au creux de la Parole que j’offrais.

Derrière *le Révélé* que le peuple des campagnes et celui des bords du lac pouvait comprendre, il n’y avait cependant pas que *l’Enfoui*, destiné à mes disciples les plus immédiats.

Il existait pour le moins un troisième degré d’approche du Mystère de la Vie que je m’efforçais de distiller. Celui-là pouvait se percevoir dans le choix

toujours très précis des mots que le Souffle projetait en avant de moi et aussi dans les instants de silence qui s'imposaient d'eux-mêmes entre eux.

Ce troisième degré d'enseignement demandait de laisser poindre en soi ce que j'appelais alors la *Walya*, ce merveilleux bourgeon de la Conscience qui préfigure le devenir de l'Humain.

Je me souviens avoir parlé à tous de la *Walya* comme d'un sens qui transcendait tous les autres. Un sens qui croissait non pas "dans" mais "au-dessus" de tout être dont l'âme commence à devenir enfin adulte. Les Grecs lui donnaient un autre nom; ils l'appelaient *nous*².

– «Certains racontent que tu es allé en Grèce au retour de ton si long voyage et que les sages de là-bas t'ont aussi enseigné, me demanda Simon lorsque j'eus évoqué avec précision l'existence de sa réalité et la nécessité de le développer pour avancer vers notre propre Essence. Est-ce vrai, Maître?» ajouta-t-il.

Simon faisait partie de ce noyau de disciples qui voulaient, tout comme Jean ou Taddée, aller toujours plus loin. Il était aussi de ceux qui, issus du peuple d'Essania, s'appliquaient par fierté à ne jamais quitter la robe blanche des thérapeutes en dépit de la méfiance qu'elle provoquait parfois. J'aimais cela.

– «Non, ce n'est pas exact, Simon... Certains le croient et le colportent parce qu'avant mon retour parmi vous sur les rives de ce lac, j'ai côtoyé durant une année quelques-uns de leurs enseignants en provenance d'Alexandrie. Leur sagesse était grande; elle parlait de secrets qui m'étaient connus mais qui portaient simplement d'autres noms.

Ainsi, sachez-le tous, voilà pourquoi l'atteinte du portail de la *Walya* est ce qu'il vous faut appeler du plus profond de vous... car la *Walya* permet de dépasser la confusion semée par les mots, ainsi que les incompréhensions qui surgissent avec l'incapacité des hommes à pénétrer leur cœur pour découvrir la vision qu'ils portent.»

– «Tu veux dire que les mots nous trahissent et que seule la *Walya* nous dévoile leur âme véritable?»

– «Je veux dire, Simon, que la *Walya* unit la puissance du Cœur et les sommets de la compréhension du Mental. Elle engendre un sens de pénétration des vérités qui est semblable à un code qu'il faut soi-même apprendre à déchiffrer.»

Judas, qui était adossé à un arbre non loin de nous, a alors voulu se joindre à la conversation.

– «Mais, Rabbi... peux-tu nous dire, toi, comment apprendre à pénétrer les secrets de ce code?»

– «Et que crois-tu que je ne cesse de vous enseigner, mon frère? Voilà quatre années que je suis parmi vous, que je partage tout avec vous et que, patiemment, j'égrène une à une toutes les perles qui font le collier de ce que tu parais encore chercher.»

– «Mais... je veux seulement apprendre!»

– «Alors arrête de jouer... Car tu vaudrais mieux que cela. Apprendre n'est pas prendre. Fais taire ta tête et n'observe plus les battements de ce que tu crois être ton cœur. Aime, aime et aime encore... et ne cherche plus rien à contrôler ni même à éplucher dans l'espoir de comprendre ce qui est juste à vivre!»

Pierre également n'a pas tardé à intervenir. Beaucoup l'avaient remarqué, il était facilement perdu lorsque les concepts que nous abordions l'invitaient non pas à lever l'ancre mais à s'abandonner aux flots comme s'il était lui-même son propre navire.

Il se trouvait là assis sur l'herbe, à côté des autres, se passant vigoureusement la main dans la chevelure et la barbe et vérifiant parfois, comme par réflexe, que son coutelas de pêcheur pendait toujours bien à son ceinturon. Alors, évoquer l'existence de la *Walya*, c'était un défi pour lui... non pas parce qu'il en était plus éloigné que celui qui ce fût mais parce qu'il ne soupçonnait pas que sa simplicité d'âme pouvait étonnamment l'en rapprocher.

– «Oh, Rabbi! fit-il, nous avons tellement de questions! Et c'est peut-être elles qui nous empêchent de vivre ainsi que tu le dis.»

J'ai fait quelques pas vers lui.

– «S'interroger est légitime et nécessaire, Pierre... Aussi n'ai-je pas dit qu'il fallait simplement brouter l'herbe des prés et la savourer tout en regardant béatement la beauté de la course du soleil pour s'approcher de l'Éternel. L'approche de la *Walya* se vit dans un Ressenti, une Certitude, un Abandon sacré et intime. et je sais que parfois tu connais cet état sans savoir le reconnaître ni même qu'il existe et porte un nom.»

– «Est-ce vrai? m'a-t-il demandé de sa voix un peu rauque... Tu crois cela de moi?»

– «Non... je ne le crois pas. Avec la *Walya*, on ne croit jamais. On voit et on entend parce qu'on devient l'Œil et l'Oreille.

Écoute-moi, Pierre, et écoutez-moi, vous tous qui êtes venus jusqu'ici. L'homme de ce monde a dépouillé le ciel de la sublime vérité de ses Étoiles. Il a appris à construire des temples et des synagogues et maintenant, il ne sait plus rien d'autre que croire ou ne pas croire sans moindrement éprouver ni vivre...»

Judas a immédiatement réagi.

– «Es-tu contre la religion, Maître? Les Traditions et la foi révélée aux prophètes ne sont-elles rien pour toi?»

– «*La religion n'est pas l'affaire du Divin... Elle est affaire d'hommes.* Ainsi, tant que les hommes seront immatures, la religion elle-même le demeurera. Et si, un jour, les hommes mûrissent, alors elle disparaîtra. Les hommes n'en auront plus besoin puisqu'ils découvriront l'Esprit par eux-mêmes et en eux-mêmes à travers l'expérience directe.»

J'ai aussitôt perçu à quel point mes paroles venaient de jeter le trouble parmi la plupart de ceux qui étaient présents. C'était ce que je voulais... Alors, j'ai ajouté:

– «Voilà pourquoi je vous le demande, mes amis, ne dites jamais “*Le Maître a dit...*” car en vérité je ne veux pas être le bâtisseur de votre foi. Le maître de votre destinée, c'est vous! Je ne suis que l'exemple de ce que vous êtes appelés à révéler puis à devenir. Vivez votre vie et ne figez rien en mon nom! De même, aidez chacun à vivre sa vie en étant les modèles de la liberté d'aimer que vous aurez découverte et explorée.»

– «N'y a-t-il alors pas de loi, pas de précepte que nous puissions transmettre en ton nom, Rabbi?» a repris Judas tout en se levant d'un air désespéré.

– «Il n'existe qu'une loi qui vaille de par l'univers. C'est celle qui nous demande d'aimer... C'est tout.»

– «Mais pourtant n'y a-t-il pas un grand nombre d'hommes qui ne croient pas comme il le faut?»

J'ai regardé Judas au fond des yeux.

– «J'aime ton âme, mon frère mais parfois tu récites encore les leçons des Pharisiens et des Zélotes qui clament: “*Malheur à ceux qui ne croient pas en l'Eternel et à Ses lois ou qui y croient faussement, car ils seront châtiés...*” De semblables paroles ontelles le moindre sens? La crainte d'Awoun est la pire des aberrations! Y a-t-il un seul homme qui puisse prétendre s'exprimer en Son nom puis, dans le même élan, proférer des menaces?»

– «Tu viens donc tout effacer, Maître? Tu me fais très peur. Explique-moi... Explique-nous encore... Nous avons faim et soif... Tu ne nous parles jamais d'Adonaï comme le font les prêtres à la synagogue... Pourquoi? Pourquoi?»

Je me souviens avoir marqué une longue pause puis j'ai répondu en sachant le poids de mes paroles.

– «Adonaï? Tu veux plutôt dire Yahvé... Oui, j'ose prononcer son nom... Eh bien, sache que Yahvé n'est pas Awoun... Il n'est pas mon Père³.»

Je les ai tous vus sursauter.

– «Mais... Et Moïse alors, que dis-tu de lui?»

– «Moïse, a fait ce qu'il devait faire; il a construit ce qui devait l'être et tracé une route à ceux qui n'en avaient plus. Mais, son histoire, sa véritable histoire n'est pas celle qui vous a été enseignée. Elle est multiple et non pas une... et je ne saurais vous en dire plus sans vous troubler de façon inutile. Voyez-vous, on ne déroule pas en même temps tous les rouleaux de la Connaissance, ni ceux du Savoir. Ce serait comme emmêler tous les filets de tous les pêcheurs du lac et plus encore»

Cette fois c'est André, livide, qui a réagi.

– «Viens-tu contredire Moïse?»

– «Je ne viens contredire personne mais tout élargir sans fracturer...»

– «Comme Judas, tu me fais peur, Rabbi. C'est mon âme qui tremble. Renies-tu ton peuple et tout ce qui fait de lui ce qu'il est?»

– «Le peuple au sein duquel je suis né est beau, André... C'est un beau et grand peuple. mais il est pris en otage.»

– «Par qui?»

– «Par Yahvé... Celui qu'on nomme aussi *Ialdabaôth* et qui œuvre avec la présence d'*Anunna*⁴ en ce monde, Celui qui fait et défait les rois de cette Terre, Celui à qui il manque encore quelques pétales aux fleurs de Son Arbre de Vie.

Voilà la raison pour laquelle ce cœur qui bat en moi préfère vous parler d'Awoun, même si Son nom rétrécit par force Sa réalité indicible, même s'Il n'est pas plus Père que Mère et aussi parce qu'il est bon et doux de pouvoir Le Sentir proche... si proche qu'on peut s'y abandonner.

C'est cette vérité toute simple qu'il vous faut faire vôtre, mes amis, et qu'il est même urgent que vous intégriez jusque dans vos viscères.

Celui qui prend toute la place en moi et qui inspire chacune de mes paroles n'a nul besoin d'être adoré, je vous le dis... Pas plus que d'être redouté...

Parce que quelle que soit la route que l'on prenne, le vent qui nous pousse ou que l'on suive, notre destin est de nous unir à Lui.

Me comprendrez-vous encore si je vous dis maintenant que ce qu'on nomme "la Voie de l'Esprit" n'est pas un but en tant que tel? C'est un parfum aux mille nuances, c'est un long voyage immobile au sein de nous-même, un pèlerinage que l'on invente afin que se dissolve le plafond de l'Illusion et le mirage d'un Dieu à visage humain...

Lorsque nous quitterons ce monde, ce qui nous a habité nous suivra et contribuera à faciliter ou non notre union à l'Indicible, Voilà pourquoi je suis venu vous remémorer la nécessité de bâtir une vie emplie de Lumière et d'espoir. L'Esprit du Divin, voyezvous, recherche infiniment et "passionnément" des humains qui veulent retrouver leur état de réelle Humanité...

Mes paroles vous font vaciller? Alors c'est parfait ainsi... Vous êtes perdus au milieu du lac et ce lac devient tout à coup une mer puis un océan? C'est également parfait.

Qu'est-ce qui se cache derrière *Ce* qu'on appelle l'Éternel? Tout simplement vous! Vous dans ce que vous ne parvenez pas encore à concevoir, ni imaginer et approcher de vous... ni même du Souffle que parfois vous sentez circuler en votre être. Le Divin n'est autre que ce que vous êtes capables d'en faire en vous! Et dès que vous commencez à deviner puis à comprendre ce que tout cela signifie... alors vous êtes en charge de le transmettre! Il y a une mathématique, une géométrie sacrée dans cette merveille... Sentez-vous son effluve? Je vous y fais pénétrer...»

Dans le petit coin de nature sauvage que nous occupions à quelques pas du bethsaïd situé à la sortie de Caphernaüm, un souffle venu du lac est soudainement monté, complice d'évidence avec ce que je venais de semer.

J'étais conscient que je les avais ébranlés, toutes celles et tous ceux qui s'accrochaient à la moindre de mes paroles et au feu de mon regard... mais il existe des heures où il faut prendre le risque de faire trembler "la terre et le ciel" afin de dévitaliser ce qui ralentit l'avance des mondes. Ce jour-là c'était inévitable et, tandis que je lisais en chacun, la Présence de Vie me chuchotait que je bouclais un cycle pour en ouvrir un autre dans l'Invisible de la Conscience globale de l'humanité terrestre.

Oui, c'était vrai... J'avais ébranlé ceux qui étaient venus à ma rencontre. Plus que jamais. Plus que par n'importe quel prodige. Les mots porteurs de tremblements ont ceci de particulier que ce sont toujours eux qui tissent ou

détissent les continents intérieurs de l'être. Les miens en avaient la double responsabilité. Affirmer que Yahvé n'était pas mon Père mais plutôt le chef des Archontes – ces Élohim rebelles à l'ordre respectueux du Vivant et à la pureté de Shimbolom – c'était porter un coup de boutoir à ce qui restait du confort de leur âme.

Ma mère qui, selon son habitude, s'était faite très discrète à l'abri de quelques tamaris s'est alors levée; elle a traversé l'assemblée encore muette m'a touché les pieds puis m'a embrassé. C'était à chaque fois un bonheur pour moi lorsqu'elle osait reprendre son rôle de mère en acceptant d'oublier – même un très court instant – celui de la disciple qu'elle avait volontairement choisi de devenir.

Les discussions s'arrêtèrent là. Pour tous, il y avait beaucoup à absorber et du reste, bien qu'il fit encore jour, la lune commençait à faire son apparition quelque part dans la pâleur ambrée du ciel.

Certains d'entre nous s'en repartirent chez eux après que nous eussions prié ensemble à voix haute, puis Barthélémy et Philippe préparèrent un feu devant le bethsaïd.

Myriam et moi avons pour notre part décidé de dormir là plutôt que de rejoindre la cabane de pêcheur qui nous était prêtée sur la rive. La nuit s'annonçait douce et je sentais que ma Bien-Aimée avait besoin de parler avec Shlomit et Yacouba. Toutes trois s'étaient particulièrement rapprochées les unes des autres durant la dernière année écoulée.

Parfois, en les regardant si complices au milieu des tâches quotidiennes, je me disais que j'aurais aimé être simplement un homme parmi les hommes à leur côté, vivre la vie des campagnes, partager les sentiments, les joies et même les peines de chacun sans rien avoir à porter qui fasse de moi une sorte d'ami, de grand frère, d'époux, de père... ou de rabbi dont on attendait tout. Mais c'était un rêve aussi furtif qu'intense...

Une idée m'est venue et je l'ai accueillie avec le sourire. Ce rêve de "normalité insouciant"... c'était peut-être pour lui que le Souffle Divin, le *Rouah*, avait résolu de se perdre, de s'éparpiller puis de se fondre dans l'univers et ses Créations successives. Je simplifiais, bien sûr, mais c'était si agréable à penser!

À n'en pas douter, il y avait un poids à être devenu ce que j'étais... Je ne me souvenais plus si je l'avais désiré de tout mon être, ou si j'y avais été invité. Cependant, dans cette dernière occurrence, il était clair que j'avais dû

l'accepter sans la moindre réserve et que jusqu'au bout j'en porterais la responsabilité.

Il n'empêche. oui, il n'empêche que cette nuit-là, je me suis entendu m'adresser à l'Éternité avec Laquelle j'avais scellé le plus intime et le plus sacré des pactes. Je me le suis permis au nom de l'humain dont j'avais intensément demandé à ne jamais perdre l'empreinte en moi.

«Père, Père, laisse-moi un jour, un seul jour encore redevenir homme!» me suis-je donc écrié en mon cœur... Mais la nuit est restée silencieuse.

Seule la main de Myriam dans la mienne m'a alors donné une réponse. Et cette main racontait la puissance de l'incarnation, le tremplin de la chair, dans son déchirement comme dans sa beauté tendre.

Lorsqu'au petit matin, tout empli d'humidité, j'ai ouvert les yeux, le nom de Gennésareth flottait en moi. Je me suis levé, j'ai recouvert Myriam de mon manteau de laine puis je me suis dirigé vers le feu de la veille dans l'espoir d'en raviver d'éventuelles braises. Par bonheur, il en restait.

Shlomit et Yacouba dormaient encore, l'une contre l'autre, à l'abri d'un arbre couché parmi les herbes. Et puis il y avait Simon et son épouse, Taddée, Bethsabée, Thomas... et Jean qui, à demi éveillé, observait Meryem s'appliquant à peigner discrètement sa chevelure sous son grand voile de lin blanc.

Gennésareth... Pourquoi encore ce nom? Il semblait même inscrit dans la brume qui montait par bandes au-dessus du lac. Qu'étais-je allé y faire durant le sommeil de mon corps? J'ai humé l'air vif, pris quelques grandes inspirations selon un rythme dont j'avais appris les vertus au Pays des hautes neiges et les images de ma nuit se sont recomposées en moi.

À quelques milles de là, dans les ruelles sinueuses du village, mon âme avait été attirée par celle d'une femme. D'âge mûr, le visage buriné, enroulée dans un grand voile couleur d'obscurité, elle venait de perdre son époux. Elle s'appelait Tsipporah et lui Nahum. De quinze ans son aîné, il avait passé la frontière... Tsipporah, qui ne s'y était pas préparée, était en souffrance et je l'avais vue commencer à arracher ses vêtements, selon la coutume.

Le temps de faire quelques ablutions, de partager un peu de pain trempé dans du miel et j'ai rassemblé autour de moi Myriam, Shlomit, Yacouba et bien sûr ma mère qui avait tenu, elle aussi, à dormir là. L'appel de la nuit et la souffrance de Tsipporah reçue en plein cœur me poussaient à diriger mes pas vers Gennésareth sans plus attendre.

Avec moi, je n'envisageais que des présences féminines, des forces accoucheuses pour leur art de l'accueil. Cependant, au moment de prendre la route, mon regard a croisé celui de Jean. Je n'ai pas hésité... Son humanité était si éloquente...

– «Viens avec nous...»

– «Moi? Tu en es sûr?»

– «Viens!»

Il faisait déjà chaud lorsque notre petit groupe est entré dans Gennésareth. À vrai dire, nous n'avons guère eu de difficulté à trouver la maison de Tsipporah. Le gros village n'affichait plus l'importance de son passé et, si tout le monde ne s'y connaissait pas, les nouvelles y circulaient néanmoins vite. La maison que nous cherchions se situait au bout d'une ruelle.

Devant sa porte étaient amassées une cinquantaine de personnes, pour la plupart des femmes vêtues de noir, le visage caché sous leur voile. Certaines pleuraient très bruyamment alors que d'autres récitaient des psaumes en se frappant la poitrine. Quelque part sur le sol, un brancard attendait. Selon toute vraisemblance c'était sur lui que serait bientôt emporté le corps du défunt jusqu'au lieu de sa sépulture⁵.

– «C'est toi, Rabbi? Nous ne savions où te trouver...»

Un petit homme rond et haletant venait de courir à notre rencontre.

– «C'était mon frère, bredouilla-t-il en écartant un peu son *talit* afin que je puisse distinguer son visage ruisselant de sueur. Tout le monde dit que tu peux...»

Mais j'avais déjà posé ma main sur la bouche de l'homme.

– «N'en dis pas davantage... Conduis-moi plutôt devant Tsipporah et Nahum...»

En prononçant de telles paroles, je prenais volontairement le contrepied de ce que l'usage prescrivait⁶.

Stupéfait, l'homme a fendu la foule en nous entraînant tous les six à sa suite dans la pénombre de la maison. J'ai souvenir que la demeure était plus riche que ce que sa façade et la ruelle elle-même laissaient présumer.

C'était celle d'un homme qui avait travaillé les métaux et qui devait une partie de son aisance à des tâches commandées par les Romains de Tibériade.

L'odeur y était caractéristique des circonstances... Dans toutes les pièces traversées, c'était celles de la myrrhe et de l'aloès. Contrairement à beaucoup, j'aimais leur mélange. Pour moi, celui-ci ne parlait pas de mort mais de voyage.

Et puis, tout à coup, nous nous sommes trouvés face au corps de Nahum, allongé sur les dalles du sol, dans son linceul blanc, les pieds dirigés vers la porte. À quelques pas de lui, assises par terre, trois femmes prostrées marmonnaient des prières inaudibles... L'homme qui nous avait guidés jusque là est aussitôt allé poser une main sur l'épaule de l'une d'elles. Ce devait être Tsipporah. Lorsque celle-ci a levé la tête et m'a aperçu dans la pénombre, elle s'est mise sur pied avec une rapidité surprenante.

– «Rabbi, Rabbi! a-t-elle fait à voix haute. Es-tu le Rabbi Jeshua? Est-ce toi?»

Mais la femme n'a pas même attendu ma réponse; elle a aussitôt voulu entrer dans ce qui semblait être une série d'explications désordonnées tournant autour de sa personne. Je lui ai demandé de se taire et je l'ai conduite sans attendre dans une petite cour que nous avions été amenés à traverser quelques instants auparavant. Les femmes qui étaient avec elle ont voulu nous suivre, bien sûr. Cependant je n'ai pas accepté leurs présences.

Au passage j'ai capté le regard de Jean. Il paraissait outré, en parfait accord avec celui de Yacouba.

– «Assieds-toi» ai-je alors demandé fermement à Tsipporah dès que nous fûmes à l'air libre. Puis j'ai dû insister... «là, contre ce mur...»

En vérité, Tsipporah était dans un état de dispersion telle qu'il fallait que je me montre autoritaire face à elle. Ostensiblement, il y avait plus d'inquiétude et même de colère dans sa poitrine que de réelle peine. J'ai tiré vers elle un petit banc de bois qui traînait quelque part. Elle a hésité puis enfin s'y est assise tandis que nous faisions de même sur le sol.

À nouveau, comme un torrent qui se serait déversé parmi nous, elle n'a pu contenir le flot de paroles qui l'emplissaient.

– «Rabbi... Que vais-je devenir? Mon époux m'a laissée. Pourquoi a-t-il fait cela? C'était hier soir. Il n'était pas si malade pourtant! Que vais-je faire de ma vie, dis-moi? Pourquoi l'Éternel me punit-Il ainsi en me laissant si seule? Je n'ai rien fait de mal...»

Assise juste à côté d'elle, j'ai vu ma mère lui prendre les mains. mais c'était peine perdue. La femme les lui a reprises bien vite comme s'Il n'y avait que de moi dont elle espérait, dont elle exigeait le secours... Et ce secours, je comprenais déjà en quoi il devait absolument consister.

Pendant ce temps, dans la ruelle, les lamentations ne cessaient pas, on aurait même dit qu'elles avaient gagné en intensité jusqu'au cœur de la maison.

– «Maître... a réagi Jean, toujours attentif à tout, veux-tu que j'aille leur demander...»

– «C'est inutile. Nul ne peut comprendre ce qui ne lui a pas été enseigné. On leur a appris à être ainsi.»

Je revois encore Tsipporah se jeter à mes genoux à cet instant précis.

– «Rabbi... Tout le monde sait ce que tu as déjà fait dans un village et puis dans un autre aussi⁷... Tout le monde! Fais revenir mon époux, je t'en prie... Aie pitié de moi! Tu sais parler à l'Éternel! Demande-le-Lui pour moi...»

Ce ne sont pas les mains de Tsipporah que j'ai alors prises à mon tour mais ses pieds. Elle s'est laissé faire... Ils étaient comme de la corne; je les ai massés longtemps et cela l'a fait taire. Il y a toujours un lien entre les pieds et le cœur...

– «Que me fais-tu, Rabbi?»

– «Je parle à ton âme...»

– «Je vais mourir?»

Je l'ai regardée droit dans les yeux.

– «Pour mourir... il faut être vivant.»

Tsipporah s'est mise à pleurer à chaudes larmes.

– «Qu'est-ce qui pleure en toi? lui ai-je demandé en insistant toujours sur la fermeté de ma voix.

– «Que vais-je devenir, Rabbi, si tu ne me le ramènes pas?»

– «Devenir? Et pourquoi ne pas commencer par être toi-même? Parce que ce que tu me montres de toi, ce n'est pas toi... C'est une image.»

Au beau milieu de ses larmes, Tsipporah m'a très brièvement lancé un de ces regards en angle dont on se souvient. Il m'a raconté d'un seul coup toute son histoire, celle d'une femme qui dominait son mari mais qui était dépendante de lui. Infiniment. Pour toutes les nécessités de la vie. Elle l'avait aimé, bien sûr, toutefois peut-être un peu trop comme la plupart aiment leur mulet. Elle s'était fait porter.

Cependant j'avais toujours ses pieds dans mes mains et je continuais à les masser légèrement.

– «Qu'est-ce qui pleure en toi? lui ai-je à nouveau demandé. Tu ne m'as pas répondu. Tu ne peux pas me le dire, n'est-ce pas? Mais moi je peux trouver les mots qui ne sortent pas de toi, femme. Et je peux les trouver parce qu'en vérité ils sont simples... Ce n'est pas ton cœur qui verse des larmes. C'est celui d'une petite fille... Une enfant qui s'est trop regardée et qui a toujours aimé tout décider autour d'elle. Et puis voilà que soudain tout

échappe à cette petite fille... En perdant ce qu'elle contrôlait, elle a perdu la main, celle qui ordonnait tout, et en perdant la main, elle a perdu pied. C'est pour cela que je suis venu vers elle, vers toi Tsipporah, pour t'enraciner dans une réalité que tu as toujours contournée.»

Tsipporah s'était arrêtée de pleurer ainsi que le font parfois tout à coup les enfants, sans explication apparente. Elle avait baissé les yeux et faisait "non" de la tête comme pour marquer son déni.

– «Écoute, ai-je repris, où crois-tu que se trouve ton époux en cet instant même? Là... près de nous, entre les mondes. Et que crois-tu qu'il ait entendu depuis hier lorsqu'il a quitté cette vie? Je vais te le dire. Il a entendu celle qu'il a aimée ne faire que pleurer sur elle-même jusqu'à en être fâchée contre lui. Il a cherché son amour... mais il ne l'a pas trouvé. Il n'a reçu et ne reçoit encore que des lamentations en plein cœur. Alors, je te le demande, Tsipporah, redresse-toi, cesse de verser des larmes sur ton sort et parle enfin à Nahum...»

– «Tu prononces son nom?»

– «Et pourquoi n'oserais-tu pas le faire, toi aussi?»

– «On ne le doit pas, Rabbi, tu le sais bien...»

– «Et qui l'a décidé?»

– «Je ne sais pas... C'est toujours comme ça...»

J'ai souri afin d'adoucir l'instant. Je ne voulais pas blesser Tsipporah en lui renvoyant d'elle une image dans laquelle l'égoïsme se mêlait à l'ignorance et à l'absurdité. Je voulais cependant interpeller son âme, la réveiller et la placer face à face avec celle de Nahum.

– «Viens avec moi, maintenant, retournons auprès de ton époux car tu vas lui parler.»

Elle n'a pas protesté. L'instant d'après nous étions à nouveau tous assis autour de la dépouille.

Dehors, les lamentations n'avaient toujours pas diminué et continuaient d'emplir l'espace de la maison. C'est alors que j'ai demandé à mon Père le silence... et que Celui-ci m'a répondu à Sa façon car un coup de tonnerre a retenti et une pluie diluvienne s'est mise à tomber, dispersant immédiatement tout un chacun dans la ruelle. Le martellement des gouttes sur les terrasses et le sol était bon à entendre, me semblait-il. Tellement meilleur que toutes les marques d'une douleur pour beaucoup factice puisque de convenance.

Dans notre temple intérieur, nous avons attendu que la pluie s'apaise un peu. De son côté, Tsipporah avait accepté la main de Meryem. Enfin, un petit

chat maigre est venu nous rejoindre. C'était celui de la maison. Je l'ai regardé s'asseoir puis fouiller du regard le cœur de la pénombre. Soudain, ses lents mouvements de tête se sont arrêtés et il s'est mis à fixer l'un des angles du plafond. Nahum était là, comme une vapeur dotée de deux yeux fatigués.

Je ne l'ai pas dit à Tsipporah. Je ne voulais pas distraire son âme de l'essentiel. Aucune sensation à nourrir... juste appeler au dénuement du cœur.

– «Parle-lui, maintenant... Où qu'il soit, ton époux t'entendra. Parle-lui au-dedans de toi, dans le secret de vous deux. Toi seule dois trouver les mots qui apaisent; ce sont eux qui l'aideront à pousser la porte...»

Nous sommes restés un bon moment ainsi auprès de Tsipporah. Dans le petit espace de quiétude qui s'esquissait en elle, je savais qu'elle livrait à celui qui avait été son époux les mots qui lui venaient. Peut-être pauvres, peut-être fragiles et malhabiles mais cela importait peu tant qu'ils étaient offerts.

Lorsque nous sommes sortis des lieux, la ruelle était toujours déserte et les derniers grondements de l'orage résonnaient dans le lointain. C'est alors que j'ai senti que quelqu'un tirait la manche de ma robe. Tsipporah était toujours là. Malgré les paroles de paix que je lui avais remises, elle s'accrochait.

– «Tu ne le feras donc pas revenir, Rabbi?»

Je l'ai prise dans mes bras.

– «Lorsqu'un voyage est terminé, petite sœur, il est terminé. Je te le dit, là où Nahum s'en va, il est plus vivant que tu ne l'es. Laisse-lui la chance d'une autre respiration car aujourd'hui l'amour t'a visitée et si à ton tour tu ne l'offres pas, il s'évaporer...»

Sur ces mots, j'ai pris Myriam par la main et j'ai invité Meryem, Shlomit, Yacouba et Jean à me suivre jusqu'à un ponton parmi les roseaux où je savais qu'une barque nous attendait avec André et Simon à son bord.

– «Crois-tu que cette femme t'ait entendu, Rabouni?»

– «Elle m'a entendu, sois-en certaine, mais pas pour aujourd'hui. Pour demain, pour dans deux fois mille ans. Ce n'est pas si loin. juste quelques naissances et quelques morts à traverser.»

– «Et après?»

– «Après... il vous faudra inventer une nouvelle langue.»

¹ On dirait aujourd'hui l'exotérique et l'ésotérique.

- ² Le concept de nous a été mis en évidence en Grèce par Anaxagore de Clazomènes. Il correspond globalement à ce que l'on nomme aujourd'hui le Supramental et qui s'exprime par un huitième chakra nommé Tekla. (Voir "La Méthode du Maître", du même auteur, chapitre VIII).
- ³ Adonaï est généralement traduit par "Le Seigneur". On utilisait ce nom plutôt que celui de Yahvé (YHVH) que seuls les grands prêtres du Saint des saints du Temple de Salomon étaient autorisés à prononcer. Il faut néanmoins savoir que Adonaï est le pluriel de Adoni et qu'il devrait donc être traduit par "Les Seigneurs").
- ⁴ Ialdabaôth est un des noms que l'Ancien Testament donne à Yahvé dont certains aspects sont parfois exprimés par Sabaôth, "Seigneur des armées". Anunna fait quant à lui référence aux Archontes. Yahvé serait donc le "Prince des Archontes", les Élo-him dissidents. Pour mémoire se référer au chapitre XI du présent ouvrage.
- ⁵ Traditionnellement, le défunt devait être porté en terre assez rapidement. Seule la Fraternité essénienne des villages prescrivait un délai de trois jours.
- ⁶ Tant qu'un deuil durait, la coutume voulait que le nom du défunt ne soit plus prononcé. Par ailleurs, lorsqu'une femme pleurait son époux elle n'était plus guère que "la veuve" durant le même laps de temps.
- ⁷ Se référer, pour mémoire, au chapitre XX du présent ouvrage, la résurrection d'Anaël, dans le village de Naïm, puis au chapitre VII du Livre 2 de "De mémoire d'Essénien", celle de la fille de Jaïre.

Chapitre XXV

La fin d'un temps

De plus en plus, le Feu explosait en moi... et c'était un Feu li-quide, pareil à celui d'un volcan qui, après avoir tout calciné des anciennes terres, n'avait de cesse d'en fertiliser de nouvelles. Il inondait et embrasait tout avec fougue, espérance et tendresse. Parfois, il m'est arrivé de me demander si je parvenais à Le maîtriser ou si, au contraire, Il me dominait complètement. En réalité, pourtant, c'était une fausse question parce que Lui et moi ne faisons qu'Un.

Il serait vain de chercher les mots pour décrire les états par lesquels cette Fusion me faisait passer. À son paroxysme, je me sentais tout autant glaive que caresse, gifle éducative qu'insondable consolation. Par bonheur et pour préserver mon corps d'homme, je ne la vivais pleinement que par vagues, selon un "ondoiement" dont je respectais les crêtes et les creux comme les témoins de la respiration du Sacré en moi. Il arrivait toutefois que j'appelle au gré de mon cœur le sommet de l'une de ces vagues à se manifester. Les récits en ont parfois été consignés...

C'était au lendemain d'un jour de sabbat... Nous étions au mois de *Tammouz*¹, une période particulièrement orageuse cette année-là. Malgré le temps qui ne se montrait pas propice à la navigation, quelques hommes avaient choisi de mettre leurs barques à l'eau dans l'espoir d'une pêche, même piètre. André, Pierre, Barthélémy, Jean et trois ou quatre autres étaient de ceux-là. J'avais décliné leur invitation à les accompagner.

Un groupe de Pharisiens m'avait abordé sur le port de Caphernaüm afin de me défier par l'évocation de quelques points de doctrine dont je ne semblais pas me soucier et cela avait créé un petit attroupement. Ma place était donc davantage là que sur le pont d'un bateau et puis... "quelque chose" se dessinait confusément dans ma conscience.

– «Et pourquoi donc bénis-tu toujours tout et tout le monde, Rabbi? Même les misérables qui passent par ici et qui ont de toute évidence l'âme bien chargée de fautes sont abreuvés de tes bénédictions! Nous diras-tu à quoi cela rime?»

Le Pharisien qui avait pris plaisir à me lancer cela d'un ton moqueur cherchait manifestement la provocation. Je le connaissais bien. Il m'attendait souvent sur les marches de la synagogue.

– «Pourquoi est-ce que j'aime bénir, Éphraïm? C'est simple... parce que dans mon cœur cela signifie *"Faites et, surtout, soyez ce qu'il faut pour*

recevoir le Sacré”. Pourquoi le Sacré, à ton avis? Parce qu’Il est l’Essence de Tout. Alors, vois-tu mon frère, quand je dis “Sois béni” à un homme qui passe, je prie simplement pour que la porte du Divin s’ouvre plus grande en lui... C’est indépendant de ce dont son âme est peut-être chargée. Ainsi, lorsque je bénis... je déverrouille un cadenas, je suggère un nouvel horizon...»

Le Pharisien a esquissé un sourire en coin puis a rétorqué:

– «Si tu crois pouvoir convoquer le Sacré, Rabbi, alors c’est que tu blasphèmes. Qui penses-tu être pour te dire plus compatissant que “les Cieux”?»

– «Ce que tu nommes “les Cieux” n’est pas doté de compassion, Éphraïm, et il n’en sera pas doté tant que la race de ceux qui se prétendent hommes n’en aura pas en elle... Car c’est nous, les hommes et les femmes de ce monde qui faisons des “Cieux” ce qu’ils sont... ou peuvent devenir. Nous participons des lois qui gouvernent l’Invisible, nous participons du Souffle qu’émet le Créateur... Dans Sa Création nous récoltons les fruits de nos semailles.»

Éphraïm m’a lancé un regard furieux comme si je venais de l’insulter puis il a pointé un doigt en direction de mon visage.

– «Prends garde Rabbi, ce que tu dis là est grave!»

– «Oui... je le sais. Tout ce que je dis est grave...»

C’est à ce moment-là, me souvient-il, que le vent a détourné toutes les attentions. Il s’était brusquement levé tel un mur et les nuages se faisaient plus sombres que jamais. La montée d’une tempête se confirmait.

– «Ah! s’est alors écrié le Pharisien, tu vois comme ils vont s’amuser avec tes bénédictions tes amis pêcheurs qui ont hissé la voile tout à l’heure? Tu as raison... il se pourrait bien qu’ils découvrent de nouveaux horizons!»

– «C’est vrai...»

Je me suis incliné en posant la main sur le cœur, j’ai tourné le dos au Pharisien puis, sous la pluie qui commençait à tomber, j’ai quitté ce qui restait de l’attroupement afin de me diriger vers le bord de l’eau. Pour mon âme, ce n’était pas “les Cieux” ni le ciel qui exprimaient là leur “manque de compassion” envers les pêcheurs mais le Souffle d’Awoun qui s’apprêtait à me faire monter sur la crête de l’une de Ses Vagues.

Fouetté par les bourrasques de pluie, j’ai alors marché paisiblement jusqu’au bout du ponton de bois qui s’avavançait sur le lac. Plus aucune pensée ne m’habitait... Le vide s’était soudainement installé en moi, un vide comme

j'en avais rarement expérimenté, un de ceux qui nous font nous confondre avec toutes les formes de vie, mêlant l'immatériel à la densité. Je vivais dans la conscience du Vent, de l'Eau et même dans celle de ce bois sur lequel mes pieds reposaient. J'étais emporté par ce qui aurait pu être pris pour un irrésistible appétit de méditation... mais qui en réalité n'en était pas un.

Un feu tourbillonnant se mettait lentement à grandir au niveau de ce que je nommais souvent "le deuxième autel de mon temple"². Je l'ai perçu tout d'abord tel un brasier de silence puis comme un baume qui, bien que monté des profondeurs de mon corps, ne demandait qu'à m'envelopper tout entier. Je m'y suis donc abandonné à la façon d'une plume, sans la moindre résistance. Que pouvait-il y avoir au paroxysme de ce feu? En vérité je le savais, je le pressentais, je le vivais déjà au sommet de ma conscience qui n'avait en rien perdu de sa lucidité.

En un éclair, j'ai réalisé que je ne pesais plus rien. Mes pieds ne touchaient plus le bois du ponton. Ils s'en étaient brusquement détachés de la largeur de deux ou trois mains. Dans une verticalité absolue, je flottais au-dessus du sol et c'était extatique...

J'avais déjà connu cela, cette étrange certitude de ne plus être concerné par la lourdeur de la Matière... jamais par rébellion contre elle, au contraire, mais par la compréhension et la complète transcendance de ses lois. Oui, j'avais déjà connu cet état mais je ne l'avais pas visité autrement que quelques instants, en prière ou en contemplation et toujours en position assise. Mais là... je me tenais debout face à l'étendue agitée des eaux du lac, les yeux happés par le lointain.

Alors, sans réfléchir, en union parfaite avec le jeu des Éléments, en symbiose avec leur Intelligence, je me suis avancé d'un pas volontaire vers la crête des vagues qui se ruaient sur le ponton pour s'y écraser. Sans appréhension, j'ai aussitôt osé m'aventurer sur leur écume puis j'ai continué encore et encore...

En réalité, contrairement à ce qui a été rapporté, je ne marchais pas sur l'étendue déchaînée des eaux, je flottais, je glissais légèrement au-dessus d'elle et c'était une totale communion.

Je ne me souciais en aucune façon de celles et ceux qui, peut-être, me regardaient en arrière, sur le port; rien en moi n'accomplissait cela pour l'éblouissement de quelques regards... Cela se réalisait tout seul, dans la plus parfaite liberté, à la manière d'un sourire venant spontanément se placer sur un visage. C'était cela pour mon âme, *faire Un* avec la Vie. Ni un défi, ni un

“effet” à créer pour des regards ébahis mais juste une façon d’épouser la simplicité totale de ma réalité première. Pas le plus petit besoin de comprendre “pourquoi et comment cela fonctionnait”. Aucun désir non plus parce que cela ne relevait pas de l’ordre d’une quelconque préoccupation. Cela *était* et cela suffisait.

J’ignore à quelle distance de la rive je me suis ainsi éloigné. Je ne me suis pas retourné... Assez loin cependant, à en juger par la hauteur des vagues dont l’écume venait généreusement finir d’inonder ma robe.

J’avais une seule intention: rejoindre la barque de Pierre et André pour le seul bonheur de les embrasser et de leur dire la joie qui me submergeait dans l’instant... Certainement pas pour leur clamer que j’étais “l’unique Fils de Dieu” et qu’il fallait me vénérer comme tel pour espérer renaître! Non, je n’étais pas “l’unique Fils” ainsi qu’on a cru bon de tout faire pour le graver sur la conscience souterraine d’une partie de l’humanité terrestre.

Toutes et tous avons été, sommes et serons à jamais non seulement les enfants mais les complices de la Puissance d’Éternité. C’est cela que j’étais allé faire ce jour-là, exprimer ce sourire naturel de la Vie à quelques pêcheurs sur leur barque... et peut-être aussi faire accomplir une dizaine de pas à Pierre au-dessus des eaux de Kinnereth, l’inviter à goûter à ma grâce pour qu’il en devienne plus solide et contagieux en Amour.

Ainsi, je n’ai pas été solennel lorsque j’ai enfin aperçu sa barque sortir de la brume et danser sur les vagues. Au-dedans de moi, il y avait une prière vivante qui s’amusait. Dès que j’eus enjambé le bastingage de la frêle embarcation, tous l’ont compris, en dépit de l’émoi peu contrôlable qui était le leur. Tous voyaient que je n’avais rien à prouver mais que j’étais juste parmi eux dans ma complétude et qu’ils ne devraient témoigner que de cela à qui aurait le cœur assez vaste pour l’entendre.

Mon espoir était qu’ils comprennent et fassent comprendre que je n’étais pas venu en ce monde afin de donner des leçons mais pour exprimer la puissance et le sens de la Vie. Je voulais leur faire sentir que l’Esprit ne peut se trouver et s’apprivoiser que dans ce Mouvement intérieur qui fait en sorte que l’univers entier entre alors en mutation parce que se reconnaissant en nous.

Quand enfin nous sommes parvenus à rejoindre le quai de pierre du port de Caphernaüm, une dizaine de personnes étaient présentes sous la pluie battante, incapables d’intégrer ce qui s’était passé mais subjuguées par les récits des pêcheurs et ce à quoi elles avaient elles-mêmes assisté.

L'histoire, bien sûr, fit grand tapage à Caphernaüm et dans toute la région. Deux semaines plus tard, des voyageurs venant de Jérusalem assurèrent même à Thomas et Lévi qu'elle s'y était déjà rendue et qu'on réclamait dorénavant ma présence avec une insistance non dissimulée.

Jérusalem... Encore... J'aurais tant aimé qu'il n'y ait que le lac et son écrin de montagnes pour seul décor au reste de ma vie!

C'est à cette période que mon oncle Yussaf et Nicodème multiplièrent leurs efforts afin de m'y rejoindre plus souvent. Parfois, Procla elle-même les accompagnait dans l'anonymat, vêtue des robes et des voiles les plus modestes qu'elle pouvait se procurer. Spontanément, elle s'est beaucoup rapprochée de Meryem et cela m'a aussitôt paru dans l'ordre des choses de les voir s'embrasser et se parler comme de vieilles amies. Je voyais bien qu'elles continuaient à écrire la suite d'une histoire d'âmes qui remontait loin dans le temps et que c'était parfait ainsi.

Quant à Yussaf et Nicodème, au-delà de leur volonté de recueillir les Paroles qui prenaient vie à travers moi, j'ai assurément compris qu'ils étaient mus par le souci croissant de me tenir au courant de la façon dont les choses évoluaient à Jérusalem. Ainsi, sans trop de distorsions, j'étais informé des actions d'éclat qu'y menaient de plus en plus les Zélotes, des pressions que Rome faisait peser sur les épaules de Pilate et de la corruption de certains des membres du Sanhédrin. Rien de cela n'était beau...

Et puis... derrière ce que je voyais comme une pièce de théâtre, il y avait donc maintenant mon nom qui, indépendamment de moi, commençait à faire partie de l'histoire.

– «Oui, Rabbi, pour beaucoup, tu représentes dorénavant le Mashiah espéré depuis si longtemps...»

C'était Nicodème qui s'exprimait en ces mots, lui aussi dans le plus total anonymat. Les traits de son visage étaient particulièrement tendus.

– «Et qu'en penses-tu, toi?»

– «Si un Mashiah doit venir, je ne vois personne d'autre que toi. mais je t'avoue que je ne sais si je dois être dans l'espérance ou la peur...»

– «Pourquoi toujours balancer entre deux états? Pourquoi toujours se projeter dans l'avenir? Pour l'instant, je suis là avec toi, avec vous et c'est le principal.»

– «Maître... tu me demandes ce que j'en pense...»

– «Apprends à penser dans l'instant, Nicodème. Ce pour quoi je suis Celui que tu pressens fait que moi-même je suis là, tout entier devant toi, sans que

la moindre de mes pensées ne s'envole vers demain. C'est cela ma différence.»

Je n'ignorais pas que je troublais Nicodème avec mes exigences et mes réflexions sur la valeur du temps mais il était vrai que pour moi-même le défilé des jours ne signifiait pas grand-chose. Je m'en souciais moins que jamais et j'espérais que cela puisse être éclairant pour lui.

Mon cœur était affranchi de ce que mon rôle et le moindre de mes pas ou de mes gestes allaient me proposer. C'était cela, ma liberté. Ma volonté, mon offrande, ma destination, mon détachement, tout se résumait en un espace sans limite au centre de ma poitrine. Cela ne pouvait s'enseigner mais seulement se suggérer et, deux millénaires plus tard, la vérité en demeure immuable.

Mon oncle, lui, se montrait plus concret et direct relativement aux événements qui se succédaient à un rythme accru en Judée. Il me confirma à plusieurs reprises que Barabbas persistait toujours dans son intention d'entretenir la confusion en se servant plus ou moins de mon identité. C'est ainsi que j'ai appris qu'il aimait qu'on l'appelle "le Galiléen", un nom que les Romains m'attribuaient volontiers.

Quant aux actions armées que lui et ses troupes menaient, que ce fût pour des raisons punitives ou pour harceler les soldats, elles étaient acceptées par la majorité... parce qu'un libérateur ne pouvait être envisagé que l'épée à la main, même guidé par le Très-Haut. Adonaï, Sabaoth, le dieu de Moïse n'était-il pas un dieu combattant? C'était criant d'évidence et cela ne déplaisait pas. Pour ce qui était du Sanhédrin³ dont il était membre au même titre que Nicodème, Yussaf n'aimait guère en parler à cause de ce qu'il définissait comme étant ses "laideurs et ses ambiguïtés".

Je me souviens qu'un jour où nous nous étions rejoints à Migdel il me confia qu'il aurait préféré ne pas y siéger parce qu'il avait la sensation d'y mentir ne fût-ce qu'en saluant Caïphe. Tout pouvoir, il le savait, était le théâtre privilégié du mensonge et on ne pouvait qu'être happé dans son jeu dès lors qu'on y participait. *«Si tu veux continuer à être de ceux qui décident, lui avait récemment déclaré le grand prêtre, je vais te confier une vérité: Apprends à mentir.»*

– «Comprends-tu pourquoi je ne serai jamais roi de ce peuple quoi qu'il puisse se mettre en place autour de moi? lui ai-je un jour confié. Ce monde est immature et qui que l'on soit et quoi que l'on fasse, si on s'intègre à son jeu, on y ment, même avec la plus belle des consciences. Voilà pourquoi je ne

serai jamais de ce monde tout en m'offrant sans réserve à lui. Toi, Yussaf, joue simplement le rôle que la vie t'a attribué; c'est le tien et il est noble parce que conforme à ton engagement.

Pour le reste, abandonne tout à l'Éternel. Son œil voit tellement plus loin! Et puis, ne te soucie pas tant de Barabbas ni de tous les Iscarii du monde, pas plus que de Rome et des viscosités de Caïphe. Rien de cela n'a de profondeur.

Nous allons là où nous devons aller dès lors que notre cœur est pur et vrai dans *Ce* qu'il nous transmet.

Vois-tu, il n'y a aucun secret à déterrer au creux de mes paroles alors que beaucoup s'imaginent que des hommes tels que moi détiennent une incroyable clef... Oui, Yussaf, le secret - je le répète encore - c'est qu'il n'y en a pas! Il faut juste être nu au-dedans de soi...»

Mon oncle s'est agenouillé et a baissé la tête comme il ne l'avait jamais fait. Je l'ai accepté, non pas parce que c'était un signe d'humilité appelé par la vérité qui transpirait de mes paroles mais parce que j'y ai vu de la joie, celle qui résultait d'une lumière vraie jaillissant en lui. Nos éclosions se font toujours par "petits morceaux"...

Un jour de ce temps-là, j'ai pensé qu'il serait bon de réunir mes plus proches disciples dans la vaste maison de Bethsaïda où ma mère était depuis longtemps hébergée par l'une de ses cousines. Nous étions une trentaine. Il me paraissait sage de faire le point avec tous sur la situation car je voyais bien que nombreux étaient ceux qui s'interrogeaient sur l'évolution de ce qu'ils vivaient à mes côtés.

Nul ne pouvait plus douter qu'un "mouvement" se créait autour de ma personne, un mouvement certes informel mais qui suscitait des passions grandissantes, parfois contradictoires, lesquelles dépassaient maintenant largement les frontières de la Galilée et dont on affirmait que des échos allaient dès lors jusqu'à Rome.

J'étais devenu un danger pour certains au même titre qu'un espoir pour d'autres et il fallait que ceux qui m'emboîtaient le pas voient clair sur leur chemin intérieur et sur celui que je leur proposais implicitement pour le reste de leur vie.

En définitive, le bât blessait toujours au même endroit. Je cherchais des cœurs à expanser, des cœurs qui eux-mêmes devraient se montrer capables de "contaminer en lumière" un nombre croissant d'hommes et de femmes afin d'inviter l'humanité à se hisser vers le plus noble d'elle-même... mais la

plupart du temps on me répondait: «Libère-nous d'abord du joug des Romains.»

Je connaissais suffisamment la nature humaine pour n'être pas surpris par ce "plafond de la conscience" que les uns et les autres manifestaient. Cependant, je ne pouvais me résigner à un "c'est ainsi" qui aurait été fondamentalement désespérant. Je devais aller plus loin, plus profondément, plus en hauteur...

Face à cet état de fait, les réactions de ceux qui étaient présents furent diverses. Je n'avais pas besoin de sonder les cœurs car je voyais comment ils battaient. Je voulais qu'ils aient le courage de se sonder eux-mêmes pour répondre à cette question que je leur posais: «Et maintenant, dites-moi... Que voulezvous vraiment, vous?»

Jérusalem m'appelait, c'était certain... mais devant cette évidence qui devenait nécessité, je tenais à ce que tous se trouvent confrontés à leurs hésitations, à leurs peurs et à leur ultime motivation. Quand une avancée ne se fixe pas de limite, ce qui était le cas, tôt ou tard elle invite à s'aventurer sur une corde tendue audessus du vide.

Je ne craignais pas le vide mais, en ce qui les concernait, qu'en était-il? Jusqu'où leur force d'âme pouvait-elle les conduire?

L'un de ceux qui s'interrogeaient le plus était incontestablement Judas. Son éducation bien plus poussée – et c'était facile – que celle de la majorité de ceux qui recueillaient mes enseignements faisait qu'il entretenait spontanément des relations à tous les niveaux de la société.

Ainsi, bien qu'il s'en défendît, je n'ignorais pas qu'il continuait à entretenir quelques contacts avec les Iscarii. L'idéal de ces derniers vivait toujours un peu en lui, même s'il m'avait assuré à plusieurs reprises avoir renoncé à la violence.

Il était sincère mais une part de lui ne pouvait s'empêcher de penser que, là où j'en étais de mon ascendant sur le peuple, je représentais un poids non négligeable face au Pouvoir en place et qu'il fallait que j'en use. Par ailleurs, je savais qu'il maintenait des liens suivis avec quelques Sadducéens et aussi des Pharisiens. «Je leur parle...» disait-il évasivement.

Devant tous, il s'est levé.

– «Rabbi... si tu retournes à Jérusalem – et je crois qu'il le faut – ne pourrais-tu pas rencontrer le Procureur? Il y a parfois une femme parmi nous qui assure qu'il te recevrait... et même qu'il y est intéressé.»

Excepté à quelques très proches, je m'étais bien gardé de dire qui était Procla. Lorsqu'elle se joignait à nous, elle se faisait appeler Livia. Il lui était en effet impossible, par ses traits et sa langue, de cacher ses origines.

– «Je ne l'ignore pas, mon frère, lui ai-je répondu. Ton rêve est respectable mais quel arrangement pourrais-tu imaginer avec Rome? Rome ne partage pas. Laisse donc à César le monde qui est le sien... Suis-je un homme de compromissions? Dis-moi donc...»

– «Maître... me permets-tu de rêver?»

Je l'ai fixé longuement... Il se dégageait de lui un charme torturé.

– «Nous rêvons tous ici! Faute de quoi ce monde n'existerait pas tel que tu le vois. Il est le prolongement de ce que notre âme est capable d'entrevoir et de supporter. Alors, change ton regard, Judas. J'ai accepté d'être le Mashiah, mais ce Mashiah-là n'est pas celui que tu voudrais.»

– «L'un et l'autre ne peuvent-ils pas être conciliables? Tu nous enseignes toujours qu'il faut œuvrer à tout réunir... N'y a-t-il pas une contradiction?»

Dans la cour où nous étions rassemblés, des exclamations sont montées d'un peu partout. La hardiesse de la réponse de Judas en scandalisait plus d'un.

– «Pourquoi, mes amis? Pourquoi ces réactions? Votre frère vient simplement d'exprimer à sa façon la cohérence de son espoir. Aurait-il tort en rappelant ma Parole d'unification?

Non. Il en a simplement omis quelques éléments, ceux qui font la vérité de celle-ci, ceux qui en font *le* Chemin. Ce Chemin, je vous le répète, se dessine puis se parcourt d'abord de l'intérieur. Il serait illusoire de prétendre le tracer d'un coup en ce monde car ce dernier n'est pas prêt à l'emprunter. C'est *en soi* qu'il importe en premier lieu de tout réunifier.

Tant que cette humanité fera la guerre au sein de ses propres pensées, de ses propres désirs et même de ses plus beaux idéaux, le royaume de César se montrera toujours en lutte avec l'Univers d'Awoun, celui de l'Homme véritable. Ainsi, tout ce qu'elle tentera sera aussi fugace qu'un feu de paille et se révélera vain.

Écoutez-moi encore... Celui qui sait créer dans l'Invisible par la puissance soutenue de sa pensée crée aussitôt dans le Visible car c'est le premier qui enseme le second puisqu'à toute forme il faut une pré-forme. Commencez par penser dans votre cœur et tôt ou tard vous récolterez!

Je vous le demande donc: Préparez la Paix de cette façon parce que je ne serai pas le roi d'une trêve entre deux guerres.»

Cet échange ne fit pas que des amis à Judas. Pourtant, si certains comprenaient sa vision des choses, la plupart des autres ne cherchaient toutefois pas à approfondir la réflexion qui avait été mienne. Ils n’y voyaient pas un enseignement mais une argumentation. Ils ne saisissaient pas pleinement la clé que je leur tendais pour la centième fois.

Alors, il en résulta quelques tensions. Oh, ce n’étaient certes pas les premières! D’une certaine manière, j’étais venu afin que “l’homme arc-en-ciel” puisse un jour naître. Celui-là serait le seul à savoir marier toutes les couleurs de la Vie en son être. Pierre était carmin, Jean était azur, Myriam émeraude... et chacun manifestait ainsi sa propre couleur d’âme avec ses nuances, parfois difficile à mêler à d’autres.

Quoi qu’il en fût, le labourage des cœurs et la mise à l’épreuve des volontés ont continué leur œuvre...

Durant quelques semaines j’ai voulu poursuivre encore ma marche à travers les collines de Galilée et le long des rives du lac. À plusieurs reprises, j’ai enseigné “sur la montagne” devant des foules sans cesse plus vastes et je dois dire que le Souffle en ma poitrine se faisait si puissant que je priais pour contenir le flot des paroles d’Amour et d’Incendies qui jaillissaient de ma bouche.

Quant à mes mains, elles ne cessaient d’apporter la guérison là où il me semblait juste de l’offrir. Je me souviens même de certaines nuits où, épuisé dans ma chair par tant de Soleil, j’ai demandé à Myriam de poser sa main au creux de ma poitrine...

Et puis, un matin, j’ai su que le temps était venu... Le temps de Jérusalem. J’allais quitter la Galilée afin de faire entendre “ma” voix avec plus de force. Quelles qu’en seraient les conséquences.

– «Pour combien de temps?» me demandèrent Jean et Thomas. Je ne leur ai pas apporté de réponse. J’avais conscience avoir rencontré Élohim durant la nuit; Son regard était encore là, au centre du mien et j’avais la sensation que ce qui restait de moi en moi ne faisait que suivre Son conseil en ne répondant rien.

Combien me suivraient sur une telle route? Sans doute guère davantage qu’une vingtaine mais c’était suffisant.

J’ai eu le bonheur de voir ma jeune sœur, Sarah, souhaiter être de ce nombre. Depuis peu, elle s’était jointe à mes disciples en choisissant de vivre à Bethsaïda dans l’entourage de ma mère, de Jean et des autres.

En effet, ainsi que je l'avais perçu quelques années auparavant, sa vie au côté de son époux, près de Tibériade, avait été de courte durée. Un soir, elle l'avait retrouvé sans vie, le visage contre terre dans son champ. Son cœur avait dû être vieux avant l'âge... Depuis, elle vivait du tressage et de la vente de paniers et de couffins mais, surtout, elle éprouvait le besoin de nourrir son âme. Bien des peines en ce monde sont semblables à un levain qui nous est proposé. Sarah l'avait compris sans qu'il fût nécessaire de le lui rappeler.

Je me souviens particulièrement de cette aurore où nous avons tous pris la route de Jérusalem, la plus belle, la plus parlante à notre cœur, celle qui longeait le Yarad.

Avec émotion, j'ai retrouvé, "au hasard" de ses sinuosités, le monticule de pierres que j'y avais construit peu de temps après que Yo Hanan m'eût transmis le Souffle du Soleil. Il avait gagné en taille, me semblait-il, comme si voyageurs et pèlerins l'entretenaient pour en faire un lieu de Mémoire.

Je l'ai montré à Myriam, sachant qu'elle en comprendrait la valeur et le sens.

Puis, en y jetant un dernier regard, j'ai eu le pressentiment qu'avec lui s'achevait à jamais ma vie en Galilée...

¹ Ce mois correspond globalement à celui de juillet.

² Le second chakra.

³ Le Sanhédrin était le Conseil supérieur de la Tradition du Judaïsme, une sorte de Collège des sages. Il se composait de soixante-et-onze hommes, des personnalités religieuses, sous la présidence du Grand Prêtre, en l'occurrence ici Caïphe.



Chapitre XXVI

À l'approche de Souccot

J'ai toujours bien en mémoire notre arrivée à Jérusalem. Nous n'avions fait qu'une halte très brève à Béthanie. C'était à la tombée du jour et comme nous étions relativement nombreux – un peu plus de la vingtaine que j'avais envisagée – j'avais choisi d'y entrer par une porte réputée discrète, celle des potiers. J'ignorais cependant que depuis quelque temps, en raison de son emplacement, elle était beaucoup empruntée par des *lestai*, des brigands, c'est-à-dire peut-être tout simplement des Zélotes. De ce fait, nous nous sommes immédiatement heurtés à une dizaine de soldats, la lance à la main.

– «C'est toi leur chef?» jappa aussitôt l'un d'eux en se dirigeant vers moi.

– «Il n'y a pas de chef parmi nous; nous ne sommes pas une troupe mais juste des frères et des amis... Nous venons de loin et nous n'avons pas d'armes.»

– «Et ça, alors?» Et le garde tendit un bras vers Pierre. La poignée de bois d'un coutelas sortait ostensiblement d'un pli de sa tunique.

– «C'est mon couteau de pêcheur...»

Il n'en a pas fallu davantage. Les soldats nous ont barré la route et ont appelé du renfort. Quelques instants plus tard, nous étions entourés d'hommes en armes, regroupés et bloqués dans l'un des recoins de ce qui constituait la porte. Il s'avéra qu'André aussi avait un coutelas au fond de son sac de toile. Les gardes le lui prirent évidemment après avoir confisqué celui de Pierre.

Bientôt, nous nous sommes tous retrouvés dans une cour. Un homme était affairé à y allumer des torches plantées dans la muraille. Celles-ci crépitaient dans le crépuscule et une odeur âcre s'en dégageait.

– «Comment t'appelles-tu, toi?»

– «On me nomme Jeshua...»

Un centurion, le casque sous le bras, venait d'arriver et c'était lui qui me lançait cette question tout en me toisant de la tête aux pieds.

– «Il me semble que je t'ai déjà vu, par ici...»

Il ne se trompait pas. Moi aussi je l'avais déjà vu. Je le reconnaissais. C'était lui qui m'avait jeté du haut de son cheval un étrange regard, plusieurs années auparavant, tandis qu'en compagnie de quelques-uns je me dirigeais, hors les murs, vers la colline aux oliviers. Yo Hanan était alors encore de ce monde.

– «Parfois, en effet, il m'arrive de venir...»

– «Jeshua, dis-tu?... Il y a un Zélote qu'on nomme ainsi dans la région. Nous l'attraperons bien un de ces jours, celui-là! Et si c'était toi, après tout, avec ta troupe de miséreux déguisés en pêcheurs?»

Je lui ai souri pour lui signifier que je ne pouvais pas prendre sa réflexion autrement que sur le ton de la plaisanterie mais il n'a pas eu l'air d'apprécier la détente que j'affichais face à son cynisme. De toute évidence, il avait fait allusion à Barabbas et à ses hommes de main...

Derrière moi, ceux qui avaient fait la route depuis les bords du lac ne disaient pas un mot ou presque – surtout Pierre et André qui se sentaient en faute.

Et puis, il y avait Myriam dont je devinais ce qui l'habitait. C'était une sorte de colère sourde, un de ces états d'émotion qu'elle ne parvenait pas encore à contrôler totalement, un reste de fougue qui traduisait la vivacité de son caractère et la faisait parfois craindre de certains. Pour moi, cela témoignait d'une partie de sa noblesse fondamentale car, ce que j'aimais chez tout être, c'était d'abord sa capacité à ne pas courber l'échine tout en n'étant pas dupe de la comédie à laquelle il participait.

Oui, n'eût été le désarroi de certains, tout ceci était une comédie, celle à laquelle se livrent régulièrement ceux qui sont en mal de petits pouvoirs...

Alors, sans comprendre qui décidait vraiment quoi, nous avons passé la nuit là, dans l'incertitude, allongés tant bien que mal sur le pavage approximatif de la cour, enveloppés dans les couvertures que nous avons prises avec nous. Quant aux deux ânes qui nous avaient aidés à voyager, ils nous ont été pris.

Enfin, au petit matin, un ordre sec s'est fait entendre. Le centurion de la veille, la mine défraîchie et l'air exaspéré venait de réapparaître par une poterne. Nous avons été sommés de nous lever et de partir sur-le-champ. Aucune explication ne nous fut donnée mais ce n'était pas notre souci d'autant plus que, par bonheur, nos ânes nous furent restitués.

Dès que nous nous sommes retrouvés libres dans la ruelle, Barthélémy s'est précipité vers moi.

– «Pourquoi n'as-tu rien dit, rien fait, Rabbi? Tu aurais pu leur faire apparaître... je ne sais pas... une cruche de vin pour leur montrer *Ce* qui vit en toi et qui tu es?»

Il ne s'en apercevait pas mais il reprenait là l'un des vieux arguments que Jean avait utilisé en son temps.

– «Parce que leur âme n'est pas prête. parce qu'on n'achète pas une âme en l'éblouissant l'espace d'une nuit et enfin parce qu'on ne gaspille pas l'Énergie du Très-Haut lorsqu'elle nous est donnée. D'autres hommes, d'autres femmes m'attendent, Barthélémy, tu le sais... À chacun son heure, selon sa force d'entendre et d'apprendre à aimer.»

J'avais prononcé ces phrases à voix très haute car elles étaient destinées à tous. Barthélémy, à l'évidence, n'avait été que leur porte-parole inconscient.

L'incident de notre arrivée et de notre nuit un peu difficiles fut donc rapidement clos. Je ne souhaitais pas que chacun en rumine plus longtemps les désagréments. Nous étions là pour toucher les cœurs, les ouvrir et certainement pas pour entretenir des aigreurs.

J'étais conscient que nous aurions pu éviter tout cela en ne pénétrant pas dans la ville à la tombée du jour. Il y avait toujours ce bethsaïd de la Fraternité quelque part en contrebas des murailles, parmi les arbres. Toutefois, dès lors que nous y aurions passé la nuit, à l'heure qu'il était je me serais déjà trouvé face à une foule de personnes avec leurs plus exigeantes attentes, parfois insensées.

Avant tout, je voulais d'abord rencontrer mon oncle Yussaf, peut-être aussi Nicodème et décider, en fonction des événements locaux, comment j'allais pouvoir agir afin que tous comprennent ma façon d'aimer et les vraies raisons de mon retour.

Je savais que l'atmosphère de Jérusalem était tendue et il n'était pas question que son peuple ni celui de la Judée interprètent mal le sens de mon arrivée. J'étais là pour enseigner la signification, la beauté et la destination de la Vie et non pas pour provoquer des soulèvements, même si j'étais conscient qu'il me faudrait sans tarder dénoncer des impostures.

Ainsi, durant deux ou trois jours, nous avons tous logé chez mon oncle. On dressa quelques tentes de fortune autour du puits, dans son si beau jardin intérieur, et tout se déroula le plus discrètement possible.

Je tenais à ce que chacun s'exprime sans rien dissimuler de ses interrogations et appréhensions car tous devaient réaliser que lorsque je commencerais à arpenter les ruelles et à laisser parler mon âme sur les places, il serait difficile de prévoir où "cela" s'arrêterait... si jamais il y avait un "point d'arrêt".

Et tous devaient également réaliser qu'à chaque jour qui passerait, ils deviendraient de plus en plus les acteurs du Mouvement de Vie qui se mettait

en place. Dès lors, tout ce qu'ils avaient connu, vécu et compris allait prendre une autre dimension.

Contrairement à ce qui a été transmis au cours des siècles, je n'étais alors pas conscient de l'issue de "tout cela" - qui pourrait bien vivre avec la vision d'un inéluctable supplice? – cependant je mesurais à chaque instant la puissance croissante du Souffle qui me prenait et les dangers vers lesquels Celui-ci me poussait...

Enfin, au matin du troisième jour de notre arrivée, lorsque tous les cœurs se furent vidés de ce qui leur faisait peur, nous sommes sortis les uns après les autres de la demeure de Yussaf, certains se dirigeant vers le bethsaïd et quelques autres vers une petite maison proche de la Porte Sterquiline et qui appartenait à Nicodème.

Quant à Myriam et moi, j'avais décidé que nous nous déplacerions d'un logement à l'autre afin de brouiller les pistes et d'éviter autant que possible les attroupements. De son côté, Meryem avait résolu de se partager entre la demeure de Yussaf et le bethsaïd. Malgré la fatigue et l'inquiétude qu'elle s'appliquait à dissimuler, elle ne voulait pas s'en tenir au confort d'une trop belle maison mais continuer à partager sa vie le plus de temps possible avec celles et ceux qu'elle appelait sa "famille des bords du lac".

À dire vrai, ma longue robe blanche et mon abondante chevelure ne sont pas longtemps passées inaperçues ce matin-là lorsque j'ai traversé l'un des marchés de Jérusalem. Parmi les effluves d'un encens un peu lourd, il a suffi que je me penche un instant au-dessus d'un petit récipient de benjoin pour retenir l'attention de quelques regards.

– «Serais-tu celui qu'on appelle le rabbi en blanc? Jeshua? Est-ce vrai que tu as beaucoup d'hommes avec toi pour venir nous libérer? Je ne dirai rien, rassure-toi...»

Ces questions traduisaient à elles seules toute la confusion qui régnait à mon propos dans les esprits.

– «Oui et non, mon frère... Oui, on m'appelle le rabbi en blanc, et oui, mon nom est Jeshua... mais non, je n'ai pas d'hommes pour porter les armes. On te trompe à ce propos.»

– «Alors que fais-tu là, Rabbi? Des paroles, il suffit d'aller à la synagogue pour en entendre. Nous sommes fatigués, tu comprends?»

– «C'est à cause de ta fille que tu me dis cela, n'est-ce pas?»

L'homme a ôté nerveusement son voile de sa tête et a brusquement changé de ton.

– «Tu connais ma fille? Comment sais-tu qu’il lui est arrivé quelque chose?»

– «Tu ne t’en rends pas compte mais tu ne fais qu’en parler à chaque mot que tu prononces. C’est parce que tu la portes au creux de ta voix puisqu’elle ne se porte plus elle-même... Où est-elle, dis-moi?»

Derrière son étal, le marchand était bouche bée. Déjà, une dizaine de personnes s’étaient rassemblées autour de nous. Des gens simples, avec leur panier de légumes sur la tête ou un morceau de viande de mouton enveloppé dans des feuilles.

– «Qui est-ce?» demanda quelqu’un.

– «Tais-toi... Tu vois bien à sa robe que c’est sûrement un magicien. Regarde ses pieds! Il vient du désert...»

Chacun y allait de son commentaire tandis que le marchand d’encens, lui, semblait perdu dans ses pensées.

– «Viens, Rabbi, finit-il par chuchoter. Ma fille est là-haut, dans ma maison.»

Je suis monté derrière lui, à l’étage où il vivait. C’était minuscule. Une petite pièce sans vie où s’empilaient quelques sacs d’herbes odorantes. Étonnamment, cela ne sentait pas bon.

Les âmes souffrantes ou malades dégagent parfois des odeurs indéfinissables qui trahissent leur état. Cela avait été au cœur de l’une des premières leçons que j’avais jadis reçues au Krmel et j’en avais maintes fois vérifié l’exactitude.

L’odeur, le parfum, l’essence sont des témoins du corps de l’âme et de l’esprit, au même titre que leur musique et leur lumière... sans rapport cependant avec le masque plus ou moins gracieux est prêté par la Vie. Ainsi, ce n’était jamais les visages en eux-mêmes ou les corps qui me parlaient en priorité mais les effluves de toute nature qui se cachaient derrière eux et venaient en compléter les regards.

La fille du marchand était une jeune adolescente. Je l’ai trouvée le dos appuyé contre le mur, à demi-allongée sur une sorte de paille dans le fond de la pièce et presque cachée derrière un amoncellement de paniers. Elle reprisait une tunique.

– «Donne-moi ton nom... ton vrai nom...»

Son père ayant eu à peine le temps de me présenter avant que je ne lui pose cette question, la toute jeune fille m’a longuement observé avec stupeur

comme si j'étais une apparition. En plus d'être chétive, elle devait être d'une nature très craintive.

– «Mon nom? fit-elle enfin. C'est Léah...»

– «Celui-là, je le sais... Je veux parler de ton vrai nom, celui que tu dissimules dans ton cœur, celui que tu voulais vraiment porter.

– «Je ne le connais pas... ou alors je l'ai oublié.»

– «Pourquoi lui demandes-tu ça, Rabbi? C'est moi qui lui ai choisi ce nom. Que lui veux-tu? Ma fille est comme cela depuis sa naissance; elle a les jambes déformées et ne peut pas marcher. C'est pour cela qu'elle répare des vieux vêtements. Il faut bien qu'elle fasse quelque chose!»

Je n'ai pas pu répondre au marchand d'encens... Ma conscience enveloppait déjà celle de la jeune adolescente qui ne cessait de me regarder avec ses deux grands yeux sombres effarouchés. En elle, j'ai perçu un point blanc, un point analogue à une fenêtre ouverte sur son ciel intérieur. C'est là que je suis allé voir tandis que son père continuait à commenter la situation: la mort prématurée de sa femme, l'impossibilité dans laquelle elle avait été de lui donner un fils, la précarité de son petit négoce...

Oui, je suis allé scruter un instant le ciel intérieur de celle qui n'avait jamais voulu s'appeler Léah, tellement pas s'appeler ainsi qu'elle en avait bloqué une partie de son corps pour tourner le dos à la vie. Et je l'ai trouvé, son nom d'âme, son nom essentiel.

Alors, je lui ai pris la main et je lui ai dit à l'oreille:

– «Je le connais moi, ton vrai nom, celui que tu vas porter à partir de maintenant. Désormais, tu seras Yaël et avec sa musique dans tes oreilles, je te l'assure, tu vas bientôt pouvoir gambader telle une chèvre sauvage dans les montagnes¹.»

Ensuite, très puissamment, j'ai pris sa tête entre mes mains et j'ai soufflé entre ses yeux afin que plus jamais ne se referme la fenêtre de lumière que j'étais allé trouver en elle.

– «Yaël? fit tout à coup la jeune fille, Yaël?»

Et sans seulement lui accorder le temps d'une réflexion, je lui ai ordonné de se lever tandis que je me redressais moi-même en la tirant vers le haut par les deux mains.

– «Yaël?» s'écria-t-elle encore d'une voix forte...

Mais c'était déjà fait, Yaël se tenait debout devant moi qui la soutenais toujours et face à son père qui avait soudainement reculé. Je lui ai demandé de faire quelques pas puis je l'ai lâchée. Sous sa robe bleue, on pouvait

deviner ses jambes, encore fragiles certes, mais presque droites. J'ai pensé à un échassier à peine sorti de l'œuf et qui s'aventurait à faire ses premiers pas dans la vie.

Je l'ai contemplée... Pour la deuxième fois elle naissait. Lentement, elle s'est alors rapprochée de son père, abasourdi et muet, puis s'est jetée avec tendresse dans ses bras en pleurant.

Je les ai laissés ainsi l'un et l'autre. Yaël se retrouvait et se réconciliait avec sa vie. Je savais qu'elle était guérie, que les mémoires de son corps allaient se dissoudre et que les muscles de ses jambes se gonfleraient enfin de forces. Silencieusement, j'ai donc quitté la pièce par son étroit et sommaire escalier de bois puis je me suis retrouvé confronté à la foule qui, dans la ruelle, avait résolu d'attendre ce qui allait se passer.

Selon mon habitude, il fallait que je parte, que je remercie le Vivant au fond de moi dans quelque endroit discret et silencieux. Je n'ai dit qu'une chose à ceux qui attendaient...

– «Montez les rejoindre et vous comprendrez.»

La nouvelle de la guérison de “la fille du marchand de résines” a fait le tour de Jérusalem la journée même. Je l'avais souhaité ainsi, sachant qu'elle serait pour tous le signe que Jeshua, le rabbi en blanc, était là maintenant parmi eux et qu'en vérité il n'avait pas d'épée.

Dès lors, j'ai commencé à parcourir la ville et, pour la première fois, sans le moindre souci de discrétion. Il importait désormais qu'il n'y ait plus de confusion possible entre les actions des Zélotes, les prétentions de Barabbas et le sceau qu'il me fallait laisser sur l'âme de ce peuple.

Accompagné par tous ceux qui me suivaient depuis Bethsaïda et Caphernaüm, j'ai donc parlé sur toutes les places de Jérusalem, j'ai ravivé dans toute sa pureté le souvenir que j'y avais déjà laissé et j'ai soigné, autant que je le pouvais, les mille souffrances de ceux qui venaient à moi avec le cœur vrai.

Les Romains me regardaient faire, postés par petits groupes aux angles des ruelles cependant que “ceux des synagogues” affichaient pour la plupart un sourire grinçant lorsqu'ils venaient à me croiser ou à m'écouter. Mais parmi eux, je dois le dire, il en était qui avaient l'âme libre et sincère. Je savais les reconnaître, de même que certains de ces soldats qui baissaient les yeux sur mon passage; comme pour s'excuser d'être là avec leur pilum ou leur glaive.

Pourquoi étaient-ils là, oui? Eux et pas d'autres. J'étais sensible à leur présence et toujours je cherchais ne fût-ce qu'un regard furtif de leur part, le

regard par lequel ils seraient marqués à jamais.

Je l'ai souvent dit là où j'allais: j'avais l'amour contagieux et c'était un amour qui se projetait au loin, toujours certain d'atteindre sa cible, un jour ou l'autre dans la course des siècles.

Ainsi, au fil des semaines, je me suis mis à l'aimer davantage cette Jérusalem avec ses ors, ses prétentions, ses mensonges, ses misères mais aussi ses espoirs sans âge.

Ma mère me regardait dire et faire; elle se taisait humblement devant *Ce* qui vivait en moi mais lorsque nos sourires parfois soucieux venaient à se rencontrer, je comprenais que, mieux que moi, elle lisait dans le temps toutes les audaces et tous les dangers que j'écrivais.

Nous étions à la fin de la saison chaude et celle des récoltes approchait... Tous les vendredis, le jour d'Élohim et aussi celui d'Anahita dans ma mémoire, j'avais pris l'habitude d'aller enseigner dans l'enceinte du Grand Temple. C'était toujours un moment particulier parce que la Parole qui me traversait y attirait les mille visages du genre humain; au petit peuple venu de partout se mêlaient des érudits, des gens de pouvoir et de fortune.

C'était mon but, rassembler ceux qui ne se rencontraient jamais, leur tenir un langage commun, à la fois apaisant et bousculant, consolateur et exigeant.

Ma liberté de ton choquait, bien sûr. Elle ne s'imposait plus de limite et j'étais pleinement conscient de ce qu'elle pourrait finir par provoquer. Peu importait.

Mais, comme souvent en d'autres lieux, ce qui indisposait le plus les hommes qui se réfugiaient dans leur tête et dans leurs réflexes ancestraux c'était le nombre des femmes qui venaient non seulement à ma rencontre dans les ruelles mais qui osaient prendre la parole. Implicitement, j'invitais celles-ci à braver les interdits, à aller contre l'usage et cela me valait régulièrement quelques poings levés, quelques insultes aussi. Il est même arrivé que Caïphe accompagné de plusieurs membres du Sanhédrin passent par là où je me tenais et que tous, repliés dans un coin d'ombre, demeurent un instant à l'affut de l'hérésie et du possible scandale de mes paroles.

Je les regardais circuler avec leurs coiffes volumineuses, s'arrêter, se lisser la barbe puis repartir sous leurs dorures.

Certes, il y avait d'autres enseignants que moi en divers points de la première cour du Temple mais la plupart se laissaient aller à des harangues fatiguées ou à des commentaires poussiéreux qui ne retenaient pas l'attention de grand monde.

Je me souviens qu'un jour l'un d'eux est venu me voir pour savoir - selon ses termes - "comment je m'y prenais". C'était un homme qui avait longtemps vécu presque comme un ermite, avec ses moutons dans les collines âpres des alentours de Bethléem. Il affirmait avoir eu une nuit une sorte de révélation et réalisé alors qu'il était le prophète Ézéchiél de retour en ce monde.

À vrai dire, j'en avais régulièrement rencontrés de tels que lui qui s'attribuaient de grands noms et de grandes tâches. Mais si la plupart se mentaient pour donner une illusion de sens à leur vie, celui-là était à coup sûr sincère et fondamentalement homme de bien. Oui, il voulait savoir "comment je m'y prenais" pour attirer tant de monde ainsi que comprendre nombre de choses qui, en vérité, étaient bien puériles.

"Comment je m'y prenais?" Que répondre à une semblable question? Elle représentait à elle seule l'aveu du monde illusoire dans lequel il s'était enfermé.

– «Mais, mon frère... je ne m'y prends d'aucune façon, lui ai-je répondu tout en lui faisant l'accolade. Crois-tu qu'il y ait une recette pour trouver les paroles qui touchent les cœurs? Retiens seulement cela: Ne t'écoute pas parler... alors tu diras autre chose que ce que tu auras mis dans ta tête. C'est tout ce que je puis t'apprendre pour la mission que tu t'es bâtie.»

Je ne voulais pas le blesser, alors je ne lui en ai pas dit davantage; je ne lui ai pas fait remarquer qu'Ézéchiél revenu parmi les hommes n'aurait pas eu besoin de tant de conseils. C'était un être de bonne volonté qui n'avait hélas pas encore compris qu'on n'enseigne pas aux âmes comme on pratique un métier.

Tandis que nous sortions du Temple, j'ai entendu certains de mes disciples qui avaient capté la conversation se moquer de lui. Je n'ai pas apprécié cela et je le leur ai dit.

– «Peut-être croyez-vous avoir visité toutes les impasses et tous les rêves, mes amis, pour être ici aussi proches de moi... Détrompez-vous; vous vous surprendrez encore par vos errances à venir.»

Ces semaines-là, je suis beaucoup allé à Béthanie. J'y trouvais une douceur de vivre qui était inexistante entre les murs de Jérusalem. Davantage qu'autrefois je sentais qu'il fallait que je préserve les forces de mon corps. Et puis, il y avait Thomas qui m'y suivait toujours... ou qui m'y précédait même de plus en plus souvent.

Insensiblement, timidement, Maryam et lui se rapprochaient l'un de l'autre. Un matin, en les observant se faire des confidences, j'ai trouvé la situation amusante et certainement pas anodine. Lui, mon "presque jumeau", lui qui me ressemblait tant était aussi "dans le cœur d'une Myriam"...

C'est là, à quelques enjambées de ce qui avait été durant trois jours le "tombeau d'Éliazar" que Lévi m'a donné l'occasion d'un enseignement qui, par sa singularité, attirera la petite communauté des gens simples de Béthanie.

– «Maître, tu nous as souvent dit que l'homme est construit à l'image de l'univers et qu'en ce sens il est comme un arbre avec autant de branches dans le Visible que de racines dans l'Invisible. Tu nous as aussi répété que le Haut avait été conçu comme le Bas et inversement dans l'Esprit du Créateur mais je ne comprends pas le sens de cet enseignement... ni ce à quoi cela nous sert de savoir ces choses. Est-ce qu'on grandit en pénétrant un tel mystère?»

– «Crois-tu vraiment qu'il y ait là un grand mystère, Lévi? Non, il n'y a que le fruit de l'observation de la Nature. Ce qui est seulement mystérieux c'est que personne n'en relève l'évidence. Écoute... Écoutez tous... Le Haut et le Bas sont frère et sœur...

Réfléchissez à la façon dont l'un et l'autre – que l'on dit pourtant si différents - se ressemblent dans notre corps... N'avez-vous pas remarqué que tous deux ont une fonction créatrice?

Au niveau de notre tête, vous trouverez la pensée inventive, l'ouverture vers l'Esprit dans son aspect paternel et l'expression du Verbe... Cependant qu'au niveau de la zone inférieure de notre corps s'expriment notre capacité à procréer et notre ouverture vers l'Esprit dans son expression maternelle avec le brasier destiné à répondre au Verbe².

De la même façon, analogiquement, le Haut comme le Bas en nous sont dotés d'une fonction éliminatrice. N'avez-vous jamais remarqué que toute tête est habile à sécréter des "déjections mentales"? Je parle ici de la toxicité des pensées qui savent se transformer en agressions verbales, voire en crachats. Je parle aussi du rejet des aliments dont le corps ne veut pas... Quant au ventre, n'est-il pas le lieu des déchets corporels, des excréments et autres fluides que la chair a besoin de produire ou d'éliminer?

Mais maintenant... entre l'Esprit du Haut et le Corps du Bas qui se reflètent l'un dans l'autre, n'existerait-il pas un autre espace? Celui de l'Âme, bien sûr, le tronc de l'Arbre! Le royaume de votre Cœur, celui de votre libre-arbitre, celui où tout se joue.

C'est là, précisément, que je viens vous chercher afin qu'il n'y ait plus ni peurs ni tiédeur mais réconciliation dans le mariage des faux contraires.

Ainsi, je vous le dis, celui ou celle d'entre vous qui espère trouver la Paix de l'Éternel doit faire en sorte de consacrer chaque jour de son passage en ce monde à s'inviter à de telles noces.

Pensez à ce liquide qui s'écoule du ventre des femmes lorsqu'elles enfantent... Il est à l'image du Souffle du Vivant, celui du Sans-Nom dans lequel vous baignez de votre premier à votre ultime battement de cils.

Je vous l'affirme donc et ne cesserai de vous le répéter: À chaque instant, au sein de ce monde, vous êtes immergés dans *la* Présence, vous vous nourrissez d'Elle, vous La respirez... et vous ignorez Sa vraie Nature alors qu'Elle est *la* Grâce, votre Héritage suprême.

Voilà, mes amis... C'est le souvenir de cette vérité que je suis venu secouer en vous; rien de plus, parce que rien d'autre n'est nécessaire! Il y a désormais une nouvelle loi à révéler, celle de du Cœur absolu! Et une telle loi ne peut être ni débattue, ni contredite. quelles que soient les ruses des mots humains.

Vous le savez, ma Parole n'est pas de celles qu'on vous répétera dans les synagogues ou dans le Temple car, depuis toujours, on vous demande de croire plus que de comprendre, puisqu'on fait de vous des brebis issues d'un âge de bœufs... Oui, des brebis mais jamais des poissons libres dans l'eau!

C'est de cela que je suis venu vous libérer, de votre passivité, du marécage d'ignorance que vous acceptez. Alors, sans attendre, apprenez de quoi est faite votre vie et, bientôt, vous reconnaîtrez *la* Vie en vous!»

Je me suis arrêté là... On n'entendait plus que le chant aigu des insectes dans l'herbe sèche et parmi les feuillages des arbres. Jamais on ne s'adressait ainsi à ces femmes et à ces hommes, jamais on ne stimulait leur réflexion... Alors ils me regardaient tous sans rien dire comme si je venais d'un autre monde, ce qui était à la fois vrai et faux car, justement, je m'efforçais d'être le tronc de l'arbre afin de tout relier du Haut et du Bas. Enfin, après un moment, je me suis à nouveau tourné vers Lévi.

– «À quoi cela sert-il de savoir tout cela, m'as-tu demandé? À rien assurément si ta tête est pareille à un grenier dans lequel tu engranges toutes sortes de choses. Savoir pour savoir est vain... mais si, peu à peu, cela te fait comprendre que l'architecture de ton être ne fait qu'une avec celle de l'Univers alors tu y révéleras Celui-ci... et là, *tout* changera.»

Après ces paroles, chacun de ceux qui étaient présents éprouva le besoin de se rapprocher de moi simplement pour se faire bé nir, sans même une interrogation dans le regard. J'aimais de tels instants quand ils s'improvisaient d'eux-mêmes, surtout lorsque la nature y faisait écho puisqu'elle était bénédiction à elle seule.

Une ânesse, dans l'étable de Martâ, s'est finalement mise à braire. C'était sa manière de dire qu'il se passait "quelque chose". Cela fit rire tout un chacun... à l'issue de quoi ma mère prit exceptionnellement la parole en proposant à ceux de Béthanie de partager un repas en mettant toutes les victuailles en commun.

Je puis dire que ces heures-là, à l'ombre des figuiers et des dattiers furent des heures d'Amour... Jean voulut refaire le monde avec quelques paroles enflammées, Thomas se hasarda à embrasser Maryam du bout des lèvres, on fit circuler des fromages, des olives, du poisson séché et des fruits, on trouva même du vin dans une grande amphore réputée vide puis, selon le rituel, j'ai rompu les galettes de pain qui affluaient. Tout Béthanie était en liesse.

Cela nous a menés au lendemain... Nous étions à l'approche de la fête des récoltes, celle de Souccot où il était de coutume de remercier le Divin pour sa générosité envers notre peuple. Durant sept jours complets, dans des cabanes de bois et de palmes ou sous des tentes, toutes les familles célébreraient bientôt l'aide que le peuple d'Israël avait reçue au cours de ses pérégrinations. Ce ne serait que repas, prières et chants³...

Comme nous étions en train de harnacher l'ânesse qui nous accompagnait habituellement sur le chemin conduisant à Jérusalem, un groupe de personnes est venu à ma rencontre. J'y ai reconnu des hommes et des femmes, des enfants aussi qui avaient participé aux agapes improvisées de la veille.

– «Maître... hier nous avons vu, compris et ressenti bien des choses. Nous en avons parlé très tard dans la nuit et pour nous il ne fait plus de doute que tu es Celui que nous espérions depuis si longtemps. Alors, si tu le permets, nous aimerions marcher à tes côtés jusqu'à Jérusalem. Ce serait notre façon de t'honorer...»

La requête était si humble et si aimante, si joyeuse également, que je l'ai aussitôt acceptée. Mais voilà que le nombre de ceux qui l'avaient formulée a bientôt grossi et que nous nous sommes retrouvés près d'une cinquantaine à prendre la route parmi les cailloux, la poussière et les ronces. La plupart étaient des paysans vêtus d'une simple tunique rapiécée, la taille traditionnellement ceinte d'un large tissu safrané faisant office de ceinture.

Quelques-uns n'avaient pas même de sandales... Ils s'en flattaient car Jérusalem avait beau ne pas être loin, pour eux s'y rendre représentait un événement dans ces conditions, c'est-à-dire auprès du rabbi dont tout le monde parlait.

Je me souviens si bien de cette marche... Son allégresse contrastait avec les dissensions qui agitaient la région; elle ouvrait une sorte de parenthèse dans le temps. Quand et où celle-ci se refermerait-elle? Cela n'avait pas d'importance. En marchant avec ces hommes et ces femmes à la cadence de mon cœur, je les faisais vivre au présent du leur et c'était tout ce qui comptait.

Après avoir traversé en partie la colline aux oliviers, nous sommes entrés dans Jérusalem par la porte des Eaux, vers la partie sud du Temple.

À dire vrai, tout a commencé là et tout a pris une autre dimension, sans doute à cause des chants du petit peuple de Béthanie. En les entendant, beaucoup sont sortis de leurs maisons ou se sont précipités sur le seuil de leur échoppe et, comme ils étaient affairés à préparer Souccot sur les toits en terrasses et dans les ruelles avec des palmes de dattiers, du myrte et toutes sortes de branchages, ils se mirent bientôt à agiter ceux-ci sur notre passage ou à se joindre à nous... Alors, la nouvelle s'est mise à courir: «C'est le rabbi en blanc, c'est Jeshua le Galiléen qui arrive avec les siens!»

En vérité, peu imaginaient les conséquences du mouvement qu'ils amplifiaient ainsi... Je me disais que l'enthousiasme qu'ils exprimaient autour de ma personne était peut-être davantage un défi face aux pouvoirs en place qu'un véritable et complet accueil de ma Parole... justement si dénuée de la moindre quête de pouvoir. J'ai trouvé étrange de constater à quel point beaucoup me louaient tout en me connaissant si peu... même si, deux semaines auparavant, j'avais déjà eu la brève vision de ce qui prenait forme là.

J'ai alors pleinement réalisé que la Vague de Lumière que j'avais engendrée sur les rives du lac m'avait - nous avait - suivis jusqu'en Judée et ne faisait que commencer à déferler sur la ville, indépendamment de la conscience de ses habitants.

On ne le dit jamais assez, c'est de cette manière que peuvent voyager et se prolonger l'Amour et l'Espérance lorsqu'on les a gorgés de Soleil. On ne les voit pas arriver et soudain ils surgissent de l'Invisible et explosent, même si l'humain n'en saisit pas le sens réel... surtout s'il n'a rien vu venir. Bien sûr, selon les mêmes lois il en est également ainsi de leurs contraires.

Ceci est la vérité de ce qui a été conté du “jour des Rameaux”, quelques moments inspirés par la grâce simple de ceux de Béthanie et que j’ai vécus en marchant à côté de l’ânesse de Martâ. et non pas en possible souverain sur le dos d’un âne.

Toujours est-il que cette simple marche par laquelle mon être fut soudain officiellement nimbé d’une auréole messianique eut un incroyable impact, non seulement à travers tout Jérusalem mais aussi en Judée. Elle suscita des jalousies, amplifia les méfiances et exacerba les passions de ceux qui pressentaient que “quelque chose” devait changer. Et ceux-là se tenaient tout autant du côté du rassemblement que de celui de la dispersion.

Nous étions au croisement des chemins et c’était plusieurs mois avant la Pâque...

¹ Yaël signifie par ailleurs en Hébreu “chèvre en liberté” alors que Léah peut se traduire par “la délicate, la fragile”.

² Le “réservoir” où se loge le Feu de la Kundalini.

³ La fête de Souccot est l’une des trois grandes célébrations prescrites par la Torah. En fonction du calendrier lunaire, elle a lieu entre les mois de septembre et d’octobre. On la nomme souvent “fête des cabanes”.

Chapitre XXVII

Une tempête au Temple

«Et maintenant, ne me dis surtout plus que tu ne veux pas être le roi de ce peuple!»

Quelques jours plus tard, au beau milieu de la fête de Souccot, Barrabas, vêtu des oripeaux d'un mendiant, est réapparu à quelques pas de la demeure de Yussaf, me signifiant par là-même qu'il savait parfaitement où me trouver.

Deux ou trois mots sont sortis de ma bouche pour toute réponse.

– «Tu joues ton rôle, mon frère, c'est tout ce que je peux te dire, désormais...»

Sa logique appartenait définitivement à celle de l'ordre d'Adonaï ou de Sabaoth, celle de “œil pour œil”, celle de la vengeance, mais aucunement à celle d'Awoun. Elle s'accordait à la sphère de ce monde et n'avait rien en commun avec ce que j'avais pour mission de mettre en place et qui s'inscrivait dans la lignée de l'Éveillé de Takshashila¹ bien que sur une autre “portée musicale”.

Malgré cela, Barabbas est revenu m'aborder une fois encore. Il était obstiné, incapable de sortir de sa perception des choses ou parfaitement conscient des limites qui étaient les siennes.

Et puis un matin, alors que je m'apprêtais à me diriger vers le parvis du Temple, mon oncle Yussaf m'apprit son arrestation, la veille, par un détachement romain à quelques milles des remparts, dans une bergerie en direction de Joppé.

Je me suis dit que cela devait arriver, que c'était inéluctable mais, comme si Barabbas et moi étions subtilement complices, la nouvelle m'a touché.

– «Tu en es affecté, Rabouni?»

– «Oui...»

Ce que j'éprouvais n'avait pas échappé à Myriam qui commençait à savoir décrypter la moindre des rides apparaissant sur mon visage.

– «Autrefois, il n'y a pas si longtemps, j'aurais trouvé cela étrange, tu sais, incompréhensible... Mais maintenant...»

– «Cet homme est vrai dans ce qu'il est, lui ai-je répondu. C'est ce qui nous rapproche, lui et moi. s'Il orientait sa voile autrement tout en ne changeant rien à son intensité d'âme, imagines-tu le poids de sa force parmi nous?»

Ce fut l'occasion pour Judas de vouloir me parler en aparté. Lui aussi se disait peiné et soucieux. Il n'avait guère fait que croiser brièvement Barabbas à une ou deux reprises sans même savoir dans un premier temps qui était exactement ce dernier puisque peu connaissaient son visage, cependant il était clair qu'il estimait l'homme. Je me souviens d'une phrase qu'il a alors osé prononcer.

– «Si tu n'avais pas existé... peut-être serais-je allé rejoindre ses troupes...»

Je n'ai pas été surpris par cette réflexion. Judas était tout aussi têtu que le chef zélote.

– «Que veux-tu au juste? lui ai-je demandé. Tu as une idée, n'est-ce pas? Tu veux absolument faire coïncider *Ce* qui m'habite et les pouvoirs de ce monde... C'est cela?»

– «Pardonne-moi, Rabbi... Cela doit être possible, quelque chose me le dit toujours.»

– «Peux-tu me parler de ce "quelque chose"?»

Judas a hésité un moment puis il s'est décidé avec une sorte de flamme dans le regard comme il en surgit parfois chez les êtres qui sont persuadés être porteurs d'une certaine révélation.

– «Ce sont des rêves... Il m'en vient souvent ces temps-ci. Je te vois au Sanhédrin, je te vois aussi avec Pilate, je vois enfin le peuple qui s'amasse devant toi...»

– «Moi aussi, il arrive que de semblables images viennent me visiter mais ce ne sont pas des rêves, Judas. et je ne suis pas du tout certain qu'elles signifient la même chose que les tiennes.»

– «Je suis persuadé que Caïphe et Pilate ont plus à y gagner avec toi que sans toi si vous savez vous parler. Ton ascendant moral est tel, maintenant, Maître!»

– «Tu as dit moral?»

Sans s'en rendre compte, Judas venait de révéler la confusion qui régnait alors en lui. Il y avait plusieurs espaces de compréhension dans sa personnalité... Celui du mystique, celui du lettré, celui du résistant zélote, celui de l'apprenti stratège qui espérait pouvoir tout concilier et enfin celui de l'opportuniste.

– «L'ascendant moral ne m'intéresse pas, mon frère... Je ne tiens pas à avoir d'ascendant sur quiconque car je ne veux régner sur personne. Chacun

doit demeurer maître de lui-même... Je suis né pour indiquer une direction... ou plutôt pour la rappeler.

Trouer le plafond de la conscience, le défoncer afin de lui révéler ses propres étoiles, voilà ma vie... Peux-tu comprendre ce que cela signifie?»

– «Je le comprends, Maître, mais...»

Encore un “mais” qui voulait tout dire! Je ne l’ai cependant pas relevé, cela aurait été inutile. C’est très précisément à ce moment-là que j’ai perçu dans l’âme de Judas une radiance qui affirmait qu’il se pensait messager à sa façon. Ce en quoi il n’avait pas vraiment tort...

– «Pourquoi es-tu revenu à Jérusalem? a-t-il alors repris. Tu sais bien qu’il n’y a que de l’affrontement, ici... Tu nous l’as sans doute dit cent fois mais je veux l’entendre à nouveau de ta bouche: Que veux-tu au juste, Maître?»

Impossible pour moi de ne pas sourire devant la répétitivité d’une telle interrogation.

– «Ce que je veux? Est-ce vraiment la question? Ce que la Puissance de Vie cherche à travers moi, c’est à vous révéler à vous-même... Et peut-être s’adresse-t-elle en particulier à toi, Judas, parce que je sais que tu m’attends depuis des vies.»

– «Pourquoi dis-tu cela?»

– «Parce que c’est exact et que moi aussi je t’attends...»

À aucun moment je n’avais envisagé prononcer ces mots. Ils s’étaient inscrits spontanément sur mes lèvres, dans l’instant, à l’ombre du porche où nous nous trouvions.

J’ai vu les yeux de Judas se dilater le temps d’un éclair comme si j’avais touché quelque chose en arrière d’eux qui le flattait plus que tout, parce que cette “chose” lui murmurait que, peut-être, oui, il avait une place à part.

Et en vérité, j’ignorais à ce moment-là quelle serait cette place car, même devant ceux qui en sont les temples conscients, l’Intelligence du Divin n’abat pas Ses cartes longtemps à l’avance. Parfois, Elle fait en sorte qu’une lucarne s’entr’ouvre mais jamais elle ne permet que le jeu de la Vie soit faussé.

Après lui avoir posé la main sur le cœur, j’ai laissé Judas à ses pensées. Je devinais une amertume grandissante en lui; puisque celle-ci se trouvait sur son chemin, il fallait qu’il s’y confronte et qu’il en fasse quelque chose.

Les jours qui suivirent furent particulièrement intenses. Les malades et les infirmes ne se comptaient plus sur mon passage. Ils accouraient vers moi ou on me les amenait par dizaines. La plupart du temps, mes mains se posaient toutes seules sur eux et lavaient avec vigueur les oripeaux de leurs

souffrances, elles les barattaient jusqu'à parfois les déchirer pour mettre en lumière leurs profondeurs.

Il fallait que l'Esprit me traverse et souffle en permanence. Alors, je me déversais et n'avais plus que des paroles simples pour exprimer ce qu'il y avait finalement de plus évident au monde: la reconnaissance du Vivant en chacun et l'urgente nécessité d'aimer Celui-ci.

Derrière la plaie, je voyais la peau propre et reconstituée, derrière la jambe difforme, j'en percevais une autre avec son galbe parfait, au-delà de l'œil aveugle, j'allais chercher un miroir égaré et j'y plaçais la lumière, puis enfin, au cœur de la folie, je révélais la paisible pureté d'un lac oublié...

Parfois aussi, il arrivait que le Souffle en moi dise non et détourne Son regard... «Non, pas lui ou non pas elle, chuchotait-Il car son âme n'a pas assez creusé en sa propre terre.».

Alors, c'était des larmes et des pourquoi à n'en plus finir... et c'était à nouveau des paroles de tendresse qui coulaient de mes lèvres pour enseigner l'œuvre du Temps et la nécessité de son labour.

Bien sûr, il y eut des Romains pour tenter de se frayer un chemin au milieu de tout ce monde dans les ruelles et sur les places de Jérusalem... Il y en avait de discrets et d'autres moins, des soldats aussi, même le glaive au côté, pour simplement vouloir toucher le rebord de mon manteau.

Je me souviens de l'un d'eux, depuis longtemps en garnison à Jérusalem et qui y avait eu un fils d'une liaison avec une femme du peuple. L'enfant était malade et ne guérissait pas.

– «Je sais que tu ne viendras pas le visiter, Rabbi, m'avait-il fait d'une voix à peine audible. Tu as tant à faire et... qui suis-je, ici? Mais peut-être... Je crois... Pense à lui... rien qu'un instant. Il se nomme Flavius. Oui, je le crois... Tu peux...»

J'étais en marche vers le bassin de Siloam lorsque ces quelques mots sont venus me toucher. Je me suis arrêté sur le champ. Je venais de percevoir une telle confiance et une telle justesse dans la voix du soldat que le visage du petit Flavius m'est instantanément apparu.

L'amour du père avait gommé tout espace entre son fils et moi; il avait eu raison de l'illusion des distances. Tout pouvait ainsi s'accomplir. J'ai clairement senti un aiguillon de lumière jaillir de mon cœur... Déjà il avait rejoint le jeune garçon et desserrait l'étau de sa fièvre.

Alors, j'ai pris la main du soldat et j'ai dit:

– «Va rejoindre Flavius, mon frère... Je le vois debout et c'est ton amour qui l'a guéri. Tu as demandé comme si tu avais déjà reçu, sans attente ni exigence, comme le sable qui s'offre à la vague...»

J'ai encore en mémoire l'image de ce soldat, les yeux rougis par les larmes, courir à toutes jambes dans la ruelle où il venait de m'aborder. Il laissait derrière lui une traînée de joie et de paix.

Au cours des semaines et des mois qui suivirent, des événements similaires survinrent encore, suscitant des attroupements sans cesse plus importants sur mon passage. Ma mère, Myriam, Jean, André, Thomas, Simon, Shlomit, Yacouba, Sarah et tous ceux qui m'avaient suivi depuis les rives du lac ne parvenaient plus à trouver la moindre place auprès de moi. Certains tentaient parfois de jouer des coudes en réclamant leur droit à ma proximité mais toujours ils peinaient à se faire entendre. Pour beaucoup d'habitants de Jérusalem, ce fut une période d'enthousiasme aveugle.

De son côté, Pierre jubilait en compagnie de Lévi et de Philippe. Un soir, en me rejoignant chez mon oncle Yussaf, je l'ai entendu s'écrier: «Tu as gagné, Maître! C'est la victoire d'Awoun!» Pour toute réponse, je lui ai seulement demandé s'il était au combat car je voyais trop bien le jeu des forces qui se mettaient en mouvement. Pour peu, à l'écouter ainsi parler avec quelques autres, mes guérisons éclipsaient tous les coups d'éclat meurtriers des Zélotes, les membres du Sanhédrin étaient sans voix et les Romains avaient décidé de me regarder faire puisque je ne réclamaux rien.

Quant à moi, je n'étais pas dupe de l'engouement et de la dévotion dont je faisais maintenant l'objet à peu près partout où j'allais. Ils étaient trop soudains et tout autant dénués de racines. Mon oncle, de même que Nicodème semblaient être les seuls à partager mon avis. Ils avaient leurs oreilles et leurs yeux à eux dont ils ne pouvaient aisément communiquer les perceptions.

C'est à l'issue de cette soirée-là que j'ai pris la décision, pour Myriam et moi, de ne plus loger chez Yussaf mais plus souvent à Béthanie ou ici et là, au gré des circonstances. Mon oncle avait une position trop privilégiée et une fonction trop officielle pour risquer que notre présence évidente finisse par lui nuire.

– «Et puis, ai-je ajouté, nous trouverons un lieu afin de nous réunir en toute discrétion car, mes amis, j'ai encore de nombreuses choses à vous enseigner.»

Je dois dire que Yussaf a paru soulagé par cette annonce. Peu après d'ailleurs, il m'a avoué que depuis quelque temps on commençait à lui poser des questions embarrassantes dans l'entourage de Caïphe et il avait même remarqué que, de plus en plus fréquemment, des petits groupes de soldats romains se postaient à l'angle de la ruelle où il avait sa demeure.

Enfin un matin, tôt, en descendant de Béthanie, il m'est apparu qu'il était l'heure pour moi - dès lors que mon visage et ma silhouette étaient connus et ne pouvaient plus faire l'objet de confusion - de secouer le peuple de Jérusalem là où il en avait le plus besoin.

Oui, il était temps qu'il comprenne que si je l'aimais d'Amour, si je faisais tout pour le guérir de ses plaies et de ses souffrances et si je voulais lui parler de son Père qu'il ignorait tant, il était alors juste que je lui montre ses excès et ses errances.

J'ai prié longtemps afin d'être éclairé sur ce qu'il y avait de plus juste à faire et, plus que jamais cette fois-là, ma prière fut un dialogue. Je ne voulais pas blesser mais éduquer... Je voulais fouetter le présent pour que celui-ci s'inscrive dans les souvenirs et, qu'au-delà d'eux, il marque la Mémoire.

Il y avait un lieu à Jérusalem qui, davantage que tous les autres, peinait mon cœur d'homme; c'était celui de la cour extérieure du grand Temple, un immense parvis où étaient parqués la plupart du temps des moutons et des chèvres en attente de leur sacrifice tandis que toutes sortes de marchands - souvent aux allures faussement pieuses - traitaient une multitude d'affaires et passaient leurs journées à changer de petits tas de pièces de monnaies venues d'un peu partout².

On y pesait de l'or, des bijoux et on y troquait même de fort beaux tissus en provenance de Tyr, de Damas ou de Byzance puis on y vendait du benjoin, de la myrrhe et de l'oliban sous prétexte de justifier un peu le commerce. C'était bruyant et parfois sale. Alors, il fallait lever les yeux vers le *Kadosh Kadoshim*³ et ses symboles ailés pour se souvenir, en passant, qu'il s'agissait d'un lieu sacré, non pas selon la volonté des hommes mais selon la logique de la Terre.

Certes, des volutes d'encens s'échappaient ici et là de quelques vasques de bronze mais, à chaque fois que je passais près d'elles, je ne parvenais à sentir que l'odeur dominante des hypocrisies de certains qu'elles s'efforçaient de dissimuler. Elles traduisaient tant bien que mal une tentative d'excuse, faute de parvenir à être une offrande à la Vie.

En dehors du cercle de celles et ceux qui marchaient à mes côtés, je n'avais jamais dénoncé ni commenté cela. Cette fois-là, pourtant, il fallait que cessent ce que j'appelais "l'irrespect et la mascarade". Non seulement j'allais me lever pour en dire l'indécence mais j'allais en même temps accomplir les gestes qui briseraient l'engouement irréfléchi d'un grand nombre.

Je voulais absolument que celui-ci cesse car il ne signifiait rien de ce que j'étais venu faire éclore et se dilater. Il n'était pas question que je sois le "rabbi en blanc que l'on devait aduler" parce qu'il apportait la guérison des corps et accomplissait toutes sortes de prodiges. Si j'étais de retour sur la terre qui m'avait vu naître après une si longue absence, ce n'était pas que pour chanter et offrir l'abondance ou la guérison des plaies, c'était avant tout pour dépierrer les cœurs et les âmes qui s'étaient oubliés jusqu'à n'être plus que des champs en friche.

Je me suis donc rendu au Temple en fonction de l'heure où je savais que j'y trouverais la foule la plus nombreuse, non pas en raison des prières ou des cérémonies mais à cause des "affaires" qui s'y traiteraient.

Marchant à mes côtés ou derrière moi, il n'y avait guère que cinq ou six de mes proches; peu importe leurs noms car j'avais simplement laissé l'ordonnance intime de la Vie décider elle-même de leur identité.

Je me souviens que j'étais particulièrement en paix et uni à mon Père lorsque j'ai fait une courte pause à quelques pas d'un groupe de tailleurs de pierres appliqués à la réfection d'une colonnade. Il fallait que je prie un instant encore pour que chacun des gestes que je m'apprêtais à faire et des paroles que j'allais prononcer soient non seulement dans la plus parfaite des justesses mais aussi dans la direction de ce qui devait être.

Puis, sans me questionner ni hésiter, j'ai gravi les degrés qui menaient au grand portail par lequel pèlerins, simples croyants, visiteurs ou marchands en tous genres pénétraient dans l'enceinte des lieux...

Qui a jamais réalisé à quel point chacun de mes pas comptait pour moi? Qui a jamais compris aussi de quelle façon ils étaient observés et respectés dans leur rythme par le nombre croissant de ceux qui, m'ayant aperçu, s'étaient aussitôt mis à nous suivre pour ne rien perdre de l'enseignement qu'ils supposaient que je donnerais?

Comme d'habitude, un nombre assez important de mendiants et d'estropiés se tenaient là, agglutinés sur toute la hauteur des marches de pierre, dans l'attente d'une pièce ou d'un morceau de pain. Je les connaissais tous ou presque. Cette-fois-là, cependant, je ne me suis pas arrêté pour leur

parler. Du reste, je discernais aisément le jeu un peu trop facile de certains d'entre eux. Ceux-là s'en étaient aperçu, d'ailleurs, et ils me souriaient au passage sans même tendre leur écuelle.

Enfin, une fois passées la grande et haute porte puis les vasques et les colonnes qui en renforçaient la solennité, je me suis trouvé face à ce que j'avais déjà cent fois observé: tout un petit monde de marchands assis sur le sol ou face à des étals de fortune occupés à manipuler des tas épars de pièces de monnaie et des objets de toutes natures.

Dans un brouhaha sourd, parfois entre les excréments des animaux, ce n'était que discussions et marchandages. De temps à autre, le martellement profond de quelques tambours se faisait malgré tout entendre, comme pour rappeler la fonction des lieux... Mais en vain car tout cela, pour le peuple de Jérusalem, était de l'ordre de la normalité.

Alors, conforté dans mes intentions, je n'ai pas attendu; j'ai appelé Awoun et invoqué Élohim dans le silence de mon être puis j'ai poussé mes pas jusqu'à parvenir au plus profond de l'in vraisemblable marché, à l'épicentre de son inconscience.

– «Vous tous... Qu'êtes-vous en train de faire? me suis-je écrié à pleins poumons. Où pensez-vous être et quel rêve vivezvous donc? Regardez-vous! Pourquoi serait-ce moi plutôt que vous qui devrais me souvenir d'Abraham ici?⁴ Allons, dis-le moi, toi qui sembles si affairé à compter le contenu de ta bourse!»

Et, lançant cela, j'ai pointé du doigt un homme à la longue chevelure grasse appliqué à empiler des pièces de monnaie sur un beau carré d'étoffe écarlate sans doute récupéré d'un vêtement romain.

– «Moi, Rabbi? Mais...»

Je ne lui ai pas laissé le temps de poursuivre... Mon pied avait déjà balayé son petit échafaudage et je m'avançais vers quelqu'un d'autre, lui aussi préoccupé par les mêmes "soucis" propres aux changeurs de monnaie.

Tout autour de moi, la stupeur s'est installée. Alors, sans rien dire, tranquillement, avec l'assurance de l'un de ces hommes à qui l'on confiait parfois la tâche de nettoyer les dalles de la cour à l'aide de branchages, j'ai réitéré le même geste sur un deuxième étalage au ras du sol.

Ce n'est qu'à partir de là que quelqu'un a crié et que j'ai senti l'étreinte d'une main sur mon bras droit, cherchant à bloquer mon avance au milieu des marchands.

Je me suis retourné... juste assez pour découvrir le visage outré d'un Sadducéen.

– «Tu es fou? a-t-il fait. C'est toi le Jeshua dont on parle, n'est-ce pas? Si tu veux souiller ce lieu, sors d'ici!»

– «Tu as dit “souiller” mon frère? Regarde... il ne me semble pas que l'on m'ait attendu pour cela...»

Et, tout en me dégageant de son étreinte, j'ai poussé l'homme de côté afin de tendre mon bras vers ce qui s'étalait derrière lui: un énorme tas d'excréments animaux mêlés à des détritiques de tous genres d'origine humaine.

– «Tu vois, ai-je alors repris, c'est ce que mon Père vient de me demander de rassembler et qui était éparpillé un peu partout dans cette cour... Si tu y fouilles, peut-être y trouveras-tu quelques pièces.»

Incapable de comprendre ce qui venait de se passer ni d'exprimer le moindre son, le Sadducéen m'a considéré un très court instant puis a tourné les talons avec la mine offusquée d'un enfant allant se plaindre d'une offense auprès de ses parents.

Bien sûr, il y eut quelques rires mais la foule qui commençait à grossir était avant tout médusée. Que se passait-il et d'où venait donc tout à coup un tel tas d'immondices? Comment était-il si soudainement apparu?

– «D'où cela sort-il? D'ici! me suis-je écrié en m'adressant à tous. Tout simplement d'ici parce que vous permettez que cela soit ainsi!»

J'ai souvenir avoir prononcé ces mots à voix très haute, très fermement mais aussi très paisiblement, tout aussi sereinement que si j'étais en train de conter l'une de ces petites histoires que je voulais enseigner pour les âmes simples.

Puis, toujours aussi tranquillement, soutenu par des gestes déterminés et précis, j'ai continué à me mouvoir au milieu des étals et j'ai recommencé à les balayer soit du pied soit de la main dans un désordre qui est rapidement devenu indescriptible.

Étrangement, comme si je me tenais au-dessus de moi-même, j'assistais de façon détachée à ce que j'accomplissais en pleine conscience. Et, je le dis encore ici aujourd'hui ainsi que j'en ai fait ce soir-là le commentaire à Myriam et à ceux qui me suivaient, j'ai généré tout cela sans la moindre colère. J'en ai seulement simulé une à la manière d'un parent cherchant à éduquer son enfant ou d'un maître en charge d'enseigner une discipline et de donner un axe de vie à ses élèves. Il n'y avait en moi que l'amour de celui qui

veut faire progresser l'autre, un amour exigeant oui, sans nul doute, mais un amour vrai et pur.

À un moment donné, alors que nul ne parvenait à freiner le moindre de mes mouvements, j'ai aperçu les deux colosses armés qui gardaient le grand portail accourir vers moi. Je n'ai pas eu besoin de réfléchir... Le doigt d'Awoun en mon être s'est aussitôt pointé vers eux et a freiné d'un coup leur avance. On aurait pu dire qu'ils s'étaient heurtés à un mur de vent.

– «Pourquoi? leur ai-je demandé en marchant doucement vers eux. Pourquoi? Parce que je n'accepte pas la souillure imposée à ce lieu. Parce que je rappelle le souvenir du respect et du recueillement à ceux qui ne savent que bavarder et crier. Parce que je préfère les chants du cœur aux bougonnements des marchandages. Trouvez-moi plutôt celui qui vous commande ou encore un prêtre qui vienne défendre l'indéfendable!»

Sans rien dire, les deux hommes baissèrent leurs longues lances et s'écartèrent. Je suis passé au milieu d'eux tandis que l'immense cour du Temple n'était plus qu'un champ de silence. C'était suffisant...

En prenant tout mon temps, je me suis alors rapproché des colonnades du mur d'enceinte, j'ai franchi la grande porte puis j'ai descendu les degrés de pierre qui menaient jusqu'au parvis extérieur au milieu des mendiants et des bédouins venus de partout avec leurs caravanes de dromadaires.

Je revois encore l'un d'eux qui, par son regard semblable à celui d'un renard du désert, a évoqué Melkus⁵ dans ma mémoire. Il m'a fait du bien...

Juste en arrière de moi, j'ai dès lors pressenti puis entendu les pas précipités de Myriam et enfin, à leur suite, plus lourds, ceux des quelques proches qui m'avaient accompagné. Ces derniers marchaient à bonne distance et je les savais crispés, en alerte, cependant que le brouhaha se réinstallait à nouveau peu à peu dans la cour du Temple.

– «Maître, Maître...» s'est écrié Barthélémy pendant que je m'enfilais d'un pas toujours mesuré dans une ruelle tendue de dais blancs qui la protégeaient du soleil ou des vents.

Je me suis arrêté et retourné afin d'écouter ce qu'il avait à me dire mais rien n'est sorti de sa bouche. Barthélémy n'était qu'émotion et essoufflement. J'ai donc posé tout simplement ma main sur son épaule et je lui ai annoncé que nous nous retrouverions tous à la nuit tombée sur la colline aux oliviers.

Quant à Myriam, elle pleurait sous son long voile frangé d'azur... J'ai doucement pris ses doigts entre les miens puis je les ai portés à mes lèvres.

– «Ma Bien-aimée, ai-je fait, il me faut tout secouer en ce monde. Tant de choses sont à réécrire, rien ne peut plus dormir! L'Amour total qui coule en moi n'est pas doux, comprendstu? Il n'est ni faiblesse, ni fragilité, ni passivité face à l'omniprésence du Divin... Tu le sais mieux que quiconque... Pourquoi donc pleurer dès lors que tu reconnais la Source qui me fait Être partout là où je vais?»

– «C'est la femme qui pleure, Rabouni, c'est l'épouse, m'a-telle répondu, ce n'est pas mon âme... car celle-ci sait très bien où tu vas et où tu l'emmènes.»

J'ai aimé la réponse de Myriam. Dans le recoin discret d'un porche, j'ai alors soulevé son voile et embrassé chacune de ses paupières.

À la brunante, comme annoncé, nous nous sommes tous retrouvés sur le flanc de la colline aux oliviers, près du vieux pressoir à huile où je goûtais souvent à la joie de regrouper celles et ceux qui avaient le cœur limpide.

Ainsi qu'à l'accoutumée, j'ai laissé s'installer chacun là où il le voulait, là où il avait "sa" pierre, "son" carré d'herbe ou "son" tronc d'olivier nouveau prêt à le recevoir.

Nous avons prié en silence cependant que la lune montait puis j'ai invité Pierre à s'exprimer car je voyais bien qu'il n'en pouvait plus du mutisme imposé par notre recueillement.

– «Je ne sais que penser, Maître... C'est la première fois que je vois une colère monter de toi. J'en comprends toute la raison mais, jusqu'à présent, je croyais que tout glissait sur toi, que rien ne t'atteignait...»

– «Je n'étais nullement en colère, mon frère... En vérité, j'en ai singé une afin que chacun s'interroge sur ce qu'il veut faire de son âme, de son cœur, de sa vie et quant à la tâche réelle qui est sienne. Maintenant, on ne me vénérera plus aveuglement, on ne me lavera plus les pieds sur le seuil des maisons dans la seule attente de quelque faveur. Maintenant, ceux du Temple et des synagogues sauront que je ne crains pas l'ordre des choses qu'ils ont laissé s'installer.

Non Pierre, non mes amis, il n'y avait pas de colère en moi. Par contre, il y avait de la peine, une immense peine face à l'endormissement et à l'inconscience de l'hypocrisie. Je la contenais depuis longtemps... Et si vous pensiez que rien ne pouvait m'atteindre, vous vous trompiez car j'ai toujours demandé à Awoun de pouvoir demeurer essentiellement homme parmi les hommes et de garder l'âme à fleur de peau. C'est ma fragilité consentie qui

fait ma force parmi vous, voyez-vous, et c'est sur mes possibles blessures que le Souffle de l'Éternel en moi établit Sa Puissance.

Alors, oui, celui que vous appelez votre Maître peut éprouver de la peine, avoir faim, soif et souffrir, même si le brasier du Vivant emplit son cœur... Il le peut et le veut pour vivre de la même vie que vous! Toutefois... il sait n'être victime de rien.»

Puis ce fut au tour de Jean de réclamer presque aussitôt la parole.

– «Je comprends tout ceci mais... mais il y a toujours un “mais” que je ne peux pas sortir de ma tête... et cette fois, c'est un “mais” qui parle d'Adonaï. Ce temple est dédié à l'imprononçable Nom qui est le Sien, Maître... Il Lui appartient... Mais pourquoi alors cette peine puisque tu nous as enseigné qu'Adonaï n'est pas Awoun?»

– «Ma peine n'est pas pour la Présence d'Adonaï qui n'a que faire de tout cela, Jean. Elle est pour l'âme de ces hommes et de ces femmes qui ne respectent pas la terre de ce lieu, le sol de cette montagne ni le Souffle qui monte de ses profondeurs.

Sans doute tes yeux ne verront-ils jamais le rocher qui dort dans le Saint des saints du Temple puisque quelques familles de prêtres se le sont approprié depuis des générations et des générations mais sache qu'il est la Porte par laquelle ce Souffle jaillit pour se répandre sur toute la ville. C'est Lui et rien d'autre qui décide de la sacralité du lieu et non pas Adonaï ni les richesses qu'on y a accumulées à sa gloire.

Je vais maintenant vous troubler une fois de plus... parce que je dois vous enseigner qu'Adonaï utilise seulement le Vent de Lumière qui s'échappe de cette montagne... Il ne Le créé pas ni ne L'habite car Celui-ci naît de la grâce du Soleil que l'Éternel a placé au centre de ce monde.⁶

Ainsi, mes amis, comprenez-moi bien, c'est la Divinité de notre mère la Terre qu'il nous faut respecter, préserver de toute souillure et honorer, infiniment plus que tous les sanctuaires qu'on y dresse ça et là car c'est Son Souffle qui appelle le Sacré et non le temple qui décide de celui-ci...

Du reste, Jean, toi qui m'interroges, je te dis aussi que je peux m'incliner devant Adonaï sans renier mes paroles car Lui comme nous est enfant du Vivant qui se cache derrière le nom d'Awoun.»

Je n'ai pas voulu en dire davantage ce soir-là sur la colline aux oliviers, face au feu rougeoyant du soleil qui se couchait derrière la masse sombre des remparts.

Afin de préserver mon oncle Yussaf, Nicodème et même Martâ, j'ai simplement réitéré le souhait que nous trouvions un lieu discret entre les murs de Jérusalem, peut-être une pièce haute où nous pourrions nous retrouver en tout temps.

Oui, j'avais encore tant et tant de choses à partager avant qu'un certain sablier ne se vide...



Des shekels de la ville de Tyr



Cernunnos

-
- ¹ Pour rappel, voir le tome I de cet ouvrage, chapitre XVI.
- ² Tous les Israélites devaient s'acquitter d'un impôt appelé didrachme (deux drachmes) auprès des prêtres du Temple pour l'entretien de celui-ci. Cet impôt transitait par les Romains. Comme les pièces véhiculées par les pèlerins venant d'autres pays portaient souvent des images "impies" aux yeux des prêtres, il fallait donc changer celles-ci en monnaie locale, le shekel.
- ³ Le Saint des saints du Temple, là où était conservée l'Arche d'Alliance.
- ⁴ Pour rappel, la Bible enseigne que c'est au sommet du Mont Moryah, là où a été construit le grand Temple de Jérusalem que, sur un rocher, Abraham aurait reçu "l'ordre divin" de sacrifier son fils.
- ⁵ Voir le tome I du présent ouvrage.
- ⁶ Voir entre autres "Le voyage à Shambhalla", [ch. V](#), "Vers la Terre creuse" et "Louis du Désert", tome II, [ch. VIII](#), "Derrière le voile".

Chapitre XXVIII

Une nuit, le Grand Cerf...

«Le corps est la porte, le coeur est sa serrure et l'amour sa clef...»

C'est par ces mots que j'ai débuté mon premier enseignement dans la pièce haute que j'avais souhaité que nous puissions occuper au sein même de Jérusalem. On y accédait contre toute attente par une ruelle très fréquentée en franchissant une vieille porte ferrée qui donnait presque aussitôt sur un escalier de bois, lequel grimpait de façon abrupte jusqu'à un étage couvert avant de mener enfin à une terrasse.

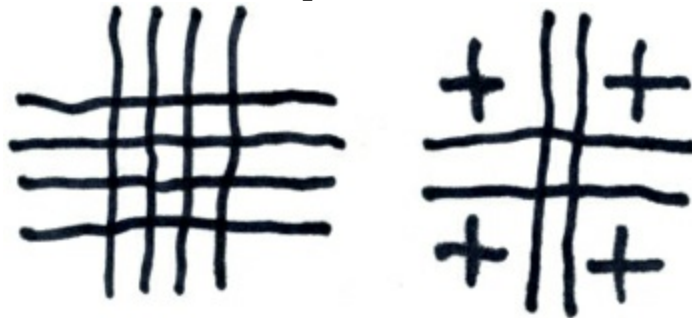
Philippe s'était fait un point d'honneur à la trouver dès que j'eus formulé la nécessité de nous réunir régulièrement en un endroit si peu probable qu'il n'attirerait aucun regard. La pièce était quelque peu délabrée et poussiéreuse mais assez vaste. Elle avait autrefois servi de grenier à blé et on pouvait à coup sûr y regrouper une centaine de personnes ainsi qu'y envisager de petits repas à même le sol. C'était parfait.

Je me souviens que, comme la ruelle ressemblait à beaucoup d'autres à cause des multiples échoppes qui s'y succédaient et du nombre de ceux qui l'empruntaient, j'avais suggéré qu'on trace un signe sur l'une des pierres de la maison qui en constituaient l'angle. Celui-ci se montrait anodin pour qui n'était pas tant soit peu initié au symbolisme traduisant les états de la consciencedans l'incarnation. J'en ai choisi un fort simple. C'était l'un de ceux qui m'avaient le plus touché lorsque les connaissances de base des "faiseurs d'or" du pays de la Terre Rouge m'avaient été enseignées durant mon enfance au Krmel. Il se limitait à quatre lignes horizontales croisées par quatre autres verticales¹. Seuls Jean, Judas, Simon et deux ou trois autres pouvaient en approcher la compréhension puisqu'ils comptaient parmi les rares ayant été introduits à certaines notions.

Dans mon esprit, le choix d'un tel signe n'avait rien d'arbitraire, pas plus que celui de tous les symboles dont il m'arrivait parfois d'enseigner à quelques-uns la fonction et la puissance. Peu le savent... certains dessins, certains tracés très précis servent de voie d'accès aux hautes sphères de la Lumière qui soustendent notre monde. Ils appellent au respect et diffusent un parfum secret destiné à propulser l'âme vers l'esprit². Inversement, certains autres attireront l'être vers ses plus bas étages...

Toujours est-il que le petit quadrillage, en apparence insignifiant, que j'avais suggéré se retrouva bientôt reproduit sur les portes de quelques

maisons de Jérusalem, signifiant ainsi discrètement que, derrière elles, vivaient ou se retrouvaient des disciples du “rabbi en blanc”³.



Une sorte de Communauté informelle se mit dès lors en place d'elle-même à Jérusalem, venant tout naturellement soutenir la mission d'accueil qui avait toujours été celle du bethsaïd, hors les murs. Pour beaucoup de celles et ceux qui m'avaient suivi depuis les bords du lac, cela représentait un véritable réconfort, celui dont ils avaient besoin cependant que ma présence dans la ville engendrait des rassemblements de plus en plus incertains et parfois tumultueux.

Judas en paraissait particulièrement heureux...

– «Tu vois, Maître... Tout se met en place. Plus personne maintenant n'ignore ton nom et ce que tu accomplis et notre nombre augmente. Hier, dix des nôtres encore sont arrivés de Caphernaüm. Tout le monde ici voudra bientôt que tu sois le Mashiah. Même depuis que tu as secoué le Temple il y a quelques semaines!»

J'ai pris Judas par les deux épaules et j'ai posé mon front contre le sien.

– «Judas, mon ami, mon frère... Comprendras-tu enfin? Pourquoi d'abord dis-tu “les nôtres”? Et surtout de cette manière! Toutes celles et tous ceux de ce monde sont des “nôtres”... Pourquoi alors t'obstiner encore à ne pas vouloir admettre que nous sommes *tous* de la même famille?

Écoute... Nous partageons sans exception le même navire voguant vers le même Soleil... y compris ces souris et ces rats qui courent le long des murs le soir. Alors, je te le demande, cesse de dresser sans cesse des frontières et d'échafauder toutes sortes de choses pour que nous en arrivions là où toi tu as décidé d'aller.

Tu dis qu'ils veulent que je sois le Mashiah? Mais je suis Celui-là, quoi qu'ils y fassent! Je le suis selon l'ordre d'Awoun, pas selon le leur ni le tien! Tu veux que j'aille voir Pilate? Eh bien organise cela à ta façon, si tu y tiens tant... Je n'ai rien à lui déclarer qui puisse le satisfaire ou l'inquiéter, rien à lui cacher de *Ce* qui emplit mon âme et ma chair; je n'ai aucun autre dessein

que celui de faire descendre parmi nous l'amour de l'Amour! Quant à ceux du Sanhédrin... je sais que je trouble leur monde mais, si tu les rencontres, dis-leur bien que je ne m'intéresse pas à leurs sièges ni à la moindre couronne de cette Terre parce que j'en ai déjà une et que celle-là fait partie du corps de mon âme. Et s'ils ne comprennent pas ce que cela veut dire, c'est qu'ils ne le veulent pas.»

J'ai en mémoire que nous étions proches de la demeure de Caïphe lorsque j'ai tenu ce discours. Les mots m'en étaient venus avec spontanéité comme toujours. Ils étaient directs et je les savais justes. Toutefois, de plus justes et de plus directs encore se sont bientôt placés sur mes lèvres tandis que je liais avec force le regard de Judas au mien afin qu'il en saisisse toute la portée et le poids. Mais ces mots-là, ces paroles de braise, c'est le Souffle qui les a sculptées en moi dans un véritable élan prophétique surgi de quelque connaissance blottie et soigneusement dissimulée dans la "mémoire de mon futur".

– «Judas, mon frère, ai-je fait lentement et d'un trait, sais-tu à quoi tu es destiné?»

– «Mais... à te servir, Maître, à te servir, tu en doutes?»

Judas était devenu blême.

– «Non, Judas, non... Si tu veux continuer à m'appeler "Maître", sache que je n'ai pas besoin de serviteur et que ce n'est pas moi que tu es venu servir mais une cause bien plus grande que nous deux parce que moi aussi je sers, vois-tu. Maintenant, tout ce que je te demande à compter de cet instant, c'est de ne pas te mentir et de reconnaître sans faillir l'heure de ton véritable service.»

– «Que veux-tu dire?»

– «Rien d'autre que ceci: Lorsque tu te sentiras, toi, Maître du Bien que tu estimes dû à tous, alors *écoute-toi...*»

Comme Judas ne me répondait rien et demeurait figé au milieu de la ruelle déserte, je l'ai embrassé et je reconnais que des larmes m'en sont montées aux yeux. Mon cœur savait tandis que ma tête préférait ne pas imaginer...

Le plein Soleil de mon Père m'imbibait encore lorsqu'enfin je suis allé rejoindre Myriam et Martâ qui m'attendaient à quelques pas de là, la mine soucieuse.

– «Allons-y», ai-je fait en me projetant déjà vers le petit marché qui s'étalait non loin, près d'un puits, et où toutes sortes de personnes allaient se presser sur mon passage.

Cette fois-là, je n'ai fait qu'apposer mes mains sur des fronts. J'étais certain qu'elles sauraient parler à ma place...

Quand j'ai retrouvé ma mère pour le repas du soir au bethsaïd, je l'ai sentie en peine. Je suis allé prendre ses mains entre les miennes. Je devinais ce qui n'allait pas...

Quelques jours plus tôt, nous avions appris l'existence d'un chef zélote qui donnait à tous l'impression de reprendre le flambeau de Barabbas depuis l'arrestation de ce dernier. Comme tous les rebelles armés, il s'évertuait à entretenir l'insécurité par le plus grand nombre possible d'attaques dans les villages et sur les routes, là où Rome et les soldats fournis par Hérode exerçaient un contrôle permanent.

– «Ce sont ces nouvelles attaques et tout ce sang répandu qui te peinent tant, n'est-ce pas, mère?»

– «Pas seulement... On ignore qui est exactement ce chef qui apparaît maintenant mais... sais-tu comment il se fait appeler, lui aussi? Jeshua...»

Meryem avait prononcé ce nom avec une lassitude dans la voix qui en disait long quant à ce qu'elle vivait.

– «Cette ville n'est pas bonne pour toi, mon fils, reprit-elle en utilisant pour la première fois depuis très longtemps une appellation à laquelle elle avait apparemment renoncé. Je fais des rêves et je le sens... Je vois qu'elle n'est pas bonne pour toi mais...»

Meryem s'est arrêtée là tandis que nos regards ont cherché à se rencontrer avec intensité pour ne plus se quitter pendant un bon moment.

– «Je le sais, mère, mais... c'est cependant juste et c'est ce qu'Awoun me demande pour tant et tant d'autres. Il me laisse choisir, comprends-tu? Et c'est cela qui est le plus difficile car il suffirait d'une intention, d'un mot de ma part et demain nous repartirions tous vers le lac. Beaucoup en seraient soulagés... Le serais-tu, toi?»

Meryem m'a souri avec un accent de tristesse puis elle a tiré sur le rebord de son voile afin qu'il recouvre le haut de son visage, dissimulant ainsi ses premiers cheveux gris.

– «Non... car alors tout ce à quoi tu renoncerais nous suivrait sans relâche et ce serait laid à jamais...»

J'ai tant aimé qu'elle dise "nous", s'incluant ainsi, sans bruit mais avec volonté, dans tout ce qui avait été déjà vécu et ce qui allait s'accomplir.

Je me souviens que Myriam nous a ensuite rejoints et qu'elle lui a massé les pieds avant de les enduire d'un baume de sa préparation. Puis, ce fut au

tour de son fils Marcus, de Shlomit, de Yacouba et de Taddée de se rapprocher de nous. Ils n'avaient rien de particulier à dire ni à demander. Juste besoin d'être là, à la fragile lueur d'une lampe à huile de terre noire...

– «Me tailleras-tu les cheveux et la barbe demain, Shlomit?»

Ces mots sans importance me reviennent en mémoire parce qu'aujourd'hui encore ils traduisent à leur manière la vie simple et les rapports spontanés qui s'étaient installés peu à peu et avec facilité au sein de notre famille.

J'avais toujours veillé à ce qu'il en soit ainsi parce que si un véritable Maître devait s'exprimer en permanence parmi nous, ce ne pouvait être que le centre de notre poitrine, dans sa plus totale humilité.

Dans le défilé des siècles, beaucoup ont invariablement cru que je n'étais qu'une constante Parole enseignante, que l'on se taisait sur mon passage et qu'il s'en trouvait toujours un pour noter le moindre de mes gestes et consigner chacune de mes phrases. C'est faux.

Je n'étais pas pétrifié dans mon rôle et la vie que nous partagions n'a jamais été celle que l'on croit souvent car vivre n'est pas cela.

C'est d'abord apprendre à s'aimer dans les silences et au creux des mille gestes posés quotidiennement. C'est faire en sorte qu'un fruit partagé ou une coupe bue ensemble deviennent précieux et sacrés sans qu'il soit besoin de les commenter...

Enfin, porteurs de quelques morceaux de bois pour entretenir le feu qui nous réchauffait au cœur de la saison fraîche, Simon accompagné de son épouse Myriam sont venus s'asseoir à nos côtés, toujours aussi discrets et fidèles.

Ce soir-là, chacun de ceux qui étaient présents et sur lesquels l'existence itinérante qui était nôtre imprimait déjà ses rides était conscient d'être au nombre des artisans du Divin.

D'autres semaines s'écoulèrent alors, en apparence paisibles, durant lesquelles je n'ai cessé d'être partout où il y avait des oreilles pour entendre et des poitrines prêtes à s'ouvrir. Et, des unes comme des autres, il s'en manifestait davantage que ce que Jérusalem ne le laissait croire au premier abord.

Bien sûr, beaucoup d'hommes et de femmes n'étaient encore avides que de prodiges mais bien plus nombreuses et empressées qu'autrefois se montraient les foules que le seul son de ma voix motivait au gré de mes déplacements entre Béthanie et les marchés de Jérusalem... Car cette voix, je

m'en apercevais dans un mouvement sans cesse ascensionnel, était chaque jour un peu plus recouverte par celle du Souffle. Elle m'échappait.

J'en venais constamment à dire "Je" à la place de mon Père et je me confondais comme jamais avec Lui alors qu'Élohim, toutes les nuits, semblait me prêter - le temps d'un regard bleu - toujours un peu plus de sa force parce que, en vérité, mon corps était fatigué...

Je marchais donc, j'enseignais, j'imposais les mains et tout aurait pu faire penser à une harmonie nouvelle qui se révélait en dépit de l'œil méprisant d'une certaine élite et des pouvoirs en place. En apparence... En apparence oui car, dans les faits, Jérusalem et la Judée entière se scindaient subtilement en deux.

Peu s'en apercevaient évidemment, mais les odeurs de la jalousie, de l'égoïsme et du mensonge avaient toujours été de celles qui ne m'échappaient pas. Ma seule présence les mettait en évidence et cela ne plaisait pas à ceux qui vivaient de l'entretien du sommeil collectif.

Doucement le printemps s'annonçait. Pourtant ce fut le temps où j'ai entrepris d'enseigner en détails le cercle de mes plus proches disciples sur les vérités de la mort et celles des demeures que toute âme y bâtit à son image. Cela me paraissait désormais urgent parce qu'il était évident que notre existence à tous ne pourrait pas continuer éternellement ainsi et qu'il faudrait bien que "quelque chose" se passe. En ce qui me concernait, j'avais trop à dire pour pouvoir tout libérer de ma poitrine. J'ai pensé à Yo Hanan et à son départ qu'il avait lui-même décidé...

Alors, je n'en ai pas douté, *Ce* qui m'emplissait allait devoir se démultiplier afin d'accomplir plus pleinement Son œuvre. Je voyais que les fruits de mon arbre mûrissaient les uns après les autres mais qu'il ne leur suffirait pas de parler à leur tour de la nature profonde de *Ce* qui les avait ensemencés si la mort demeurerait encore pour eux un mystère trop épais.

Ainsi, pour enseigner la Vie, il faudrait qu'ils sachent parler de sa transformation; l'image de l'Éternité et la nécessité de toute floraison prendraient là leur plein sens.

Aimer le Vivant non par obligation, non par crainte ou devoir mais par pur Amour, par Sa compréhension et par l'infinie Joie d'Y goûter jusqu'à Le nourrir.

Le printemps est une renaissance... mais toute renaissance ne porte-t-elle pas subtilement en elle la fin d'une vie? Cela ne m'échappait pas et dans le

secret de mon cœur je ne pouvais plus envisager ma vie à venir sans le franchissement d'un seuil décisif, d'un monde à laisser derrière moi.

Une nuit, alors que je marchais à la clarté de la lune dans le jardin attendant à la maison de Martâ, je me suis soudain senti absorbé dans l'espace d'une vision inattendue.

Près d'un figuier, un cerf aux énormes bois s'est majestueusement présenté à moi. Je n'en avais jamais vu de tel, même au cours de mon long voyage vers l'Est. L'animal m'a observé longtemps et avec des yeux tellement humains que je me suis assis sur le sol à quelques enjambées à peine de lui, convaincu qu'il avait un message à me délivrer.

Mais voilà que je n'avais pas remarqué qu'un sang vif s'écoulait d'une plaie faite à son flanc droit. Étrangement, cette blessure m'a laissé presque indifférent, comme si elle était dans la nature des choses, tel un vin miraculeux suintant directement d'une vigne. La plaie et le sang qui s'en échappait ne faisaient qu'un et me disaient qu'ils étaient tout à la fois la vie et la mort... C'est-ôdire le Vivant qui réconcilie tout⁴.

«Père! me suis-je écrié en plein cœur de la vision. Père, parle-moi! Hurle-moi ce que Tu veux me faire comprendre et ce que Tu attends de moi!»

Mais mon Père était tant et tant en moi qu'Il ne pouvait me répondre qu'à travers le langage de mon cœur... Sans l'ambiguïté du moindre mot humain.

– «Ma Vie? Comme Yo Hanan? Est-ce cela qu'il faut?»

– «Ta vie? m'a répondu le cerf toujours immobile et flamboyant à quelques pas de moi. Qu'appelles-tu *ta* vie? Ce qui t'est prêté au service du Plan?»

Et ce seul mot, "le Plan", m'a fait entrer dans une autre vision lovée au creux de la première, une vision familière, celle qui était si souvent venue me chercher...

Une fois de plus, je me voyais assis parmi une assemblée sur le sol d'un grand espace entouré de pierres immaculées, de lumière et d'eau. Tous les yeux étaient dirigés vers moi, des yeux de douceur et de force. Des regards aussi d'une inflexible sagesse. Il y en avait d'hommes, il y en avait de femmes et tous étaient à parts égales chargés de paroles si lourdes d'interrogations...

«Ainsi, il se peut que ce soit toi... En acceptes-tu le poids, Sananda?»

Alors, comme toujours, je m'entendais répondre «oui», aussitôt submergé par une montée de joie autant que de crainte. «Jeshua, oui, c'est cela... Oui, j'habiterai ce nom, ce corps et cette vie...»

Je suis revenu à moi avec ces images et ces paroles qui n'avaient jamais cessé de me suivre. Cette fois, pourtant, leur intention était devenue de plus en plus claire. Je m'y répétais avec insistance que ma vie n'était vraiment pas mienne, qu'elle m'était prêtée, qu'elle était ma charge et mon épreuve mais également ma chance car celui qui aime et qui enseigne l'amour de l'Amour épouse l'Infini.

J'étais un enfant de Shimbolom, un fils de l'Étoile et plus que jamais, alors que tout mûrissait, je devais en brandir la Mémoire en moi pour franchir le mur de Feu qui m'attendait.

En pleine nuit, mes pensées ont ensuite voyagé vers Judas. Notre dernier échange en aparté datait déjà de plusieurs semaines mais je percevais ce qui continuait à couvrir en lui et que rien ni personne ne pouvait apaiser.

Je me suis alors dit, plus ou moins confusément, que si quelque chose devait survenir pour briser l'apparente tolérance au milieu de laquelle on me laissait parler et agir, cela passerait à travers sa personne.

Judas était le point de convergence de tant de sensibilités différentes, de tant de besoins, d'espérances, de colères et de révoltes et il se sentait lui-même tellement messenger qu'il ne pouvait en être autrement.

D'une manière comme d'une autre, il fallait que cela bouge et si j'avais reçu l'impulsion de porter "mon" tremblement d'âme jusqu'à Jérusalem sans en limiter l'action dans le temps, c'était justement parce que nous étions tous arrivés, collectivement, à un point de rupture.

Jean fut sans doute celui qui perçut le mieux les signes avantcoureurs d'une telle cassure.

– «Judas m'inquiète, me confia-t-il un jour tandis que, comme souvent, nous revenions de cet endroit nommé Gethsémané, sur la colline aux oliviers. Je le sens perdre sa lumière... Parfois, il me parle des choses qui tournent dans sa tête. Sur le moment il parvient à me séduire avec elles. Il a l'art de prononcer les mots qui persuadent, tu le sais... et il t'aime et il nous aime... Mais toujours, je me dis que ce qui bouillonne en lui ressemble un peu au parvis du Temple. Trop de tout, trop de rêves... Un fouillis de volontés éparses et d'espoirs insensés. Pardonne-moi, Maître... Je sais que Judas veut le Bien mais souvent, j'y vois... la perfidie du Mal.»

Jean avait hésité avant de prononcer ces derniers mots. Je l'ai pris par l'épaule et l'ai invité à descendre sur les bords du Cédron, là où des pierres nous permettaient de nous asseoir.

– «Tu dis “Bien” et “Mal”, Jean... Penses-tu que les choses soient aussi tranchées? Si le Bien d’un jour peut devenir le Mal du lendemain, l’inverse est également vrai. L’un ne peut pas être sans côtoyer l’autre. Tous deux s’attirent! Je n’ai d’ailleurs cessé de vous l’enseigner: Dès que tu appelles la Lumière, l’Ombre guette et bientôt surgit. Judas est-il l’Ombre? Non... mais l’Ombre l’aime pour son Feu. Elle en a besoin. «

– «Alors il faut l’arrêter, Maître, laver ce qui est dans sa tête! Il y a quelques jours encore, je l’ai surpris à parler avec des hommes à la porte du Sanhédrin.»

– «Et puis? As-tu oublié que Yussaf siège au Sanhédrin? Moi je te dis “laisse faire Judas”. Il doit vivre ce qui est en lui jusqu’à épuisement. Ne le juge pas et ne le condamne pas car il cherche le moyen de prouver qu’il existe et qu’il peut peser sur l’histoire de son pays. Ton âme ne s’en souvient pas, Jean, mais tu as eu ton temps pour réclamer ta différence, toi aussi. *L’orgueil trahit une solitude, vois-tu... En nous emplissant de nous-même, il nous donne la sensation de combler le vide qui nous sépare de tout.* Alors demain, lorsque tu le verras, embrasse-le car, tu l’as peut-être remarqué, c’est toujours lui qui embrasse et qui n’est jamais embrassé spontanément par vous tous.»

J’étais assis sur l’un des bancs de pierre du jardin de la maison de Yussaf lorsqu’un matin j’ai réalisé que le printemps faisait enfin son apparition. Sur une petite terrasse, un jeune amandier déployait timidement ses premières fleurs sous le bleu du ciel. J’ai souvenir qu’un vent un peu frais soufflait, m’incitant bientôt à immobiliser ma longue chevelure au moyen de cette sorte de diadème métallique qu’il m’arrivait de porter lors de mes marches dans la montagne ou le désert. Un ancien cadeau de ma mère... Un objet qui, parfois, en indisposait certains à cause de la fine bandelette de cuir dont il était entouré.

Moi que l’on prenait aisément pour un Nazarite, je n’étais en effet pas sensé accepter sur mon corps la moindre présence ani male... À la limite, peut-être, sous la plante des pieds mais certainement pas autour de la tête! Et que dire alors de ce sac de cuir qui pendait souvent à mon côté gauche? Un autre présent qui m’avait été fait, un vrai présent du cœur que je voulais honorer.

Oui... je me suis “inspecté” un instant, ce matin-là, tout en me disant que je n’étais finalement qu’un défi constant à l’ordre du monde que je parcourais et qu’il était logique qu’un jour celui-ci se révolte contre l’intrus que j’étais.

L'image d'une épine enfoncée dans un talon et que la chair finit par expulser d'elle-même s'imposait à mon esprit...

Je l'ai chassée en contemplant la lourde porte de la demeure de mon oncle. Bientôt, j'en franchirais le seuil pour encore aller soigner les plaies des corps et des cœurs qui se présenteraient, trouver les paroles qui diraient l'Indicible et faire ressentir l'urgence d'appeler Celui-ci, de Le toucher, de Le respirer. L'une des dernière fois?

– «Tu sembles soucieux, ce matin, mon Rabouni...»

Myriam venait d'arriver derrière moi tandis que je me levais et, déjà, elle se plaquait contre mon dos tout en m'enlaçant la taille entre ses bras.

– «Soucieux? Non... pas vraiment...»

Puis, les yeux clos, j'ai ajouté:

– «Je ne sais même pas si je peux l'être... Awoun prend tant de place en moi! Toute la place... et parfois il arrive que cela me fasse mal, comme en cet instant. C'est cela que tu sens...»

– «Pourquoi dis-tu "mal" puisque c'est Awoun?»

– «Parce qu'Il est allé jusqu'au bout de ma chair et de mon âme et que maintenant je sens que je deviens trop petit pour Lui, qu'Il doit se répandre plus loin que moi... et que peut-être il faudra que je me dissolve...»

– «Tu veux partir?»

– «Tu sais... certains oiseaux doivent migrer et ce n'est pas forcément parce qu'ils le veulent.»

Myriam a relâché son étreinte.

– «J'ai peur, a-t-elle fait. Tu me fais peur...»

– «Peur de quoi?»

– «Peur de tout ça... De te perdre... Je ne sais pas.»

– «Myriam, écoute-moi... On ne perd que ce qu'on possède... Et puis... peux-tu me dire ce que c'est que "tout ça", pour toi? Une histoire que j'ai créée, dans laquelle vous êtes entrés et dont vous ne savez plus que faire parce qu'en vous aussi elle prend trop de place?»

– «Non, Rabouni! Non... Je ne veux pas dire cela ni m'agripper à toi... Tu n'es pas à moi! Mais nous avons tous peur, ce qui se passe est si...»

– «Si quoi, Myriam?»

– «Je ne sais pas... Tu enseignes, tu guéris, les gens te font marcher sur leurs vêtements, te touchent les pieds et c'est juste et merveilleux. Et surtout l'Éternel est là, toujours, toujours, avec toi! Même les Romains ne disent plus

rien! Pourtant, il y a comme du tonnerre qui se cache dans notre silence à tous. Tout est trop calme...»

– «Oui... c'est calme comme quand Il va parler.»

– «Il?»

– «Tu m'as compris... Celui-là ou Celle-là, ou plutôt *Ce* qui n'a pas besoin de mots et qui connaît les cent mille façons de S'exprimer sans nécessairement passer par moi.»

Un peu de temps s'est à nouveau écoulé à Jérusalem et nous nous sommes rapprochés de Pessah, la Pâque...

Les troupeaux de brebis et d'agneaux, teints parfois de toutes sortes de couleurs ou de marques distinctives commençaient à envahir les ruelles de la ville et les sonorités sourdes des gongs que l'on martelait au sein du Temple participaient au réveil de la mémoire des lieux. Une foule innombrable allait affluer chaque jour un peu plus.

Nul ne le savait hormis ma mère, mais tous ces signes qui revenaient chaque année ne représentaient pas pour moi ceux d'une fête. Ils étaient ceux du sang de ces multitudes d'animaux dont on s'apprêtait à trancher la gorge pour des raisons qui n'avaient jamais rejoint mon cœur. Je les respectais parce que tout un peuple respectable disait sa foi par leur entremise, cependant mon âme ne les vivait pas comme une prière ou un remerciement à l'Éternel pour un départ du Pays de la Terre Rouge dont je savais qu'il ne s'était pas produit ainsi que les Textes l'affirmaient⁵.

La semaine sacrée approchait donc et, en vérité, les jours se montraient plus tumultueux que recueillis. Les soldats romains en poste un peu partout étaient constamment aux aguets, redoutant quelque soulèvement zélote tandis que çà et là on pouvait écouter des ermites en haillons formuler toutes sortes de prophéties.

Les femmes, quant à elles, rasaient les murs des maisons, cachant par réflexe leur visage aux étrangers venus de tous les pays voisins et qui se disaient héritiers d'Abraham. Puisqu'on n'en voulait pas dans les débats consacrés aux Écrits et à la Tradition, elles se faisaient particulièrement discrètes, affairées à la proche organisation des repas qui s'annonçaient.

De mon côté, j'en ai profité pour réunir plus souvent tous ceux qui, au fil des semaines, m'avaient rejoint depuis les bords du lac et des environs de Jéricho. Nous étions très exactement cent-vingt mais jamais nos rassemblements dans la pièce haute trouvée par Philippe ne passèrent plus inaperçus. Depuis quelque temps, j'avais d'ailleurs conseillé à certains

d'entre nous - même rares - qui portaient encore fièrement la robe blanche des thérapeutes de la Fraternité de ne plus la revêtir afin de mieux garantir notre discrétion.

Et puis vint une certaine fin de journée qui, d'elle-même, s'annonça plus solennelle que les autres. Mis à part deux ou trois qui s'étaient assigné le rôle de surveiller d'éventuels mouvements de soldats dans la ruelle, nous étions tous présents.

Ce n'était pas tant ces gardes en tant que tels qui pouvaient nous inquiéter le plus mais les hommes qui se cachaient en arrière d'eux et qui, à partir du Sanhédrin, décidaient de beaucoup trop de choses. Mon oncle ainsi que Nicodème n'avaient cessé de nous prévenir à ce propos.

Dans de telles réunions, il n'était pas rare que je consacre de larges moments à répondre aux questions des uns et des autres. Je préférais cela à toute autre forme d'enseignement parce que cela me permettait de voyager plus aisément d'un cœur à l'autre et d'en percevoir les trop-pleins ou les manques. C'était devenu une sorte de rituel après lequel nous partagions toujours de la nourriture.

Cette fois-là, cependant, j'ai rapidement mis les questions de côté pour m'exprimer presque d'un seul trait sur le sens de la liberté que j'espérais inspirer à chacun. L'heure en était venue.

Ce que j'attendais de tous, c'était qu'ils commencent à s'affirmer dans la compréhension et les semailles de l'Amour indépendamment de ma personne. C'était qu'ils deviennent adultes dans leur âme, maîtres de leurs pensées et de leurs paroles, dispensateurs de Lumière sans qu'ils aient nécessairement besoin de se référer à moi. Je les voulais exemples vivants de la simplicité qui m'emplissait... Non pas nécessairement disciples d'un certain Rabbi Jeshua mais avant tout disciples de la Vie, aptes à en faire comprendre les lois naturelles sans être enclins à en inventer d'humaines puis à teinter celles-ci afin de leur donner une apparence divine.

En fait, je voulais gommer toute possible expression de dogmatisme et de pouvoir chez celles et ceux qui allaient se sentir porteurs de la nourriture que je leur avais jusque là offerte... porteurs au point de vivre le besoin de la redistribuer.

Mon espoir était dans la démultiplication de l'acte d'Aimer... pas dans l'énumération ou le dictat de prétendues lois décrétées par un Tout-Puissant si loin de l'humain qu'Il en devenait inaccessible. En fait aussi, je voulais

tout simplement que l'on comprenne enfin que l'Esprit du Vivant n'était autre que l'Humain lui-même.

Et puis, tenant la main de Myriam, j'ai enfin libéré ces paroles si difficiles à prononcer et qui mûrissaient dans ma poitrine depuis trop de semaines:

– «Si je vous confie tout ceci, mes amis, c'est parce que bientôt, il me faudra m'effacer... Il le faudra pour le Bien et le Mieux car ce sera voulu par Awoun à travers moi, votre frère Jeshua. Ne pétrifiez pas ainsi vos regards... De là où je serai, je saurai vous guider afin que le ruisseau aimant qui est en vous se fasse rivière...

Bientôt, je l'ai vu, vous serez éparpillés à travers montagnes et mers, plaines et déserts et ma volonté est, dès cet instant, que vous tentiez de comprendre le sens, le but de tout cela. Et que ce but, je vous le demande, ne soit pas de répéter et répéter mon nom comme une formule secrète qui va tout résoudre... Ma personne importe peu. Ce qui compte, c'est que vous jetiez au nom d'Awoun les bases d'une nouvelle pensée, d'un art fraternel d'Être dans le Don et l'Union avec le Tout et Ses Forces.

L'essentiel est que vous soyez d'abord des consolateurs dans vos actes et dans les paroles que le Père vous a adressées par ma bouche...

Ainsi, surtout, ne bâtissez pas de dogmes, délaissez tout ce qui y ressemble mais enseignez plutôt l'harmonie à travers les œuvres qui vous seront inspirées... Ne créez donc pas, là où vous irez, de foi nouvelle en pensant servir l'Éternel mieux que quiconque. L'Unité Première dont vous allez avoir à témoigner à chaque instant transcende toutes les fois car ce dont les cœurs et les consciences ont besoin sans même le savoir, c'est de l'écroulement des frontières.

Oh, je vous le dis, je n'ignore pas que le temps qui passe et ses souvenirs déformants rendront cela difficile car je vois bien que la race des hommes de cette Terre est jeune encore et qu'elle peine à tenir debout sur ses deux jambes. Toutefois... toutefois, en dépit de tout, ne cessez jamais de relier les cœurs à *La Source, leur Source.*»

Je me souviens avoir encore parlé de cette façon assez longtemps, plaçant sans cesse l'Amour, la Liberté, la Simplicité et le sens de l'Unité au centre de tout. Chacun devait se prendre en main et laisser couler la Vie en lui en ne s'immobilisant jamais au centre de quoi que ce soit... Et - je suis revenu sur ce point - si le monde oubliait mon nom, peu importait car le Souffle qui me traversait de part en part ne m'était que prêté. Comme Il l'avait toujours fait

depuis le Commencement des Temps, Il saurait in variablement, un jour ou l'autre, trouver un autre chemin, un autre son de voix que le mien.

J'ai tout donné ce soir-là plus qu'aucun autre auparavant. Il ne pouvait y avoir de vérité plus nue que celle que je transmettais...

Enfin, tandis que le silence était total dans la pièce, j'ai encore prononcé quelques mots pour évoquer la vision que j'avais reçue du Grand Cerf puis j'ai demandé à ce que les galettes d'orge prévues pour le repas soient apportées.

Elles sont toutes passées par mes mains afin que je les rompe et les distribue avec des olives, une sauce aux céréales et un peu de poisson séché. Ensuite, il en fut de même avec un vin aigre - le seul que nous ayons - et que j'ai versé dans des gobelets de glaise après l'avoir tiré d'une petite jarre.

J'ai alors récité le *qaddish* de bénédiction du pain propre à la Fraternité d'Essania ainsi qu'à l'accoutumée et finalement nous avons mangé.

Sans plus attendre, m'en souvient-il, je me suis efforcé de lancer quelques plaisanteries, de celles qui couraient toujours sur les habitudes romaines ou sur les bédouins car j'étais bien conscient que ce que je venais de déclarer sonnait à la manière d'un testament dont peu soupçonnaient la raison d'être et ce qu'il impliquait.

La plupart s'en amusèrent, ne réalisant pas vraiment la portée de ce qu'ils avaient entendu. Je me vois encore me déplacer parmi eux afin d'entretenir la vie et l'espoir...

Sous les poutres noires et mal dégrossies de notre "vieux grenier", notre repas prit ensuite fin de la même façon que tant d'autres, par une prière commune. Ce fut cependant la dernière où il me fut donné de pouvoir rencontrer les "cent-huit". Certains ont dû le pressentir car quelques larmes se firent entendre dans le profond silence qui précéda nos accolades.

Puis, alors que nous nous séparions tous, la main de Myriam a cherché la mienne tandis que je demandais à Awoun, au Vivant, à l'Éternité que tout soit doux, le plus doux possible...

¹ La Tradition alchimique enseigne que lorsque la Matière Première du Grand OEuvre approche d'un état décisif d'élaboration, un tel quadrillage apparaît de lui-même à sa surface, dans l'athanor. Il annonce la proche révélation de l'or spirituel.

² En référence à l'univers des Archétypes, voir, du même auteur, "Il y a de nombreuses demeures", chapitre VI et "Le grand livre des thérapies

esséniennes et égyptiennes”, 11ème partie.

- ³ La croix dite “de Jérusalem” s’inspire en filigrane du quadrillage en question. Audelà de son interprétation classique, elle peut donc être décryptée selon une lecture alchimique. Voir le dessin de cette croix ci-dessus.
- ⁴ Se souvenir ici de Cernunnos, le dieu-cerf de la Tradition celte, qui est mis à mort chaque printemps, dont on boit le sang aux vertus réputées “ascensionnelles” - la cervoise - et qui ressuscite ensuite.
- ⁵ La Tradition enseignée au Krmel affirmait en effet que les Hébreux avaient quitté l’Égypte avec l’assentiment du Pharaon et que certains d’entre eux étaient porteurs d’une connaissance initiatique synthétisée par Akhénaton, laquelle allait constituer le “noyau” de ceux que l’on appellerait bien plus tard les Esséniens.

Chapitre XXIX

Gethsémané

Deux ou trois jours s'écoulèrent, moroses ou méditatifs pour tous et en constante prière pour moi.

– «Prends place ici, Rabbi, je t'en prie...»

L'homme qui me faisait cette proposition tout en se tenant encore dans la pénombre m'indiquait un gros siège de bois face à une table basse tous deux élégamment disposés devant une tenture. À en juger par ce que je distinguais du drapé de son vêtement et ce que trahissait son accent, c'était un Romain. Nous n'étions pas chez lui mais dans la maison d'une famille aisée où Jean m'avait discrètement conduit avec la complicité d'un certain Massalia que j'avais autrefois guéri d'une grave infection à l'œil.

Comme je me dirigeais vers le siège, le Romain s'est avancé de quelques pas que j'ai trouvés hésitants. Je l'ai tout de suite reconnu avec sa bouche charnue, sa fibule ornée d'un aigle et d'un cep de vigne et enfin avec son anneau d'or porté à l'index. C'était Pilate.

Lentement il s'est assis non loin de moi, visiblement mal à l'aise.

– «C'est... pour répondre aux demandes de mon épouse, Claudia Procula¹... que tu connais, je crois, que j'ai accepté de te rencontrer ici tandis qu'il en est encore temps... Oui, car je crains que Tibère ou ses conseillers n'apprécient guère ta présence à Jérusalem... Ton "influence" tu comprends!»

– «Je ne comprends pas tout à fait ce mot de la façon qui est tienne mais cela ne me surprend pas. Ce qui pourrait m'étonner par contre c'est que tu tiennes à m'en avertir.»

– «Pourquoi dis-tu "pourrait"?»

– «Parce que je ne suis pas vraiment étonné. Tu es là où tu ne voudrais pas être. Je le sais depuis toujours... Nous sommes liés, mon frère.»

Je n'avais pas réfléchi à ces affirmations qui venaient de se placer sur mes lèvres.

– «Je ne suis pas ton frère, Rabbi!» a immédiatement répliqué Pilate, irrité mais toujours aussi mal à l'aise et la voix tremblante.

– «Nous le sommes tous, qu'on le veuille ou pas...»

Le Procurateur s'est un peu raclé la gorge, a préféré ne pas approfondir la question puis a repris:

– «Oui... j'ai voulu t'avertir parce que... Que puis-je te reprocher? On te dit dangereux mais... Je ne vois pas en quoi! Et puis aussi, Claudia... Elle me raconte tant de choses! Je ne sais pas ce qu'est ce dieu dont tu parles, toutefois... il me paraît assez juste. Quant à toutes ces guérisons... Est-ce vrai?»

– «Pourquoi ne pas avoir essayé de les constater par toi-même? Je n'ai rien à prouver ni de dieu à défendre puisqu'il n'y en a qu'un! Tout s'accomplit simplement et sans détour possible parce que rien ne peut y faire barrage.»

– «Pourquoi? Parce que je ne fais pas tout ce que je veux ici! Parce qu'il y a des choses qui se disent et se décident derrière moi. Rome ne t'aime pas, Rabbi! Te voilà prévenu. Elle ne t'aime pas parce qu'elle est persuadée que tu peux faire s'embraser toute la Judée. Elle en vient à moins craindre les Iscarii que toi et *ton* peuple.

On m'a assuré que tu ne cherchais pas à être à sa tête et je le crois. mais le peuple, lui, le veut chaque jour davantage. Et puis, ce que tu as fait au Temple, le Sanhédrin ne te le pardonnera jamais! Entre toi et César, c'est encore César qu'il préfère car il le laisse tranquille. J'ai reçu des ordres, Rabbi, tu comprends? Et des suggestions... de tous les côtés... Alors je prends de gros risques en te recevant ici. Es-tu au moins sûr de celui qui t'accompagne, dans son coin, derrière toi?»

Et, disant cela, Pilate pointa du doigt Jean qui était resté en retrait près de la porte.

– «Si ce n'était pas le cas, pourquoi donc serait-il ici? Il est mon frère.»

– «Comme moi?»

J'ai souri...

– «Comme toi, oui, sinon pourquoi courrais-tu le risque dont tu parles?»

Mon entretien avec Pilate s'est arrêté là ou à peu près. Le Procureur souhaitait que je quitte Jérusalem au plus pressant. Il était terriblement mal avec lui-même, bien plus qu'il ne le laissait paraître. À plusieurs reprises il cita le Sanhédrin, Caïphe et Hanan² qui, selon lui, auraient même fait parvenir, un mois plus tôt, un rapport me concernant à Tibère et à ses proches.

Quitter Jérusalem? Retourner en Galilée? Je me la suis bien sûr posée à nouveau cette question dès que j'eus salué Pilate pour m'en retourner dans les ruelles.

N'était-ce pas la vie de tous ces hommes et de toutes ces femmes qui m'avaient suivi jusque là que je mettais constamment en jeu? Je ne devais toutefois pas oublier que j'avais un arbre porteur de fruits planté en plein cœur et que ces fruits n'étaient aucunement ma propriété.

Puis, très vite, la discussion que j'avais eue peu de temps auparavant avec ma mère est venue me chercher... *“Tout ce à quoi tu renoncerais nous suivrait sans relâche et ce serait laid à jamais.”* Laid, oui... Meryem avait tellement eu raison de choisir ce mot!

Le plus discrètement possible je me suis alors rendu chez mon oncle Yussaf. Après l'échange que je venais d'avoir avec le Procureur, il était désormais évident que “quelque chose” se préparait incessamment. Il m'avait suffi de l'écouter entre les mots pour m'en persuader.

C'est là, assis sur le rebord du puits, que j'ai tout à coup décidé d'un nouveau et ultime repas pour le soir même où je pourrais exposer à quelques-uns les risques que nous courrions.

Il ne fallait cependant pas que nous soyons plus d'une vingtaine afin d'engager une réelle conversation et il était d'ailleurs trop tard pour prévenir tout un chacun. Certains étaient hors les murs pour prodiguer des soins ou apporter de l'aide là où il en fallait, d'autres étaient éparpillés dans la ville et difficilement joignables dans un laps de temps aussi court. Myriam et ma mère seraient évidemment présentes, ainsi que Yussaf et si possible Nicodème.

– «Tiens-tu à ce que Judas soit prévenu?» m'a aussitôt demandé Jean.

– «Et pourquoi ne le serait-il pas? Tu sais bien qu'il est facile à trouver... Il a de la famille à Jérusalem»

Le soir venu, nous ne fûmes donc pas très nombreux à pousser la porte de la maison où nous avions notre pièce haute. Je me souviens avoir eu une étrange sensation en découvrant cette dernière tellement vide avec toutes ces nattes qui nous avaient accueillis si nombreux à peine trois jours auparavant. Nos voix y résonnaient un peu tristement.

Lévi et Jacob se sont chargés d'allumer les lampes à huile logées dans leurs niches murales, Marcus, le fils de Myriam, a déposé au sol les galettes que nous allions partager avec de l'huile et quelques épices broyées, puis Yussaf a sorti de son sac trois ou quatre petites fiasques en pâte de verre pleines de ce vin qui provenait de ses vignes et dont il était généreux.

Enfin est venu pour moi le moment de prendre la parole. Je voulais être direct pour bien faire comprendre que la situation m'apparaissait désormais

plus tendue que ce que j'avais exprimé devant tous. Il y avait des dangers bien réels dont il ne fallait plus se voiler l'imminence.

– «Comment le sais-tu Maître?» ont demandé simultanément Judas et Pierre.

Je me suis gardé d'évoquer ma rencontre avec Pilate le matin même parce qu'il n'était pas question de mettre celui-ci dans une position intenable si, par indiscretion, cela venait à se répéter.

– «Je le sais, mes amis, c'est tout ce que je puis vous dire. L'agitation de la Pâque en dissimule une autre. Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait pour tout faire bouger et que votre nombre a considérablement répercuté l'écho de mes Paroles?

Les Zélotes rongent leur frein, les prêtres fulminent en silence et les Romains préparent leur stratégie sans trop savoir que penser. Quant au peuple de ce pays, il cherche son Mashiah comme jamais et, à l'instar de tous les peuples du monde, il ressemble à tous ces vents dont les bourrasques se montrent souvent capricieuses.

Mais le vrai problème au milieu de tout cela, voyez-vous, c'est l'attachement à l'habitude de l'aveuglement, de l'errance, de la souffrance; le problème, c'est l'homme envers l'homme, c'est la part d'ombre lovée en lui, une présence sourde à laquelle il tient et qui règle ses comptes envers elle-même dans une ronde incessante qui la fait se réensemencer.»

Sur ces mots, j'ai invité chacun à une courte prière. Toutefois, sitôt après celle-ci et comme si je n'avais rien exprimé de particulier, il s'en trouva quelques-uns pour commencer à discourir à bâtons rompus des petits événements de la journée. C'était évidemment pour eux une manière de contourner leurs peurs et leurs blessures, un stratagème plus ou moins conscient. Il ne fallait pourtant pas qu'il en soit ainsi. Avant qu'un abcès ne se forme, il convient toujours de nettoyer une plaie. Je les ai alors secoués.

– «Est-ce donc tout ce dont votre cœur est chargé et que vous parvenez à me dire, ce soir?»

Il ne s'est trouvé que Pierre, piqué au vif, pour tenter de rassembler ses idées, résumer la situation avec sa logique à lui et traduire la confusion dans laquelle ils se trouvaient tous. Celle-ci répondait en ce sens à l'excitation des esprits au sein de Jérusalem à l'approche de Pessah. Il fut clair, direct et je l'en ai remercié...

À vrai dire, Pierre m'a ému. Il essayait de me dire jusqu'à quelle extrémité la vie qu'ils avaient tous choisi de mener depuis des années ainsi que les

difficultés croissantes des derniers mois leur avaient labouré le cœur... au point que, parfois, ils ne savaient plus où ils en étaient.

La plupart visitaient cette sorte d'éblouissement de l'âme qui, périodiquement, donne la sensation de ne plus rien voir et qui paralyse.

Je nous sentais, les uns autant que les autres, au centre de l'un de ces points de convergence cosmique qui s'apprêtent cycliquement à tout faire basculer. Et dans mon esprit, "les uns et les autres" ne définissait pas simplement notre petit groupe assis sur le plancher d'une salle poussiéreuse. C'était toute la famille humaine qui se débattait face à ses résistances pour passer d'un monde à un autre.

Faire de la place en soi, repousser les horizons qui engourdissent pour rassurer, identifier les scléroses qui nous sont propres, tout cela n'offre jamais immédiatement ce sentiment d'enfin mieux respirer auquel chacun aspire depuis si longtemps... C'est dans la patience et la volonté que le vrai Souffle se trouve.

– «Serez-vous patients et volontaires? Obstinés dans votre Amour? me suis-je exclamé devant tous. C'est ce que je vous demande pour sortir du borborygme de la loi du sang, cette loi par laquelle les peuples tournent en rond, oublient la sublime Essence de la Vie et avilissent la Terre.

Ne faites pas qu'aimer ceux qui vous aiment, aimez ceux qui sont dans le chaos, enfin aimez ainsi que je vous aime et vous aimerai à jamais. Sortez de vos souvenirs, redécouvrez votre mémoire et enseignez cette nécessité d'être car bientôt, je vous le répète, je devrai m'effacer.»

Deux mille années plus tard, je m'entends toujours prononcer lentement ces paroles, je me revois prendre une galette d'orge, souffler sur elle toute la Lumière d'Awoun puis la rompre en autant de parts que nous étions de convives... Et, ce faisant, je captais, je contemplais sur chacune d'elles l'ardent crépitement de la Présence de mon Père qui voyageait d'une main à l'autre afin de les imprégner de Sa Puissance toute simple, celle de la Bonté. Oui, la Bonté a opéré son œuvre en ces instants, *Elle*, la grande oubliée, *Elle* dont on parle si peu...

– «Mes amis, ai-je alors fait, la gorge nouée, mangez de ce pain et buvez de ce vin comme s'ils étaient ma chair et mon sang... Je veux dire... comme s'ils étaient leur Essence, la Lumière qui y vit et par laquelle toute merveille peut s'opérer. Comme s'ils se faisaient le point de jonction entre le Ciel et la Terre. Oh, comprenez-moi... je ne vous parle pas simplement d'un symbole... mais de cet Amour infini que tout cœur pur peut inviter à

descendre dans la matière de ce monde afin qu'elle devienne ferment. Cet Amour est un pétilllement de joie si contagieux.

Bientôt, je vous l'annonce, ce sera à vous de reproduire les gestes d'un tel partage en toute cohérence avec *Ce* qu'appellent votre corps et votre esprit. Alors, si vous êtes vrais - et seulement si vous êtes vrais - la Mémoire de ma Présence, celle du Souffle qui me transperce, vous traversera à votre tour.»

Je me suis tu sur ces paroles qui venaient de suinter de mon âme puis j'ai regardé intensément dans la pénombre toutes celles et ceux qui étaient réunis là en un cercle improvisé. Quelques-uns paraissaient porter le monde sur leurs épaules. C'était surtout le cas de Judas. En croisant mon regard, il a voulu prendre la parole.

– «Maître... Peut-être est-ce trop pour moi... Je ne me pense pas assez solide. J'ignore de quoi ma volonté est capable. Être et agir ainsi que tu nous le montres? Tu parles de Lumière mais... comment saurais-je l'exprimer à mon tour si, sur cette Terre qui est nôtre, il n'y a pas de royaume pour la recevoir, pas le moindre trône pour lui donner une assise?

– «Crois-tu vraiment? lui ai-je répondu, crois-tu vraiment que la Lumière d'entre les lumières ait besoin d'un tel royaume? Il n'est pas un trône de pierre qui ne se fracturera un jour ou l'autre. Non, mon frère... cette Lumière-là est tout! Elle épouse tout car son assise se loge dans le Cœur de l'Être! Mais éloigne-toi de ce que tu veux épouser, toi, Judas, ou alors accomplis ce que tu dois accomplir, manifeste ta lumière à toi et marche vers ton épousee.»

Je me souviens que la réaction de Judas a provoqué un certain remous dans notre assemblée. La plupart s'en offusquèrent mais trois ou quatre s'y retrouvèrent, avouant eux aussi leur crainte de manquer de force. Ceux-là étaient courageux et honnêtes alors ce fut à leur tour d'être remerciés.

Je ne pouvais que bénir, ce soir-là, parce que je savais que le fardeau dont je chargeais chacun était énorme. Je leur demandais de tout incarner de ma Parole sans se soucier du moindre pouvoir en ce monde. Ainsi, je leur ai rappelé que tous les royaumes de chair et d'os seront toujours inexorablement voués à la pétrification puis à l'effritement et à la rupture tant que l'humain persistera à entretenir un abîme entre lui et l'Homme, tant qu'il refusera de se reconnaître comme Son Fils, Sa Fille, Son Prolongement...

– «Que signifie cet Homme dont tu parles? demanda alors Jean. Peut-être ne l'avons-nous jamais vraiment compris.»

– «Il est votre véritable horizon, le seul qui ne soit pas de nature à fuir comme tous les autres et qui, à cause de cela, effraie tant la race des hommes. Il est le Divin qui vous appelle, Il est ce Cœur que vous êtes destinés à manifester, Il est votre Héritage.»

– «Maître, fit aussitôt Jacob, comment et où trouves-tu cette force afin de nous enseigner encore ainsi alors que nous sentons une grande souffrance s'approcher?»

– «Ce n'est pas de ma force dont il s'agit... mais de la Puissance de *Ce* qui a pris racine en moi. Peux-tu comprendre, mon frère?»

J'avais à peine dit cela que Judas s'est levé pour se glisser jusqu'à moi et me parler à l'oreille. Il n'avait rien écouté, c'était désormais impossible pour lui.

– «Pardonne-moi Rabbi, il faut que je me retrouve...»

Tandis qu'il se redressait, j'ai cru capter une perle au coin de ses yeux. Elle avouait tant de désarroi!

Aucun de ceux qui étaient là ne s'est hasardé à commenter son départ sitôt qu'après avoir ramassé à la hâte son manteau il eût refermé la porte derrière lui, nous laissant avec le bruit de ses pas sur les marches de bois de l'escalier. Moi non plus, je ne l'ai pas commenté, ce n'était pas nécessaire. Nous avons simplement beaucoup de peine pour Judas.

La mienne toutefois se vivait différemment car je m'attendais à tout et je me disais qu'elle était libératrice d'une force qui couvait depuis longtemps. L'attente d'une blessure annoncée peut s'avérer pire que la blessure elle-même lorsque celle-ci a été infligée car dès lors on en connaît le visage...

Je n'ai pas voulu qu'un silence s'installe et impose sa lourdeur parmi nous alors j'ai entamé un rituel puis j'ai émis le souhait que nous poursuivions la soirée et pourquoi pas la nuit en ce lieu de complicité où nous aimions si souvent nous retirer à la tombée du jour...

– «Me suivrez-vous jusqu'à la colline aux oliviers?»

Les gardes nous laissèrent facilement sortir de la ville, comme à l'accoutumée, à force de nous voir, et la nuit était déjà bien installée dans les cieux lorsque nous avons franchi les eaux bondissantes du Cédron afin de nous rapprocher de "notre" pressoir et de ses oliviers. J'avais prié Myriam et ma mère de ne pas nous suivre. «Le nuit est bien trop fraîche...» leur avais-je dit.

Oh, Meryem... Myriam... vos regards à cette seconde-là m'ont si longtemps suivi... Quant à toi, mon oncle Yussaf, tu tenais tant à être des

nôtres!

Bien souvent, dans de tels moments toujours improvisés, ceux qui m'accompagnaient profitaient de notre relatif isolement et de l'espace de totale liberté intérieure qui s'installait entre nous dans la quiétude nocturne pour me poser mille questions. Celles-ci portaient parfois sur mon long voyage vers l'Est bien sûr, mais aussi sur ce mystère qui, selon leur expression, faisait qu'Awoun coulait ainsi dans mes veines. Alors, j'avais beau leur répéter de mille façons qu'il n'y avait pas de mystère mais simplement la logique de l'Abandon de mon Être à l'Éternité depuis des vies et des vies, nous en revenions toujours à ce principe du Mashiah qui tournait dans leur tête mais sur lequel je me fixais si peu...

Cette nuit-là pourtant, le vieux pressoir de Gethsémané ne put que très peu recueillir le son de nos voix. L'heure n'était pas à conter ni à enseigner mais bien plutôt à se visiter du dedans et à se laisser aller à toutes les prières du cœur, les plus vraies parce que les plus dictées par l'instant. Je n'ai pas eu besoin de demander qu'il en soit ainsi car c'était implicite après les discours que j'avais tenus depuis deux ou trois jours.

Mon intention était d'aller prier un peu à l'écart. Jean et Taddée auraient voulu me suivre au pied du gros olivier que j'avais choisi mais je les en ai dissuadés. En vérité, même plein du sentiment d'éternité, mon cœur était lourd. Il reconnaissait à coup sûr l'approche des heures qui y étaient inscrites depuis fort longtemps sans jamais s'en être préoccupé.

Intuitivement, je voyais déjà ce que Judas s'apprêtait à faire, non pour trahir, non pour détruire quoi que ce fût mais parce qu'il voulait coûte que coûte une rencontre... Pas une confrontation mais ce qu'il espérait être une vraie rencontre avec les autorités romaines.

À ses yeux, ma participation au plus haut niveau du commandement de la Judée et même davantage serait le garant de la paix puisque satisfaisante pour la majorité du peuple et les insurgés zélotes. Quant à ceux du Sanhédrin que j'indisposais par-dessus tout... après tout, ils n'étaient pas si nombreux et puis, avec Nicodème et Yussaf en leur sein...

«Oh!» me suis-je fait la réflexion en m'appuyant contre le tronc de mon arbre. Oh, si Judas avait su que, quelques jours plus tôt, Pilate et moi nous étions parlé! Le paysage de son âme en aurait certainement été modifié. Mais non, c'était moi assurément qui avait décidé que tout devait se dérouler ainsi, c'était aussi la conscience de Sananda à travers moi et enfin, bien au-delà d'elle, l'Intelligence du Plan...

À partir de cet instant, j'ai compris avec une extrême intensité ce que pouvait impliquer ma demande de toujours demeurer avec ma fragilité d'homme jusqu'au plus profond de mon union avec le Divin. Le gouffre de la certitude de souffrir dans ma chair et mon âme s'ouvrait dès lors devant moi.

J'ai en mémoire m'être allongé sur le sol, face contre terre, tenant fermement entre mes mains l'une des plus puissantes racines de mon olivier. J'y ai appelé une sorte d'ancrage absolu alors que je me voyais balloté sur les eaux agitées du plus incertain des océans. Avais-je jamais connu un semblable état? Je me suis regardé du haut du diamant de mon être et je me suis dit que non, que le Vivant derrière la vibration d'Awoun voulait me pousser plus loin encore qu'Il ne l'avait jamais fait.

Jusqu'où? Je me suis interdit d'y penser, pas pour le fuir mais pour ne pas faire naître une possible hésitation quant à l'exactitude du Chemin que j'avais tracé et sur lequel j'avais emmené tant d'hommes et de femmes...

Non, il n'y avait pas d'hésitation... mais à sa place a surgi une stupéfiante lucidité. Celle-ci me faisait tout considérer de si haut que j'ai eu la furtive sensation que ma chair et le Souffle qui l'avait investi se livraient pour la première fois un réel combat. Et, à dire vrai, je m'entends encore prononcer à voix basse ces quelques mots:

«C'est cela... Ce que nous connaissons du Divin comploté infiniment avec le Satanique pour nous fouetter non pas à mort mais jusqu'à notre vie, notre Régénération... C'est exactement là où le Divin rencontre le Diabolique - l'Adversaire qui parle double - que nous sommes ensemencés... Et c'est là où Il fait un Tout avec tout et se révèle dans son Infinitude.»

Ces pensées me déchiraient et m'illuminaient tout en même temps. Et puis... mon âme s'est tournée vers Élohim.

Depuis combien de temps ne s'était-Il pas *vraiment* manifesté à moi? Bien plus d'une année, c'était certain. Je n'avais pas fait le décompte des saisons qui défilaient. Pourquoi l'aurais-je fait, d'ailleurs? Il y avait si longtemps que je m'étais confondu avec la charge qui m'avait été confiée que j'avais fini par ne plus adresser mes interrogations qu'à la Présence vivant en chacun de mes gestes.

Durant un instant qui m'a paru s'étirer, je me suis alors demandé si je n'avais pas quelque peu délaissé Élohim. J'avais été tant imprégné de l'Esprit de Vie qu'un très subtil orgueil s'était peut-être infiltré en moi afin de me faire croire que je n'avais plus besoin de Lui et de Sa Nuée... Oui, il fallait que je la considère avec acuité, cette interrogation. C'était impératif car je ne

voulais rien abandonner de la rectitude qui avait été mienne jusque là. Il n'était pas question que le moindre parasite s'accroche à mon âme... Aurait-il fallu que je m'adresse davantage à Élohim malgré ce Tout qui débordait de moi? Je n'ai pas obtenu de réponse sous mon olivier et cela m'a placé dans une zone déconcertante et souffrante de ma conscience.

Alors, j'ai prié, prié... et j'ai laissé des images de ma vie venir me visiter sans ordre apparent, tels les éléments d'une déjà vieille mosaïque. Avais-je perdu quelque chose ou quelqu'un en chemin? Où était Judas?

Toujours la face contre terre, j'ai senti mon corps être pris de légers soubresauts et un souffle froid l'envahir. Ce n'était pas celui de la fraîcheur nocturne...

Dans une brume lumineuse le visage de Judas avec ses cheveux en bataille s'est imposé à moi. Il était fier et pétri d'une sorte d'effroi. Je lisais en lui, je décodaï les mouvements de ses lèvres et le sens des mots qu'il cherchait avec peine et qui en tombaient maladroitement selon un rythme saccadé. là où s'était rendu, Judas était confus...

Alors, une Force m'a poussé à m'adresser dans un murmure à l'oreille de son âme...

– *«Pourquoi hésiter encore, mon frère? Cela te ronge et il y a tant de temps... Que vaudrait ma vie sans ton geste? Mais est-ce une trahison ou une nécessité – celle d'avancer – que j'attends de toi?»*

Ce fut tout... J'ai retrouvé la racine d'olivier sous mes mains et je me suis redressé dans un sursaut. Mon corps était aussi douloureux que les profondeurs de mon être. Maintenant, je savais ce qui allait se passer et jusqu'à quelle extrémité cela pouvait aller. Je me suis donc secoué comme pour m'extirper de ce que tout un chacun aurait pu prendre pour un mauvais rêve... «Une nécessité ou une absurdité?» me suis-je demandé.

Tôt ou tard, des gardes surgiraient, j'en étais convaincu. J'avais capté la présence de Judas devant je ne savais au juste quel Romain en toge et tout allait basculer parce que tout lui échappait déjà de l'idéal qu'il s'était construit.

À nouveau, je me suis réfugié dans la prière et j'ai parlé à Awoun non plus comme s'Il était en moi mais exactement devant moi et qu'Il avait un visage.

C'était puéril ou absurde, j'en étais conscient puisque Sa Réalité ne cessait de palpiter dans ma poitrine et jusqu'au bout de mes doigts, cependant je me devais d'accepter cette puérilité ou cette absurdité car je voyais fort bien que c'était encore une façon de grandir et qu'il n'y aurait jamais de limite à un tel

mouvement. N'avais-je pas passé ma vie à répéter que toute descente engendre une ascension? C'est aussi valable pour moi...

J'ai alors répété et répété cette question:

– «*Qu'attends-tu de moi, Père? Jusqu'où veux-tu que je m'offre? Me suis-je égaré dans les pas que tu m'as inspirés? Donne-moi la force de ne pas m'incliner...*»

Mais c'était comme si je m'écoutais de l'extérieur et que le Vivant qui coulait en moi recueillait mes paroles avec l'oreille d'un maître qui va corriger son disciple.

– «*Pourquoi dis-tu "donne-moi la force"? C'est à toi de la faire jaillir. La force d'être ne se quête pas, elle se tisse de l'intérieur. Ne te bats pas, lève-toi seulement! Ce que je te donne, c'est mon Amour et, en vérité, c'est tout ce dont tu as besoin...*»

J'ignore pendant combien de temps j'ai traversé cet état mais cela m'a semblé interminable entre une poussée de fièvre de l'âme et un froid glacial tout aussi interne à mon être.

Il a été dit que ceux qui m'avaient suivi ce soir-là près du vieux pressoir s'étaient endormis tandis que je priais. Ce n'est pas exact. Marcus est même venu me voir afin de me proposer son manteau. Sous la faible lueur de la lune, j'ai reconnu dans son regard cet éclat d'inquiétude qui m'avait tant touché dans celui de sa mère, un peu auparavant.

Non, ceux qui m'avaient suivi sont demeurés vigilants parce que soucieux de la situation autant que du sens profond de mes dernières paroles. Leur prétendu sommeil illustre simplement la fragile volonté que montrent souvent les disciples de la Vie tandis qu'ils aspirent à l'Éveil.

«*Si l'Amour est une fleur, la Volonté en est la tige.*» m'avait dit un jour mon père, dans ma toute jeune enfance...

À un moment donné, comme si la nuit s'était voulue plus profonde, la lune s'est voilée. Je venais juste de me relever pour faire quelques pas un peu plus haut que le pressoir, là où les arbres étaient espacés et le ciel plus visible. J'y ai cherché l'Étoile; elle n'y était pas, avalée elle aussi par la brume.

Elle fut ma dernière préoccupation avant qu'un bruit de pas et des cliquetis ne se fassent entendre. Je me suis un peu rapproché de leur source parmi les oliviers et les amoncellements rocheux.

– «Où est votre Maître, le rabbi?» ai-je presque aussitôt entendu en contrebas, entre les feuillages.

C'était des Romains et forcément des soldats. Ils s'adressaient à Pierre, à Jean et aux autres dont les réponses se faisaient à peine audibles.

– «Laissez-les tranquilles, me voici...»

D'un pas mesuré, je me suis dirigé vers eux tous dont les silhouettes étaient très peu visibles sous les oliviers.

– «Si c'est toi Jeshua, alors suis-nous. Ordre de Tibère!»

Et, d'un geste sec, le soldat casqué qui venait d'ordonner cela sans la moindre trace d'humanité dans la voix fit signe à deux hommes de s'avancer vers moi. Malgré la profondeur de la pénombre, j'ai tout de suite remarqué que l'un d'eux avait dans les mains une sorte de dispositif métallique ainsi qu'une courte chaîne.

Pierre s'est alors mis à hurler tout en se précipitant vers les soldats.

– «Ne touchez pas au Maître! Laissez-le!»

Mais Pierre ne s'est pas limité à crier, il a bousculé les hommes qui allaient à ma rencontre, aussitôt imité par André et Barthélémy. C'est là que j'ai distingué une ou deux lames hors de leur fourreau.

Sorti de sa stupeur, mon oncle Yussaf a voulu désespérément tout calmer.

– «Allons... Ne voyez-vous pas qu'il y a erreur?... Je suis Yussaf d'Ha-Ramathaïm... Je siège au Sanhédrin. Ne touchez pas au rabbi, je m'en porte garant!»

L'altercation s'est un peu apaisée. Chacun s'observait.

– «Mon oncle, ai-je alors fait, laisse être ce qui doit être. Judas a peut-être raison... Il est sans doute l'heure que je puisse m'exprimer devant ceux qui ordonnent ce pays.»

J'allais spontanément me résoudre à suivre les soldats mais l'un d'eux m'a aussitôt saisi les poignets et les a rapidement en serrés dans la chaîne bouclée sans attendre par le petit mécanisme que j'avais auparavant aperçu.

Voyant cela, Pierre a recommencé à vociférer de plus belle cependant qu'il était tenu en garde par un glaive. Quant à moi, je me suis immobilisé, surpris par le poids de ce métal avec lequel on venait de bloquer mes poignets.

– «Avance! Allez avance!» cria le Romain casqué.

Cela ne m'a pas convaincu de bouger pour autant. Je voulais faire comprendre à tous que si je suivais les soldats, ce serait de mon propre gré puisque la Matière de ce monde acceptait de répondre aux choix de mon âme.

Alors, toujours immobile, j'ai regardé mes deux mains jointes et j'ai décidé qu'elles étaient parfaitement libres. Je l'ai décidé le plus simplement

du monde, en dehors de chercher à prouver quoi que ce soit mais parce que je voyais un illogisme et une anomalie dans le fait qu'un morceau de métal m'impose sa rigueur à ce moment-là.

Et puisqu'il y a une intelligence dans tout ce qui est, même enfouie dans le plus insondable des sommeils, la chaîne a instantanément glissé de mes poignets comme si certains de ses maillons s'étaient liquéfiés. Dans un bruit éloquent elle est alors tombée sur le sol...

Le soldat qui l'avait posée s'est aussitôt fait rabrouer, un autre fut désigné pour la fixer à nouveau mais en vain... Invariablement, elle s'esquivait pour se retrouver au sol.

Lévi et Pierre n'ont pas pu retenir un ricanement moqueur à l'encontre des gardes... et c'est à ce moment-là qu'un bruit de pas précipités m'a fait fouiller l'obscurité un peu en arrière de moi. Des cris s'y sont immédiatement joints.

– «Non! Non! Ce n'était pas cela! Non!»

C'était Judas qui venait d'arriver. Il paraissait sincèrement horrifié parce qu'il voyait et comprenait.

Celui qui commandait de toute évidence les soldats l'a brutalement écarté d'un revers du bras.

– «On ne t'a pas appelé, toi!»

– «Judas!» a vociféré Pierre, cherchant manifestement des mots pour l'insulter.

Et ce fut à nouveau une mêlée dans laquelle lui, André et Barthélémy en tête ont voulu se précipiter vers Judas. Cela a été très bref; j'ai vu tous les Romains sortir l'épée, Judas s'enfuir à toutes jambes et les autres finir par se disperser dans la noirceur. Seul Marcus est demeuré là un instant encore, à demi nu sous sa tunique déchirée, avant de dévaler parmi les rochers vers le Cédron. Yussaf et Jean, pourtant plus maîtres de leurs émotions, avaient eux aussi disparu. C'était beaucoup mieux ainsi...

Que l'on sache désormais que ce fameux baiser que m'aurait donné Judas afin de m'identifier devant les soldats n'a jamais existé. Pas plus que les pièces de monnaie qu'il aurait reçues en échange d'informations. Ceci est l'invention d'un scribe voulant fixer dans le temps l'image de Judas comme celle du traître parfait qu'en réalité il n'a jamais été.

Judas! mon frère idéaliste à sa façon, fougueux et orgueilleux rêveur, lui-même trahi par ses propres rêves...

En quittant l'oliveraie de Gethsémané, je me doutais déjà que je n'y retournerais plus. Alors, j'en ai humé l'air une ultime fois comme pour emporter un peu de son cœur et nourrir le mien de son parfum.

C'est donc les mains libres, encadré par une douzaine de soldats romains dont le chef fulminait que, peu après, j'ai franchi le pont surplombant le Cédron pour longer aussitôt les remparts de Jérusalem et franchir ceux-ci par le premier petit portail qui, vers le nord, permettait d'accéder rapidement à la forteresse Antonia. Nous n'y fîmes qu'une très courte halte, juste le temps de signaler à qui de droit qu'on avait bien procédé à mon arrestation. Où allions-nous dès lors? Il n'y avait qu'une réponse possible: vers le Sanhédrin, près d'un angle extérieur de la muraille du Temple.

Lorsqu'il m'arrive de me remémorer ces événements, je me demande toujours quels étaient les sentiments que j'ai alors visités les uns après les autres ou même simultanément.

Il y avait d'abord une immense peine... Oui, une peine pesante et physique, une déception aussi, celle de voir notre monde piétiner encore une fois dans le même borbier et puis une interrogation: *“Aurais-je pu faire mieux ou autrement?”*

Mais, parallèlement à tout cela, il y avait néanmoins la sensation d'atteindre l'espace intime d'un nouvel Abandon sacré qui me faisait presque dire:

«Enfin... Enfin, oui». Une pensée qui, malgré l'apparition des peurs animales – celles de la chair qui va souffrir – avait un surprenant goût de Libération.

Bientôt, après une marche rapide dans les ruelles, après avoir aussi croisé quelques chiens dans un coin de l'esplanade non loin de là où étaient entassés des dizaines de dromadaires, j'ai reconnu la bâtisse austère derrière les murs de laquelle siégeait le Sanhédrin.

Les gardes n'ont pas eu besoin de me faire presser le pas ni de me pousser dans sa direction. Je les devançais.

Lorsque leur chef eût plusieurs fois frappé du poing contre la porte de l'édifice et que celle-ci s'est ouverte, j'ai découvert une petite cour carrée éclairée par un flambeau qu'un homme trapu en longue robe noire tenait à la main. Celle-ci menait à une salle dont l'accès encadré par de lourdes tentures était, quant à lui, grand ouvert.

Flanqué de deux soldats, j'en ai passé le seuil. À la lueur d'un feu brûlant dans une vasque sur pieds et de quelques torches plantées dans les murs, des

membres du Conseil m’y attendaient. Une quarantaine seulement, sans doute en raison de l’heure tardive. Dans la pénombre, il semblait n’y avoir que des mines impatientes, exaspérées, des sourcils froncés sous de grosses coiffes et enfin de longues barbes qui, aurait-on dit, n’en finissaient plus de blanchir.

Laissant les gardes derrière moi, j’ai fait quelques pas vers l’avant de la salle, là où des sièges étaient plus hauts que les autres, plus volumineux. Je savais bien qui m’y attendait, qui avait résolu de me mettre à l’épreuve intentionnellement en pleine nuit avec toute la légalité romaine voulue et pour éviter toute réaction du peuple.

En robes sombres rehaussées de dorures, feignant de lire dans des rouleaux, deux hommes se forçaient à rester droits sur leurs fauteuils de bois ouvragé. Je les ai tout de suite reconnus. C’était Caïphe et son père, le Grand Prêtre Hanan, les maîtres du Sanhédrin et de son tribunal.

– «Approche... Comment te nommes-tu?» fit l’un d’eux d’une voix lasse.

– «Tu le sais bien...» ai-je répondu, en me doutant déjà que ces seuls mots suffiraient à les irriter, même si telle n’était pas mon intention.

Je voulais seulement aller au plus vite au cœur de ce procès que l’on allait me faire. Y aller au plus vite et inciser l’abcès.

Alors, m’adressant tout particulièrement à Hanan qui venait de hausser le menton, j’ai ajouté:

– «Tu veux savoir si je suis Celui qu’on nomme le Béni? Eh bien, oui, je le suis...»

¹ Procla.

² Hanan, le père de Caïphe, était le prêtre suprême du Temple et dirigeait le Sanhédrin après avoir occupé un poste officiel en collaboration avec Rome.

Chapitre XXX

Du Sanhédrin à la forteresse

«Ah! Nous y voilà donc...»

Le Grand Prêtre a réajusté sa coiffe, lissé sa barbe puis a nouveau haussé le menton. Caïphe, juste à côté de lui, est resté impassible cependant qu'un murmure houleux parcourait la salle. Enfin, quelque part dans la pénombre, un petit rire grave s'est échappé d'une poitrine. Il en a suscité d'autres.

– «Oui, nous y sommes... ai-je répliqué. Que veux-tu savoir de plus? Avec ma réponse, il me semble que je t'ai tout dit.»

– «Pas d'ironie, Rabbi... Ce que nous voulons savoir d'autre? C'est très simple. Nous voulons savoir si tu reconnais ou non tout ce qui suit: À en croire les témoins, il a été constaté que tu ne respectes pas le Sabbat, que tu y pratiques même souvent quelque magie pour subjuguier les malades et les faibles d'esprit, que tu blasphèmes en permanence en prétendant parler au nom de l'Éternel et en contredisant honteusement les prêtres dans ou devant les synagogues.

Il a été répété aussi que tu enseignes les femmes, que tu les fréquentes en nombre et fort scandaleusement en tous lieux, même secrètement dans les campagnes et le désert. Il a été ensuite ajouté que tu incites chacun sur toutes les places à “penser plus loin” que nos Écrits les plus sacrés parce que, selon toi, “il en viendrait d'autres”...

Enfin pour comble de blasphème, tu prétendrais que... Yahvé – puisse-t-Il me pardonner - n'est pas l'Éternel, qu'Il n'est pas le Sans-Nom. Est-ce exact? Reconnais-tu cela?»

– «Je le reconnais à deux exceptions près...»

– «Deux exceptions, dis-tu?»

C'était Caïphe, cette fois qui venait de prendre la parole. Sa voix était incisive et tranchait avec celle de son père, traînante et comme fatiguée.

– «Oui, deux exceptions... Je n'ai nul besoin de pratiquer quelque magie que ce soit puisque c'est le Souffle de l'Éternel qui agit à travers moi. Quant aux femmes... si tu vois un scandale ou une honte dans le fait que je les enseigne selon la richesse de leur cœur, si tu y vois - si vous y voyez – quelque impureté... demandez-vous si le principe de cette dernière ne se situe pas plutôt derrière vos yeux et à l'ombre de vos pensées.»

Je m'y attendais... Il y eut immédiatement un tonnerre de cris, de protestations et d'insultes.

Après s'être calé dans le fond de son siège, Caïphe a continué à jouer l'impassibilité ou tout au moins la maîtrise de la situation. Hanan, lui, le visage soudain empourpré, a fini par se lever avec peine et grimaçant. Manifestement, il souffrait d'une hanche. Puis, comme l'assemblée ne se taisait pas, il s'est résolu à tendre un bras en avant de lui pour faire valoir son autorité et obtenir le silence.

– «Je ne commenterai pas ton outrage, Rabbi. Est-ce vraiment tout ce que tu as à déclarer? Il est tard et, crois-moi, nous ne tergiverserons pas longtemps sur ce qui est désormais clair.»

J'ai regardé intensément le vieillard, debout, agrippé d'une main à son fauteuil et lissant maintenant de l'autre sa barbe. Allais-je lui répondre et entamer un débat? Au creux de ma poitrine, la Présence du Vivant était là, plus palpitante que jamais, et je faisais tout pour La contenir, pour ne pas tricher avec la scène qui se jouait, ne fût-ce qu'en impressionnant les masques qui y gesticulaient.

Non... Je ne commencerais pas à argumenter ni même à guérir le Grand Prêtre de ce qui le faisait souffrir à la hanche afin de prouver *Ce* qui ne peut, *Ce* qui ne doit aucunement emprunter le chemin de la preuve. Convaincre qui et de quoi? Jamais je ne m'étais essayé à cela. Pourquoi *Dire* l'Essence de la Vie à qui n'a pas d'oreilles pour entendre ni le cœur déployé pour ressentir? Pourquoi?

Obstiné et visiblement furieux, Hanan a malgré tout tenté de me faire parler en me posant une foule de questions, parfois doctrinales, toujours tendancieuses. Je n'ai pas écouté la plupart d'entre elles et n'ai pratiquement rien répondu aux autres. Le jeu était pervers et truqué.

– «Je n'ai rien à ajouter, ai-je alors fini par annoncer d'une voix que j'ai voulue très affirmée. Je suis *Ce* que je suis et ne peux rien en retirer.»

– «Eh bien, c'est toi qui l'auras voulu!» a aussitôt laissé tomber le Grand Prêtre avant d'inviter ceux qui étaient présents et qui siégeaient à s'exprimer s'ils le désiraient.

Il y en eut un seul pour lever la main et commencer à prendre la parole au milieu des ricanements de quelques-uns. Il voulait parler en ma faveur. C'était un cousin de Nicodème et je me souvenais avoir guéri sa sœur d'une boiterie qu'elle avait depuis la naissance. Il n'y avait cependant aucune puissance dans le timbre de sa voix et ce qu'il cherchait à dire fut donc rapidement noyé sous un flot de quolibets et de cris.

Face au tumulte, Caïphe a enfin décidé de se lever puis, au moyen de quelques mouvements de bras éloquents, il a fait signe aux hommes en armes qui se tenaient au fond de la salle de venir me chercher. Dès lors, les cris s'apaisèrent un peu et je suis bientôt sorti du Sanhédrin entre deux lances jusqu'à ce qu'on me remette aux soldats romains qui m'avaient amené là depuis Gethsémané.

Tout avait été si incroyablement rapide que j'ai eu l'impression que je me déplaçais dans la lourdeur d'un mauvais rêve dont j'étais à la fois l'acteur et le témoin. Je me souviens aussi qu'en franchissant le portail de la cour carrée du Sanhédrin encadré par les soldats, j'ai eu la brève mais fulgurante certitude d'avoir mis tout cela en scène ou, pour le moins, d'avoir participé jour après jour à l'écriture de son histoire.

Mes audaces croissantes au fil des mois et des semaines, ma volonté à dire le Vrai de la Vie et de l'Amour, mon insoumission face aux décrets des hommes, la puissance mais aussi la candeur de mon cœur ne pouvaient mener en toute logique qu'à cette arrestation suivie de chefs d'accusation aussi tranchants que le fil d'une lame.

Ma décision de ne rien répondre ou presque? Elle tenait également de la logique parce que, de toute évidence, j'étais porteur de vie dans un monde qui cultivait sa propre mort. Et puis qu'aurais-je argumenté qui ne fût pas d'avance réfuté et condamné? Moins j'en disais, moins je laissais de prise sur mon âme...

À travers les ruelles désertes qui serpentaient jusqu'à la forteresse Antonia où je me doutais que nous nous rendions, je me suis senti dans un état difficilement descriptible, simultanément en totale maîtrise de mes capacités et à l'extrême bord d'un abîme de peine.

J'avais tant et tant à donner encore et je voyais si peu de mains pour recevoir! Oh! il y avait bien des mains, certes, mais la plupart étaient fragiles ou cachaient une forme d'avidité qui ne me trompait pas.

Et puis, dans la fraîcheur de la nuit, les visages interrogateurs de Myriam et de ma mère m'ont rejoint, bientôt suivis de tous ceux qui emplissaient particulièrement mon cœur...

Alors, j'ai pensé aux premières lueurs de l'aube et au désarroi de toutes et de tous. Aller les chercher un à un? Leur apparaître dans ma forme de lumière? Ce ne serait pas juste parce que pas exact, cela aurait été fausser l'intention du Chemin que tous devaient parcourir, chacun de leur côté. C'était là, au cœur de ce rendez-vous, que leur âme avait fait le vœu

d'apprendre à veiller, tout en fouillant dans ses replis l'Enseignement de la Confiance.

La silhouette de la forteresse s'est enfin profilée dans la nuit et ses hautes portes grinçantes se sont ouvertes les unes après les autres pour toutes se refermer bruyamment derrière moi. Sans qu'il me fût adressé la moindre parole articulée, je me suis alors retrouvé dans la noirceur quasi-totale d'une sorte de cachot. Seul un mince filet de clarté s'y faufilait par une minuscule grille au ras de sa voûte, certainement celui d'une torche dans une cour... Je pouvais au moins respirer!

Comme il y avait un peu de paille sur le sol, je m'y suis assis puis étendu et je ne crains pas de dire que je me suis autorisé à laisser perler quelques larmes aux coins de mes yeux. J'avais le Soleil en moi, Il aurait pu tout faire éclater mais Son Souffle me demandait de ne laisser suinter de mon être que Son reflet, quelques rayons de Lune... «Élohim, que fais-tu?»

J'ai fini par m'endormir. Mon corps était épuisé et mon être intérieur visité par mille sensations, mille images qui venaient de toutes les strates de ma vie.

Au creux de mon sommeil, je me suis pourtant levé dans ma réalité de lumière. J'en ai trouvé la force parce que celle-ci surgissait de la grandeur du Plan qui était gravé dans mes profondeurs.

J'ai observé un instant ma forme allongée sur la paille et, dans la clarté crépitante du monde des pré-formes¹, j'ai vu que le bas de ma robe, le cadeau de Yussaf, était déchiré... Un détail insignifiant dans les circonstances où je me trouvais mais qui, pour moi, avait son importance car, depuis que le Soleil des soleils avait pénétré ma chair dans les eaux du Yarak, j'estimais de mon devoir absolu de veiller à l'État de mes vêtements, de ma chevelure ainsi que de ma barbe. Il fallait que le temple fût digne...

C'est alors que j'ai entendu une voix m'appeler. Elle me semblait lointaine, totalement extérieure à moi et à mon cachot. Elle m'attirait dehors, dans la nuit, quelque part. Je l'ai suivie sans hésiter et avec bonheur car c'était dans la douceur qu'elle répétait mon nom. Je n'ai pas pensé à celle de ma mère ni même à celle de Myriam. Elle était tout autre. En remontant le fil, j'ai perçu le pétilllement de tous les états des matières que je pénétrais et traversais, le temps d'un éclair.

Déjà, le corps de ma conscience se tenait près d'un groupe de petits arbres, parmi des buissons et quelques blocs rocheux. C'était un lieu que je connaissais, légèrement en contrebas du bethsaïd de la Fraternité. Mon regard

était si vaste qu'il a immédiatement capté l'Étoile qui brillait avec éclat dans le velours froid du ciel.

Trois hommes étaient assis sur le sol et observaient ma forme émergeant à peine de la trame de l'Invisible. Je les ai reconnus... Ils portaient tous la robe blanche et le voile caractéristiques des Frères d'Héliopolis, au Pays de la Terre Rouge. L'un était de race noire. C'était eux qui m'avaient conduit jusqu'au pied de la Pyramide, à l'heure de ma première métamorphose².

Mon cœur est immédiatement devenu brûlant...

– «Maître... a fait, de son âme à la mienne, celui qui avait la peau ébène. Maître... Le Soleil des soleils en toi nous a appelés; Il nous a convoqués et nous sommes là.»

– «Vous êtes venus me dire... n'est-ce pas?»

– «Juste te confirmer l'imminence de l'étroit passage que tu as choisi...»

Ma forme de lumière s'est assise devant eux. Un léger voile, le dernier, se déchirait par le milieu au-dedans de mon crâne. Il venait confirmer à ma tête ce que mon cœur savait déjà.

– «Et vous, mes frères, leur ai-je demandé, que savez-vous que je ne lise pas encore en ma mémoire?»

– «Bien peu car, en vérité, le Secret est scellé en toi, il est en Ta Force, il est en *Sa* Puissance. C'est toi la Clef, Maître, selon le Tat et le Sat³.»

– «Non, ce n'est pas moi... Nul ne l'est jamais. J'ai seulement la liberté, le choix de briser le maillon d'une chaîne... Plus ou moins bien... et c'est cela, ce "*plus ou moins bien*" qui n'est pas encore dit. Je prie pour le "*plus*"...»

– «C'est pour lui que nous œuvrons aussi. Tu n'ignores sans doute pas qu'un échange de missives est en cours depuis presque une lune et demie entre Pilate et Rome... et aussi entre le Sanhédrin et Rome, elles s'affrontent...»

– «Sont-elles si importantes? Je vous demande de confier ce que vous savez à Yussaf d'Ha-Ramatahīm. Il sait naviguer en lui et peut entendre les intentions d'Awoun dans les mouvements du vent.»

– «Nous sommes peu nombreux, Maître, mais nous sommes partout, en silence mais en éveil et actifs. Une lettre a été ordonnée par Tibère, annulant la précédente pour sursoir à ta condamnation à venir. Nous savons qu'elle est présentement acheminée vers Pilate.»

– «Ma condamnation... Vous voulez dire ma mise à mort... Pourquoi craindre les mots? C'est étrange, mes frères, à lire en vous il semblerait qu'il faille à la fois que je meure et que je ne meure pas... Je vous en prie, ne

trichez pas avec la vie comme le font tant d'hommes. Pas vous! Une porte est là, je la vois; ce n'est pas seulement la mienne et ce n'est pas non plus celle qui fait passer de la vie à la mort. *Nous allons toujours de la vie à la Vie...* Est-ce à vous qu'il me faut le rappeler?»

J'ai ressenti tout à coup un choc en moi et celui-ci a été aussitôt suivi d'un claquement sec puis d'un vertige. À nouveau, j'étais allongé sur la paille de mon cachot, prisonnier de la pesanteur de mon corps. Un homme hirsute, en tunique courte, se tenait au-dessus de moi et me donnait des coups de pied au ventre.

– «Tiens, c'est pour toi, prends-le, murmura-t-il en déposant au sol une sorte d'écuelle. Il fait encore nuit mais je n'aurai pas le temps de repasser dans la journée. Tu as de la chance que ce soit moi! Tu t'appelles comment, au fait?»

À grand peine, je me suis redressé sur les coudes. Il me fallait rassembler mes pensées et j'avais la nausée.

– «Pourquoi me frappes-tu?»

– «Ça marche comme ça ici! Si tu es dans ce trou, tu dois bien savoir pourquoi! C'est juste ta robe qui est bizarre... On dirait qu'elle est propre. Avec elle, je parierais que tu n'as jamais eu besoin de voler ou de je ne sais quoi d'autre...»

Sur ce, l'homme n'a pas cherché à en savoir davantage. D'un pied, il a rassemblé un peu la paille qui traînait sur le sol, d'une main il a repris la petite torche qu'il avait dû planter dans le mur à son arrivée puis il est parti en refermant sur moi la porte basse de ma geôle. Je me souviens avoir respiré longuement tout en fixant mon regard en direction de la minuscule grille qui donnait sur l'air libre. Le jour commençait à monter. Que me restait-il d'autre à faire que m'adresser à mon Père, à Son mystère ou à ce qu'au sommet de ma conscience je pouvais appréhender de Lui en moi? C'était facile, nous habitions la même Maison...

Cette pensée a ravivé à mon esprit l'image de ma robe déchirée. Alors, sans même réfléchir, avec la seule certitude de devoir réparer une insulte faite à Awoun, j'en ai saisi le bord entre mes mains et je l'ai caressé lentement comme si je balayais avec respect le seuil d'un sanctuaire. Ce n'était jamais qu'une pièce de lin, bien sûr, mais en ces heures de peine j'étais si imprégné du Souffle du Vivant que je voyais Celui-ci s'infiltrer plus qu'Il ne l'avait jamais fait dans tout ce qui touchait à ma personne. C'est ainsi que le rebord de ma robe retrouva son état premier, parce que j'y voyais une offrande.

Jusqu'à ce jour, nul n'a jamais appris ce tout petit événement mais si je le libère ici de ma mémoire, c'est pour ce qu'il pourra sans doute enseigner à ceux qui cherchent à honorer le Divin sous ses innombrables formes et à travers tout ce qui est.

C'est si simple d'accepter qu'il n'y ait pas d'espace, pas le moindre petit interstice entre ce que nous croyons comprendre de Lui et ce que nous pensons être nous!

Étais-je parvenu à induire cette prise de conscience chez toutes celles et tous ceux qui avaient eu le cœur, la volonté et l'audace de se dédier à ma Parole depuis toutes ces années?

Et puis... je suis enfin revenu à ce voyage que mon âme venait d'accomplir et qui avait été brutalement interrompu sous l'effet des coups portés à mon corps. Tout s'était passé si vite que sa présence était restée comme en suspension en moi cependant que la nausée ne m'avait toujours pas quitté⁴...

J'ai donc voulu me lever pour me rapprocher de cette ouverture insignifiante par laquelle une impression de lumière et d'air m'était proposée. C'est par elle que je suis parvenu à relier mon âme à celles des trois frères d'Héliopolis et au souvenir encore très vivant de notre trop brève conversation.

Ainsi, quelques-uns de ceux qui incarnaient le Plan par lequel j'étais venu en ce monde étaient là, eux aussi, à Jérusalem, répondant de leur côté à la même impulsion sacrée que celle qui m'avait fait quitter le lac. J'aurais dû en toute logique simplement les en remercier mais voilà que je les avais plutôt chargés d'une demande, celle de s'adresser à Yussaf.

Au sommet de mon esprit, bien cachée derrière les derniers pans de ma personnalité humaine, ma Vie savait comment les moindres événements devaient s'emboîter entre eux puis comment tout s'achèverait et se prolongerait. Je ne pouvais pas en douter et cette certitude a commencé à me nourrir, même si le spectre d'un chemin d'abomination se profilait en moi avec une précision croissante. Je voyais tout se mettre en place et ce tout n'avait rien d'un piège car chacun de ses éléments ainsi que leur ordonnance avaient été prévisibles. L'apparition du Grand Cerf se montrait elle-même cohérente et significative.

Peu importait de quel côté avait été porté le premier coup. Qu'il eût été initialisé par le Sanhédrin ou par Rome ne changeait rien à ce qui se passait car tout se complétait dans la mesure où l'un avait besoin de l'autre. Seuls les

Romains pouvaient décider de me mettre à mort mais pour cela ils devaient me déclarer coupable de sédition, m'assimiler à la révolte des Iscarii ou à quelque organisation secrète après que le Sanhédrin m'eût lui-même condamné, ce qui venait précisément d'arriver puisque Hanan m'avait jugé blasphémateur...

Quant à Judas, il n'avait été qu'un instrument trahi par sa propre naïveté.

Mais je me souviens m'être dit que tout cela appartenait déjà au passé et que j'étais avant tout là, dans ce cachot, face à *Ce* que j'avais endossé en prenant pour nom Jeshua ben Yussaf.

«Ben Yussaf?» La sonorité de cette affirmation intérieure a résonné singulièrement en moi. N'aurais-je pas pu dire «ben Meryem»? N'était-ce pas en effet à la nature féminine de l'Humanité que j'avais avant tout voulu m'adresser, à celle qui veut ressentir, ne plus juger, pardonner, accueillir, nourrir?

Debout sous ma lucarne dérisoire, je me suis pleinement perçu comme incarnant en totalité cette nature. Certes, j'avais toujours été conscient d'en être le messager vivant mais une telle perception et son expression concrète devenaient d'autant plus éclatantes que j'étais face à l'ordre des patriarches et à celui du glaive... Et c'était pour cette raison que, selon toute vraisemblance, ce qui m'attendait était inéluctable.

Devais-je le souhaiter? J'ai demandé au parfum d'Éternité qui m'avait aidé à marcher jusque là de m'envelopper de sa puissance afin que je ne me projette pas vers les jours qui s'annonçaient.

J'ai donc prié, tentant parfois de communiquer en pensée avec ma mère, avec Myriam, avec mon oncle Yussaf et, bien sûr, avec ceux d'Héliopolis. Je leur disais ma confiance, je leur faisais toucher ma paix tout en traçant dans leur conscience les contours de la logique céleste qui présidait à ce que nous vivions.

La journée s'est passée ainsi, puis la nuit et une deuxième aube est arrivée, suivie d'une matinée suffocante au milieu de laquelle la porte basse de ma prison a pivoté sur ses gonds. Deux gardes, pilum à la main, sont alors apparus dans son embrasure. L'un d'eux m'a immédiatement attrapé par le bras...

– «Le Procurateur veut te voir... a-t-il fait d'une voix rocailleuse et bourrue. Puis, presque aussitôt, il s'est repris... Pardonne-moi, Rabbi...»

J'ai alors été emmené dans une cour après avoir parcouru à pas rapides une série de couloirs. Il faisait une chaleur écrasante, tout à fait inhabituelle

pour cette période de l'année à Jérusalem. Sous un dais de pierre dans le fond duquel avait été placé un siège de bois, on m'a alors attaché à un gros anneau de métal fixé à une colonne. Il était clair que Pilate allait venir s'asseoir là, me presserait de questions et ferait son travail.

J'ai souvenir avoir longtemps attendu debout dans ces conditions et que c'était pénible... Par moment, j'observais mes deux gardes. Sous leur cuirasse, eux aussi souffraient de la chaleur et de leur relative immobilité. Pendant ce temps, dans un coin de la cour, un chien rongait un os et des mouches tournaient autour de lui.

Soudain, le son d'un *shophar* est monté du Temple et il y eut un bruit de porte... J'ai alors distingué les silhouettes de quelques gardes sur le mur le plus éloigné de moi, immédiatement suivies par celle d'un dignitaire en toge blanche frangée de pourpre. C'était Pilate. L'air faussement occupé à réajuster son drapé sur l'une de ses épaules, il a fait mine de ne pas me voir avant de s'enfoncer dans un couloir.

Mes deux gardes ont eu l'air excédés jusqu'à ce qu'un troisième, visiblement leur chef, apparaisse finalement, traînant à sa suite quelques hommes aux allures plutôt lourdes. À voir leurs mines et leurs tuniques de grosse toile brune, ils n'étaient pas soldats de l'armée romaine. Ils riaient et plaisantaient, contrastant ainsi avec les gardes qui, bientôt, m'ont laissé seul avec eux après m'avoir momentanément libéré les bras afin de baisser ma robe jusqu'au bas de mon dos.

J'ai tout de suite compris ce qui m'attendait. Les hommes en tunique de grosse toile ont commencé par ironiser sur les Romains parce qu'ils ne supportaient pas ce type de chaleur pour ensuite s'intéresser à moi. Dès lors, l'un d'eux s'est mis à tourner lentement avec un regard goguenard autour du pilier auquel j'étais attaché puis m'a lancé toutes sortes de questions désordonnées et absurdes. C'était comme si lui et ses comparses étaient là pour s'amuser et rien d'autre.

Enfin, puisque je ne leur répondais rien, ils se sont mis à m'insulter. L'un d'eux m'a même craché au visage. J'avais de la peine pour eux car je voyais trop bien l'ornière dans laquelle ils s'étaient enlisés et je ne pouvais pas voir la méchanceté qu'ils affichaient autrement que comme l'aveu de la jeunesse de leur âme, une jeunesse cruelle. Ils ne savaient pas être autrement et c'était pour cela qu'ils étaient là. Ils expérimentaient l'état de brute.

Un très bref instant, l'idée de me libérer de ma chaîne ainsi que je l'avais fait à Gethsémané m'a effleuré mais je me suis dit que cette fois il ne le fallait

pas.

Alors, n'en pouvant sans doute plus de retarder ce qu'ils avaient dans la tête depuis le départ, les hommes à la tunique brune échangèrent deux ou trois mots inaudibles. L'un d'eux a finalement disparu par une petite porte pour réapparaître l'instant d'après.

Il tenait ce qui ressemblait à un nerf de bœuf dans l'une de ses mains. Comment douter de ce qui allait arriver? Parce qu'ils ne pouvaient prendre eux-mêmes la décision de me malmenier à ce stade de mon arrestation, les Romains s'étaient esquivés afin de laisser faire quelques individus en mal de violence. Ainsi ils ne seraient aucunement responsables de quoi que ce soit.

Affirmer que je n'ai pas eu peur à la vue de l'homme qui marchait vers moi en brandissant son horrible fouet serait mentir. J'avais déjà souffert dans ma chair à de multiples reprises mais la torture, je ne la connaissais pas et je n'avais pas le temps de m'y préparer...

Un premier coup me fut immédiatement assené dans un sifflement strident. J'ai hurlé et mes genoux m'ont abandonné... Il me semblait que mes reins venaient d'être sciés. Et puis, presque immédiatement, un deuxième et un troisième coup m'ont été portés. Je crois n'avoir fait que gémir sous leur violence; plus aucun cri ne réussissait à sortir de ma gorge, mon souffle était coupé.

J'ai alors entendu des rires et j'ai compris qu'il était question de faire changer le fouet de main. Je ne pouvais que deviner la scène. Le visage plaqué contre la pierre du pilier, j'étais suspendu à son anneau et à ma chaîne, incapable de me redresser sur mes jambes. Enfin, plusieurs autres coups sont venus, tout aussi cinglants que les premiers. Cette fois un nouveau cri est parvenu à sortir de ma poitrine et avec lui j'ai cru perdre connaissance.

C'est ce qui a effectivement dû se produire quelques instants car je me suis retrouvé recroquevillé sur le sol avec une vision rétrécie qui se limitait aux sandales de cuir de mes tortionnaires. Là, je me souviens avoir voulu prononcer le nom d'Awoun à voix haute sans toutefois y parvenir. Un goût d'acide envahissait toute ma bouche et m'engourdissait.

Sans ménagement, on m'a alors relevé. Les Romains étaient de retour... En me portant sous les bras après avoir sommaire ment réajusté ma robe, ils m'ont tiré jusqu'à mon cachot, m'ont jeté un peu d'eau sur le visage puis sont partis.

Je suis resté ainsi jusqu'au lendemain, allongé sur le ventre, incapable d'accomplir un geste. Dans un état de demi-conscience je ne pouvais que

prier, ou plutôt sombrer dans une prière sans mots et sans fin. Il n'y avait nulle révolte en moi. Je demandais seulement à comprendre un peu plus...
«*Pourquoi, Père? Pourquoi?*»

La matinée devait être bien avancée lorsque j'ai enfin réussi à me redresser puis à me mettre sur pieds. Ma robe était collée à ma peau dans mon dos sous l'effet du sang coagulé; j'aurais aimé l'ôter en partie mais mes membres eux-mêmes étaient trop douloureux et cela ne me fut pas possible.

Debout sous la petite lucarne qui donnait vers l'air libre, après avoir calmé la cadence de mon cœur, j'ai fini par décider de réciter l'un de ces mantras appris des années auparavant sous un énorme banyan dans le temple de le Nagar⁵...

C'était Maître Lamaas qui m'enseignait en ce temps-là... Il s'agissait d'un enchaînement rythmé de sonorités destiné à appeler en soi le souffle de Shiva-Shankara. Oh, je me souviens qu'il m'a paru si doux à chanter... si réparateur aussi! Comment m'était-il resté en mémoire à ce point?

Peu à peu alors, tandis que ses syllabes résonnaient en moi, j'ai senti mon corps qui réussissait à s'assouplir et à retrouver une respiration plus équilibrée. J'ai aussi, me semble-t-il, laissé échapper quelques larmes qui n'étaient pas d'émotion... Ma chair expulsait à sa façon son trop-plein de douleur.

«*Awoun, Père... Pourquoi? Oui, pourquoi?* ai-je enfin repris avant d'oser ajouter: *As-tu besoin de sang?*»

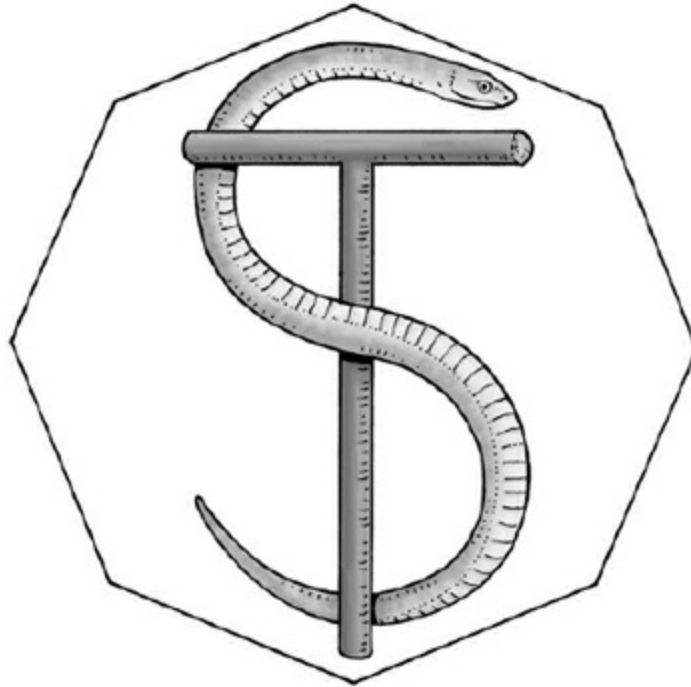
Une bonne partie de la journée s'est écoulée ainsi, entre les exercices et les chants auxquels je m'astreignais afin de retrouver un peu de forces par des appels fébriles au Vivant qui, Lui, toujours et malgré tout S'accrochait en mon centre.

L'homme qui me servait mon écuelle de nourriture n'est réapparu qu'une fois. Il m'annonça vaguement que quelqu'un avait demandé à me voir mais que cela lui avait été refusé. J'ai pensé à mon oncle Yussaf, à l'un des Frères d'Héliopolis... J'aurais pu le savoir en questionnant le diamant de mon être ou en laissant mon âme voyager mais j'ai préféré m'en remettre à la Confiance que j'avais cultivée toute ma vie.

Après tout, qu'aurait changé la réponse? À ce que je vivais, il n'y avait qu'une issue, celle d'aimer, quoi qu'il arrive.

Puis, tout à coup, cependant que la nuit opérait déjà son œuvre, un garde fit brutalement irruption dans mon cachot.

– «Allez, lève-toi! Nous t'emmenons...»



Le Tat et le Sat

-
- ¹ Pour rappel, le monde éthérique.
 - ² Voir le Tome I, chapitre XXX du présent ouvrage.
 - ³ Les sons Tat et Sat sont reliés à la Tradition cosmique des Vedas et à la Shruti. Tat exprime l'Univers dans son aspect Divin tandis que Tat évoque la Réalité Ultime invisible située derrière ce qui est perçu comme réalité mais qui est en fait illusoire. Voir le tome I du présent ouvrage, chapitre XXI.
 - ⁴ Pour rappel, la réintégration trop brutale ou trop rapide des véhicules subtils de la conscience dans le corps physique engendre souvent une désynchronisation, c'est alors qu'apparaissent vertiges et nausées.
 - ⁵ Voir le tome I du présent ouvrage, chapitre XXII.

Chapitre XXXI

La colonne au flagrum

Personne dans les ruelles tortueuses de Jérusalem... Pas un témoin pour m'y voir marcher le dos un peu courbé et les poignets enchaînés, encadré par une vingtaine de soldats. Tous avaient le glaive hors du fourreau, parés à toute éventualité.

Par chance, on m'avait aidé à me couvrir de mon manteau car la nuit était aussi fraîche que la journée avait été chaude. D'un pas trop rapide pour moi, nous avons passé quelques portes témoignant de la présence d'anciennes murailles puis gravi une série d'escaliers.

Nous nous dirigeons vers la ville haute, vraisemblablement vers le palais de Pilate qui était doté de sa propre prison. Bientôt, j'ai reconnu son parvis, les palmiers dattiers qui ornaient l'un de ses angles et ses colonnades. Quelques sentinelles en gardaient le portail.

À notre approche, elles ont ouvert une poterne très basse aménagée dans celui-ci et on m'a aussitôt poussé vers elle afin que j'en franchise le seuil. Je me souviens que cela fut terrible pour mon dos car il m'a fallu le courber plus encore tandis que ses plaies étaient toujours à vif.

Enfin, après avoir traversé deux ou trois petites cours, on m'a laissé dans un cachot qui, comme le précédent, recevait un peu d'air et de lumière par une ouverture ferrée pratiquée près de son plafond voûté. Depuis la forteresse Antonia, nul ne m'avait dit un mot...

Avec exigence, je me devais de vivre dans l'instant. Alors, enroulé dans mon manteau, je me suis douloureusement allongé sur mon côté droit et j'ai appelé le sommeil en pénétrant l'espace bleu qui se dilatait entre mes deux yeux fermés. C'était presque bon d'être enfin ainsi, en silence, seul et en dépit de la fièvre que je sentais monter en moi.

Très vite, le corps de mon âme s'est dégagé de son enveloppe de chair et s'est mis à regarder celle-ci en écartant le voile de la nuit. Cela m'était si naturel...

Sale, les cheveux hirsutes, la robe maculée de sang et à nouveau déchirée, je ne me suis presque pas reconnu. Le fouet avait été impitoyable...

Je me sentais maintenant si détaché de mon apparence, si peu concerné par elle que je crois en avoir souri intérieurement. Pour moi qui, peu de temps auparavant, m'étais soucié de "guérir mon vêtement de l'offense qui lui avait été faite", c'était un enseignement inattendu...

Toutefois, dans l'espace où j'étais, je ne souffrais plus et c'était déjà beaucoup car, lorsque la douleur prend trop de place, la conscience perd en force comme pour nous rappeler à quel point la chair et l'esprit entretiennent un incessant dialogue. Ainsi, souriant une nouvelle fois à l'aspect illusoire des choses, je me suis réfugié dans le lâcher-prise total et j'ai laissé mon âme voguer vers les horizons que le Divin induirait en elle.

Sans l'avoir désiré, je me suis dès lors simplement élevé dans le silence froid de la nuit jusqu'à flotter au-dessus du palais de Pilate puis de toute la ville de Jérusalem. En paix, j'en ai observé les toits et le Temple comme jamais, avec les brasiers qu'on y entretenait pour la Pâque.

Oh, la Pâque! Nous n'en étions plus guère qu'à quelques jours. Était-elle en vérité si importante autrement que dans l'annonce de l'émergence du printemps de la Vie qu'elle célébrait? Le sang de la blessure du Grand Cerf, c'était la sève offerte par la Nature tout entière, c'était la Semence du Père révélée par la Terre-Mère. Ce pouvait être aussi mon propre sang ou celui de l'âme de Sananda, celui de l'esprit de Shimbolom qui allait opérer son œuvre.

Puis je suis monté encore et encore... Et le tissu lumineux de ma conscience a traversé la couche des nuages jusque là où, dans toute sa splendeur, s'est présentée la voûte étoilée de la nuit, le corps de la divine *Nout*. Celui de la Mère céleste, celui qui m'avait un jour recouvert de Sa bénédiction à Niten Tor¹, quelque trente-cinq années auparavant... Et c'était si beau! Beau, simple et évident, telle une prière absolue.

Mais tout à coup quelque chose a "pivoté" en moi et je me suis retrouvé face à une Nuée qui prenait l'intégralité de mon champ de vision. C'était la Nuée d'Élohim, je la reconnaissais!

Dans un élan de douceur, elle m'a immédiatement avalé et je me suis retrouvé en son sein avec la Terre sous moi, la Terre totale, en tant qu'esprit, âme et corps, en tant qu'Être vivant, respirant, pensant, avec ses blessures et ses espoirs... Elle était là, suspendue dans le vide-plein de la Création, tout à la fois lumineuse et chargée d'obscurité.

– «Regarde! Regarde et comprends! m'a bientôt murmuré une voix en mon centre... Regarde, écoute et souviens-toi! Souviens-toi du Plan, Sananda... Tant et tant de fois, toi et tes Frères de Shimbolom l'avez mis en œuvre et de si nombreuses fois aussi nous l'avons tous vu se fissurer... Alors vous l'avez réécrit dans votre cœur et remis en œuvre encore et toujours... Mais l'homme en gestation de lui-même est si rétif, si passionné par ses

masques, si amoureux d'eux qu'il a su s'inventer un monde fait d'impasses. Enfin, par la densité de sa tristesse, il en a saturé l'air subtil...»

Puis la voix s'est tue et j'ai remercié Élohim pour ce qu'il venait de me montrer si clairement... La lumière d'âme de la Terre était chargée de reflets métalliques qui disaient son étouffement et celui de toutes les créatures qui y vivaient. Elle en était devenue si lourde qu'elle ne pouvait qu'écraser tout ce qui cherchait à y prendre son envol. Je l'ai vue analogue à un épais brouillard, une sorte de souffle obscur qui résultait de la transpiration d'une myriade de petites collectives, d'une multitude d'anciennes guerres et d'autres, toujours présentes, qui ne cessaient de cracher leurs poisons...

L'âme de la Terre était malade de l'âme collective d'une humanité qui n'était encore que l'ébauche d'elle-même. Depuis toujours, je n'ignorais pas que c'était elle que j'étais venu soigner dans sa globalité. Avais-je su la guérir ou, tout au moins, aurais-je jusqu'au bout l'opportunité de le tenter? Je n'étais certain que d'une chose... Cette "chose" s'appelait "Puissance du Souffle qui m'habitait" et Celle-ci était déterminée à tout laver de ce qui blessait la Terre. Elle pouvait et voulait calciner son infection...

Mais pour cela, il fallait qu'Elle se décharge d'une fulgurance inouïe à partir d'un point d'ancrage en état d'hyper-conscience dans la Matière et, d'évidence, je représentais ce point.

Ainsi, le Souffle du Vivant projetait de balayer les miasmes de la Conscience humaine collective à travers moi et en même temps de les aspirer afin de les transmuter... Souffler, inspirer, rassembler, disperser... La Loi de la Vie à l'état pur réclamait cela. Pour la première fois, j'avais la vision complète parce que cosmique de ma raison d'être! La dernière pièce de ma propre mosaïque venait de se mettre en place et sans doute ne pouvait-elle signifier que ma mise à mort... A moins qu'Elohim...

C'était cela! Il fallait un tremplin à l'Expression du Divin, non pour soulager chaque homme et chaque femme de la responsabilité et de la charge intime de ses propres errances mais pour que chacun d'eux, chacune d'elles puisse espérer franchir un seuil intérieur, débarrassé des fers des Temps écoulés depuis la fin du peuple d'Atl... et peut-être même avant².

Toujours hors de mon corps et flottant au-dessus de la Terre meurtrie par son humanité en état de suffocation, je me suis senti pleurer abondamment. Cela ne m'était jamais arrivé en pareille circonstance. D'étranges larmes immatérielles en vérité car je n'aurais su dire si elles étaient de peine pour un

monde proche de la noyade ou de Joie pour le Tremplin de guérison que je m'apprêtais à devenir jusqu'à l'extinction ultime de mes forces, s'Il le fallait.

Je me souviens être resté assez longtemps ainsi. Même s'Il était à mes yeux évident que le Temps ne signifiait rien ou pas grand-chose, quelque part au fond d'une geôle il me fallait néanmoins répondre aux exigences cruelles d'une illusion nécessaire.

Lorsque je suis redescendu dans mon corps, la fièvre avait gagné du terrain. Je grelottais... Il faisait jour et, par la lucarne, j'entendais des ordres hurlés assortis de bruits de pas cadencés et de claquements de lances sur des boucliers. Un petit détachement de la garde de Pilate devait être à l'exercice.

L'un de mes premiers regards tomba sur ce bassin d'aisance que quelqu'un avait placé dans un coin de ma cellule durant mon inconscience. Il ne pouvait pas y avoir plus rude contraste avec la dimension supra-humaine de ce que je venais de vivre.

La journée s'est passée sans que quiconque vienne me voir hormis pour me donner de l'eau dans une cruche et un peu de pain mêlé à des pois chiches.

Le lendemain, la fièvre est enfin tombée après une série d'exercices respiratoires que j'ai trouvé la force d'accomplir. Je suis alors parvenu à me lever sans trop de douleurs et à faire quelques pas de plus en plus rapides tout en récitant à voix haute l'un des mantras que, des années auparavant, mon frère Babaji m'avait enseignés ou remémorés sur le bord d'un torrent. Ses sonorités étaient plus vieilles que le monde des hommes lui-même... «*So Ham... So Ham...*». En leur compagnie, je chantais que j'étais l'Universelle Conscience, que je ne faisais qu'Un avec le Divin, avec le Tout, l'Absolu des Absolus. Et si j'entonnais cette vérité que j'avais toujours vécue dans mon cœur chaque jour de ma vie, ce n'était pas pour le besoin de m'en persuader davantage mais pour le vrai bonheur qu'elle me procurait et qui adoucissait l'inéluctable que je voyais s'en venir...

Quelques jours encore se sont succédés de la même façon, entre les prières, les mantras et les réflexions sur la situation que je m'efforçais de mener.

À plusieurs reprises, bien sûr, je me suis laissé aller à voyager hors de ma chair afin de nourrir au mieux ma compréhension de ce qui se jouait... et je constatais à chaque fois que tous ceux qui m'avaient suivi à Jérusalem, tous ceux qui avaient l'Amour en eux se démenaient, parcouraient la ville en tous sens, se réunissaient pour prier et finalement s'organisaient autant qu'ils le

pouvaient autour des conseils avisés de Yussaf et de Nicodème, eux-mêmes éclairés par Ceux d'Héliopolis.

Et puis, il y avait le peuple... La nouvelle de mon arrestation nocturne y semait beaucoup d'émoi et d'incompréhension. Elle provoquait aussi parfois des élans de révolte spontanés.

En sondant leurs cœurs, j'ai su que les iscarii n'y participaient pas. Maintenant qu'ils s'étaient rendus à l'évidence que je n'épouserais pas leur idéal, pourquoi auraient-ils agi autrement? J'ai remercié Awoun pour cela car ainsi il y aurait moins de coups et de sang. J'étais venu pour la Paix, pas pour que l'on s'affronte et s'entretue en son nom ou en scandant le mien.

Et, au-dessus de tout cela, au milieu du tourment des cœurs, à maintes reprises j'ai visité Myriam et ma mère dans le secret de leurs nuits. Je les ai embrassées aussi afin qu'à leur réveil elles gardent au moins le souvenir d'une étreinte, d'un sourire, de quelques mots...

Un soir, j'ai réalisé que cela faisait déjà une semaine que les soldats m'avaient arrêté à Gethsémané et qu'il allait certainement se passer quelque chose pour faire évoluer la situation et mettre fin au mutisme des autorités, une inaction qui devenait absurde et insupportable pour tous. Je ne m'étais pas trompé car, aux premières lueurs de l'aube, un bruit de ferrures accompagné de voix humaines m'a tiré du léger sommeil dans lequel j'essayais de me maintenir.

Je n'avais pas encore eu le temps de me redresser que quelques gardes en armes avaient déjà pénétré dans ma cellule. Sans ménagement, ceux-ci m'ont alors conduit dans une petite cour en partie couverte et entourée de colonnades. J'y ai attendu un moment face à un centurion qui faisait tout pour éviter mon regard. Finalement, flanqué de soldats à la mine sombre, j'ai été conduit d'un pas rapide vers ce que je savais être l'aile principale du palais de Pilate. Voilà... je m'y préparais, le dernier acte de mon jugement allait se jouer.

À l'autre extrémité de la ville, le son rituelique des *shophars* montant du Temple a percé le silence du petit matin tandis que je gravissais péniblement l'escalier donnant accès aux salles d'où le Procureur gouvernait le pays.

C'était un vendredi et deux jours plus tard nous serions au summum de la célébration de *Pessah*. D'ici là, il n'y aurait plus guère que processions dans les rues, que martellements de tambours et le sang des animaux continuerait de couler, mêlant son odeur à celle des nuages d'encens. Je me souviens que l'air était plus que frais et qu'il tombait même quelques gouttes de pluie...

Lorsque les soldats m'ont fait pénétrer dans la salle où Pilate avait coutume de siéger, celui-ci était déjà là, debout face à une ouverture dont je devinais qu'elle donnait sur les toits de Jérusalem.

En entendant nos pas, il s'est immédiatement retourné, l'air excédé et le front excessivement plissé. Lui aussi avait froid; il s'était enroulé dans une grande étole de laine pourpre qui ne laissait apparaître que le bas de sa toge.

Cinq ou six hommes, tous Romains, se tenaient à peu de distance de lui. C'était des notables et je ne les connaissais pas. Dans un angle de la pièce, j'ai également remarqué la présence d'un centurion ainsi que celle d'un homme en robe grise; presque recroquevillé sur un siège minuscule, celui-ci attendait derrière une écritoire. C'était lui qui allait consigner tout ce qui serait dit.

– «Approche, Rabbi... Ainsi, il fallait en arriver là... Tu ne feindras pas la surprise, j'imagine...»

Pilate venait de s'adresser à moi sur un ton que j'ai aussitôt interprété comme faussement débonnaire. Puis, tout en poussant un soupir sonore, il s'est rapproché de moi.

– «Enlevez-lui ça! fit-il alors sèchement aux soldats en indiquant d'un geste du menton la chaîne que l'on m'avait posée à la hâte autour des poignets et qui était devenue le dernier de mes inconforts. Pensez-vous qu'il va s'enfuir?»

S'accordant un temps de réflexion, il s'est ensuite mis à arpenter les dalles de marbre rose et noir qui constituaient un motif au centre de la pièce. Enfin, d'un mouvement de la main, il a fait comprendre à ses notables qu'ils pouvaient prendre place sur les fauteuils de bois et de cuir qui se trouvaient en demi-cercle près du sien, orné quant à lui d'incrustations d'os ou d'ivoire. Seul le centurion est resté debout après s'être toutefois rapproché des sièges.

J'ai en mémoire le léger bond qu'a fait mon cœur en découvrant son visage à cet instant précis. C'était le même centurion que j'avais vu aux côtés de Procla peut-être deux ans auparavant et avec qui j'avais échangé quelques mots à Tibériade. Il était facilement reconnaissable avec ses yeux si clairs... Son nom m'est revenu sans difficulté: Caius Vorenius, un ami de Nicodème également, selon ses dires ce jour-là.

En apparence impassible, il m'a pourtant fixé du regard avec une certaine insistance comme s'il voulait s'assurer que je l'avais bien reconnu. Pourquoi se trouvait-il là, lui et pas un autre? Devais-je y voir un signe discret de Procla? De Nicodème? Il était en tout cas évident que Pilate ne se montrait

pas plus à l'aise que lors de notre précédente rencontre à peine plus d'une semaine auparavant. Il ne pouvait non plus ignorer que Vorenius m'avait déjà rencontré.

– «J'ai des ordres, Rabbi, tu comprends?» S'asseyant d'un coup sur son siège, le Procureur se décidait enfin à jouer pleinement son rôle. «Il y a quelques jours que j'ai en main une lettre de Rome, a-t-il aussitôt repris. César y déclare que tu es coupable de sédition par tout le pays et que tu représentes une menace pour la paix. J'ai... mené ma propre enquête... procédé à quelques arrestations, à des interrogatoires, à sa demande... et tout concorde. Quant au Tribunal de ton propre peuple, tu sais déjà ce que ses sages pensent de toi... Qu'as-tu à répondre?»

– «Je voudrais d'abord te demander de quelle paix tu parles, Préfet, puis à quels sages tu te réfères. Oui... Qu'est-ce que la paix et qu'est-ce que la sagesse?»

Pilate s'est aussitôt relevé du siège sur lequel il venait tout juste de se laisser tomber.

– «Est-ce toi qui poses des questions maintenant, ici?»

– «Je peux y répondre, si tu préfères...

La paix? Si c'est celle de Rome à laquelle tu fais allusion, en vérité elle me paraît bien petite. Comme toutes celles des rois, elle me fait penser à une trêve et, en ce sens, elle ne m'intéresse pas vraiment...

Mais peut-être César a-t-il raison parce que j'en porte une bien plus grande qui peut effectivement troubler l'ordre de la sienne...

Vois-tu, lorsque je prononce le mot "paix", je dis le mot "cœur" et je dis aussi "révolution des âmes" et je reconnais que c'est dangereux pour tous les royaumes de ce monde parce que la logique de ceux-ci ne passe que par le plus et le moins, le fort et le faible, la domination et la soumission... Exactement comme une roue qui tournerait sur son axe, à l'infini...»

– «En as-tu terminé, Rabbi?»

– «Non... Il me faut encore te parler de la sagesse car c'est elle qui se trouve en amont de la paix. Elle la construit en enseignant la richesse des différences et l'amour de la liberté. L'Éternel, vois-tu, nous a donné la liberté d'être afin que nous en fassions un monde... En faisons-nous seulement un pays en nous?»

– «Arrête! Je ne suis pas un de tes disciples béats! Quant à toi, qui es-tu au juste?»

Je n'ai pas voulu répondre à Pilate dans l'instant. Il me fallait attraper son regard avec son éclat humain et inévitablement souffrant. Sans trop de difficulté j'y suis parvenu.

– «Au juste, dis-tu? Alors, entends ceci: *Je suis Celui qui Vit!*»

Les notables qui jusque là n'avaient rien dit se sont esclaffés. L'un d'eux s'est même levé, le bras tendu et l'index pointé vers le haut.

– «Regarde, Préfet... Constate par toi-même! Nous l'avons tous entendu entre les mots... Cet homme vient d'avouer qu'il est le Mashiah proclamé de tous ceux qui l'attendent dehors et à travers le pays!»

– «Que dis-tu de cela, Rabbi? a repris Pilate d'une voix qu'il voulait excessivement mesurée. Que dis-tu de cela?»

– «Je dis que je suis le Mashiah de leur cœur... et du vôtre aussi. Je dis que c'est là que se trouve mon royaume, que c'est pour cela qu'il n'a pas de frontière et qu'il est inévitable que César craigne mes paroles puisqu'elles sont vérité.»

– «Ah! Nous y sommes! Et qu'est-ce que la Vérité, selon toi?»

En disant cela, Pilate s'était planté presque face à moi. Je lui ai souri. Comment répondre autrement à une question aussi énorme? C'était *la* question des questions, celle dont la réponse ne pouvait qu'être en éternel mouvement.

Prétendre définir la Vérité aurait signifié vouloir en faire autant avec le Divin, c'est-à-dire résoudre l'énigme d'un début qui n'avait jamais été et d'une fin qui ne serait jamais. Pilate ne se rendait pas compte lui-même que sa question cachait un piège. Elle le dépassait infiniment...

Comme je ne disais toujours rien, une sorte de rictus s'est imprimé sur son visage.

– «Bien! fit-il en décidant de passer à autre chose. En résumé que Rome te reproche-t-elle? C'est simple... D'alimenter par tes discours et tes actes provocateurs les soulèvements du peuple, de fomenter sournoisement une rébellion par des accords secrets avec les Iscarii, de t'entourer de femmes certainement publiques, de mendiants douteux, de *lestai* avérés et de leur parler en tous lieux d'une liberté contraire à tous les principes de l'ordre. Est-ce suffisant pour que tu devines maintenant quelle est la volonté de Tibère en accord avec le Sanhédrin qui se déclare, lui aussi, outragé? As-tu maintenant un dernier mot pour ta défense?»

– «C'est notre Père à tous qui l'aura pour moi, mon frère...»

J'ai vu Pilate se passer une main sur le visage comme s'Il était désarmé ou découragé. Ensuite, je l'ai regardé partir lentement vers l'ouverture du mur qui permettait de contempler les toits de la ville. Alors, après un moment, il s'est légèrement retourné et a fait signe au centurion de le rejoindre. Les deux ont échangé quelques mots à voix basse puis ont fait des signes aux gardes. Immédiatement, ceux-ci se sont précipités vers moi pour m'encadrer cependant que les notables commençaient à discuter entre eux, à ricaner et à hausser les épaules tout en se dispersant.

Tandis que l'on me poussait déjà vers l'extérieur, il m'a alors semblé ne plus rien entendre et ne plus rien me souvenir même des paroles qui avaient jailli de moi. Je n'étais guère présent qu'au centre de ma poitrine, au cœur du Soleil qui y pulsait jusqu'à engourdir les douleurs persistantes de mon dos.

Très vite, je me suis retrouvé dans la petite cour bordée de colonnades que j'avais déjà traversée. Le centurion Vorenius avait ordonné aux gardes de partir et j'étais là, seul avec lui, sans même une chaîne aux poignets. Avec timidité, il s'est aussitôt approché de moi et m'a chuchoté quelques mots qu'il souhaitait les plus discrets possible.

– «Rabbi, Maître... Ils veulent te porter au gibet sans attendre puisque la Pâque est là, tu l'as compris... Ton oncle Yussaf et Nicodème font tout pour que tes membres ne soient pas brisés... Ils veulent que tu le saches. Moi, je ne peux pas grand-chose... J'ai honte, Maître, j'ai honte...³»

– «Caïus... ne dis pas cela car il est écrit dans tes yeux qu'Awoun a une destination pour toi...»

Je n'ai pas eu le temps de lui offrir autre chose que ces mots. Les yeux rougis par l'émotion, il a tourné les talons. Une porte a ensuite grincé sur ses gonds et un nouveau petit détachement de gardes est apparu. Sans ménagement l'un d'eux m'a immédiatement passé une chaîne aux poignets puis m'a ordonné de ne pas bouger de là, près d'une colonne vers laquelle il m'a poussé.

J'ignore combien de temps je suis resté ainsi, debout et immobile mais cela m'a paru interminable malgré les mantras dans la vibration desquels je me suis abandonné en les chantant à voix basse.

Je m'y suis immergé autant que je le pouvais afin de ne pas me laisser dévorer par ce qui m'attendait mais il y avait toujours ce dos qui ne cessait de me rappeler cruellement à l'ordre...

Enfin, j'ai entendu des clameurs qui montaient de je ne savais où. On aurait dit qu'une foule s'était soudainement amassée quelque part.

À nouveau, on m'a alors fait rentrer dans le bâtiment principal du palais mais par un autre escalier qui débouchait sur un long couloir. Au bout de celui-ci une terrasse donnait en contrebas sur une autre cour entourée, elle aussi, de colonnades... C'était de cette dernière que montaient les cris...

Les gardes qui m'entouraient m'ont aussitôt énergiquement poussé contre sa balustrade de pierre. Il y avait là, sous moi et devant moi, contrôlées par de nombreux soldats casqués environ deux ou trois cents personnes. Lorsque celles-ci m'aperçurent, les cris redoublèrent.

C'est seulement à ce moment-là que je me suis rendu compte que je n'étais plus seul avec mes gardes. Pilate se tenait à ma gauche, un peu en arrière de moi, les bras croisés sur la poitrine. Je l'ai regardé avec intensité, cherchant à comprendre ce qui se passait exactement. Alors, je l'ai vu faire un geste du bras, assez mollement, jusqu'à ce que le son strident d'un buccin retentisse et parvienne à calmer un peu les cris.

La voix du Procureur, rauque et vacillante s'est finalement imposée.

– «Peuple de Jérusalem...»

Et puis je n'ai plus rien entendu d'autre que mon nom prononcé confusément, bientôt suivi par celui de Barabbas au milieu de quelques longues tirades dans un mauvais Araméen.

Mes oreilles se sont dès lors mises à tout estomper comme si elles avaient décidé de se fermer, de ne plus rien entendre de ce que j'ai plus tard appelé la "cruauté sacrée" du drame qui allait se décider là... Pourtant, si je n'ai rien capté en mots, ma conscience a tout décrypté de ce qui se disait. Elle a compris le jeu ambigu de Pilate, cette sorte de pari sur la vie et la mort de deux hommes.

Chaque année, au moment de la Pâque, la coutume voulait qu'un criminel condamné à l'enclouage sur un poteau de bois soit gracié puis relâché. En l'occurrence, ce serait donc au peuple de Jérusalem qu'il appartiendrait de choisir entre Barabbas le Zélote et moi... une façon pour le Procureur de se décharger d'une décision qu'il ne voulait pas prendre, à moins que ce fût une ultime chance qu'il espérait pouvoir me donner ainsi.

Je n'ai pas entendu la réponse de ceux qui s'étaient rassemblés là, en contrebas, dans cette cour où chacun continuait à vociférer; je ne l'ai pas entendue mais elle fut d'évidence quand j'ai senti avec quelle rudesse les gardes m'ont saisi par les deux bras.

Je n'ai alors eu que le temps d'apercevoir dans la foule qui gesticulait le visage de ce Zélote qui, quelques mois plus tôt, m'avait secrètement conduit

auprès de Barabbas blessé. Il s'était précipité là avec nombre de ses semblables, à l'affut de tout ce qui pouvait survenir afin d'emporter l'issue du jugement au bénéfice de leur chef. Ce fut un instant sauvage parce que l'injustice des hommes s'accordait avec ce qui devait être...

Et, deux millénaires plus tard, malgré le Souffle du Vivant qui s'efforçait encore et toujours de gonfler mon cœur, je me souviens avoir été saisi d'un froid glacial intérieur à ma chair et à mes os. L'horreur de ce qui m'attendait désormais de façon inéluctable me déchirait brutalement dans toute sa dimension bestiale. J'allais être flagellé sans attendre puis impitoyablement crucifié comme un *lestai*.

Quelque chose en moi a hurlé en silence... Pourquoi le nier? Peut-être même que ce quelque chose a poussé un cri d'épouvante ressemblant à une interrogation...: «*Qui es-Tu, Père? Un buveur de sang?*».

Je n'avais jamais vu de crucifixion mais j'avais déjà perçu, sur le bord des chemins, à la sortie des villages, ce qui restait des corps de ceux qui l'avaient subie. Se pouvait-il qu'un jour un humain ait inventé cela?⁴

Mon champ de vision m'a semblé se rétrécir d'un coup... Les gardes m'ont poussé dans l'escalier après m'avoir fait passer devant Pilate qui détournait la tête, puis je me suis retrouvé sous un porche, pris en charge par un important détachement de soldats, lance au poing.

Machinalement, j'ai compté les couloirs que l'on m'a ensuite fait emprunter. Un, deux, trois... jusqu'à ce qu'à main droite, s'ouvre une cour que je n'avais pas encore vue. Elle était en partie ouverte sur la ville, vers de vagues jardins qui longeaient les remparts. Des hommes et des femmes s'y étaient amassés, contrôlés par une rangée d'archers.

À une cinquantaine de pas devant moi, j'ai tout de suite remarqué une colonne isolée des autres. Quelqu'un m'avait déjà parlé de son existence. Je n'ai pas douté un instant que c'était à elle que l'on s'apprêtait à m'attacher.

En marchant dans sa direction j'ai bientôt croisé un regard, un regard qui, contrairement aux autres, cherchait le mien. Il était droit et digne mais tellement souffrant! Il me lançait un appel, il me disait: «*Que puis-je faire? Je suis si petit...*».

C'était celui du centurion Caïus Vorenus, cet homme qui ignorait encore que ceux qui, comme lui, se disent petits en acceptant leur état avec une humilité vraie font souvent de tels sauts en eux-mêmes qu'ils en deviennent grands...

Il y avait du sang frais mêlé à la poussière du sol au pied de la colonne ainsi que sur celle-ci à partir des gros anneaux de métal qui y étaient fixés. Un supplicié venait sans doute de passer là, peu avant moi.

Je n'ai pas été vraiment conscient de l'instant où on m'y a attaché debout, face contre la pierre, après m'avoir totalement dé pouillé de ma robe. Je priais... résolu à ne pas crier sous les coups, résolu à me réfugier au Cœur de moi-même, là où tout s'épousait.

Bien que la matinée fût déjà un peu avancée, le ciel était étrangement sombre et il faisait toujours aussi froid...

Soudain, alors qu'un coup de vent balayait la cour, une clameur est montée de la foule qui s'était amassée vers les jardins. Mes yeux se sont ouverts et, la tête tournée, j'ai pu apercevoir quelques hommes de petite taille marcher vers moi. C'était ceux qui m'avaient déjà infligé de rudes coups dans la forteresse Antonia. Cette fois cependant, ils avaient tous en main un *flagrum*, un de ces terribles fouets dotés de trois lanières de cuir auxquelles étaient fixés de petits os de moutons, parfois de métal.

J'ai respiré profondément et, au fond de moi, j'ai appelé Élohim... Peut-être surgirait-Il au milieu de tous avec Sa Nuée pour dire l'absurdité de toutes les horreurs de ce monde? Peut-être...

Mais un premier coup est aussitôt venu m'entailler le dos avec une sauvagerie que je n'avais pas imaginée, forçant un cri à jaillir de ma gorge, contrairement à ce que je m'étais promis.

Sans que je parvinsse à le contrôler, mon corps s'est alors mis à trembler. Se pouvait-il qu'il échappe ainsi à ma volonté? Je ne pouvais pas avoir pratiqué tant d'ascèse et avoir tant voyagé audelà du poids de ma chair pour en arriver là!

Puis, presque immédiatement, un deuxième coup s'est abattu sur mon échine et un troisième m'a déchiré les reins. Cette fois pourtant, plus aucune plainte n'est sortie de moi. J'avais trouvé la force de respirer en cadence alternée avec ce que je percevais des battements de mon cœur dans mes tempes et j'avais aussitôt plongé au sommet de mon esprit afin d'y rejoindre le Germe de mon Père.

Accepter le rêve de la souffrance pour se délivrer d'elle... J'en connaissais le secret, il fallait juste que je le ravive là, tout de suite... Mais ce "tout de suite" ne signifiait plus grand-chose au moment où tout commençait à se dilater dans le temps et l'espace de mon être.

Un quatrième coup est alors tombé, me cisaillant les jambes et me laissant suspendu à mes anneaux. Dès lors, je n'ai plus compté le nombre des suivants; je m'en suis libéré. De temps à autre, je sentais des morceaux de chair se détacher de mon dos et le goût du sang envahissait ma bouche.

Il n'y avait plus que ma volonté pour me tenir conscient, ma volonté et surtout, surtout, le Regard de l'Éternel Vivant à l'horizon de mon Cœur.

Et puis, comme pour S'exprimer à Sa façon et à Son tour, la Terre-Mère a appelé la grêle sur Jérusalem et elle l'a convoquée jusqu'à ce que celle-ci blanchisse la pierre et la poussière.

Lorsqu'enfin deux soldats sont venus me détacher de la colonne où j'étais suspendu, je tenais à grand peine sur mes jambes. L'un d'eux réajusta succinctement ma robe sur mes épaules et, en voyant le sol à mes pieds, j'ai compris à quel point mes plaies avaient saigné.

¹ Pour rappel, Niten Tor correspond à l'actuel temple de Dendérah, en Égypte, dédié aux naissances sous la protection d'Isis-Hathor. (Voir le tome I du présent ouvrage; chapitre II). La déesse Nout y est également représentée sous la forme d'une femme arc-boutée symbolisant la voûte céleste. En ancienne Égypte, Nout jouait parfois le rôle de la Mère qui parvient à redonner la vie aux morts. Elle a enfin été assimilée à Isis-Hathor à travers la représentation archétypale d'une vache, maîtresse de la Voie Lactée.

² Il est clairement question ici du nettoyage de l'égrégore à bas taux vibratoire généré par la collectivité humaine terrestre depuis les Temps diluviens. Il ne s'agit pas de la résolution des karmas individuels, chacun devant rester responsable et acteur de sa propre croissance. L'argument du fameux "rachat des péchés" avancé par les Eglises constitue un contresens culpabilisant sur le plan individuel et qui évacue la notion d'une "famille humaine terrestre" responsable collectivement de l'état du monde où elle vit. Le problème - colossal - était celui de la purification puis de la dissolution d'une énorme masse énergétique polluée plombant l'humanité et freinant ainsi son avance sur le chemin de l'Évolution.

³ La mise à mort par crucifixion telle que pratiquée classiquement par les Romains consistait à attacher le condamné sur un gibet au moyen de cordes, de le clouer à son bois au niveau des poignets ainsi qu'au centre de chaque pied puis, quelques heures plus tard, de lui briser les jambes sous les genoux. La mort survenait ensuite dans un laps de temps variable, sous

l'effet de la douleur, des spasmes et surtout de l'asphyxie puisque le diaphragme se bloquait rapidement et que, de ce fait, la respiration devenait superficielle jusqu'à se faire impossible.

- ⁴ Historiquement, les Romains ne sont ni les seuls ni les premiers à avoir pratiqué la crucifixion. On retrouve ce supplice chez les Perses, les Phéniciens, les Celtes et même en Inde antique.

Chapitre XXXII

Le Mystère du Golgotha

Soudain, mes genoux ont plié. Ils sont allés rejoindre le sol tandis que ma vue se brouillait. Mon corps a recommencé à trembler de façon incontrôlable et j'ai senti que l'on apposait ra-geusement quelque chose sur ma tête, quelque chose que je n'a-vais pas vu venir mais dont les pointes acérées m'ont provoqué sur le moment une vive douleur.

J'ai perçu les trajets du sang sur mon front, mes paupières et mes joues. Quelqu'un a ri... Je ne comprenais pas... Que venait-on de me faire?

Alors, profitant que j'étais encore agenouillé, deux hommes ont placé un lourd morceau de bois en travers de mon dos tout en m'écartant les bras pour que deux autres puissent les y attacher avec des cordes. C'était le tronc d'arbre encore rugueux sur lequel on allait vraisemblablement bientôt me clouer. Je crois que cette seule position m'a fait pousser un long gémissement. Le bois était si pesant et mon échine tellement à vif...

Des ordres ont été donnés, hurlés, hachés. Je n'ai pas compris ce qu'ils disaient mais j'ai eu l'impression qu'ils étaient discutés, que tout le monde ne s'entendait pas sur ce qu'il fallait faire.

Je me suis ainsi laissé aller quelques instants, les yeux fermés, essayant de mieux contrôler ma respiration. Puis, il y eut des bruits de pas et de chaînes derrière moi, à l'autre bout de la cour; des plaintes aussi. Cela m'a fait penser que je ne serais sans doute pas le seul à être supplicié... Peut-être une façon de dire au peuple de Jérusalem qu'on ne s'intéressait pas plus à moi qu'à quiconque, une façon de "diluer mon cas" au milieu de quelques autres.

Qui étaient-ils, ces "autres"? De simples *lestai*? Des Zélotes? Je ne le savais pas mais c'était de toute façon des hommes et je me souviens avoir demandé à mon Père, à Awoun, de les aider tout autant que moi. Que pouvais-je faire de plus qui ne contrarie pas ce qui devait se graver dans la mémoire de ce jour-là?

C'est en dirigeant mes pensées vers eux dont je ne pouvais pas même distinguer les visages que je me suis aperçu qu'aucune des prières qui m'accompagnaient depuis toujours ne parvenait à la surface de ma conscience.

J'étais si épuisé et la douleur se faisait si vive que les mots s'en désassemblaient. Il n'y avait plus que mon cœur pour prier, que mon cœur à vif qui soit capable d'élans pour tout embrasser. Je l'ai laissé s'ouvrir et

bondir comme il le pouvait vers la souffrance rageuse que je sentais derrière et autour de moi.

Enfin, un soldat a lancé sèchement un ordre et des poignes rudes m'ont forcé à me relever en m'attrapant sous les aisselles et par le bois auquel j'étais attaché.

Selon la coutume, j'allais devoir marcher ainsi écartelé et chargé jusqu'au lieu de mon exécution, non sans avoir fait quelques détours à travers les ruelles afin que chacun puisse constater ce qu'il en coûtait de désobéir à Rome. Le Sanhédrin, lui, n'aurait rien à voir dans tout cela puisque la crucifixion n'était pas dans ses méthodes¹.

J'ai donc commencé à faire quelques pas au rythme où j'en étais capable, chacun d'eux exigeant un terrible effort.

J'ai souvenir qu'aussitôt après avoir quitté la cour ouverte où je venais de subir le *flagrum*, j'ai voulu me redresser le plus possible. Le Souffle le réclamait en moi et, malgré ma faiblesse, je percevais toujours Celui-ci avec une telle intensité, qu'il n'était pas question que le Temple que j'avais accepté d'être ne soit pas digne de Lui. Non, il n'en était pas question!

Ce n'est qu'à partir de ces instants-là que je me suis vu précédé par un groupe de légionnaires dont la fonction était d'écarter la foule. Parmi eux, il y avait un colosse puis, tout en avant de la troupe, perché sur un cheval blanc, un homme grisonnant drapé de pourpre qui tenait une bannière. C'était ainsi... Un cortège destiné à marquer les dernières journées de la Pâque, alliant besoin de sacrifice et volonté de domination. Quelque chose de subtil dans l'esprit fondamental et plus ou moins conscient des deux cultures allait donc être respecté...

Dès que je fus forcé de m'engager dans la première ruelle, j'ai cru apercevoir dans la foule les visages de l'un des Frères d'Héliopolis et celui de Simon, figé par l'angoisse. Il y a alors eu une bousculade au sein de laquelle il m'a semblé que les deux hommes cherchaient à se frayer un passage afin de me devancer ou de je ne savais quoi d'autre. Cela m'a ému de les voir ainsi mais en même temps quelque chose de moi essayait de se mettre en retrait de toute la mise en scène de ce qui se passait là.

Je ne savais pas comment mon corps tenait debout... peut-être ma stature... peut-être ma volonté... peut-être tout simplement cet Amour véhiculé par Awoun et qui était si chevillé à mon âme qu'il ne voulait rien entendre des quelques insultes proférées ici et là. Je dois cependant dire qu'elles n'étaient pas toujours dirigées contre moi, ces insultes; les Romains

y trouvaient également leur lot. J'ai vu l'un d'eux y répondre en crachant et en frappant du plat de l'épée.

Tout d'un coup, mes tempes m'ont fait mal, ma vision s'est à nouveau brouillée et je suis tombé, face contre terre, écrasé par le bois que j'avais en travers des épaules. J'étais incapable de me relever et je ne voyais plus rien. Je crois que ce sont des soldats qui m'ont empoigné et redressé. Ils m'ont d'abord mis à genoux... Je ne sais pas si j'ai souffert à ce moment-là; mon dos me paraissait presque engourdi et j'essayais de retrouver mon souffle.

Lorsque ma vue a commencé à revenir, j'ai remarqué sur les dalles du sol, en avant de moi, des morceaux de branches d'aca cia tressées. C'était elles que l'on avait dû placer sur ma tête peu avant... Quelqu'un les a bientôt reprises et les a plaquées sèchement au sommet de mon crâne. J'ai à peine eu le temps de m'apercevoir que leur assemblage formait une vague couronne. À travers ma chevelure, ses longues épines m'ont encore blessé, bien sûr, mais c'était dérisoire. Ma couronne de Mashiah! Son ironique présence m'indifférait tant!

Enfin les soldats m'ont relevé complètement et le cortège s'est remis en marche, accompagné par le hennissement du cheval de l'homme à la bannière.

À un moment, tandis que nous approchions d'un puits près duquel j'avais souvent enseigné, j'ai entendu des cris et le claquement d'un fouet derrière moi. Était-ce à cause de la foule ou de l'un des autres suppliciés qui ne parvenait plus à marcher? J'ai voulu m'arrêter mais un soldat m'en a empêché.

– «Avance! Plus vite!»

J'ai avancé mais, plus vite, cela je ne le pouvais pas. Au contraire. et j'ai même senti que mon dos se voûtait malgré toute la volonté que je déployais.

Puis, il y a eu des escaliers à gravir. Je l'ai presque fait à genoux, lentement, afin de retrouver le souffle qui me manquait toujours. Cette marche n'en finissait pas.

Parfois, dans la foule, je captais des visages, des regards terrorisés. ceux de Pierre, de Barthélémy, de Jean – qui s'était fait couper les cheveux – et de nombreux autres, muets d'incompréhension, qui s'abritaient sous leurs voiles afin de ne pas être éventuellement reconnus. C'était préférable ainsi et je savais que cela répondait à la demande de Ceux d'Héliopolis.

Un très bref instant, j'ai aussi reconnu ceux de Myriam et de ma mère, totalement livides, indescriptibles de souffrance. Je les avais anticipés. Ils

étaient les plus difficiles à supporter bien que, dès le départ, je me fusse promis de ne pas me laisser submerger par eux.

J'étais mu par l'espoir de leur faire comprendre que le Souffle d'Éternité était toujours là en moi et que tout s'écrivait comme cela devait s'écrire. Enfin, j'ai rassemblé toutes mes forces pour tenter de leur adresser un léger sourire.

Meryem a peut-être saisi celui-ci au creux de cette sorte de gémellité qui avait toujours rapproché nos âmes... Peut-être... mais pas Myriam; cela lui faisait trop mal. Et puis, immédiatement après, c'est Yacouba que j'ai découverte terrifiée et figée dans le renfoncement d'une porte. Quelques pas encore et j'ai trébuché; moins rudement cependant que la première fois, évitant ainsi de claquer mon front sur la pierre. J'ai alors relevé la tête comme je le pouvais après n'avoir pu retenir une plainte.

Shlomit était là, à quelques pas seulement, le visage aussi torturé que celui de Myriam. Je ne sais quelle volonté elle a trouvée en l'espace d'un battement de cils mais je l'ai soudainement vue s'emparer du voile blanc d'une vieille femme et venir, dans le même mouvement, me l'apposer sur le visage comme pour en éponger le sang et la sueur. Son geste a été si vif que les soldats ont été pris de vitesse. Ils n'ont pas même eu le temps de la repousser avec leurs boucliers. Ils n'ont rien fait.

– «Allez, avance!»

Ma réponse a été de lever les yeux vers le soldat qui me hurlait son ordre. À lui aussi, j'ai cherché à sourire. Non pas pour le défier ni le narguer – j'en étais incapable – mais juste spontanément, parce que je ne pouvais voir en lui qu'un enfant errant dans le temps, un enfant à des vies et des vies de comprendre ce à quoi il participait. C'était cela.

Dépourvue de la moindre intention de provoquer, ma nature m'avait toujours poussé à une semblable attitude envers ceux qui me faisaient mal ou m'insultaient. J'espérais avant toute chose imprimer mon regard au fond du leur afin qu'un jour, dans l'éternité, son éclat et sa tendresse remontent en eux et les invitent au meilleur, au plus doux. Ils ne sauraient pas d'où ce regard viendrait mais ils y puiseraient la Vie dans son immensité, sans préceptes ni signatures.

À demi caché derrière son bouclier, le Romain a vite détourné la tête mais moi je savais que j'avais atteint ma cible. Alors, je suis revenu dans le présent de ma chair et j'ai recommencé à marcher. Il me semblait que les murailles

de Jérusalem et la porte par laquelle on allait me faire passer étaient encore tellement loin. Cela n'aurait donc pas de fin?

Imprévisible, le soleil avait repris sa place dans le ciel, en apparence indifférent à tout, presque cruel. Je me souviens avoir appelé Awoun à ce moment-là, un peu comme un petit garçon chercherait la main de son père. Mon corps me faisait tellement souffrir!

J'ai voulu faire une pause pour apaiser les battements de mon cœur mais on m'a poussé, à moins que mes pieds ne se soient pris dans ma robe déchirée. Alors, une fois de plus, je suis tombé. J'ai certainement perdu connaissance durant quelques secondes...

Ce sont des cris, des ordres, des voix, des pleurs aussi et même l'aboïement d'un chien qui m'ont fait revenir à moi. Un homme à la peau sombre était en train de m'aider à me relever. Il se disputait avec les soldats. J'ai cru comprendre qu'il voulait détacher le bois de mes épaules afin de le porter lui-même mais le colosse qui marchait en début de cortège l'en a empêché.

Péniblement, j'ai essayé de tourner la tête afin de regarder autour de moi. Dans la ruelle, amassés devant les échoppes fermées, il n'y avait plus que des groupes de femmes éplorées et des mendiants. Et puis, tout à coup, dans l'ombre, sont apparus les visages ravagés de Yussaf, de Jacob, de Simon et de Lévi. Celui-ci a tenté de me dire quelque chose. En vain.

Enfin, je suis parvenu au pied des remparts, au niveau de cette porte de la ville par laquelle chacun savait que l'on accédait au "champs des suppliciés". On s'y rendait par un sentier caillouteux, un peu en contrebas d'un tertre où ne poussaient que des épineux, des arbres chétifs et des aubépines parmi une herbe rare. En général, personne n'aimait traîner par là car, périodiquement, les corps de quelques misérables dont personne ne voulait attiraient des nuées d'oiseaux en dépit des allers et venues de la garde romaine.

À plusieurs reprises, j'ai pensé que je ne parviendrais pas au bout de ce sentier. Mon dos n'était plus guère qu'une plaie exacerbée et, entre deux élancements de douleur, je devinais le sang qui coulait le long de mes jambes.

Il fallait que je prie, il le fallait. mais plus rien de construit ne pouvait désormais sortir de moi. J'aurais aussi voulu invoquer Élohim derrière mes paupières à demi closes. Où était-Il? Sa Nuée allait-elle abréger tout cela? J'avoue qu'un instant, un très court instant sur ce sentier impossible à décrire, il m'a semblé ne plus rien comprendre à ce qui se jouait là. Le Feu, l'Air,

l'Eau et la Terre étaient en macération, en ébullition dans ma chair alors que le Divin s'arc-boutait dans ma conscience.

Et puis voilà... je suis – nous sommes – enfin arrivés sur les lieux ultimes. Quelques poteaux y étaient encore plantés dans le sol, vestiges des dernières atrocités qui y avaient été vécues. Les soldats étaient nombreux en regard des hommes et des femmes du peuple de Jérusalem qui se trouvaient déjà là, âmes aimantes, compatissantes, porteuses d'un message ou seulement curieuses, malsaines ou même perverses. Je n'étais pas dupe de la présence de ces dernières.

Les Romains avaient fait reculer chacun à bonne distance du terre-plein où vraisemblablement on allait me clouer au gibet. Ma mère et Myriam auraient-elles eu la force et la possibilité de se faufiler là, quelque part dans la foule? Je ne savais pas si je devais le souhaiter.

Dans un premier temps, tandis que les soldats attendaient le reste du cortège et les autres condamnés, je n'ai distingué que la silhouette de mon oncle Yussaf qui distribuait apparemment quelques pièces à des gardes afin de pouvoir se rapprocher le plus possible de moi. Je l'ai observé et lorsque j'ai pu capter son visage, celui-ci m'a paru fait d'un rare mélange de folie et de sagesse, à mi-chemin entre la détresse et la mesure. Peut-être disaient-ils la maîtrise. J'aurais tant aimé pouvoir lui adresser ne fût-ce qu'un mot, un seul!

Enfin, j'ai vu deux hommes à demi nus et couverts de sang apparaître au bout du sentier entre quelques gardes munis de lances.

Désormais, tout allait s'accélérer. Et le soleil était toujours là, lavé par les bourrasques d'un vent dont je n'aurais su dire s'il était chaud ou froid.

C'est alors que j'ai vu arriver vers moi, escorté par quelques soldats, un petit homme à la mine triste et qui claudiquait. En vérité, il avait l'air étonnamment misérable dans son pagne terreux et sous sa chevelure hirsute. Il avait des outils à la main. C'était donc lui qui serait chargé du "travail"?

«Père, n'ai-je pu me retenir de murmurer en l'observant, *Père, pourquoi lui? C'est trop lourd pour cet homme...*»

Je me souviens que c'est en chuchotant ces mots que *quelque chose* s'est noué dans mon corps. Oui, *quelque chose* qui ressemblait sans doute à la peur animale ressentie par mon bourreau est monté en moi pour se loger au creux de mon estomac.

Jamais je n'avais éprouvé cela, ni même imaginé que je puisse être un jour submergé par une sorte de terreur viscérale, celle de la chair qui s'apprête à

se réfugier derrière ses ultimes remparts sans rien entrevoir d'autre qu'une abominable souffrance.

Mon corps s'est alors mis de nouveau à trembler, comme sous les coups du *flagrum*. C'était irrépressible.

«*Oh non!* me suis-je dit. *Non, non! Je ne suis pas cette chair! Je ne suis pas cette bête qui a peur!*»

Il fallait absolument que je me ressaisisse et que le Souffle du Tout explose en moi plus qu'Il ne l'avait jamais fait! Il fallait que Son Amour, que Notre Amour embrasse et embrase tout! Avais-je oublié que nous ne faisons qu'Un? Qu'Il disait "*Je*" à travers moi avec la même transparence que je disais "*Je*" en parlant de Lui?

Cette seule interrogation qui résonnait dans mon cœur à la manière d'une totale affirmation a suffi à me recentrer. Non... je n'étais aucunement cette peau animale qui m'avait été prêtée! J'étais le Soleil.

Sans que je les aie vus venir, deux soldats ont alors dénoué les liens par lesquels la poutre de bois avait été fixée en travers de mon dos. Une soudaine et illusoire sensation de respiration.

– «Retourne-toi!»

J'ai obéi. Droit devant moi se tenait un décurion². A l'aide de la large dague qui signait son rang, celui-ci a immédiatement élargi l'encolure de ma robe puis, en quelques gestes énergiques, il m'a entièrement dépouillé de mes vêtements. Je n'en ai pas été surpris; il était d'usage que l'on veuille humilier ainsi publiquement ceux que l'on s'apprêtait à mettre à mort. Avec moi, c'était manqué... Si j'avais toujours été discret avec mon corps, la nudité ne m'avait jamais fait peur. J'avais seulement froid; le soleil était devenu d'un blanc presque laiteux et un petit vent tourbillonnait.

Derrière moi, j'ai entendu des coups au ras du sol. Au moyen d'une encoche, on venait de fixer le bois que j'avais porté au sommet d'un tronc d'arbre mal équarri. Le petit homme qui allait m'y clouer était accroupi juste à côté, faisant tout ce qu'il pouvait pour éviter mon regard. Je me souviens avoir fait deux pas dans sa direction et m'être accroupi tant bien que mal, moi aussi. Ce n'était pas nécessaire que le décurion me rudoie afin de m'envoyer au sol.

Très lentement alors, avec mille souffrances, j'ai tenté de me glisser sur le côté jusqu'au bois qui m'était destiné. La douleur a été terrible lorsque j'y ai apposé mon dos. Ma chair à vif était labourée par la rugosité de ce qui restait de son écorce. Puis est venu le moment où deux soldats m'ont écarté les bras

afin que mes poignets rejoignent le plus possible la poutre transversale sur laquelle ma tête reposait à peine.

C'est là que la foule s'est tue. C'est là aussi que je n'ai pu me retenir de chercher à rencontrer, droit dans les yeux, l'homme qui allait enfoncer les clous dans ma chair. Il le fallait. Le Souffle de mon âme voulait absolument pouvoir le reconnaître au-delà du Temps pour le guérir de la blessure qu'il allait recevoir, lui, plus redoutable que la mienne.

Durant de longues minutes il m'a fui, préférant laisser deux autres hommes m'attacher solidement les bras au bois à l'aide de grosses cordes après avoir fait passer celles-ci sous mes aisselles. Le but était que mon buste demeure plaqué au poteau et que mon corps ne s'affaisse pas.

Enfin, dans une encoche prévue à cet effet, on positionna un morceau de bois entre mes deux jambes pour que je puisse m'y asseoir une fois que le gibet serait redressé. Tout était étudié. Ce n'était jamais que la répétition de gestes cent fois accomplis sans l'ombre d'une émotion.

Mais à force de chercher le regard de celui qui allait devenir mon bourreau, j'ai fini par le saisir et ne plus le lâcher dans sa détresse.

Son nom a émergé tout seul du fond de ma conscience.

– «Ainsi, c'est toi, Nathanaël...»³

L'homme a sursauté, effrayé de m'avoir vu pénétrer de la sorte en lui. Pour le rassurer, j'ai essayé de lui sourire. Il n'était qu'un acteur dépassé par son rôle.

Sans attendre, j'ai fermé les yeux, j'ai appelé mon Père de toute mon âme et ma respiration s'est faite plus rapide. Je n'étais déjà plus qu'une plaie alors il fallait que tout aille vite. Il fallait que le Temps cesse de me donner l'impression de s'étirer à n'en plus finir.

C'est ce qui est arrivé. Après qu'un Romain eût crié quelque chose dans sa langue, celui que je venais d'appeler Nathanaël a bredouillé trois ou quatre mots que je n'ai pas saisis puis j'ai aussitôt senti la pointe du clou qu'il appliquait avec hésitation sur mon poignet.

Un bruit sourd. et la douleur explosa en moi avec une violence inouïe. Un terrible cri est sorti de ma poitrine, impossible à contenir. Puis, dans le même éclair, un deuxième et un troisième coup se sont abattus sur le clou qui transperçait maintenant mon poignet et le rivait au bois. J'ai souvenir que mon bras s'est aussitôt contracté et que j'ai gémi.

Et là, tout m'a semblé à nouveau se dérouler au ralenti. Le vent a soufflé, un soldat a lâché quelques jurons, j'ai ouvert les yeux et j'ai aperçu dans un

brouillard Nathanaël en train de vomir. Quelqu'un lui a donné un coup de pied, l'a insulté et je l'ai deviné qui s'éloignait en rampant.

Une fois de plus, j'ai fermé les yeux jusqu'à ce que des hurlements de femmes montent de la foule. Étaient-ils ceux de Myriam? De ma mère? Je me suis mis à espérer qu'elles n'assistaient pas à cela, que Yussaf ou Nicodème les auraient poussées plus loin. Pouvais-je appeler Élohim du plus profond de mon être afin qu'il en fût ainsi? Peut-être une Nuée les avait-elle emportées dans sa vague de compassion? La compassion... À ce moment-là, au creux de la douleur, j'ai presque douté de la Sienna. Non pour moi mais pour elles et pour tous ceux qui m'avaient suivi là et à qui je demandais tant.

Et, brusquement, ce fut au tour de mon second poignet. En un seul coup précis et sec il a été transpercé par le métal. Je n'ai pas crié mais j'ai senti mon corps bondir, comme saisi par un éclair intérieur qui se prolongeait jusqu'à ce que le bois fût à son tour pénétré.

Avec rapidité, on s'en est ensuite pris à mes jambes. On les a pliées en m'obligeant à une torsion du bassin jusqu'à ce que la plante de mes pieds s'appuie sur le tronc de l'arbre et que l'on puisse ainsi les y fixer à leur tour. L'homme qui en fut chargé en avait l'habitude. Cela ne lui prit qu'un ou deux coups de masse, sans la plus petite hésitation. Là non plus, je n'ai pas crié. La douleur à la limite du soutenable était bien présente, elle transpirait de toute ma chair mais je me centrais tant et tant sur le Souffle de Vie en moi que je parvenais à tout verrouiller de ma nature animale.

Enfin, alors que mon souffle manquait d'échapper à mon contrôle, j'ai senti que les soldats tentaient de redresser mon gibet afin de le faire tomber dans le trou qui lui était destiné et de l'y fixer à la verticale. Je me souviens avoir été pris d'un immense vertige dans ce cruel mouvement et dans le choc qui l'a suivi. Ensuite, j'ai eu l'impression que ma carcasse tout entière se mettait à craquer ou à céder de toutes parts. Seuls les cordages me retenaient désormais. Il fallait que je maintienne les yeux ouverts pour ne pas sombrer.

Une clameur est montée de la foule puis à nouveau ce fut le silence, un silence que seuls venaient déchirer des rafales de vent et les hurlements de ces deux hommes qui, quelque part non loin de là, subissaient le même sort que moi. Si seulement j'avais eu assez de force pour m'adresser à eux!

Quoi qu'il en fût, dans ces instants si décisifs et à peine supportables, je les ai maintenus ouverts, mes yeux. Je les ai ouverts autant que possible afin, une fois encore, de faire ce que j'aimais peut-être le plus. rencontrer des regards.

Soutenu par cette volonté, j'ai alors trouvé ceux de ma mère et de la tendre et fouguese Myriam puis, juste derrière, ceux de Martâ, de Jean, de Thomas, de Jacob, de Philippe, de Yussaf et de Nicodème... Enfin, près d'un amoncellement de pierres et de bois, j'ai aussi découvert ceux de Simon et de son épouse, de Shlomit, de Yacouba et de Taddée. Ils n'étaient qu'amour, je le voyais bien, mais c'était un amour grignoté par l'effroi, presque terrassé. Comment aurait-il pu en être autrement?

Les muscles de mon visage ne me répondaient plus que très partiellement alors j'ai essayé de leur sourire avec mes yeux.

Puis est venu un moment, en laissant flotter mon regard audessus de tous, où ma conscience s'est expansée d'elle-même ainsi que cela lui était si souvent arrivé. De telles expansions étaient toujours redoutables de lucidité; elles me faisaient pénétrer au cœur des pensées et des mots. J'ai ainsi capté celles et ceux d'un homme, dans un coin.

«Alors, Rabbi... toi qui as toujours semblé maîtriser tant de choses, je savais bien qu'un jour on pourrait te coincer, qu'on ne te raterait pas!»

J'en ai saisi d'autres aussi, au gré des brumes qui s'en dégageaient ça et là et qui pouvaient se résumer en deux ou trois élans d'ironie.

«Tiens, c'est étrange, il est mal, il a mal, il va mal... Qu'il se sorte donc de là puisqu'il a des ailes, paraît-il!»

En les recevant, j'ai finalement baissé les paupières pour mieux lire en moi. Des paroles du Vénérable de mon enfance au Krmel me revenaient en mémoire avec la même précision que si elles avaient été prononcées la veille.

«Quand on vole "trop haut", Jeshua, on attire la jalousie et, pour tout dire, la fiente. Parfois même chez certains que l'on croit proches. Les blessures de l'aigle réjouissent le moineau, vois-tu. C'est ainsi... Mais cela pousse l'aigle à voler plus haut encore!»

Je me suis dit que c'était beau ce qu'il m'avait offert ce jourlà, beau et véridique, en dehors du fait que je ne me voyais pas sali par qui que ce fût, pas même par Judas qui, à sa façon, était crucifié en même temps que moi. Il n'y avait jamais là que des hommes porteurs de secrètes blessures et d'autres qui ne comprenaient pas.

Soudain, j'ai senti que quelqu'un approchait... J'ai relevé les paupières... C'était un simple soldat.

Au bout d'une perche, il me tendait une sorte de boule de tissu humide. Je savais ce que c'était; on me proposait selon l'usage d'absorber un peu de vin mêlé à de la myrrhe, ce mélange réputé engourdir les douleurs. J'ignore

pourquoi exactement mais je n'en ai pas voulu. Peut-être pour être certain de tout vivre, de tout comprendre sans altération. Absolument pas pour m'enfoncer plus encore dans la douleur comme l'ont prétendu certains car celle-ci n'est nullement rédemptrice. Ce n'est certes pas dans sa traversée que l'Esprit de Vie a opéré Son Œuvre à travers moi!

Puis, à nouveau, mes yeux se sont déposés sur la foule. Celle-ci cherchait par endroit à se rapprocher de l'espace où on m'avait suspendu. Toujours silencieuse, elle créa même un léger mouvement qui força les soldats à la repousser à l'aide de leurs boucliers.

C'est là, au cœur de ce déplacement, que j'ai découvert les visages de deux des Frères d'Héliopolis avec, juste devant eux, un troisième visage, un visage qui m'a saisi par le teint de sa peau, par sa familiarité, sa bonté aussi. Il était si vieux qu'il a fallu que je recule dans ma mémoire pour en retrouver l'origine gravée en moi. C'était celui de Maître Lamaas... mon ancien instructeur de Ie Nagar!

Ainsi, il avait été informé de mon destin depuis longtemps et avait accompli tout ce chemin pour cette heure si fatidique! À sa vue, mon cœur s'est empli d'une telle joie que je crois avoir trouvé la force de desserrer les mâchoires pour lui sourire. De la tête, les yeux pétris de sagesse, il m'a fait un signe.

L'instant d'après, dans un autre mouvement imprévisible de la foule, j'ai cherché en vain à retrouver son visage.

«Voilà, me suis-je dit, c'est le signe, le sceau final d'une boucle qui se ferme afin qu'une autre s'ouvre...»

J'allais donc partir tandis que la sève montait et il y avait en cela une évidente exactitude cosmique. Ma vie se conformait à l'expression du Don universel. Mais, une dernière fois, il fallait que j'appelle encore le chant de la *shruti* en moi, il fallait que je l'accorde à ce qui me restait de souffle tant la douleur se faisait maintenant de plus en plus intense.

D'eux-mêmes, mes yeux se sont clos une fois de plus et j'ai désespérément cherché à respirer en profondeur. J'en avais tant besoin! Cela me fut cependant impossible. Mon diaphragme se crispait, se bloquait et, à un rythme croissant, des spasmes commençaient à parcourir l'ensemble de mon corps.

«Awoun! Awoun! ai-je alors crié dans mon âme. Toi mêlé à moi, moi mêlé à Toi... Jusqu'où allons-nous, dis-le moi!»

J'ai toussé un peu... Je suffoquais tandis que des crampes s'appropriaient mes bras et mes jambes. J'ignore réellement combien de temps je suis resté ainsi, centré sur les battements de mon cœur et le peu d'air que je parvenais encore à absorber par la bouche. Le menton appuyé sur le haut de ma poitrine, je ne percevais même plus la fraîcheur du vent ni les va-et-vient d'un soleil qui ne devait plus rien réchauffer.

Et ce temps qui s'étirait à n'en plus finir. Depuis quand étais-je maintenant suspendu là? J'avais autrefois entendu dire qu'un tel supplice se prolongeait parfois jusqu'à remplir deux pleines journées. Je ne voulais pas de cela!

À un moment, j'ai toutefois senti quelque chose que l'on posait sur mes lèvres et qui dégageait une odeur. En entrouvrant les paupières, j'ai reconnu le même soldat avec sa perche qui me proposait sa boisson. Cette fois, je l'ai acceptée avec toute son amertume en saisissant un peu de tissu entre mes lèvres car la douleur n'était plus tenable. Peut-être la myrrhe m'aiderait-elle à me réfugier dans mon âme?

J'ai alors définitivement perdu toute notion des heures qui défilaient. Le sablier se vidait.

J'avais tout dépassé. Je ne voyais plus qu'une éblouissante lumière immaculée entre mes yeux qui s'abandonnaient. En Elle, aucune colère, aucune rébellion. Seulement la Paix. C'était mon corps seul qui hurlait, l'animal, la machine de chair, la moelle à vif. Déjà une partie de moi, mon Essentiel, commençait à voyager et était prêt à se détacher.

Et, au sein de mon propre silence, je m'entends encore murmurer:

«Est-ce tout, Awoun? Est-ce terminé? Et Toi Élohim, où es-Tu?»

Mais sur mes hauteurs indicibles, je savais bien que ce n'était pas tout, que rien n'était terminé et qu'il m'appartenait toujours d'entretenir la Flamme.

Très loin de mes oreilles de chair, j'ai encore cru entendre les cris ou les supplices des autres condamnés. J'ai prié pour qu'ils passent la Porte là, tout de suite, sans qu'on ait le sauvage besoin de leur briser les jambes.

Et puis brusquement plus rien... Plus rien parce qu'il n'y avait plus rien à entendre, à respirer, à sentir, à dire avec des mots ni à voir à travers des formes. Une plénitude absolue, une cessation sidérante de toute souffrance, un doux tremblement de tout mon être dont l'indicible paroxysme est venu se loger, se lover dans le naos de ma poitrine. Toute la Vie du Vivant se concentrait là, aimante, chantante bien qu'également hurlante.

Ce qui m'emplissait tant et tant s'expulsait de ma chair et de ma lumière. Ainsi, Ce qui m'avait sublimé s'envolait désespérément. Le Soleil me

quittait.

Le temps d'un éclair, je suis tombé dans un effroyable abyme. Je n'étais plus qu'un homme usé que son Père laissait seul avec lui-même, un homme dont la carcasse animale n'avait plus qu'un seul recours, celui d'un Appel à lancer à ses frères de l'Invisible, Ceux de l'Étoile.

Alors, une Parole, tel un Cri de Libération a jailli d'un coup de mes entrailles.

«Élohim, Élohim, lama sabachthaneï?»

Mon âme pleurait.: *«Élohim, mon Guide, mes frères, mes amis... Pourquoi m'abandonnez-vous ainsi?»*⁴

J'ai ensuite poussé un autre cri en moi, un cri que nul n'a entendu et que j'avais appris au sein de la *shruti* durant mes années d'ascèse au Pays des Neiges. C'était celui auquel la conscience du pèlerin qui est allé loin sur le Chemin peut faire appel pour se dégager de son vêtement de chair en état d'extrême survie.

Une autre explosion... et tout s'est ouvert devant mes yeux de lumière. J'ai tout vu, tout observé dans la plus sereine des clartés, si loin des pleurs, des cris et des coups, tellement loin aussi du froid, du vent et des rayons d'un soleil qui n'en était désormais plus un.

Je planais tel un oiseau au-dessus de ce tertre rocheux et épineux qui avait pour nom Golgotha et je pénétrais tout d'un insondable Amour. Voilà. Tout était désormais libéré de sa charge, mis à plat parce que ce Tout s'appelait l'Infini de ce qui pouvait être vécu et abandonné, vécu et généré. C'était terminé et tout commençait pourtant.

Alors, j'ai laissé le corps de ma conscience aller et venir, embrasser ces deux hommes suspendus comme des misérables non loin de ma potence, embrasser le visage de Myriam, de celui de ma mère et en caresser tant d'autres qui n'étaient plus que des ruisseaux. J'ai même chuchoté à l'oreille du vieux Lamaas qui s'était caché sous un manteau, en arrière de tous. Puis j'ai cherché mon oncle; l'œil hagard, celui-ci parlait à un Romain et gesticulait. Il n'a pu sentir la main que je posais sur son épaule.

Un temps indéfini et indéfinissable s'est écoulé où rien ne se passa. Seuls quelques oiseaux ont poussé leurs cris, haut dans le ciel. Puis, soudain, après avoir lancé un regard au dignitaire qui avait ouvert le cortège sur son cheval à travers les ruelles de Jérusalem, j'ai vu un décurion s'emparer d'une longue lance et marcher vers moi d'un pas traînant. Il n'est cependant pas allé très loin. Un autre soldat dont je n'avais pas remarqué la présence, apparemment

un centurion, a surgi immédiatement sur son chemin pour lui arracher avec autorité la lance des mains. Je l'ai reconnu sur l'instant. C'était Caius Vorenius.

«Oh!» me suis dit au-dedans de mon âme qui flottait toujours dans sa sphère de lumière. «Oh! oui...» Oui, je savais ce que le centurion allait faire et pourquoi c'était lui qui voulait le faire...

Lorsque Caius Vorenius est arrivé au pied de mon poteau, l'arme au poing, j'ai pu lire dans son âme. C'était celle d'un homme ravagé, d'un homme qui pourtant demeurait dans l'espérance. C'était aussi celle d'un homme qui jamais n'aurait pu se douter de l'importance du geste qu'il s'apprêtait à accomplir, lui et pas un autre.

Sans la moindre émotion, de l'espace où je me tenais je l'ai observé qui approchait lentement le bas de mon thorax avec le fer de sa lance. Je l'ai vu hésiter, trembler puis, d'un petit coup sec et précis, enfoncer le métal au niveau de mon diaphragme droit⁵. Le choc ne fut pas rude mais, même si je n'étais plus dans mon corps, j'en ai senti l'onde sourde à tel point que j'ai cru que celle-ci allait me rappeler vers la densité. Cela ne s'est pas produit. mais le lien subtil qui me liait toujours à ma chair m'a aussitôt fait comprendre que celle-ci respirait mieux car un liquide presque aussi clair que l'eau s'écoulait de sa nouvelle plaie⁶.

Il y avait cependant tant de quiétude en moi que je n'ai pas même prêté attention aux éléments de la nature qui commençaient à se déchaîner sur Jérusalem et peut-être sur la Judée entière. Le ciel s'était en effet terriblement assombri et des éclairs y imprimaient leurs zébrures tandis qu'une pluie drue se déversait sur tout. Pour mon âme encore si proche de ce qui avait été son vêtement de douleur, rien de cela n'existait vraiment.

«Oh... me suis-je dit, *Plein nourri de Vide, Vide regorgeant de Plein... Tout est égal, juste et absolu. Ni vie, ni mort, simplement le Zénith...*»

Ma mère, Myriam et quelques autres venaient maintenant d'être autorisés à se rapprocher de là où mon corps était suspendu. À force de larmes, leurs visages s'étaient boursoufflés.

En me laissant glisser jusqu'à eux, j'ai alors perçu un étrange espace en moi. Je me souviens... J'ai visité un état que je n'avais pas connu depuis longtemps.

Une bulle de nostalgie me confirmait que je n'étais plus "que" Jeshua, elle me chuchotait que le Souffle du Vivant venait définitivement de s'extraire de ma forme afin que ma vie d'homme me soit pleinement rendue.

Vertige. Devais-je tout laisser aller? Abandonner ce corps pratiquement détruit qui se trouvait sous moi ou au contraire m'y accrocher, tout faire pour m'y introduire à nouveau? Cela aurait-il un sens?

Il y eut un bruit de galop et, tandis que je scrutais le fond de mon être, que je tentais de rejoindre le fil de ma destinée, j'ai aperçu un soldat hors d'haleine tendant un message écrit au Romain qui, du haut de son cheval, avait présidé à tout. J'ai aussi vu mon oncle Yussaf se précipiter à ses côtés cependant que celui-ci, sous la pluie battante, commençait à en faire la lecture à voix haute, à l'abri de sa cape. La missive annonçait que Tibère ordonnait un complément d'enquête et que ma mise à mort était ajournée.

J'ai entendu Myriam hurler. Ce fut un cri bref et déchirant, immédiatement suivi par la déclaration du décurion qui m'avait dépouillé de ma robe.

– «Je crains qu'il ne soit trop tard...»

L'homme avait lâché ces mots froidement tout en levant son regard d'un air fatigué en direction de mon corps suspendu et immobile.

Silence. Plus le moindre son, plus rien! Une torpeur, une totale paralysie.

Enfin, elle-même muette aurait-on dit, la pluie s'est encore intensifiée comme si l'Intelligence qui l'habitait avait décidé de tout laver ou de tout noyer.

Alors, pour en finir avant de s'éloigner, le dignitaire à cheval a repris sa bannière puis s'est décidé à laisser tomber quelques mots dévitalisés à l'intention de Yussaf et de ceux qui l'avaient rejoint.

– «C'est bon... vous pouvez reprendre son corps...»

À partir de là, tout s'est une nouvelle fois précipité comme pour répondre à la dernière phase d'une mise en scène soigneusement orchestrée.

Tandis qu'une lumière croissante m'envahissait, j'ai deviné les voix de mon oncle et de Nicodème qui lançaient des ordres en tous sens. Puis, dans une ultime tentative de ma volonté pour demeurer présent, j'ai distingué une dizaine d'hommes haletants et pataugeant dans la boue qui s'appliquaient à déposer au sol, à l'horizontale, l'assemblage de bois ensanglanté sur lequel j'étais toujours solidement fixé. Dans les collines, pendant ce temps, le tonnerre avait repris et le jour déclinait.

J'ai en mémoire être partiellement rentré dans mon corps. Entre deux états de conscience, il m'a alors semblé reconnaître les silhouettes de Nicodème, de Taddée, de Thomas, de Simon et de Jean, bien sûr, parmi quelques autres

tout aussi pétries d'angoisse. Enfin, j'ai entendu une voix s'échapper d'une poitrine, une voix semblable à un murmure qui disait:

– «Le Maître. Regardez. Il y a encore du sang qui coule de ses plaies. Il vit.»

En captant cela, j'ai projeté mon cœur vers Awoun et tout s'est arrêté. Je n'ai pas souvenir avoir senti que l'on m'ôtait les clous des poignets et des pieds ni que l'on dénouait ce qui m'enserrait le torse et les bras.

Une sorte de coma m'avalait... Il faisait nuit.

¹ Selon la loi juive alors en vigueur, la mise à mort d'un condamné se faisait par lapidation.

² Le décurion était un officier subalterne de l'armée impériale romaine.

³ Voir "Ce clou que j'ai enfoncé", du même auteur, Éd. Le Passe-Monde.

⁴ Cette phrase, généralement orthographiée "Eloï, lama sabachthani?" et qui est traduite par "Mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné?" fait souvent l'objet de débats théologiques. On comprend ici qu'elle s'adressait aux Élohim et non pas à "Dieu".

⁵ La Tradition a donné le nom de "Longinus" à Caius Vorenius dont l'Histoire officielle a, quant à elle, oublié la véritable identité. Le terme "longinum" désignait en latin une longue lance.

⁶ Dans certains cas, il était d'usage de percer le flanc des crucifiés sous la dernière côte flottante afin de permettre au liquide pleural engendré par les blessures de s'écouler et de faciliter ainsi une respiration qui était sur le point de cesser. On peut parler d'une sorte de pneumothorax. Ce geste compassionnel pouvait être néanmoins vu comme une façon de prolonger le supplice. En aucun cas, il n'était question de percer le cœur. Dans la Tradition occidentale, le "sang gauche" est associé à la mort, alors que le "sang droit", tel que symboliquement versé ici, est réputé porteur de vie.

Chapitre XXXIII

Régénération

Je suis entré dans le Divin... au sein même de ce Liquide amniotique dans Lequel nous baignons tous avant, pendant et après nos vies.

J'y ai plongé comme dans le lac de cette éternelle Galilée que j'aimais tant et comme dans cet autre dont l'empreinte au cœur de Shimbolom persistait mystérieusement en ma mémoire¹.

Au creux de son ineffable Paix je n'ai pas vu le chemin que l'on a fait suivre à mon corps ni perçu la grande pièce de lin dans laquelle on l'a transporté parmi les épineux et sur les cailloux ruisselants de pluie.

J'étais ailleurs. Avec la même intensité que si j'étais toujours revêtu par l'Esprit du Soleil, je contemplais la Terre et le fourmillement de toutes les formes de vie qui s'y débattaient. J'étais juste capable d'aimer et de consoler. Parce qu'ultimement, en amont de tous les discours, il n'y avait jamais eu que cela à faire et parce que toute la détresse des mondes ne surgissait que de la peur d'accueillir la Vie.

Un certain espace de ma conscience pressentait néanmoins le lieu où on emmenait cette chair et ces os dont la cohésion n'était plus suspendue que par miracle à une légère respiration. J'ai su que l'on passait un seuil dans une matière rocheuse puis que l'on déposait ma forme sur une surface brute et froide.

J'aurais pu dire: *“Je m'en vais... Je quitte l'illusion de ce monde... J'en connais un autre qui est en vérité le mien...”*

Mais comme ces pensées tournoyaient en moi et me visitaient, la vue de mon corps m'est revenue. Celui-ci était allongé au centre d'un drap sur une dalle de pierre sommairement taillée et je l'ai trouvé digne. Se pouvait-il que ce fût vraiment le mien?

Je n'avais pas souvent eu l'occasion ni le désir de m'y attarder mais il m'est apparu presque méconnaissable sous les coulées de sang et les traces de coups qui le rétrécissaient. Je n'ai voulu en retenir que la respectabilité et c'est elle, je crois, qui m'y a fait retrouver le Temple que j'avais dédié à mon Père.

Très progressivement, mon angle de vue s'est alors élargi et a fini par tout englober du dedans et du dehors de cette sorte de grotte où on m'avait déposé. Je savais sans le moindre doute possible que j'étais dans le tombeau

que mon oncle Yussaf avait récemment pris soin de faire creuser, officiellement pour lui-même, sur les pentes rocheuses d'un jardin.

La cavité était assez profonde et se composait de deux pièces. Mon corps était allongé dans la seconde, là où avait été aménagé le tombeau en tant que tel. C'est à ce moment-là que j'ai pris conscience que deux hommes étaient accroupis dans la première.

Au cœur de la pénombre, aidés par les lueurs dansantes d'un grand nombre de lampes à huile, ils s'affairaient à mélanger des poudres et des huiles tout en surveillant des décoctions. C'était les Frères d'Héliopolis.

Simultanément, j'ai reconnu les silhouettes de Yussaf et de Jean qui, dehors, s'éloignaient sous la pluie et le vent; ils trébuchaient dans le crépuscule pour rejoindre un groupe d'hommes dont je ne devinais pas les visages.

Tout semblait si parfait, si cohérent et mon âme ressentait une si incroyable sérénité en ces lieux!

Une puissante odeur de camphre m'a alors envahi. Elle m'a ramené au plus près de mon corps. L'un des deux hommes d'Héliopolis, celui à la peau sombre et qui se nommait Balthazar, était en train de m'enduire doucement la gorge d'un épais baume jau nâtre tandis que l'autre s'appliquait à nettoyer mes plaies et toutes les traces de sang à l'aide d'un tissu gorgé d'eau. Ainsi, ils espéraient...

Quant à moi, l'âme gonflée de tendresse, je ne suis pas passé par la phase de l'espoir. J'ai totalement réalisé que je voulais. que j'avais toujours su que mon rôle ne s'arrêtait pas là, pas sur cette colline ni sur ce bois déjà bien avant moi saturés de tourments.

Non, Jeshua n'était pas né pour la souffrance et il ne serait pas dit qu'il laisserait celle-ci en héritage, comme une piste à suivre ou une fatalité à accepter pour boire le Soleil.

Oui, boire le Soleil! L'expression m'en revenait. J'avais toujours aimé ces mots que j'avais un jour prononcés en présence de Yo Hanan et j'étais bien résolu à continuer à les faire vivre et se multiplier.

Il y eut un moment où les deux Frères d'Héliopolis se relayèrent afin de me masser vigoureusement les membres et le thorax avec diverses huiles, forçant un peu de liquide à s'écouler encore de ma plaie au côté.

L'un d'eux posa ensuite des cataplasmes de plantes là où les clous m'avaient transpercé puis ils se regroupèrent dans un angle de la chambre, le voile sur le visage.

Alors, assis sur le sol, ils se mirent à réciter des litanies selon un rythme particulier et dans une langue que j'ignorais mais dans laquelle je reconnaissais les accents d'Élohim. Ce fut un immense bonheur que de les laisser travailler en moi. Je savais et je sentais que leurs vibrations régénéraient et activaient la circulation du sang dans ma chair. Je les ai simplement laissées agir sans que la moindre trace de pensée vienne me traverser.

La nuit était déjà bien installée lorsqu'elles s'éteignirent à la manière de la flamme d'une lampe arrivée au bout de son huile. Les deux Frères en blanc se levèrent dès lors et rabattirent sur moi, avec mille précautions et à partir de mes pieds, la grande pièce de lin blanc qui avait servi depuis le début.

Son drap aurait dû être celui de mon linceul mais lorsqu'il est venu recouvrir mon torse puis mon visage, le regard de mon âme l'a perçu bien autrement. Il était devenu celui d'une matrice, le réceptacle d'une renaissance à laquelle il me revenait sans plus tarder de participer.

J'ai alors vu Ceux d'Héliopolis s'incliner longuement devant ma forme, les bras croisés sur la poitrine et le visage caché sous leur voile.

Puis ils sortirent du tombeau et, à l'aide d'une troisième personne, j'ai entendu qu'ils roulaient la pierre servant à obstruer les lieux. Ce fut un bruit sourd, grinçant, celui de la roche contre la roche...

Voilà, j'étais seul, enfin seul. de cette douce solitude que le sommet de mon être attendait depuis si longtemps sans peut-être l'avoir jamais réalisé. Mon destin s'était imposé à moi progressivement, tardivement et je devais avant tout en remercier le Plan.

Il m'a pourtant semblé encore entendre des voix au dehors. Une sorte de conversation dominée par des intonations fortes. Elle venait de quelques Romains, des gardes évidemment envoyés par Pilate. Ma conscience s'est expansée d'elle-même et je les ai vus, ces soldats, deux hommes à la mine défaite et aux vêtements détrempés par la pluie. Furieux d'être là, ils se querellaient presque.

Sans attendre, je suis retourné auprès de mon corps. J'avais décidé qu'il n'était qu'endormi parce que si le sang y circulait encore et qu'une respiration, même légère, s'y faisait toujours, cela signifiait que je pouvais et devais le réveiller. Awoun ne voulait pas encore de moi, pas plus que cet espace où je pouvais retrouver la personnalité de Sananda.

En vérité, j'ignorais où exactement j'allais recueillir la connaissance qui mènerait au réveil de mon corps mais j'étais convaincu que son joyau

attendait dans la lumière de la nuit. J'étais persuadé pouvoir le saisir car l'Essence-même de la Vie pulse toujours autour de nous, en permanence.

Nous La respirons, nous La buvons; il ne s'agit pas d'Y croire en se disant que la croyance est un solvant qui fait tout. mais d'*Etre* dans Sa réalité sans l'ombre d'une frontière. Alors l'illusion des abymes se détisse, le Suc du Vivant se répand et on se fond en Lui.

Le corps de l'homme incarné étant doté de sept portes² ou sept flammes majeures, j'ai compris que je devais visiter celles-ci les unes après les autres. Cela se ferait du haut vers le bas, de la *Couronne* au *Royaume*³. Degré après degré, le corps de mon âme allait donc secouer celui de ma chair en y pénétrant à nouveau dans toutes ses déclinaisons.

J'ai commencé par concevoir ce corps en pensée, par le voir tout petit, tel un fœtus recroquevillé sur lui-même... Puis, quand l'idée et l'image en furent complètes et parfaites, j'y suis descendu en esprit, comme si je m'étendais sur une plage et que cette plage glissait dans une mer.

Ne faisant qu'un avec son nuage de lumière, je me suis alors laissé absorber par le sommet du crâne de mon enveloppe charnelle désertée, étendue dans son linceul sur la pierre. L'espace y était démesuré et d'une blancheur virginale.

J'étais de retour chez moi! Dès lors, sans hésitation, j'ai su qu'il fallait que ce chez-moi redevienne pleinement le Temple qu'il avait été et que, pour cela, je devais l'appeler par son nom premier, par son harmonique intime et fondamentale. C'était la condition pour que toutes ses portes s'ouvrent, celles de son front, de sa gorge, de son cœur et les autres, jusqu'à la racine.

Je l'ai trouvé ce nom originel. Il n'était pas bien loin. Simple et dépouillé de toute projection de pouvoir, il me fut facile à entonner.

Alors, le fœtus conçu par mon âme est allé se loger au centre de ce front qui attendait. Tout y était couleur de l'indigo et ce tout chantait l'éternelle vibration du *Amin*⁴. Une nouvelle clef m'était tendue.

Toujours dans ma forme fœtale, j'ai bientôt poussé la porte suivante, celle qui libère l'azur, celle de la gorge qui expire le son *Hem* en même temps qu'elle l'inspire. Et soudain j'ai senti mon thorax qui voulait se soulever, mes poumons qui cherchaient l'air de la nuit. Seize fois, la vibration du *Hem* y a voyagé...

Mais il me fallait descendre encore, m'immerger dans l'émeraude de ce cœur qui m'appelait, qui sursautait en criant à la compassion et au partage. «Yad! Yad!» Douze fois de suite. Avec lui, il m'a semblé que quelque chose

en mon être pouvait à nouveau toucher, palper. C'était merveilleusement puissant et cela répétait «*Avance, avance!*»

Poussée par mon esprit, mon âme dans son vêtement fœtal n'aspirait qu'à cela et c'est ainsi que le seuil de la porte suivante s'est présenté, nimbé de jaune, brûlant comme un soleil. Des vagues de lumière en jaillissaient au rythme du *Rem*, le cri dix fois répété des combattants de l'Invisible, celui des bâtisseurs de Paix et des calcinateurs de déchets.

Je me suis laissé prendre par leur force et j'ai alors marché en conscience jusqu'à l'avant-dernière porte, la porte safranée, celle qui chante par vagues de six le *Wam* sacré, cette ondulation qui entretient les souvenirs et suscite la Mémoire de l'Eau. J'y ai laissé mes vertiges et j'ai su que j'y retrouvais le plein contact avec ma chair et mes os.

C'était si intense qu'une pulsion de vie nouvelle m'a propulsé jusqu'à l'ultime portail de ma renaissance, celui de *Malkuth*. L'odeur du camphre a immédiatement ressurgi; elle m'a plongé dans une brume rougeâtre régénérant ainsi mes forces d'homme. «*Lam, Lam, Lam, Lam...*» a répété quatre fois l'Intelligence qui animait cette brume.

Un bourdonnement suivi d'une oscillation puis d'une subtile mais puissante décharge d'énergie m'ont aussitôt parcouru de bas en haut. Le drap de lin, le rocher et la Terre réapparaissaient sous moi.

Je venais d'émerger du coma. J'étais parvenu à stimuler les myriades d'étoiles du cosmos de ma chair. La forme fœtale dirigée par mon esprit et mon âme au plus profond de la structure de mon corps avait ainsi accompli son œuvre.

De retour en moi, dans le Temple qui m'était à nouveau prêté et où j'avais décidé de poursuivre ma route, ma première sensation fut celle d'une infinité de petites secousses et de fourmillements.

Je me souviens être resté longtemps dans cet état, totalement immobile, incapable d'ouvrir les yeux ni de décriper les lèvres. Oui, j'étais revenu, non pas de la mort mais de ma souffrance puis de l'envol que j'avais décidé de prendre pour la sublimer.

J'étais revenu afin de continuer à aimer, à dire la beauté d'aimer et peut-être – si cela m'était permis – à redéfinir l'Amour Lui-même.

Dehors, derrière la pierre de mon "tombeau", la foudre s'est certainement abattue quelque part dans le jardin car la terre a tremblé. J'ai aimé l'entendre parler ainsi...

De là où j'étais, il m'apparaissait clairement que la Nature entière exultait. Le départ du double Soleil qui avait fait son nid en moi depuis des années la soulageait tout à coup d'une charge devenue trop lourde. Le Béni redevenait homme.

J'ai prié l'Éternel, je L'ai remercié pour cette grâce et cela m'a fait enjamber le Temps qui s'est alors étiré de façon indéfinie...

Puis, j'ai voulu bouger mes bras et mes jambes, forcer aussi ma respiration, en reprendre possession. Cependant, je n'étais encore qu'une grande plaie à vif, une carcasse que l'on venait de rouer de coups et dont les forces étaient bien fragiles.

Réalisais-je que quelques heures seulement me séparaient du bois de mon supplice? C'était loin de mes considérations. Dans ma tête et mon cœur, j'avais d'abord tourné une page et je ne pensais qu'à celle qui s'ouvrait et qui, d'une manière ou d'une autre, ne pourrait pas ressembler à ce qui avait fait la beauté de la précédente, à ces visages tant aimés, à ces paysages si souvent revenus sous mes pieds, à ces paroles distillées. et à ces mains qui guérissaient. Tout allait prendre une autre dimension.

Dans une seconde tentative, j'ai cherché à bouger un membre. Seules mes paupières ont consenti à s'ouvrir. Il me fallait de l'aide car peut-être qu'une fois redressé, une fois debout. Mon énergie ne s'était-elle pas toujours nourrie de l'action elle-même?

Dans un effort venu du plus profond de ma volonté tendue je suis enfin parvenu à remuer un peu mes pieds, puis très légèrement mon bras droit. Cela a suffi à dégager le drap qui me recouvrait le visage. Mon regard physique a dès lors pu capter pour la première fois le cadre du tombeau conçu par Yussaf. A priori, il n'y avait plus guère que deux ou trois lampes à huile qui continuaient à diffuser leur clarté.

J'ai alors été envahi par une sensation familière mais inattendue en ces moments où je n'envisageais plus autre chose que d'être seul ou presque avec moi-même, face à mes propres ressources...

Il me semblait en effet deviner la Présence d'Élohim dans Sa Nuée palpitante, quelque part sur les hauteurs de Jérusalem. J'en sentais la bienveillance maternelle.

Je L'ai appelée et la sonorité de Son nom fut la première à sortir de ma poitrine qui réapprenait à respirer. Je ne m'attendais cependant pas à obtenir la moindre réponse car tous ceux qui véhiculent la Vie connaissent les infinies vertus de la solitude dans la traversée des grandes épreuves. Ils

savent que celle-ci est l'enclume sur laquelle toute âme, quelle qu'elle soit, se forge et se consolide. Après l'Œuvre au Noir de la mise à mort puis celle au Blanc de la purification, vient toujours l'Œuvre au Rouge, annonciatrice de la Transmutation.

J'étais dans cet état de conscience et dans cette gratitude du Cœur lorsque j'ai soudain entendu un bruit. C'était la pierre de "mon" tombeau que l'on cherchait à nouveau à faire rouler. Derrière elle, plusieurs voix qui se voulaient discrètes s'entrecoupaient, haletantes et graves. J'ai reconnu celle de mon oncle puis, à leur accent, celles des deux Frères thérapeutes d'Héliopolis, ensuite celle de Simon et, par derrière elles, les timbres d'une ou deux autres encore.

Seul Yussaf est entré dans un premier temps. Avant qu'il ne se penche sur moi, je l'avais déjà identifié à son pas décidé bien qu'un peu claudiquant. Ni lui ni moi, me semble-t-il, ne pourrions jamais dire de quoi furent alors emplis nos deux regards qui se retrouvaient. Jamais. Cela allait de l'incrédulité à l'émerveille ment en passant par la gratitude, la complicité et la tendresse au cœur d'une multitude d'interrogations.

Je me souviendrai toujours de la main que mon oncle a passée sur mon front en ces instants et du flot de larmes qu'il n'a pas réussi à contenir. Je n'ai pu que lui sourire des yeux car mes lèvres ne voulaient toujours pas remuer. Il a ensuite posé un genou à terre pour me confier quelques paroles qui resteront à jamais entre nous et enfin il s'est relevé pour appeler les deux Frères d'Héliopolis qui attendaient encore à l'extérieur.

Lorsqu'à leur tour ceux-ci se furent penchés sur moi, les yeux dilatés et le front incroyablement marqué par les rides, un souffle chargé de mots est finalement parvenu à sortir de ma bouche.

– «Awoun... nèth radash shmarh... ⁵ Puis, j'ai eu la force d'ajouter: Aidez-moi à me relever, Frères.»

Ils ne m'ont rien répondu parce qu'ils ne semblaient pas capables d'autre chose que de s'incliner. Bien qu'ayant tout fait pour ma survie, je comprenais là qu'ils avaient à peine osé espérer vraiment celle-ci et que la stupeur ne les quittait pas.

Dehors, un bruit de pas s'est alors fait entendre, accompagné de quelques discussions à voix basse, puis j'ai senti le vent qui s'engouffrait dans le tombeau. Cela a fait réagir les deux prêtres qui se sont aussitôt mis à me masser assez vigoureusement l'ensemble du corps avec une huile épaisse au parfum très imprégnant.

Enfin, l'un et l'autre entreprirent de me relever avec l'aide de Yussaf jusqu'à ce que je fusse assis sur le rebord du coffre de pierre qui aurait dû me recevoir. L'un des deux thérapeutes m'enserra alors le bas du thorax dans un large bandeau de lin enduit d'un onguent puis on m'enfila une nouvelle robe. Cela m'a incité à vouloir me lever entièrement.

J'ai repris mon souffle. Le moindre mouvement était une épreuve et mon dos n'était plus qu'une immense brûlure.

Soutenu sous les aisselles, j'ai aussitôt tenté de faire quelques pas. À vrai dire, je ne sentais presque plus mes pieds, ce qui, d'une certaine façon, était un avantage. Balthazar, le Frère à la peau sombre s'est dès lors empressé de me les bander avec de petites pièces de tissu.

En voyant ces gestes et la force que je manifestais, mon oncle Yussaf a passé sans plus attendre un ordre à l'extérieur. J'ai bientôt entendu les sabots d'un cheval...

«Père, me suis-je dit en moi-même, soutiens mon corps comme Tu soutiens mon âme. J'ignore jusqu'où Tu veux me conduire mais place Ton Soleil sur ma route maintenant que Ton Souffle a quitté les profondeurs de ma chair...»

Yussaf est immédiatement revenu vers moi, porteur d'un manteau et d'un grand voile de laine.

– «Maître. Il nous faut partir d'ici au plus vite... Un cheval t'attend. Pourras-tu y tenir?»

Cela m'a paru étrange de me faire ainsi appeler “Maître” alors que je me savais maintenant seul habitant de mon corps. J'en ai éprouvé un petit pincement au cœur. Le fait de ne plus être “que” Jeshua créait, je m'en apercevais, de façon encore plus aigüe un terrible vide en mon centre, un gouffre qu'il allait falloir que je comble au plus vite.

«Père, soutiens mon âme ainsi que tu viens de soutenir mon corps... ai-je murmuré, comme pour faire écho à ma prière de l'instant précédent. Oui, soutiens mon âme...»

Étroitement épaulé, j'ai réussi à faire quelques pas de plus en m'appuyant contre les parois de pierre du tombeau et je me suis enfin retrouvé à l'air libre, sous le vent et une petite pluie. Un cheval était bien là, tenu par un homme. Dans l'obscurité, j'ai reconnu les traits de Massalia. Celui-ci piétinait dans la boue, essayant de calmer l'animal qui s'impatiait.

Aucune trace des soldats romains. Ils avaient dû se mettre à l'abri du violent orage qui s'était abattu sur Jérusalem et dont le tonnerre résonnait encore dans le lointain.

Bientôt, j'ai vu Simon et son épouse sortir de l'obscurité avec deux autres personnes. À en juger par leurs vêtements détrempés et souillés, ils avaient tous passé la nuit dehors, à espérer, eux aussi.

Je me suis dit qu'Élohim leur avait certainement susurré quelque chose en secret à l'oreille.

Ils m'ont rapidement aidé à enfourcher le cheval, à m'y cramponner puis à me couvrir du manteau que Joseph m'avait apporté. Jamais je n'oublierai leurs visages aux traits épuisés, stupéfaits mais rayonnants. Il y avait en eux comme les prémises d'une germination...

Quant à Myriam et à ma mère, une voix, une connaissance intuitive m'affirmait qu'elles n'étaient pas bien loin. Je savais pourtant que je ne reverrais pas immédiatement celle qui m'avait mis au monde. Yussaf venait de me dire qu'il l'en avait dissuadée après avoir estimé que c'était trop dangereux pour elle. Il l'avait confiée à Nicodème et à Jean.

Pour ce qui était de Myriam. Sa nature était trop indomptable pour qu'elle eût accepté la moindre protection et mon cœur, épuisé mais dilaté, me disait que j'allais la trouver là, quelque part en contrebas, et qu'elle ne serait pas seule.

Du haut de mon cheval tenu en bride par Ceux d'Héliopolis qui marchaient en silence, j'ai voulu ne rien perdre du chemin cahoteux que nous avons commencé à emprunter pour descendre vers la vallée. L'aube commençait à émerger timidement et ces instants étaient trop précieux.

Je me souviens que sa clarté commençait à émerger timidement lorsque, sous des arbres, j'ai distingué trois silhouettes. Accroché à l'encolure de ma monture, le dos voûté, je n'ai pas eu besoin de demander quoi que ce fût; ceux qui m'escortaient m'ont conduit vers elles sans attendre. Tout était prévu et s'inscrivait dans une merveilleuse logique.

Sous de lourds voiles de laine, j'ai bientôt reconnu le visage tourmenté de Myriam puis ceux de Shlomit et de Yacouba, tout aussi bouleversés.

J'aurais tant aimé poser pied à terre, les serrer dans mes bras et leur dire que l'Amour qui m'avait été remis pour l'humanité était intact dans ma poitrine. mais je n'en avais pas la force physique.

Me reconnaissant sans la plus petite hésitation, Myriam s'est aussitôt projetée vers moi. Au bord du malaise, elle a cependant trébuché. Balthazar, l'a par chance rattrapée et elle s'est très vite retrouvée plaquée contre ma jambe, sur le flanc du cheval.

Comment exprimer ce qui fut ensuite? Les miroirs de nos âmes se sont rencontrés comme jamais ils ne l'avaient fait puis ils se sont accrochés l'un à l'autre. Myriam n'a pas pu m'adresser un seul mot. Elle était suspendue dans le vide, emplie de bonheur et d'espoir bien qu'encore terriblement chargée de l'horreur des images la journée écoulée.

Je lui ai confié les plus belles paroles qui pouvaient alors être exprimées par mon cœur d'homme. Celles-là aussi resteront scellées dans le secret de la Mémoire du Temps. Je dirai simplement qu'elles parlaient de ces rendez-vous que les âmes complices se fixent sur le fil de l'Éternité et des silences enceints qui tissent leur Amour... Pas seulement leur amour réciproque mais leur Amour pour *tout Ce qui est* et qui toujours doit se redistribuer. C'était là l'Esprit du seul héritage que je laissais.

J'ai enfin tenté de redresser mon échine en feu, fait un signe de la main à Shlomit et Yacouba en larmes, puis j'ai laissé les deux Frères thérapeutes reprendre les rênes de mon cheval afin de nous éloigner.

Le jour montait vite, les soldats réapparaîtraient bientôt et les rituels de la Pâque, surmontant les dégâts provoqués par les éléments déchaînés, reprendraient sans tarder le dessus sur toute la ville.

Je ne savais toujours pas où on m'emmenait exactement mais il était évident qu'il ne fallait pas trainer. Inévitablement on découvrirait que le tombeau était vide et toutes sortes d'hypothèses seraient exprimées, assorties d'autant d'accusations. Rome se sentirait bernée et le Sanhédrin, insulté et furieux, crierait à la supercherie et au complot.

Il faisait presque jour et je n'en pouvais déjà plus lorsque nous avons rejoint, au bout d'une sente, une maison partiellement en ruines dans un vallon où poussaient quelques vieux amandiers. Eux aussi avaient souffert de l'orage. Certaines de leurs branches recouvraient le sol. C'était touchant.

Un lit sommaire m'attendait dans l'humble construction, ultime preuve que tout avait été pensé, prévu, espéré, et que le Plan de Shimbolom continuait à se déployer naturellement, en réponse à *Ce* qui dépassait tout.

Je me suis aussitôt endormi sur son tapis de laine, dans l'oubli total des douleurs qui me tenaillaient... Ma conscience s'y est mise en sommeil durant de très longues heures car, lorsque j'ai émergé de mon gouffre, le jour était déjà sur le déclin. Quelque part dans la pénombre, les Frères d'Héliopolis récitaient leurs litanies.

Voyant que j'étais réveillé, ils m'offrirent des fruits secs, remplacèrent mes bandages et mes cataplasmes puis, après m'avoir manifesté un infini

respect, ils m'engagèrent à nouveau à dormir puisqu'avant l'aube il nous faudrait partir afin de rejoindre un lieu plus éloigné et plus secret.

Sur le fil du sommeil, cependant, un visage venait constamment s'imprimer en moi. Il y avait tant d'amour en lui! C'était celui de Maître Lamaas, entr'aperçu tandis que j'étais encloué sur le bois.

– «Et Lamaas. ai-je alors demandé. Vous le connaissez. Où est-il? Dites-moi.»

Suspendant ses prières, c'est Balthazar qui m'a répondu.

– «Il a fait tant de chemin et il est si vieux, Maître. Nous ne savons au juste où il est. Son cœur le soutenait à peine.»

– «Oh, oui. bien sûr.» m'entends-je encore murmurer dans un soupir.

Cette nuit-là fut décisive. Malgré sa brièveté, j'ai pu y rassembler les forces dont j'avais besoin pour réellement survivre et reprendre le contrôle de mon corps. Je sais aujourd'hui qu'il en aurait pourtant fallu peu pour que je bascule sur l'autre versant de la vie.

Au réveil, on m'a à nouveau fait boire un peu de vin mêlé à de la myrrhe et, après maints efforts, je me suis retrouvé sur mon cheval, couvert d'un autre manteau de laine, plus ample, qui me dissimulait la tête. Alors, doucement, nous avons avancé vers l'ouest puis le nord, entre les collines, par les plus petits sentiers que l'on puisse imaginer, nous fauflant entre les touffes d'épineux et parmi les oliveraies sauvages.

Je me souviens avoir passé ma vie entière en revue sur ce chemin et réalisé avec quelle insistance tout y avait été dédié à l'Éternel. Tout! Sans faille... Du moins osais-je l'espérer.

Le Soleil. le Souffle du Vivant. Se pouvait-il que Celui-ci ait vraiment quitté ma chair? Oui, c'était l'évidence et il fallait que je l'accepte mais, avec émerveillement, je constatais par-dessus tout que Sa Clarté, Sa Transparence n'avaient en rien abandonné mon cœur. Peut-être est-ce cette certitude qui m'a alors donné le surplus de force et surtout la volonté nécessaire pour ne pas me laisser glisser définitivement hors de ce monde.

Et aujourd'hui, deux mille années plus tard, lorsque je ravive en moi la mémoire de ces heures si déterminantes et quand je contemple ce qui s'est dit des Mystères du Golgotha et du Tombeau, je ne peux que vouloir faire comprendre *ce qui fut vraiment* et non pas *ce que l'on a voulu qui paraisse...*

En vérité, il aurait fallu parler de Régénération plutôt que de Résurrection puisque mon cœur n'a jamais cessé de battre et que mon âme n'a pas visité les royaumes de la Mort pour en revenir.

Non, je l'affirme, il ne m'a pas été demandé de franchir le seuil de la Vie dans les deux sens. La puissance m'a par contre été donnée de déployer mon amour et mes connaissances pour restaurer la trame subtile de mon corps outragé parce que le temps que je quitte ce monde n'était pas encore venu. J'aimais trop celui-ci pour déjà m'en aller.

J'étais pleinement homme bien sûr mais, à l'instar d'Élohim, j'éprouvais pour l'humanité un amour presque maternel, infiniment protecteur, un amour qui, aujourd'hui même, demeure intact. J'aurais souhaité que l'exacte vérité fût révélée, cependant la conscience humaine, du collectif à l'individuel, semble encore et toujours réclamer les grands schémas que le Souffle des Créations successives a fait germer en elle⁶. Certains y ont puisé leur pouvoir.

Si la non-vérité n'est pas toujours un mensonge, elle témoigne néanmoins d'une faiblesse. Il faudra donc apprendre à s'extraire des rêves de ce monde et du rêve des mondes afin de pénétrer dans *le Rêve de Ce* qui a tout conçu... Car, je ne cesserai de l'enseigner, c'est par la pénétration de *ce* Rêve Essentiel que se réalise l'Unité.

Au crépuscule de ce qui fut pour moi une interminable journée de voyage à travers des collines arides, nous sommes enfin parvenus à une bergerie perdue au milieu des lauriers et des figuiers. La vue de celle-ci a aussitôt fait remonter de belles images en mon âme. J'y avais déjà séjourné quelques années auparavant en compagnie de Myriam, de Jean et d'une vingtaine de ceux qui recueillaient alors la Parole qui me traversait. La propriété, jolie mais pauvre, était tenue par un lointain cousin de Yo Hanan.

En la redécouvrant ainsi dans son nid de verdure, j'ai été emporté par une immense vague de joie et de reconnaissance et je me suis mis à espérer que je vivrais là quelques jours.

Lorsque du haut de mon cheval je m'en suis approché, j'y ai tout de suite reconnu, debout près de sa porte, la silhouette chétive et enturbannée du vieux berger de mes souvenirs. Cela a redonné un peu de vie à mon corps douloureux et épuisé car j'ai demandé à poser le pied à terre sans aide.

Je me souviens avoir alors eu simultanément envie de rire, de pleurer et de prier. Je n'ai pourtant rien fait de tout cela. J'étais avant tout heureux et en paix parce que je voyais que la sensibilité, la fragilité mais aussi la vigueur et la pugnacité de l'Av-Shtara reprenaient toute leur place en moi et que c'était parfait ainsi.

- ¹ Voir “Le voyage à Shambhalla”, du même auteur, chapitre IV, “L’el .’ehcnalb
- ² Les sept chakras, les sept vortex permettant d’accéder à la structure fondamentale de l’être.
- ³ De Kether à Malkuth, selon l’Arbre des Séphirots, autrement dit de Sahasrara à Muladhara.
- ⁴ Cette sonorité est souvent orthographiée AMN. C’est elle qui active et dilate Ajna, le sixième chakra.
- ⁵ «Père. Que Ton nom soit sanctifié», en Araméen.
- ⁶ Les Principes archétypaux, en l’occurrence ici, celui du Principe de résurrection.

Chapitre XXXIV

Dans le secret des bergeries

«Prends ceci, Maître...»

L'un des deux Frères thérapeutes venait de me tendre une boisson chaude dans un gros bol de terre. J'ai eu de la difficulté à saisir celui-ci. Les bandages de mes poignets recouvraient en partie mes mains et c'était à peine si je pouvais plier les doigts.

Nous étions au lendemain du soir de la Pâque et nous n'avions aucune nouvelle de Jérusalem. Nous ignorions donc quelle tournure avaient pris les événements et nous pouvions supposer bien choses. Tous trois, nous demeurions pourtant dans une totale confiance. Le peu de mots que nous échangeions ne faisait d'ailleurs que traduire notre émerveillement – aussi cruel cela puisse-t-il paraître – devant la synchronisation et la juste rigueur de ce qui s'était déroulé, jusqu'au geste précis du centurion Vorenus me perçant le flanc de sa lance.

Je me suis regardé du dedans. J'étais plus soucieux du désarroi de ceux qui avaient dédié leur vie à *Ce* qui me portait qu'à mes propres blessures de chair. Quant à des blessures d'âme, pourquoi en aurais-je eu?

Le cri du "Que vais-je devenir?" était un cri trop "animalement humain" pour que je le pousse ni même que je l'imagine. "Mon demain" était déjà décidé depuis fort longtemps par ma supra-conscience. Il fallait seulement que j'en déroule les pages écrites en filigrane puis que je les ravive au moyen de ma volonté en m'isolant un peu.

En réalité, tout était parfait pour qu'il en fût ainsi car il avait été prévu que nous séjournions quelques jours dans le secret de notre bergerie. L'un des deux envoyés d'Héliopolis qui avaient pris soin de moi jusque là ferait pendant ce temps un aller-retour à Jérusalem afin de s'enquérir de la situation exacte et de donner de nos nouvelles à Yussaf. À vrai dire, nous n'étions pas aussi loin des remparts de la ville que je l'avais imaginé. Parmi les raidillons que seuls les muletiers fréquentaient, notre avance avait en effet été très lente.

Le lendemain à l'aube, je suis parvenu à me lever seul. La sensation d'une présence m'avait subitement tiré du sommeil pourtant profond auquel je m'étais abandonné et cette sensation était soutenue par la perception d'une lueur verte dont l'éclat transpirait sous la porte de la bâtisse... Je suis sorti sans bruit, déjà persuadé de *Ce* qui m'attendait.

Légèrement palpitante, la clarté émeraude d'Élohim était bien là, suspendue au-dessus d'un groupe d'arbres tandis qu'une silhouette marchait dans ma direction sur l'herbe rase. Il me semble que quelques moutons se sont alors mis à bêler.

Avec peine, je me suis avancé d'une vingtaine de pas. Le sol était couvert de rosée et j'ai béni la décision d'avoir ôté les bandages de mes pieds pour la nuit. C'était si frais et régénérant.

J'ai voulu m'incliner mais déjà la Présence féline, Une et Multiple, d'Élohim se tenait devant moi et m'en empêchait d'un geste du bras. Plus jamais Elle ne m'avait ainsi touché depuis Son intervention sur mon corps d'enfant dans les profondeurs du Thabor¹. Cependant, pour la première fois, j'ai vu Ses lèvres remuer, témoignant ainsi sans nul doute possible de Sa présence physique.

– «Tout est donc accompli, Frère Jeshua. Les oiseaux ne voleront plus de la même façon dans le ciel, désormais.»

– «Et les hommes? Leur poussera-t-il des ailes?»

– «Que leur souhaites-tu?»

– «La liberté... parce que rien de vrai ne peut pousser sans elle.»

Élohim a souri puis a repris.

– «Alors, tu le sais, il te faudra accepter le type de liberté qu'ils sont capables de supporter.»

– «Tous les oiseaux ne sont pas aptes à voler à la même altitude.»

– «Ainsi tous les hommes ne marchent-ils pas d'un même pas. Attends-toi donc, frère, à ce que cent choses différentes se disent de ta sortie du tombeau et cent mille autres quant à ce que fut réellement ta Parole.»

– «Je l'ai compris.»

– «Mais?»

– «Mais ce n'était pas *ma* Parole; c'était Celle du Souffle de mon Père.»

– «Elle l'est devenue. Son parfum n'est-il pas demeuré en toi?»

J'ai appelé un moment de silence. Élohim avait raison. L'Essence de Son Souffle avait teinté la mienne à jamais. Je n'étais pas orphelin mais héritier.

– «Quel est maintenant ton souhait pour toi?»

C'était la question la plus étrange qui m'ait jamais été posée. J'avais toujours tout accompli de plein gré avec les forces unies de mon cœur et de mon corps mais la question de ma propre personne, celle du masque humain qui m'avait été prêté, ne s'était jamais vraiment présentée. Jour après jour, obstinément, j'avais empierré le chemin dont le tracé était naturellement

inscrit en moi. En moi oui. mais que voulait donc dire au juste ce “moi”? Une facette de ma liberté. une image. Un mirage bien sûr, dont je n’avais jamais été dupe.

Une réponse m’est venue:

– «Je n’en ai pas terminé car la seule idée d’une fin est un non-sens. Je viens d’hériter du plus merveilleux des trésors mais j’ai moi-même déjà des héritiers et je guiderai leurs pas à travers leur liberté et selon la dimension de leurs ailes.»

Élohim – ou plutôt Celui de mes Frères célestes qui était Son ambassadeur – m’a alors confié quelques dernières paroles puis s’en est retourné lentement vers la Nuée jusqu’à ce que sa longue silhouette ne s’évapore dans la lumière d’un bosquet. Ensuite, j’ai regardé vers le levant... Le ciel avait juste eu le temps de prendre la délicate teinte des pommes de Perse. C’était doux et chaud à mon âme.

Lorsque j’ai voulu rejoindre la bergerie, je me suis aperçu que les deux Frères d’Héliopolis avaient tout vu de ce qui venait de se passer. L’un et l’autre s’étaient allongés sur le sol, face contre terre. Quant au vieil homme chargé des lieux, il se tenait à demi courbé dans l’ouverture béante de la porte. Tout en essayant de rajuster maladroitement son turban, il marmonnait avec une extrême fébrilité quelque prière inaudible. Je les ai salués tous trois puis je suis retourné m’allonger sur ce qui me servait de lit. Il fallait absolument que je reconstruise mes forces au plus vite et que mes plaies cicatrisent au mieux.

Balthazar, qui était pourtant le plus âgé des deux Frères, nous a quittés sans trop attendre après cet événement qu’aucun d’entre nous n’eut envie de commenter parce que trop chargé de mystère.

Je l’ai vu laisser sa robe blanche pour une brune, plus discrète, s’enrouler la tête dans un long *tsaniyph*, prendre son sac de corde tressée puis enfourcher notre cheval avec difficulté. Comme convenu, il allait se rendre à Jérusalem.

Lui non plus ne s’était guère épargné et j’ai bien compris que son corps était abimé. Personne, cependant, n’aurait pu ralentir la marche qu’il s’était fixée d’accomplir en venant au monde. Ainsi était Balthazar, toujours présent dans le temps, peu bavard mais si clairvoyant et si solide.

C’est l’après-midi suivant son départ que je me suis rendu dans mon enveloppe de lumière en ce lieu dont la Tradition a fait Emmaüs. J’ai agi en total abandon, selon la spontanéité de mon cœur, non pour le lieu lui-même

mais pour ceux qui s'y trouvaient, qui devaient vivre un réveil et pouvoir apporter leur part de témoignage sans pour autant m'avoir été proches.

Cependant, je dois dire qu'ils ne furent pas que deux, ce jourlà, à me voir apparaître devant eux. Il y avait des femmes, des femmes dont certains ont cru bon de gommer l'existence un siècle plus tard pour n'avoir pas compris que c'était par l'Esprit de *la Femme* que j'étais venu réensemencer la race des hommes de la Terre.

Le contact fut bref mais pas aussi solennel que le récit qui en a été fait. Juste une chaleur d'Amour, une onde de Paix et l'affirmation d'une Présence, celle de la réalité effective de mon être toujours vivant quelque part. Cette vérité-là également n'a pas plu à tous... Il y a toujours ce qui est exact et ce que certains choisissent d'entendre puis de diffuser.

Le lendemain, en fin de journée, Balthazar est revenu de Jérusalem. Les onguents qui aidaient mes plaies à cicatriser venaient d'être renouvelés sous mes bandages et je m'étais assis sur l'herbe à quelques pas de la bergerie, le dos légèrement appuyé contre un arbre. Je respirais mieux ainsi.

Mais le Frère à la peau sombre avait voulu créer une surprise car, à peine eût-il posé le pied à terre que deux mulets sortirent des lauriers derrière lui. Sur leur échine, deux silhouettes drapées de noir et dont les visages étaient soigneusement dissimulés.

À leur allure gracile, je n'ai pas douté moindrement de leur identité. C'était Myriam et ma mère.

Toutes deux se sont aussitôt précipitées vers moi, sur l'herbe. Sans que j'eusse seulement le temps de faire le moindre mouvement, elles ont approché leur front de mes pieds et ont longuement pleuré sans dire un mot. Je me souviens qu'elles n'osaient pas même me toucher, comme si j'étais une apparition qui allait s'évaporer ou alors comme si c'était sacrilège.

Au plus profond de moi, j'ai un instant espéré des mots mais, pour une fois, il n'en est venu aucun qui puisse traduire ce que ma pleine part d'humain, de fils et d'époux ressentait. Il y a des états de l'être qui, parfois, ne peuvent que susciter une forme de vacuité et que l'on aurait tort de vouloir briser en s'exprimant. Il faudrait le comprendre et l'enseigner. Les âmes seraient alors appelées à mieux se lire et se dire.

Enfin, lorsque les torrents du cœur eurent accompli leur mission d'apaisement, j'ai invité Meryem et Myriam à davantage se rapprocher de moi et j'ai posé chacune de mes mains au sommet de leur tête. En vérité, ce

geste n'était pas celui d'un Maître qui bénit mais celui d'un homme qui cherche à offrir son amour au retour d'un long, long voyage.

La première à oser briser notre bulle de silence fut ma Bien-Aimée.

– «Rabouni, mon Rabouni...»

Par ce simple nom, elle avait tout dit.

Comme la fraîcheur nocturne commençait à s'installer, le vieux berger qui nous prêtait ses murs et son coin de verdure eut alors l'idée de préparer un feu. C'est autour de lui que, renouvelant un rituel maintes fois accompli, nous nous sommes regroupés jusqu'au crépuscule, enroulés dans nos manteaux et partageant quelques fromages de brebis, des galettes et la traditionnelle huile à la menthe. Tandis que Myriam et Meryem retrouvaient leurs voix, Balthazar avait quant à lui beaucoup à dire.

Il avait vu Jérusalem en plein délire, selon ses termes exacts. L'événement de la Pâque elle-même, assurait-il, avait été profondément troublé par la disparition de mon corps, immédiatement révélée dès le retour des gardes. Ces derniers avaient bien été contraints d'avouer s'être abrités de la violence de l'orage. Dès lors, ainsi que mon oncle Yussaf l'avait prédit, toutes sortes de théories faisaient le tour de la ville, suscitant même ici et là des échauffourées.

Pierre, André, Jean, Jacob, Barthélémy et tous les autres aussitôt mis au courant de la réalité de ma survie exultaient, bien sûr. Toutefois ils se cachaient, ne sachant au juste que faire, que dire ni comment se réorganiser. Dans les faits, beaucoup avaient peur.

– «Que dire, Balthazar? Ils ne savent que dire? Mais. seulement l'exactitude de ce qui a été. Que j'ai survécu!»

– «Quelques-uns le veulent mais la plupart craignent surtout que les soldats ne te cherchent par tout le pays et ils préfèrent laisser croire. que tu es revenu d'entre les morts.»

C'est alors que ma mère est intervenue pour la première fois depuis son arrivée.

– «Oui. ils le préfèrent. J'ai pu approcher Procla très brièvement. C'est son époux lui-même qui a interrogé les gardes et ceux-ci auraient aussi prétendu avoir fui non pas seulement à cause de l'orage mais devant une immense lueur verte dont seraient sorties plusieurs grandes silhouettes blanches... Les choses en sont là du côté du Prétoire. Pilate serait furieux.»

– «Il parle de supercherie, a repris Balthazar. C'est cela. Un "coup des Nazaréens" selon lui, "ou encore des Zélotes". Alors les soldats deviennent

violents.»

J'ai demandé qu'il soit fait un peu de silence. L'annonce des brutalités provoquées par la disparition de mon corps me faisait mal. Quel était donc ce monde dans lequel l'incarnation-même de la paix ne parvenait finalement qu'à susciter la brutalité? Cette constatation n'était certes pas nouvelle pour moi mais là, plus que jamais, j'en constatais directement les effets.

«Le souffle peut avoir deux effets inverses, m'était-il arrivé d'enseigner. Soit il parvient à éteindre une flamme, soit il en augmente la force et propage ainsi le feu.» Restait à savoir sur quelle sorte de flamme je venais de souffler. Sur celle des pulsions belliqueuses ou celle de l'Esprit d'aimer? La réponse était simple, elle me renvoyait au *Seigneur de la Montagne, Shankara*², et à Son *svayambhu linga*. Elle parlait de cette naissance qui émerge de la mort, elle parlait de chrysalide, de métamorphose.

Entre mes mains, j'ai pris celles de Myriam et de ma mère.

– «Et vous, que dites-vous?»

– «Je dis qu'il faut laisser l'Amour agir, mon fils.»

J'ai aimé que ma mère me réattribue ce nom. Quant à laisser l'Amour agir, il n'aurait pas été possible de mieux dire. Il fallait baisser tous les pavillons humains et laisser le Divin écrire l'Histoire tout en demeurant simplement vrais là où nous étions. L'humanité ignore que son grand corps est doté d'une supra-conscience et que celle-ci cherche toujours à s'accorder aux plus puissants Archétypes qui soient, les matériaux premiers de la Création.

Et puis soudain, un nom est venu chercher mon cœur.

– «Et notre frère Judas, savez-vous où il s'en est allé?»

Le vieux Balthazar le connaissait peu, lui qui ne l'avait que croisé deux semaines auparavant mais ma mère m'a signifié d'un signe de la tête qu'elle ignorait tout de sa disparition.

Quant à Myriam, elle est demeurée interdite, décontenancée par ma question. Cette dernière n'avait d'autre raison que celle de traduire ma préoccupation car nul n'avait vu qu'en vérité, c'était lui, Judas, qui s'était immolé et que, ce faisant, il avait taillé sa propre pierre pour les fondations de ce qui s'en venait... *Irrémédiablement*.

Il arrive que celui qui parle double ou qui en donne l'impression joue le rôle de l'ombre nécessaire et enseignante parce que profondément initiatique.

Je n'ai rien demandé de plus au sujet de Judas. Les émotions et les passions se montraient encore trop à vif pour que les plaies se referment dans

le cœur de chacun et qu'on accepte celui qui allait devenir "l'Isariote" pour le messenger qu'il avait été.

Comme il fallait que l'on nettoie mes blessures, la soirée prit fin là. Myriam est venue s'allonger sur le sol près de moi dans la bergerie puis nous avons prié ensemble à voix basse. Nos mains se frôlaient à peine. Myriam n'osait pas croire en la réalité de ma présence et moi je réapprenais à boire l'air avec délice. Jamais, je crois, nous n'avions été aussi complices.

Elle et ma mère reprirent le chemin de Jérusalem dès le lendemain matin. Il ne fallait pas que leur absence fût remarquée. Elle aurait inmanquablement attiré les suspicions. Et puis, en ce qui me concernait, la solitude m'était nécessaire. Désormais unique habitant de mon corps, je devais me reconstruire, retrouver ma pleine autonomie d'Av-Shtara et scruter l'horizon de ce qui s'annonçait.

Près d'une lune s'est ainsi écoulée sans que qui que ce fût vînt troubler l'isolement de notre bergerie. Nous avons aperçu un jour une caravane de muletiers passer sur les hauteurs, puis un matin un cavalier filer au galop, mais pas davantage.

À trois ou quatre reprises le plus jeune des deux Frères d'Héliopolis s'est rendu à Jérusalem pour y suivre la situation mais c'était invariablement avec les mêmes nouvelles qu'il en revenait. Les émeutes se poursuivaient, notre bethsaïd était déserté parce que jugé trop dangereux et le peuple, dans sa majorité, semblait ne plus vouloir croire qu'en ma résurrection.

C'était une sorte de nécessité pour lui et en cela il était étrangement soutenu par les Zélotes qui profitaient de son enthousiasme dans l'intention de générer des mouvements auxquels les Romains ne savaient répondre que par les armes. Un engrenage qui, peu à peu, paraissait vouloir gagner toute la Judée. Ceux qui m'avaient suivi depuis les bords du lac ne pouvaient dès lors que se faire le plus discret possible, voire se cacher. À quoi leur emprisonnement ou leur mort auraient-ils servi? Quant au vieux Maître Lamaas, nul ne savait...

Quelques jours avant la fin de cette lunaison, notre messenger n'est pas réapparu seul de derrière les lauriers; Myriam avait tenu à l'accompagner.

Quand j'ai vu celle-ci descendre de la mule sur laquelle elle avait fait le voyage, j'ai aussitôt compris qu'il s'était passé quelque chose en elle. Elle affichait un visage particulièrement grave. Au bord des larmes en me retrouvant pour une seconde fois, elle a tout de suite voulu que nous soyons

seuls. Elle prétextait qu'elle devait absolument voir mes plaies sans tarder pour y apposer un nouvel onguent de sa préparation.

En la serrant contre moi, j'ai senti qu'elle ne disait pas tout à fait vrai. L'onguent existait bien mais il aurait pu attendre. Ce qui ne le pouvait pas, c'était ce dont son cœur était chargé.

Quelques instants plus tard, elle m'a rejoint dans la petite pièce en grande partie délabrée où je passais la plupart de mon temps lorsque je n'étais pas dehors à méditer à l'ombre d'un figuier ou parmi les brebis.

Je me souviens. J'étais assis sur ce qui me servait de lit et j'avais ôté mes bandages afin de recevoir son baume. Certaines de mes plaies suintaient encore.

En me découvrant ainsi, elle s'est jetée à mes pieds et a posé sa tête sur mes genoux. Ma Bien-Aimée avait un rêve à me raconter.

– «Il y a quelques nuits, Rabouni, je t'ai vu en haut d'une montagne en bas de laquelle je savais qu'il y avait de l'eau. J'ai aussitôt voulu prendre le sentier qui menait vers toi. Je voulais te rejoindre... Mais voilà que ta voix m'a dit: "Reste, Myriam, reste..." ». Et je me suis retrouvée au milieu de l'eau qui était devenue une mer.

Dans l'une des mes mains, j'avais un poisson. exactement comme ceux du lac et, dans l'autre, quelque chose qui ressemblait à un croissant de lune mais qui était aussi une coupe. Je ne comprenais pas et cela me faisait mal. Toi, tu étais là et pourtant je ne te voyais plus. Tu avais disparu. Voilà.

Lorsque je me suis réveillée, j'ai pensé à ce que l'Envoyé de l'Éternel m'avait confié le soir même du jour où ils ont voulu te mettre à mort³. Ainsi tu ne veux plus de moi, Rabouni. Est-ce vrai?»

Ces instants demeurent sacrés dans ma mémoire. Myriam avait laissé sa voix en suspens sur cette question. J'ai relevé sa tête comme je le pouvais, entre mes mains.

– «Ma Bien-Aimée, lui ai-je répondu, au contraire. je te réclame là où tu dois être. parce qu'Awoun nous attend là où chacun de nous doit être. Te souviens-tu de cet instant si particulier lorsque je t'ai dit: "Ce n'est pas pour nous que nous vivons". C'était il n'y a pas si longtemps. T'en souviens-tu? C'est maintenant que toi et moi devons comprendre et accepter le véritable sens de ces paroles.

Non, Myriam, nos vies ne nous appartiennent pas. Au plus intime de ton cœur, tu sais bien que nous les avons offertes à l'Infini avant de prendre chair en ce monde.

Depuis Pessah, tu l'as compris également, le Soleil des soleils a achevé Son œuvre à travers ce corps. Il en est sorti. et c'est pour cela que le Jeshua que tu connais doit rétrécir. C'est pour cela que ton époux doit se retirer. Il le faut afin que seul le Souffle qui a parlé à travers tout son être continue à balayer l'esprit des hommes et des femmes. C'est de ma disparition, c'est de ce qu'elle signifiera que naîtra l'Appel ressenti par les multitudes à venir.»

Myriam n'a pas réagi... Pas un geste, pas un mot, pas même un soupir ni une larme qui aurait pu se glisser dans le creux de mes paumes. Je ressentais, je palpais ce qu'elle vivait. Je la voyais disparaître, la tête sous l'eau, puis remonter à la surface pour tenter de s'accrocher à sa propre barque. Elle y parviendrait, j'en étais certain; elle était faite pour cela, pour tenir un gouvernail et hisser des voiles.

Lorsqu'un long silence eût fait son œuvre en nous et entre nous, j'ai posé mon front contre le sien et je lui ai dit:

– «C'est toi qui, en premier, sera ma coupe car c'est toi, en premier, qui connaît et porte ma Parole. Comme je t'ai réveillée et instruite, tu réveilleras et instruiras ceux qui viendront vers toi dans la sincérité et l'humilité.

Et, je te le dis, toi aussi tu partiras, tu t'effaceras de ces lieux pour rayonner la Joie là où elle pourra être recueillie.»

J'ai ensuite placé doucement ma main gauche au sommet de la tête de Myriam et, habité par la plus belle des tendresses, je lui ai demandé d'ouvrir l'une de ses paumes. J'y ai alors déposé ma main droite en créant une petite alvéole entre sa peau et la mienne.

Mon âme était submergée d'amour et cet amour avait eu la soudaine vision de ce qu'il devait générer. C'était un présent pour Myriam, un médaillon qu'elle garderait en secret avec elle. Le contour, l'or et les symboles m'en sont apparus d'eux-mêmes. Un poisson, tête vers le bas, un poisson dont la tête représentait à la fois un œuf avec son germe et un *lingam*... Un poisson descendant à la verticale sur une barque qui était aussi une lune, une coupe. Un poisson enfin dont le corps était à l'image du signe X, celui de l'Alaph, la marque du commencement et de la génération... ⁴

Lorsque la réalité du médaillon eût pris toute sa place en moi, lorsque j'en ai vu la grâce, le dessin et senti le poids, celui-ci est apparu entre la main de ma Bien-Aimée et la mienne. Il est né à notre monde, enfanté par nos consciences dont l'amour était destiné à se multiplier.

– «Prends ceci et garde-le pour toi *en secret*, Myriam; nourris-le de tes prières... Lorsqu'il refera surface dans deux fois mille ans, alors ce sera le

signe.»

- «Le signe de quoi, Rabouni?»
- «D'un autre Seuil à franchir pour la race des hommes de ce monde.»
- «Pourquoi “la race”?»
- «Parce que tous devront dès lors apprendre à reconnaître qu'ils ne font qu'Un... ou qu'ils ne font qu'Une.»



J'ai souri de toute mon âme lorsque j'ai vu que Myriam considérait comme naturelle et peut-être même normale ou d'évidence la matérialisation d'un médaillon car, en vérité, elle l'était.

Cela venait confirmer la maturité de sa conscience et la justesse de mon cadeau. Je voyais bien à travers la transparence de son regard que son être profond était dans l'émerveillement mais qu'il avait dépassé le stade de la simple émotion.

La Lumière était devenue si familière à ma Bien-Aimée que celle-ci n'attachait plus d'importance ni à ses brillances flatteuses ni à ses scintillements réconfortants mais à son éclat réel, celui d'une nourriture sacrée.

J'ai regardé Myriam caresser avec un infini respect son médaillon puis le prendre entre ses doigts et enfin le retourner. À l'endos de celui-ci était simplement gravé le signe de l'Étoile, celui de Lune-Soleil, d'Anahita. Il était apparu de lui-même, sans que je l'aie demandé.

Ainsi donc, la *Paramukta* demeurait intacte en moi. Son expression était libre de tout, spontanément complice avec la grande Loi du Vivant en constante circulation de par les univers. J'ai remercié *VÉternitude* pour le présent qu'Elle venait de me renouveler puis j'ai fermé les yeux.

Myriam m'a alors très doucement massé le corps et a remplacé mes pansements par d'autres. Mon dos était lent à cicatriser... Enfin, elle s'est endormie sur une natte, auprès de moi. Dans la nuit, je l'ai entendue pleurer un court moment puis elle s'est arrêtée telle une enfant épuisée, à moins que ce ne fût telle une Femme qui a découvert le fil et le sens d'un nouvel inspir.

Ainsi avons-nous passé ensemble nos dernières heures d'intimité.

Dès le lendemain, Balthazar escorta Myriam jusqu'à Ha-Ramathaïm où il avait été convenu que ma mère, Martâ, ma jeune sœur Sarah, Marcus et Jean l'attendent. C'était certainement le lieu le plus sûr qui puisse être envisagé jusqu'à ce que l'agitation cesse à Jérusalem.

J'ai su à quel point elle s'était montrée forte sur ce chemin de retour. Le vieux Balthazar m'en parla comme si elle s'était soudainement sentie investie d'une mission et que celle-ci la transfigurait. En cela, elle voyait juste et commençait, de ce fait, à laisser transparaître la profondeur du message dont je l'avais chargée.

Ce fut un véritable baume pour mon cœur que d'apprendre cela car, même lorsque des âmes qui s'aiment ont compris que rien ne peut les séparer, l'exigence des yeux qui s'embrassent et des mains qui se touchent se fait souvent cruelle et tyrannique.

Lorsque, deux jours plus tard, Thomas et Taddée vinrent discrètement me rendre visite à leur tour, je leur ai demandé de tout faire afin de rassembler le plus possible de ceux qui m'avaient été proches en un lieu que je connaissais entre Tibériade et Gennésareth. Je voulais me manifester à eux afin de leur remettre quelques ultimes paroles et éclairer une fois encore l'horizon sans fin qu'ils portaient en eux.

C'est lors de ces retrouvailles avec mes deux frères que Thomas éprouva le besoin de voir la plaie qui m'avait été faite au flanc droit. Toutefois, contrairement à ce qui en a été rapporté, ce n'était pas parce qu'il doutait mais parce qu'il était dans une sorte d'émerveillement comparable à celui d'un enfant qui veut toucher à tout ce qui atteint son âme et réjouit son regard. Il convenait de dire ici ce qui a été, en vérité.⁵

La rencontre que j'avais souhaitée eut lieu un peu moins de trois semaines plus tard. J'avais initialement espéré me rendre moi-même physiquement sur les lieux mais je dus me rendre à l'évidence: mes forces n'étaient pas suffisamment stables pour que je fasse le voyage.

Après l'incroyable sursaut des premiers jours, des fièvres m'avaient à nouveau affaibli et l'une de mes plaies tardait à cicatriser tout en me faisant

souffrir. C'était celle de mon poignet gauche, celle du "clou de Nathanaël"...

C'est donc dans ma forme de lumière que je me suis rendu à quelques milles de Tibériade. Le lieu désigné était une fois encore celui d'une insignifiante bergerie comme il en existait tant en Galilée. J'y ai d'abord projeté le corps de mon âme et j'ai ensuite puisé dans la généreuse nature des lieux l'essence des atomes nécessaires à un début de matérialisation de ma chair. Un processus que je connaissais parfaitement mais que, là, je ne devais pas pousser à l'extrême.

Le vallon était un enchantement avec ses amandiers aux feuilles tendres et ses grenadiers. Plus d'une fois il m'était arrivé d'y dormir avec Pierre, Jean et quelques autres lors de nos déplacements vers la Samarie. Tant de souvenirs! Déjà une autre vie, me semblait-il.

À mes yeux et dans mon cœur, les retrouvailles avec celles et ceux qui, dépassant leurs peurs, allaient désormais sans hésiter se déclarer mes disciples, furent beaucoup moins cérémonieuses que certains les ont ressenties. Au plus profond de mon être, je les ai vécues fort simplement. Je les ai voulues tel un cri d'amour venant de mes profondeurs et tel un flambeau que je transmettais avec la plus folle des ferveurs. Je savais que mon Souffle, celui dont j'avais hérité, ne pouvait qu'imprégner toutes celles et ceux que je retrouvais là.

Qu'on ne s'imagine pas que je désirais leur communiquer quelque "plan de mission" que ce fût... L'amour n'a pas de stratégie, il ne planifie rien, ne projette ni n'organise quoi que ce soit. Il s'exprime, se transmet et se propage dans la plus douce des libertés, faute de quoi il n'est pas.

Deux mille années plus tard demeure toujours intact en moi le souvenir de la pétillante candeur des regards qui m'ont accueilli au sortir de la lumière, à proximité de la modeste bergerie que j'avais désignée.

À la demande de ma mère, tous s'étaient réunis en un cercle sommaire... Près d'elle, Myriam s'y montrait plus belle et plus digne que jamais mais elle avait soudainement pris quelques rides, me sembla-t-il. Je l'ai vue enceinte du Souffle sans âge que je lui avais transmis. Comme pour me prouver qu'elle avait désormais appris à maîtriser ses émotions, elle me regardait à peine.

Enfin, après un instant, lorsque ma forme de lumière fut suffisamment solide, j'ai doucement laissé ma voix se faufiler au-dedans de chacun.

– «Mes amis. soyez remerciés pour votre présence car, je vous l'affirme, Ce qui était et qui demeure inscrit en moi est désormais inscrit en vous. À

jamais!

Désormais aussi, vous ne direz plus “je crois” ni même “je sais” car vous oserez dire “je connais”. Et en effet à partir de cet instant, vous commencez à goûter au règne de la Vie et à toute son étendue sur ce qui englobe l’illusion de la mort elle-même. Vous êtes témoins. non pas de mon enseignement mais de l’Enseignement qui s’est transmis à travers moi et qui nous vient des confins du Temps ainsi que du Non-Temps.

Marchez donc maintenant, témoignez de la part de Soleil qui vous a été remise et, à nouveau, je vous le confirme, peu importe si en chemin vous oubliez l’articulation de mon nom... là où vous irez, ne faites pas adorer ma personne mais révélez l’Amour qui m’a fait poser mes pas en ce monde.

Que chacun de vous découvre et préserve maintenant sa foi. Comprenez. Que chacun, chacune garde son cœur intact. son cœur vrai, sans les leçons apprises ou héritées, dans sa vérité initiale. Je ne vous demande rien d’autre que cela, que cette simplicité qu’ont les vrais Enfants face à leur vrai Père, celle qu’ont les consciences pures lorsqu’elles s’unissent à *la* Conscience.

À l’heure où je m’efface, la Vie vous lance un défi, mes amis. et celui-ci s’annonce à la fois incroyablement simple et terriblement exigeant. Il tient en peu de mots malgré toutes les déclinaisons que l’on pourrait en extraire. Ces mots vous disent: “*Faites-vous le lit du Vivant afin que Son fleuve s’écoule en vous...* “ Que cela signifie-t-il? Cela veut dire: “*Aimez sans limites et avec détermination, tel le fleuve qui rejoint l’océan et s’y déverse après avoir tout irrigué, tout désaltéré.* “

Allez donc vers les femmes et les hommes. Enseignez-leur la beauté de l’espace de leur cœur sans jamais accomplir le chemin à leur place et, en cela, soyez le silex par lequel jaillit l’étincelle de la Mémoire. Un culte nouveau, me demandez-vous? Oh non. Surtout, je n’attends ni ne veux cela! Par vos souffles, j’appelle uniquement la Révélation du Sacré, de ce Sacré qui est profondément irréligieux parce que relié au Tout, au-delà de la vanité des pouvoirs humains.»

Voilà les paroles qui me sont essentiellement venues ce jour-là. Quand le silence qui les prolongea eût commencé à travailler les cœurs, j’ai vécu le bonheur de pouvoir embrasser tous les regards d’un seul élan du mien. Ce fut infiniment tendre. et puis, peu à peu, la lumière s’est teintée d’ambre et tout en mon être s’est mis à crépiter. Il y eut un bref tourbillon, un frisson a parcouru la chair de mon âme et, instantanément, celle de mon corps s’est rappelée à moi.

Je venais de semer à tous vents la plus folle, la plus belle aussi des volées de graines d'espérance qui puisse être et plus rien, désormais, ne me semblait m'appartenir ni dépendre de moi. J'avais fait don de la liberté de rejoindre *la Maison* et de l'agrandir...

Quelques jours plus tard, la fièvre me quitta définitivement et, en compagnie du plus jeune des deux Frères d'Héliopolis, je suis parvenu à enfourcher un cheval. Après avoir fait mes adieux au vieux Balthazar qui avait la sensation que sa vie s'arrêtait là, nous sommes partis à la tombée du jour en direction du lac de Kinnereth.

La nuit était claire mais, bien qu'incertaine, nous l'avions estimée plus protectrice que le jour. Le voyage, dans la plus totale des discrétions, s'effectua sans encombre et le lendemain, en fin de journée, du haut d'une colline, j'eus la joie de voir se profiler les toits blancs du petit village de Migdel et là-bas, tout au bout, à sa sortie, une maison que je connaissais bien, près d'un grenadier, celle de Myriam.

Une dernière fois j'avais tenu à m'y rendre, une dernière fois j'avais souhaité rencontrer le regard fier de ma Bien-Aimée, sentir la chaleur de ses mains. même si je savais que Pierre, Jean, Barthélémy, Simon et une dizaine d'autres l'y avaient accompagnée afin de décider de leurs chemins respectifs. Tous m'y attendaient. Ils y espéraient mon passage, un jour ou l'autre, sans le moindre souci du temps.

Je ne conterai rien de cette brève et ultime rencontre. Dire qu'elle fut un total partage serait peu et écrire qu'un immense amour empreint de gravité l'a enveloppée le serait tout autant.

Lorsqu'à son lendemain Myriam eût offert ses paupières closes à mes tout derniers baisers d'époux, j'ai voulu reprendre la route. Couvert d'un long manteau brun, refusant d'être escorté par qui que ce fût, j'ai alors prié une mule de me mener vers le nord, jusqu'au pied de ces antiques murailles imprégnant mes souvenirs d'enfance. celles du Krmel.

¹ Pour mémoire, voir le chapitre V du tome I du présent ouvrage.

² Shiva. Voir le chapitre XVIII du tome I du présent ouvrage. Dans la Tradition hindouiste, Shiva traduit l'Énergie de la Destruction pour la Rénovation, Le Souffle qui secoue.

³ Voir "Le Testament des trois Marie", chapitre XII, du même auteur, Éditions Le Passe-Monde.

⁴ La lettre X (Khi en Grec) n'est pas sans rappeler le dessin de la première

lettre de l'alphabet araméen (Alaph) ni la première également de l'alphabet brahmi, ayant cours en Inde plusieurs siècles avant notre ère et qui est vraisemblablement d'origine sémite. À noter que ce signe est désormais celui de la multiplication.

- 5 La Tradition semble donc avoir attribué à Thomas une fonction archétypale, celle du “rationnel dubitatif”, tout comme elle l’a fait avec Judas dans son rôle stéréotypé de traître.

Chapitre XXXV

La prière de gratitude

J'ai tenu à accomplir seul ce que je savais être mon dernier voyage en terre de Galilée. J'en connaissais les risques en raison de ma santé encore précaire mais j'avais besoin de "ma" solitude, c'est-à-dire de mon dialogue intérieur avec *l'Immanence du Vivant*. À travers chaque bouffée d'air qui viendrait gonfler ma poitrine, je La recevrais et Lui parlerais mieux ainsi.

Il fut inoubliable ce moment où, tenant ma mule par la bride, je me suis vu frapper lourdement du poing à l'impressionnante porte du Krmel.

On ne m'a pas répondu tout de suite... peut-être pour que remonte en moi l'image de ce petit garçon qui, dans un piètre accoutrement, s'était présenté là avec son père, quelques décennies plus tôt.

Instinctivement, comme autrefois, j'ai levé les yeux. En haut de la muraille, deux ou trois têtes m'observaient. La journée tirait à sa fin. Qui pouvait bien venir troubler la paix d'un tel lieu à cette heure-là?

Enfin, le portail s'est entrebâillé et un moine au dos voûté, vêtu de blanc, a bien voulu m'écouter puis me laisser pénétrer jusqu'au vestibule que je connaissais déjà et qui n'avait en rien changé. J'ignore à quoi je pouvais ressembler au juste avec ma longue robe brune volontairement trop grande destinée à cacher des pieds bandés et des poignets terriblement meurtris. Certainement pas à un de ceux que l'on aimait recevoir là...

– «Tu n'es pas un voyageur, toi.» m'a simplement dit le moine en approchant une lampe à huile de mon visage.

Je me souviens ne lui avoir répondu que par un sourire tout en dégageant ma chevelure du voile qui la recouvrait. Puis, conscient que je passais outre toutes les règles de la Fraternité du Krmel, j'ai aussitôt demandé à rencontrer le Vénérable.

– «Rien que cela? Ce soir? Je ne sais même pas qui tu es ni de où tu viens. et je ne sais même pas non plus pourquoi je t'ai ouvert.»

Sur ces mots un deuxième, puis un troisième moine sont arrivés, l'air suspicieux.

– «Mon nom importe peu, ai-je fait, d'ailleurs il est peut-être préférable que vous ne le connaissiez pas. Sachez que j'ai vécu entre ces murs autrefois et que je demande asile. Dites cela au Vénérable.»

Visiblement intrigué, le plus vieux des trois moines m'a parcouru de bas en haut puis a grommelé:

– «Il est tard. Tu passeras la nuit là-bas dans la cour. Il y a un abri où on met les mules. Tu y attacheras la tienne. On y dort bien, il y a un peu de paille et d'eau. Demain, nous verrons.»

Cette proposition m'a rendu heureux. Je n'en voulais pas plus et, du reste, j'avais toujours appris à improviser ma vie de jour en jour, voire d'heure en heure. J'aspirais avant tout au silence, à cette qualité de silence qui parfois vient nous visiter du dedans et nous reconstruit.

Pour comble d'une hospitalité dont j'avais un instant douté, on m'apporta même un bol de terre rempli d'une soupe aux fèves.

Je n'ai pas vu passer la nuit tant j'étais éreinté et il n'y eut que le gong tonitruant de la prière du petit matin pour me tirer du sommeil. Comme par réflexe face à un devoir à accomplir, je me suis alors levé aussi rapidement que possible pour me diriger vers la grande salle où je me souvenais que les rituels étaient célébrés. Par chance, je fus le dernier à y parvenir car les jeunes moines, dont la plupart couraient ou sautillaient, prenaient plaisir à me dépasser tout en me lançant des regards furtifs, interrogateurs et amusés. C'est ainsi que, au bout d'un couloir, nul ne fut en position de m'interdire l'entrée des lieux et de m'y asseoir discrètement, adossé contre le mur du fond, dans la pénombre.

Je dois dire que mon âme a fait un saut de près de trente années en arrière lorsque les psalmodies lancinantes du *qaddish* du matin retentirent dans la pièce aux murs peints de blanc. Leurs échos sonnaient de façon familière mais pourtant très étranges à mes oreilles... Ils ne faisaient plus partie de mon univers intérieur, de même que le lieu qui s'avérait infiniment moins vaste que dans mes souvenirs d'enfant.

Un instant, je me suis demandé si j'avais eu raison de vouloir me retirer au sein de l'atmosphère d'un pan de mon passé. Trop de vies ne s'étaient-elles pas écoulées en moi depuis ce jour où, à la veille de mon treizième anniversaire, mon père et mon oncle Yussaf étaient venus me chercher pour me ramener au village?

Trop de vies, trop de décors, trop de visages, trop d'horizons d'âme aussi, peut-être. Que faisais-je là? Est-ce que je fuyais les Romains, le Sanhédrin, les émeutes, le fardeau de tout ce qui avait été engendré? Ou alors étais-je mu par la sagesse du laboureur et du semeur qui écrit sa vie au rythme nécessaire de la patience et de l'espoir? Attendais-je une récolte? Je ne voulais pas me mentir à mon insu, en dépit des plus belles paroles qui étaient venues se placer sur mes lèvres.

«Oh! me suis-je fait la réflexion, je me reconnais bien là, avec cette exigence qui n'en finit pas.»

Mais la profusion des volutes d'encens qui s'échappaient d'une vasque de bronze suspendue à une poutre m'a tout à coup fait tousser. Depuis le supplice auquel j'avais été confronté, je supportais mal le parfum des résines et des herbes que l'on brûlait. Ma toux à dû paraître si intempestive au milieu des litanies que quelques têtes se tournèrent dans ma direction, chargées de reproches.

C'est là que, tout en avant, j'ai aperçu un visage qui se relevait, le visage ascétique d'un homme qui faisait face à tous, sans nul doute celui du Vénérable.

Je n'ai pas attendu. Mes yeux ont instantanément cherché les siens ainsi qu'ils avaient toujours demandé à capter tous les regards du monde. Qui était cet homme qui vivait derrière eux? Quelle âme se cachait derrière ces longs voiles de lin blanc, cette chevelure couverte d'un *talit* rouge et cette interminable barbe couleur d'écume? Il me semblait que je la connaissais...

Sans que j'en fusse surpris, son regard a répondu au mien, il y est resté accroché par intervalles jusqu'à la clâture du temps des prières, jusqu'à ce qu'enfin chacun se lève et que quelques vieux moines éloignés de moi finissent par me découvrir.

Comment étais-je arrivé là et qui étais-je avec une telle robe brune, si disgracieuse, et quelques bandages à la propreté douteuse? C'était inconcevable!

Tandis que je cherchais à me relever tant bien que mal, des questions acides et même quelques invectives commencèrent à m'être lancées. Je n'ai cependant pas eu le temps d'y répondre ni d'exprimer le moindre mot d'apaisement; une silhouette s'était déjà frayé un chemin parmi les moines qui me prenaient à parti. C'était celle du Vénérable en personne qui marchait vers moi. Sa voix chevrotante laissait deviner un homme presque à bout de souffle. Elle a néanmoins aussitôt imposé le silence:

«Que tout le monde sorte. Tout le monde, Frères.»

L'ordre était doux mais c'était un ordre et bientôt je me suis retrouvé seul face au vieillard dans la grande salle du Krmel dont les portes se refermèrent lentement sur nous.

– «Dis-moi qui tu es, fit alors celui-ci en croisant les bras sur la poitrine. Dis-le-moi afin que je ne m'abuse pas. Quel nom y a-t-il derrière ton regard?»

– «J’ai vécu ici autrefois et on m’y appelait Jeshua.»

À ces mots, le Vénérable est longtemps resté interdit, comme s’il ne comprenait pas vraiment; puis, sans rien dire, il a pris l’une de mes mains et a relevé ma manche, découvrant dès lors mon poignet. C’était le gauche et il en suintait toujours un peu de sang.

– «Ainsi c’était vrai.» bredouilla-t-il.

Le vieillard était ébranlé et je l’ai accompagné jusqu’à un petit siège placé contre le mur.

– «Es-tu réellement Jeshua? Celui qu’on appelle le Béni? Est-ce vraiment toi?»

Bien qu’il fût le Vénérable, j’ai osé prendre son visage blême et émacié entre mes mains.

– «Les mots peuvent tromper ceux qui ne voient pas, mon frère, mais les yeux parlent en vérité à ceux qui entendent» lui ai-je simplement répondu en ouvrant toutes grandes les fenêtres de mon âme.

Puis j’ai ajouté ce que, dans une fulgurance, je venais de réaliser: «Tu étais le Frère Joaquim, n’est-ce pas? Je me souviens si bien de tes leçons de Grec...»

Le Vénérable n’était plus guère qu’un flot de larmes. J’ai souvenir qu’accroupi devant lui je l’ai alors serré dans mes bras aussi longtemps que mes forces me l’ont permis. La barrière du temps s’était abolie d’un coup; derrière sa fatigue, les sillons qui creusaient terriblement sa peau et sa si longue barbe blanche, j’avais retrouvé le visage de mon enseignant d’autrefois, celui qui, audelà du Grec, aimait tant les vertus des fleurs¹.

Au bout d’un moment nos fronts se posèrent tout naturellement l’un contre l’autre.

– «Ne crois-tu pas que nous devrions aller ailleurs?» ai-je finalement fait.

C’est ainsi que le Vénérable et moi nous nous sommes bientôt retrouvés dans la grande mais modeste cellule ayant toujours servi de logement à la lignée de ceux qui, de siècle en siècle, avaient eu l’École du Krmel en charge. Que de souvenirs y avais-je moi-même laissés!

– «Si tout ce que j’ai entendu dire de toi est vrai. que fais-je ici et que fais-tu là, toi? Et si tu me confirmes que tu es bien le Béni, Celui dont certains disent qu’Il s’est redonné la vie, comment pourrais-je alors ne pas être à Tes pieds et ne pas Te laisser ma place entre ces murs?»

– «Frère Joaquim. Tu as déjà la réponse puisque ton cœur m’a reconnu mais. pour toi je ne veux être nul autre que le Frère Jeshua. Tu as la place qui

te revient. C'est dans le secret que je suis de retour au sommet de cette colline, vois-tu. Dans le plus total secret! Et c'est dans le même secret que je t'y demande maintenant asile... indéfiniment. Je n'aspire plus qu'à voyager dans mon âme et mon esprit.»

– «Veux-tu dire que Ta tâche est achevée en ce monde?»

– «Elle ne peut l'être. Non. elle ne peut l'être car la Vie a trop semé à travers moi pour ne pas se soucier des écailles qu'Elle a fait exploser et de *Ce* qui est désormais en germination. Tu le sais, celui dont la Parole est de Paix devient aussitôt forgeron. Cependant, en martelant les hommes, en leur proposant son Feu, il fait du même coup se lever une multitude de glaives. Ceux-ci ne devraient être destinés qu'à trancher les masques mais.»

Le vieux Joaquim avait déjà compris ce que sous-entendaient les mots que je venais de laisser en suspens. Son petit signe de la tête fut assez éloquent à ce propos. En quelques mots il m'expliqua alors qu'il savait très peu de choses du chemin qui avait été mien et de ce que j'avais été amené à accomplir.

À l'abri des murailles du Krmel, il avait bien sûr entendu parler, de temps à autre, d'un grand rabbi tout en blanc qui parcourait le pays en accomplissant des prodiges et dont beaucoup prétendaient qu'il était le Mashiah. Parfois, il avait supposé que ce pouvait être moi. Il l'avait rêvé même, m'avoua-t-il, mais rien de plus. N'avaient-ils pas tous fait vœu de vivre hors des vicissitudes du monde, de prier, d'étudier et de transmettre leurs connaissances sans se soucier de l'éternelle succession des guerres et des empereurs?

Seuls, ces derniers temps seuls, ajouta-t-il, avaient fait exception parce que le pays bougeait trop. En bas, sur la côte, les Frères thérapeutes qui offraient parfois leur aide avaient fini par apprendre ce qu'ils appelaient “les événements de Jérusalem” et les réactions extrêmes que ces derniers suscitaient depuis au sein du peuple. On disait que les Iscarii voulaient surtout tirer profit de la confusion générale et de l'enthousiasme de certains face au Mashiah mis à mort puis revenu à la vie sans qu'on sache exactement “si tout cela était vrai”.

– «Ainsi, tu veux vivre ici parmi nous? Accepteras-tu de nous enseigner?» fit-il enfin.

– «Vous enseigner?»

Mais aussitôt le Vénérable s'est repris.

– « Pardonne-moi... Non... je crains qu’il n’y ait rien qui puisse être enseigné ici avec un regard comme le tien, Maître. Beaucoup trop de choses ont changé dans ce lieu depuis ton départ. Ceux qui portaient l’ouverture ont presque tous quitté ce monde et quelque chose d’indéfinissable s’est fané. C’est un peu comme si les murs de ce temple s’étaient épaissis d’eux-mêmes ou avaient poussé en hauteur, empêchant le soleil de pénétrer dans la grande cour.

Le jour où il m’a fallu m’asseoir sur le siège du Vénérable, j’avais déjà vu tout cela et je me suis demandé si je ne serais pas le dernier de la lignée. Je me le demande toujours. On dirait que l’esprit de Sokuk, avec son sommeil pernicieux, nous a contaminés. Nous avons peur de la vie. »

J’ai écouté le Frère Joaquim sans réagir. Intuitivement, je savais déjà ce qu’il venait de m’avouer. Je lui ai pris la main et, sans que je le veuille, un peu de sel s’est écoulé de la mienne. Il n’avait jamais été témoin d’une semblable chose. En vérité, j’étais ému qu’il m’ait appelé “Maître”. J’avais évidemment depuis longtemps appris à accepter ce nom mais, cette fois-là, il a résonné d’une manière particulière, trop étrange.

– « Je te demande seulement une petite cellule, mon frère. Désormais, je t’en prie, ne vois plus en moi qu’un simple disciple de la Vie. »

Le soir même, comme par miracle, je me suis retrouvé dans l’humble chambre qui avait autrefois été mienne. Sans doute en avais-je formulé le souhait au creux de mes nuits. Un vrai bonheur puisqu’elle était un peu à l’écart des autres et qu’elle donnait aisément accès à une terrasse au sommet d’une tour. J’ai aussitôt reconnu celle-ci avec les grandes dalles de pierre qui en rendaient souvent le sol si chaud et avec aussi l’odeur du vent qui montait de la mer. Tout y avait toujours chanté la douceur d’Awoun.

Allais-je vraiment à nouveau vivre là? Étais-je fait pour une telle existence de retrait?

Mes premières nuits y furent tissées d’interrogations. Je ne remettais pas en cause ma décision de m’effacer et les cent raisons qui la justifiaient car c’est en effet de l’absence de son support matériel que s’enrichit toujours la puissance du Souffle qui a animé une Parole.

Le manque propulse. Il renforce “le fil de chaîne” si nécessaire au “fil de trame”.²

Non... je m’interrogeais plutôt quant à l’ampleur de la tâche que je laissais en charge à ceux que j’aimais tant et qui m’avaient tout donné de leur cœur comme de leur destin. L’amande du noyau qu’ils formaient était peuplée de

noms et de regards. Ma mère. ma Bien Aimée. Jean. Les leurs palpitaient plus que jamais au-dessus de tous.

Certains prétendent que le “sentiment de l’absence” traduit une incomplétude. Peut-être. mais si cette incomplétude trahissait un manque, alors j’avais consciemment choisi la grandeur, la noblesse et donc le risque humain d’un tel manque. En ces nuits faites d’une solitude nouvelle, je me suis dit que c’était aussi sans doute en cela que le Flambeau qui m’avait été tendu dans l’Éternité serait d’un parfum différent de celui du sublime Éveillé de Takshashila.

J’ai prié, beaucoup prié à l’ouverture de ce temps-là. Dès lors, je me suis à ma façon “noyé” dans le Soleil jusqu’à ce que, peu à peu, mon corps s’en trouve fortifié.

Et puis, ainsi que je devais le faire, ainsi que le Vivant l’exigeait en moi, je n’ai cessé de voyager dans mon âme.

J’ai dirigé son corps partout où je sentais un appel, un doute, une détresse. Ce fut à Jérusalem, bien sûr, mais aussi à Joppé, à Ha-Ramatahim où la demeure de mon oncle fut pillée, à Jéricho et évidemment sur les rives du lac, à Gennésareth, Caphernaüm, Bethsaïda, Migdel. puis dans tous les lieux où le Souffle qui m’avait été prêté prenait enfin l’entièreté de sons sens et nourrissait les espoirs.

Combien de bâtons et d’épées n’ai-je pas alors vus se lever? Il y avait des regards emplis de paix, des mains tendues, mais aussi des rugissements d’exaltés, des réactions opportunistes et. toujours des ruses zélotes.

Entre deux mouvements de fuite, Pierre et Barthélémy s’étaient soudainement mis à haranguer les foules sur les places publiques cependant que Jean, lui, embrassait tous les indigents au coin des rues en reprenant de mémoire mes paroles d’espérance; quant à Myriam et à ma mère, Yussaf les implorait de se cacher pour échapper aux Romains... et enfin tous les autres tentaient de réinventer leur vie en offrant le “baume de l’Amour simple” à ceux qu’ils rencontraient.

Le “baume de l’Amour simple”, c’était la dernière expression que je leur avais léguée avant de m’effacer. J’avais espéré qu’elle demeure dans les mémoires. Il y a tant d’apparemment “anodines vérités” qui ont besoin de deux fois mille ans pour commencer à éclore!

Mais, au-dessus de tout cela, il existait en permanence cette immense responsabilité qui habitait ma conscience. J’avais mis le feu à tant de regards et ravagé tant d’âmes en quête d’une suprême Délivrance qu’il me fallait

apprendre à regarder l'horizon avec une sérénité sans cesse renouvelée répondant à des Lois qui dépassaient l'humain.

Oui, apprendre encore. Dépasser la perception de ce “quelque chose à porter indéfiniment” qui ne serait jamais parachevé autrement qu'en union avec l'Esprit. Cela malgré les visions des mensonges et des atrocités qui, je n'en doutais pas, seraient commises au nom de *Ce* qui m'avait traversé de part en part.

Des mois passèrent ainsi. Je sortais régulièrement de mon corps afin de m'enquérir de tout et de protéger ce qui pouvait l'être.

Je mangeais seul dans ma cellule et, aux dires du Vénérable, l'ensemble des moines du Krmel, adultes et enfants, avaient rapidement appris à ne pas poser de questions quant à mon identité. Du reste, ils me croisaient peu dans les couloirs que j'empruntais de temps en temps afin de pousser quelques pas sur les pentes de la “montagne”. J'aimais marcher parmi les chênes-lièges qui y poussaient à leur gré ou entre les vignes que les jeunes moines apprenaient à cultiver. Parfois, j'en savourais le vin légèrement aigre. C'était bon. mais pas assez pour gommer ce qui se passait ailleurs. partout.

Un jour, sans doute vers l'automne, Jean est venu me rendre visite. Il était l'un des très rares à savoir où me trouver, à savoir aussi qu'il pouvait espérer me rencontrer.

Je me souviens... Il m'est apparu à la fois exalté et abattu. Autant sa “résurrection” à Béthanie avait dilaté sa conscience, autant l'homme qu'il était devenu depuis mon départ se sentait fragile à force de vouloir “crier sa découverte”.

La hauteur de son idéal lui renvoyait l'image inévitablement modeste de toute vie dans la densité. Il a fallu que je lui rappelle le sens de cette joie enracinée qui naît du sentiment de gratitude. Il a fallu que je le ramène à l'horizon presque tangible d'un Père Éternel proche de l'humain de cette Terre.

Alors, je lui ai remis une prière, une prière simple et pétrie de candeur, dans la ligne de toutes celles qui m'étaient venues. Je l'avais captée sur “ma” terrasse, en haut de “ma” tour, une nuit d'été. Je l'avais aussitôt nommée “la prière de gratitude” et elle m'était devenue chère parce que nous conviant à l'essentiel.

«Mon Père, je Te remercie pour le don de la vue.

Permits-moi d'en être digne et de voir derrière ce qu'il y a à regarder.

Mon Père, je Te remercie pour le don de l'ouïe.

Permets-moi d'en user afin d'entendre Ta Voie cachée derrière tout ce qui est dit.

Mon Père, Je Te remercie pour le don de la parole.

Permets-moi de le faire vivre afin de chanter Ta Présence en toute chose.

Mon Père, je Te remercie pour le don du toucher.

Permets-moi de toujours reconnaître la chaleur de Ta Vie au cœur de tout ce qui palpite ou semble dormir.

Mon Père, je Te remercie pour le don qui me fait recueillir les cent mille parfums de ce monde.

Permets-moi de me souvenir de Ton Essence à chaque inspir de ma poitrine et de mon âme.

Mon Père, je Te remercie pour toutes ces forces dont Tu m'as comblé.

Que, par elles, mes pas sachent toujours vers où se diriger et que jamais mon cœur n'oublie la direction que tu as inscrite en lui.

Consolide ma volonté afin qu'il soit dit que jamais la Flamme ne vacille en moi.

Mon Père, je Te remercie pour les obstacles que Tu fais miens car je sais que Ta Volonté est que mon œil unisse toute chose, que mon oreille n'entende que Ton Souffle, que mes lèvres ne prononcent que ce qui est juste, que ma main ne tisse que la vie et que mes narines ne captent que Ton Parfum au sein de ce monde.

Mon Père, je Te remercie pour Ton Exigence afin que sans cesse Tu me rappelles de ne prendre qu'une équitable mesure de ce qui s'offre à moi et d'avoir la lucidité de toujours y trouver du bonheur.»

Je me souviens bien avoir vu Jean tracer méticuleusement ces mots sur un morceau de palme à l'aide du fin stylet de roseau et de l'encre brune qu'il portait constamment avec lui. À l'observer ainsi, tenant une petite planche sur ses genoux, on aurait pu croire qu'il récoltait là le plus beau trésor du monde, la plus grande des révélations... alors que c'était les paroles les plus simples et les plus évidentes qui fussent.

– «Pourquoi n'écris-tu pas, Maître? fit-il soudain en levant la tête. Je ne t'ai jamais vu le faire. Tu as encore tant et tant de bijoux à nous transmettre, à nous léguer, maintenant que nous sommes seuls, éparpillés à travers le pays et que nos vies nous échappent, semble-t-il! Écris. Laisse-nous au moins une trace de ta main, de ton cœur sur un rouleau de palme.»

– «Toi, tu écriras, Jean. Toi, on te copiera et on te recopiera... jusqu'à t'amputer et te déformer. Quant à la trace que je vais laisser, je te le dis, elle n'aura pas besoin de mon encre pour être rétrécie. En toute vérité, me lira celui qui, en lui, saura déchiffrer la mémoire des effluves de mon Cœur. Comprends-tu?»

Jean comprenait fort bien, en effet. Il comprenait qu'il faut invariablement un immense espace de liberté entre la Parole d'un Messenger et l'oreille qui la recueille. Derrière les signes figés, il manquera toujours une pensée ailée, libre de tout parce qu'enseignant elle-même la liberté du choix de l'altitude.

– «Oui, je crois que je peux comprendre. mais nous avons tant besoin de soutiens! Nos mémoires sont si fragiles.»

– «Vos souvenirs sont fragiles, mon frère, pas votre mémoire! Quant au soutien, sa force réside dans la prière spontanée, cette prière qui n'est ni supplique, ni mendicité mais qui demeure semblable à l'eau vive. Tu le sais, Jean. Cette eau puissante qui fait tourner les moulins afin de désaltérer la terre en s'offrant aux cultures.³

– «C'est-ce que je leur dis à tous, Maître! La prière. "Mais prier qui?", me demandent-ils alors dans nos longues discussions puisque tu nous as enseigné que l'Éternel n'est "personne" dans les Cieux.»

Jean avait toujours son stylet à la main. Je le lui ai fait poser sur le sol.

– «Il n'est "personne" en effet. Cependant, cela ne signifie pas pour autant qu'Il ne soit "rien". Prier, vois-tu c'est s'adresser à l'Océan de Conscience Universel, non humain, amoral aussi et pourtant d'une Intelligence infinie et infiniment compatissante dans lequel nous baignons tous et auquel nous participons tous.

Ce que nous appelons l'Éternel ou le Divin est la résultante des milliards de milliards de formes de conscience qui sont dans l'expérience du fait de vivre et qui, par cela, ont généré cette Roue, cette Puissance qu'on appelle la Vie, qui l'ont fait grandir, fait aimer, encore et encore en découvrant le dépassement de toutes les limites...

Oui, Jean, nous faisons tous partie de la mécanique du Divin et nous la nourrissons. Quant à Awoun, Il est l'un de Ses masques, le plus proche de notre cœur. Enseigne cela à ton tour.»

– «Et si je n'ai pas les bons mots?»

– «Les mots ne veulent rien dire autrement que par *Ce* qui vibre en eux, par *Ce* dont tu les charges et dont tu les rends vivants. Te souviens-tu de ces nuits autour d'un feu où je vous disais la beauté et la puissance de ces chants

que, loin vers l'Est, les sages nomment *mantras*? Ce qui compte en eux n'est pas ce qu'on peut en saisir par la réflexion de ce qui s'agite dans nos têtes. L'important, c'est ce que leur sonorité sculpte dans nos profondeurs.

Alors prier, Jean, cela s'apparente à générer nos propres *mantras*, certes pas à dérouler une liste de demandes. C'est vivifier notre être essentiel pour l'accorder à l'Être Universel. Comprends-tu pourquoi les lyres sont si sacrées aux yeux des poètes et des sages? C'est parce que leurs cordes se prêtent aux rayons du Soleil; elles les prolongent aussi. Pense à notre lac... ⁴»

J'avais espéré que Jean me parle un peu de lui, de la façon dont son cœur battait au monde des humains, peut-être même de cette attirance pour les hommes qu'il avait un jour eu la force de m'avouer comme si elle était une faute, une fausse note dans sa vie. Il ne l'a pas fait et j'ai respecté cela. Il avait pris en grandeur depuis ma mise en croix. Sans doute un peu trop rapidement au point qu'il paraissait se sentir en charge d'une bonne partie de la communauté d'âmes que j'avais réveillée, enseignée et nourrie.

À ses yeux, Pierre faisait figure d'adolescent impétueux et bourru, de même que Barthélémy et André. Quant aux autres, je devinais qu'il les sentait souvent "légers", pas assez volontaires ni audacieux. Il ne parlait cependant pas des femmes autrement qu'en éloges.

Avant son départ, j'eus droit à quelques anecdotes sur ce qu'avait dit l'un ou l'autre, sur ce qu'ils avaient fait et où ils s'étaient rendus... Elles étaient toujours bienveillantes car il avait l'amour en lui mais, à certains détails, j'ai deviné que de petits clans se formaient. Déjà, oui. Selon les tempéraments et les niveaux de compréhension.

Tout cela, je l'avais prévu et je ne pouvais aller contre car on ne demande pas au feu de se faire eau vive avant même qu'il ait pu s'envisager vapeur, nuage et pluie. Toutes celles et tous ceux qui avaient eu le courage de joindre leurs pas aux miens étaient de belles, grandes et vieilles âmes, je l'avais perçu dès le premier instant. Toutefois le travail sur l'enclume ne se compte pas en nombre de vies, il s'accomplit au-delà des personnalités et hors du temps.

Lorsque Jean s'en fut reparti et eût rejoint "les autres" sur les chemins de Galilée, de Judée et de Samarie, j'ai eu le sentiment que je ne le reverrais pas avant assez longtemps. Des rêves pénétrants sont peu à peu venus me conforter en ce sens durant les mois qui suivirent. Une voix m'a également souvent visité au creux de mes plus profondes méditations. Je l'ai toujours reconnue pour être issue d'Élohim.

Ainsi que les images prémonitoires qui peuplaient mes nuits, cette voix me préparait à accepter pleinement la trame des événements inéluctables qui allaient se dérouler à travers le pays. J'anticipais tout. J'avais bel et bien fait germer une révolution des consciences mais toutes les âmes rebelles n'auraient de cesse d'en profiter pour mener leurs propres guerres à leur façon.

Simultanément, le nombre de celles et ceux qui répercuteraient l'écho de mes paroles grossirait, c'était d'évidence, mais ce nombre ferait peur aux pouvoirs en place. On les chasserait donc, on les frapperait, on les massacrerait même. Alors, assurément, il me fallait être prêt à recueillir dans mon cœur le poids de tout cela et à pressentir loin, loin à l'horizon de l'humanité, la splendeur des fleurs qui finiraient, malgré tout, par en éclore.

Le Vénérable, lui, respectait mon besoin de silence et d'isolement. Parfois, il lui arrivait de venir frapper à ma porte, comme en attente de quelque chose qu'il ne parvenait pas à exprimer et puis il repartait, non sans m'avoir laissé un fruit ou deux lorsqu'il s'en trouvait. Un geste d'amour simple, sans la moindre attente.

Une première année s'est écoulée ainsi, sans bruit. Tellement peu de choses filtraient entre les murs du Krmel! Tellement peu que cela pouvait en être inquiétant. Et puis il y en eut une deuxième et une troisième, douces et méditatives, à vrai dire, jusqu'à ce qu'une lettre rédigée à la hâte par mon oncle Yussaf me soit remise. Celle-ci me parlait de ses craintes pour ma mère et Myriam.

Échappant de plus en plus à Pilate, disait-elle, le Pouvoir romain les recherchait activement, persuadé qu'elles avaient "tout manigancé" de ma disparition et qu'elles étaient au centre des tensions qui éclataient constamment à Jérusalem, autour du lac de Kinnereth et dans la région de Joppé.

C'était surtout ma mère qui le souciait et il souhaitait lui faire quitter le pays par bateau. Quant à Myriam, il doutait de parvenir à la convaincre de partir également, en dépit de la soudaine réapparition en Judée de Saül, le père de son fils Marcus, ce premier époux violent qu'elle avait fui dans sa jeunesse. Saül, ajoutait-il, avait décidé de combattre ceux qui s'exprimaient en mon nom et que les Romains appelaient désormais souvent "les Galiléens" dans la confusion générale...

Je me revois encore, posant doucement sur le sol de ma cellule la petite feuille de palme enroulée sur elle-même et qui portait le sceau de la bague de

Yussaf.

«Oh Saül, me suis-je dit en moi-même, que fais-tu là?»

Je n'avais jamais rencontré cet homme, Pharisien, citoyen romain et grand voyageur, m'avait-on appris. Non, je ne l'avais jamais rencontré mais mon âme était persuadée connaître la sienne.

-
- ¹ Voir le tome I du présent ouvrage, chapitre VII, “Derrière les murs du Krmel”.
- ² On verra ici une allusion au symbole du métier à tisser tel qu'utilisé par la Tradition thérapeutique des Esséniens et des sages d'Alexandrie.
- ³ Il s'agit d'une allusion aux *norias*, ces dispositifs en forme de roue à eau et dont la fonction était de hisser l'eau d'une rivière jusqu'à un champ afin d'irriguer celui-ci. Ce mécanisme hydraulique était en vigueur dans l'ensemble du pourtour méditerranéen dès le IIIème ou IVème siècle avant notre ère.
- ⁴ Pour rappel, Kinnereth signifie “lyre” en Araméen.

Chapitre XXXVI

La secousse de Saül

«Faudra-t-il qu'ils partent tous?»

La question devenait récurrente alors que j'entrais dans la quatrième année de mon retrait sur les hauteurs du Kreml et que, de plus en plus souvent, je passais des journées entières sur ma terrasse au sommet de "ma" tour embrassée par le soleil et le vent.

Je me souviens des oiseaux de la mer qui venaient m'y rendre visite sans la moindre retenue. Ma silhouette faisait maintenant partie des lieux et mon âme aussi certainement, à en juger par le regard sans détour de leur vérité animale. Très souvent, il m'arrivait de les nourrir avec le peu que j'avais et le très peu dont j'avais besoin.

Le départ de mes disciples les plus proches pour d'autres horizons? Je commençais à l'envisager... celui de Myriam également. Les battements d'ailes qui frôlaient régulièrement ma chevelure étaient là, aurait-on dit, pour me le suggérer avec une insistance grandissante. Parfois, ce qui paraît être un repli mène au contraire à un déploiement.

Oh, je ne voulais rien conquérir, pas plus que "l'Éternité" ne le cherchait à travers moi, bien évidemment! J'espérais seulement préserver des vies et permettre à quelques perles d'amour de se multiplier là où il y avait de la place, là où ce qu'on nomme l'avenir les attendait. Peut-être plus encore que par le passé, je ne cessais de constater qu'une Volonté infiniment supérieure à la mienne m'échappait et veillait à tout, au-delà des tourments humains.

Je m'efforçais donc de regarder toujours plus loin, en moi et à l'extérieur de moi... ce qui revenait à la même chose. Alors, animé d'une force tenace, je me répétais que les tourments du temps présent, ses incertitudes aussi, représentaient bien peu relativement aux possibles bonheurs puis à la félicité des lendemains qui s'ouvriraient en leur temps.

Il y avait déjà presque un an que Jean avait accompagné ma mère hors du pays ainsi que l'avait préconisé mon oncle. Elle avait fait le voyage par bateau à partir de Césarée en compagnie de Bethsabée, Sarah, Taddée, Barthélemy et de quelques autres. Ces derniers avaient fait ce choix pour fuir un climat humain devenu trop incertain mais aussi parce qu'ils se sentaient en charge de devoir parler de leur vécu hors des frontières d'un pays désormais étouffant pour eux. Tous s'estimaient responsables d'un dépôt de Lumière

qu'ils ne pouvaient garder dans le secret de leur poitrine. Parfois, les persécutions sont comme les manques, elles propulsent.

En réalité, comme la plupart de mes disciples les plus immédiats, ils avaient été touchés par “le ressac de la Vague d'Énergie” qui s'était soudainement dégagée de mon corps sur le gibet du Golgotha. Celle-ci les avait emportés, chamboulés et transformés à tel point que nombreux étaient alors ceux qui s'étaient découvert des qualités oratoires et thérapeutiques jamais révélées jusque là. Le Souffle les avait en quelque sorte investis à leur tour; Il était allé réveiller en leur cœur des capacités engourdies provenant à l'évidence d'autres époques¹.

Oh, comme j'avais vu juste en ayant eu foi en eux! Et, je dois le dire, je m'y sentais pour si peu dans ce Souffle qui les avait saisis quelque temps après ma régénération puis mon nécessaire départ. Je Lui avais seulement préparé la place, j'avais dilaté les fenêtres et les portes des demeures dans lesquelles il était dit qu'Il allait dès lors s'engouffrer.

Ainsi, toutes et tous pouvaient comprendre à travers leur chair que le Vivant ne m'appartenait pas et que c'était bel et bien de leur responsabilité de s'en faire les réceptacles. Ils palpaient désormais l'Essence qui avait alimenté chacune de mes paroles et chacun de mes actes.

Quoi qu'il en fût, j'ai été profondément heureux le jour où j'ai appris le départ de ma mère et de ma jeune sœur vers d'autres rivages. là où les marins les avaient emmenées, vêtues à la façon des femmes de pêcheurs, il existait une petite communauté. Celle-ci se tenait à proximité de l'antique port grec d'Éphésos². C'était Maître Hamza³ qui, le premier, non loin d'Alexandrie, m'en avait appris l'existence.

Des hommes et des femmes y vivaient en paix, disait-on, autour d'une compréhension de la vie proche de la nôtre, en dépit des apparences. On y enseignait en effet un art de la guérison des corps qui était indissociable de celui des âmes⁴. Ma mère ne pouvait donc qu'y être bien même si je n'avais guère de ses nouvelles.

Depuis ce temps, c'était plutôt Myriam qui me préoccupait... elle ainsi que toutes ces femmes et ces hommes qui marchaient dans le sillage de son impétuosité. Comment ne pas penser aussi à Shlomit, à Yacouba, à Pierre, André, Jacob, Thomas, au fidèle Simon, et à tant d'autres, bien sûr. Oui, faudrait-il qu'ils partent tous? Même Yussaf?

Oh, en réalité, il n'existait pas de véritable crainte en moi puisque j'étais plus que jamais en union avec Awoun... J'appelais seulement Sa Paix et Sa

Douceur à venir imbiber leur cœur et à guider leurs pas avec le plus d'exactitude possible. J'appelais également à ce que nul ne les blesse ni ne les insulte et je me suis accordé le droit de l'espérer, même si je savais bien que tous les seuils à franchir ont toujours leur raison d'être. L'humain n'est encore que l'esquisse de lui-même, je l'avais si souvent rappelé... Quant au talent d'espérer devenir Humain, il ne saurait naître qu'au fil d'une longue, longue marche.

En ce temps-là, pourtant, il y eut une nuit où mon âme s'est soudain laissée emporter par un cri montant du lac de Kinnereth. Il venait plus précisément de Gennésareth. Ce cri avait jailli du sein de quelques familles qui pleuraient leurs morts. Je l'ai écouté et j'ai aussitôt vu une cour en partie couverte de palmes puis, au milieu de celle-ci, trois corps allongés sur le sol, dans leur linceul. Adossé contre un mur, les yeux grands ouverts, j'ai reconnu un homme. Silencieux parmi les prières et les lamentations, il était dévasté.

Il se nommait Tobie et avait été un de ces jeunes hommes qui m'avaient interpellé, huit ou neuf années auparavant, alors que je n'avais pas encore commencé à enseigner⁵. Depuis ce temps-là, je l'avais maintes et maintes fois revu sur les rives ou parmi les ruelles de la bourgade. Il ne cessait de me répéter que j'avais transformé sa vie. Il avait même été de ceux qui, un jour, à flanc de colline, avaient mangé du pain et du poisson.

En le découvrant ainsi et en lisant en lui, de terribles images ont envahi ma conscience. Tobie était le seul survivant d'une répression lancée par les Romains, la veille.

L'angle d'une place, un puits. Des pêcheurs y parlaient de moi, citaient mes paroles avec fougue, clamaient que j'étais le Béni qui avait été jusqu'à vaincre la mort. Et puis, tout à coup. l'irruption de trois ou quatre soldats dont un cavalier, tous avec leur pilum et leur bouclier.

Un massacre! Tout le monde fuyait comme il le pouvait. Je voyais les corps dans la poussière du sol et le sang qui s'écoulaient en flaques écarlates. C'était suffisant pour tout dire.

Alors, j'ai refermé les yeux de mon âme et cela m'a aussitôt ramené au Krmel, dans la solitude de ma cellule et au plus secret de mon être. Un étrange et lourd silence s'y déployait.

“Un massacre de plus! me suis-je murmuré à moi-même... Et tout cela au nom de l'amour!”

De l'amour? Mais qu'est-ce que l'amour? Se laisser sans cesse repousser? Se laisser insulter? Se laisser frapper et enfin tuer? Bien sûr que non! Mais

alors comment l'enseigner autrement que je ne l'avais fait?

Aimer, cela devait signifier être simultanément dans l'action et la non-action, dans l'équilibre et la démesure. Dans la maîtrise des contraires. Cependant, pour cela il fallait parcourir des vies et des vies, pris par l'illusion d'un temps qui passait, qui épuisait et révoltait. Des vies, oui mais. Pourquoi pas aussi dans l'instant présent? Car il y avait assurément un point précis, là, au Zénith de notre cœur qui pouvait tout résoudre puisqu'il était Tout.

Dans l'obscurité, je me suis enfin assis puis, saisissant la trame de l'Invisible, j'ai lancé un fil jusqu'à Gennésareth et j'ai parlé à Tobie. Je savais qu'il m'entendait autrement que par ses oreilles et que c'était la meilleure façon de soutenir l'œuvre de la Vie en lui.

Tobie était un homme simple et intuitif alors il comprendrait. Il renaîtrait du feu calcinant de ces départs comme de celui de tant d'autres deuils. Toujours et toujours, on pourra bien sûr se demander ce qu'est en définitive l'Amour. mais aussi ce que sont la vie et la mort. Tout se côtoie et s'épouse. C'est la même quête qui se décline, la même recherche du Cœur qui ne parvient pas à croire suffisamment en lui.

Alors me sont revenues des paroles nées sur une certaine colline. *“Heureux sont ceux dont la pensée est simple car l'accès à la Lumière leur sera aisé... Heureux ceux qui sont dénués de carapaces car les vraies portes s'ouvriront à eux. “*

Cet événement cruel auquel Tobie fut mêlé a été du nombre de ceux qui m'incitèrent à certaines actions au creux de ma retraite ou plus exactement qui firent remonter à ma mémoire ce qui avait été déjà été décidé en d'autres temps.

Je savais avoir rendez-vous avec ce Saül qui, disait-on, semblait particulièrement s'acharner contre celles et ceux qui répercutaient ma Parole. Yussaf m'avait assuré qu'il jouissait un peu partout d'une incontestable influence et qu'il était peut-être plus à redouter que beaucoup parce qu'il avait la violence facile. De plus, il était lettré. Si je devais parler à une âme afin que s'atténuent les coups et les crimes c'était donc d'abord à la sienne.

Où se trouvait cet homme? Pour moi la question ne se posait pas puisqu'il n'est pas un point de cet univers qui soit étranger à un autre. L'air que nous respirons tous ne connaît pas de frontière et encore moins la Lumière qui l'imprègne. C'est elle qu'il faut donc suivre, c'est à elle qu'il faut parler lorsque l'on cherche à rencontrer un être, quel qu'il soit.

J'ignorais tout du visage de Saül mais ce n'était pas lui qui m'intéressait, c'était seulement son "parfum de vie", cette essence de lui qui était inévitablement en contact avec moi, ne fût-ce que par les douloureux souvenirs de Myriam.

Je me souviens... Il tombait une fine pluie lorsque j'ai perçu que le juste moment était venu. Je suis monté en haut de ma tour, j'ai noué mon long voile blanc autour de ma tête à la façon d'un *tsaniyph*, je me suis assis et j'ai prié; j'ai prié jusqu'à m'identifier à l'un de ces oiseaux de la mer qui étaient devenus mes amis. Ce fut si facile!

C'est la conscience directrice de l'un d'eux qui, je crois, a comprimé l'espace entre l'âme de Saül et la mienne. Alors je me suis dégagé de ma forme le temps d'un battement d'ailes et bientôt une voie romaine m'est apparue avec la grande mosaïque de ses dalles de pierre.

Quelques attelages y circulaient dans la poussière sous un soleil voilé. Sur le côté, cherchant des touffes d'herbe parmi la caillasse, une vingtaine de moutons traînaient sous la surveillance lasse d'un jeune garçon en guenilles. C'était à la sortie d'une bourgade et, à main gauche, je devinais le ruban bleu sombre de la mer. Les yeux de mon âme englobaient tout. jusqu'à la tonnelle de cette sorte de taverne où des hommes étaient assis, buvaient et parlaient bruyamment. Attachés à un muret, des ânes et des chevaux se fouettaient les flancs de leur queue afin d'éloigner les mouches.

Le regard perdu dans le lointain, un homme vêtu d'une longue tunique étroitement serrée à la taille se tenait près d'eux. À sa ceinture pendait un large coutelas dans son fourreau... J'ai tout de suite su que c'était celui que je cherchais, Saül, le premier époux de Myriam, le père de Marcus. Je m'en suis approché.

Il a dû sentir ma présence sur la frange de son monde car il s'est aussitôt retourné tout en passant une main dans sa fine barbe. Saül transpirait beaucoup, il était tendu, mal avec lui-même. Avec force, j'ai glissé son nom à son oreille.

– «Saül»»

Une fois encore, il s'est retourné puis a jeté un regard furtif sur les hommes qui, non loin de là, buvaient et plaisantaient sans se soucier de lui.

– «Saül!»

Cette fois, il a sursauté et a fait quelques pas derrière les ânes et les chevaux. Son front s'était plissé.

Il fallait maintenant que je me montre à lui, que je construisse ma forme dans la lumière, face à la sienne. Le moment exact était là et demandait tout mon amour, toute ma compassion et ma paix.

Malgré son âpreté, la nature des lieux était riche de la force de chacune de ses pierres... J'y ai dès lors puisé les "grains de vie" dont j'avais besoin pour faire naître mon apparence et le soleil de ma poitrine est aussitôt devenu leur liant.

Saül n'a pu retenir un petit cri râpeux. Mon corps venait de se révéler, émergeant de derrière un rideau de clarté. J'ai vu l'homme faire trois pas en arrière, médusé, les yeux dilatés, le souffle suspendu.

– «Qui es-tu?» a-t-il enfin réussi à bredouiller.

– «Celui que tu cherches, Saül.»

– «Je ne cherche personne.»

– «Vraiment? Te voici pourtant arrivé.»

– «Ne me regarde pas ainsi, je t'en prie. Pardonne-moi.»

Et en prononçant ces mots à voix presque inaudible, Saül s'est écroulé à genoux. Derrière lui, un cheval hennissait.

– «Te pardonner? Ton cœur est-il donc lourd?»

– «Non... Oui. Je ne sais pas... Tu me transperces...»

Et puis soudain, la vraie question est sortie de son ventre:

– «Es-tu Jeshua, Celui qu'on nomme le Béni?»

– «Je le suis.»

Saül a plaqué son front contre le sol. Toute son âme se répandait en un flot de larmes.

– «Pourquoi me frappes-tu ainsi chaque jour, mon frère? N'aimes-tu pas aimer?»

– «Mais je ne te frappe pas!»

– «Tu frappes celles et ceux qui, par mon regard en eux, apprennent à aimer. C'est la même chose.»

Les larmes l'emportaient sur les arguments; Saül ne parvenait pas à me répondre.

– «Réponds-moi, mon frère, n'aimes-tu pas aimer?»

Entre deux sanglots face contre terre, des mots se sont enfin formés.

– «Je ne sais pas le faire. Qu'est-ce que c'est, aimer?»

– «Si je suis venu vers toi, c'est pour te l'apprendre. Tu aimes pourtant le vin, n'est-ce pas?»

– «Oui...»

– «Eh bien, si cet esprit de liesse que tu trouves dans le vin tu le rencontres un jour auprès des hommes et des femmes de ce monde, qu'en dirais-tu? C'est cela l'amour. une ivresse sacrée qui te conduit plus haut que toi-même. Relève-toi.»

Mais Saül n'osait pas se relever; à peine pouvait-il redresser un peu la tête.

– «J'ai aimé, une fois...» a-t-il alors bredouillé.

– «Crois-tu? Tu as possédé. C'est bien différent. On ne peut pas perdre ce que l'on ne possède pas. L'amour ne se dérobe pas à toi si tu ne l'étouffes pas. Et sache que cette vérité qui vaut pour l'homme et la femme vaut également pour l'Éternel. L'amour est Un, Saül; à Ses yeux il n'existe ni haut ni bas. Il est la vigne, le vendangeur, le vin, la coupe et celui qui en savoure le contenu pour enfin rendre grâce au soleil, à la terre, à l'eau et au vent.

À celui qui sait le boire dans la sacralité, il offre une juste dilatation. Ainsi va l'amour. Si ce que tu éprouves te rétrécit, ce n'en est pas. C'est l'égarement et dans celui-ci la souffrance. Veux-tu souffrir?»

– «Qui veut souffrir?»

– «Alors relève-toi et relâche l'étreinte. Je te le dis, en desserrant le poing, c'est toi que tu libères et que tu commences à aimer.»

– «Pourquoi veux-tu que je m'aime?»

– «Parce que la vie t'a été donnée et que le Sans-Nom est la Mémoire de la Vie. Et quand bien même tu Lui tournerais le dos, Il continuerait à emplir ta poitrine... Regarde-moi maintenant, Saül, jette ton coutelas, prends ton cheval, retrouve-toi et souviens-toi de l'ivresse d'aimer!»

– «Comment connais-tu mon nom?»

– «Et toi? Tu as bien su reconnaître le mien.»

Ce furent mes derniers mots à Saül. Je savais qu'ils devaient claquer comme le tonnerre afin qu'ils le réveillent et entament leur œuvre en lui. Il était homme à avoir besoin de cela.

Sans plus attendre, j'ai désassemblé les grains de vie de la matière que j'avais appelés et la forme visible de mon corps s'est immédiatement éteinte dans la lumière du jour. J'ai alors juste observé un instant Saül qui se relevait, qui cherchait, qui marchait, l'air hébété, en direction du troupeau de moutons, puis je me suis laissé aspirer par la réalité de mon être. Déjà, j'étais de retour au sommet de ma tour, assis dans la même position. La pluie avait cessé.

Il a été écrit que j'étais allé rejoindre Saül sur la route de Damas. Je ne l'ai pas su ni n'ai tenté de le savoir. Peu m'importait où il se trouvait, il fallait seulement que je le secoue, qu'il fût à Tyr, à Antioche ou ailleurs. Certains

ont affirmé également en ces années-là que son cheval s'était cabré à ma vue alors qu'il le montait et qu'il en est tombé. mais que l'on comprenne plutôt qu'au-delà des larmes qui furent siennes c'était sa personnalité qui s'était arc-boutée. Enfin, il a été dit qu'il perdit la vue durant trois jours peu après cet événement. une façon d'exprimer la perte totale de ses anciens repères avant une renaissance à lui-même. Ainsi faut-il parfois apprendre à décoder ce qui se colporte ou s'écrit.

Qu'en fut-il ensuite du chemin de cet homme dont les Textes gardent l'empreinte sous le nom de Paul? Parfois, dans une vision, dans un songe, j'ai su qu'il mettait tout autant de zèle à construire qu'il en avait déployé à détruire. Il s'est empressé de bâtir l'Église de "son" Mashiah à lui, à l'image de ce qu'il portait dans sa conscience. Il était Pharisien, il appréciait les Écrits, les dogmes, les lois et il passa le reste de ses jours à tenter de faire ce que je n'avais jamais voulu: convaincre.

Rien n'aurait pu l'arrêter, pas plus que les autres, d'ailleurs, chacun avec le niveau de compréhension qui était le sien, sa capacité à dire et à transmettre ses forces et ses fragilités. Chaque fleur n'émet-elle pas son propre parfum avec la fonction qui lui est propre? Il en est qui s'adressent au corps, d'autres à l'âme et d'autres enfin à l'esprit. Certains hommes regardent donc en direction de *Pierre* ou de *Paul*, d'autres de *Jacob* et enfin de *Jean*.

Le long des chemins que je n'ai cessé de parcourir, j'ai toujours enseigné à chacun l'art de trouver sa propre fleur, d'être droit "en elle" tout en acceptant celle d'autrui comme faisant ultimement partie du même bouquet... *Dévotion*, *Savoir* et *Connaissance* ne s'opposent pas. Tous trois sont les marches d'un même escalier par le mystère duquel le Bas et le Haut sont unis de toute éternité.

Un peu plus d'une année s'écoula encore. J'ai beaucoup pensé à Myriam. Une part de moi aurait infiniment aimé la retrouver à mes côtés. mais ce n'était pas sa route ni la mienne. Si souvent, je me suis retenu d'aller lui rendre visite en esprit! Si souvent!

Durant toute cette période, malgré la prise de conscience de Saül et son revirement porteur d'espoir, rien ne parut vouloir s'apaiser. Les épaisses murailles du Krmel elles-mêmes donnaient parfois l'impression de devenir poreuses tant les turbulences du monde finissaient par s'y infiltrer. Dans son rôle de Vénérable, le Frère Joaquim s'en inquiétait et m'en faisait part. Il me disait ne plus arriver à trouver la paix, lui qui avait pour mission de

l'enseigner. En partageant quelques figues ou des raisins séchés, il nous arrivait d'en discuter.

– «La Paix? lui ai-je confié un jour, quel homme peut la trouver ailleurs que sur les hauteurs de son être? Lorsque je me rends dans cet espace, mon frère, je me sens dans ce que je nomme “mon pays des neiges solaires”. Tout y est immaculé...»

– «Tu t'y rends souvent?»

– «Oui... chaque jour, comme pour y respirer ou y boire. mais je n'y demeure pas longtemps parce que je ne veux pas m'y abriter, parce que j'ai fait le vœu de demeurer homme de ce monde tant que mon corps m'y portera. Il fut un temps, vois-tu, où j'ai vécu parmi les ermites, les ascètes et les méditants. Il en était de remarquables par leur pureté mais, je dois te le dire, la plupart de ceux qui, au creux de leurs prières et méditations, pensaient prendre refuge dans *la* Paix, se cachaient dans *leur* paix à eux, ils s'y endormaient et rêvaient de *leur* Réalisation sans voir que l'horizon continuait de fuir.

C'était de belles âmes; cependant les plus belles âmes ont aussi le talent et la liberté de tisser elles-mêmes les filets de leurs plus beaux pièges. Il existe une forme de paix que j'appelle la “paix froide”. Elle est la fille d'un résidu d'égoïsme, de repli sur soi qui, quoique bien que bienveillant, trahit l'ombre d'une dernière peur.

C'est l'absence des relents sournois d'une telle peur qui fait que celui qui se tient au plus près du Vivant – et donc de Lui-même – ne peut rester indifférent aux difficultés d'une terre, d'un pays, d'un monde. Celui-là ne peut refuser de s'impliquer – d'une manière ou d'une autre – dans leur résolution ou leur dépassement sous prétexte que leur chemin est celui de l'Esprit et n'a aucune parenté avec le royaume de l'Illusion. Comprends-tu?

La démarche de l'humain vers l'Esprit n'est pas une fin en elle-même. Dans mon cœur, elle est une attitude et une implication de l'être dont la destination est de découvrir l'harmonie, le bonheur puis la Félicité non seulement pour soi mais pour toutes les formes de vie.

Qu'est-ce que la Félicité? Un bonheur “surdimensionné” au cœur duquel toute illusion s'estompe puis s'éteint.

Tu sais cela. Mais, dis-moi, comment enseigner une voie vers l'harmonie et le bonheur tandis que l'inéquité, le déséquilibre et même l'atrocité demeurent? La compassion et la cohérence veulent que l'on s'applique à les

dévitaliser plutôt qu'à en détourner le regard selon le principe de la "paix froide".

Non, Joaquim... Le chemin de l'Esprit ne saurait être réservé à ceux qui vivent en position de confort sur les rives de leur lac intérieur sans avoir à affronter les questions de la vie à la base même de celle-ci. Le chemin de l'Esprit est affaire d'hommes et de femmes d'action, c'est-à-dire d'engagement, de marche et de volonté. bien plus que celui d'ascètes sans muscles ni veines, le regard réfugié dans leur propre ciel. Tout refuge a ses limites.

Alors, je te le dis. Que tu t'interroges sur la Paix en ces temps, mon ami, mon frère, cela me dit que tu te souviens de tes racines, que ton cœur bat. et que tu es en santé.»

C'était certainement ce que celui qui était désormais devenu un très vieil homme avait besoin d'entendre. Deux semaines plus tard, son âme s'est envolée dans un sourire. J'étais seul avec lui lorsque c'est arrivé et j'avoue que je n'ai pas eu de peine parce qu'il retournait chez lui en toute quiétude, sans le moindre doute possible.

J'ai peu connu celui qui lui a succédé. Du reste, il paraissait méfiant à mon égard et, de ce fait, ne cherchait aucune rencontre. Je devinais là une crainte, celle que je puisse prendre quelque ascendant sur les autres moines et leurs jeunes élèves. s'Il avait su comme j'étais aux antipodes d'une telle intention!

Le Frère Joaquim une fois parti, je suis donc devenu plus que solitaire, presque invisible dans ma cellule et au sommet de ma tour. Nul ne m'a plus jamais vu non plus dans la grande salle du temple. Mon privilège demeurerait de continuer à recevoir un plat de nourriture par jour et quelques fruits lorsqu'il y en avait.

À deux ou trois reprises cependant, on est venu frapper à ma porte. Ce fut pour que je soigne une plaie terriblement infectée, une jambe cassée et d'incessantes douleurs au ventre. On savait que je guérissais le rebelle ou l'incompréhensible. mais on ne voulait pas savoir comment ni par quoi. Si l'approche des réalités subtiles de l'être s'enseignait toujours, au Krmel, elle ne savait manifestement plus descendre de la tête vers les mains en transitant par l'immensité du cœur. Le Vénérable Joaquim avait tout fait pour passer le Flambeau mais il n'avait pas trouvé d'œil pour reconnaître la nature de sa Lumière. C'était ainsi et cela non plus ne me fit pas de peine.

Nous passions d'un monde à un autre et, durant les heures où ma conscience s'expansait à n'en plus finir, force m'était de constater que l'Av-

Shtara que j'étais et qui avait accueilli l'Indicible se tenait exactement à la charnière de l'un et de l'autre.

Lourde, lourde tâche que celle que j'avais dès lors confiée à celles et ceux qui s'étaient dressés avec le courage de se dire mes disciples! Je les savais et les voyais déjà éclaboussés de Soleil mais... mais ils devaient survivre et donc désormais partir tandis qu'il en était encore temps. Et, je le redis, ce n'était pas fuir la puissance romaine puisque celle-ci était partout, aussi clairement que l'esprit du Sanhédrin demeurerait sournois.

C'était se répandre. Non pas semer une vérité toute faite ni inventer un nouveau credo. Mais donner l'envie, susciter le besoin de découvrir l'Amour, de L'aimer pour Lui-même, d'être "contagieux de Sa Présence". Tout cela en apprenant à s'adresser directement à Lui en soi, sans intermédiaire.

Enfin, je me suis réveillé un matin d'hiver en comprenant que moi-même je devais partir, que ma place n'était plus là. Pour la première fois depuis des années, Élohim m'avait parlé, avait confirmé l'appel de mon cœur et ma décision était prise. Je m'en retournerais vers le Pays des hautes cimes, là où j'avais aussi connu la douceur d'un lac et où mes gestes et mes paroles à venir ne mettraient pas le feu.

Alors, je suis allé visiter Jean tout comme je l'avais fait pour Saül et je lui ai dit: «Trouve Yussaf et fait se répandre ma demande parmi tous ceux que tu pourras joindre. Transmetsleur mon souhait de les voir quitter ce pays. Qu'ils aillent au-delà de la mer, vers la terre de Kal⁶ et vers d'autres contrées, au nord, à l'est. C'est là que leur destin les attend et qu'ils sauront le mieux traduire la tendresse d'Awoun. Qu'ils n'attendent plus! Dis-le-leur. Prie également ma mère et ma sœur de venir me rejoindre. Nous partirons ensemble, loin vers l'est. Yussaf saura trouver le bateau... Iras-tu les chercher à Éphésos? Les accompagneras-tu jusqu'à Tyr? Je les y attendrai à la troisième lune pleine à compter de ce jour. Le feras-tu, mon frère?»

Jean l'a fait. En vérité, mon oncle espérait depuis longtemps un tel signe de ma part. Par sécurité, il ne vivait plus à Jérusalem. C'est à partir de ce qui restait de sa maison d'Ha-Ramathaïm qu'il a donc commencé à tout mettre en œuvre, à trouver les bons bateaux, à distribuer quelques pièces à qui en avait besoin. J'ai su qu'il avait fait très vite et que lui-même avait décidé de prendre la mer et de tout laisser car, disait-il, "malgré son âge, il brûlait du même soleil" que les autres.

Je n'avais qu'un petit sac de toile, une robe de rechange, un bol de bois et un manteau de laine brune le matin où j'ai quitté à jamais l'enceinte du

Krmel. Je n'avais dit à personne pour où je partais mais simplement que j'allais au loin. Cela a suffi et j'ai cru lire dans certains regards que mon départ pouvait même être un soulagement pour la Communauté. Je le comprenais. Un jour ou l'autre, ma présence entre les murs du Krmel aurait fini par être divulguée.

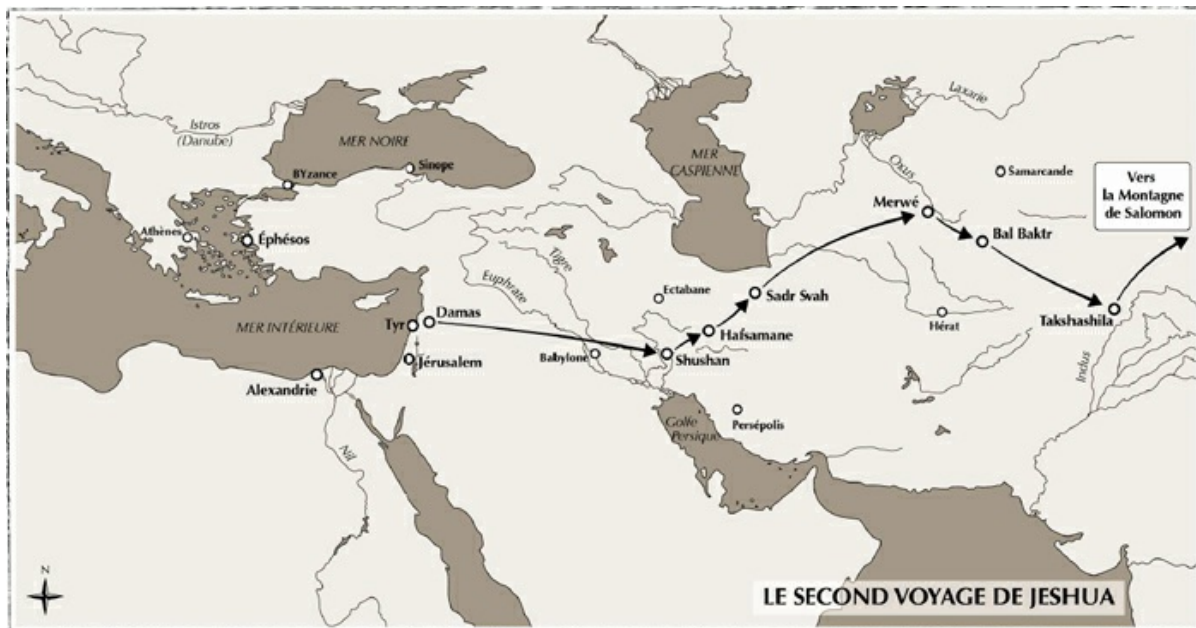
Je n'ai pas voulu me retourner en descendant le sentier caillouteux qui menait vers la côte. Je préférais emporter avec moi une certaine image du lieu qui se rattachait à mes plus vieux souvenirs. Je m'en suis éloigné lentement parmi les vignes et les chênes-lièges.

Il y avait tant de temps que je n'avais pas réellement marché! Et, qui plus est, seul. À vrai dire, j'y ai éprouvé un indéniable bonheur.

Au bout de quelques milles, j'ai cependant compris que mes pieds demeuraient fragiles en dépit des années qui s'étaient écoulées. Il faudrait bien qu'ils s'habituent à nouveau à la marche. La distance côtière jusqu'à Ptolémaïs et ensuite jusqu'à Tyr ne serait pas si éprouvante mais après, après, il faudrait remonter vers le levant, vers Damas. et là cela n'en finirait plus.

«Oh, Meryem, ma mère! me suis-je écrié intérieurement lorsque, trois jours plus tard, j'ai aperçu les tours et le rocher du port de Tyr. Mère, me suivras-tu? C'est auprès de moi qu'il te faut maintenant vivre le bout de ton chemin. Je l'ai vu... Je l'ai entendu...»





- ¹ On comprendra qu'il s'agit ici du phénomène de la "Pentecôte" qui s'est manifesté par une dilatation rapide du huitième chakra de quelques proches disciples. Pour plus de détails, voir "Visions esséniennes", chapitre IX, du même auteur. Éd. Le Passe-Monde.
- ² Éphèse, dans la province d'Ionie, actuellement sur le territoire de la Turquie. La Tradition situe dans ses environs une habitation nommée "Meryemana" où il est dit que vécut Meryem la mère de Jeshua.
- ³ Voir au chapitre XXIX du Ier tome du présent ouvrage.
- ⁴ Il existait autrefois, non loin d'Éphèse, un sanctuaire dédié à Esculape, (Esclapios) divinité grecque de la médecine. Les mêmes connaissances thérapeutiques qu'à Alexandrie y étaient enseignées et pratiquées.
- ⁵ Voir au chapitre IV, pour mémoire.
- ⁶ La Gaule. Voir "Chemins de ce temps-là", du même auteur. Éd. Le Passe-Monde.

Chapitre XXXVII

Meryem en vérité

Je me souviens que Meryem ne m'a presque pas reconnu lorsque nos regards, à force de se chercher, ont fini par se rencontrer dans le port de Tyr. Elle était assise, ainsi qu'elle avait toujours aimé le faire, sur un amoncellement de cordages, les yeux à la fois las et en attente d'émerveillement.

À dire vrai, l'un comme l'autre, nous avons inévitablement changé au fil des années...

Avec sa chevelure cendrée qui s'échappait de dessous son voile bleu et les sillons qui parcouraient désormais son visage, elle avait presque l'apparence d'une vieille femme. Ce n'était pourtant pas l'âge que l'on pouvait réellement lire en elle mais les distances intérieures parcourues par son âme.

Quant à moi, pour n'attirer aucune attention, sitôt sorti du Krmel je m'étais quelque peu coupé les cheveux et j'avais revêtu la courte robe brune des pêcheurs. Pour ce qu'il en était de mon visage, je n'avais pas rencontré de miroir depuis fort longtemps mais je pouvais imaginer son immanquable métamorphose.

Lorsqu'enfin nous fûmes l'un face à l'autre, j'ai vu ma mère hésiter un instant avant de se laisser tomber dans mes bras. Elle ne savait pas quel homme j'étais devenu ni comment m'appeler. J'ai alors réalisé qu'elle ne me connaissait plus guère que par les récits plus ou moins déformés qui circulaient au sujet du Mashiah, du Béni et qu'elle avait peine à croire que j'étais demeuré son fils, celui qu'elle avait mis au monde.

– «C'est moi, ai-je fait, mère, en la serrant doucement dans mes bras. C'est bien moi...»

Les discours étaient superflus; elle m'a bientôt pris les mains, les a caressées puis les a remontées jusqu'à mes poignets pour y poser son front. Oui, c'était bien moi. et c'était bien elle, avec toute sa noblesse, sa force et sa délicatesse.

Lorsqu'elle a levé son regard vers le mien, j'y ai trouvé une lumière différente de celle dont j'avais gardé le souvenir. Plus intense encore, plus profonde parce que plus ancrée, peut-être plus mystérieuse aussi.

Sans doute ma mère avait-elle été la première à avoir été emportée par *Le Souffle* dans les semaines suivant ma montée sur le Golgotha. Jean ne m'avait-il pas confié qu'elle avait tant et tant parlé ici et là, partout où elle

s'était rendue depuis mon départ, qu'elle s'était mise à enseigner, qu'elle avait aussi guéri des plaies et enfin pris la place qui lui revenait?

Oh Jean, comme j'avais aimé t'entendre dire cela! Oui, Meryem avait pris *sa* place, montrant le chemin à tous les autres. Ne serait-ce que cela justifiait amplement mon retrait, ma disparition...

Voilà quel était l'ultime enseignement que le Soleil avait dispensé à travers moi en S'estompant afin que d'autres astres émergent et Le révèlent en eux sous d'autres couleurs.

Je me suis alors souvenu d'une Parole issue de la sagesse du peuple de la Terre Rouge. Celle-ci disait: *"Il faut toujours accepter de mourir pour espérer se multiplier. Ce qui arrive au grain de blé survient à l'homme qui se laisse traverser par la Vie."*

– «C'est un beau jour pour renaître une fois de plus, n'est-ce pas, mère?» ai-je alors déposé dans le creux de l'oreille de Meryem.

– «Oui, c'est un beau jour...»

Mais la réponse est restée en suspens. Autour de nous, trois ou quatre silhouettes venaient de se frayer une place parmi l'agitation des pêcheurs et des marchands. Jean était là, comme prévu, avec ma sœur Sarah... et en leur compagnie, un cadeau de la Vie, Thomas, Thomas et sa jeune amie de Béthanie, Maryam.

Mon frère est aussitôt tombé à mes genoux. Sa voix n'était que tremblements.

– «Combien d'années, Maître? Combien? Cinq? Six?»

Combien? Je n'en savais plus rien au juste. J'avais désormais cessé de vraiment les compter pour n'en plus garder qu'une impression diffuse, une sorte de parfum ainsi que l'avaient toujours fait les vieux des villages d'Essania, eux qui ne parlaient que de l'année de tel ou tel événement avant ou après tel autre.

– «Relève-toi, Thomas. Es-tu marié?»

Pour première réponse, j'ai vu mon frère prendre le poignet de Maryam et me le montrer; celui-ci était orné du fin bracelet tressé de fils d'or que j'avais un jour fait naître au creux de ma main.

– «Non, je t'attendais.»

Quant à Jean, je l'ai entendu bredouiller quelque chose comme pour s'excuser de n'avoir pas réussi à venir simplement, lui, avec ma mère et ma sœur ainsi que je le lui avais demandé.

– «Tout est bien, Jean, lui ai-je répondu en l’embrassant. Tu vois, ce qui est merveilleux c’est que l’Éternel me permette de vivre encore des étonnements, des surprises. Il y a tant de justesse dans les imprévus! Thomas et Maryam veulent nous accompagner loin vers l’est, n’est-ce pas?»

– «Le plus loin possible, Maître! Maryam est forte et sait marcher. Nous sommes venus directement de Gennésareth pour te prier de nous accepter à tes côtés.»

Mon frère s’était à nouveau agenouillé tout en prononçant ces mots fébrilement. Je l’ai aussitôt relevé.

– «Ne m’appelle plus Maître ni Rabbi, Thomas. Je suis Jeshua.»

– «Je ne le pourrai pas.»

– «Si tu veux continuer la route avec moi alors il faudra bien que tu l’apprennes et ton épouse également.»

– «Nous ne sommes pas encore mariés..»

– «Vous l’êtes. C’est ce que vos cœurs disent et vos corps aussi. N’est-ce pas l’essentiel? Pour le reste, ce n’est jamais qu’une histoire de prêtre, une histoire d’homme. Mais si tu tiens à ce que je joue ce rôle, ce soir même ce sera fait.»

Et effectivement, à la nuit tombée, dans les ruines d’un bethsaïd, quelque part à la sortie de Tyr en direction de Damas, j’ai béni l’union de Maryam et de Thomas. Ce fut pour la beauté de l’instant et pour les rassurer l’un et l’autre quant au Sacré qui les avait si naturellement fait se rencontrer et s’aimer. Ce fut aussi pour la douceur des paroles qui me vinrent spontanément en dehors de tout rite figé, sans dais, sans roses ni nombreuse assistance, sans festin non plus mais en vérité.

Jean nous avait suivis jusque là, bien sûr. C’est même lui qui répandit un peu d’eau sur la tête des deux époux recouverts d’un unique voile. J’ai gravé à jamais en moi le moment où il nous quitta peu après le lever du soleil. Ce fut un instant que chacun de nous chercha à étirer, à éterniser parce que nous savions tous que les pas de Jean et les nôtres se séparaient là et ne se croiseraient plus jamais en cette vie, même si nous marchions tous inexorablement vers le même Horizon.

La réaction violente de Rome face à l’insoumission des âmes dont j’avais lancé les germes à pleine volée commençait à se faire sentir à Éphèse, alors il y retournait. Il savait que sa place était d’abord là-bas parce que son cœur et son corps y respiraient bien et qu’on y réclamait le Feu dont il était maintenant pleinement porteur.

Jean a retenu ses larmes et nous aussi. Aucun de nous ne se sentait le droit d'être en peine parce que nous avons vécu à satiété tout ce qui devait être, que nous étions gorgés d'espoir et que la mort elle-même ne serait rien lorsqu'elle se présenterait.

C'est sans doute ce matin-là, aux dernières embrassades, que pour la véritable toute première fois, l'homme que j'étais a réalisé le fait qu'il n'avait enfin plus à tout porter. Il n'avait plus à tout porter parce qu'il avait offert la liberté d'avancer à qui était prêt pour elle, parce qu'il avait contribué à créer une "brèche", quelque part, tout là-haut dans la Conscience collective de l'humanité de ce monde et que, par cette brèche, cette fissure dans le plafond des limitations, l'accès à la Lumière du Vivant en soi était rendu plus possible que jamais.

Nous fûmes donc six à prendre la direction de Damas tandis que Jean allait rejoindre son propre destin¹: Meryem et Sarah, Maryam et Thomas accompagnés de Cadma, leur belle et robuste ânesse, et moi-même. Quelle singulière sensation d'envol tandis que nous étions pourtant et pour longtemps les deux pieds dans la poussière, le sable et la caillasse!

Je savais d'expérience qu'à partir de Damas il nous faudrait nous joindre à une caravane. Notre marche vers l'est serait alors plus sûre et, avec un peu de chance, également faite d'entraide et de partage.

Y parvenir ne posa aucune difficulté; la voie construite par les Romains était en grande partie pavée et les charrettes et les chars pouvaient assez aisément s'y croiser sans que trop de jurons fussent échangés par leurs conducteurs.

Quant à nous, nous y avons peu parlé... Sur quel fil du cœur ou de l'âme faut-il en effet tirer lorsque l'être est trop plein de "tout"? Et, ce "tout", ce n'était pas seulement l'immensité de nos souvenirs, de nos espoirs, de nos peines, de nos souffrances, de nos joies et de nos bonheurs. C'était, au-delà de notre départ, la Présence du Divin. Celle qui allait continuer à s'étendre "en arrière" de nous et simultanément se développer autour et en avant de nous puisque nous La portions chacun à notre façon.

Cette Présence, je le sentais, m'emplissait tant le regard que parfois je m'obligeais à baisser la tête par souci de discrétion, parce qu'il fallait marcher, s'éloigner et n'attirer aucune attention tant que les détachements romains demeureraient nombreux.

Pour tous les pouvoirs qui se disputaient *le pouvoir*, même si j'étais officiellement mort sur le gibet, je demeurais néanmoins vivant dans un

“espace” qui leur échappait et dont ils se méfiaient pour sa capacité d’insurrection à la fois passive et active. L’immobilité dans le mouvement. le tout entretenu par la confusion dont jouaient habilement les Zélotes. Et cet “espace” insaisissable puisqu’il n’était que liberté, tendresse et compassion, je savais trop bien qu’il n’y avait rien de tel que le fond d’un regard pour le trahir.

Nous sommes restés le moins longtemps possible à Damas. Ses richesses qui remontaient à des âges immémoriaux captèrent notre attention au fil des entrelacs de ses ruelles, de ses esplanades et de ses palais, bien sûr, mais simultanément elles nous indifférèrent.

Écrasée de chaleur au pied d’un bloc montagneux aux allures de falaise², la ville était malgré tout étonnante par le grand nombre des Traditions, des fois et des cultes qui y cohabitaient et même s’y mêlaient sans heurts. Les divinités romaines et grecques semblaient ainsi s’y épouser jusqu’à unir leurs noms avec d’autres, plus locales, dont les sonorités colportaient l’omniprésente et sobre majesté des déserts environnants.

Cette singularité me plaisait comme toutes les marques de liberté m’avaient toujours touché mais infiniment moins qu’elle ne l’aurait fait dans mes jeunes années. Je me souviens être même passé devant un petit sanctuaire dont le linteau de pierre était orné par ce symbole de l’homme ailé autrefois révélé par Zérah Usthar³. Je l’ai pris comme un signe, un rappel de mes émerveillements passés...

Pour ma mère, mon frère et son épouse, ce n’était que découverte après découverte mais aussi source d’une constante et fatigante vigilance. Rome était toujours à tout contrôler derrière ses boucliers et sous le pourpre de ses étendards.

Au plus vite, nous avons donc cherché à rejoindre ce grand marché qui s’étendait à l’extérieur de la ville, vers l’est et où s’organisaient, disait-on, toutes les caravanes en partance vers les plus lointains horizons. C’est à son entrée, contre le mur d’un caravansérail, que nous avons passé l’essentiel de nos nuits à Damas.

Depuis son départ d’Éphésos, ma mère montrait déjà les signes d’une certaine fatigue. Il fallait donc lui laisser un peu de temps à l’ombre des dattiers en compagnie de Sarah et Maryam cependant que Thomas et moi étions en quête d’une caravane qui voudrait bien de nous dans la direction souhaitée.

– «Et où allez-vous? Jusqu'à Takshashila? Vous êtes fous! Nous allons jusqu'à Hafsamané, en passant par Shushan... Vous avez des drachmes ou quelque chose à échanger?»

Nous en avions effectivement; certes assez peu, bien cachés dans la ceinture de Thomas, mais suffisamment pour que l'entente fût conclue. Nous partirions le surlendemain. Le chef de la caravane était un vieux nomade qui disait avoir fait la route des centaines de fois. Ses yeux et ceux de ses deux fils m'ont inspiré confiance.

La nuit précédant notre départ s'est imprimée en moi d'une façon particulière. Notre campement improvisé était toujours au même endroit, adossé au mur du caravansérail et la chaleur était si étouffante que j'ai voulu me redresser un instant dans l'obscurité afin de mieux respirer. Comme Meryem dormait toujours à mes côtés, j'ai immédiatement senti qu'elle n'était pas là, allongée ainsi qu'elle aurait dû l'être. À la faible clarté de la lune, je me suis levé et je l'ai trouvée quelques pas plus loin, assise sur le sol, caressant un chat qui traînait. Elle m'a tout de suite vu arriver vers elle, sans être moindrement surprise.

– «Viens te joindre à moi, mon fils. J'étais en train de prier. C'est souvent comme cela que je fais maintenant. Quand un animal vient à passer, je le caresse, je lui parle, même. et il me semble que cela vaut tous les mots que je pourrais adresser à Awoun.»

– «Et cela les vaut largement, mère, lui ai-je répondu à voix basse tout en m'asseyant près d'elle. J'ai souvent fait cela aussi, sais-tu? Si peu comprennent.»

Il y eut un petit moment de silence puis j'ai pris sa main.

– «Tu ne me l'as jamais vraiment dit. Pourquoi as-tu accepté de me rejoindre sur cette route? Je te vois si fatiguée. Je veux t'entendre me le dire. Il n'y a pas que ma proposition transmise par Jean, il n'y a pas que l'insécurité grandissante d'Éphésos.»

– «Tu as raison, il n'y a ni l'obéissance au Maître que tu es toujours, mon fils, ni la peur. Il y a. l'Amour. J'ai si peu vécu près de toi, je veux dire vraiment près de toi, pas seulement de ce Jeshua dont je n'ai fait que tisser l'horizontalité du corps... mais près de *Ce* qui emplit ton Cœur, très loin des Paroles qui font les Enseignements et les labourages d'âme. Égoïstement. peut-être j'ai toujours espéré pouvoir vivre des heures simplement face à toi, sans rien dire et surtout pas en te regardant. Juste là. les paupières closes,

pour achever de déchirer le voile de la Mémoire. Juste pour que le Béni qui a œuvré en moi puisse remercier le Béni qui est à jamais en toi.»

– «Remercier? Tu n’as cessé de le faire toute ta vie! Lorsque je ne n’étais pas même né, lorsque, toute enfant, tu étais Colombe de notre peuple, tu le faisais déjà, je m’en souviens. et c’est aussi ce qui m’a fait venir dans ton ventre ou plutôt. dans le Cœur qui bat dans ton ventre.»

– «Tu t’en souviens? Mais n’est-ce pas toi qui as toujours enseigné qu’on ne remercie jamais trop le Vivant qui peuple chacun de nos instants? N’est-ce pas toi qui as dit que la Gratitude est comme une fleur trop rare en ce monde et qu’il faut la ressemer et la ressemer afin que chacun puisse un jour la découvrir sur le bord de son chemin?»

Meryem avait raison, j’avais souvent répété cela. Dans l’intimité de la nuit qui nous faisait le présent de nous réunir ainsi, je lui ai souri même si elle ne regardait que le chat qui ronronnait sous ses caresses.

Qui aurait pu douter que par ces gestes si spontanés elle priait effectivement? En vérité, je distinguais un subtil filet de lumière irisée qui dansait devant elle comme pour dessiner une ronde dans laquelle le petit animal et elle se laissaient absorber. Car, ultimement, ce n’est rien d’autre que cela une prière, l’appel à une complicité, à un échange au cœur d’un total dépouillement, sans la moindre faille dans la confiance et l’amour.

Cela me fit penser aux gestes simples mais à combien doux et précis que j’avais vu autrefois accomplir par des femmes à Kashi ou à le Nagar lorsqu’elles lavaient des statuettes sacrées avec un peu de lait avant de les orner de pétales de fleurs. C’était la même chose, cela traduisait la candeur d’un pur élan d’amour. Pas de rouleaux de palmes à dérouler puis à déchiffrer, pas de leçon ap prise... Il suffisait de réinventer dans l’instant les principes du don, de l’échange et de la gratitude jusqu’à ce que la prière s’installe d’elle-même dans une contemplation qui devenait méditation.

– «Tu ne le sais sans doute pas, mon fils, mais c’est toi qui m’as fait me souvenir de cette façon de se faire prière. C’était sur les bords du Nil et tu étais si jeune encore. En te voyant faire ainsi avec de petites pierres en apparence insignifiantes que tu polissais entre tes mains, je me suis dit quelque chose comme: *«Oh, mais bien sûr, c’est comme cela qu’il faut faire! Pourquoi l’avais-je oublié? Lorsque le cœur est dans la main, cela suffit...»*

– «Tu sais, me souvient-il lui avoir répondu, nous sommes tous là pour nous aider les uns les autres à creuser au plus profond de notre mémoire. et les jours où il arrive qu’un pan de nous-même nous fait défaut, l’autre est là

pour nous le rappeler. et cet “autre” peut prendre tellement de visages inattendus! Mais, dis-moi, mère, y a-t-il parfois d’autres temps qui viennent te visiter et qui t’émeuvent?»

Meryem ne m’a pas répondu tout de suite car je venais de toucher l’un des points les plus sensibles de son être. là où palpitait son identité secrète. Enfin, en relevant tout à coup la tête, elle m’a dit d’un ton presque espiègle:

– «Pourquoi me poser une question dont tu connais la réponse depuis le premier instant ou presque, Jeshua?»

– «Parce que l’âme ne respire pas pleinement ainsi qu’elle le voudrait tant que les mots qu’elle retient ne sont pas prononcés, Meryem.»

Nous n’avons plus rien dit jusqu’à ce que le sommeil nous enveloppe. Meryem a peu à peu laissé tomber la tête sur mon épaule et j’ai bientôt reçu son corps épuisé dans le creux de mes bras jusqu’à ce que celui-ci m’entraîne à mon tour dans le repos de la nuit, je n’ai pas même senti mes paupières se fermer.

Aux premiers feux de l’aurore, ce sont les borborygmes rauques et intempestifs des dromadaires du caravansérail qui nous tirèrent tous de notre torpeur. Je fus le premier sur pied; il ne fallait surtout pas manquer le départ de notre caravane! Pris d’un irrépressible sentiment de bonheur, je me retrouvais des décennies plus tôt, empressé de tracer une nouvelle route en moi, une piste qui mènerait cette fois, dans un premier temps, à Shushan.

Notre caravane était modeste; elle ne se composait que de cinq ou six dromadaires dont deux tiraient de petits chariots aux roues déjà fort fatiguées par les traversées de désert. À cela venaient s’ajouter deux mulets, et bien sûr notre ânesse qui, de temps à autre, offrait courageusement son échine à ma mère. Quant aux bédouins qui conduisaient les animaux et qui décidaient des pauses comme des campements, d’un naturel plutôt joyeux, ils se montraient de bonne compagnie et, puisque nos langues avaient de nombreux points communs, nous pouvions échanger avec eux sans trop de difficultés.

Meryem et Sarah semblaient heureuses chaque jour un peu plus. Les traits de leur visage se détendaient et Sarah en vint même à rire en évoquant des souvenirs de son enfance. Je ne l’avais jamais vue ainsi. Elle me confia qu’elle avait la sensation de sortir d’un étau et que c’était le désert qui lui offrait cela en plus d’être à mes côtés comme elle n’avait jamais pu l’être. Et il était vrai que, dans l’anonymat du désert, sur les pistes caillouteuses battues par le vent chaud, elle osait enfin me regarder pour ce que je voulais être:

simplement son frère. Elle en avait même tout le temps car la distance à parcourir jusqu'à Shushan était extrêmement longue.

– «Qu'as-tu aux poignets?» me demanda abruptement un soir Bashim, le chef de notre caravane alors que nous buvions, accroupis, une boisson chaude fort épicée et que le crépuscule s'annonçait.

Jamais je n'avais menti, pas même sous les plus louables prétextes et je n'allais certes pas commencer.

– «Oh... mon frère, lui ai-je dit sur un ton que je voulais léger, tu sais, il y a des moments où les Romains ont des méthodes un peu excessives.»

– «Les Romains? Tu faisais partie des Iscarii? C'est pour cela que tu te sauves avec ta famille, alors?»

– «Je ne me sauve pas, Bashim, et sois certain que je n'ai jamais porté le moindre coutelas. J'emmène simplement ma famille là où on peut librement parler au Soleil... qui emplit Kiririsha⁴ et l'aide chaque jour dans son œuvre.»

– «Tu connais Kiririsha?»

– «Je t'ai entendu en parler ce matin et j'ai tout de suite compris que c'était le nom que toi et ton peuple donnez à Anahita. Je connais Anahita.»

Ma réponse eut l'air d'intriguer Bashim et deux de ses caravaniers qui venaient de capter la conversation.

– «Les Romains t'ont mis au poteau avec des clous? C'est cela qui t'est arrivé? Et parce que tu priais Kiririsha?» fit l'un d'eux dans un soudain éclat de voix et les yeux écarquillés d'un enfant.

Pour le coup, tous ceux qui formaient la caravane se regroupèrent autour de moi.

– «Non, je ne priais pas Kiririsha mais le Soleil sans nom qui l'habite.»

– «Ne serais-tu pas un de ces Galiléens qui commencent à faire parler d'eux entre Tyr et Damas? a repris Bashim. On dit qu'ils sont de plus en plus nombreux à écouter un fou qui se fait appeler Saül, je crois, et qui va partout. Oh, je ne voulais pas te blesser.»

– «Je n'ai jamais habité Damas.»

– «Tu viens de Jérusalem, alors.»

– «En quelque sorte.»

Notre conversation s'est arrêtée là et j'ai eu la conviction que c'était la Nature elle-même qui en avait décidé ainsi, suggérant par cela sa protection. Il est en effet arrivé ce qui n'arrivait presque jamais en de tels lieux désolés: de grosses gouttes de pluie se sont mises à tomber sur le désert, de grosses

gouttes tièdes et serrées qui, bien vite, transpercèrent nos vêtements. Chacun se réfugia donc sous sa tente de fortune et comme Meryem et moi partagions la même, nous nous sommes une fois de plus retrouvés dans des circonstances qui se prêtaient tout naturellement au langage du cœur.

À dire vrai, jamais ma mère ne m'avait tant parlé que depuis le début de ce voyage. Il fallait qu'elle me raconte sa vie avec Yussaf, son époux et ce père que j'avais si peu connu... Et tout à coup, alors que les heures défilaient, j'ai eu l'impression que ce n'était pas elle ni notre famille qu'elle évoquait mais des personnages irréels, masqués, qui jouaient l'étrange comédie d'un temps qui n'était pas le leur et dont finalement elle se moquait bien puisqu'un jour, peut-être pas si lointain, il se dissoudrait de lui-même. Meryem faisait le tour de sa vie et je comprenais ce que cela voulait dire.

Moi également d'ailleurs, je ne pouvais considérer mon chemin sur cette Terre que comme une incroyable pièce de théâtre très souvent faite d'émouvantes complicités. La plus belle d'entre elles, nous nous la sommes avouée, Meryem et moi, ce soir-là. Elle nous a emportés au-dessus de nous-mêmes, à des altitudes où elle et moi ne nous étions jamais élevés simultanément.

Je dois dire que ce fut presque un accouchement pour nous deux que d'entrer ensemble dans le dédale d'une pareille complicité. Est-ce elle ou moi qui, en premier, tira sur le fil qui nous permit de nous y déplacer à pas sûrs et sereins? Quelle importance?

L'un et l'autre savions qu'en d'autres temps, fort lointains, nous avions déjà été époux et que ce n'était pas si étonnant ni si extraordinaire puisque, en vérité, tous les êtres étaient destinés, après une infinité de circonvolutions, à se rapprocher puis à se reconnaître d'une même famille, à s'unir et à ne plus faire qu'un. pour finalement se fondre en Lui, le Vivant, ou en Elle, l'Éternité.

Ce qui était cependant extraordinaire et merveilleux, c'était de se le remémorer en toute conscience et d'oser se le dire, humblement et sans pudeur.

Mais voilà qu'entre deux éclairs et des bourrasques de vent la nuit de nos confidences s'est étirée encore. Elle nous a emmenés plus loin dans le Temps, jusqu'au point qui avait été celui de notre Réveil ou plutôt de notre Révélation à nous-même.

C'était avant la création de ce monde tel qu'il est. Bien avant! Les étoiles n'avaient pas encore été redistribuées dans les cieux et, balayées par le

Souffle de la Suprême Conscience, les sphères étaient encore dans l'accouchement d'elles-mêmes.

Les formes masculine et féminine que nous empruntions ignoraient alors mutuellement leurs existences. Dans de multiples rôles et sous d'innombrables noms nous pressentions pourtant, nous nous cherchions sans vraiment le savoir. Si intensément, si ardemment aussi, hors de toute logique apparente... Nos âmes respectives s'étaient polies durant des éternités et à travers la succession de tant d'univers qu'elles en étaient devenues translucides.

C'est là, arrivées à ce point, qu'enfin elles furent inexorablement attirées l'une vers l'autre et qu'elles se reconnurent comme les deux parties déchirées d'une même Réalité initiale, d'un même Être, qui se cherchait lui-même, d'un unique Esprit emporté par l'inévitable et nécessaire expérience de la Séparation. Leur Fusion était désormais la seule issue. La Porte de l'Éternelle Complétude, de l'Androgynat premier et du Divin! Nous ne fûmes plus qu'Un face à la Fontaine Blanche. Plus qu'Un à contempler les mondes et à éprouver le Vivant au-delà des pensées qui n'existaient plus pour s'être gommées dans une Extase qui chantait: *"Regarde... Regarde, il y a tant d'Amour à répandre!"*

Alors, la Puissance d'Aimer a fait exploser et fleurir notre Unité retrouvée. Quelque part, un nouveau monde naissait qui allait se nommer Eretz⁵. C'était là, en son sein comme à sa surface, par choix, que notre Unité allait s'infuser dans deux êtres distincts. Ce serait deux âmes issues du même diamant mais cette fois sans manque l'une de l'autre, libres, prêtes à se retrouver autant qu'à se quitter et même à s'engendrer dans la densité. Juste pour le Service à l'Amour.

Oui. Nous nous le sommes avoué dans un bref instant d'ivresse de la Conscience sans qu'il fût besoin d'en discuter. Meryem et moi étions les deux visages, les deux pôles d'un même Esprit qui, d'époque en époque, unissaient leur tendresse pour servir de coupe au Souffle de toute Vie. Dès lors, nous ne comptions ni nos retrouvailles ni nos éloignements car l'acceptation de l'oubli et des séparations était l'eau matricielle de notre service. Meryem était moi et j'étais elle. L'un et l'autre étions les émanations d'un Soi unifié. N'eût été le poids de nos vécus parallèles, nos consciences se seraient dilatées à l'extrême pour n'en plus faire qu'une, une fois encore.

Lorsqu'au petit matin, après avoir peu dormi, nous avons repris la piste qui allait bientôt nous mener à Shushan, j'ai ressenti une infinie gratitude

envers Meryem. J'avais espéré et attendu depuis tant de temps les moments que nous venions de vivre et de nous accorder sans le moindre fard!

Meryem avait fait le pas; elle avait accepté de ne plus jouer le rôle de ma mère ou de ma disciple en reconnaissant être mon âme jumelle, mon autre "Soi" dans l'éternité du Cosmos. Par là même, elle acceptait sa dimension d'Av-Shtara et sa capacité à être adombrée par cet autre aspect du Divin qui a pour nom "*Mère de tous les peuples*"... ⁶

¹ Après quelques voyages et un long séjour à Éphèse, Jean fut contraint à l'exil sur l'île de Patmos par l'empereur Domitien vers l'an 95, puis il retourna à Éphèse où il finit ses jours.

² Le mont Qassioun.

³ Le symbole de Fravahr, voir au chapitre XV du tome I du présent ouvrage.

⁴ Kiririsha était le nom de la déesse-mère de la fertilité et de l'abondance vénérée dans la région de Shushan. Son culte correspondait globalement à celui d'Ishtar, d'Anahita, c'est-à-dire de Lune-Soleil, Vénus.

⁵ C'est-à-dire "Terre".

⁶ Pour rappel, voir la notion du "Ruh" ou "Ruah" évoquée par Meryem au chapitre IX du tome I du présent ouvrage.

Chapitre XXXVIII

Vers le pays des grandes âmes...

Au sortir du désert, Shushan nous est enfin apparue tel un joyau. Il était temps que nous arrivions... La piste avait été interminable et Meryem était exténuée.

Nichée au cœur d'une soudaine verdure, la ville, dont les palais et les temples étaient perchés sur d'imposants tertres rocheux, étalait une prospérité et même une richesse auxquelles nous ne nous attendions pas.

Si ses principales constructions qui tranchaient sur le bleu du ciel présentaient au regard des formes massives, de hautes et majestueuses colonnades s'élançaient néanmoins ici et là, laissant deviner de superbes cours et des jardins intérieurs.

Lorsque Bashim eût décidé de l'endroit de notre campement pour deux ou trois jours et que nos tentes sommaires furent plantées, j'ai éprouvé le besoin de me rapprocher autant que possible du plus imposant des édifices de la ville. C'était, m'a-t-on dit, la résidence de l'ancien roi Darayavus¹.

Sur le chemin qui y conduisait, je me souviens avoir été sensible au talent des constructeurs et des artistes qui avaient su si merveilleusement bien marier le savoir-faire des Grecs et des Perses. Partout, des griffons étaient peints; sculptés ou incrustés, quelque chose en eux me faisait inévitablement penser au Veilleur Silencieux de la Pyramide de mon adombrement... ²

En haut du moindre portique, sur le moindre mur d'enceinte, des frises s'étaient étalées avec leurs reliefs et leurs couleurs parmi lesquelles dominaient la profondeur du jade et la majesté du porphyre en incrustation. C'était tout simplement somptueux parce qu'associant la pureté des formes à une vision d'ensemble qui ne laissait aucune place à un excès de raffinement. À mes yeux, il n'y avait là que beauté mais une beauté suffisamment en retenue pour ne pas être une insulte aux quartiers plus modestes de la cité.

À chaque fois que mon âme était allée visiter les paysages de l'Éternel à travers l'immensité du cosmos, elle en était revenue émue, toute emplie de l'incroyable architecture de celui-ci. Tout y était extraordinairement à sa parfaite place et d'une totale splendeur. Ainsi, lorsque les architectures humaines parvenaient à reproduire tant soit peu une telle perfection, je ne pouvais que m'incliner devant elles puisqu'elles tentaient d'évoquer la grandeur du Corps du Divin.

Ceux qui conduisaient notre petite caravane semblaient peu sensibles à cela, peut-être parce que leurs yeux s'en étaient gorgés depuis longtemps, certainement aussi parce que l'idée de commercer prend aisément le dessus sur toute autre chose chez beaucoup d'êtres humains.

Pour Meryem, Sarah, Thomas et son épouse, Shushan fut aussi une source de ravissement, d'autant plus que la langue parlée dans ses ruelles se montrait, là aussi, très proche de la nôtre et facilitait donc les rencontres. De ce fait, lorsqu'au matin du quatrième jour nous dûmes reprendre la route du désert, nous fûmes cinq à ressentir un petit pincement au cœur.

– «Nous aurions pu vivre là. soupira même Thomas. Mère est si fatiguée.»

– «Vivre là, oui mon frère, mais pour y accomplir quoi? Nous ne devons pas seulement faire exister notre corps. Vivre, c'est autre chose. Ici, Meryem et toi vous vous consumeriez. Votre âme est déjà ailleurs, Thomas... Quant à ton épouse et à Sarah, elles ont fait des songes qui leur ont touché l'âme. Elles sortent d'une chrysalide.

Notre prochaine étape se nommait Hafsamané. Ce n'était pas si loin. À partir de là, je connaissais la route et, je m'en souvenais, il y aurait quelque chose dans le parfum de l'air et de la lumière qui changerait définitivement.

– «Meryem. ai-je fait un jour près d'un trou d'eau jaunâtre où nous nous étions arrêtés afin de faire boire notre ânesse et les dromadaires. Dis-le-moi à nouveau, es-tu certaine de vouloir poursuivre encore vers l'est? Un renoncement peut ne pas être un échec mais une sagesse. N'était-ce pas ce que disait père lorsque parfois, les Anciens de la Fraternité s'opposaient à lui?»

Meryem m'a souri comme pour acquiescer à l'énoncé de cette évocation mais je la connaissais trop pour ne pas comprendre qu'un tel sourire signifiait: «Laisse-moi. tu sais bien que je ne m'arrêterai pas ni ne vous empêcherai d'avancer. J'aime trop l'idée d'aller vers là où le soleil se lève.»

Nous avons donc continué.

Hafsamané se révéla égale à ce qu'en avait conservé ma mémoire. un fouillis d'animaux de toutes sortes parmi des tentes de fortune et devant lesquelles palabraient des marchands venus de tous les horizons. et puis, derrière cette zone nauséabonde et quelque peu incertaine, une ville florissante, joyeuse et où s'affichaient tous les accoutrements et toutes les couleurs du monde. Une leçon vivante de tolérance, de métissage et de partages.

J'ai souvenir que Thomas en fut époustouflé. Lui qui n'avait jamais parlé à l'Éternel qu'en L'appelant Awoun, il découvrait – non par mes enseignements, cette fois – qu'en étant poreux à la Vie sans limites, on pouvait aussi s'adresser à Elle et L'entendre nous répondre dans le secret d'une multitude de temples aussi différents qu'anodins.

Au deuxième jour de notre arrivée, il en a fait l'expérience, emmenant avec lui Maryam et Sarah dans la pénombre odorante de l'un d'eux. Il a compris que peu importait le nom de la divinité qui y était vénérée parce que, si celle-ci suscitait la paix et l'espoir et que cela mettait de la joie sur les visages, alors cela voulait dire que l'Éternel de l'Idéal de son cœur à lui n'était pas loin.

Environ une semaine plus tard, nous fîmes nos adieux à Bashim, à ses caravaniers et à leurs dromadaires auxquels nous nous étions rapidement attachés. Leur convoi repartait vers Damas puis vers Tyr, chargé de nouveaux biens à vendre ou à troquer. Leur vie était ainsi et ils l'aimaient sans trop se soucier d'autre chose.

Sans aucun doute était-elle belle à maints égards car pétrie de liberté et de préoccupations simples. Peu leur importait s'ils n'avaient pas eu leur réponse quant à mes blessures parce qu'ils respectaient la discrétion, voire les silences que réclame parfois l'existence d'un être.

Quant à notre propre campement, nous ne l'avons levé qu'une semaine après leur départ, par souci pour Meryem bien sûr, mais aussi parce qu'il nous fallait trouver un moyen de reprendre la piste dans des conditions favorables c'est-à-dire avec une autre caravane allant jusqu'au Sadr Svah ou même plus loin encore.

D'aucun s'interrogeront certainement sur la profonde fatigue de ma mère et ce qui peut sembler être ma non-intervention à cet égard. J'avais soigné et guéri tant et tant de femmes et d'hommes souffrants! Mais, en vérité, ce qui paraît avoir été inaction de ma part traduisait un refus de la sienne.

– «Pourquoi vouloir me soigner, Jeshua... Maître? Je ne suis pas malade. Je ne souffre pas; je n'ai nulle plaie à panser et nul désordre en moi. L'épuisement est-il une maladie? Il y avait longtemps qu'il me guettait. Ce n'est pas à toi que j'apprendrai que chaque corps et chaque âme ont leurs lois, leurs rythmes et leur temps. J'ai beaucoup marché et travaillé de toutes les façons possibles, surtout dans mon cœur. Alors, je t'en prie, laisse agir la volonté d'Awoun.»

Meryem n'avait pas tort, j'en étais parfaitement conscient, mais quelle sorte de sagesse faut-il déployer en pareille circonstance? C'est plus qu'un lâcher-prise. C'est une dédicace à l'Infini qui nous dépasse, qui que l'on soit.

Sadr Svah me laissa la sensation d'être atteinte en assez peu de jours même si la caravane qui nous avait acceptés en son sein avançait lentement en raison de l'évidente vieillesse de ses animaux.

De ce parcours, je ne retiens que de la poussière dans les narines et les yeux ainsi que des nuits étoilées durant lesquelles nous passions de la chaleur au froid. Un autre désert de pierres balayé par des tourbillons de sable que le vent façonnait et qui tout à coup disparaissaient...

Tous les soirs, nous avions eu besoin de nous réunir afin de prier ouvertement ou alors de converser avec notre destin. Les caravaniers qui nous avaient accueillis parmi eux semblaient aimer cela car, à plusieurs reprises, ils exprimèrent leur souhait de se joindre à nous. Ils ne formaient qu'une famille assez restreinte et à coup sûr, assez pauvre. Ce n'était pas compliqué. Personne ne voulait convaincre personne de la prétendue supériorité de la croyance ou de la foi qui était sienne.

là aussi, il y eut un petit pincement au cœur lorsque nous nous sommes séparés au lendemain de notre arrivée à Sadr Svah, une cité jadis puissante entre les murailles desquelles résonnait toujours le nom de Sikander³. Dès que ce fut possible, je me suis aventuré seul dans ses ruelles et au pied de ses fortifications en partie détruites. J'espérais ne pas y retrouver les traces confuses et les sensations plutôt pénibles de ma jeune adolescence, quelque vingt-cinq années auparavant. Quel âge avais-je au juste, maintenant? Avec mon séjour hors du temps au Krmel, je n'étais plus certain de rien. Peut-être quarante ou un peu plus. Probablement.

Mais la mémoire des pierres de Sadr Svah, la ville aux cent portes, m'est apparue toujours aussi chargée qu'autrefois. L'empreinte du sang ne s'efface pas facilement là où celui-ci a beaucoup trop coulé pendant longtemps. Le monde des pré-formes qui enveloppe la Terre et la Terre elle-même peinent à l'absorber. L'essence de la Nature est étrangère à l'horreur et s'accommode mal des traces errantes laissées par cette dernière.

Il nous a cependant fallu plus d'une dizaine de jours pour parvenir à quitter les lieux. La plupart des caravanes qui se dirigeaient vers l'est, en direction de Bal Baktr ou, tout simplement de Merwé ne nous acceptaient pas ou n'envisageaient pas de départ avant la lune suivante.

Par bonheur, nous avons fini par trouver quelques familles de nomades qui s'étaient regroupées dans l'intention de pratiquer le commerce des tissus et des tapis. De surcroît, deux de leurs dromadaires étaient entraînés à tirer des chariots. En discutant un peu, j'ai obtenu l'acceptation de Meryem sur l'un d'eux, à chaque fois que cela s'avérerait nécessaire. Elle pourrait s'y allonger tandis que le convoi poursuivrait sa route sur les plateaux désertiques.

Comme il parut également interminable, ce voyage! Plus long encore que celui que nous avions accompli de Damas à Shushan. La piste, presque invisible pour un regard non exercé, était jalonnée de présences impalpables, témoignant d'une vie subtile qui ne pouvait me laisser indifférent. Meryem aussi, bien sûr, percevait tout cela.

Un matin de bonne heure, je l'ai surprise en train de converser à voix basse avec une forme bleutée toute en transparence qui semblait se frotter contre un arbre à demi-desséché. Elle en était joyeuse... C'était l'esprit directeur de l'un de ces groupes de petits cervidés que l'on voyait parfois courir et sautiller vers la ligne floue de l'horizon. Meryem avait réussi à l'attirer tant et si bien que, le lendemain même, cinq ou six d'entre eux, bien concrets, s'approchèrent très près de nous à la première occasion et à la grande stupéfaction des nomades qui disaient n'avoir jamais vu cela. J'ai eu l'impression que ce contact, quoique fugace, redonna un peu de force à Meryem d'autant plus que, les jours suivants, une profusion de lapins se manifesta autour de notre campement dès que le crépuscule s'installait.

Pour ceux qui nous avaient acceptés parmi eux, c'était également inusité et surtout d'excellent augure. Je l'ai aussitôt compris lorsqu'à leur première apparition l'un d'eux s'est écrié en les pointant du doigt: «Anahita! Anahita!» et qu'il s'est ensuite incliné.

Il m'était impossible de ne pas faire le lien avec l'inoubliable initiation que j'avais vécue dans ma jeunesse durant mon séjour à Bal Baktr en compagnie de Yosh Hérám. Je me souvenais en effet qu'Anahita – cette Présence qui m'avait tant touché et que je pouvais associer à Élohim, c'est-à-dire à mes frères d'Isthar – était fréquemment représentée avec des lapins ou des lièvres. Ceux-ci rappelaient le principe de la fécondité ainsi que le processus de la germination, jusqu'à celui de la résurrection⁴.

En me remémorant cela, les larmes me sont montées aux yeux... Je n'étais pas de ceux qui cherchaient des signes partout au point de passer leur temps à tout vouloir décrypter mais, par contre, j'étais conscient que l'Intelligence du

Vivant en fait régulièrement naître sur notre chemin comme pour nous rappeler que tout “se parle” et demeure étroitement lié. Tout témoigne.

Meryem a dû capter mes réflexions car, le lendemain matin, alors que je marchais à côté du chariot dans lequel il avait fallu qu’elle s’allonge, elle me demanda soudainement:

– «Et Élohim. T’a-t-Il visité ces temps-ci?»

– «Oui, je L’ai perçu. mais Il ne me parle pas toujours avec des mots. Je sais qu’Il est là mais que souvent Il aime faire travailler ma tête et mon cœur avec des images plutôt qu’avec des phrases. C’est un Messager qui aime faire œuvrer d’autres messagers. comme la forme d’un nuage, le cri d’un oiseau à un instant précis, parfois même une abeille qui vient nous piquer exactement là où nous avons besoin de l’être.»

Pour Meryem, tout cela était de l’ordre de l’évidence, contrairement à ma sœur Sarah et à Maryam qui se montrait toujours fort timide en ma présence. Aussi est-ce pour cela que j’ai voulu m’exprimer à voix assez haute afin que toutes deux entendent.

Mais ce qui se passa alors fut étonnant. Tandis que je m’efforçais d’évoquer les liens secrets et sacrés qui unissent le Visible et l’Invisible et de mettre en évidence les multiples langages du Divin, je me suis tout à coup aperçu que l’acte d’enseigner me manquait probablement... Non pas au niveau de ma personnalité incarnée en ce monde mais à celui de mon Étincelle dédiée à la propagation de la Vie. Cet acte était pour moi une offrande en même temps qu’une sorte de floraison de chaque instant. Il était donc ma fonction première comme celle du vent l’était de souffler ou du feu de réchauffer.

– «Dis-nous en davantage, Maître.» fit alors Thomas qui n’avait rien perdu de mes paroles.

Encore ce mot, ce titre qui revenait. “Maître”! Fallait-il que je l’accepte jusqu’à mon dernier souffle, même de la part de mon frère?

– «Que veux-tu que j’enseigne encore, Thomas? Tout a été dit et répété, même si rien ne le sera jamais suffisamment. Je comprends pourtant ce que tu demandes, je comprends cette question que tu poses et à laquelle il n’y aura jamais de réponse définitive. Par bonheur, d’ailleurs, puisque toute fin est un nonsens et qu’aucun alphabet ne se conclut réellement par sa dernière lettre.

Que puis-je enseigner de plus que l’Amour, Thomas? Il est le premier mot de tous et lui non plus n’en finit pas de se prolonger. Vois-tu. pour la plupart des femmes et des hommes de cette Terre, aimer c’est rechercher en l’autre la

part qu'ils croient qu'il leur faut, dont ils ont besoin. du moins pour un temps. Mais, en vérité, l'Amour est autre chose. Il est d'abord un don sans calcul, sans réserve ni condition, certainement pas un troc ni un marchandage. Il est une paix de l'être sans passion ni dépendance, *c'est-à-dire sans contrôle ni asservissement*.

Combien sont celles et ceux qui le vivent ainsi, dis-moi? Il n'y a pas d'autre porte à la Complétude. Pas d'autre secret à la Vie par Laquelle je me laisse traverser. Et – peut-être personne ne l'a-t-il compris – lorsque je prie, je n'appelle ni Awoun ni le Divin comme s'ils étaient à l'autre bout de l'univers et que je voulais Leur faire entr'ouvrir une lucarne dans les cieux car Ils se confondent en moi avec l'Essence de mon être. Ils sont ma nourriture de chaque instant comme je suis la Leur. comme nous sommes la Leur. Ma seule différence n'est pas de l'avoir compris mais de l'avoir toujours vécu sans jamais en douter.»

– «Alors, comment faire? Maître, hasarda alors la jolie Sarah de sa voix fragile. Comment faire pour te ressembler?»

– «Tu n'as pas à vouloir me ressembler, ma sœur. Nul n'a à le faire. Copier, imiter ne conduit pas à se trouver soi-même. La beauté d'un cédrat n'est pas celle d'une pomme et pourtant l'une comme l'autre sont nées d'une Idée de la perfection “quelque part” dans l'Infini. Ressemble-toi, Sarah... tu es le germe même de *Ce* que tu cherches!

Oh. si chacun, chacune comprenait qu'il faut dire l'Amour pour l'inviter à se révéler! Tant d'hommes et tant de femmes passent des vies à ne pas oser se dire qu'ils s'aiment. Il semblerait que l'expression de l'amour leur fasse mal, soit un aveu de faiblesse ou de fragilité. Problème d'orgueil? Problème du masque qui veut faire croire qu'il se suffit à lui-même? L'humanité entière peut se poser la question. La réponse est l'une des plus importantes dont la conscience ait à enfanter puisqu'elle conduit au désarmement total.

Quant à vous, aimez-vous pleinement! ai-je alors ajouté en me tournant explicitement vers Thomas et Maryam. Ne faites pas que vous regarder dans les yeux! Ne craignez pas de vous éloigner de temps à autre dans le désert, offrez-vous vos moments de solitude. Cela aussi est prière! Faites exulter la chair cent mille fois si vos êtres le réclament. Où serait le problème? Où serait la faute? Où serait la contradiction pour l'Esprit? De l'asservissement et de la dépendance seulement pourrait naître l'obstacle.

J'avais à peine terminé ces mots qu'un éclat de rire très sonore s'est élevé parmi les quelques caravaniers qui marchaient au devant de nous. L'un d'eux,

un homme abondamment enturbanné et au nez fortement busqué s'est retourné, la mine réjouie, tout en me montrant du doigt. L'instant d'après, il marchait à mes côtés.

– «Eh bien, toi. fit-il en essayant de fouiller mon regard, jamais de toute ma vie, je n'ai entendu une telle chose! Je vous vois tous prier je ne sais quel dieu matin et soir et je me doutais bien que tu étais une sorte de prêtre dans ton peuple mais là. si tu mêles la prière et. Tu me comprends? Tout le monde chez nous sait que les prêtres aiment les plaisirs... mais seulement ils n'en parlent pas! Quel est donc le dieu qui te permet cela? Il m'intéresse. J'aime bien!»

Je me souviens avoir posé ma main sur l'épaule de l'homme qui ne cessait de me regarder intensément tandis que nous continuions de marcher.

– «Oh. lui ai-je répondu, je crois que tu n'as pas tout à fait bien entendu. Écoute-moi mieux. Oui, j'ai parlé de l'amour et du corps. de la chair même. Mais je n'ai pas parlé de plaisir parce que le plaisir n'est *pas assez* pour la Puissance que je prie, vois-tu? Il se sauve toujours! Ce qu'Elle enseigne, c'est le bonheur, c'est la félicité ou, si tu préfères, une ineffable Joie qui fait que le Corps et l'Esprit ne se font plus peur mutuellement, ne se livrent plus la guerre mais s'unissent.»

Le nomade a baissé les yeux dès l'instant où j'ai achevé ces paroles et où je lui ai enfin livré tout mon regard.

– «Ah. fit-il seulement en donnant l'impression d'être soudain à bout de souffle. Ah. c'est bien.»

Il ne riait plus. Mon intention avait été de le toucher et c'était chose faite. Depuis le début de notre voyage, il s'était montré un peu différent des autres hommes, plutôt espiègle et parfois exagérément drôle ce qui, je le pressentais, cachait une souffrance.

Insensiblement il a alors pressé le pas puis a regagné ses compagnons qui, selon toute vraisemblance, n'avaient rien compris à la situation.

Toujours allongée dans son chariot à deux pas de moi, Meryem ne disait rien, elle qui, dans sa jeune adolescence, avait tout risqué avec mon père, bravant les tabous et faisant s'agiter les langues les plus acerbes. Thomas et son épouse non plus, d'ailleurs, n'ont pas fait de commentaires. À la première halte, mon frère m'a toutefois glissé ces mots au creux de l'oreille:

– «Comment te remercier? Je ne peux même pas te dire "*Que l'Eternel te bénisse*".»

Enfin, par une soirée grisâtre et lourde, après des semaines de marche lente, nous sommes parvenus à Merwé⁵ et à la merveille que représentait son oasis de verdure pour nos corps harassés, couverts de poussière et de sueur.

Bien qu'ayant très peu marché, Meryem paraissait avoir encore perdu des forces. Elle ne se plaignait pas mais je savais qu'elle commençait à souffrir de douleurs à la poitrine. Nous étions trop proches pour que je n'en ressentie pas les effets sur moi-même. À quelques reprises sur la piste, il lui était arrivé d'accepter que je place ma main là où elle avait maintenant mal, guère plus toutefois.

Pour moi, c'était décidé, nous séjournions longtemps à Merwé, tout au moins le temps nécessaire... Ce fut évidemment l'avis de chacun.

Les nomades nous quittèrent donc au bout de quelques jours puisqu'ils continuaient leur route jusqu'à Bal Baktr et qu'il n'était pas question pour eux de se plier à notre rythme, c'est-à-dire à notre nécessité de faire une importante halte.

Meryem n'a pas protesté devant notre décision. C'était le signe évident de sa faiblesse extrême et des douleurs qu'elle ressentait. Je voyais, je comprenais ce qui se passait en elle. Son cœur était usé par les cent mille choses qu'elle avait vécues et il l'abandonnait chaque jour d'avantage. Parfois, lorsque je l'observais dans la pénombre, je percevais clairement des masses grises et brunes qui s'amoncelaient au-dessus d'elle, allongée. Je les voyais pulser à la cadence de son cœur.

Par bonheur, nous avons trouvé un espace agréable afin d'y installer notre campement. C'était dans l'enceinte sans toit d'une vieille maison délabrée à la sortie de l'oasis que représentait Merwé. Nous y étions bien et ceux qui passaient par là ne voyaient rien à y redire. Ils avaient leur bout de terre qui leur suffisait et se montraient très hospitaliers. Certains prirent même l'habitude de nous rendre visite avec un peu de nourriture, leur surplus de pains plats cuits sur la pierre, au soleil, ou des soupes de fèves parsemées d'épices inconnues de nos palais. L'état de Meryem ne leur échappait pas. Sa Lumière non plus.

Jamais je n'oublierai cette journée terriblement chaude où le fils de la petite ferme voisine vint nous rendre visite. Il se rendait dans la ville afin de chercher un prêtre-thérapeute pour venir en aide à sa mère dont les deux jambes enflées se montraient extrêmement douloureuses et incapables de la porter. Devait-il également demander à ce prêtre de se rendre auprès de Meryem? C'était sa proposition et nous en avons été extrêmement touchés.

Cet homme s'appelait Tazmus et je me souviens lui avoir pris les deux mains tout en posant mon front contre le sien.

– «Mon frère, que la Toute-Lumière soit sur toi... Ma mère terminera bientôt ses jours. Elle le sait et veut partir ainsi, en toute conscience. Elle est forte et souhaite s'envoler avec ses propres ailes lorsque l'heure exacte en sera venue. Quant à Tysdrah, ta mère, tu peux retourner à son chevet. L'amour que tu tiens d'elle fait son œuvre car le Souffle de l'Éternel la visite en ce moment même, je te le dis.»

Et, tandis que je prononçais ces paroles, submergé par une vague d'abandon et de paix, je savais intimement que l'Onde de Vie opérait déjà, qu'elle guérissait Tysdrah et allait bouleverser quelques destins. Tazmus est resté coi un bon moment, décontenancé par ce que je venais de lui dire, incrédule. Finalement, il s'est incliné puis est reparti presque en courant.

Le lendemain, une trentaine de personnes se pressaient devant nos pauvres tentes au milieu des murs en ruines et quelques pétales de *yasamana* en couvraient le sol telle une offrande pour me rappeler – si besoin était – la nature de *Ce* qui continuait d'imprégner mon être, sans bruit.

En larmes, Tazmus se trouvait au premier rang, tenant simplement sa mère par le bras. Elle marchait. Comme aucun de ceux qui étaient là n'osait croiser mon regard, c'est moi qui suis allé vers eux et les ai embrassés afin qu'ils sachent que l'Amour à lui seul est Puissance et qu'il n'y a jamais que Lui à remercier lorsque le meilleur advient.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, le récit de cette guérison instantanée fit le tour de Merwé en peu de temps et il se trouva bientôt un grand nombre de personnes à se précipiter devant notre campement chaque matin. Mon cœur battait au rythme de celui de Meryem mais je ne pouvais refuser de soigner et de guérir les maux de celles et ceux qui venaient vers moi.

Comment définir et vivre une semblable situation? Ma mère en cette vie, Meryem, mon âme jumelle s'éteignait chaque jour davantage et ce n'était pas auprès d'elle que j'étais le plus! Elle le refusait, d'ailleurs.

– «Crois-tu que je ne connaisse pas le chemin, Jeshua? Accomplis ce que tu as à faire ici...»

Combien de fois ne l'ai-je pas entendue répéter ces mots au fil des semaines qui se succédèrent? Il n'y avait rien à répondre. Meryem savait lire *ce* qui était écrit en elle et *comment* cela avait été écrit. Sarah, Thomas et Maryam étaient quant à eux démunis, résignés face à un départ annoncé de façon aussi déterminée et sereine. Ce fut pour eux une réelle initiation.

Il arrivait parfois, bien sûr, que Meryem prenne du mieux et trouve quelque bonheur à évoquer les belles heures de sa vie au village en compagnie de Yussaf puis autour du lac. Alors Thomas se hâtait de prendre des notes et rédigeait de petits textes de sagesse qui enseignaient ce qu'elle appelait le "Soleil de la Femme" et dans lesquels on pouvait reconnaître quelques-uns des secrets du Souffle qui m'avait habité.

Que sont devenus ces textes rédigés à l'encre brune sur des rouleaux de palme? Thomas les a emportés avec lui vers l'est, quelque part vers Meruvardhana où ils demeurent encore et restent à découvrir.

Et puis un jour ce fut tout. C'était un matin. Je me souviens. J'étais en train de guérir le pied mal formé d'un enfant qui venait de naître. Je finissais juste de l'enduire avec un peu de ma salive mêlée à de la terre des lieux puis de le balayer avec mon souffle lorsque, tout à coup, un éclair a pris toute la place derrière mes paupières fermées tandis qu'une douleur me traversait la poitrine. Je ne pouvais douter du signe. J'ai béni la mère et l'enfant et je me suis aussitôt relevé afin de me précipiter auprès de Meryem.

Je l'ai trouvée à l'ombre d'un dattier sous lequel elle avait demandé à s'allonger. Sarah était seule avec elle, livide. La tête légèrement inclinée sur une couverture roulée à la hâte, Meryem a aussitôt semblé m'apercevoir.

– «C'est bien toi, Jeshua? a-t-elle alors fait d'une voix à peine audible. Je ne te vois pas... Je ne vois plus rien. J'ai cru être transpercée de part en part et puis tout s'est effacé. C'est le moment, dis-moi? Cette nuit, j'ai vu.»

Sa voix s'est éteinte là, sur ces mots tout simples. Après un silence, Meryem a pris une grande inspiration par la bouche, elle a longuement suspendu son souffle puis l'a enfin rendu.

Je lui tenais la main et Sarah avait le front sur ses pieds. Nous sommes restés un moment ainsi, vides de pensées comme de mots. Enfin, j'ai fermé les yeux de celle qui m'avait mis au monde et j'ai attiré Sarah vers moi afin qu'elle se réfugie dans mes bras. Elle a choisi de ne surtout pas pleurer. J'ai compris qu'elle avait trouvé la force d'être heureuse pour sa mère et qu'elle parvenait à emprunter le chemin de la beauté et de la grandeur de l'arrachement qu'elle vivait. Oh, Sarah. comme je t'ai vue grandir ce matin-là! Mais sans doute aurais-tu pu, malgré tout, t'autoriser quelques larmes.

Ainsi est partie Meryem, sans roses ni brumes angéliques. Elle n'en avait nul besoin, elle qui avait toujours su "boire le Soleil" sans jamais le clamer.

Jusque tard dans la nuit, je n'ai pas quitté ma place sur l'herbe rase, à ses côtés. Du tréfonds de mon cœur, je lui ai parlé durant des heures et des

heures, je lui ai rappelé les mille détails qui s'étaient gravés en moi de sa vie, de *notre* vie, ainsi que le prescrivait la Tradition des Anciens d'Essania et cela même s'il n'y avait rien en elle à dénouer, à rassurer, à consoler. Je l'ai fait pour la beauté du voyage et celle de la femme qu'elle avait été.

Et puis, je me suis enfin permis de glisser hors de mon corps pour me laisser aspirer par le cosmos de sa conscience; j'ai ainsi accompagné Meryem sur le fil de lumière qu'elle empruntait pour rejoindre sa demeure, quelque part vers Shimbolom. J'ai aussi rencontré son regard, pétillant de vie et je m'y suis plongé. C'était doux et en toute vérité incroyablement joyeux.

Lorsque la densité de ma chair s'est rappelée à moi, j'ai vu qu'un grand nombre de personnes s'étaient regroupées autour de nous et psalmodiaient lentement des paroles dont j'ignorais tout mais qui étaient bonnes à l'oreille.

Quant à Thomas et à son épouse, ils étaient allongés aux pieds de Meryem, la face contre le sol et la tête couverte d'un voile. Je les ai entendus sangloter...

La mise en terre dans un simple drap eut lieu trois jours plus tard, selon les rites de notre peuple et devant une assistance étonnamment nombreuse.

Partout alentours, il s'était dit que la mère bénie d'Ishwa celui dont les mains et la voix portaient la guérison s'en était retournée au Pays des Grandes Âmes et que sa mémoire devait être préservée là, à travers le temps.



Anahita

-
- ¹ Darius 1er, roi de l'empire perse qui vécut au Veme siècle avant notre ère.
- ² Le Sphinx de la Grande Pyramide.
- ³ Pour mémoire, Alexandre Le Grand.
- ⁴ Il est à noter qu'en Égypte ancienne, Osiris (Yoshi-Ri) divinité de la régénération, est parfois représenté avec des lapins cependant que chez certains peuples germaniques, la déesse Ostara (c'est-à-dire Isthara, Astarté ou encore Vénus, Lune-Soleil) est également associée au lièvre. Celui-ci symbolise alors le don de soi et la résurrection puisqu'il est dit que cet animal naît avec les yeux ouverts. À signaler également que le nom "Ostern" désigne la fête de Pâques en Allemand. Il dérive d'Ostara.

- ⁵ Merwé correspond à l'actuelle ville de Mary - ou Maree - au Turkménistan.

Chapitre XXXIX

Un soir à Bal Baktr

Nous n'avons pas réussi à quitter Merwé avant que deux semaines ne se fussent écoulées. Nous nous sentions commerivés au lieu où Meryem avait résolu de prendre son envol. Bien sûr, nous savions – et moi mieux que quiconque – qu'elle était plus vivante que jamais dans l'espace que son âme avait tissé... mais il n'empêchait qu'une part de nous demeurerait là, près de ces ruines où nous avions vécu.

Il a fallu qu'un soir je secoue sévèrement Thomas afin de le sortir de la torpeur dans laquelle je le voyais peu à peu s'enliser et qui allait bientôt gagner Sarah.

– «Nous ne sommes pas orphelins! me suis-je écrié. Arrêtons de le croire, mon frère! M'as-tu, m'avez-vous suivi jusqu'ici pour tout oublier? L'immensité de la Vie. son infinie justesse. sa précision dans les vagues qu'elle fait se déverser sur nos têtes! La Présence d'Awoun n'est qu'espoir, confiance et joie, Thomas! Et cette Joie-là n'empêche pas la peine. elle la comprend et l'autorise mille fois; elle lui demande seulement de ne pas se lover dans notre ventre.

Le temps de plier sommairement ce qui nous servait de tente, de faire nos adieux à ceux qui nous avaient acceptés parmi eux, de leur faire don de Cadma, notre ânesse qui bientôt ne serait plus adaptée au voyage et, le surlendemain, nous étions partis.

Pour ma part, je savais que mon seul réel bagage serait l'image que je conserverais en moi de cette belle grande pierre plate levée vers le ciel et qui marquait la sépulture de Meryem, une image que je nourrissais avec l'espérance de ce qui s'en venait pour nous.

Malgré l'aridité des espaces parcourus et la sécheresse du vent, nos jambes nous portèrent jusqu'à Bal Baktr sans trop de difficultés et sans que nous prenions la peine de compter les jours. Sarah et Thomas avaient progressivement retrouvé le sens du sourire et des paroles qui vivent cependant que Maryam commençait à poser un regard profond et intense sur les êtres et ce qu'on nomme par facilité les "choses de la vie".

Les "choses de la vie", oui... Elle réalisait désormais quel maître elles pouvaient devenir dès qu'on cessait de constamment se rebeller contre elles ou plutôt contre le prodigieux agencement d'intelligence qu'elles illustrent. L'Amour-Enseignant s'était peu à peu présenté à elle à chaque pas accompli,

dissimulé sous la multitude des cailloux du Sentier et empruntant mille noms imprévisibles.

Ses pieds avaient marché et marché, certes. mais moi j'avais surtout vu sa conscience faire de grandes enjambées sans perdre haleine, bien au contraire.

En réalité, derrière la subtile lumière dont elle s'emplissait, Maryam m'avait parfois fait penser à ces moines du Pays des hautes neiges qui, dans un état de parfait abandon, sautaient de rocher en rocher pour parcourir rapidement de très longues distances sans fatigue ni peur¹. Elle tentait de ne plus vivre dans ses pensées mais de se déplacer parmi leurs fleurs et leurs essences.

Elle ne s'en apercevait pas encore, ainsi que cela arrive à une multitude d'êtres lorsque ceux-ci franchissent des seuils intérieurs. Une telle mutation s'opère toujours sur la pointe du cœur, sans éclats. et c'est pour cette raison qu'elle est si radicale et s'installe. Un matin, on se réveille différent et on se demande alors sur quoi on achoppait la veille encore. il n'y a pas que l'estomac dont la fonction soit de digérer.

Nous étions donc enfin à Bal Baktr, là où la mémoire de Zérah-üshtar s'était autrefois ravivée en moi. Je me souviens en avoir été ému même si, bien sûr, mon regard avait changé sur l'enclume de la vie. La ville était toujours aussi belle et impressionnante avec ses nombreux temples et leurs escaliers qui menaient à des terrasses où brûlaient en permanence des feux. Les gongs des incessantes cérémonies y résonnaient avec la même intensité qu'autrefois.

Mais où loger? Sous tente ainsi que nous l'avions toujours fait depuis notre départ de Tyr, il y avait déjà de nombreux mois? Les regards complices de Sarah et de Maryam disaient la lassitude de leur corps. Cependant, nous n'avions presque plus de monnaie à changer et rien qui puisse être troqué. Tandis que nous déambulions dans le dédale des ruelles de la ville et que le ciel rougeoyait, j'ai soudain émis le souhait de retrouver sans plus tarder le petit jardin dans l'intimité duquel la silhouette d'Élohim s'était autrefois manifestée. Existait-il seulement encore?

Tout en moi affirmait que oui. Alors j'ai fait taire ma réflexion et mis de côté mes interrogations quant à la direction à prendre. une main tendue nous a aussitôt été proposée... Devant ce qui devait avoir l'apparence d'une perplexité de notre part, un homme en longue robe rouge s'est approché. Dans mon souvenir c'était ainsi qu'étaient vêtus les prêtres chargés d'entretenir les feux.

– «Vous venez de loin. Que cherchez-vous ici? me demanda-t-il dans un Grec approximatif. Oh! Le jardin aux odeurs? Pourquoi à cette heure-ci? Nul n'a le droit d'y dormir. il est trop habité.»

Finalement, l'homme nous indiqua un porche sous lequel il fallait passer puis un autre encore pour découvrir une placette d'où partait une venelle sinueuse. C'était par là que nous trouverions le jardin. mais à nos risques. Nous n'en étions pas très loin.

– «Père, me suis-je écrié au-dedans de moi. Awoun. me le permets-Tu? Me prêteras-Tu ce lieu une fois encore?»

une réponse est immédiatement venue mais j'ignorais vers quoi elle m'envoyait. un oiseau, une de ces colombes que nous qualifiions alors de "perlées" est venue se poser un instant sur le sol à côté de nous avant de repartir dans un battement d'ailes sonore vers le porche qui nous avait été désigné. Il était cependant dit que nous n'aurions pas à nous rendre jusqu'au jardin envisagé...

Sitôt le premier porche franchi, nous avons entendu des lamentations. Dans la pénombre, assis sur les marches d'une maison d'assez belle apparence, deux femmes pleuraient tandis qu'un homme, le front appuyé contre un mur renvoyait l'image du désespoir. Impossible de passer notre chemin sans nous arrêter. J'ai posé l'une de mes mains au centre du dos de l'homme et je lui ai parlé. Quelque chose me disait qu'il comprenait l'essentiel de notre langue parce que le voyage était inscrit dans ce qui se dégageait de sa silhouette.

– «Que se passe-t-il, mon frère? C'est ta fille qui est malade, n'est-ce pas?»

Comme cela m'était si souvent arrivé lorsque j'allais de village en village autour du lac et au gré de mes pas dans Jéricho ou Jérusalem, ces mots s'étaient échappés seuls de mon âme dont le portail était grand ouvert.

L'homme a glissé un regard douloureux dans ma direction, au-dessus de son épaule.

– «Comment le sais-tu? Oui, c'est ma fille. mais elle n'est pas malade, elle est morte.»

– «Puis-je la voir?»

– «Pourquoi? Tu ne nous connais même pas!»

– «Est-il besoin de connaître pour aimer? Anahita ne dit-elle pas que toutes les âmes se touchent? Même celles qui s'ignorent.»

– «Il n’y a plus personne à aimer dans cette maison.» m’a finalement répondu l’homme au milieu d’un soupir.

– «Crois-tu? Conduis-moi auprès de ta fille.»

– «Si tu y tiens. mais pas les autres.»

J’ai fait signe à Thomas afin qu’ils demeurent tous dans la ruelle, j’ai ôté mes sandales puis j’ai passé le seuil de la demeure, aussitôt suivi par les deux femmes qui continuaient à se lamenter. Nous avons d’abord traversé un vestibule sombre qui donnait accès à une petite cour et enfin on m’a introduit dans une pièce dont les murs, à peine éclairés par une lucarne, étaient couverts d’une multitude d’étoiles à huit rayons, d’un rouge carmin et de tailles inégales.

Un petit corps chétif était étendu au milieu, reposant sur la pièce de tissu avec laquelle, très certainement, on le transporterait quelque part sur la montagne. Selon l’usage il y serait livré aux rapaces et ainsi dispersé pour se joindre à l’infini de la Nature.

Dans un coin, un chien était attaché... Je connaissais cette tradition; selon elle sa fonction était d’éloigner les esprits sombres. Était-ce Zérah Usthar lui-même qui avait édicté ces principes? Je ne m’en souvenais plus.

La tradition en était respectable mais elle me paraissait davantage d’ordre symbolique que répondant à une nécessité d’ordre subtil. La mort, j’en connaissais trop bien les rouages et les stades.

– «Comment se nomme-t-elle?» ai-je demandé sans attendre.

– «Elle s’appelait Fidjah.»

– «Alors c’est toujours le nom qu’elle porte.»

Le départ de Fidjah ne devait dater que de quelques heures car le corps de son énergie n’en était pas complètement dégagé. Certaines de ses zones flottaient de façon éparse, telles des brumes bleutées au-dessus de sa forme de chair.²

– «Pouvez-vous me laisser seul avec elle?»

– «Je ne comprends pas ce que tu veux, m’a répondu sèchement le maître de maison après un temps d’hésitation. Non. nous resterons là, il n’y a aucune raison pour qu’il en soit autrement. Nul ne t’a jamais vu ici. Si tu es de ceux qui cherchent les morts pour pratiquer quelque magie, nous ne voulons pas de toi. Tu as vu Fidjah, tu as eu ce que tu voulais, alors pars et laisse-nous pleurer!»

– «Tu veux que je m’en aille, mon frère? C’est pourtant ta fille qui est venue me chercher... Regarde... voilà sa messagère.»

Et, d'un geste du bras que je venais de tendre vers la porte, j'ai montré à l'homme la colombe perlée qui en franchissait paisiblement le seuil en marchant. En pénétrant dans les lieux, j'ignorais comment les "choses" se passeraient, quelle apparence elles emprunteraient. mais dans le creuset de mon âme, j'avais *tout* demandé. Absolument *tout* et sans le moindre doute de voir *ce tout* se réaliser parce que dans le Cœur de l'Infini qui pulsait en mon être, Fidjah était déjà revenue.

Lorsque la colombe fut à deux pas de moi après être passée aux pieds du maître des lieux qui retenait son souffle, je lui ai offert le dos de ma main. Elle y est montée et je l'ai aussitôt déposée au centre de la poitrine du petit corps étendu sur son tissu. Il y avait là quelques pétales de fleurs rouges; elle s'y est couchée.

Derrière moi, les deux femmes qui avaient depuis peu interrompu leurs plaintes commencèrent à les reprendre.

– «Taisez-vous! ai-je fait. Sur quoi pleurez-vous donc?»

Surprises par mon ton, elles cessèrent aussitôt leurs pleurs et un profond silence s'est dès lors abattu sur la pièce que l'obscurité du jour déclinant gagnait peu à peu. La Présence du Vivant œuvrait. Saisi par le respect que Celle-ci imposait de façon tangible, le père de Fidjah s'était assis sur le sol, presque face à moi, de l'autre côté du corps.

Mon regard ne quittait pas la colombe. Je voyais qu'elle s'offrait comme souvent les âmes animales décident de le faire lorsqu'elles se font à la fois messagères et message. Le temps d'une prière silencieuse et elle s'est lentement affaissée sur le côté, comme si elle s'endormait.

C'est alors que, tout à coup, la poitrine de la petite Fidjah a sursauté, que sa bouche s'est ouverte et que l'air, violemment aspiré, s'y est engouffré.

Le père a crié et les femmes aussi. Quant à moi, je me suis aussitôt agenouillé afin de masser vigoureusement un point très précis du creux des épaules de la toute jeune fille puis ses jambes et la plante de ses pieds.

– «Apportez-moi de l'eau...» ai-je fait.

Lorsque j'eus doucement mais abondamment versé celle-ci sur le front puis sur les lèvres de Fidjah qui commençait à respirer par saccades, celle-ci a entr'ouvert les paupières. Dans la pièce, que seules quelques lampes à huile éclairaient désormais, il n'y eut plus que de gros sanglots incoercibles.

– «Donnez-lui maintenant quelque chose à manger, un fruit, une dattes.» ai-je alors ajouté tandis que je soutenais la nuque de la jeune ressuscitée qui

reprenait progressivement une respiration plus régulière tout en esquissant un sourire.

Quelques instants plus tard, je suis sorti de la pièce pour rejoindre l'obscurité de la cour. La voûte céleste était étincelante et l'air encore chaud. J'entendais les proches de la petite Fidjah s'occuper d'elle après l'avoir assise contre un mur. Ils étaient une dizaine maintenant et quelques habitants des maisons voisines accouraient déjà, partagés entre l'incrédulité, la stupeur, l'émerveillement et le respect. Certains de ce qui s'était passé, Thomas, Maryam et Sarah se sont mêlés à eux puis m'ont rejoint.

Mais, comme toujours après de tels instants sacrés, même depuis que le Soleil des soleils avait quitté ma chair, j'éprouvais le besoin de m'isoler, de remercier, de prier. J'ai alors cherché la discrétion du renforcement d'un portail dans la ruelle. En vain. Le maître de maison, dont j'ai enfin appris qu'il se nommait Sadjan, m'y a retrouvé pour me supplier de franchir à nouveau le seuil de sa demeure.

Que dire de la fin de cette soirée-là à Bal Baktr?

Que nous y avons vu Fidjah faire quelque pas, bien droite, dans sa nouvelle vie, que je n'ai pas réussi à fuir les marques de respect et de dévotion qui se mirent à pleuvoir et que, tous les quatre, nous n'eûmes pas à chercher un lieu pour y loger.

– «Dis-le-nous en vérité. Es-tu Zérah-Ushtar de retour parmi nous?»

Sadjan osait à peine me regarder en me demandant cela lorsque, le lendemain matin, il déposa devant moi une corbeille pleine de galettes et de fruits séchés. Des membres de sa famille, tous des hommes richement vêtus et enturbannés l'entouraient, ne cessant de s'incliner et de joindre les mains.

– «Je suis Jeshua ben Meryem», ai-je répondu en ajoutant simplement que ceux qui m'accompagnaient et moi-même venions de fort loin et que nous poursuivions notre route vers l'est.

Je ne souhaitais pas entrer dans de plus amples détails ni partager quelques-uns des secrets de mon âme. C'eût été si facile, pourtant... On aurait pu même y voir une certaine logique. Demeurer là, générer d'autres prodiges, multiplier les guérisons, enseigner, déverser devant tous le contenu de ma mémoire profonde et chausser à nouveau les sandales que j'avais laissées quelque mille années plus tôt. C'eût été facile, oui. mais tout mon être savait qu'il ne devait pas en advenir ainsi, que ce n'était pas ce que Sananda avait convenu avec ses frères, lors d'un éclair d'éternité dans l'émeraude de Shimbolom.

– «Mais tu ne peux partir ainsi, Maître Jeshua. Que pouvons-nous te donner? J'ai des biens, tu sais. Qui accomplit ce que tu viens d'accomplir si ce n'est le Messenger? La Tradition dit qu'Il doit revenir.»

Sadjan m'a fait sourire.

– «Si tu me dis Messenger, pourquoi m'arrêtera-t-il? Le devoir d'un messenger n'est-il pas de colporter un message? ZérahUshtar ne vous a-t-il pas donné de quoi vous nourrir? J'ai vu qu'il était toujours là, bien vivant dans vos temples; les feux en sont visibles de très loin alentours.»

Mais Sadjan et les siens ne voulaient pas comprendre; ils ne le pouvaient pas car ce qui s'était produit leur avait déjà donné la certitude que leur famille venait d'être bénie et élue parmi toutes celles de Bal Baktr.

Depuis l'aube la ruelle regorgeait de monde, chacun demandait à voir la petite miraculée et à toucher l'étranger venu d'on ne savait où.

En fermant les yeux un instant devant les arguments de Sadjan et de sa famille, j'ai deviné le piège qui se dessinait. Je ne voulais pas du moindre trône que l'on aurait pu me dresser là, des conflits qui auraient inévitablement éclaté avec les prêtres en place, des passions qui, une fois de plus, se seraient déchaînées pour décider de ce que j'étais ou n'étais pas. L'ultime argument fut celui de la saison, du temps qui s'écoulait.

– «Bientôt, ce sera l'hiver, Maître Jeshua. Il arrive vite après les chaleurs! Il y aura la neige. Connais-tu la neige? Il est trop tard pour que tu partes au loin. Ton frère qui te ressemble tant, te le confirmera! Je lui ai parlé, je lui ai tout expliqué...

À vrai dire, Thomas aurait aimé que je me laisse convaincre, tout au moins pour quelques mois. Lui aussi était las de marcher. Je l'ai regardé puis ensuite Maryam et Sarah. Étais-je trop exigeant avec eux?

J'ai souvenir avoir demandé à me retirer seul un moment près du bassin de pierre que j'avais remarqué dans une cour. Je me suis assis sur son rebord et sans l'avoir cherché j'y ai aussitôt remarqué mon image qui se reflétait. Il y avait longtemps. J'y ai vu mes cheveux qui avaient repris toute leur longueur, ma barbe qui poussait démesurément en pointe et qui n'aurait plu ni à Myriam ni à Shlomit, la seule que ma Bien-Aimée autorisait à me la tailler.

Oh, Myriam, j'avais si peu prononcé son nom à voix audible depuis des années et Meryem m'en avait également si peu parlé, comme par pudeur! Elle demeurait pourtant là, telle une perle de feu, de volonté et de tendresse apprivoisée au creux de mes jours. Qu'aurait-elle dit, elle? Qu'aurait-elle souhaité? Que nous fassions halte? Elle-même n'aimait pas s'arrêter dans tout

ce qu'elle entreprenait. Et puis, tout à coup, à la surface de l'eau du bassin, j'ai eu l'impression de voir son visage, de lire sa fatigue à elle sur les sentiers de cette terre de Kal où je la savais et cette fatigue m'a renvoyé à la mienne, à celle que je refusais de m'avouer, à celle de mes pieds dont les douleurs réapparaissaient en sourdine certains soirs.

Alors, j'ai compris le message qui était envoyé au messager. Nous resterions donc à Bal Baktr jusqu'à ce que le temps des neiges fût passé.

Sadjan, submergé par la reconnaissance, la joie et la fierté, nous attribua trois pièces de sa vaste demeure et, ainsi que c'était prévisible, chaque jour aux aurores de nombreux malades et infirmes prirent l'habitude de s'amasser à sa porte, dans la ruelle.

Je dois dire que ce fut un bonheur pour moi que de renouer pleinement encore avec cet élan qui m'avait toujours poussé à soigner les âmes et les corps. Soigner redevint aussi bien sûr le prétexte à enseigner, ce qui signifiait ultimement consoler. Nourrir l'intelligence permanente du cœur et non les capacités fluctuantes de la tête... Il n'y avait que cela!

Quant à l'hiver et à ses neiges promises par notre hôte, je me souviens qu'il a tardé à venir. Cela ne m'a pas surpris en faisant remonter en moi certains détails du voyage de ma jeunesse aux côtés du vieux Yosh Hérám. Yosh... sa présence me fut douce à évoquer régulièrement en ces lieux. Je n'ai pourtant jamais cherché à retrouver la petite pièce jouxtant un temple qu'il avait réussi à trouver afin que nous y logions. Je préférais en garder une image idéale associée à l'écho de ses paroles.

"Tu vois, Utuktu, je te l'avais dit, Bal Baktr, c'est grand!"

Lorsque la saison des vents et des frimas est enfin arrivée, notre vie a changé, nous contraignant souvent à nous calfeutrer dans un espace trop vaste pour nous et impossible à chauffer. Sarah, Maryam et Thomas qui ne s'attendaient pas à une telle rigueur me demandèrent autant d'attention que si j'avais été leur père. Peut-être l'étais-je un peu devenu d'ailleurs car l'état de paternité n'est pas qu'une question de chair ou de sang. Il peut germer d'une autre façon.

Un jour où je m'étais momentanément retiré sur le toit en terrasse du logement qui nous était prêté, Sadjan est venu me rejoindre, à peine reconnaissable sous une ample couverture de grosse laine grise. Les premières bourrasques de neige balayaient Bal Baktr et la masse rocheuse qui l'abritait et j'aimais l'état méditatif qu'elles inspiraient. Après avoir hésité un moment, Sadjan s'est approché de moi.

– «Maître Jeshua, m'a-t-il demandé, là où tu veux emmener ta famille, les hommes sont-ils meilleurs qu'ailleurs pour que tu ne souhaites pas demeurer parmi nous?»

– «Meilleurs qu'ailleurs? Non. certes pas! Partout où il vit, l'homme reste l'homme avec tout ce qu'il sait exprimer de sublime ou d'horrible. Simplement, il n'est pas en colère ou en joie partout en même temps. Il s'ouvre ou se ferme, rit ou pleure en rythme ou non avec la terre qui le reçoit et avec le sac que son âme porte en bandoulière. là où nous allons, ma famille et moi, je sais qu'il se déploie et sourit en ce moment. Il écoute aussi. Il n'en sera pas toujours de même mais, pour l'heure, chacun peut y cultiver aisément son propre sentiment d'éternité et grandir en lui. Comprends-tu?»

– «Je comprends qu'il y a la paix... mais n'est-elle pas ici également? Ton âme y est déjà reconnue comme grande et.»

– «Mon âme? Oh. ne crois pas que je sois homme à l'accrocher à la branche d'un arbre comme on le ferait d'un manteau ou d'un sac de toile. Elle ne cherche ni la grandeur ni la reconnaissance ni le repos, mon frère. Comme l'âme de ceux qui marchent, dont la tienne, je l'espère, elle est toujours à l'œuvre. Ta ville est belle et je l'aime, ta famille et amis ont du soleil en eux et j'aime cela aussi. Quant à ta petite Fidjah, elle a un cœur plus vaste que celui de beaucoup et c'est pour cela qu'elle est revenue. Mais, en ce qui me concerne, je ne peux m'arrêter ici car d'autres m'attendent. Que vous apporterais-je d'autre d'ailleurs, sinon le trouble et la discorde avant que beaucoup de temps ait à s'écouler?»

– «Le trouble et la discorde?»

– «Oh. Tu n'ignores pas que ma présence et tous ces malades qui affluent chaque jour ici dérangent déjà les prêtres dans les temples.»

– «Non. ce n'est pas vrai, Maître.»

Mais Sadjan n'avait pas d'arguments et il savait bien qu'avant même l'arrivée des beaux jours le mécontentement de la classe sacerdotale de Bal Baktr se ferait sentir.

Le simple fait que je sois là, le plus discrètement possible, la privait d'une partie de son autorité, de son rayonnement et, pour tout dire, de son contrôle sur la région. L'insistance de Sadjan s'est donc arrêtée là.

Enfin, comme je l'avais prévu, il est arrivé qu'un jour trois des prêtres du grand temple dédié à Ahura Mazda demandèrent à me rencontrer. Très vite, j'ai compris que ceux-ci ne cherchaient pas vraiment à savoir qui j'étais ni ce

qui imprégnait mon être mais plutôt ce que je cherchais, en d'autres termes à quel ascendant sur le peuple j'aspirais sournoisement.

Avec leurs grandes robes couvertes de dorures, leurs hautes coiffes elles aussi rutilantes et enfin leurs énormes bagues, ils m'ont aussitôt fait penser aux Pharisiens de Caphernaüm ou de Jérusalem, jaloux de leur position sociale et de leurs privilèges. Était-ce donc toujours à cela que menait la voie de la prêtrise? À contrôler?

Je n'ai pas été surpris de ce que j'ai vu et entendu ce jour-là sous le toit de Sadjan mais cela a confirmé à notre hôte la justesse de notre intention de départ, tout en évitant que sa fierté personnelle fût blessée. Il l'a mieux compris encore lorsque je lui ai assuré que je n'aurais pu cacher plus longtemps mon désaccord avec eux sur leur interprétation de certaines Paroles de ZérahUshtar.

Lorsque le soleil fit enfin sentir la chaleur de ses rayons et que les premières fleurs osèrent éclore, nous reprîmes donc la "route" qui continuait vers l'est jusqu'à Takshashila.

Nous fûmes cinq à partir car la gratitude et la générosité de Sadjan le poussèrent non seulement à nous offrir à chacun un cheval mais à nous accompagner une bonne partie de la journée sous prétexte que nous pouvions nous tromper de direction. Nous lui en fûmes reconnaissants car, à travers la steppe barrée à l'horizon par de hautes montagnes, la piste à suivre était presque imperceptible.

Quel ravissement que de cheminer, comme autrefois avec le vieux Yosh, sur un tapis sans fin de fragiles fleurs jaunes et blanches! La même sensation de délicatesse et d'espérance était intacte au rendez-vous, décuplée par le bonheur de la partager avec quelques-uns de ceux qui étaient chers à mon cœur.

Sadjan nous quitta au bord des larmes, rapidement et fièrement, soucieux de maîtriser le plus possible son émotion et aussi – je l'ai lu en lui – une forme de colère due à la déception. Je me souviens m'être demandé si c'était la déception de n'avoir pu nous retenir ou celle de ne pouvoir nous suivre. Les deux se rencontraient certainement.

De campement en campement, nous avons donc poursuivi notre avance avec, pour seuls repères, les contours de quelques ci mes qui se détachaient du ciel et à mi-hauteur desquelles il y avait forcément des cols à franchir.

«Vous verrez, il y a un petit temple peint de rouge au sommet d'un promontoire rocheux, vous le contournez par la droite puis il y en aura un

autre. Rejoignez-le... C'est derrière lui que la piste commence à vraiment monter. Vous la trouverez sans mal... C'est Sikander qui l'a tracée... Que le Grand Éternel vous bénisse!»

Tels avaient été les derniers mots de Sadjan. Mais ce n'était pas aussi simple et, par bonheur, nous trouvâmes des bergers qui surent nous renseigner.

Durant des jours et des jours, nous avons prié tous ensemble à voix haute sur l'échine de nos petits chevaux au cuir laineux. Leurs crinières étaient aussi longues et abondantes que dans mon souvenir. Prié, oui... et souvent aussi parlé en silence au PèreMère en nous, à l'Infini dans notre poitrine.

Lors d'une halte il arriva que Sarah me confie ne plus savoir quel nom choisir lorsqu'elle s'adressait à Lui.

– «C'est bien pour cela que dans nos villages on disait “le Sans-Nom”, ma sœur, lui ai-je répondu dans un sourire. Mais, tu le sais, que tu utilises la langue des lettrés, des prêtres ou celle, tout en naïveté, des enfants, que cela change-t-il, en vérité? Moi, je dis toujours “Awoun”, justement comme un petit enfant ou un simple paysan qui ne connaît que son carré de lin à cultiver.

C'est celui que je préfère à tous, même si je vous ai depuis longtemps enseigné qu'il n'est qu'une sorte d'image sonore, une idée, un symbole utilisé pour tenter de traduire l'Intraduisible puisqu'il faut bien Le traduire. Oui, vois-tu, c'est en le déployant en moi que je continue à prier en toute connaissance de cause, parce qu'il est doux à mon cœur. même si mon regard plonge toujours plus loin derrière lui, là où aucune référence n'existe. Il n'est pas nécessaire de creuser plus profondément quand l'Amour affleure le sol de notre âme.»

J'ai souvenir que ma carcasse d'homme a souffert durant ce voyage. Mes blessures avaient laissé des traces autres que celles qu'on pouvait lire à la surface de ma peau cependant que les sentiers de montagne se montraient impitoyables et le climat plus capricieux que prévu. Une neige à demi fondue et un vent parfois glacial alternaient régulièrement avec un soleil qui agressait les yeux et desséchait la peau.

C'était difficile pour tous et pourtant, chacun à notre tour et avec les mots qui nous venaient, nous avons éprouvé le besoin de dire notre bonheur de pouvoir vivre ainsi. Bien sûr, il ne se passa pas un jour sans qu'assis auprès d'un petit feu de branchages, nos pensées ne s'envolent vers les rives de Kinnereth, les ruelles de Bethsaïda, de Migdel, les places de Jérusalem et ces

bateaux que Yussaf avait affrétés afin qu'ils traversent la mer... Combien étaient-ils maintenant, ceux-là qui s'étaient éparpillés avec ce que j'appelais parfois *le Feu du Rassembleur* en faisant allusion au Souffle qui les habitait désormais? Combien?

Le Soleil en moi en avait fait des disloqueurs de routines, des semeurs et aussi des unificateurs. Ils avaient reçu la liberté et, pour le reste, je ne pouvais plus qu'embrasser leurs âmes dans l'Invisible tout en me laissant appeler par l'une ou par l'autre à chaque fois qu'un cri de détresse franchissait l'espace. Alors, mon corps de lumière voyageait, les rejoignait, les caressait, les secouait même au besoin et toujours leur rappelait la puissance d'Aimer.

Bien souvent, alors que ma forme de chair se cramponnait à l'échine de mon cheval ou marchait à ses côtés parmi les éboulis et les langues de glace, j'ai senti ma conscience s'envoler ainsi dans leur direction.

Et puis un jour, ivres de fatigue et d'air vif, guidés par les tumulus de pierre qui bornaient de temps à autre les sinuosités incertaines du sentier nous avons enfin aperçu une tache verte et ocre à l'horizon d'une vallée. Takshashila.

L'entrée dans la ville nous fut un véritable soulagement. Plus qu'en nulle autre cité depuis notre départ nous avons eu la sensation d'y respirer un parfum de quiétude. Celui-ci imprégnait jusqu'aux pierres du foisonnement des temples et des édifices qui y avaient été construits au cours des siècles. En ce qui me concernait, il me semblait que rien n'y avait changé depuis mes quatorze ans et que tout m'y attendait tel quel, jusqu'à cette imposante statue de l'Éveillé dont le sourire m'avait toujours accompagné.

Je n'ai eu aucune difficulté à la retrouver. Elle paraissait d'ailleurs faire désormais l'objet d'une vénération particulière car une foule de pèlerins, aux allures parfois déconcertantes, se prosternait à ses pieds puis couvrait ceux-ci de fleurs et d'onguents colorés.

Ainsi que cela m'était déjà arrivé, je n'ai pu m'empêcher de penser que l'être humain n'était qu'une étonnante somme de contradictions... Il cherchait la félicité d'un autre monde dont il se disait convaincu tout en craignant de devoir un jour mourir, il confondait le Bien avec son propre bien-être, il prêchait la liberté tout en ne faisant que contrôler et, finalement, il arrivait même à s'attacher incroyablement à Qui lui avait enseigné le détachement.

J'avais toujours beaucoup respecté tout élan de dévotion. C'était une forme d'amour, relativement aveugle peut-être, mais une forme d'amour

malgré tout. Ce jour-là, en retrouvant l'impressionnante effigie de Gautama, l'Éveillé, ainsi vénérée et saturée de présents tous plus odorants les uns que les autres, je me suis dit que j'avais bien eu raison d'affirmer à Sadjan que l'homme était partout le même.

Ce que je voyais, ce que je percevais des couleurs d'âme de celles et de ceux qui se précipitaient là témoignait avant tout d'une forme de dévotion qui était une habitude de vie, une convention à respecter. Il fallait l'exprimer coûte que coûte pour hâter l'heure de sa propre Libération. La Lumière de l'Éveillé ne se cherchait pas dans les poitrines mais à l'extérieur d'elles.

Oh! Je ne doutais pas qu'il existât ici et là quelques sages qui l'avaient réellement captée cependant, dans le fond de mon cœur, c'était les foules simples que j'aurais vraiment voulu voir grandir et non pas reproduire les mêmes gestes que tant et tant d'autres avaient accomplis au fil des millénaires.

Alors le détachement, le dépassement du rêve de ce monde, oui. mais pas le spectacle de cela, pas une litanie ni une offrande comme autant de recettes pour ouvrir une porte qui était en vérité déjà grande ouverte.

J'ai fait une pause, seul, dans un jardin entre les racines d'un arbre si imposant que je me suis demandé s'Il était né du temps de Gautama. Cela m'a renvoyé au mien, à celui que je venais de planter en terre de Galilée et de Judée et dont je savais bien que lui aussi étendrait au loin et profondément ses racines. Qu'allait-il lui arriver? Certainement la même chose qu'à tous ceux de tous les Av-Shtaras, de tous les Utuktus du monde. C'était ainsi et face à cette évidence, je ne pouvais que poser un regard qui réponde au sourire en altitude de l'Éveillé.

De ma personne, je le savais, on ferait mille statues et quant au cosmos qui ne cesserait de pulser dans ma poitrine on le réduirait à un symbole détenteur de *la* "Vérité" et à quelques pages réputées seules rédemptrices.

Je me souviens avoir contemplé tout cela avec une totale sérénité, tels de simples paysages intérieurs qui devaient faire leur temps et avoir affirmé que jamais je ne parlerais de trahison mais plutôt de l'incapacité de l'être humain de ce monde à regarder le Soleil en face.

Nous avons séjourné une petite semaine à Takshashila. Une halte à la fois méditative et joyeuse où je me suis fait le plus discret possible... Commença alors la montée vers les sommets qui allaient nous mener jusqu'à la Montagne de Salomon, un ultime périple que je savais a priori éreintant mais

qui nous fut facilité par un temps clément et la volonté d'enfin toucher au but. Nos âmes entraînaient nos corps.

Jamais je n'oublierai les regards presque incrédules de Thomas, de Maryam et de Sarah lorsqu'un jour sur un piton rocheux je leur ai montré au pied des montagnes, à l'horizon, l'étendue bleutée d'un lac et la silhouette floue mais si caractéristique d'une grosse colline, celle de Shankara, le Seigneur de la Montagne, avec son *svayambhu linga*...

Je n'ai pu m'empêcher de m'allonger aussitôt sur le sol, face contre terre afin de remercier le Vivant en tout. Derrière mes paupières fermées, les visages de Meryem puis de Myriam sont alors venus me chercher. Que demander d'autre?

¹ La Tradition les nomme *lung-po*.

² Une fois la mort survenue, le corps d'énergie (éthérique) qui constitue le relai entre la matière charnelle et la réalité multidimensionnelle qu'on appelle globalement "âme" met environ trois jours à s'extraire du cadavre. Il en sort progressivement, organe après organe pour enfin se reconstituer dans le monde vital (ou éthérique) puis s'y dissoudre - en principe - au bout d'une quarantaine de jours.

Chapitre XL

Les hauteurs de Meruvardhana

Deux jours plus tard, les chevilles douloureuses et égratignées à force d'avoir poussé la marche, nous sommes enfin arrivés sur les bords du lac, tenant nos petits chevaux par la bride...

Un bonheur que de pouvoir faire pénétrer ceux-ci dans l'eau jusqu'au poitrail et de les entendre hennir en s'ébrouant au milieu des lotus! Quel bonheur aussi que d'y faire quelques pas à notre tour, jusqu'à mi-cuisse, tout en cherchant tant bien que mal notre stabilité dans la vase!

Nous étions bel et bien là, à deux ou trois milles seulement de Meruvardhana¹ dont le tendre souvenir n'avait jamais quitté ma mémoire. Ensemble, nous avons entonné un vieux chant du peuple d'Essania...

“Soleil, à jamais, Tu as planté un de Tes rayons dans mon cœur. Comment alors faire taire la joie qui me relie à l'Éternel? Comment? À jamais, la Flamme est en moi...”

Notre enthousiasme était tel que nous avons décidé d'établir sur place notre campement sommaire et de reporter ainsi au lendemain notre entrée dans la ville. À la nuit noire, puisque l'air était doux, nous avons même décidé tous les quatre de nous baigner, libres de tout vêtement. Pudiquement, parmi l'enchevêtrement des plantes aquatiques, nous éprouvions la sensation commune d'entamer une nouvelle vie, comme au sortir d'un *mitveh*².

Il y avait si longtemps que la poussière des pistes et des hauts plateaux s'était accrochée à notre peau! Si longtemps que nos cheveux n'étaient plus guère que des paquets de laine! Les torrents bondissant en pleine montagne ne leur avaient certes pas suffi... Jamais nous n'aurions fait cela avec un tel sentiment de liberté sur les rives du lac de Kinnereth. C'eût été d'une indécence impensable qui, ajoutée au scandale de nombre de mes paroles, nous aurait valu à tous la lapidation.

C'est néanmoins un peu transis que, le lendemain matin, nous avons atteint les premières maisons de pierres sèches, de briques et de bois de Meruvardhana. Rien ne semblait avoir changé depuis que j'y avais retrouvé fortuitement Melkus au cœur du marché presque lacustre qui s'étirait alors sur les bords de l'eau³.

Quelque douze années devaient s'être écoulées depuis ce temps-là. Du moins était-ce ce que j'évaluais approximativement. Seuls, deux ou trois nouveaux temples avaient jailli de terre comme pour témoigner d'une ferveur

toujours bien vivante. La grosse bourgade était en paix, conforme aux visions que j'en avais eues en chemin et Shiva-Shankara y répondait toujours aussi bien à l'impénétrable sourire de Gautama.

Et maintenant? Que faire? Comment vivre et où vivre?

En ce qui me concernait, l'histoire de mon don à la Vie allait se poursuivre, c'était décidé depuis toujours. Quant à Sarah, Thomas et Maryam, une fois écoulées les premières heures d'émerveillement et aussi de soulagement après des mois et des mois de dépassement, leur horizon n'était pas aussi précis. Ma présence, c'était prévisible et ils s'en doutaient, ne pourrait que tôt ou tard attirer l'attention et, dès lors, leur défi serait de savoir où trouver leur juste place. Nous en avions parlé dès notre départ de Tyr: s'ils me suivaient, c'était pour rayonner à leur tour, offrir le contenu de leur âme, certainement pas pour vivre dans "mon ombre" ou ce qui aurait paru tel. Lorsque le disciple est prêt, il faut qu'il commence à semer, non seulement pour parfaire sa propre maturation mais pour éviter de se gâter, de se dessécher ou même de se momifier, tel un fruit dont nul ne recueillerait la chair et le suc. Thomas était en premier lieu concerné.

Dans mon souvenir, je savais où on pouvait trouver de petites huttes ou des cabanes non loin de là où la rivière se mariait au lac. Si elles existaient toujours, moyennant quelques pièces nous pourrions en occuper une pour un temps. Et, en vérité, c'est ce qui arrivé parce qu'au fond de moi, j'étais persuadé qu'il ne pouvait en être autrement. C'est lorsqu'on oublie qu'une porte pourrait peut-être être fermée qu'on la trouve nécessairement ouverte... et cela est vrai du plus simple événement de nos vies jusqu'au plus décisif.

Nous n'étions pas installés depuis plus de deux jours dans notre nouveau logis en partie planté sur pilotis parmi les canards et les oies que Sarah, vêtue de sa longue robe bleue rapiécée de toutes parts, est venue me voir en sautillant presque à la façon d'une petite fille:

– «Jeshua. Quand nous emmèneras-tu sur la Montagne de Salomon? Elle est là si près de nous. et j'ai l'impression qu'elle ne t'intéresse plus vraiment maintenant.»

J'ai serré Sarah contre moi. Je comprenais ce qu'elle disait, son impatience et aussi sa surprise face à une sorte de lenteur que je voyais s'installer en moi depuis notre arrivée. La Montagne de Salomon ne se limitait effectivement plus depuis longtemps dans mon esprit à cette grosse colline au sommet sec et plat qui surplombait le lac; elle s'étendait à l'espace de lumière qui enveloppait à la fois le lac, Meruvardhana elle-même et les

hauts sommets alentour. Tout cela représentait une sorte de petit royaume à l'écart du monde ainsi qu'une sphère intérieure à mon être et dans laquelle pulsait le Souffle du *svayambhu linga*.

C'était pour cela, pour cette image que j'en portais, que je me sentais comme déjà à son sommet et que mes jambes n'éprouvaient plus le réflexe de devoir marcher ou grimper. Néanmoins. Sarah avait raison.

Le lendemain même, nous avons donc fait l'ascension – bien modeste – mais chaude et poussiéreuse de la Montagne de Salomon. Une surprise nous attendait à son sommet; toutes sortes d'ascètes, des *saddhus* dont certains étaient nus et couverts de cendres avaient pris possession des lieux tout au moins, semblait-il, pour plusieurs jours.

Quelques-uns étaient en extase et prophétisaient, d'autres n'étaient qu'un flot de mantras tandis que quelques autres encore mangeaient sans se soucier de quoi que ce fût. J'étais habitué à cette sorte de ferveur mêlée aux gestes les plus élémentaires du quotidien; elle me faisait penser à certains égards à des scènes captées dans le Grand Temple, à Jérusalem... Mais Thomas en fut abasourdi, lui qui s'attendait au silence.

– «Ce que tu cherches en absolue pureté, tu ne peux le trouver sur les bords de ce lac, mon frère. La vie des hommes y bouillonne, elle rebondit de rituels en rituels et le Divin y suscite une exaltation qui ne connaît pas les limites qu'ont fixées la plupart des peuples. Moi aussi, j'aime le silence et c'est lui que j'aurais souhaité trouver ici. mais regarde, regarde bien, regarde-les tous. Sens-tu ce qui les habite et qui les rend si proches de nous? Chacun d'eux porte une étoile en lui-même. Il en a le souvenir tellement puissant qu'il met tout en œuvre pour la rejoindre et à cause de cela il ne boit pas la vie à petites gorgées tièdes.»

– «Pourquoi dis-tu “une étoile” et non pas “le Soleil d'Awoun”?

– «Parce qu'un jour, ou plutôt une nuit, j'ai voulu visiter les étoiles qui peuplent l'immensité de notre univers. J'étais ici, quelque part dans le creux de ces montagnes que tu aperçois làbas. C'était un peu avant que je ne sois de retour vers vous. Oui, j'ai voulu approcher les étoiles pour voir si elles n'étaient pas autre chose que de simples fenêtres par lesquelles l'Éternel nous regarde comme on nous le racontait lorsque nous étions enfants. Te souviens-tu? Eh bien, je te le dis Thomas, cette nuit-là j'ai vu une multitude de corps qui vivaient dans les cieux. mais j'ai surtout compris que les vraies étoiles étaient toutes des soleils et qu'il y en avait une pour chacun de nous. à l'infini. Je vous en reparlerai.»

Lorsqu'au crépuscule la ferveur des ascètes eût diminué, j'ai invité Sarah, Maryam et Thomas à me suivre jusqu'en haut du grand escalier qui conduisait à l'alcôve abritant le gros œuf de pierre noire de Shiva-Shankara, le Seigneur de la Montagne. Il était toujours là, immobile et tout en puissance pour l'Éternité. Le parfum céleste du *yasamana* l'enveloppait comme autrefois cependant que le ciel rougeoyait et incendiait l'horizon.

«Awoun, ai-je fait en explosant au-dedans de moi, permets-moi de ne plus invoquer le masque de Ton Nom... Je veux désormais enseigner l'art sacré de remonter le long de Ton Souffle sans L'emprisonner derrière l'image d'un père. même si mon âme trouve celle-ci infiniment belle et respectable. Il y a ici des oreilles qui, plus que nulle part ailleurs, peuvent entendre cela.»

Le lendemain matin, lorsque nous nous sommes réveillés, la plupart des *saddhus* avaient quitté les lieux. Il n'en restait que cinq ou six, occupés à rouler leur couverture ou à nettoyer leur bol de bois avec une poignée de terre bien sèche.

Une légère brume flottait sur la vallée et de grands rapaces tournoyaient dans le ciel. Nous avons alors remercié le jour naissant, nous nous sommes inclinés une dernière fois devant l'Œuf noir de Shankara et nous avons pris le chemin du retour sans trop discourir et comme si nous revenions d'une simple promenade.

En rencontrant les regards de chacun, j'ai cependant compris que la nuit n'avait pas été anodine. Tous me disaient qu'il n'y avait rien à en raconter de précis mais qu'ils y avaient trouvé une force nouvelle, une sorte d'enracinement céleste qui venait confirmer l'intensité et l'intention du Feu par lequel ils étaient arrivés jusque là.

– «C'est cela, Maître, fit Thomas en reprenant mon expression, *nos racines célestes*! Tu nous en as si souvent parlé et je n'avais pas compris parce que je n'avais pas éprouvé et que je ne faisais que te croire. Mais dis-moi. comment un œuf de pierre, aussi imposant soit-il, peut-il à ce point nous parler du ciel?»

– «Il en parle pour la raison que tu viens d'évoquer, mon frère. Il le peut parce qu'il l'a éprouvé. Il a traversé les cieux pour parvenir jusqu'à nous⁴. C'est pour cela qu'il porte le Souffle en lui... et c'est pour cela que le tien a été touché dans ta poitrine.»

Comme Thomas ne réagissait pas selon son habitude, j'en ai déduit qu'une autre question le laissait perplexe.

– «Tu t’interroges quant à la couleur de cette pierre, n’est-ce pas? C’est le noir qui te trouble?»

– «Oui.»

– «Alors pourquoi donc l’accueilles-tu chaque soir lorsque tes paupières se ferment et que la nuit s’étend au-dessus de toi? Retiens ceci, Thomas. Le Noir n’est pas l’Obscur au sens où tu le penses. Il est une Lumière appelée à révéler une autre Lumière. ou plutôt, Celle qui ne fait qu’Un avec Lui, sa Lumière jumelle. Il est Matière parce que Puissance⁵, à la fois céleste et terrestre, ainsi que le sont le Fruit et la Racine de l’Arbre.

Je vous ai parlé hier de ces étoiles qui sont des soleils. Elles ont un secret et c’est le même que le vôtre. Le Rêve divin de la Création les a fait naître par paires, l’une blanche, l’autre noire ou, si tu préfères, l’une de feu et l’autre d’eau, l’une mâle et l’autre femelle. ou vice-versa, si tu préfères encore, car lorsqu’il arrive que l’homme enfante, c’est que la femme l’a initié⁶.

Ainsi, nous tous sommes le prolongement d’une étoile; mi-homme, mi-femme, nous sommes à la recherche de ce qui nous manque et dont nous nous ennuyons.

Lorsque nous nous serons totalement retrouvés, nous redeviendrons étoiles, c’est-à-dire soleils face au Grand Soleil, des Bénis prêts à déverser *le Souffle* sur les mondes en souffrance⁷.»

– «C’est là que tu en es, Maître, je le comprends mieux maintenant...»

– «Ce n’est pas ce que je suis qui compte, Thomas mais le chemin que j’inspire et expire car aucun n’est semblable aux autres. sauf dans l’absence de ligne d’horizon relativement à la Splendeur à manifester.»

Sarah et Maryam n’avaient rien perdu, bien sûr, de ce qui s’était dit. Intentionnellement, je ne m’étais pas adressé à elles parce que, maintes fois, j’avais remarqué que les conversations surprises se montraient plus porteuses que celles dont on avait l’impression qu’elles voulaient absolument nous enseigner. Capter un possible secret rend souvent la découverte plus précieuse encore. Très souvent, cela a été ma façon de nourrir discrètement les femmes qui se sentaient trop petites.

Nous sommes restés une année entière à Meruvardhana, sur les bords du lac. Je n’ai pu m’empêcher d’y guérir les malades et de parler d’Amour, de cet Amour sans nom dont je ne pouvais imaginer cesser d’être l’ambassadeur incernable parce qu’imprévisible et affranchi de tout. J’y ai beaucoup parlé de la vie et peut-être plus encore, à cette époque, de la mort parce qu’il était pour moi évident que sa juste compréhension, derrière les superstitions, conduisait

précisément à mieux vivre, à mieux aimer. Il fallait dénouer l'écheveau des mensonges qui menaient aux blessures d'âme et aux peurs, puis tirer les fils de trame d'un tissu humain qui mettrait en évidence la puissante horizontalité du Divin.

Durant l'hiver de cette année-là, alors qu'une légère neige recouvrait la bourgade, un rêve qui n'en était pas un vint me tirer du sommeil. Il m'avait invité dans un espace vierge au centre duquel une silhouette s'était lentement approchée de moi. J'ai vite reconnu celle de mon oncle Yussaf.

Ma première pensée fut que Yussaf s'en était allé sur *Vautre rive*. Il n'en était rien pourtant, même si, pour lui, la porte était entr'ouverte et le pont lancé. Mon oncle était venu me rejoindre afin de se délivrer d'un poids, celui d'un mensonge. Oh, certes pas de l'un de ces mensonges qui blessent et nuisent. Simplement l'un de ceux qui, parfois, brouillent l'Histoire en y traçant de fausses pistes.

Pour compenser l'une des déceptions de sa vie, il en était venu, à plusieurs reprises, à déclarer qu'avant mon départ vers l'Est, après mes treize ans, il m'avait emmené naviguer avec lui vers les territoires du sud de la Britannia afin de compléter mon éducation⁸. Il l'avait fait parce que cela avait été son souhait de toujours jusqu'à ce que celui-ci s'effondre soudain après la révélation du rêve de Yosh-Héram, identique au mien, et qui prédisait mon départ vers "le pays des hautes cîmes blanches".

Ce n'était que cela qui l'avait fait mentir, une vieille frustration qui n'avait pas guéri, peut-être aussi une fierté d'oncle contrarié dans ses projets et qui aurait tant aimé marcher à mes côtés comme Yosh-Héram l'avait fait.

C'était cela la source de la tristesse que j'avais décelée dans sa voix et son regard alors que tout venait d'être conclu⁹.

Cela peut paraître puéril pour une grande âme comme la sienne mais les blessures sont les blessures et la route est longue jusqu'à ce que l'âme humaine maîtrise la faculté de gommer tous les stigmates de ce qui l'a un jour atteinte.

Cette nuit-là, la présence lumineuse de mon oncle s'est réfugiée dans le creux de mes bras, me laissant le soin de lire en elle et de lui pardonner sa défaillance. Mais, en toute vérité, le pardon ne suppose-t-il pas une colère ou tout au moins une rancœur? J'ignorais ces deux états... C'était Yussaf qui éprouvait le besoin de se pardonner.

Quelques mois plus tard, au creux d'un autre rêve qui n'en était pas non plus un, son départ me fut annoncé clairement. Il s'en était retourné dans sa

vraie maison, celle de la dignité, du service et de l'amour auxquels, pour le Plan, il avait consacré sa vie entière. J'en ai été merveilleusement heureux pour lui.

Cet événement coïncida avec ma décision – d'un commun accord avec Thomas, Maryam et Sarah – de quitter Meruvardhana et les rives du lac. Une nouvelle fois, l'attention de ceux qui vivaient ou passaient par là jusqu'à former de petites foules ne se centrait que sur ma personne, en dépit de toutes les tentatives pour que les soins offerts et les enseignements proposés spontanément soient partagés entre nous quatre.

Par ailleurs, nous avions besoin de plus de solitude, de plus de temps en communion avec la seule Nature et enfin de davantage de silence pour visiter toujours plus intensément ce que j'ai commencé à appeler "le ciel de notre cœur", le chemin de notre esprit.

Très vite, un lieu s'est alors imposé à moi. C'était celui de ce petit village insignifiant où j'avais suivi quelques jours Melkus avant de prendre la direction d'Alexandrie. Las de sa vie de nomade, il s'y était marié et y avait fondé une famille¹⁰. Beaucoup de ceux qui vivaient là, je m'en souvenais, étaient issus, disait-on, de la lignée de Benjamin et de David.

Cela ne représentait aucunement un argument pour moi mais j'avais pu voir que c'était des hommes et des femmes de paix, des bergers proches de la beauté des montagnes. S'ils voulaient de nous parmi eux, quelque chose me disait que c'était là que je pourrais laisser venir le reste de mes jours et que chacun de ceux qui m'accompagnaient s'y épanouirait¹¹.

Avec nos petits chevaux à la si belle crinière, nous avons donc quitté Meruvardhana un matin, non sans jeter un dernier coup d'œil à la Montagne de Salomon. La direction qui nous avait été indiquée à travers les sommets était vague mais ma mémoire était l'une de mes forces et je ne pouvais douter que quelque rencontre propice nous fournirait aussi les indications manquantes.

Le sentier de muletier qui conduisait au village pastoral de Melkus s'est avéré assez abrupt mais, pour nous qui avons tant pérégriné en montagne, le trajet ressembla plutôt à une promenade. Notre but fut atteint en un peu plus de deux bonnes journées sous une brise fraîche et parmi une nature où les conifères abondaient.

Enfin, après avoir franchi en altitude une barrière d'éboulis, nous avons découvert un ensemble de maisonnettes de pierres et de bois dans une prairie

où serpentait un ruisseau, en bordure de forêt. C'était là... nous étions arrivés.

Immédiatement des chiens ont aboyé, des enfants aux vêtements bariolés ont couru vers nous en criant et des femmes sont sorties des habitations. Peu de voyageurs passaient par là, c'était évident. Les enfants s'agrippèrent vite à nos robes et il s'en trouva même un pour prendre le cheval de Sarah par la bride et lui faire hâter le pas vers les premières maisons. Alors que les femmes restaient sur leur réserve, un homme surmonté d'un gros *tsanyiph* s'est avancé vers nous.

Je n'avais que deux noms en tête en guise de présentation, ceux de Melkus et de son épouse, Yasmina.

– «Melkus? Melkus?» a répété l'homme comme s'il n'était pas certain d'avoir bien compris.

J'ai acquiescé et c'est alors qu'après m'avoir observé de la tête aux pieds, il a croisé les bras sur la poitrine puis m'a indiqué du doigt une maison de pierres sèches apparemment un peu plus grande que les autres devant laquelle une femme en robe noire se tenait, la chevelure soigneusement couverte d'un grand voile bleu qui descendait jusqu'à sa taille. En l'approchant, mon regard s'est aussitôt porté sur les innombrables bracelets qui ornaient ses deux poignets comme autant de preuves des voyages de son époux.

– «Melkus?» ai-je à nouveau fait.

Elle également m'a longtemps parcouru de la tête aux pieds puis, après avoir plissé le front et cherché mes yeux, elle s'est inclinée et a poussé les deux vantaux de la porte de sa maison. Par respect, selon la coutume, j'en ai franchi le seuil seul et pieds nus, bien sûr.

Quelques pas dans la pénombre d'une petite pièce et, sous une lucarne entrebâillée, au milieu des tapis épars j'ai découvert sur un lit de cordes tressées la silhouette recroquevillée d'un vieillard à la longue barbe blanche. C'était Melkus, Melkus désormais très âgé mais qui avait conservé son regard de renard des sables... Nous nous sommes observés un instant sans rien dire puis j'ai posé mon front sur ses pieds tandis qu'il a commencé à trembler.

– «Jeshua... Ce n'est pas possible. Tu es si vieux... Que t'est-il arrivé?»

Je me souviens avoir eu envie de rire. Peut-être même l'ai-je fait.

Ainsi en fut-il de nos retrouvailles, simples, directes, empreintes d'étonnement de part et d'autre.

Rapidement, j'ai appris que mon vieil ami avait perdu l'usage de ses jambes après avoir fait une mauvaise chute en montagne quelques années auparavant. Son bassin avait dû être fracturé et il était désormais grabataire avec pour seul bonheur les moments où ses fils le déplaçaient sur son lit à l'extérieur de la maison. Quant à moi, j'ai laissé passer du temps avant de lui esquisser les grandes lignes du parcours qui avait été le mien. Plutôt que de réellement comprendre, il ressentait, supposait, devinait.

Au bout de quelques jours, après avoir respiré l'air des hauteurs, parcouru les hauts pâturages et longé les forêts de conifères en compagnie de ses fils et de quelques hommes de la communauté que notre arrivée intriguait, j'ai dit à Melkus notre souhait de nous établir là, parmi eux.

Au-delà de son émotion, il n'en a pas paru surpris. Lorsqu'un corps n'est plus que l'ombre de lui-même, il arrive que la conscience qui le soutient toujours perçoive ce qui flotte dans l'Invisible. «Je crois que je le savais.», fit-il simplement avec un sourire malicieux.

Comme il ne pouvait décider à lui seul de la réponse, c'est tout le hameau des bergers qui fut invité à donner son avis. Nul ne nous connaissait évidemment et notre requête constituait un événement au sein d'un tout petit peuple pour lequel chaque jour ressemblait plus ou moins au précédent.

Mais Melkus, depuis ses épousailles avec Yasmina, avait fini par devenir une sorte d'autorité sur ces hauteurs où il ne se passait rien. si bien que, dans les jours qui suivirent, toute la communauté s'est mise au travail pour nous aider à bâtir la maisonnette où nous pourrions vivre.

C'était la paix qui semblait enfin vouloir s'incarner autour de nous. Une sorte de rêve objectivé dont je m'extrayais pourtant chaque nuit pour aller soutenir celles et ceux qui parlaient de l'Éternel en reprenant mes Paroles et le parfum du Souffle qui m'avait été prêté...

Alors, je survolais les montagnes, les hauts plateaux et les déserts pour me retrouver sur les bords d'une mer, en Grèce ou au Pays de Kal... et jusqu'à Rome même, où quelques-uns de ceux qui avaient connu Caphernaüm et Bethsaïda persistaient à vouloir se rendre, malgré les obstacles et les persécutions. On les y appelait déjà *Chrestus* parce qu'ils étaient des hommes simples qui parlaient d'une liberté totale¹². Je voyais leur souffrance et leur volonté.

Combien de fois, en ce temps-là, mon âme n'a-t-elle pas dû se rendre sur ses plus hauts sommets et se laisser embrasser par l'espace de mon esprit pour se dire: *“C'est maintenant leur histoire, celle du Souffle qui se*

démultiplie à travers eux... Cela ne t'appartient pas... C'est le fleuve du Vivant qui emporte tout! “

Pour ma part, je ne vivais que dans un état d'ouverture et de reconnaissance sachant – ainsi que je l'avais dit à Sadjan – que je ne serai jamais homme à accrocher mon âme à la branche d'un arbre comme on le ferait d'un manteau.

Ils devaient le percevoir, tous ces bergers et leurs familles qui nous regardaient vivre, prier d'une façon différente de la leur, ne pas manger de leurs moutons, ne pas en sacrifier mais nous pencher sur les mille plantes et herbes d'une nature que nous tentions d'appivoiser. Nous les étonnions. Quant à moi, de surcroît, je les intimidais.

Nos rapports ont toutefois changé à partir de cette matinée où, à l'entrée de l'hiver, je suis venu saluer Melkus, allongé à l'abrid'une sorte d'auvent construit pour lui devant sa maison. Il était couvert d'épaisses peaux animales.

– «Tu sais, Jeshua, m'a-t-il dit d'une voix pourtant bien affirmée, je ne sais pas si je verrai le printemps... Regarde-moi... Mon corps ne me répond plus. Je ne suis plus guère qu'un morceau de bois sec pour ma famille.»

Mais cependant qu'il me disait cela en profitant de l'éloignement momentané de Yasmina, toujours plus qu'effacée, l'éclat de son regard de vieux fennec est venu me chercher. Il était vif comme au temps des caravanes de mulets et de dromadaires qu'il conduisait.

Mon cœur en a été bouleversé au point où je suis presque instantanément tombé dans l'un de ces états que je savais reconnaître pour la grâce de leur toute-puissance.

– «Melkus, mon frère. Est-ce *vraiment* la mort qui est inscrite en toi? Peut-être l'y écris-tu, toi. mais moi, je ne l'y vois pas gravée.»

Melkus, me souvient-il, m'a regardé bouche bée. L'un de ses fils, sitôt suivi de Sarah, venait d'arriver.

– «Mon frère lui ai-je dit, je te le demande. Je te le demande! Veux-tu vivre? Le veux-tu *vraiment*?»

Ma voix s'était faite solide, impérative, presque autoritaire.

Interloqué, Melkus s'est légèrement redressé un instant avant de me répondre sans attendre:

– «Oui. mais oui, Maître!»

C'était la toute première fois qu'il m'appelait ainsi. La toute première fois qu'il me reconnaissait, au-delà de la résistance des voiles de l'oubli.

D'un geste vif et ample j'ai alors ôté les peaux d'animaux qui le recouvraient, je lui ai soufflé sur le front, les yeux et la bouche puis j'ai énergiquement massé ses hanches et ses jambes pour enfin déposer un peu de ma salive mêlée de terre sur la plante de ses pieds. J'ai fait durer et durer ce dernier geste sachant que j'étais toute la Vie du monde condensée en cet instant, en cette prière vide de mots.

– «Redresse-toi! ai-je alors ordonné à Melkus, redresse-toi immédiatement et pose tes pieds au sol!»

– «Mais...»

– «Redresse-toi!»

Au bord des larmes, le vieux renard des sables n'a plus rien dit mais a trouvé la force de tourner son bassin puis de basculer ses jambes sur le côté, jusqu'à ce que ses pieds touchent terre. À partir de là, je l'ai pris sous les bras et je l'ai mis debout.

– «Marche! Allez marche!»

Et Melkus s'est mis à marcher. à petits pas, certes, mais il marchait sans aide. Deux pas, puis trois, puis cinq, puis dix. Enfin il m'a regardé avec des yeux presque fous, comme s'Il revenait du bout du monde en ayant chevauché la foudre.

Son fils a alors commencé à crier et Sarah à sangloter en se cachant le visage.

C'est ainsi qu'eut lieu la guérison du vieux Melkus qui, les jours suivants, se remit même à marcher avec une certaine vigueur en dépit de la maigreur de ses muscles. Désormais, c'était écrit, la vie au village et dans les montagnes ne serait plus jamais la même. Désormais, on allait à nouveau se prosterner devant moi et il faudrait bien, comme toujours, que je l'accepte.

On ne peut pas être autre que ce que l'on est. Toutes ces dernières années passées, j'avais eu beau espérer tirer un voile de discrétion autour de ma personne à chaque fois que cela avait été possible, ce voile avait invariablement fini par se déchirer face aux circonstances.

Un Av-Shtara ne peut se cacher indéfiniment; même avec la maîtrise de la *Paramukta*, cette "chose" lui est impossible, tout comme au soleil de s'abriter longtemps derrière la lune.

Un Av-Shtara non plus ne peut retarder indéfiniment l'envol d'une âme dont le temps est réellement achevé en ce monde. Ainsi, un jour, Melkus s'est-il enfin éteint dans son sommeil. C'était ce que chacun avait espéré de mieux pour lui.

Quoi qu'il en fût et en dépit de tout, j'étais donc à nouveau redevenu non seulement "le *svamé* qui fait des miracles et parle à l'Indicible", mais le Maître qu'il faut consulter pour apprendre à vivre en harmonie avec les forces de l'Univers et de soi-même. Et c'était, je le dis, ce dernier point qui me touchait car offrir la guérison était sans doute important mais infiniment moins à mes yeux que celui d'attendrir le cœur et de dilater la conscience par l'Enseignement.

Des années s'écoulèrent ainsi, permettant à Sarah, Thomas et Maryam de s'épanouir de leur côté en marchant, à leur rythme, de village en village, souvent jusque sur les bords du lac, comme autrefois, afin de témoigner de l'Amour qui unifiait tout.

Le but affirmé de Thomas était de "cicatriser les plaies des âmes" et j'aimais l'entendre en parler avec l'enthousiasme qui était le sien lorsqu'il "prenait feu" en ne s'écoutant plus mais en devenant lui-même Parole.

Après une première grossesse qui n'avait pas abouti au tout début de notre vie sur les hauteurs, Maryam lui donna une fille puis un fils. Quant à Sarah, elle épousa dans le même temps l'un des neveux de Melkus. Nous reformions une famille à part entière et il n'était pas un seul instant que nous ne dédicacions au Divin.

Très rapidement, il m'était apparu que le peuple des montagnes qui nous avait si bien et si rapidement adoptés se montrait, malgré son inculture, très habile dans l'art des abstractions. Les bergers étaient nos lointains cousins et une bonne partie de leur langue, qui s'avérait similaire à la nôtre, facilitait la profondeur de nos échanges. Toutefois, il y avait plus que cela car je ne doutais pas que l'esprit de la terre et des cieux, plus léger qu'en bien des endroits de notre monde y fût pour quelque chose.

Le corps de la Terre n'est-il pas semblable à celui de l'humain? Nous étions proches de l'un de ses organes vitaux... J'y voyais un foie, un univers à part entière. Il m'était arrivé de visiter le mien au cours de mes plus intenses méditations et j'avais été alors émerveillé en le voyant divisé en huit petites sections, elles-mêmes reliées aux huit rameaux d'un vaisseau majeur, porteur d'un sang de vie¹³. J'avais alors vu en ceux-ci les huit rayons de l'Étoile avec leur force régénératrice, symboliquement teintée de bleu.

Aux temps de cette découverte, cela m'avait fait comprendre pourquoi, selon des lois subtiles reliant tout à tout, le foie avait la capacité de se reconstituer¹⁴. Ainsi, lorsqu'il advenait qu'une réelle dysharmonie s'empare de la fonction d'un foie dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment

grand, il fallait donc s'attendre à ce que le corps dont il était l'un des purificateurs et des régulateurs s'en trouve malade.

Oui, c'était cela à mes yeux... Meruvardhana et son lac ainsi que tous les hauts sommets alentours jouaient le rôle d'un foie, ils étaient vitaux pour l'équilibre de la Terre et de ses habitants trop souvent dans l'errance. C'était une réalité que j'avais perçue depuis longtemps.

Alors, plus que jamais, j'allais œuvrer là pour la santé de l'âme humaine, y laisser mon empreinte, la mêler avec bonheur à celles déjà existantes afin d'y faire désirer l'unité de toutes les couleurs du Divin, celle de l'Éveillé, de Shiva-Shankara, de Jagganâtha, de Brahma, d'Awoun, du Sans-Nom ou de tant d'autres "passées", présentes et même "à venir". Guérir le "passé", ensementer le "futur", c'était toute ma vie.

Les années se succédèrent donc. Les voyageurs venaient parfois de loin, riches ou pauvres, ne sachant pas toujours pourquoi ils étaient là ni qui ils allaient trouver, ayant simplement entendu parler d'un certain Isha ou Eshe, selon qu'ils étaient des vallées ou des montagnes. Pour eux, j'étais un maître mystérieux, au corps marqué par des blessures tout aussi mystérieuses, qui ne voulait ni honneur ni monastère, qui ne fréquentait pas les temples et qui refusait toute dévotion à son égard.

Pas de dévotion, non! Je ne cherchais que la proximité d'âme à âme entre ceux qui venaient à ma rencontre et moi-même.

Il était dit qu'il existait trois voies de base pour l'épanouissement de l'être: la voie du Service, la voie de la Dévotion puis celle de la Connaissance¹⁵. J'avais vu tant de paresse, de stagnation et d'excès émotionnels à travers toutes les cultures au stade de la seconde de ces voies que j'ai œuvré pour établir un pont menant directement de la première à la troisième.

Peut-être était-ce trop ambitieux ou utopique mais c'est ce que j'ai voulu et deux mille ans ne m'ont pas donné un autre éclairage sur le Chemin. Mal comprise, la dévotion conduisait rapidement à l'adoration aveugle et à la dépendance, elle n'incitait pas à l'effort mais était propice à l'enfermement facile dans un dogme qui, tôt ou tard, ne pouvait que se pétrifier.

Ainsi les enseignements qui furent dès lors le motif de ma vie sur les hauteurs de cette région du monde s'organisèrent-ils autour de projets d'entraide, parfois très physiques, menant à la découverte de l'état de compassion et, simultanément, de Paroles accompagnées d'exercices méditatifs et respiratoires appelant les abstractions et l'approche de l'Esprit.

L'une des premières réalisations de la communauté que nous formions et qui allait s'accroissant fut la construction d'une sorte de vaste *bethsaïd* destiné à soigner les malades de la région et à héberger les voyageurs de passage. Pour préserver la quiétude du village, son édification se fit à environ un mille de celui-ci, un peu plus bas sur le sentier de Meruvardhana.

C'était une joie que d'y parler de la nature réelle du corps humain, de son cosmos en tous points analogue à celui qui scintillait chaque nuit au-dessus de nos têtes.

Plus de douze années s'écoulèrent de la sorte. Bien que toujours solide, je me sentais néanmoins vieillir. Mon dos et mes pieds me faisaient souffrir ainsi que, parfois, mon poignet gauche, celui que je nommais intérieurement le "fameux poignet de Nathanaël"...

Et puis un jour, aux premiers bourgeons du printemps, Thomas est venu très solennellement me voir à l'entrée de la petite anfractuosité de rocher où j'aimais régulièrement me retirer. Il paraissait soucieux et je savais pourquoi il venait me voir.

– «Maître, mon frère, me dit-il, la voix mal assurée, je crois qu'il faudra bientôt que je parte. Je veux dire que je m'en aille d'ici. J'ai fait de nombreux songes depuis une année et tous semblent me dire d'aller vers l'est, loin vers l'est... peut-être jusque là où tu nous as raconté avoir longtemps vécu près de la mer. Je l'ai vue, cette mer.»

– «Tu crois ou tu en es certain, Thomas?»

Thomas a esquissé un sourire en avançant vers moi. Il savait que je n'étais pas un grand défenseur du simple fait de "croire".

– «À vrai dire, j'en suis convaincu. Et si l'Éternel le veut bien.»

– «Si tu as fait des songes et que tu t'en es souvenu jusqu'à aujourd'hui, c'est qu'Il t'a appelé et que tu Lui as déjà répondu. Et Maryam?»

– «Je lui en ai parlé. Elle ne peut me suivre. Notre dernier enfant est jeune encore et elle connaît le Feu qui m'habite. C'est un Feu qui n'est qu'une flammèche comparé au tien mais. il y a des femmes et des hommes qui l'attendent. Je suis solide encore et Maryam m'attendra, elle me l'a dit.»

Environ une semaine plus tard, Thomas nous quittait sur le dos d'une mule. À son dernier regard dans notre direction, j'ai compris qu'il avait peur mais qu'il me ressemblait trop pour renoncer.

– «Allez, mon frère, ai-je fait. Sois béni. Tu prieras Jagannâtha et son océan pour nous tous.»¹⁶

Disant cela, j'avais cependant la préscience que nous ne le reverrions pas.

-
- ¹ Pour rappel, Meruvaradhana correspond à l'actuelle ville de Shrinagar, sur les bords du lac Dal, au Cachemire.
- ² Pour rappel, le mitveh est un bain rituel de purification dans le Judaïsme.
- ³ Voir au chapitre XXIX du tome I du présent ouvrage.
- ⁴ Selon cette affirmation, il semblerait donc que le *svayambhu linga* de ce qu'on appelle aujourd'hui "le Trône de Salomon" ait été originellement un bétyle, une météorite ovoïde peut-être analogue au célèbre *omphalos* de Delphes, en Grèce. Le mot bétyle dérive de l'Hébreu "Beith-El" qui signifie "Demeure divine". La plupart des bétyles ayant fait l'objet d'un culte et d'offrandes sont de couleur noire.
- ⁵ On dirait aujourd'hui "énergie".
- ⁶ Cette notion des étoiles qui naissent par paires semble correspondre à la découverte de certains astrophysiciens qui parlent d'"étoiles jumelles". Cela nous renvoie également à la théorie du "soleil noir" qui serait le double occulté du nôtre. L'idée d'un "soleil noir" est par ailleurs présente dans le travail des Alchimistes.
- ⁷ Se référer au principe de l'Adam Kadmon, celui de l'Androgynat primordial.
- ⁸ La "Britannia", future Grande Bretagne, était alors sous domination romaine.
- ⁹ Voir le chapitre X du tome I du présent ouvrage ainsi que "Chemins de ce temps-là", chapitre VIII. (Éditions Le Passe-Monde).
- ⁰ Voir au chapitre XXIX du tome I du présent ouvrage.
- ¹ Le lieu de cette communauté pastorale existe toujours. Il a pour nom Yusmarg et un peuple discret y vit, portant le nom de "Beni-Israël", c'est-à-dire "Enfants d'Israël".
- ² Dès l'an 41, à Rome, l'empereur Claudius a ordonné l'expulsion de tous les Juifs de la ville. On commençait alors à appeler ceux-ci "Chrestus", par extension du nom déjà attribué à Jeshua que certains considéraient comme le chef de nombreux esclaves rebelles à Rome, en attente du Messie.
- ³ On reconnaîtra ici la veine Porte qui véhicule vers le foie les multiples éléments issus de la digestion. Pour ce qui est du "sang de vie", le - "sang

droit” - voir une note de bas de page à la fin du chapitre XXXII du présent ouvrage.

- ⁴ Se référer au mythe grec de Prométhée dont le foie, chaque nuit dévoré par un vautour, se régénère chaque matin. La Tradition affirme que Prométhée est celui qui a apporté le Feu en don à l’humanité.
- ⁵ On parle aujourd’hui classiquement du Karma Yoga, du Bakti Yoga et du Jnana Yoga.
- ⁶ Thomas a effectivement rejoint la côté sud-est de l’Inde, son chemin lui a ensuite fait remonter le Golfe du Bengale, vers le nord où il termina sa vie, mis à mort pour ses prises de position contre le système des castes. La cathédrale de Chennai (Madras) est réputée abriter son tombeau.

Chapitre XLI

La secrète Joie

Quelque part, il y avait un roi. Il s'appelait Gopadatta et on disait de lui qu'il vénérât Shiva-Shankara. Je ne m'en étais jamais soucié ni ces hommes et ces femmes qui m'avaient accordé leur confiance et que je tentais de faire monter en eux-mêmes, à hauteur de la pureté de leur cœur.

Yabid, l'époux de Sarah, m'en parla un jour au retour de l'un des déplacements qu'il lui arrivait de faire à Meruvardhana pour troquer de la laine contre quelques biens qui nous faisaient défaut. Il avait appris que Gopadatta séjournait au bord du lac à cause d'un pèlerinage qu'il avait entrepris à la Montagne de Salomon et c'est alors qu'il s'était aperçu que l'alcôve qui abritait son *lingam* noir se détériorait gravement. Fâché qu'on ne l'en ait pas prévenu, il venait juste de charger l'un de ses hauts conseillers d'en diriger la restauration.

Hélas, depuis une semaine, avait ajouté Yabid, il se heurtait aux vives protestations des prêtres et d'une partie du peuple car le conseiller désigné, un certain Suleïmani, suivait les principes de la foi de Zérah-Ushtar¹. Il était donc jugé indigne de s'occuper des travaux et l'agitation s'était vite emparée des ruelles de Meruvardhana ainsi que des vallées environnantes.

Je me souviens m'être assis sur une grosse pierre après avoir entendu ce récit. C'était toujours la même histoire! Les hommes restaient égaux à eux-mêmes, incapables pour la plupart de s'extraire des réflexes de leurs aïeux.

Cela a fini par me faire rire devant Yabid, médusé par ma réaction et qui lissait sa petite barbe fine. Il ne comprenait pas qu'au fond de moi j'avais l'impression d'avoir entendu la narration d'une querelle d'enfants.

– «Mais ce n'est pas tout, Maître! ajouta-t-il. En bas, sur les marchés, certains chuchotent que Gopadatta aurait entendu parler de toi et qu'il te chercherait afin que tu apaises la situation parce que tout le monde te respecte. Moi, je n'ai rien dit...»

Cela aurait pu n'être qu'une anecdote sans lendemain mais, effectivement, deux jours plus tard, un messenger somptueusement enturbanné et accompagné d'un petit détachement d'hommes en armes est parvenu jusqu'à notre hameau. Je les revois encore se frayer vigoureusement un chemin parmi les moutons.

C'était bien moi qu'ils cherchaient et j'ai accepté de les suivre le jour-même afin que leur présence ne troublât pas davantage la quiétude des lieux.

Yabid voulut absolument m'accompagner. Depuis le départ de Thomas, il était devenu peu à peu mon plus proche disciple au point d'avoir appris à écrire pour noter certaines de mes paroles.

Trois jours plus tard, j'étais introduit devant le roi. Vêtu de ma simple robe et d'un manteau de laine brute comme il s'en confectionnait dans les montagnes, je venais de refuser le lourd et splendide vêtement de soie brodée dans lequel on aurait voulu que je le rencontre. Gopadatta, très digne et droit debout devant un siège qu'on avait disposé sous une tente en bordure du lac parut très surpris de me voir arriver de cette façon, sans le moindre décorum. Un homme, vêtu de noir et d'or se tenait légèrement en arrière de lui, j'étais certain qu'il s'agissait de Suleïmani.

À leurs yeux à tous deux, manifestement un peu déçus par mon apparence, je ne devais finalement être guère plus que l'un de ces *rishis* qui priaient leur vie durant ici et là dans la montagne. Ils m'écoutèrent néanmoins attentivement. Je n'ai pas imprimé avec force en moi ce que fut notre discussion. Je garde es sentielllement le souvenir d'une rencontre avec deux hommes qui voulaient la paix et qui pouvaient se montrer humbles en dépit de la richesse de leurs accoutrements. Un lien d'amitié les unissait, c'était évident.

– «De quoi penses-tu qu'est capable l'Éternel qui vit en mon cœur?» ai-je enfin demandé à Gopadatta lorsque nous eûmes fait le tour de la situation à laquelle il était confronté.

– «On te dit capable de mille prodiges, svame Isha».

Je l'ai senti interloqué, peu habitué à ce que quelqu'un ose le questionner et s'adresse à lui aussi librement.

– «Non mon frère, je ne te parle pas de moi... mais de l'Amour qui est en moi, de celui que tu peux – que vous pouvez – recevoir en cet instant et offrir à votre tour à ce peuple qui crie dans les rues.»

– «Explique-toi...»

– «Je veux vous dire, à vous deux, de libérer ce qui est en vous, cette fraternité que je lis dans vos yeux et qui n'a que faire de vos différences. Exprimez-la devant tous sans crainte de paraître faibles. Alors les poings se décrisperont. Demain ne faites pas venir les prêtres à vous mais allez vers eux tel que je suis venu vers vous. Alors, je serai à vos côtés comme à leurs côtés...»

Le lendemain, la rencontre eut lieu ainsi que je l'avais demandé, dans le grand temple de bois dédié au Seigneur de la Montagne. En vérité, assez peu

de mots et encore moins d'arguments furent échangés car j'ai immédiatement voulu lisser les aspérités des masques en me prosternant devant chacun afin de rendre hommage à *ce* qu'il y avait de meilleur en eux et qui les plaçait là, en cet instant et ce lieu précis. Je me revois aussi les envelopper d'une lumière qui sortait de mon cœur comme des volutes de résines odorantes.

Qu'ai-je dit moi-même? Bien peu de choses également car lorsque les idées ou les principes qui se sont affrontés l'ont fait jusqu'à l'absurde, une argumentation de plus, qui se voudrait supérieure aux autres, ne fait souvent que resserrer les entrelacs anarchiques de la discorde. Alors, je me suis tu autant que je l'ai pu, j'ai distribué moi-même un peu du pain que j'avais demandé, j'ai fait remplir une grande cruche d'eau puis j'ai prié l'Esprit de Vie de la visiter afin qu'elle soit de lait et de miel. Enfin, j'en ai fait venir l'odeur et le goût dans mon âme...

Il en fut ainsi dans l'instant. Les larmes coulèrent, chacun but du lait au miel, des mantras furent chantés et la tâche de Suleïmani fut solennellement acceptée par tous. C'était si simple.

À l'aube du jour suivant je suis parti, selon mon habitude. Il me tardait de rejoindre "mes" pâturages en compagnie de Yabid.

Comme après la guérison de Melkus bien des années plus tôt, cet événement fut un choc pour beaucoup et le nom de Isha ou Eshe fut bientôt sur toutes les lèvres, souvent assorti d'un surnom, *Asaph*, ce qui voulait dire "le Rassembleur"².

J'avais réussi là ce que je n'avais su faire ni à Caphernaüm, ni à Jérusalem. Certainement parce qu'un "trop plein" de Soleil fait toujours peur aux hommes et peut-être parce qu'une telle surabondance est moins offerte pour le Temps où elle se présente que pour Celui qui vient.

Ainsi que je l'avais souvent répété à Myriam lors de ses heures de découragement, le Zénith se dévoile pour "*Ce qui va faire bouger*" et non pour "*Ce qui se récolte*" le jour-même. Et, en m'isolant pour penser à tout cela au milieu de mes pâturages, je me suis dit que le destin qui m'avait été réservé avait été le meilleur possible car je n'aurais certainement pu vivre une année de plus avec un tel Zénith imprégnant à l'extrême chaque fibre de mon être³.

À nouveau, les années s'empilèrent les unes sur les autres, un peu à la façon des pierres de ces *stupas* que les pèlerins et les moines se plaisaient à construire sur les sentiers des plus hautes altitudes; un peu aussi comme cet

amoncellement de pierres que j'avais édifié sur l'une des rives du Yarad peu après mon baptême par Y o Hanan...

C'était si loin et pourtant si proche, si présent! Il en est souvent ainsi lorsque l'âge nous gagne et nous envahit peu à peu, presque savamment. L'âme demeure jeune tandis que les "vieux souvenirs" remontent et que le corps, lui, entreprend sa descente.

Bien que particulièrement robuste, le mien ne faisait pas exception. Un matin, en voyant tomber au sol des cheveux que Maryam me coupait, j'ai réalisé à quel point ils étaient devenus blancs. Et si, par chance, mon dos demeurait bien droit, il me fallait convenir que les muscles de mon ventre s'étaient un peu relâchés et que je marchais à pas moins assurés.

La vigueur, je dois le dire, ne me manquait pourtant pas. Durant des heures, chaque jour, je recevais des hommes et des femmes qui venaient des montagnes ou montaient de la vallée; je les enseignais et je les bénissais. Je les soignais parfois aussi lorsque je voyais que leur maladie ou leur souffrance avait suffisamment fait le tour de leur âme.

Mes déplacements sur les bords du lac se firent néanmoins plus espacés même s'il m'était doux, à chaque fois, d'y mêler mes pieds aux lotus puis d'aller m'incliner devant les effigies de l'Éveillé et de Shankara.

C'était là que venait me rejoindre le plus facilement le visage de Myriam. Lorsque celui-ci se présentait à moi dans un tourbillon de lumière derrière mes paupières closes, je savais instantanément où ma Bien-Aimée se trouvait, quel était l'état de son âme et je devinais l'ampleur étonnante bien qu'inévitablement souterraine de ses semailles.

Et puis il y avait Jean, bien sûr, dont je ressentais toujours l'extrême proximité, Jean mais aussi les cent-huit regards de ceux qui m'avaient été si proches. Pierre⁴ quant à lui était parti; j'en avais eu la vision précise, brève et cruelle un soir. Il avait été porté au gibet, lui aussi; cela s'était passé sur une petite place à la sortie de Rome. Pour ce qu'il en était de Saül, il avait été décapité peut-être parce que sa métamorphose n'avait pas réussi à l'extraire de l'idée d'un combat à livrer. Même sans lame à la main, il avait continué à attirer l'épée.

Oh... j'ai tant prié et tant remercié en entretenant l'éclat de leurs poitrines en moi, sans tristesse aucune. Pour Judas aussi, bien sûr, qui s'était éteint dans l'isolement. Pourquoi la tristesse alors qu'ils avaient tous accompli ou parachevaient encore ce pour quoi ils étaient venus au monde? Rien d'autre que *la secrète Joie* ne pouvait leur avoir procuré autant de force!

Que dire de plus sinon qu'il faut avoir connu cette Joie pour comprendre quelle altitude elle procure et le niveau de conscience qu'elle exprime? Elle n'est pas indifférence face aux abominations et aux douleurs de ce monde car elle procède d'une force d'Amour qui enjambe le Temps, un Amour-Compassion Consolateur et Réconciliateur, un Amour-Rassembleur qui, ultimement, gommara toutes les fractures des souvenirs de la chair et des mémoires gelées de l'âme⁵.

Bien souvent aussi, en ce temps-là, mes pensées ont voyagé vers Élohim. Je ne m'attendais plus à Sa visite puisque tout avait été accompli et que le Divin et ses Messagers ont l'infinie Sagesse de distiller Leurs présences avec une Intelligence qui ne se laisse pas détourner par nos simples envies. Leur Amour sait et connaît.

Régulièrement, toutefois, il m'arrivait de Lui parler ainsi qu'on se confie à un ami. C'était lorsque j'éprouvais le besoin de parcourir ma vie dans mon cœur. Y avait-il des pages dont j'aurais aimé retoucher l'écriture? Une chose était certaine, je l'avais rédigée d'un trait, sans rien lire alentours de ce qui aurait pu me faire hésiter ou modifier l'un de ses chapitres. Elle avait été à mon image exacte et je la contemplais sereinement.

Sarah et Maryam, de leur côté, ne bougeaient plus guère du village et lorsque leurs chevelures s'échappaient de dessous leurs longs voiles, je voyais bien qu'elles en étaient à leur automne. Je me souviens que je trouvais cela très beau parce que mon regard se posait sur la vieillesse – ou ce qui s'en rapprochait – avec des yeux émerveillés... un peu semblables à ceux avec lesquels, déjà tout enfant, je découvrais les mille dessins et reliefs inscrits sur le bois des vieux oliviers. Plus tard, avec mes premiers disciples, j'en avais même fait un motif de méditation.

Et les années continuèrent de s'écouler. Depuis longtemps Maryam avait appris à ne plus attendre Thomas et l'intérêt que lui portaient un ou deux bergers ne m'échappait pas. Ce sont ceux-là qui lui construisirent une petite maison à part. Deux millénaires plus tard, il en reste toujours quelques traces.

J'approchais très certainement de ma quatre-vingtième année lorsqu'un autre événement, tout aussi inattendu que celui provoqué par le roi Gopadatta, vint s'inscrire dans la vie de notre communauté et plus particulièrement dans la mienne. Une douzaine de moines à l'allure un peu rude apparurent un jour sur la crête du sentier qui conduisait jusqu'à nous parmi les éboulis.

En les regardant s'approcher, j'ai aussitôt remarqué qu'ils étaient d'origines diverses. Certains ressemblaient à ceux avec lesquels j'avais vécu jadis sur les très hauts sommets pendant quelques années de retraite tandis que d'autres, aux cheveux plus abondants et aux longues barbes, évoquaient plutôt dans mon souvenir des hommes vivant dans les régions de Rajagriha ou de Lumbini⁶.

Après qu'un groupe de bergers et d'enfants leur eurent indiqué du doigt ma présence sous un gros conifère, l'un des moines s'est avancé seul dans ma direction. Selon l'usage en vigueur dans sa communauté, il s'est alors incliné plusieurs fois puis a déposé devant moi, sur le sol, des bandes de tissus blancs et jaunes, méticuleusement pliées sur lesquelles était disposé un coffret de bois ouvragé⁷. Je connaissais cette coutume qui consistait à offrir des résines odorantes et des voiles de différentes tailles en gage de respect.

Un deuxième moine, vêtu d'une étrange robe d'un bleu sombre l'a bientôt rejoint; c'était son interprète.

Le propos qui me fut traduit était inusité, tout autant que la lenteur avec laquelle il fut formulé, les yeux baissés à l'excès. C'était une demande.

Un grand nombre de moines et d'ascètes qui suivaient la voie de l'Éveillé avaient décidé de se réunir non loin de là, en moyenne montagne, à la sortie d'un village. Ils devaient y discourir de grands principes, de vérités fondamentales et faire des choix car différents courants de pensée se développaient parmi eux.

Comme il y avait de nombreuses années que ma réputation était parvenue à leurs oreilles et que quelques-uns d'entre eux m'avaient déjà entendu enseigner à Meruvaradhana, il avait été envisagé que l'on pourrait me demander conseil sur certains points. Ne me surnommait-on pas Asaph? Il fallait bien sûr que je me déplace mais ce n'était pas si loin, m'assurait-on... guère plus d'une semaine de marche.

J'ai fait silence un moment. La demande était déconcertante bien qu'à plusieurs reprises j'eusse déjà songé à rendre visite à ceux qui transmettaient la sagesse de Gautama. Ce ne pouvait qu'être bon pour tous.

Ma première pensée, me souvient-il, fut de prendre le temps d'une réflexion jusqu'au lendemain. Ce qu'avait offert l'Éveillé devait être complet et parfait en son propre sein. Que pouvais-je dès lors apporter à ces hommes qui s'interrogeaient? Tout Écrit laisse inévitablement des espaces de questionnement, voire d'ombre en dépit du pur éclat de Celui qui l'a suscité.

Quelle que fût la couleur d'âme du Messenger que j'étais, pourquoi aurais-je alors prononcé un seul mot quant à la Parole d'un autre Messenger?

Et puis soudain, alors que je regardais en moi-même, j'ai capté l'image d'un arc-en-ciel et de ses couleurs qui s'épousaient sans jamais interférer réellement l'une sur l'autre. Tout était limpide. Je n'ai donc pas attendu plus longtemps. J'ai dit oui. Oui, je les suivrais et je joindrais ma sagesse à la leur puisque c'était le souhait qu'ils venaient d'émettre.

Après un voyage harassant bien qu'accompli à dos de mulet, environ deux semaines plus tard j'étais sur les lieux de la rencontre prévue, en compagnie du fidèle Yabid, de l'un de ses frères et du petit groupe de moines qui m'avaient sollicité. Il y avait là quelques maisonnettes et un modeste temple de pierre, le tout bâti à flanc de montagne, de façon étagée.

Non loin, des hommes s'affairaient à monter un grand nombre de tentes sur d'autres terrasses naturelles plus ou moins reliées entre elles par des escaliers improvisés. Manifestement, on attendait beaucoup de monde. Un assez grand nombre de moines et de nonnes étaient d'ailleurs déjà là, la plupart installés dans des campements approximatifs, priant à voix haute, se prosternant devant de petites statuettes qu'ils avaient dû apporter avec eux ou encore mangeant tout simplement dans leur coin. C'était un de ces beaux désordres colorés, chaleureux mais recueillis dans lesquels il était facile de se sentir bien.

L'ouverture de l'Assemblée étant prévue en fonction de certains calculs astrologiques, il nous fallut attendre là, dans une relative inaction, durant environ une semaine. Mon dos et mes pieds me faisaient beaucoup souffrir, aussi n'ai-je pas refusé le confort supplémentaire qui me fut proposé avec une sorte de petite chaise très basse et quelques coussins.

Au jour dit, quatre ou cinq cents *bhikkhus* et *bhikkhunis*⁸ se trouvèrent rassemblés sur la trop petite esplanade aménagée devant le temple de pierre. On m'avait placé au premier rang d'entre eux, avec quelques vieillards aux vêtements parfois hétéroclites qui témoignaient de leurs provenances très diverses. Certains portaient une robe couleur d'ocre, d'autres de carmin foncé, de bleu sombre ou même de noir, la plupart du temps fort rapiécée et parfois assortie de morceaux d'os sculptés. Je me souviens m'être dit que je devais avoir l'air d'être presque riche à côté d'eux, même si ma robe et mon manteau délavés étaient fort simples.

La première journée ne fut faite que de chants, de mantras et de prières interminables, de rituels aussi, chargés d'un symbolisme que je m'efforçais

de décoder à l'aide de ce que j'avais toujours appelé "la suspension de ma réflexion". C'était ainsi que j'avais toujours ouvert la porte de la Conscience supérieure de l'Univers en moi, ce seuil sur lequel Judas avait trébuché jusqu'au bout.

Puis vint le lendemain, avec une multitude d'enseignements et d'échanges sur des points doctrinaux. Lorsque ceux-ci étaient délivrés dans une langue que je ne comprenais pas, un interprète s'empressait de me les traduire à voix basse.

L'Essence de ce qui était dit m'était parfaitement claire et je voyais de quelle façon savante, délicate et lumineuse tous les états de la conscience y étaient décrits ainsi que les mondes qu'ils généraient. Mieux que jamais, je voyais aussi la splendeur du chemin que l'Éveillé avait tracé et mon âme s'inclinait devant la précision de ses étapes mais...

Oui, il y avait un "mais" qui me rejoignait régulièrement tandis que les moines se succédaient sur une estrade de pierre destinée à cet effet. Et ce "mais" me disait que l'Éveillé n'avait pas été l'Éveillé pour rien, que je ne pouvais imaginer qu'Il eût été aussi complexe dans ses Enseignements et qu'au-delà de la profondeur de *Ce* qu'il avait visité, compris et intégré, Il n'ait pas "transpiré" de tout son être une suprême simplicité, une ultime spontanéité visant à tout réduire à sa plus simple expression dans le Cœur du cœur humain.

À un moment donné, m'échappant intérieurement de ce qui s'échangeait et qui devenait une joute verbale, je me suis remémoré un écrit gravé sur un grand mur de pierre, à Lumbini. À l'époque, il m'avait touché au point de s'être imprimé en moi. C'était l'Éveillé Lui-même qui y enseignait:

«Bhikkhus, mes frères, pouvez-vous me dire comment vous voyez ces feuilles qui sont dans le creux de ma main? Sont-elles nombreuses ou non par rapport à celles de tous les arbres de la forêt?»

«Evidemment non, lui répondirent ses disciples, les feuilles que tu as ramassées de ta main ne sont rien comparées à celles de toute la forêt!»

«Comment dire le contraire? leur répondit l'Éveillé. Ainsi, il en est de même de toutes les vérités que j'ai pénétrées. Elles sont innombrables en regard de celles que je vous transmets. Non seulement parce qu'elles ne sont pas transmissibles mais parce qu'il n'est pas toujours nécessaire de transmettre l'innombrable. La Fleur de Vérité n'a pas tant de pétales qu'on le dit...»

Je me souviens avoir esquissé un sourire en m'extrayant de ces pensées et ce dernier devait à coup sûr ressembler à *celui* qui m'avait autrefois tant rejoint à Takshashila. Pour le Soleil et celui qui en atteint les rives tout se réduit à peu de choses. C'est pour ceux qui s'appliquent à faire les vendanges de leur Enseignement puis les disciples de leurs disciples – et cela indéfiniment – que tout se complique toujours. Ceux-ci ne savent pas faire autrement et ne le peuvent pas parce que tout n'est en effet pas transmissible et que nombre de vérités que l'on s'imagine pourtant être capable communiquer deviennent des obstacles par le vertige qu'elles appellent.

Une bonne partie de la journée suivante m'était réservée. On voulait m'entendre parler de compassion et de service, ce qui à mes yeux ne formait qu'un seul pétale dans le dessin de la Fleur de Vérité.

En fait, un grand débat provoquant des désaccords avait cours apparemment depuis assez longtemps au sein de tous les courants qui se réclamaient de Gautama. Celui-ci tournait autour du principe de "l'être d'Éveil", de l'idée de *Bodhisattva*. Certains prétendaient qu'on ne pouvait emprunter un tel chemin de Service et d'Illumination en dehors de l'état monastique alors que d'autres estimaient que tout être humain, quel que fût son choix de vie, pouvait s'y engager et atteindre la Libération, l'Union totale.

Allais-je parler de ma propre vie, de la main de Myriam dans la mienne, de mon insoumission aux Écrits figés et de la fusion de mon être avec l'Esprit du Vivant? J'étais trop pudique pour évoquer ma trajectoire; du reste, si j'étais là c'était parce que certains avaient compris que je pouvais m'exprimer sans avoir à me justifier par les "détails" de mon vécu... ou que celui-ci se lisait suffisamment dans ma lumière d'âme pour inspirer une véritable écoute.

– «*Bhikkhus*, mes frères et, vous aussi, *bhikkhunis*, mes sœurs. me voici dans votre *Mahasanghika*⁹. Pourquoi? *Tout* dit que je n'ai pourtant pas suivi la voie du Seigneur Gautama. Tout! Mon visage, ma robe et le vêtement des mots que je prononce.

Mais vous m'avez convié parce que vous voulez m'entendre au-delà du rêve de ce *tout*. Vous dites avoir reconnu derrière mon masque d'homme une Présence qui affirme dans sa chair, dans sa conscience et plus loin que celle-ci encore que *la totalité de ce qui est* est en perpétuelle transformation.

Ainsi, ni vous ni moi, ne saurions – ici moins qu'ailleurs – demeurer dans la fixité de ce qui a peut-être été écrit, peut-être non écrit – mais auquel

“quelque chose” nous pousse à nous référer. Derrière l’écrit ou le non écrit, la question n’est pourtant pas même de savoir ce qui a été dit ou ne l’a pas été. Elle n’est d’ailleurs pas de savoir quoi que ce soit. Elle est de connaître ce qui a été vécu par Ceux qui ont déchiré *le voile*: les Éveillés.

Mais avant tout, qu’est-ce qu’un Éveillé derrière la surface mystérieuse de son sourire et de son regard tourné au-dedans et au-delà du cosmos? Inutile de chercher ou de fabriquer des mots savants pour le dire. On ne circonscrit pas ce qui s’expanse et se réinvente sans cesse en se riant du Temps lorsque celui-ci épouse l’Espace. Rien ne peut se fractionner ni se compartimenter car il y a autant de couleurs de rêves que de rêveurs.

En vérité, les univers que j’ai parcourus m’ont enseigné que le plus grand des Maîtres ne peut qu’esquisser le contour et la nature des Portes de l’Éveil... peut-être pas même évoquer leur nombre. Bien souvent, je vous le dis, les images que le disciple de la Vie s’en fait figent celui-ci sur un chemin qui, pour avoir voulu être le plus direct, prend la tournure d’un labyrinthe.

Je suis un homme simple. et j’ai toujours fui les mots trop grands, trop savants tout en respectant la richesse de leur vastitude. Ce que je nomme le Vivant en moi m’a ainsi enseigné que ce qui est complexe dresse d’inévitables barrières alors que, par essence, *Tout* est poreux et souple. Voilà pourquoi, dans le plein accueil de cette porosité et de cette souplesse du Souffle, je peux aujourd’hui m’adresser à vous.»

Mais je venais à peine de terminer ces mots que j’ai aperçu une silhouette, plutôt frêle, qui se tenait debout sous un arbre, un peu à l’écart, en arrière de la foule assise et silencieuse. C’était celle d’un jeune adolescent, voire d’un garçonnet, vêtu d’un long pagne et d’une tunique couleur de terre. Elle m’était si familière que j’aurais aimé pouvoir interrompre mes paroles pour marcher aussitôt dans sa direction. Je ne pouvais cependant pas me le permettre. Alors, j’ai repris:

– «La question que vous m’avez posée est celle-ci: *Qu’est-ce qui est requis comme indispensable pour entamer et poursuivre avec force et détermination le Chemin vers l’Éveil?* Et puisque je suis un homme simple, je résumerai cela en des mots également simples et directs: *Un tel Chemin exige-t-il un engagement monastique, ascétique ou peut-il se parcourir “dans le monde”?*»

Pour y répondre, je regarderai seulement en direction du soleil et de la lune. S’ils nous ont été donnés en cet univers c’est que notre nature appelle à la fois l’un et l’autre. ou l’autre et l’un. La lune et le soleil s’opposent-ils? Ils

remplissent chacun leur fonction. C'est l'absence de bon sens qui le fait parfois oublier. Adorer le jour et craindre la nuit, c'est s'imaginer devoir inspirer sans avoir à expirer. De la même façon, le moine ne saurait rejeter le laïc ni le laïc rire du moine.

Oh! Vous me direz... comment comparer la force du soleil et celle de la lune? Je vous répondrai alors: Le soleil que vous voyez ne dispense-t-il pas une ombre et la lune n'éclaire-t-elle pas la nuit?

Et j'ajouterai encore: N'est-il pas aisé pour un moine de l'être parmi les siens et n'est-ce pas un défi pour le laïc que de marcher "dans le monde" tout en cherchant l'Infini en soi? Faut-il chercher la sécurité ou la difficulté?

Comment concilier la parole de celui qui enseigne le retrait du monde et des sens et le parcours de celui qui choisit de grandir parmi les épreuves? C'est simple: En gommant toute idée d'opposition par la plus élémentaire des logiques. Toute frontière n'est qu'illusion, de même que toute exclusion. Seules les dépendances rencontrées sur l'une et l'autre des deux Voies créent l'obstacle.

La quête de l'Amour ne se mène ainsi que dans l'inclusion. Ainsi également, sur les sommets comme dans les vallées du cœur, la voie de la Compassion et du Service à la Vie, celle du *Bodhisattva* peut-elle s'entreprendre puis se parcourir derrière tous les masques, même ceux des *Bhikkhus* et des *Bhikkhunis*...

J'ai appris à vivre tel un moine, puis je me suis mêlé au monde. J'ai appris à faire abstraction de mes sens tout comme il arrive qu'on demeure en apnée, puis je les ai laissés s'expanser pour découvrir d'autres facettes du Diamant.

Autrefois, j'ai connu une femme et j'en suis fier. Elle est toujours mon épouse tandis que je vis loin d'elle. comme un moine qui parcourt le monde sans y percevoir la moindre impossibilité.

Alors qui suis-je? Un *bhikkhu*? Un laïc? Un homme qui n'a pas su choisir? Certains disent un Maître. Peu importe et peu m'importe. car dès lors que l'on vit dans la Compassion et le Service à toutes les formes de vie, quel que soit le Chemin emprunté, celui-ci est juste et respectable.

On dit souvent. "Telle chanson, telle mélodie me plaît." sans seulement s'apercevoir que celle-ci est faite d'une multitude de notes, de tons. Ainsi en est-il de l'Esprit du Vivant. Il est Un tout qui convoque le Multiple.»

J'ai continué à m'exprimer de cette façon longtemps encore, m'ouvrant régulièrement à des questions qui montaient de l'assemblée des renonçants et renonçantes, comme j'avais toujours aimé le faire en tous lieux et toutes

circonstances. Enfin, tout en me levant avec l'aide de deux moines, je me suis permis un conseil, la main sur le cœur...

– «Puis-je vous dire encore, mes frères et mes sœurs en esprit, sortez un peu de la philosophie et sautez à pieds joints dans la Joie. *la secrète Joie!*»

Ma réflexion a suscité un rire général et je me souviens en avoir été très heureux car, à mon sens, ces quelques mots-là étaient les plus importants de tous ceux que j'avais prononcés. En effet, dans mon cœur, cette ineffable Puissance que j'appelais, faute de mieux, *l'Éternel* n'avait jamais été sérieuse. Elle était étrangère à l'ennui.

Lorsqu'après avoir reçu quelques présents, j'ai voulu sortir du *Mahasanghika* pour prendre un peu de repos, j'ai enfin pu poser à nouveau, mais librement, mon regard sur le jeune adolescent qui avait attiré mon attention sous son arbre et que personne ne semblait avoir remarqué. Il était toujours là. Alors, me frayant un passage parmi la foule des moines dont certains se faisaient un devoir de toucher le bord de ma robe, j'ai fait quelques pas pour me rapprocher de lui.

Son visage m'est apparu plus distinctement ainsi que la lumière qui l'habitait. Un pas encore. et je l'ai vu m'adresser un petit signe de la main, le sourire aux lèvres. C'est là que je l'ai reconnu. C'était Babaji, mon frère d'éternité! Babaji tel qu'il s'était présenté à moi des décennies plus tôt, sur le sentier qui conduisait à la Montagne de Salomon.

Je lui ai répondu de la même façon mais un homme, assez richement vêtu par rapport au nombre de celles et ceux qui étaient là, a surgi devant moi, porteur d'un présent recouvert par un voile d'un jaune chatoyant. Le temps de le remercier. et Babaji n'était déjà plus sous son arbre.

J'ai tout de suite compris qu'il était inutile que je le cherche. Entre lui et moi, les mots n'auraient pas eu la moindre importance. Il allait son chemin, j'allais le mien et nous savions que l'un et l'autre se confondaient...

¹ Cette Tradition est aujourd'hui appelée le Zoroastrisme et ses fidèles, les Parsis.

² Au-delà des graphies qui diffèrent un peu, le mot Asaph - souvent utilisé comme prénom - se retrouve en Hébreu, en Perse ancien et en Ourdou, la langue communément parlée dans cette région de l'Himalaya et qui contient encore aujourd'hui plus de soixante-dix mots hébreux ou araméens.

- ³ La “mission publique” de Jeshua a, en réalité, duré cinq ans et non pas trois. Le chiffre trois a été choisi pour des raisons purement symboliques, comme celui de sa “mort” sur la croix, fixée classiquement par l’Église à trois heures de l’après-midi.
- ⁴ À noter que Pierre ne fut pas crucifié la tête en bas ainsi que la Tradition le prétend. L’inversion de la “croix” est d’ordre symbolique. Elle marque l’exotérisme de “l’Église de Rome”, son enseignement proche de l’”horizontalité” de la Terre dans le quotidien de l’humanité. La mise à mort de Pierre eut lieu sous le règne de l’empereur Néron, de même que celle de Saül de Tarse, décapité quant à lui.
- ⁵ Voir au chapitre X du “Testament des trois Marie”, du même auteur, pour le concept des “mémoires gelées”.
- ⁶ Voir au chapitre XXIII du tome I du présent ouvrage.
- ⁷ Ces morceaux de tissus - qui sont devenus aujourd’hui ces écharpes nommées “kathas” - étaient initialement destinés à être cousus ensemble pour faire des vêtements aux moines ou aux ascètes.
- ⁸ Bhikkhu: nom donné aux moines dans la Tradition bouddhiste. Le terme bhikkhuni est réservé aux femmes. Ce nom est bien sûr à rapprocher de Bhikshu qui s’applique à des renonçants dans le Brahmanisme puis l’Indouisme.
- ⁹ Mahasanghika signifie textuellement “grande assemblée”. Il pourrait s’agir ici du 4^{ème} concile bouddhiste si on en croit la tradition locale. En fait, ce 4^{ème} concile fait débat car certains historiens du Bouddhisme le situent plus tard, au Sri Lanka. Il se peut donc que cette “Mahasanghika”, souvent appelée “concile d’Harwan”, ait été oubliée ou gommée de certaines archives pour des raisons sur lesquelles on pourrait épiloguer.

Chapitre XLII

«Prenez soin les uns des autres...»

Combien d'années s'écoulèrent-elles encore sur les hauteurs de Meruvardhana? Cinq ou six peut-être... Depuis long-temps, je n'avais plus d'intérêt à les associer à mon âge. Mon âme s'attardait surtout sur les hivers et les étés, en fait sur tout ce qui n'était pas tiède.

Un jour, Sarah est partie. Elle a quitté ce monde sans prévenir. C'était à peine si je l'avais vue vraiment vieillir. Elle avait toujours été "ma petite sœur" alors qu'en vérité elle était peu à peu devenue une femme âgée. Lorsque quelqu'un ne vieillit pas intérieurement – ce qui avait été son cas – on est toujours surpris. Elle est partie à la manière d'une plume emportée par le vent, sans rien dire. Yabid lui-même n'avait rien pressenti de la lassitude de son corps.

Quant à moi, il y eut un temps où je me suis demandé pourquoi j'étais toujours là. Je ne marchais toujours pas à petits pas et mon dos conservait la force de demeurer bien droit lorsque je méditais ou priaï. J'étais encore également capable de recevoir deux ou trois personnes chaque jour afin de les bénir tout en trouvant les mots qui les feraient avancer ou se redresser. Toutefois, je devais convenir que j'avais dorénavant le souffle court et que ma cage thoracique, mon échine et mes pieds me faisaient de plus en plus souffrir.

Pourquoi étais-je toujours là, en effet? C'est inévitablement à dessein que du temps nous est parfois donné par la "mécanique céleste" du Divin.

Qu'avais-je dès lors encore à accomplir ou à "pousser plus loin" en moi? Je n'avais jamais pensé que l'état d'Av-Shtara puisse dispenser un être de continuer à se parfaire...

Peut-être était-ce un ultime et absolu détachement de la "mécanique terrestre" que j'avais mise en mouvement? Car il ne s'écoulait toujours pas un jour sans que je ne pense au grand nombre d'hommes et de femmes qui avaient déjà enduré toutes les souffrances imaginables et trouvé la mort pour avoir répercuté mes paroles et les récits de mes gestes. Et je ne doutais pas que cela continue!

Certes, il est dit que la Vie se nourrit de ce qui entre en calcination ou en fermentation mais, tout là-haut, au sommet de mon être, le reflet de cette fragilité humaine que j'avais toujours voulu préserver pour sa beauté se

mettait parfois à ondoyer. Alors il m'arrivait de survoler la couche opaque que l'humain sait s'infliger. et je continuais à croître.

Par essence, le Beau et le Pur agressent l'Ignorance sous toutes ses expressions et c'était pour faire reculer celle-ci, ne fût-ce qu'un peu, que j'avais endossé la mission qui m'avait été confiée.

C'était clair. Cependant. il m'arrivait encore de me demander: "Aurais-je pu faire mieux?" La question me venait paisiblement et avec altitude mais l'exigence de l'interrogation n'en existait pas moins.

– «Repose-toi, Eshe Asaph, m'a dit un jour avec insistance Maryam en adoptant le nom que la majorité des hommes et des femmes m'avaient finalement attribué. Oui, repose-toi. Ceux qui attendent dehors pourront bien revenir demain.»

Me reposer? C'était singulier pour moi d'entendre de tels mots tout en reconnaissant qu'ils étaient peut-être malgré tout légitimes.

Cela faisait maintenant quelques mois que Maryam m'avait, d'une certaine façon, pris en charge dans sa maison. Elle avait insisté pour qu'il en fût ainsi en argumentant que mon rythme s'était ralenti et que c'était dès lors normal. Normal? Encore un terme étranger à ma vie mais, bien que je fusse toujours apte à sortir et à marcher seul jusqu'à la forêt, j'avais fini par accepter. La charge de s'occuper du vieillard que j'étais devenu lui serait sans doute d'ailleurs moins lourde. Maryam non plus n'était pas jeune.

J'ai souvenir avoir beaucoup aimé l'année que nous avons ainsi vécue ensemble. Tandis que Yabid passait chaque jour et s'évertuait à réduire le nombre de mes disciples et des pèlerins qui souhaitaient me rencontrer, elle fut jusqu'au bout d'une générosité extrême.

Un soir qu'elle m'aidait à enfiler mon manteau de laine, ses mains se sont placées sur moi de telle façon que j'ai particulièrement remarqué le fin bracelet d'or tressé que j'avais naguère fait naître à partir des "Greniers de l'Invisible" afin que Thomas le lui offre.

– «Ton époux t'aime toujours d'amour, ai-je alors été poussé à lui dire à voix basse. Oui, il t'aime toujours, où qu'il soit. Il est comme cet or qu'il t'a passé au poignet et qui, malgré le silence de son monde, ne cesse d'éclairer...»

Maryam plissa le front et son regard laissa soudain s'écouler pleinement une peine qu'il avait toujours contenue tant bien que mal.

– «Tu crois?»

– «Tu sais bien que je ne crois jamais, Maryam. J'en suis convaincu. Thomas fait seulement partie de ces rares hommes qui ont entendu avec l'oreille juste ce qu'une fois j'ai dit à Béthanie, chez Martâ. Tu étais là.: *“Ce monde est semblable à un pont, franchis-le mais n'y construis pas ta demeure. Avance et espère! Espère vraiment, ne serait-ce qu'une heure durant... et alors tu auras appris à le faire pour l'Eternité.”* C'est cette vérité que Thomas est parti transmettre, vois-tu. Il ne pourra jamais s'arrêter et tu peux être fière d'être son épouse. Toi aussi, je te le dis, tu t'es engagée sur le même pont, avec le même regard. Toi aussi tu avances.»

– «J'avance? Eshe, je t'en prie. Je suis maintenant ici tel un arbuste qui a pris racine depuis si longtemps! J'ai peut-être arpenté tous les sentiers de la montagne et des vallées mais mes enfants ont grandi et je ne bouge plus guère. Toi... tu n'as jamais cessé d'avancer alors même que tu étais déjà arrivé depuis le départ. Tu nous as soulevés derrière toi. Un simple mot suffisait! Comment as-tu fait? Et comment fais-tu pour continuer?»

– «Oh. Maryam! J'ai toujours regardé le pont pour ce qu'il est. Il est le Maître du Mouvement, celui qui dit: *“Nul ne peut être vraiment entendu là où il s' imagine parfois être chez lui car, en ce monde, n'est jamais vraiment chez lui celui qui vit comme étant de partout.”*

– «Es-tu réellement humain, Eshe, pour me dire cela?»

– «Humain? Pleinement, Maryam. En vérité, je le préfigure et je m'accorde aujourd'hui le droit de te le dire. Vois-tu. Je suis un Messager de l'Humain qui s'en vient et qui un jour pourra éclore. Un Envoyé de ce que vous nommez tous le Futur et qui attend déjà “là”, quelque part.»

– «Je ne comprends pas.»

– «Oh, oui. tu comprends! Mais pas avec ta tête et c'est pour cela que j'ai aimé te le dire.»

– «Je peux comprendre que tu n'es pas de ce temps mais je ne conçois pas comment c'est possible.»

– «Cela le devient si tu vas chercher ce qui est derrière le Soleil. Les univers sont innombrables, tu le sais. Il existe des portes puis des routes secrètes qui les relient et, comme en ce monde, il s'y livre des combats. Ce sont des luttes pour l'appropriation du rêve de celui-ci. Tous ceux qui s'affrontent en quelque espace que ce soit le font toujours pour des rêves. Ils courent après d'autres rêves pour la survie du leur.

Voilà pourquoi j'aime ce nom qui m'a été donné: Asaph. De là où mon être vient, vois-tu, j'ai reçu pour mission de rassembler les cœurs et de leur

apprendre à dépasser toute forme de sommeil jusqu'au cœur-même de l'aspect trompeur et engourdissant des mots.

Ainsi l'Éternel n'est-Il pas ce que l'on en dit, Maryam, car l'idée d'éternité sème elle-même une illusion. Celle d'une perfection figée. Peux-tu essayer de te concevoir comme une partie "divinisable" de Son Essence? Je sais que je te trouble mais c'est bon pour toi car cela t'empêchera de t'endormir... Et ne perds jamais ta candeur!»

Maryam m'a souri et a posé son front sur ma main. Elle comprenait que mes mots ne pouvaient aller plus loin car ils auraient fini par tomber dans l'inévitable piège de leur limitation. Elle comprenait aussi qu'il ne fallait pas tout attendre de ce qu'on appelle "l'Invisible" parce qu'en définitive, la sortie du labyrinthe résidait en elle comme en chacun.

Nous étions alors au début du printemps et quelques oiseaux que nous n'avions pas vus depuis des mois refaisaient leur apparition dans les arbres. Les toutes dernières langues de neige venaient de fondre au soleil, les moutons et les brebis bêlaient d'une autre façon et bientôt, ainsi que chaque année, nous assisterions à des naissances. Il y avait tant de vie dans le creux des prières qui me venaient et qui soulevaient en moi d'incoercibles vagues d'Amour que j'avais l'impression d'accompagner la sève ascensionnant dans l'entièreté de la nature.

Je me souviendrai toujours de cet homme dont le front était orné du signe de Shiva-Shankara et qui, un matin d'assez bonne heure, s'est présenté devant moi. Il était exténué et vêtu comme le plus pauvre des ascètes. Sans doute y avait-il des semaines qu'il était sur les sentiers dans l'espoir de me rencontrer. J'étais sur le seuil de la maison de Maryam.

Il disait s'être livré à beaucoup d'exercices, avoir récité une multitude de mantras sa vie durant et ne jamais s'être soucié de la vanité des biens de ce monde. C'était comme s'Il voulait m'en persuader, ne voyant pas qu'il était inutile qu'il argumente pour prouver sa sincérité. Son regard pétillait mais en même temps trahissait une incompréhension, voire une détresse. La question qui le tourmentait était simple: Pourquoi ne parvenait-il donc pas à se Libérer et à connaître ainsi la Félicité? Pourquoi?

Ma réponse fut tout aussi simple et sans doute était-ce la millièème fois que je la formulais à qui avait besoin de l'entendre.

– «Pourquoi? Justement. parce que ton unique souci est de te Libérer. Alors désormais, au crépuscule de chaque jour qui se sera écoulé, pose-toi

cette question: “*Combien de fois ai-je Servi la Vie de ce monde aujourd’hui?*” Tu verras, le nœud va se desserrer...»

Les yeux du *sadhu* sont devenus soudainement rouges, forçant celui-ci à baisser la tête, à s’incliner puis à vouloir partir rapidement tout en enroulant son buste dans une pauvre couverture.

– «Attends, mon frère, ai-je fait avant qu’il n’achève de tourner les talons. Accepte ceci.»

J’ai alors pris l’une de ses mains dans ma paume gauche puis j’ai posé l’autre à plat sur la sienne en appelant la Source de Vie de toute ma tendresse. Lorsqu’au bout d’un instant j’ai libéré sa main, je savais ce qu’il y trouverait: une petite galette de pain et un peu de miel.

En vérité, ce fut mon dernier appel aux “Greniers de l’Invisible”.

Dans la matinée, j’ai senti la nécessité de me rendre à l’orée de la forêt de conifères où j’aimais souvent prier pour être seul avec le Tout. Je m’y suis assis sur le sol, adossé au tronc d’un gros pin, puis j’ai fermé les paupières pour rejoindre ma lumière intérieure ainsi que je l’avais fait tant et tant de fois parce que c’était tout simplement bon et doux.

J’étais vide de toute pensée, me souvient-il, au-delà même du détachement car, depuis fort longtemps, j’avais réalisé que la seule idée de celui-ci dresse une très subtile frontière entre ce qu’on se dit qui est soi et ce qu’on estime qui n’est pas soi.

J’ai donc laissé le Tout se glisser puis se fondre dans la totalité de mon être cependant que ce dernier se coulait en Lui. Oh, je les connaissais bien ce vertige du non-désir absolu et cette suprême extase de l’Accueil! Un indescriptible océan d’unification et de consolation dont j’avais parfois eu peine à m’extraire.

Cette fois-là cependant, sous mon arbre, j’ai vite perçu que ce serait différent, que mon cœur ralentissait le mouvement de ses vagues telle une mer qui recule à marée basse. Je ressentais *autrement* ses ondulations, j’étais en leur sein et elles m’emplissaient de béatitude. Les laisser faire, les laisser être. Voilà, je m’envolais, je le savais et c’était tout. Je partais au printemps.

Je ne me suis pas vu franchir la moindre frontière car il n’y en avait pas. Non, il n’en existait pas davantage qu’entre l’eau et sa vapeur. Pas la moindre perte de conscience, pas le moindre sursaut ni le plus petit étonnement devant ce qui était “enfin” arrivé.

Mon cœur avait suspendu ses battements sans même hésiter et je comprenais que c’était à jamais.

Sous moi, j'ai vu un corps assis, droit contre un arbre dans l'exacte position de l'Éveillé, le visage émacié, la longue chevelure un peu clairsemée et la barbe d'une totale blancheur. Était-ce "cela" que je venais de quitter? "Cela" aussi qui semblait sourire? «Jeshua, c'est toi? Est-ce bien toi?» ai-je eu, comme par réflexe, la brève intention de lui demander intérieurement, presque par jeu.

Mais Jeshua était déjà loin, une forme, un masque appartenant dorénavant à un autre temps, un rêve. Je ne suis pas resté auprès de lui... Bientôt on le trouverait et ce serait des cris et des pleurs... une fausse piste alors que la lumière de ma conscience m'habillait d'extase et me poussait.

– «Awoun! Père!» me suis-je tout à coup écrié comme je ne l'avais plus fait depuis trop longtemps. J'étais redevenu tel un tout petit enfant face à une montagne d'Amour, les bras grand ouverts, la poitrine déployée et sans la moindre marque d'outrage.

Enfin, je me suis senti aspiré, pris dans un tourbillon, je ne sais... Puis un espace s'est dilaté, s'est offert et je m'y suis rendu comme au cœur d'un diamant.

Je me suis vu parmi une assemblée, assis sur le sol d'un grand espace bordé de pierres immaculées, de lumière et d'eau. Tous les yeux étaient dirigés vers moi. Des yeux de douceur et de force. Des regards aussi d'une inflexible sagesse. Il y en avait d'hommes, il y en avait de femmes et tous étaient également emplis de paroles si légères et ensoleillées.

– «Ainsi, il a fallu que ce soit toi... Tu en as donc accepté la charge, Sananda!»

Alors, je me suis entendu répondre:

– «Oui...», aussitôt submergé par une montée de gratitude et d'humilité devant la Grâce que j'avais reçue. «Jeshua... Eshe Asaph, oui, c'est cela... Oui, j'ai bien habité ces noms, ces chants, leur corps et leur vie...»

Et, prononçant ces mots, j'ai eu la soudaine certitude de n'être parti du diamant de Shimbolom que quelques instants, l'espace d'un éclair dans l'immensité du Plan et que rien ne s'arrêtait là.

Non, rien ne pouvait s'arrêter parce que, quelque part, sur la corde vibrante d'une sublime et subtile lyre, il y existait toujours un monde, une Terre où des foules de femmes et d'hommes attendaient déjà qu'une Voix vienne à nouveau leur répéter ce que la mienne n'avait cessé de leur dire:

«Prenez soin les uns des autres tout comme je prends et prendrai à jamais soin de vous...»

* * *

Le Maître Jeshua fut porté en terre à la sortie de Meruwardhana, près du temple de bois dédié à Shiva-Shankara, en mémoire de ce jour où le peuple des bords du lac aux lotus et ses prêtres commencèrent à Lui attribuer le nom d'Asaph, le Rassembleur. Ce fut son disciple, Yabid, qui présida la cérémonie et planta dans le sol une petite stèle devant une foule nombreuse.

Aujourd'hui, dans une ruelle d'un quartier de la ville de Shrinagar, au Cachemire, il existe un lieu, fort modeste, qui porte le nom de Rozabal (textuellement "l'endroit de la tombe du prophète") dont la tradition locale affirme qu'il est le véritable tombeau de Jésus, sous le nom de Yuz Asaf.

Près de lui se trouve une autre tombe, celle d'un mystique musulman qui, au XV^{me} siècle, aurait vénéré Son enseignement et Sa mémoire. Il se nommait Syed Nasir Ud In. À ce propos, on ne pourra qu'être interpellé en reconnaissant dans le mot Nasir la racine de... Nazaréen.

L'accès à ce petit édifice est aujourd'hui extrêmement difficile en raison du contexte politique. Depuis toujours on dit que, parfois, un parfum de rose s'en échappe...

Comment ce livre fut-il écrit?

Ce livre n'est pas un roman... Il est le témoignage véridique d'un vécu intense qui s'est étalé quotidiennement sur plus de quatre années pour ses deux tomes.

Contrairement à ce que certains pourraient penser, il ne résulte pas d'une longue série de canalisations mais d'un grand nombre de consultations de ce qu'on appelle "la Mémoire akashique" "universelle".

Voici comment tout a commencé...

En 1971, j'ai expérimenté spontanément le phénomène de la décorporation puis celui de la "projection du corps astral" alors que j'ignorais tout de ce genre de choses. Inévitablement, ma vie et ma vision du monde en ont été radicalement modifiées. C'est au cœur de cette pratique – maintenant maîtrisée depuis longtemps – que j'ai rapidement découvert non seulement la constitution énergétique de l'être humain mais aussi celle de l'univers. Cette dernière s'est aussitôt révélée particulièrement fascinante...

Toujours spontanément, j'ai en effet pu prendre conscience de l'existence, au sein cette subtile "anatomie cosmique", d'un champ vibratoire d'une profondeur et d'une richesse fabuleuses.

Il s'agit d'un "Champ d'Énergie vivante" qui opère à la façon d'un incommensurable "disque dur", analogue à celui d'une sorte d'hyper-ordinateur mis en place par la Nature elle-même... Je dis incommensurable dans la mesure où il enregistre et préserve avec une précision inouïe tout ce qui survient en quelque espace que ce soit où la Vie s'exprime.

Ce Champ d'Énergie vivante est donc la Mémoire totale de tout ce qui été "agi, pensé, entendu, vu, touché, senti et éprouvé" dans ce monde et dans les autres.

Celles et ceux qui ne sont pas familiers avec une telle notion de "Mémoire universelle" seront bien sûr tentés de penser qu'il s'agit là d'une théorie de nature ésotérique sans fondement qui alimente une forme de "mysticisme débridé". Il n'en est cependant rien car l'Akasha – un terme sanskrit qui définit en même temps la Lumière et le Son primordiaux – fait l'objet d'études poussées depuis plusieurs décennies par des chercheurs en Physique quantique.

En ce qui me concerne, je ne suis certainement pas physicien, loin s'en faut, mais un homme de terrain, un "explorateur des champs de la Conscience", un "investigateur du Sacré". C'est précisément le vécu que cela implique qui m'a fait pénétrer en profondeur dans ce que je nomme

depuis longtemps “la Mémoire du Temps” et que je considère comme l’une des manifestations les plus stupéfiantes de la Présence du Divin dans l’ensemble de la Création.

Après quarante-cinq ans d’expérimentations incessantes dans ce domaine, j’en suis venu à comprendre que la gigantesque Mémoire akashique dans laquelle je m’immerge régulièrement est constituée d’une myriade de strates ou de fréquences vibratoires, chacune d’elles étant en permanence nourrie par le vécu de tous les êtres conscients d’eux-mêmes et ceci au fil des temps, de vie en vie.

Je m’explique: Il semble que tout être pensant soit doté d’une sorte de caméscope total qui enregistre en continu tout ce qu’il fait, voit, entend, sent, touche, pense et éprouve au cours de chacune de ses existences et que le film complet que cela génère se déverse automatiquement dans un véritable “réservoir virtuel au stockage illimité” qui lui est propre, au cœur de l’Akasha.

Le Champ akashique global serait donc constitué d’autant de “disques mémoriels individuels” qu’il a existé et existe de formes de vie pensantes et autonomes. Il agirait aussi à la manière d’un “serveur” universel accessible à certaines personnes munies d’une sorte de code d’accès individuel – un son harmonique – résultant d’une mission de Service à l’humanité.

C’est en développant cette approche, cette connaissance et ces facultés durant ces dernières décennies que j’ai ainsi eu la possibilité d’investiguer notamment et à de nombreuses reprises la réalité quotidienne de la Communauté des Esséniens d’il y a deux mille ans (De mémoire d’Essénien, Visions esséniennes), celle de quelques femmes-disciples du Christ (Le Testament des trois Marie) puis de restituer dans leur authenticité certaines grandes figures spirituelles qui ont marqué notre humanité.

Je pense notamment à celles du pharaon Akhenaton (La Demeure du Rayonnant) et de François d’Assise (François des oiseaux) dont j’ai pu pénétrer les itinéraires respectifs dans leurs aspects non révélés...

Mais, invariablement, au-delà de tout ceci, une volonté derrière la mienne m’a sans cesse ramené vers la Mission christique endossée par le Maître Jeshua, une Mission dont bien des aspects ont été occultés et qu’il convient maintenant de dévoiler.

Ainsi, il fallait que naisse ce livre que vous tenez entre les mains. Il est le fruit du long affinement des capacités et des compréhensions qui m’ont été prêtées dans cette vie. Il résulte enfin et surtout de la plongée infiniment

respectueuse que ma conscience a eu le privilège et la responsabilité d'effectuer dans l'empreinte akashique personnelle laissée par le Maître Jeshua.

Puisse-il, au-delà des polémiques, être perçu comme un don à la nouvelle humanité dont nous sommes de plus en plus nombreux à souhaiter et à pressentir l'enfantement.

Daniel Meurois

Glossaire

- **Archontes:** Dissidents de la Fraternité des Élohim cherchant le contrôle de l'espèce humaine
- **Basha:** Sorte de chapelet essénien à 108 perles
- **Bhikkhu (ni):** Un(e) renonçant(e) dans la Tradition bouddhiste
- **Cédron:** Petit torrent séparant Jérusalem du Mont des Oliviers
- **Centurie:** Détachement d'une centaine de soldats dans l'armée romaine
- **Éretz:** La Terre, en Hébreu
- **Flagrum:** Fouet à trois lanières de cuir comportant des morceaux d'os ou de métal
- **Lestaï:** Un brigand
- **Lingam:** Œuf de pierre symbolisant Shiva dans l'Hindouisme
- **Néphilim:** "Ceux qui sont tombés", en Hébreu
- **Machéronte:** Forteresse où Hérode Antipas a détenu puis exécuté Jean le Baptiste. Son emplacement est en Jordanie actuelle
- **Mille:** Unité de mesure romaine correspondant à 1482 mètres
- **Miqra:** Convocation pour la lecture en assemblée
- **Nout:** Déesse de la voûte céleste en Égypte antique
- **Prakriti:** La Nature originelle, associant les potentiels de l'Énergie et de la Matière
- **Publicain:** Nom donné aux collecteurs d'impôts
- **Qaddish:** Prière rituelle propre au Judaïsme et qui prend différentes formes. Les Esséniens avaient les leurs
- **Ruh (ou Ruah):** Le Souffle divin, assimilable à l'Esprit Saint
- **Saddhu:** Ascète itinérant dans la Tradition de l'Hindouisme
- **Shophar:** Instrument à vent fait à partir d'une corne de bélier
- **Stade:** Unité de mesure romaine correspondant à 200 mètres
- **Talit:** Un voile frangé traditionnel dans la Tradition juive
- **Thôf:** Sorte de petit tambourin
- **Tsaniyf:** Turban dont une extrémité pend sur l'épaule
- **Walya:** Le Nous, le Supramental
- **Yarad:** Le Jourdain

LE LIVRE SECRET DE JESHUA

La vie cachée de Jésus selon la Mémoire du Temps

Tome 1: Les saisons de l'Éveil

Daniel Meurois

Le premier tome de cette œuvre – un best-seller aussitôt sa parution – était attendu depuis très longtemps: La restitution de la vie intégrale du Christ Jésus par la consultation détaillée de la Mémoire Akashique...

Après plusieurs années de travail, Daniel Meurois, dont on connaît notamment *De Mémoire d'Essénien* et *Le Testament des trois Marie*, nous y livre, sous la forme d'un récit-témoignage, une véritable épopée initiatique tout aussi fascinante qu'inspirante.

Au fil des pages, nous y sommes invités à partager le regard de Jeshua – Jésus – sur les trente premières années de sa vie. Nous découvrons sa petite enfance dans le delta du Nil et ce que furent ses études au monastère essénien du Krmel... jusqu'à ce voyage de dix-sept années qui le conduira en Himalaya. pour enfin regagner l'Égypte et y être investi par le Souffle christique au cœur-même de la Grande Pyramide.

À travers une multitude d'informations et d'évènements jamais révélés jusqu'à présent, nous accompagnons le Maître, pas à pas, sur le chemin de son émouvante germination. Un parcours qui le mènera, avec l'aide des Élohim, à la découverte de l'ampleur cosmique de sa Mission.

Le livre secret de Jeshua est une œuvre troublante et révolutionnaire qui marquera inévitablement d'une pierre blanche l'itinéraire de tous ceux qui – en dehors des Églises – ressentent l'urgente nécessité de redécouvrir la nature originelle et universelle de l'Empreinte du Christ sur Terre.

Son enseignement stimulera en chacun le besoin vivifiant d'une réelle métamorphose unificatrice.

Un livre qui constitue, sans aucun doute, l'annonce de l'arrivée imminente d'un nouveau Souffle de Lumière...

CES ÂMES QUI NOUS QUITTENT

12 récits véridiques venus de l’Au-delà

Marie Johanne Croteau Meurois

On a déjà beaucoup écrit sur la mort et les mondes de l’après-vie. Il existe toutefois peu d’ouvrages consacrés à ce que vivent les âmes de ceux qui ont quitté notre monde dans des conditions difficiles, soudaines, parfois dramatiques... Un accident, une maladie dévastatrice, un refus d’espoir en l’existence d’une autre réalité, ou encore un meurtre.

Que se passe-t-il pour elles? Que traversent-elles et que pouvons-nous faire pour les aider?

Avec *Ces âmes qui s’envolent*, Marie Johanne Croteau Meurois comble une telle lacune.

À l’aide de douze récits authentiques, elle partage avec nous son surprenant vécu auprès d’âmes qui ont quitté cette vie dans des circonstances douloureuses et même dramatiques.

Il en résulte ce livre-témoignage poignant, riche en informations, en connaissances et aussi porteur d’une immense compassion...

Une source d’inspiration et aussi de réconfort pour mieux comprendre le sens de la vie et de ses prolongements.

Préface de Daniel Meurois

Le Livre secret de Jeshua

Voici le second tome de l'épopée initiatique rédigée par Daniel Meurois pour restituer dans son intégralité ce que fut *réellement* la vie du Christ Jésus. Fruit de quatre années de travail incessant dans la Mémoire akashique, cette œuvre unique – tant par son contenu que sa qualité littéraire – est enfin prête à bouleverser les cœurs.

Écrite à travers le regard du Christ Lui-même, celle-ci débute sur les rives du Jourdain et nous entraîne bientôt vers le lac de Tibériade, à travers

la Galilée, le désert de Judée et Jérusalem. C'est ainsi que se révèle à nous une perception privilégiée et révolutionnaire de la personnalité et de la Parole de Celui qui a marqué notre humanité de manière indélébile.

Parce qu'il aborde les aspects les plus intimes de Son enseignement et nous fait côtoyer au quotidien Marie Madeleine, l'apôtre Jean et tant d'autres disciples, ce texte majeur nous invite à un profond labourage intérieur.

Quels sont les principes de la guérison instantanée et les rouages fondamentaux des miracles ? Quel rôle ont joué les Élohim dans la révélation de l'Esprit sur Terre ? À quoi ressemble le cosmos de l'âme humaine ? Notre approche du Sacré entre inévitablement en mutation...

Emporté dans un récit poignant, chacun sera subjugué par le nombre et l'intensité des données recueillies par l'auteur afin de nous amener toujours plus loin vers des horizons lumineux et libres de toute appartenance.

De la multiplication des pains au mystère de la Crucifixion en passant par le vrai rôle de Judas, nous allons ainsi jusqu'à la dilatation de la conscience.

Ce témoignage d'une tendresse secourante nous entraînera enfin dans la pensée du Maître lors de son retour vers l'Himalaya.

Un souffle de paix et une vision sans précédent de l'itinéraire de Celui qui incarna le Divin tout en demeurant homme... Un livre pour aimer l'Amour... Une œuvre imposante qui fera date.

Auteur de 35 livres dont un grand nombre font figure de best-sellers, Daniel Meurois n'est plus réellement à présenter. Il est certainement l'écrivain francophone le plus lu depuis 1980 dans le domaine de la quête spirituelle hors dogme. Les quatre-vingts traductions de ses œuvres réparties à travers dix-sept langues en font assurément l'un des pionniers de la Nouvelle Conscience, un témoin qui explore audacieusement l'univers de l'esprit.

Daniel Meurois vit dorénavant à proximité de la ville de Québec où il poursuit sans relâche son travail d'ouverture des cœurs par son œuvre littéraire unique, ses séminaires et ses conférences.



© PRODUCTIONS INTUS SOLARIS